This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Digitized by Google

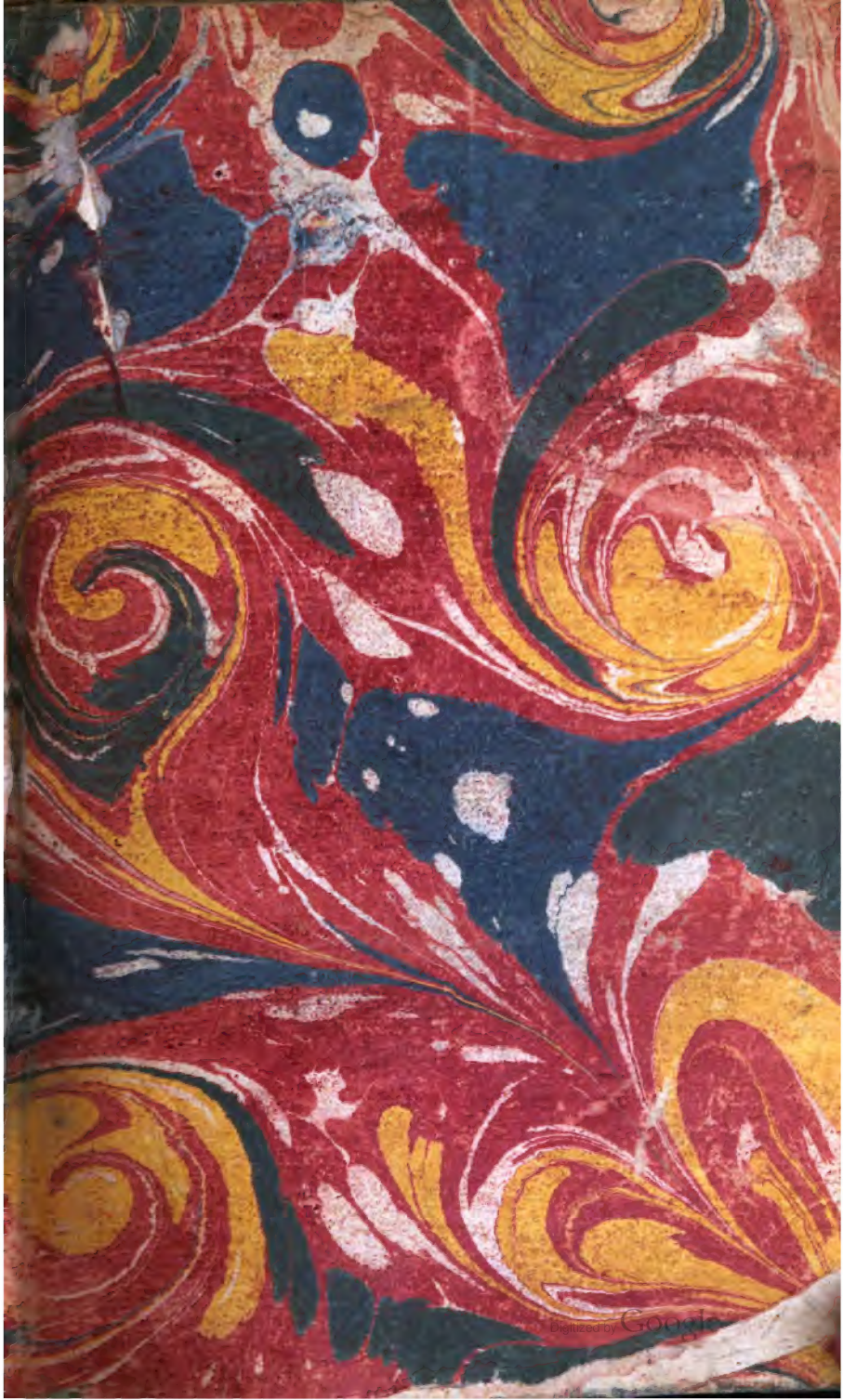
GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

VI. 1775 (19A)

~~Vol. Fr. II B 560~~


Digitized by Google

Digitized by Google

TOME DIX-NEUVIÉME.

Digitized by Google

Digitized by Google

SIÉCLE

DE

LOUIS XIV,

AUQUEL ON A JOINT

UN PRÉCIS DU SIÉCLE DE LOUIS XV,

ET

UN AUTRE MORCEAU D'HISTOIRE.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

SUITE DU SIÉCLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE VINGTIÉME.

Pertes en Eſpagne : Pertes des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs ſuites.

UN des premiers exploits de ces troupes Anglaiſes, fut de prendre Gibraltar, qui paſſait avec raiſon pour imprenable. Une longue chaîne de rochers eſcarpés en défendent toute approche du côté de terre : il n'y a point de port. Une baye longue, mal ſûre & orageuſe, y laiſſe les vaiſſeaux expoſés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresſe & du môle : les bourgeois ſeuls de cette ville la défendraient contre mille vaiſſeaux & cent mille hommes. Mais cette force même fut la cauſe de la priſe. Il n'y avait que cent hommes de garniſon ; c'en était aſſez ; mais ils négligeaient un ſervice qu'ils croyaient inutile. Le Prince de *Heſſe* avait débarqué avec dix-huit cent ſoldats dans l'iſthme qui eſt au nord derrière la ville : mais de ce côté-là, un rocher eſcarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouïſſances, s'approchèrent dans des barques ſous le

môle, dont l'artillerie devait les foudroyer; elle ne joua point. Ils montent sur le môle; ils s'en rendent maîtres: les troupes y accourent; il falut que cette ville imprenable se rendit. Elle est encor aux Anglais dans le tems que j'écris. (*a*) L'Espagne, redevenue une Puissance sous le gouvernement de la Princesse de Parme, seconde femme de *Philippe V*, & victorieuse depuis en Afrique & en Italie, voit encor, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siécles, la mer Méditerranée.

Immédiatement après la prise de Gibraltar, la flotte Anglaise, maîtresse de la mer, attaqua, à la vue de Malaga, le Comte de Toulouse Amiral de France: bataille indécise à la vérité, mais dernière époque de la puissance de *Louis XIV*. Son fils naturel, le Comte de Toulouse, Amiral du Royaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galères. Il se retira avec gloire, & sans perte. Mais depuis, le Roi ayant envoyé treize vaisseaux pour attaquer Gibraltar, tandis que le Maréchal de *Tessé* l'assiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête; une autre prise par les Anglais à l'abordage, après une résistance admirable; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes Françaises, ni sur l'Océan, ni sur la Méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont *Louis XIV* l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eu sous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en six semaines le Royaume de Valence & de Catalogne pour l'Archiduc *Charles*. Ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

(*a*) En 1740, & depuis ce tems-là.

Digitized by Google

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes qu'ait jamais porté ce pays si fertile en esprits fiers, courageux & bizarres. C'était le Comte de *Péterboroug*, homme qui ressemblait en tout à ces héros, dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Maures en Afrique. Il avait, à vingt ans, commencé la révolution d'Angleterre, & s'était rendu le premier en Hollande auprès du Prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voyage, il s'était embarqué pour l'Amérique ; & de-là il était allé à la Haye sur un vaisseau Hollandais. Il perdit, il donna tout son bien, & rétablit sa fortune plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'Archiduc & toute sa Maison. C'était lui qui assiégeait Barcelone avec le Prince de Darmstadt. (*b*) Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort *Mont-joui* & la ville. Ces retranchemens, où le Prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe crève dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris : la ville capitule. Le Vice-Roi parle à *Péterboroug* à la porte de cette ville. Les articles n'étaient pas encor signés, quand on entend tout à coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le Vice-Roi à Péterboroug : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, ils violent.* „ Vous vous méprenez, répondit le Comte *Péterboroug* ; il faut que ce soit des troupes du Prince „ de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre „ ville, c'est de me laisser entrer sur le champ avec „ mes Anglais : j'appaiserai tout, & je reviendrai à „ la porte achever la capitulation. " Il parlait d'un

(*b*) L'histoire de *Reboulet* appelle ce Prince chef des factieux, comme s'il eût été un Espagnol révolté contre *Philippe V*.

ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger préſent, perſuada le Gouverneur : on le laiſſa entrer. Il court avec ſes Officiers : il trouve des Allemands & des Catalans, qui ſaccageaient les maiſons des principaux citoyens ; il les chaſſe ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la Ducheſſe de *Popoli* entre les mains des ſoldats, prête à être deshonorée ; il la rend à ſon mari. Enfin, ayant tout appaiſé, il retourne à cette porte, & ſigne la capitulation. Les Eſpagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone ſe joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. *Philippe V*, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Eſpagne, n'avait ni Généraux ni Ingénieurs, ni preſque de ſoldats. La France fourniſſait tout. Le Comte de Toulouſe revient bloquer le port, avec vingt-cinq vaiſſeaux qui reſtaient à la France. Le Maréchal de *Teſſé* forme le ſiége, avec trente & un eſcadrons & trente-ſept bataillons. Mais la flotte Anglaiſe arrive : la Françaiſe ſe retire ; le Maréchal de *Teſſé* lève le ſiége avec précipitation. Il laiſſe dans ſon camp des proviſions immenſes : il fuit & abandonne quinze cent bleſſés à l'humanité du Comte *Péterboroug*. Toutes ces pertes étaient grandes : on ne ſavait s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Eſpagne, qu'il lui en coûtait alors pour la ſecourir. Toutefois le petit-fils de *Louis XIV* ſe ſoutenait, par l'affection de la nation Caſtillane, qui met ſon orgueil à être fidelle, & qui perſiſtait dans ſon choix.

Les affaires allaient bien en Italie. *Louis XIV* était

(c) C'était à la vérité un Comte de *Reventlau*, né en Dannemarck, qui commandait au combat de Caſſinato ; mais il n'y avait que des troupes Impériales.

La Beaumelle dit à ce ſujet, dans ſes notes ſur l'hiſtoire du

Digitized by Google

vengé du Duc de Savoie. Le Duc de *Vendôme* avait d'abord repoussé avec gloire le Prince *Eugène*, à la journée de Cassano près de l'Adda : journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*, mais qui ne servent qu'à la destruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Cassano, il avait gagné pleinement celle de Cassinato (*c*), en l'absence du Prince *Eugène* : & ce Prince étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encor un détachement de ses troupes entiérement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au Duc de *Vendôme*. Il ne restait plus guères que Turin à prendre. On allait l'investir : il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le Maréchal de *Villars*, vers l'Allemagne, poussait le Prince de Bade. *Villeroi* commandait en Flandre une armée de quatre-vingt mille hommes ; & il se flattait de réparer contre *Marlborough* le malheur qu'il avait essuyé en combattant le Prince *Eugène*. Son trop de confiance en ses propres lumières, fut plus que jamais funeste à la France.

Près de la Méhaigne, & vers les sources de la petite Ghette, le Maréchal de *Villeroi* avait campé son armée. Le centre était à Ramillies, village devenu aussi fameux qu'Hochstet. Il eût pu éviter la bataille. Les Officiers-Généraux lui conseillaient ce parti ; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition, de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recrue, ni disciplinées, ni complettes, étaient au centre : il laissa les bagages entre les lignes de son armée : il posta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi. (*e*)

Siécle de Louis XIV, que *les Danois ne valent pas mieux ailleurs que chez eux*. Il faut avouer que c'est une chose rare de voir un tel homme outrager ainsi toutes les nations.

(*e*) Voyez les mémoires de *Feuquières*.

Digitized by Google

Marlborough, qui remarquait toutes ces fautes, arrange ſon armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Françaiſe ne peut aller attaquer ſa droite : il dégarnit auſſi-tôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre ſupérieur. Monſieur de *Gaſſion* Lieutenant-Général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au Maréchal : „ Vous êtes perdu, „ ſi vous ne changez votre ordre de bataille. Dégar- „ niſſez votre gauche, pour vous oppoſer à l'ennemi „ à nombre égal. Faites rapprocher vos lignes da- „ vantage. Si vous tardez un moment, il n'y a plus „ de reſſource. “ Pluſieurs Officiers appuyèrent ce conſeil ſalutaire. Le Maréchal ne les crut pas. *Marlborough* attaque. Il avait à faire à des ennemis rangés en bataille comme il les eût voulu poſter lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit ; & l'hiſtoire eſt en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire auſſi, que les troupes des alliés étaient mieux diſciplinées, que leur confiance en leurs chefs & en leurs ſuccès paſſés, leur inſpirait plus d'audace ? N'y eut-il pas des régimens Français, qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la deſtinée des Etats ? L'armée Françaiſe ne réſiſta pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochſtet, & on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cent : ce fut une déroute totale : les Français y perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'eſpérance de reprendre l'avantage. La Bavière, Cologne, avaient été perdues par la bataille d'Hochſtet ; toute la Flandre Eſpagnole le fut par celle de Ramillies. *Marlborough* entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles : il prit Oſtende : Menin ſe rendit à lui.

Le Maréchal de *Villeroi*, au déſeſpoir, n'oſait écrire au Roi cette défaite. Il reſta cinq jours ſans envoyer de couriers. Enfin il écrivit la confirmation

Digitized by Google

de cette nouvelle, qui consternait déja la Cour de France. Et quand il reparut devant le Roi, ce Monarque, au-lieu de lui faire des reproches, lui dit, *Monsieur le Maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le Roi tire aussi-tôt le Duc de *Vendôme* d'Italie, où il ne le croyait pas nécessaire, pour l'envoyer en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins, avec apparence de raison, que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le Prince *Eugène* n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. Il était au-delà de l'Adige; & ce fleuve, bordé en-deçà d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le Duc de *la Feuillade*, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du Royaume : & quoique gendre du Ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce Maréchal de *la Feuillade*, qui érigea la statue de *Louis XIV* dans la place des victoires. On voyait en lui le courage de son père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de Maréchal de France. *Chamillart* son beau-père, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effrayée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs, qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien aises de trouver ici quel fut cet immense & inutile appareil.

On avait fait venir cent quarante piéces de canon; & il est à remarquer, que chaque gros canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cent six mille cartouches d'une façon

Digitized by Google

& trois cent mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-sept mille sept cent grenades, quinze mille sacs à terre, trente mille instrumens pour le pionnage, douze cent mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions, le plomb, le fer & le fer-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espèce. Il est certain que les frais de tous ces préparatifs de destruction, suffiraient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie. Tout siége de grande ville exige ces frais immenses; & quand il faut réparer chez soi un village ruiné, on le néglige.

Le Duc de *la Feuillade*, plein d'ardeur, & d'activité, plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui exigeaient de l'art, de la méditation & du tems, pressait ce siége contre toutes les règles. Le Maréchal de *Vauban*, le seul Général peut-être qui aimât mieux l'Etat que soi-même, avait proposé au Duc de *la Feuillade*, de venir diriger le siége comme ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire: mais la fierté de *la Feuillade* prit les offres de *Vauban* pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué, que le meilleur Ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il manda, dans une lettre que j'ai vue: *J'espère prendre Turin à la Coborn.* Ce *Coborn* était le *Vauban* des alliés, bon Ingénieur, bon Général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par *Vauban.* Après une telle lettre, il falait prendre Turin: mais l'ayant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'ayant pas même entouré toute la ville, des secours, des vivres pouvaient y entrer: le Duc de Savoie pouvait en sortir: & plus le Duc de *la Feuillade* mettait son impétuosité dans des attaques réïtérées & infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le Duc de Savoie sortit de la ville avec quelques

Digitized by Google

troupes de cavalerie, pour donner le change au Duc de *la Feuillade*. Celui-ci ſe détache du ſiége pour courir après le Prince, qui connaiſſant mieux le terrain, échappe à ſes pourſuites. *La Feuillade* manque le Duc de Savoie, & la conduite du ſiége en ſouffre.

Preſque tous les hiſtoriens ont aſſuré que le Duc de *la Feuillade* ne voulait point prendre Turin; ils prétendent qu'il avait juré à Madame la Ducheſſe de Bourgogne de reſpecter la capitale de ſon père; ils débitent que cette Princeſſe engagea Madame de *Maintenon* à faire prendre toutes les meſures qui furent le ſalut de cette ville. Il eſt vrai que preſque tous les Officiers de cette armée en ont été longtems perſuadés. Mais c'était un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des nouvelliſtes & qui déshonorent les hiſtoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même Général eût voulu manquer Turin & prendre le Duc de Savoie.

Depuis le 13 Mai juſqu'au 20 Juin, le Duc de *Vendôme* au bord de l'Adige favoriſait ce ſiége; & il comptait, avec ſoixante & dix bataillons & ſoixante eſcadrons, fermer tous les paſſages au Prince *Eugène*.

Le Général des Impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prêtèrent environ ſix millions de nos livres: il fit enfin venir des troupes des Cercles de l'Empire. La lenteur de ces ſecours eût pu perdre l'Italie; mais la lenteur du ſiége de Turin était encor plus grande.

Vendôme était déja nommé pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il ſouffre que le Prince *Eugène* paſſe l'Adige: il lui laiſſe traverſer le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que

Digitized by Google

le Rhône. Le Général Français ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vu le Prince *Eugène* en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie, tandis qu'elles paraissaient désespérées en Flandre, en Allemagne & en Espagne.

Le Duc de *Vendôme* va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de *Villeroi*; & le Duc d'Orléans, neveu de *Louis XIV*, vient commander vers le Pô les troupes du Duc de *Vendôme*. Ces troupes étaient en désordre, comme si elles avaient été battues. *Eugène* avait passé le Pô à la vue de *Vendôme*: il passe le Tanaro aux yeux du Duc d'Orléans; il prend Carpi, Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux Français; enfin il joint le Duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le Duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le Duc de *la Feuillade* au camp devant Turin. Le Prince *Eugène* le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre: celui d'attendre le Prince *Eugène* dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui, lorsqu'il était encor auprès de Veillane. Le Duc d'Orleans assemble un conseil de guerre: ceux qui le composaient, étaient le Maréchal de *Marsin*, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochstet, le Duc de *la Feuillade*, *Albergoti*, *Saint-Fremont*, & d'autres Lieutenans-Généraux. „ Messieurs, leur dit le Duc d'Orléans, si nous restons „ dans nos lignes, nous perdons la bataille. Notre „ circonvallation est de cinq lieues d'étendue: nous „ ne pouvons border tous ces retranchemens. Vous „ voyez ici le régiment de la Marine, qui n'est que „ sur deux hommes de hauteur: là vous voyez des „ endroits entiérement dégarnis. La Doire, qui passe „ dans notre camp, empêchera nos troupes de se „ porter mutuellement de prompts secours. Quand „ le Français attend qu'on l'attaque, il perd le plus „ grand de ses avantages, cette impétuosité & ces „ premiers momens d'ardeur, qui décident si souvent

Digitized by Google

„ du gain des batailles. Croyez-moi, il faut marcher „ à l'ennemi. " Tous les Lieutenans-Généraux répondirent : *Il faut marcher.* Alors le Maréchal de *Marſin* tire de ſa poche un ordre du Roi, par lequel on devait déférer à ſon avis en cas d'action : & ſon avis fut de reſter dans les lignes.

Le Duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée, que comme un Prince du Sang, & non comme un Général ; & forcé de ſuivre le conſeil du Maréchal de *Marſin*, il ſe prépara à ce combat ſi déſavantageux.

Les ennemis paraiſſaient vouloir former à la fois pluſieurs attaques. Leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des Français. Monſieur le Duc d'Orléans voulait une choſe, *Marſin* & *la Feuillade* une autre : on diſputait ; on ne concluait rien. Enfin on laiſſe les ennemis paſſer la Doire. Ils avancent ſur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'inſtant leur oppoſer des bataillons d'une épaiſſeur aſſez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée ſur la montagne des capucins, avait avec lui vingt mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'oſaient l'attaquer. On lui envoye demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut ſe dégarnir : il donne des raiſons ſpécieuſes ; on les écoute : le tems ſe perd. Le Prince *Eugène* attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le Duc d'Orléans bleſſé s'était retiré pour ſe faire panſer. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout eſt perdu, que les ennemis ſont maîtres du camp, & que la déroute eſt générale. Auſſi-tôt il faut fuir ; les lignes, les tranchées ſont abandonnées, l'armée diſperſée. Tous les bagages, les proviſions, les munitions, la caiſſe militaire, tombent dans les mains du vainqueur.

Digitized by Google

Le Maréchal de *Marſin* bleſſé à la cuiſſe eſt fait priſonnier. Un chirurgien du Duc de Savoie lui coupa la cuiſſe ; & le Maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le Chevalier *Méthuin*, Ambaſſadeur d'Angleterre auprès du Duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de ſon pays qu'on ait jamais employé dans les ambaſſades, avait toûjours combattu à côté de ce Souverain. Il avait vu prendre le Maréchal de *Marſin*, & il fut témoin de ſes derniers momens. Il m'a raconté que *Marſin* lui dit ces propres mots : *Croyez au moins, Monſieur, que ç'a été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles ſemblaient contredire formellement ce qui s'était paſſé dans le conſeil de guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'eſt que le Maréchal de *Marſin*, en prenant congé à Verſailles, avait repréſenté au Roi qu'il falait aller aux ennemis, en cas qu'ils paruſſent pour ſecourir Turin : mais *Chamillart*, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non préſenter la bataille ; & cet ordre, donné dans Verſailles, fut cauſe que ſoixante mille hommes furent diſperſés. Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la conſternation. L'impoſſibilité de ſubſiſter, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était ſi en déſordre, que le Comte de *Médavi-Grancei*, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Caſtiglione les Impériaux, commandés par le Landgrave de Heſſe, depuis Roi de Suède, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complette. On perdit en peu de tems le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & enfin le Royaume de Naples.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-UNIÉME.

Suite des disgraces de la France & de l'Espagne. Louis XIV envoye son principal Ministre demander en vain la paix. Bataille de Malplaquet perdue, &c.

LA bataille d'Hochstet avait coûté à *Louis XIV* la plus florissante armée, & tout le pays du Danube au Rhin; elle avait coûté à la Maison de *Bavière* tous ses Etats. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toûjours été dans toutes les guerres depuis *Charlemagne*. Il restait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuse sous le Comte de *Médavi*. On occupait encor quelques places. On proposa de céder tout à l'Empereur, pourvu qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes. L'Empereur accepta cette capitulation. Le Duc de Savoie y consentit. Ainsi l'Empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie. La conquête du Royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent cinquante mille pistoles, Mantoue à quarante mille. Parme, Modène, Luques, Gènes, malgré leur liberté, furent compriſes dans ces impositions.

L'Empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce *Léopold*, ancien rival de *Louis XIV*, qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde. C'était son fils aîné *Joseph*, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son père. Si jamais Empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie,

Digitized by Google

c'était *Joseph*. Il domina delà les monts : il rançonna le Pape ; il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les Electeurs de Bavière & de Cologne au ban de l'Empire : il les dépouilla de leur Electorat : il retint en prison les enfans du Bavarois, & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur père n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrace en France & dans les Pays-Bas. *Philippe V* lui céda depuis toute la Flandre Espagnole en 1712. (*a*) S'il avait gardé cette province, c'était un établissement, qui valait mieux que la Bavière, & qui le délivrait de l'assujettissement à la Maison d'*Autriche* : mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi ; le reste était aux vainqueurs.

Tout semblait déja menacer ce *Louis XIV* qui avait auparavant menacé l'Europe. Le Duc de Savoie pouvait entrer en France. L'Angleterre & l'Ecosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul Royaume ; ou plutôt l'Ecosse, devenue province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706, & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la France toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mer & sur terre. De ces flottes formidables que *Louis XIV* avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg était encor frontière ; mais Landau perdu laissait toûjours l'Alsace exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre & par mer. Ce qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la France n'était point encor entamé ; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

(*a*) Dans l'histoire de *Reboulet*, il est dit qu'il eut cette Souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la Vice-Royauté.

Digitized by Google

Louis XIV fit face partout. Quoique partout affaibli, il réſiſtait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en Eſpagne qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend que le ſiége de Barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de Turin..

Le Comte de Toulouſe n'avait paru que pour ramener ſa flotte à Toulon. Barcelone ſecourue, le ſiége abandonné, l'armée Françaiſe diminuée de moitié s'était retirée ſans munitions dans la Navarre, petit Royaume qu'on conſervait aux Eſpagnols, & dont nos Rois ajoutent encor le titre à celui de France, par un uſage qui ſemble au-deſſous de leur grandeur.

A ces déſaſtres s'en joignait un autre, qui parut déciſif. Les Portugais avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant leſquelles ils ſe préſentèrent, & s'avancèrent juſques dans l'Eſtramadoure Eſpagnole différente de celle du Portugal. C'était un Français devenu Pair d'Angleterre, qui les commandait, Mylord *Gallovai*, autrefois Comte de *Ruvigny*; tandis que le Duc de *Barwick*, Anglais & neveu de *Marlborough*, était à la tête des troupes de France & d'Eſpagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de ſa deſtinée, était dans Pampelune. *Charles*, ſon compétiteur, groſſiſſait ſon parti & ſes forces en Catalogne : il était maître de l'Arragon, de la province de Valence, de Carthagène, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts juſqu'à Madrid. *Gallovai* y entra ſans réſiſtance, & fit proclamer Roi l'Archiduc *Charles*. Un ſimple détachement le fit auſſi proclamer à Tolède.

Tout parut alors ſi déſeſpéré pour *Philippe V*, que le Maréchal de *Vauban*, le premier des Ingénieurs,

Digitized by Google

le meilleur des citoyens, homme toûjours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous ſinguliers, propoſa à la Cour de France d'envoyer *Philippe V* régner en Amérique; ce Prince y conſentit. On l'eût fait embarquer avec les Eſpagnols attachés à ſon parti. L'Eſpagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les Français; & dans ce revers de la famille de *Louis XIV*, la France eût encor trouvé ſa grandeur. On délibéra ſur ce projet à Verſailles : mais la conſtance des Caſtillans, & les fautes des ennemis, conſervèrent la couronne à *Philippe V*. Les peuples aimaient dans *Philippe* le choix qu'ils avaient fait, & dans ſa femme, fille du Duc de Savoie, le ſoin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au-deſſus de ſon ſexe, & une conſtance agiſſante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainſi à ſon mari plus de deux cent mille écus en trois ſemaines. Aucun des Grands, qui avaient juré d'être fidèles, ne fut traître. Quand *Gallovai* fit proclamer l'Archiduc dans Madrid, on cria, *Vive Philippe*; & à Tolède, le peuple ému chaſſa ceux qui avaient proclamé l'Archiduc.

Les Eſpagnols avaient juſques-là fait peu d'efforts pour ſoutenir leur Roi; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrèrent en cette occaſion une eſpèce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui ſe rebutent. Il eſt difficile de donner un Roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étaient en Eſpagne, furent harcelés partout, manquèrent de vivres, firent des fautes preſque toûjours inévitables dans un pays étranger, & furent battus en détail. Enfin *Philippe V*, trois mois après être ſorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que ſon rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

Louis

Digitized by Google

Louis XIV redoubla ſes efforts, quand il vit que les Eſpagnols en faiſaient; & tandis qu'il veillait à la ſûreté de toutes les côtes ſur l'Océan & ſur la Méditerranée, en y plaçant des miliçes; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Rouſſillon; il envoyait encor de nouvelles troupes au Maréchal de *Barwick* dans la Caſtille.

Ce fut avec ces troupes, ſecondées des Eſpagnols, que *Barwick* gagna la bataille importante d'Almanza ſur *Gallovai*. Almanza ville bâtie par les Maures, eſt ſur la frontière de Valence: cette belle province fut le prix de la victoire. Ni *Philippe V*, ni l'Archiduc ne furent préſens à cette journée; & c'eſt ſur quoi le fameux Comte de *Péterborong*, ſingulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de ſe battre pour eux*. C'eſt ce qu'il manda au Maréchal de *Teſſé*, & c'eſt ce que je tiens de ſa bouche. Il ajoutait, qu'il n'y avait que des eſclaves qui combattiſſent pour un homme, & qu'il falait combattre pour une nation. Le Duc d'Orléans, qui voulait être à cette action, & qui devait commander en Eſpagne, n'arriva que le lendemain; mais il profita de la victoire: il prit pluſieurs places, & entr'autres Lérida, l'écueil du grand *Condé*.

D'un autre côté, le Maréchal de *Villars*, remis en France à la tête des armées, uniquement parce qu'on avait beſoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochſtet. Il avait forcé les lignes de Stolhoffen au-delà du Rhin, diſſipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré juſqu'au Danube. Ce ſuccès paſſager faiſait reſpirer ſur les frontières de l'Allemagne; mais en Italie tout était perdu. Le Royaume de Naples ſans défenſe, & accoutumé à changer de maître, était ſous le joug des victorieux; & le Pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes Allemandes paſſaſſent par ſon territoire, voyait, ſans oſer murmurer, que l'Em-

reur se fit son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toûjours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de *Louis XIV* perdait Naples, l'ayeul était sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déja le Duc de Savoie & le Prince *Eugène* y étaient entrés par le col de Tende. Ces frontières n'étaient pas défendues comme le sont la Flandre & l'Alsace, théatre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le tems d'assembler des armées. Cette frontière a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le Roi de France voyait, avec une indignation douloureuse, que ce même Duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le Prince *Eugène*, qui avait été élevé dans sa Cour, fussent prêts de lui enlever Toulon & Marseille.

Toulon était assiégé & pressé: une flotte Anglaise, maîtresse de la mer, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu; & il était vraisemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais le

(b) Le respect pour la vérité dans les plus petites choses, oblige encor de relever le discours que le compilateur des mémoires de Madame de *Maintenon* fait tenir par le Roi de Suède *Charles XII* au Duc de Marlborough: *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.* Ce Général Anglais n'était point auprès du Roi de Suède dans le tems du siége. Il le vit dans Altranstadt en Avril 1707, & le siége de

vraiſemblable n'arrive pas toûjours. On eut le tems d'envoyer des ſecours. On avait détaché des troupes de l'armée de *Villars*, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on ſacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour ſauver une partie de la France. Le pays, par où les ennemis pénétraient, eſt ſec, ſtérile, hériſſé de montagnes ; les vivres rares ; la retraite difficile. Les maladies, qui déſolèrent l'armée ennemie, combattirent encore pour *Louis XIV*. Le ſiége de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger : tant le ſuccès d'une invaſion eſt rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. *Charles-Quint* y avait échoué ; & de nos jours les troupes de la Reine de Hongrie y échouèrent encore. (*b*)

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrain, & diviſé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas que dans un tems d'épuiſement, & lorſque la France comptait pour un grand ſuccès d'être échappée à une invaſion, *Louis XIV* aurait aſſez de grandeur & de reſſources pour tenter lui-même une invaſion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépériſſement de ſes forces maritimes, & malgré les flottes des Anglais, qui couvraient la mer. Ce projet fut propoſé par des Ecoſſais attachés au fils de *Jacques II*. Le ſuccès était douteux ; mais *Louis XIV* enviſagea une gloire certaine dans la ſeule entrepriſe. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Toulon fut levé au mois d'Aouſt. *Charles XII* d'ailleurs ne ſe mêla jamais de cette guerre ; il refuſa conſtamment de voir tous les Français qu'on lui députa.

On ne trouve dans les mémoires de *Maintenon* que des diſcours qu'on n'a ni tenu ni pu tenir ; & on ne peut regarder ce livre que comme un roman mal digéré.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soutenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'Ecosse le fils de *Jacques II*, pendant qu'on pouvait à peine maintenir *Philippe V* sur celui d'Espagne: c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les Ecossais, tous ceux, qui ne s'étaient pas vendus à la Cour de Londres, gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux secrets appellaient unanimement le descendant de leurs anciens Rois, chassé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Louis XIV, qui dans ses prospérités passées avait fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le Comte de *Gacé*, depuis Maréchal de *Matignon*, commandait les troupes. Le Chevalier *Forbin-Janson*, l'un des plus grands-hommes de mer, conduisait la flotte. La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en Flandre sous le Duc de *Marlborough*. Mais il falait arriver; & les Anglais avaient en mer une

(c) Entr'autres *Reboulet* pag. 233 du Tom. VIII. Il fonde ses soupçons sur ceux du Chevalier de *Forbin*. Celui qui a donné au public tant de mensonges, sous le titre de mémoires de Madame de *Maintenon*, & qui fit imprimer en 1752 à Francfort une édition frauduleuse du *Siècle de Louis XIV*, demande dans une des notes, qui sont ces historiens

flotte de près de cinquante vaiſſeaux de guerre. Cette entrepriſe fut entiérement ſemblable à celle que nous avons vue en 1744 en faveur du petit-fils de *Jacques II*. Elle fut prévenue par les Anglais. Des contretems la dérangèrent. Le Miniſtère de Londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de Flandre. On ſe ſaiſit dans Edimbourg des hommes les plus ſuſpects. Enfin, le Prétendant s'étant préſenté aux côtes d'Ecoſſe, & n'ayant point vu de ſignaux convenus, tout ce que put faire le Chevalier de *Forbin*, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il ſauva la flotte; mais tout le fruit de l'entrepriſe fut perdu. Il n'y eut que *Matignon* qui y gagna. Ayant ouvert les ordres de la Cour en pleine mer, il y vit les proviſions de Maréchal de France; récompenſe de ce qu'il voulut & qu'il ne put faire.

Quelques hiſtoriens ont ſuppoſé (*c*) que la Reine *Anne* était d'intelligence avec ſon frère. C'eſt une trop grande ſimplicité de penſer, qu'elle invitât ſon compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems: on a cru qu'elle le favoriſait alors, parce que depuis elle le regarda en ſecret comme ſon héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chaſſé par ſon ſucceſſeur?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaiſes, le Roi crut qu'en faiſant paraître le Duc de Bourgogne ſon petit-fils à la tête des armées de Flandre, la préſence de l'héritier préſomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à ſe perdre. Ce Prince d'un eſprit ferme & intrépide, était pieux, juſte & philoſophe. Il était fait pour commander à des ſages. Elève de *Fé-*

(*c*) qui a prétendu que la Reine *Anne* était d'intelligence avec ſon frère? *C'eſt un fantôme*, dit-il. Mais on voit ici clairement que ce n'eſt point un fantôme, & que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'avait rien avancé que la preuve en main: il n'eſt pas permis d'écrire l'hiſtoire autrement.

nélon Archevêque de Cambrai, il aimait ses devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de gloire. On opposa ce Prince philosophe au Duc de *Marlborough* : on lui donna pour l'aider le Duc de *Vendôme*. Il arriva ce qu'on ne voit que trop souvent : le grand Capitaine ne fut pas assez écouté, & le Conseil du Prince balança souvent les raisons du Général. Il se forma deux partis ; & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un, celui de la cause commune. Le Prince *Eugène* était alors sur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec *Marlborough*, ils n'eurent jamais qu'un sentiment.

Le Duc de Bourgogne était supérieur en forces : la France que l'Europe croyait épuisée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt mille. Il avait encor l'avantage des négociations, dans un pays si longtems Espagnol, fatigué de garnisons Hollandaises, & où beaucoup de citoyens penchaient pour *Philippe V.* Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanouïr le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le Conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut, à Oudenarde : ainsi on perdit du tems. On trouva le Prince *Eugène* & *Marlborough* qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde : ce n'était pas une grande bataille, mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les régimens allaient, où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

Digitized by Google

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquillement le Prince *Eugène*, maître du terrain, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siége devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite, au hazard d'être à tout moment surpris; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'esprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée Française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battues par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du Duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyait le Duc de Bourgogne plus en état d'assiéger *Eugène* & *Marlborough*, que ces Généraux en état d'assiéger Lille. Le *Maréchal de Boufflers* la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe, qui tomba près de la salle de la comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le Maréchal de *Boufflers* avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoyens & les récompenses du Roi. Les historiens, ou plutôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû se souvenir que quand on con-

tredit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance. (*d*)

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le siége de Lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les Officiers, attachés au Duc de *Vendôme*, reprochaient toutes ces fautes au Conseil du Duc de Bourgogne; & ce Conseil rejettait tout sur le Duc de *Vendôme*. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un (*e*) courtisan du Duc de Bourgogne dit un jour au Duc de Vendôme: *Voilà ce que c'est, de n'aller jamais à la Messe; aussi vous voyez quelles sont nos disgraces.* „ Croyez-vous, lui répondit le Duc de *Vendôme*, „ que *Marlborough* y aille plus souvent que moi? " Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'Empereur *Joseph*. Despotique dans l'Empire, maître de Landau, il voyait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déja même un parti Hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à l'avenue de Versailles, & avait (presque sous les fenêtres du château) enlevé le premier Ecuyer du Roi, croyant se saisir de la personne du Dauphin,

(*d*) Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé *van Duren*, fit écrire par le jésuite *la Motte* réfugié en Hollande sous le nom de *la Hode*, continuée par *la Martinière*; le tout sur les prétendus mémoires d'un Comte de... Secrétaire d'Etat. Les mémoires de Madame de *Maintenon*, encore plus remplis de mensonges, disent Tom. IV. pag. 119. que les assiégeans jettaient dans la ville des billets conçus en ces termes: *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas votre Reine; nous ne lèverons pas le siége. On croira*, ajoute-t-il, *que* LOUIS *dans la ferveur du plaisir que lui donnait la certitude d'une victoire inattendue, offrit ou promit le trône à Mad. de Maintenon.* Comment dans *la ferveur* de l'impertinence peut-on mettre sur le papier ces nouvelles & ces discours des halles? comment cet insensé a-t-il pu pousser l'effronterie jusqu'à dire que le Duc de Bourgogne trahit le Roi son grand-père & fit prendre Lille par le

père du Duc de Bourgogne. (*f*) La terreur était dans Paris.

L'Empereur avait autant d'eſpérance au moins d'établir ſon frère *Charles* en Eſpagne, que *Louis XIV* d'y conſerver ſon petit-fils. Déja cette ſucceſſion, que les Eſpagnols avaient voulu rendre indiviſible, était partagée entre trois têtes. L'Empereur avait pris pour lui la Lombardie & le Royaume de Naples. *Charles* ſon frère avait encor la Catalogne & une partie de l'Arragon. L'Empereur força alors le Pape *Clément XI* à reconnaître l'Archiduc pour Roi d'Eſpagne. Ce Pape, dont on diſait qu'il reſſemblait à *St. Pierre*, parce qu'il affirmait, niait, ſe repentait & pleurait, avait toujours reconnu *Philippe V*, à l'exemple de ſon prédéceſſeur; & il était attaché à la Maiſon de *Bourbon*. L'Empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'Empire, beaucoup de fiefs qui relevaient juſqu'alors des Papes, & ſurtout Parme & Plaiſance, en ravageant quelques terres Eccléſiaſtiques, en ſe ſaiſiſſant de la ville de Comacchio.

Autrefois un Pape eût excommunié tout Empereur qui lui aurait diſputé le droit le plus léger; & cette

Prince *Eugène*, de peur que Mad. de *Maintenon* ne fût déclarée Reine?

(*e*) Le Marquis d'*O*.

(*f*) Ce furent des Officiers au ſervice de Hollande qui firent ce coup hardi. Preſque tous étaient des Français que la révocation fatale de l'Edit de Nantes avait forcés de choiſir une nouvelle patrie; ils prirent la chaiſe du Marquis de *Beringhen* pour celle du Dauphin, parce qu'elle avait l'écuſſon de France. L'ayant enlevé, ils le firent monter à cheval; mais comme il était âgé & infirme, ils eurent la politeſſe en chemin de lui chercher eux-mêmes une chaiſe de poſte. Cela conſuma du tems. Les Pages du Roi coururent après eux; le premier Ecuyer fut délivré, & ceux qui l'avaient enlevé furent priſonniers eux-mêmes; quelques minutes plus tard ils auraient pris le Dauphin qui arrivait après *Beringhen* avec un ſeul Garde.

Digitized by Google

excommunication eût fait tomber l'Empereur du trône. Mais la puiſſance des clefs étant réduite à-peu-près au point où elle doit l'être, *Clément XI*, animé par la France, avait oſé un moment ſe ſervir de la puiſſance du glaive. Il arma, & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, ſous un gouvernement tout ſacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il déſarma; il laiſſa Comacchio en dépôt à l'Empereur; il conſentit à écrire à l'Archiduc, *A notre très cher fils Roi Catholique en Eſpagne.* Une flotte Anglaiſe dans la Méditerranée, & les troupes Allemandes ſur ſes terres, le forcèrent bientôt d'écrire, *A notre très cher fils Roi des Eſpagnes.* Ce ſuffrage du Pape, qui n'était rien dans l'Empire d'Allemagne, pouvait quelque choſe ſur le peuple Eſpagnol, à qui on avait fait accroire que l'Archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Reſtait à la Monarchie Eſpagnole, au-delà du continent, l'île de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte Anglaiſe donna la Sardaigne à l'Empereur *Joſeph*; car les Anglais voulaient que l'Archiduc ſon frère n'eût que l'Eſpagne. Leurs armes faiſaient alors les traités de partage. Ils réſervèrent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimèrent mieux employer leurs vaiſſeaux à chercher ſur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres.

La France était auſſi humiliée que Rome, & plus en danger: les reſſources s'épuiſaient; le crédit était anéanti; les peuples, qui avaient idolâtré leur Roi dans ſes proſpérités, murmuraient contre *Louis XIV* malheureux.

Des partiſans, à qui le Miniſtère avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ſes beſoins preſſans, s'engraiſſaient du malheur public, & inſultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient

Digitized by Google

prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & surtout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, & rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'Etat, *Louis XIV* n'aurait pas eu de quoi payer ses troupes. La guerre avait ruiné l'Etat, & des marchands le sauvèrent. Il en fut de même en Espagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, servirent à défendre *Philippe*. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recrues de soldats plus faciles. *Chamillart*, élevé au Ministère des finances & de la guerre, se démit en 1708 des finances, qu'il laissa dans un désordre que rien ne put réparer sous ce règne; & en 1709 il quitta le Ministère de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public d'autant plus sévère qu'il souffrait, ne songeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes sont inévitables. (*g*) Monsieur *Voisin* qui après lui gouverna l'état militaire, & Monsieur *Desmarêts* qui administra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hyver de 1709 acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'espérance de récolte. On avait très peu de magasins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des Echelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hyver était général dans l'Europe, mais les ennemis avaient plus de ressources. Les Hollandais surtout, qui ont été si longtems les facteurs des

(*g*) L'histoire de l'ex-jésuite *la Motte*, rédigée par *la Martinière*, dit que Monsieur de *Chamillart* fut destitué du Ministère des finances en 1703, & que la voix publique y appella le Maréchal d'*Harcourt*. Les fautes de cet historien sont sans nombre.

Digitized by Google

nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, semblaient devoir périr de misère.

Le Roi vendit pour quatre cent mille francs de vaisselle d'or. Les plus grands Seigneurs envoyèrent leur vaisselle d'argent à la monnoie. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant quelques mois. Plusieurs familles, à Versailles même, se nourrirent de pain d'avoine. Madame de *Maintenon* en donna l'exemple.

Louis XIV, qui avait déja fait quelques avances pour la paix, n'hésita pas, dans ces circonstances funestes, à la demander à ces mêmes Hollandais autrefois si maltraités par lui.

Les Etats-Généraux n'avaient plus de Stadhouder depuis la mort du Roi *Guillaume*; & les Magistrats Hollandais, qui appellaient déja leurs familles *les familles patricienes*, étaient autant de Rois. Les quatre Commissaires Hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente Princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils, *qu'on dise à Hesse de nous venir parler.* (*b*) Ainsi s'expliquaient des marchands, qui dans la simplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écraser à la fois l'orgueil Allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand Roi autrefois leur vainqueur.

On les avait vus vendre à bas prix leur attachement à *Louis XIV* en 1665, soutenir leurs malheurs en 1672,

(*b*) C'est ce que l'auteur tient de la bouche de vingt personnes qui les entendirent parler ainsi à Lille après la prise de cette ville. Cependant il se peut que ces expressions fussent moins l'effet d'une fierté grossière, que d'un stile laconique assez en usage dans les armées.

Digitized by Google

& les réparer avec un courage intrépide ; & alors ils voulaient uſer de leur fortune. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par de ſimples démonſtrations de ſupériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puiſſance : ils voulaient que leur Etat eût en ſouveraineté dix villes en Flandre, entr'autres, Lille qui était entre leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encore. Ainſi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-ſeulement aux dépens de la France, mais encor aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient; comme Veniſe avait autrefois augmenté ſon territoire des terres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après ; car, lorſque ce fantôme de négociation fut évanoui, lorſque les armes des alliés eurent encor de nouveaux avantages, le Duc de *Marlborough*, plus maître alors que ſa Souveraine en Angleterre, & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-Généraux, en 1709, ce célèbre traité de la barrière, par lequel ils reſteraient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait ſur la France, auraient garniſon dans vingt places de la Flandre aux dépens du pays, dans Hui, dans Liége & dans Bonn ; & auraient en toute ſouveraineté la haute Gueldre. Ils ſeraient devenus en effet Souverains des dix-ſept provinces des Pays-Bas ; ils auraient dominé dans Liége & dans Cologne. C'eſt ainſi qu'ils voulaient s'agrandir ſur les ruines mêmes de leurs alliés. Ils nourriſſaient déja ces projets élevés, quand le Roi leur envoya ſecrettement le Préſident *Rouillé*, pour eſſayer de traiter avec eux.

Ce négociateur vit d'abord dans Anvers deux Magiſtrats d'Amſterdam, *Buys*, & *Vanderduſſen*, qui parlèrent en vainqueurs, & qui déployèrent avec l'Envoyé du plus fier des Rois toute la hauteur dont ils avaient été accablés en 1672. On affecta enſuite de négocier

Digitized by Google

quelque tems avec lui, dans un de ces villages que les Généraux de *Louis XIV* avaient mis autrefois à feu & à sang. Quand on l'eut joué assez longtems, on lui déclara qu'il falait que le Roi de France forçât le Roi son petit-fils à descendre du trône sans aucun dédommagement; que l'Electeur de Bavière *François-Marie*, & son frère l'Electeur de Cologne, demandassent grace, ou que le sort des armes ferait des traités.

Les dépêches désespérantes du Président de *Rouillé* arrivaient coup sur coup au Conseil dans le tems de la plus déplorable misère où le Royaume eût été réduit dans les tems les plus funestes. L'hyver de 1709 laissait des traces affreuses; le peuple périssait de famine. Les troupes n'étaient point payées; la désolation était partout. Les gémissemens & les terreurs du public augmentaient encor le mal.

Le Conseil était composé du Dauphin, du Duc de Bourgogne son fils, du Chancelier de France *Pontchartrain*, du Duc de *Beauvilliers*, du Marquis de *Torci*, du Secrétaire d'Etat de la guerre *Chamillart*, & du Contrôleur-Général *Desmarêts*. Le Duc de *Beauvilliers* fit une peinture si touchante de l'état où la France était réduite, que le Duc de Bourgogne en versa des larmes, & tout le Conseil y mêla les siennes. Le Chancelier conclut à faire la paix, à quelque prix que ce pût être. Les Ministres de la guerre & des finances avouèrent qu'ils étaient sans ressource. *Une scène si triste*, dit le Marquis de Torci, *serait difficile à décrire, quand même il serait permis de révéler le secret de ce qu'elle eut de plus touchant.* Ce secret n'était que celui des pleurs qui coulèrent.

Le Marquis de *Torci* dans cette crise proposa d'aller lui-même partager les outrages qu'on faisait au Roi dans la personne du Président *Rouillé*; mais comment pouvait-il espérer d'obtenir ce que les vainqueurs

Digitized by Google

avaient déja refuſé ? il ne devait s'attendre qu'à des conditions plus dures.

Les alliés commençaient déja la campagne. *Torci* va ſous un nom emprunté juſques dans la Haye. Le grand Penſionnaire *Heinſius* eſt bien étonné, quand on lui annonce que celui qui eſt regardé chez les étrangers comme le principal Miniſtre de France eſt dans ſon antichambre. *Heinſius* avait été autrefois envoyé en France par le Roi *Guillaume*, pour y diſcuter ſes droits ſur la Principauté d'Orange. Il s'était adreſſé à *Louvois* Secrétaire d'Etat ayant le département du Dauphiné, ſur la frontière duquel Orange eſt ſituée. Le Miniſtre de *Guillaume* parla vivement, non-ſeulement pour ſon maître, mais pour les Reformés d'Orange. Croirait-on que *Louvois* lui répondit *qu'il le ferait mettre à la Baſtille* ? (*i*) Un tel diſcours tenu à un ſujet eût été odieux; tenu à un Miniſtre étranger c'était un inſolent outrage au droit des nations. On peut juger s'il avait laiſſé des impreſſions profondes dans le cœur du Magiſtrat d'un peuple libre.

Il y a peu d'exemples de tant d'orgueil ſuivi de tant d'humiliations. Le Marquis de *Torci* ſuppliant dans la Haye au nom de *Louis XIV*, s'adreſſa au Prince *Eugène* & au Duc de *Marlborough*, après avoir perdu ſon tems avec *Heinſius*. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le Prince y trouvait ſa grandeur & ſa vengeance; le Duc, ſa gloire & une fortune immenſe, qu'il aimait également; le troiſiéme, gouverné par les deux autres, ſe regardait comme un Spartiate, qui abaiſſait un Roi de Perſe. Ils propoſèrent, non pas une paix, mais une trêve; & pendant cette trêve, une ſatisfaction entière pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du Roi; à condition que le Roi ſe joindrait à ſes ennemis pour chaſſer d'Eſpagne ſon propre

(*i*) Voyez les mémoires de *Torci*, Tom. III. pag. 2. ; ils ont confirmé tout ce qui eſt avancé ici.

petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Strasbourg & Brisac, & par renoncer à la souveraineté de l'Alsace. *Louis XIV* ne s'était pas attendu, quand il refusait autrefois un régiment au Prince *Eugène*, quand *Churchil* n'était pas encor Colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de *Heinsius* lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. En vain *Torci* voulut tenter *Marlborough* par l'offre de quatre millions : le Duc qui aimait autant la gloire que l'argent, & qui par ses gains immenses produits par des victoires, était au-dessus de quatre millions, laissa au Ministre de France la douleur d'une proposition honteuse & inutile. *Torci* rapporta au Roi les ordres de ses ennemis. *Louis XIV* fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux; il adressa aux Gouverneurs des provinces, aux Communautés des villes, une lettre circulaire, par laquelle en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor soutenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. (*k*) Les politiques dirent, que *Torci* n'était allé s'humilier à la Haye, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier *Louis XIV* aux yeux de l'Europe, & pour animer les Français par un ressentiment; mais le fait est, qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encor quelques jours le Président *Rouillé* à la Haye, pour tâcher d'obtenir des conditions

(*k*) L'auteur des mémoires de Mad. de *Maintenon* dit pag. 92. & 93. du Tom. V. que *le Duc de Marlborough & le Prince Eugène gagnèrent Heinsius*, comme si *Heinsius* avait eu besoin d'être gagné. Il met dans la bouche de *Louis XIV*, au-lieu des belles paroles qu'il prononça en plein Conseil, ces mots bas & plats : *Alors comme alors.* Il cite l'auteur du *Siécle de Louis XIV*, & le reprend d'avoir dit que Louis XIV *fit afficher sa lettre circulaire dans les rues de Paris.* Nous avons confronté toutes les éditions du *Siécle*

ditions moins accablantes : & pour toute réponſe, les Etats ordonnèrent à *Rouillé* de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponſes ſi dures, dit en plein Conſeil : *Puiſqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il ſe prépara donc à tenter encor la fortune en Flandre. La famine, qui déſolait les campagnes, fut une reſſource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain, ſe firent ſoldats. Beaucoup de terres reſtèrent en friche ; mais on eut une armée. Le Maréchal de *Villars*, qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eu quelques petits ſuccès, fut rappellé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettait ſon eſpérance.

Déja *Marlborough* avait pris Tournai, dont *Eugène* avait couvert le ſiége. Déja ces deux Généraux marchaient pour inveſtir Mons. Le Maréchal de *Villars* s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le Maréchal de *Boufflers*, ſon ancien, qui avait demandé à ſervir ſous lui. *Boufflers* aimait véritablement le Roi & la patrie. Il prouva en cette occaſion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'eſprit) que dans un Etat monarchique, & ſurtout ſous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a ſans doute tout autant que dans les Républiques, avec moins d'entouſiaſme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. (*l*)

Siécle de Louis XIV. Il n'y a pas un ſeul mot de ce que cite cet homme, pas même dans l'édition ſubreptice qu'il fit à Francfort en 1752.

(*l*) Cet endroit mérite d'être éclairci. L'auteur célèbre de l'*Eſprit des loix* dit que l'honneur eſt le principe des gouvernemens monarchiques, & la vertu le principe des gouvernemens républicains.

Ce ſont-là des idées vagues & confuſes qu'on a attaquées d'une manière auſſi vague ; parce que rarement on convient de la valeur des termes, rarement on s'entend. L'hon-

Dès que les Français s'avancèrent pour s'oppoſer à l'inveſtiſſement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

L'armée des alliés était d'environ quatre-vingt mille combattans, & celle du Maréchal de *Villars* d'environ ſoixante & dix mille. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt piéces de canon, les alliés cent-quarante. Le Duc de *Marlborough* commandait l'aile droite, où étaient les Anglais & les troupes Allemandes à la ſolde d'Angleterre. Le Prince *Eugène* était au centre; *Tilli* & un Comte de *Naſſau*, à la gauche avec les Hollandais.

Le Maréchal de *Villars* prit pour lui la gauche, & laiſſa la droite au Maréchal de *Boufflers*. Il avait retranché ſon armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuſes, dont la moitié était compoſée de nouvelles recrues, & convenable encor à la ſituation de la France, qu'une défaite entière eût miſe aux derniers abois. Quelques hiſtoriens ont blâmé le

neur eſt le déſir d'être honoré, d'être eſtimé: de-là vient l'habitude de ne rien faire dont on puiſſe rougir. La vertu eſt l'accompliſſement des devoirs, indépendamment du déſir de l'eſtime: de-là vient que l'honneur eſt commun, la vertu rare.

Le principe d'une Monarchie, ou République, n'eſt ni l'honneur, ni la vertu. Une Monarchie eſt fondée ſur le pouvoir d'un ſeul; une République eſt fondée ſur le pouvoir que pluſieurs ont d'empêcher le pouvoir d'un ſeul. La plûpart des Monarchies ont été établies par des chefs d'armées, les Républiques par des citoyens aſſemblés. L'honneur eſt commun à tous les hommes, & la vertu rare dans tout gouvernement. L'amour-propre de chaque membre d'une République veille ſur l'amour-propre des autres; chacun voulant être maître, perſonne ne l'eſt; l'ambition de chaque particulier eſt un frein public, & l'égalité règne.

Dans une Monarchie affermie, l'ambition ne peut s'élever qu'en plaiſant au maître, ou à ceux qui gouvernent ſous

Digitized by Google

Général dans ſa diſpoſition ; *Il devait*, diſaient-ils, *paſſer une large trouée, au-lieu de la laiſſer devant lui.* Ceux qui de leur cabinet jugent ainſi ce qui ſe paſſe ſur un champ de bataille, ne ſont-ils pas trop habiles ?

Tout ce que je ſais, c'eſt ce que le Maréchal dit lui-même, que les ſoldats, qui ayant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettèrent une partie pour courir plus légérement au combat. Il y a eu depuis pluſieurs ſiécles peu de batailles plus diſputées & plus longues, aucune plus meurtière. Je ne dirai autre choſe de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut preſque toute détruite, & même pourſuivie la bayonnette au bout du fuſil. *Marlborough* à la droite, faiſait & ſoutenait les plus grands efforts. Le Maréchal de *Villars* dégarnit un peu ſon centre pour s'oppoſer à *Marlborough*, & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des Gardes, qui les défendait, ne put réſiſter. Le Maréchal, en accourant de ſa gauche à ſon centre, fut bleſſé, & la ba-

le maître. Il n'y a dans ces premiers reſſorts ni honneur, ni vertu, de part ni d'autre ; il n'y a que de l'intérêt. La vertu eſt en tout pays le fruit de l'éducation & du caractère. Il eſt dit dans l'*Eſprit des loix*, qu'il faut plus de vertu dans une République ; c'eſt en un ſens tout le contraire : il faut beaucoup plus de vertu dans une Cour, pour réſiſter à tant de ſéductions. Le Duc de *Montauſier*, le Duc de *Beauvilliers*, étaient des hommes d'une vertu très auſtère. Le Maréchal de *Villeroi* joignit des mœurs plus douces à une probité non moins incorruptible. Le Marquis de *Torci* a été un de plus honnêtes hommes de l'Europe, dans une place où la politique permet le relâchement dans la morale. Les Contrôleurs-Généraux *le Pelletier* & *Chamillart* paſſèrent pour être moins habiles que vertueux.

Il faut avouer que *Louis XIV*, dans cette guerre malheureuſe, ne fut guère entouré que d'hommes irréprochables ; c'eſt une obſervation très vraie, & très importante dans une hiſtoire où les mœurs ont tant de part.

taille fut perdue. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés, surtout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guères plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissèrent environ vingt & un mille tués ou blessés; mais le centre étant forcé, les deux ailes coupées, ceux qui avaient fait le plus grand carnage furent les vaincus.

Le Maréchal de *Boufflers* (*m*) fit la retraite en bon ordre, aidé du Prince de *Tingri-Montmorenci*, depuis Maréchal de *Luxembourg*, héritier du courage de ses pères. L'armée se retira entre le Quênoi & Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendarts pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent *Louis XIV*: & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le Maréchal de *Villars*, en revenant à la Cour, assura le Roi, que sans blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce Général persuadé; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent faire le siége de Mons.

(*m*) Dans le livre intitulé, *Mémoires du Maréchal de Berwick*, il est dit que le Maréchal de *Berwick* fit cette retraite. C'est ainsi que tant de mémoires sont écrits. On trouve dans ceux de Mad. de *Maintenon* par *La Beaumelle* Tom. V. pag. 99., que les alliés accusèrent le Maréchal de Villars *de s'être blessé lui-même, & que les Français lui reprochèrent de s'être retiré trop tôt.* Ce sont deux impostures ridicules. Ce Général avait reçu un coup de carabine au-dessous du genou qui lui fracassa l'os, & qui le fit boiter

Digitized by Google

Les Hollandais craignirent pour cette entrepriſe. Ils héſitèrent. Mais le nom de bataille perdue impoſe aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le ſoldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainſi Mons fut aſſiégé & pris ; & toûjours pour les Hollandais, qui le gardèrent, ainſi que Tournai & Lille.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÉME.

Louis XIV continue à demander la paix, & à ſe défendre. Le Duc de Vendôme *affermit le Roi d'Eſpagne ſur le trône.*

NOn-ſeulement les ennemis avançaient ainſi pié à pié, & faiſaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France ; mais ils prétendaient, aidés du Duc de Savoie, aller ſurprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du Royaume. Le Général *Merci*, chargé de faciliter cette entrepriſe, en entrant dans la haute Alſace par Bâle, fut heureuſement arrêté près de l'île de Neubourg ſur le Rhin, par le Comte, depuis Maréchal *du Bourg*. Je ne ſais par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de *Merci*, ont toûjours été auſſi malheureux qu'eſtimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie :

toute ſa vie. Le Roi lui envoya le Sr. *Maréchal* ſon premier chirurgien, qui ſeul empêcha qu'on lui coupât la cuiſſe. C'eſt ce que je tiens de la bouche de Monſieur le Maréchal de *Villars* & de ce chirurgien célèbre : c'eſt ce que tous les Officiers ont ſu : c'eſt ce que Monſieur le Duc de *Villars* daigne me confirmer par ſes lettres. Il n'oppoſe que le mépris aux ſottiſes inſolentes & calomnieuſes de *La Beaumelle*.

mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre ; & l'intérieur du Royaume était dans un état si languiſſant, que le Roi demanda encor la paix en ſuppliant. Il offrait de reconnaître l'Archiduc pour Roi d'Eſpagne, de ne donner aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonner à ſa fortune ; de donner quatre places en ôtage ; de rendre Strasbourg & Briſac ; de renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace, & de n'en garder que la préfecture ; de raſer toutes ſes places depuis Bâle juſqu'à Philipsbourg ; de combler le port ſi longtems redoutable de Dunkerque, & d'en raſer les fortifications ; de laiſſer aux Etats-Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà les points principaux qui devaient ſervir de fondemens à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor goûter le triomphe de diſcuter les ſoumiſſions de *Louis XIV*. On permit à ſes Plénipotentiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les prières de ce Monarque : il choiſit le Maréchal d'*Uxelles*, homme froid, taciturne, d'un eſprit plus ſage qu'élevé & hardi ; & l'Abbé, depuis Cardinal de *Polignac*, l'un des plus beaux eſprits & des plus éloquens de ſon ſiécle, qui impoſait par ſa figure & par ſes graces. L'eſprit, la ſageſſe, l'éloquence, ne ſont rien dans des Miniſtres, lorſque le Prince n'eſt pas heureux : ce ſont les victoires qui font les traités. Les Ambaſſadeurs de *Louis XIV* furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres, & les rapportaient à la Haye au Prince *Eugène*, au Duc de *Marlborough*, au Comte de *Zinzindorf* Ambaſſadeur de l'Empereur ; & ces offres étaient toûjours reçues avec mépris. On leur inſultait par des libelles outrageans, tous compoſés par des réfugiés Français, devenus plus ennemis de la gloire de *Louis XIV* que *Marlborough* & *Eugène*.

Digitized by Google

Les Plénipotentiaires de France pouſſèrent l'humiliation juſqu'à promettre que le Roi donnerait de l'argent pour détrôner *Philippe V*, & ne furent point écoutés. On exigea que *Louis XIV*, pour préliminaires, s'engageât ſeul à chaſſer d'Eſpagne ſon petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainſi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de *Louis XIV* également abaiſſées, ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparèrent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant; & le Lord *Stair* propoſa d'envoyer des partis juſqu'à Paris.

Preſque dans le même tems, l'armée de l'Archiduc commandée en Eſpagne par *Gui. de Staremberg*, le Général Allemand qui avait le plus de réputation après le Prince *Eugène*, remporta près de Sarragoſſe une victoire complette ſur l'armée en qui le parti de *Philippe V* avait mis ſon eſpérance, à la tête de laquelle était le Marquis de *Bay*, Général malheureux. On remarqua encore, que les deux Princes qui ſe diſputaient l'Eſpagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne ſe trouvèrent pas à cette bataille. De tous les Princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le Duc de Savoie qui fît la guerre par lui-même. Il était triſte, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ſes deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en Lombardie un peu de terrain, ſur lequel l'Empereur *Joſeph* lui faiſait déja des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la première occaſion.

Cet Empereur était heureux partout, & n'était nulle part modéré dans ſon bonheur. Il démembrait de ſa ſeule autorité la Bavière; il en donnait les fiefs à ſes parens & à ſes créatures. Il dépouillait le jeune Duc

Digitized by Google

de la Mirandole en Italie ; & les Princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient, tant était encor dominante dans les esprits la vieille haine contre le nom de *Louis XIV*, qui semblait le premier des intérêts. La fortune de *Joſeph* le fit encor triompher des mécontens de Hongrie. La France avait ſuſcité contre lui le Prince *Ragotski*, armé pour ſes prétentions & pour celles de ſon pays. *Ragotski* fut battu, ſes villes priſes, ſon parti ruiné. Ainſi *Louis XIV* était également malheureux au-dehors, au-dedans, ſur mer & ſur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues ſecrettes.

Toute l'Europe croyait alors, que l'Archiduc *Charles*, frère de l'heureux *Joſeph*, régnerait ſans concurrent en Eſpagne. L'Europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de *Charles-Quint* ; & c'était l'Angleterre longtems ennemie de la branche d'Autriche-Eſpagnole, & la Hollande ſon eſclave révoltée, qui s'épuiſaient pour l'établir. *Philippe V*, réfugié à Madrid, en ſortit encor, & ſe retira à Valladolid ; tandis que l'Archiduc *Charles* fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le Roi de France ne pouvait plus ſecourir ſon petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis exigeaient à Gertrudenberg, d'abandonner la cauſe de *Philippe*, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en Eſpagne. Lui-même à peine pouvait réſiſter vers la Savoie, vers le Rhin, & ſurtout en Flandre, où ſe portaient les plus grands coups.

L'Eſpagne était encor bien plus à plaindre que la France. Preſque toutes ſes provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenſeurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périſſait. La diſette était générale ; mais cette diſette fut

Digitized by Google

plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étendue de pays l'affection des peuples refusait tout aux Autrichiens, & donnait tout à *Philippe*. Ce Monarque n'avait plus ni troupes, ni Général de la part de la France. Le Duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour *Philippe*, malgré la fidélité de beaucoup de Grands & de toute la Castille, il y avait contre *Philippe V* un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Arragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'Archiduc qu'elle n'aimait *Philippe*. Le Duc d'Orléans du même nom de *Philippe*, mécontent d'ailleurs des Ministres Espagnols, & mécontent de la Princesse des *Ursins* qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le pays qu'il était venu défendre ; & lorsque *Louis XIV* avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déja en Espagne d'une abdication, le Duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que *Philippe V* semblait devoir quitter. Il avait à cette couronne des droits, que le testament du feu Roi d'Espagne avait négligés, & que son père avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques Grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que *Philippe V* en descendit. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols empressés à se ranger sous les drapeaux d'un Prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux Puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Espagne & la France réunies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut dé-

Digitized by Google

couvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le Duc d'Orléans était à Verſailles. Ses agens furent empriſonnés en Eſpagne. *Philippe V* ne pardonna pas à ſon parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eu la penſée de lui ſuccéder. La France cria contre le Duc d'Orléans. Monſeigneur, père de *Philippe V*, opina dans le Conſeil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le Roi aima mieux enſevelir dans le ſilence un projet informe & excuſable, que de punir ſon neveu dans le tems qu'il voyait ſon petit-fils toucher à ſa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Sarragoſſe, le Conſeil du Roi d'Eſpagne, & la plûpart des Grands, voyant qu'ils n'avaient aucun Capitaine à oppoſer à *Staremberg*, qu'on regardait comme un autre *Eugène*, écrivirent en corps à *Louis XIV* pour lui demander le Duc de *Vendôme*. Ce Prince, retiré dans Anet, partit alors ; & ſa préſence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuſe campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Eſpagnols. Sa popularité, ſa libéralité qui allait juſqu'à la profuſion, ſa franchiſe, ſon amour pour les ſoldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Eſpagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à *Bertrand du Gueſclin*. Son nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent : les Communautés des villes, des villages & des religieux, en donnèrent. Un eſprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nation. Les débris de la bataille de Sarragoſſe ſe rejoignirent ſous lui à Valladolid. Tout s'empreſſa de fournir des recrues. Le Duc de *Vendôme*, ſans laiſſer ralentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, ramène le Roi à Madrid, oblige l'ennemi de ſe retirer vers le Portugal, le ſuit, paſſe le Tage à la nage, fait priſonnier dans Brihuega *Stanhope* avec cinq mille Anglais, atteint le Général *Staremberg*, & le lendemain lui livre la bataille de Villavicioſa. *Philippe V*, qui n'avait

Digitized by Google

point encor combattu avec ſes autres Généraux, animé de l'eſprit du Duc de *Vendôme*, ſe met à la tête de l'aile droite. Le Général prend la gauche. Il remporte une victoire entière; de ſorte qu'en quatre mois de tems, ce Prince, qui était arrivé quand tout était déſeſpéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Eſpagne ſur la tête de *Philippe*. (*a*)

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus ſourde & non moins déciſive ſe préparait en Angleterre. Une Allemande avait par ſa mauvaiſe conduite fait perdre à la Maiſon d'*Autriche* toute la ſucceſſion de *Charles-Quint*, & avait été ainſi le premier mobile de la guerre; une Anglaiſe par ſes imprudences procura la paix. *Sara Jennings*, Ducheſſe de *Marlborough*, gouvernait la Reine *Anne*; & le Duc gouvernait l'Etat. Il avait en ſes mains les finances, par le grand Tréſorier *Godolphin*, beau-père d'une de ſes filles. *Sunderland* Secrétaire d'Etat, ſon gendre, lui ſoumettait le cabinet. Toute la Maiſon de la Reine, où commandait ſa femme, était à ſes ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les *Whigs* & les *Toris*, diviſaient l'Angleterre, les *Whigs*, à la tête deſquels il était, faiſaient tout pour ſa grandeur; & les *Toris* avaient été forcés à l'admirer & à ſe taire. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire, d'ajouter que le Duc & la Ducheſſe étaient les plus belles perſonnes de leur tems; & que cet avantage ſéduit encor la multitude, quand il eſt joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haye que le grand Penſionnaire, & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & Général toûjours heureux, nul particulier n'eut jamais une puiſſance & une gloire ſi étendues. Il pou-

(*a*) On aſſure qu'après la bataille, *Philippe V* n'ayant point de lit, le Duc de *Vendôme* lui dit: Je vais vous faire donner le plus beau lit ſur lequel jamais Roi ait couché: & il fit faire un matelas des étendarts & des drapeaux pris ſur les ennemis.

Digitized by Google

vait encor affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait, sans aucune grace de la Cour, soixante & dix mille piéces de revenu, qui font plus de quinze cent cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait se faire un parti, que la Reine *Anne* n'aurait pu détruire; & si sa femme avait eu plus de complaisance, jamais la Reine n'eût brisé ses liens. Mais le Duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la Duchesse de son humeur. La Reine l'avait aimée avec une tendresse qui allait jusqu'à la soumission & à l'abandonnement de toute volonté.

Dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des Souverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce sont eux qui font sentir le joug, & c'était la Duchesse de *Marlborough* qui l'appesantissait. Il falait une favorite à la Reine *Anne*; elle se tourna du côté de Myladi *Masham*, sa Dame d'atour. Les jalousies de la Duchesse éclatèrent. Quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle refusa à la Reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de Madame *Masham*, changèrent la face de l'Europe. Les esprits s'aigrirent. Le frère de la nouvelle favorite demande au Duc un régiment; le Duc le refusa, & la Reine le donna. Les *Toris* saisirent cette conjoncture, pour tirer la Reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du Duc de *Marlborough*; changer le Ministère, faire la paix, & rappeller, s'il se pouvait, la Maison de *Stuart* sur le trône d'Angleterre. Si le caractère de la Duchesse eût pu admettre quelque sou-

(*b*) Le Marquis de *Torci* l'appelle dans ses mémoires *ministre prédicant*: il se trompe; c'est un titre qu'on ne donne qu'aux presbytériens. *Henri Sacheverel* dont il est question était docteur d'Oxford & du parti épiscopal; il

pleſſe, elle eût régné encore. La Reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours ſous des noms empruntés. Ce myſtère & cette familiarité laiſſaient toûjours la voie ouverte à la réconciliation ; mais la Ducheſſe n'employa cette reſſource, que pour tout gâter. Elle écrivit impérieuſement. Elle diſait dans ſa lettre : *Rendez-moi juſtice, & ne me faites point de réponſe.* Elle s'en repentit enſuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la Reine ne lui répondit autre choſe, ſinon : *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut ſans retour. La Ducheſſe ne parut plus à la Cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le Miniſtère au gendre de *Marlborough*, *Sunderland*, pour dépoſſéder enſuite *Godolphin*, & le Duc lui-même. Dans d'autres Etats, cela s'appelle une diſgrace : en Angleterre, c'eſt une révolution dans les affaires ; & la révolution était encor très difficile à opérer.

Les *Toris*, maîtres alors de la Reine, ne l'étaient pas du Royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la Religion. Il n'y en a guère aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour diſtinguer les factions. Les *Whigs* penchaient pour le presbytérianiſme. C'était la faction qui avait détrôné *Jacques II*, perſécuté *Charles II*, & immolé *Charles I.* Les *Toris* étaient pour les épiſcopaux, qui favoriſaient la Maiſon de *Stuart*, & qui voulaient établir l'obéiſſance paſſive envers les Rois, parce que les Evêques en eſpéraient plus d'obéiſſance pour eux-mêmes. Ils excitèrent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de St. Paul cette doctrine, & à déſigner d'une manière odieuſe l'adminiſtration de *Marlborough*, & le parti qui avait donné la couronne au Roi *Guillaume.* (*b*) Mais la Reine, qui favoriſait ce prêtre, ne fut

avait prêché dans la cathédrale de St. Paul l'obéiſſance abſolue aux Rois & l'intolérance. Ces maximes furent condamnées par le Parlement ; mais ſes invectives contre le parti de *Marlborough* le furent bien davantage.

pas assez puissante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux Chambres dans la salle de Vestminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, rouvrir le chemin du trône, fermé à son frère par le parti des *Whigs*. Les écrivains, qui disent que *Marlborough* & son parti tombèrent, quand la faveur de la Reine ne les soutint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La Reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à *Marlborough* le commandement des armées; & au printems de 1711, *Marlborough* pressait encor la France, tandis qu'il était disgracié dans sa Cour.

Sur la fin de Janvier de cette même année 1711 arrive à Versailles un prêtre inconnu, nommé l'abbé *Gautier*, qui avait été autrefois aide de l'aumônier du Maréchal de *Tallard* dans son ambassade auprès du Roi *Guillaume*. Il avait depuis ce tems demeuré toûjours à Londres, n'ayant d'autre emploi que celui de dire la Messe dans la chapelle privée du Comte de *Galas* Ambassadeur de l'Empereur en Angleterre. Le hazard l'avait introduit dans la confidence d'un Lord ami du nouveau Ministère opposé au Duc de *Marlborough*: cet inconnu se rend chez le Marquis de *Torci*, & lui dit sans autre préambule: Voulez-vous faire la paix? Monsieur, je viens vous apporter les moyens de la traiter. C'était, dit Mr. de *Torci*, demander à un mourant s'il voulait guérir. (*c*)

On entama bientôt une négociation secrette avec le Comte d'*Oxford* grand Tréforier d'Angleterre, & *St.*

(*c*) Mémoires de *Torci*, Tom. III. pag. 33.

(*d*) Le Lord *Bolingbroke* rapporte dans ses lettres, qu'alors il y avait de grandes cabales à la Cour de France; il ne doute pas, Tom. II. pag. 144, *qu'il ne se formât dans sa Cour d'étranges projets d'ambition particulière*: il en juge par un discours que lui tinrent depuis à souper les Ducs de la Feuillade & de Mortemar: *Vous auriez pu*

Jean, Secrétaire d'Etat, depuis Lord *Bolingbroke*. Ces deux hommes n'avaient d'autre intérêt de donner la paix à la France, que celui d'ôter au Duc de *Marlborough* le commandement des armées, & d'élever leur crédit sur les ruines du sien. Le pas était dangereux; c'était trahir la cause commune des alliés; c'était rompre tous ses engagemens, & s'exposer sans aucun prétexte à la haine de la plus grande partie de la nation, & aux recherches du Parlement qui auraient pu leur coûter la tête. Il est fort douteux qu'ils eussent pu réussir. Mais un événement imprévu facilita ce grand ouvrage. L'Empereur *Joseph* mourut, & laissa les Etats de la Maison d'*Autriche*, l'Empire d'Allemagne, & les prétentions sur l'Espagne & sur l'Amérique, à son frère *Charles*, qui fut élu Empereur quelques mois après. (*d*)

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencèrent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau Ministère. On avait voulu empêcher que *Louis XIV* ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le Royaume de Naples & la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'Etats dans la main de *Charles VI*? Pourquoi la nation Anglaise aurait-elle épuisé ses trésors? Elle payait plus que l'Allemagne & la Hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât pour une cause qui lui était étrangère, & pour donner une partie de la Flandre aux Provinces-Unies rivales de son commerce? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la Reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; &

nous écraser, pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Bolingbroke, malgré ses lumières & sa philosophie, tombe ici dans le défaut de quelques Ministres, qui croyent que tous les mots qu'on leur dit signifient quelque chose. On connait assez l'état de la Cour de France, & celui de ces deux Ducs, pour savoir qu'il n'y avait, du tems de la paix d'Utrecht, ni desseins, ni factions, ni aucun homme en situation de rien entreprendre.

Digitized by Google

un nouveau Parlement étant convoqué, la Reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en ſecret, elle ne pouvait pas encor ſe ſéparer publiquement de ſes alliés ; & quand le cabinet négociait, *Marlborough* était en campagne. Il avançait toûjours en Flandre ; il forçait les lignes, que le Maréchal de *Villars* avait tirées de Montreuil juſqu'à Valenciennes ; il prenait Bouchain ; il s'avançait au Quênoi : & de-là vers Paris il y avait à peine un rempart à lui oppoſer.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célèbre *du Gué-Trouin*, aidé de ſon courage & de l'argent de quelques marchands, n'ayant encor aucun grade dans la marine, & devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, & alla prendre une des principales villes du Breſil, St. Sébaſtien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richeſſes ; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faiſait au Breſil, ne ſoulageait pas les maux de la France.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Victoire du Maréchal de Villars *à Dénain. Rétabliſſement des affaires. Paix générale.*

LEs négociations qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus ſalutaires. La Reine envoya le Comte de *Strafford*, Ambaſſadeur en Hollande, communiquer les propoſitions de *Louis XIV.* Ce n'était plus alors à *Marlborough* qu'on demandait grace. Le Comte de *Strafford* obligea les Hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois

Trois particuliers s'oppoſaient toûjours à cette paix. *Marlborough*, le Prince *Eugène* & *Heinſius* perſiſtaient à vouloir accabler *Louis XIV*. Mais quand le Général Anglais retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ſes emplois. Il trouva une nouvelle Chambre-baſſe, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La Reine, en créant de nouveaux Pairs, avait affaibli le parti du Duc, & fortifié celui de la Couronne. Il fut accuſé, comme *Scipion*, d'avoir malverſé : mais il ſe tira d'affaire, à-peu-près de même, par ſa gloire & par la retraite. Il était encor puiſſant dans ſa diſgrace. Le Prince *Eugène* n'héſita pas à paſſer à Londres pour ſeconder ſa faction. Ce Prince reçut l'accueil qu'on devait à ſon nom & à ſa renommée, & les refus qu'on devait à ſes propoſitions. La Cour prévalut ; le Prince *Eugène* retourna ſeul achever la guerre ; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'eſpérer de nouvelles victoires, ſans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'aſſemblait à Utrecht, tandis que les Miniſtres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité ; le Maréchal de *Villars*, retiré derrière des lignes, couvrait encore Arras & Cambrai. Le Prince *Eugène* prenait la ville du Quênoi, & il étendait dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort ; & n'ayant jamais encor fourni à toutes les dépenſes qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La Reine *Anne* ne pouvait encor ſe dégager ouvertement ; elle avait envoyé à l'armée du Prince *Eugène* le Duc d'*Ormond* avec douze mille Anglais, & payait encor beaucoup de troupes Allemandes. Le Prince *Eugène* ayant brûlé le fauxbourg d'Arras, s'avançait ſur l'armée Françaiſe. Il propoſa au Duc d'*Ormond* de livrer bataille. Le Général Anglais avait été envoyé pour ne point combattre. Les négociations particulières, entre l'Angleterre & la

France avançaient. Une ſuſpenſion d'armes fut publiée entre les deux couronnes. *Louis XIV* fit remettre aux Anglais la ville de Dunkerque, pour ſûreté de ſes engagemens. Le duc d'*Ormond* ſe retira vers Gand. Il voulut emmener avec les troupes de ſa nation, celles qui étaient à la ſolde de ſa Reine; mais il ne put ſe faire ſuivre que de quatre eſcadrons de Holſtein, & d'un régiment Liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Heſſe, de Dannemarck, reſtèrent ſous les drapeaux du Prince *Eugène*, & furent payées par les Hollandais. L'Electeur de Hanovre même, qui devait ſuccéder à la Reine *Anne*, laiſſa malgré elle ſes troupes aux alliés, & fit voir que ſi ſa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas ſur la faveur de la Reine *Anne* qu'elle comptait.

Le Prince *Eugène* privé des Anglais, était encor ſupérieur de vingt mille hommes à l'armée Françaiſe; il l'était par ſa poſition, par l'abondance de ſes magaſins, & par neuf ans de victoires.

Le Maréchal de *Villars* ne put l'empêcher de faire le ſiége de Landreci. La France épuiſée d'hommes & d'argent, était dans la conſternation. Les eſprits ne ſe raſſuraient point par les conférences d'Utrecht, que les ſuccès du Prince *Eugène* pouvaient rendre infructueuſes. Déja même des détachemens conſidérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré juſqu'aux portes de Rheims.

Déja l'allarme était à Verſailles, comme dans le reſte du Royaume. La mort du fils unique du Roi, arrivée depuis un an; le Duc de Bourgogne, la Ducheſſe de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes domeſtiques, jointes aux étrangères & à la miſère publique, faiſaient regarder la fin du rè-

Digitized by Google

gne de *Louis XIV* comme un tems marqué pour la calamité ; & l'on s'attendait à plus de désastres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en Espagne le Duc de *Vendôme*. L'esprit de découragement, généralement répandu en France, & que je me souviens d'avoir vu, faisait encor redouter que l'Espagne, soutenue par le Duc de *Vendôme*, ne retombât par sa perte.

Landreci ne pouvait pas tenir longtems. Il fut agité dans Versailles, si le Roi se retirerait à Chambort sur la Loire. Il dit au Maréchal d'*Harcourt*, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la Noblesse de son Royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute que fit le Prince *Eugène*, délivra le Roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étendues ; que le dépôt de ses magasins dans Marchiennes était trop éloigné ; que le Général *Albemarle*, posté à Dénain entre Marchiennes & le camp du Prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assuré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haye, & qui était alors entretenue par le Prince *Eugène*, était dans Marchiennes, & qu'elle avait été cause qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au Prince *Eugène*, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre.

Ceux qui savent qu'un Curé, & un Conseiller de Douai nommé *le Fèvre d'Orval*, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Dénain & Marchiennes, serviront mieux à prouver, par quels secrets & fal-

bles reſſorts les grandes affaires de ce monde ſont ſouvent dirigées. *Le Fèvre* donna ſon avis à l'Intendant de la province; celui-ci, au Maréchal de *Monteſquiou*, qui commandait ſous le Maréchal de *Villars*; le Général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le ſalut de la France, plus encor que la paix avec l'Angleterre. Le Maréchal de *Villars* donna le change au Prince *Eugène*. Un corps de dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme ſi on ſe préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons ſe retirent enſuite vers Guiſe, le Maréchal marche à Dénain avec ſon armée ſur cinq colonnes. On force les retranchemens du Général *Albemarle*, défendus par dix-ſept bataillons; tout eſt tué, ou pris. Le Général ſe rend priſonnier avec deux Princes de *Naſſau*, un Prince de Holſtein, un Prince d'Anhalt, & tous les Officiers. Le Prince *Eugène* arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduiſait à Dénain, & dont les Français étaient maîtres; il y perd du monde, & retourne à ſon camp après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les poſtes, vers Marchiennes le long de la Scarpe, ſont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pouſſe à Marchiennes défendue par quatre mille hommes; on en preſſe le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait priſonniers, &

(*a*) Le Maréchal de *Villars* eut à Verſailles une partie de l'appartement qu'avait occupé *Monſeigneur*; & le Roi vint l'y voir. L'auteur des mémoires de *Maintenon*, qui confond tous les tems, dit Tom. V. pag. 119, de ces mémoires, que le Maréchal de *Villars* arriva dans les jardins de Marli, & que le Roi lui ayant dit qu'il était *très content de lui*, le Maréchal *ſe tournant vers les courtiſans*, leur dit, *Meſſieurs, au moins vous l'entendez*. Ce conte, rapporté dans cette occaſion ferait tort à un homme qui venait de rendre de ſi grands ſervices. Ce n'eſt pas dans ces momens de gloire qu'on fait ainſi remarquer aux courti-

qu'on ſe rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amaſſées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la ſupériorité eſt du côté du Maréchal de *Villars*. L'ennemi déconcerté lève le ſiége de Landreci, & voit reprendre Douai, le Quênoi, Bouchain. Les frontières ſont en ſûreté. L'armée du Prince *Eugène* ſe retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain juſqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus ſignalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le Maréchal de *Villars* avait eu cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres Généraux, on l'eût appellé à haute voix *le Reſtaureur de la France*; mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait; & dans la joie publique d'un ſuccès ineſpéré, l'envie prédominait encore. (*a*)

Chaque progrès du Maréchal de *Villars* hâtait la paix d'Utrecht. Le Miniſtère de la Reine *Anne*, reſponſable à ſa patrie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des alliés, ni la ſûreté publique. Il exigea d'abord, que *Philippe V* affermi en Eſpagne, renonçât à ſes droits ſur la couronne de France, qu'il avait toûjours conſervés; & que le Duc de Berri ſon frère, héritier préſomptif de la France après l'unique arrière-petit-fils qui reſtait à *Louis*

ſans que le Roi eſt content. Cette anecdote défigurée eſt de l'année 1711. Le Roi lui avait ordonné de ne point attaquer le Duc de *Marlborough*. Les Anglais prirent Bouchain. On murmurait contre le Maréchal de *Villars*. Ce fut après cette campagne de 1711, que le Roi lui dit qu'il était content, & c'eſt alors qu'il pouvait convenir à un Général d'impoſer ſilence aux reproches des courtiſans, en leur diſant que ſon Souverain était ſatisfait de ſa conduite, quoique malheureuſe.

Ce fait eſt très peu important; mais il faut de la vérité dans les plus petites choſes.

XIV, renonçât auſſi à la couronne d'Eſpagne en cas qu'il devînt Roi de France. On voulut que le Duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnue, qui oblige les deſcendans à ſe priver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères.

Ces renonciations ne ſont efficaces, que lorſque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment préſent une tempête de douze années : & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie ſoutiendrait ces renonciations, devenues la baſe de l'équilibre & de la tranquillité de l'Europe.

On donnait par ce traité au Duc de Savoie l'iſle de Sicile, avec le titre de Roi ; & dans le continent, Feneſtrelles, Exiles, & la vallée de Pragelas. Ainſi on prenait pour l'agrandir, ſur la Maiſon de *Bourbon*.

On donnait aux Hollandais une barrière conſidérable, qu'ils avaient toûjours déſirée ; & ſi l'on dépouillait la Maiſon de *France* de quelques domaines en faveur du Duc de Savoie, on prenait en effet ſur la Maiſon d'*Autriche* de quoi ſatisfaire les Hollandais, qui devaient devenir à ſes dépens, les conſervateurs & les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce ; on ſtipulait ceux du Portugal.

On réſervait à l'Empereur la ſouveraineté des huit provinces & demie de la Flandre Eſpagnole, & le domaine utile des villes de la barrière. On lui aſſurait le Royaume de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il poſſédait en Lombardie, & les quatre ports ſur les côtes de la Toſcane. Mais le Conſeil de Vienne ſe croyait trop léſé, & ne pouvait ſouſcrire à ces conditions.

Digitized by Google

A l'égard de l'Angleterre, ſa gloire & ſes intérêts étaient en ſûreté. Elle faiſait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalouſies. L'Eſpagne la laiſſait en poſſeſſion de Gibraltar & de l'iſle Minorque. La France lui abandonnait la baye d'Hudſon, l'iſle de Terre-neuve & l'Acadie. Elle obtenait, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé *Philippe V* ſur le trône. Il faut encor compter parmi les articles glorieux au Miniſtère Anglais, d'avoir fait conſentir *Louis XIV* à faire ſortir de priſon ceux de ſes propres ſujets qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien reſpectables.

Enfin la Reine *Anne*, ſacrifiant à ſa patrie les droits de ſon ſang, & les ſecrettes inclinations de ſon cœur, faiſait aſſurer & garantir ſa ſucceſſion à la Maiſon de *Hanovre*.

Quant aux Electeurs de Bavière & de Cologne, le Duc de Bavière devait retenir le Duché de Luxembourg & le Comté de Namur, juſqu'à ce que ſon frère & lui fuſſent rétablis dans leurs Electorats; car l'Eſpagne avait cédé ces deux Souverainetés au Bavarois en dédommagement de ſes pertes, & les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démoliſſait Dunkerque, & qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquiſes par ſes armes, & aſſurées par les traités de Nimègue & de Riſvick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune, & Saint-Venant.

Ainſi il paraiſſait, que le Miniſtère Anglais rendait juſtice à toutes les Puiſſances. Mais les *Wighs* ne la lui rendirent pas; & la moitié de la nation perſécuta bientôt la mémoire de la Reine *Anne*, pour avoir fait le plus grand bien qu'un Souverain puiſſe jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On

Digitized by Google

lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait. (*b*)

Tous ces traités furent signés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du Prince *Eugène*, soit mauvaise politique du Conseil de l'Empereur, ce Monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement Landau, & peut-être Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vues de la Reine *Anne*. Il s'obstina à la guerre, & il n'eut rien. Le Maréchal de *Villars* ayant mis ce qui restait de la Flandre Française en sûreté, alla vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, de Vorms, de tous les pays d'alentour, il prend ce même Landau que l'Empereur eût pu conserver par la paix; il force les lignes que le Prince *Eugène* avait fait tirer dans le Brisgau; défait dans ces lignes le Maréchal *Vaubonne*; assiége & prend Fribourg, la capitale de l'Autriche antérieure.

Le Conseil de Vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les Cercles de l'Empire, & ces secours ne venaient point. Il comprit alors que l'Empereur, sans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre la France; & il se résolut trop tard à la paix.

Le Maréchal de *Villars*, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix à Radstat avec le Prince *Eugène*. C'était peut-être la première fois qu'on avait vu deux Généraux opposés, au sortir d'une campagne, traiter au nom de

(*b*) La Reine *Anne* envoya au mois d'Août son Secrétaire d'Etat le Vicomte de *Bolingbroke* consommer la négociation. Le Marquis de *Torci* fait un très grand éloge de ce Ministre, & dit que *Louis XIV* lui fit l'accueil qu'il lui devait. En effet il fut reçu à la Cour comme un homme qui venait donner la paix; & lorsqu'il vint à l'opéra,

Digitized by Google

leurs maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchiſe de leur caractère. J'ai ouï conter au Maréchal de *Villars*, qu'un des premiers diſcours qu'il tint au Prince *Eugène*, fut celui-ci : *Monſieur, nous ne ſommes point ennemis ; vos ennemis ſont à Vienne, & les miens à Verſailles.* En effet, l'un & l'autre eurent toûjours dans leurs Cours des cabales à combattre.

Il ne fut point queſtion dans ce traité, des droits que l'Empereur réclamait toûjours ſur la Monarchie d'Eſpagne, ni du vain titre de Roi Catholique que *Charles VI* prit toûjours, tandis que le Royaume reſtait aſſuré à *Philippe V.* *Louis XIV* garda Strasbourg & Landau qu'il avait offert de céder auparavant, Huningue & le nouveau Briſac qu'il avait propoſé lui-même de raſer, la ſouveraineté de l'Alſace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable, il fit rétablir dans leurs Etats & dans leurs rangs les Electeurs de Bavière & de Cologne.

C'eſt une choſe très remarquable, que la France dans tous ſes traités avec les Empereurs, a toûjours protégé les droits des Princes & des Etats de l'Empire. Elle poſa les fondemens de la liberté Germanique à Munſter, & fit ériger un huitiéme Electorat pour cette même Maiſon de *Bavière*. Le traité de Nimègue confirma celui de Veſtphalie. Elle fit rendre par le traité de Riſvick, tous les biens du Cardinal de *Furſtemberg*. Enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux Electeurs. Il faut avouer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

tout le monde ſe leva pour lui faire honneur : c'eſt donc une grande calomnie dans les mémoires de *Maintenon* de dire pag. 115. du Tom. V. *Le mépris que Louis XIV té-moigna pour Mylord Bolingbroke ne prouve point qu'il l'ait eu au nombre de ſes penſionnaires.* Il eſt plaiſant de voir un tel homme parler ainſi des plus grands hommes.

Les mémoires hiſtoriques du tems, ſur leſquels on a formé les compilations de tant d'hiſtoires de *Louis XIV*, diſent que le Prince *Eugène*, en finiſſant les conférences, pria le Duc de *Villars* d'embraſſer pour lui les genoux de *Louis XIV*, & de préſenter à ce Monarque les aſſurances du plus profond reſpect *d'un ſujet envers ſon ſouverain.* Premiérement, il n'eſt pas vrai, qu'un Prince, petit-fils d'un Souverain, demeure le ſujet d'un autre Prince, pour être né dans ſes Etats. Secondement, il eſt encor moins vrai, que le Prince *Eugène*, Vicaire-Général de l'Empire, pût ſe dire ſujet du Roi de France.

Cependant chaque Etat ſe mit en poſſeſſion de ſes nouveaux droits. Le Duc de Savoie ſe fit reconnaître en Sicile, ſans conſulter l'Empereur, qui s'en plaignit en vain. *Louis XIV* fit recevoir ſes troupes dans Lille. Les Hollandais ſe ſaiſirent des villes de leur barrière; & la Flandre leur a payé toûjours douze cent cinquante mille florins par an, pour être les maîtres chez elle. *Louis XIV* fit combler le port de Dunkerque, raſer la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, ſous les yeux d'un Commiſſaire Anglais. Les Dunkerquois, qui voyaient par-là tout leur commerce périr, députérent à Londres pour implorer la clémence de la Reine *Anne*. Il était triſte pour *Louis XIV* que ſes ſujets allaſſent demander grace à une Reine d'Angleterre; mais il fut encor plus triſte pour eux, que la Reine *Anne* fût obligée de les refuſer.

Le Roi, quelque tems après, fit élargir le canal de Mardick; & au moyen des écluſes, on fit un port qu'on diſait déja égaler celui de Dunkerque. Le Comte de *Stair*, Ambaſſadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce Monarque. Il eſt dit dans un des meilleurs livres que nous ayons, que *Louis XIV* répondit au Lord Stair: *Monſieur l'Ambaſſadeur, j'ai toûjours été le maître chez moi, quelquefois chez les au-*

Digitized by Google

tres ; ne m'en faites pas ſouvenir. Je ſais de ſoience certaine, que jamais *Louis XIV* ne fit une réponſe ſi peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais : il s'en falait beaucoup. Il l'était chez lui ; mais il s'agiſſait de ſavoir, s'il était le maître d'éluder un traité, auquel il devait ſon repos, & peut-être une grande partie de ſon Royaume. (*c*)

La clauſe du traité qui portait la démolition du port de Dunkerque & de ſes écluſes, ne ſtipulait pas qu'on ne ferait point de port à Mardick. On a oſé imprimer que le Lord *Bolingbroke*, qui rédigea le traité, fit cette omiſſion, gagné par un préſent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'hiſtoire de *Louis XIV* ſous le nom de *la Martinière* ; & ce n'eſt pas la ſeule qui déshonore cet ouvrage. *Louis XIV* paraiſſait être en droit de profiter de la négligence des Miniſtres Anglais, & de s'en tenir à la lettre du traité ; mais il aima mieux en remplir l'eſprit, uniquement pour le bien de la paix ; & loin de dire au Lord *Stair*, qu'*il ne le fît pas ſouvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres*, il voulut bien céder à ſes repréſentations, auxquelles il pouvait réſiſter. Il fit diſcontinuer les travaux de Mardick au mois d'Avril 1714. Les ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence, & le traité accompli dans tous ſes points.

Après cette paix d'Utrecht & de Radſtat, *Philippe V* ne jouit pas encor de toute l'Eſpagne ; il lui reſta la Catalogne à ſoumettre, ainſi que les iſles de Majorque & d'Ivica.

(*c*) Jamais le Lord *Stair* ne parla au Roi qu'en préſence du Secrétaire d'État de *Torci*, qui a dit de n'avoir jamais entendu un diſcours ſi déplacé. Ce diſcours aurait été bien humiliant pour *Louis XIV* quand il fit ceſſer les ouvrages de Mardick.

Digitized by Google

Il faut ſavoir que l'Empereur *Charles VI* ayant laiſſé ſa femme à Barcelone, ne pouvant ſoutenir la guerre d'Eſpagne, & ne voulant ni céder ſes droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors avec la Reine *Anne*, que l'Impératrice & ſes troupes, devenues inutiles en Catalogne, ſeraient tranſportées ſur des vaiſſeaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée; & *Staremberg* en partant s'était démis de ſon titre de Vice-Roi. Mais il laiſſa toutes les ſemences d'une guerre civile, & l'eſpérance d'un promt ſecours de la part de l'Empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, ſe flattèrent qu'ils pouraient former une république ſous une protection étrangère, & que le Roi d'Eſpagne ne ſerait pas aſſez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que *Tacite* leur attribuait il y a ſi longtems. „ Nation intrépide, dit-il, qui compte la vie pour „ rien, quand elle ne l'employe pas à combattre. "

La Catalogne eſt un des pays les plus fertiles de la terre, & des plus heureuſement ſitués. Autant arroſé de belles rivières, de ruiſſeaux & de fontaines, que la vieille & la nouvelle Caſtille en ſont dénuées, elle produit tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de l'homme, & tout ce qui peut flatter ſes déſirs, en arbres, en bleds, en fruits, en légumes de toute eſpèce. Barcelone eſt un des beaux ports de l'Europe, & le pays fournit tout pour la conſtruction des navires. Ses montagnes ſont remplies de carrières de marbre, de jaſpe, de cryſtal de roche; on y trouve même beaucoup de pierres précieuſes. Les mines de fer, d'étain, de plomb, d'alun, de vitriol y ſont abondantes: la côte orientale produit du corail. La Catalogne enfin peut ſe paſſer de l'univers entier, & ſes voiſins ne peuvent ſe paſſer d'elle.

Loin que l'abondance & les délices ayent amolli les habitans, ils ont toûjours été guerriers, & les

Digitized by Google

montagnards ſurtout ont été féroces. Mais malgré leur valeur & leur amour extrême pour la liberté, ils ont été ſubjugués dans tous les tems. Les Romains, les Goths, les Vandales, les Sarrazins les conquirent.

Ils ſecouèrent le joug des Sarrazins, & ſe mirent ſous la protection de *Charlemagne*. Ils appartinrent à la Maiſon d'*Arragon*, & enſuite à celle d'*Autriche*.

Nous avons vu que ſous *Philippe IV*, pouſſés à bout par le Comte Duc d'*Olivarès* premier Miniſtre, ils ſe donnèrent à *Louis XIII* en 1640. (*d*) On leur conſerva tous leurs privilèges; ils furent plutôt protégés que ſujets. Ils rentrèrent ſous la domination Autrichienne en 1652, & dans la guerre de la ſucceſſion ils prirent le parti de l'Archiduc *Charles* contre *Philippe V*. Leur opiniâtre réſiſtance prouva que *Philippe V*, délivré même de ſon compétiteur, ne pouvait ſeul les réduire. *Louis XIV* qui dans les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni ſoldats ni vaiſſeaux à ſon petit-fils contre *Charles* ſon concurrent, lui en envoya alors contre ſes ſujets révoltés. Une eſcadre Françaiſe bloqua le port de Barcelone; & le Maréchal de *Barwick* l'aſſiégea par terre.

La Reine d'Angleterre, plus fidelle à ſes traités qu'aux intérêts de ſon pays, ne ſecourut point cette ville. Les Anglais en furent indignés; ils ſe faiſaient le reproche que s'étaient fait les Romains d'avoir laiſſé détruire Sagonte. L'Empereur d'Allemagne promit de vains ſecours. Les aſſiégés ſe défendirent avec un courage fortifié par le fanatiſme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & ſur les brèches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit ſourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cent eccléſiaſtiques moururent dans ce ſiége les armes à la

(*d*) Dans l'*Eſſai ſur les mœurs*, &c.

Digitized by Google

main. On peut juger, ſi leurs diſcours & leur exemple avaient animé les peuples.

Ils arborèrent ſur la brèche un drapeau noir, & ſoutinrent plus d'un aſſaut. Enfin les aſſiégeans ayant pénétré, les aſſiégés ſe battirent encor de rue en rue; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était priſe, ils demandèrent encor en capitulant, qu'on leur conſervât tous leurs privilèges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plûpart de leurs privilèges leur furent ôtés; & de tous les moines qui avaient ſoulevé le peuple & combattu contre leur Roi, il n'y en eut que ſoixante de punis: on eut même l'indulgence de ne les condamner qu'aux galères. *Philippe V* avait traité plus rudement la petite ville de Xativa (*e*) dans le cours de la guerre: on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un exemple. Mais ſi on raſe une petite ville de peu d'importance, on n'en raſe point une grande, qui a un beau port de mer, & dont le maintien eſt utile à l'Etat.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animé quand *Charles VI* était parmi eux, & qui les tranſporta quand ils furent ſans ſecours, fut la dernière flamme de l'incendie, qui avait ravagé ſi longtems la plus belle partie de l'Europe, pour le teſtament de *Charles II* Roi d'Eſpagne.

(*e*) Cette ville de Xativa fut raſée en 1707, après la bataille d'Almanza. *Philippe V* fit bâtir ſur ſes ruines une autre ville qu'on nomme à préſent *San Phelipe*.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la mort de LOUIS XIV.

J'Oſe appeller encor cette longue guerre, une guerre civile. Le Duc de Savoie y fut armé contre ſes deux filles. Le Prince de *Vaudemont*, qui avait pris le parti de l'Archiduc *Charles*, avait été ſur le point de faire priſonnier dans la Lombardie ſon propre père qui tenait pour *Philippe V.* L'Eſpagne avait été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de calviniſtes Français avaient ſervi contre leur patrie. C'était enfin pour une ſucceſſion entre parens, que la guerre générale avait commencé : & l'on peut ajouter, que la Reine d'Angleterre excluait du trône ſon frère, que *Louis XIV* protégeait ; & qu'elle fut obligée de le proſcrire.

Les eſpérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le ſont toûjours. *Charles VI* deux fois reconnu dans Madrid, fut chaſſé d'Eſpagne. *Louis XIV* près de ſuccomber, ſe releva par les brouilleries imprévues de l'Angleterre. Le Conſeil d'Eſpagne, qui n'avait appellé le Duc d'Anjou au trône que dans le deſſein de ne jamais démembrer la Monarchie, en vit beaucoup de parties ſéparées. La Lombardie, la Flandre (*a*), reſtèrent à la Maiſon d'*Autriche* : la Maiſon de *Pruſſe* eut une petite partie de cette même Flandre ; & les Hollandais dominèrent dans une autre ; une quatrième partie de-

(*a*) On appelle généralement du nom de Flandre, les provinces des Pays-Bas qui appartiennent à la Maiſon d'*Autriche*, comme on appelle les ſept Provinces-Unies, la Hollande.

Digitized by Google

meura à la France. Ainſi l'héritage de la Maiſon de *Bourgogne* reſta partagé entre quatre Puiſſances ; & celle qui ſemblait y avoir le plus de droit, n'y conſerva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'Empereur, lui reſta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'eſt arraché ſi ſouvent & ſi aiſément. Le Duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour ſoutenir, contre le Pape, le droit ſingulier, mais ancien, d'être Pape lui-même dans cette iſle ; c'eſt-à-dire, d'être, au dogme près, Souverain abſolu dans les affaires eccléſiaſtiques.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il eſt indubitable, que le nouveau Miniſtère de la Reine *Anne* voulait préparer en ſecret le rétabliſſement du fils de *Jacques II* ſur le trône. La Reine *Anne* elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ſes Miniſtres ; & elle était dans le deſſein de laiſſer ſa ſucceſſion à ce frère, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle.

Attendrie par les diſcours de Madame *Maſham* ſa favorite, intimidée par les repréſentations des Prélats *Toris* qui l'environnaient, elle ſe reprochait cette proſcription dénaturée. J'ai vu la Ducheſſe de *Marlborough* perſuadée que la Reine avait fait venir ſon frère en ſecret, qu'elle l'avait embraſſé, & que s'il avait voulu renoncer à la Religion Romaine, qu'on regarde en Angleterre & chez tous les Proteſtans comme la mère de la tyrannie, elle l'aurait fait déſigner pour ſon ſucceſſeur. Son averſion pour la Maiſon de *Hanovre* augmentait encor ſon inclination pour le ſang des *Stuarts*. On a prétendu que la veille de ſa mort elle s'écria pluſieurs fois : Ah mon frère, mon cher frère ! Elle mourut d'apoplexie à l'âge de quarante-neuf ans, le 22 Auguſte 1714.

Ses

Ses partisans & ses ennemis convenaient que c'était une femme fort médiocre. Cependant, depuis les *Edouard III* & les *Henri V* il n'y eut point de règne si glorieux ; jamais de plus grands Capitaines ni sur terre, ni sur mer ; jamais plus de Ministres supérieurs, ni de Parlemens plus instruits, ni d'orateurs plus éloquens.

Sa mort prévint tous ses desseins. La Maison de *Hanovre*, qu'elle regardait comme étrangère & qu'elle n'aimait pas, lui succéda ; ses Ministres furent persécutés.

Le Vicomte *Bolingbroke* qui était venu donner la paix à *Louis XIV* avec une grandeur égale à celle de ce Monarque, fut obligé de venir chercher un asyle en France, & d'y reparaître en suppliant. Le Duc d'*Ormond*, l'ame du parti du Prétendant, choisit le même refuge. *Harlay* Comte d'*Oxford* eut plus de courage. C'était à lui qu'on en voulait ; il resta fièrement dans sa patrie ; il y brava la prison où il fut renfermé, & la mort dont on le menaçait. C'était une ame sereine, inaccessible à l'envie, à l'amour des richesses & à la crainte du supplice. Son courage même le sauva, & ses ennemis dans le Parlement l'estimèrent trop pour prononcer son arrêt.

Louis XIV touchait alors à sa fin. Il est difficile de croire qu'à son âge de soixante & dix-sept ans, dans la détresse où était son Royaume, il osât s'exposer à une nouvelle guerre contre l'Angleterre en faveur du Prétendant reconnu par lui pour Roi, & qu'on appellait alors le *Chevalier de St. George* ; cependant le fait est très certain. Il faut avouer que *Louis* eut toûjours dans l'ame une élévation qui le portait aux grandes choses en tout genre. Le Comte de *Stair* Ambassadeur d'Angleterre l'avait bravé. Il avait été forcé de renvoyer de France *Jacques III*, comme dans sa jeunesse on avait chassé *Charles II* & son frère. Ce Prince était caché en Lorraine à Commerci. Le Duc d'*Ormond* &

Digitized by Google

le Vicomte de *Bolingbroke* intéreſſèrent la gloire du Roi de France ; ils le flattèrent d'un ſoulévement en Angleterre & ſurtout en Ecoſſe contre *George I.* Le Prétendant n'avait qu'à paraître ; on ne demandait qu'un vaiſſeau, quelques Officiers & un peu d'argent. Le vaiſſeau & les Officiers furent accordés ſans délibérer ; ce ne pouvait être un vaiſſeau de guerre, les traités ne le permettaient pas. L'*Epine d'Anican* célèbre armateur fournit le navire de tranſport, du canon & des armes. A l'égard de l'argent le Roi n'en avait point. On ne demandait que quatre cent mille écus, & ils ne ſe trouvèrent pas. *Louis XIV* écrivit de ſa main au Roi d'Eſpagne *Philippe V* ſon petit-fils, qui les prêta. Ce fut avec ce ſecours que le Prétendant paſſa ſecrettement en Ecoſſe. Il y trouva en effet un parti conſidérable, mais il venait d'être défait par l'armée Anglaiſe du Roi *George*.

Louis était déja mort ; le Prétendant revint cacher dans Commerci la deſtinée qui le pourſuivit toute ſa vie, pendant que le ſang de ſes partiſans coulait en Angleterre ſur les échaffauts.

Nous verrons dans les chapitres réſervés à la vie privée & aux anecdotes, comment mourut *Louis XIV* au milieu des cabales odieuſes de ſon confeſſeur, & des plus mépriſables querelles théologiques qui ayent jamais troublé des eſprits ignorans & inquiets. Mais je conſidère ici l'état où il laiſſa l'Europe.

La puiſſance de la Ruſſie s'affermiſſait chaque jour dans le Nord, & cette création d'un nouveau peuple & d'un nouvel Empire était encor trop ignorée en France, en Italie & en Eſpagne.

La Suède, ancienne alliée de la France, & autrefois la terreur de la Maiſon d'*Autriche*, ne pouvait plus ſe défendre contre les Ruſſes, & il ne reſtait à *Charles XII* que de la gloire.

Digitized by Google

Un ſimple Electorat d'Allemagne commençait à devenir une Puiſſance prépondérante. Le ſecond Roi de Pruſſe, Electeur de Brandebourg, avec de l'œconomie & une armée, jettait les fondemens d'une armée juſques-là inconnue.

La Hollande jouiſſait encor de la conſidération qu'elle avait acquiſe dans la dernière guerre contre *Louis XIV*: mais le poids qu'elle mettait dans la balance devint toûjours moins conſidérable. L'Angleterre agitée de troubles dans les premières années du règne d'un Electeur de Hanovre, conſerva toute ſa force & toute ſon influence. L'Allemagne, l'Empire languit ſous *Charles VI*; mais la plûpart des Princes de l'Empire firent fleurir leurs Etats. L'Eſpagne reſpira ſous *Philippe V*, qui devait ſon trône à *Louis XIV*. L'Italie fut tranquille juſqu'à l'année 1717. Il n'y eut aucune querelle eccléſiaſtique en Europe qui pût donner au Pape un prétexte de faire valoir ſes prétentions, ou qui pût le priver des prérogatives qu'il a conſervées. Le Janſéniſme ſeul troubla la France, mais ſans faire de ſchiſme, ſans exciter de guerre civile.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÉME.

Particularités & anecdotes du règne de LOUIS XIV.

LEs anecdotes ſont un champ reſſerré où l'on glane après la vaſte moiſſon de l'hiſtoire; ce ſont des petits détails longtems cachés, & de-là vient le nom d'*Anecdotes*; ils intéreſſent le public quand ils concernent des perſonnages illuſtres.

Les vies des grands-hommes dans *Plutarque* ſont un recueil d'anecdotes plus agréables que certaines; com-

Digitized by Google

ment aurait-il eu des mémoires fidèles de la vie privée de *Thésée* & de *Licurgue* ? Il y a dans la plûpart des maximes qu'il met dans la bouche de ſes héros, plus d'utilité morale que de vérité hiſtorique.

L'hiſtoire ſecrette de *Juſtinien* par *Procope* eſt une ſatyre dictée par la vengeance ; & quoique la vengeance puiſſe dire la vérité, cette ſatyre qui contredit l'hiſtoire publique de *Procope*, ne paraît pas toûjours vraie.

Il n'eſt pas permis aujourd'hui d'imiter *Plutarque*, encor moins *Procope*. Nous n'admettons pour vérités hiſtoriques que celles qui ſont garanties. Quand des contemporains comme le Cardinal de *Retz* & le Duc de *la Rochefoucault*, ennemis l'un de l'autre, confirment le même fait dans leurs mémoires, ce fait eſt indubitable ; quand ils ſe contrediſent, il faut douter : ce qui n'eſt point vraiſemblable ne doit point être cru, à moins que pluſieurs contemporains dignes de foi ne dépoſent unanimement.

Les anecdotes les plus utiles & les plus précieuſes ſont les écrits ſecrets que laiſſent les grands Princes, quand la candeur de leur ame ſe manifeſte dans ces monumens ; tels ſont ceux que je rapporte de *Louis XIV*.

Les détails domeſtiques amuſent ſeulement la curioſité : les faibleſſes qu'on met au grand jour ne plaiſent qu'à la malignité : à moins que ces mêmes faibleſſes n'inſtruiſent, ou par les malheurs qui les ont ſuivies, ou par les vertus qui les ont réparées.

Les mémoires ſecrets des contemporains ſont ſuſpects de partialité ; ceux qui écrivent une ou deux générations après, doivent uſer de la plus grande cir-

Digitized by Google

conſpection, écarter le frivole, réduire l'exagéré, & combattre la ſatyre.

Louis XIV mit dans ſa Cour, comme dans ſon règne, tant d'éclat & de magnificence, que les moindres détails de ſa vie ſemblent intéreſſer la poſtérité, ainſi qu'ils étaient l'objet de la curioſité de toutes les Cours de l'Europe & de tous les contemporains. La ſplendeur de ſon gouvernement s'eſt répandue ſur ſes moindres actions. On eſt plus avide, ſurtout en France, de ſavoir les particularités de ſa Cour, que les révolutions de quelques autres États. Tel eſt l'effet de la grande réputation. On aime mieux apprendre ce qui ſe paſſait dans le cabinet & dans la Cour d'*Auguſte*, que le détail des conquêtes d'*Attila* ou de *Tamerlan*.

Voilà pourquoi il n'y a guères d'hiſtoriens qui n'ayent publié les premiers goûts de *Louis XIV* pour la Baronne de *Beauvais*, pour Mademoiſelle d'*Argencourt*, pour la nièce du Cardinal *Mazarin*, qui fut mariée au Comte de *Soiſſons* père du Prince *Eugène*, ſurtout pour *Marie Mancini* ſa ſœur, qui épouſa enſuite le Connétable *Colonne*.

Il ne régnait pas encore, quand ces amuſemens occupaient l'oiſiveté où le Cardinal *Mazarin*, qui gouvernait deſpotiquement, le laiſſait languir. L'attachement ſeul pour *Marie Mancini* fut une affaire importante, parce qu'il l'aima aſſez pour être tenté de l'épouſer, & fut aſſez maître de lui-même pour s'en ſéparer. Cette victoire qu'il remporta ſur ſa paſſion, commença à faire connaître qu'il était né avec une grande ame. Il en remporta une plus forte & plus difficile, en laiſſant le Cardinal *Mazarin* maître abſolu. La reconnaiſſance l'empêcha de ſecouer le joug qui commençait à lui peſer. C'était une anecdote très connue à la Cour, qu'il avait dit après la mort du

Cardinal : „ Je ne sais pas ce que j'aurais fait, s'il „ avait vécu plus longtems. “ (a)

Il s'occupa à lire des livres d'agrément dans ce loisir ; & surtout il en lisait avec le Connétable, qui avait de l'esprit ainsi que toutes ses sœurs. Il se plaisait aux vers & aux romans qui, en peignant la galanterie & la grandeur, flattaient en secret son caractère. Il lisait les tragédies de *Corneille*, & se formait le goût qui n'est que la suite d'un sens droit & le sentiment prompt d'un esprit bien fait. La conversation de sa mère & des Dames de sa Cour ne contribuèrent pas peu à lui faire goûter cette fleur d'esprit, & à le former à cette politesse singulière, qui commençait dès-lors à caractériser la Cour. *Anne d'Autriche* y avait apporté une certaine galanterie noble & fière, qui tenait du génie espagnol de ces tems-là ; & y avait joint les graces, la douceur & une liberté décente, qui n'étaient qu'en France. Le Roi fit plus de progrès dans cette école d'agrémens depuis dix-huit ans jusqu'à vingt, qu'il n'en avait fait dans les sciences, sous son précepteur, l'Abbé de *Beaumont*, depuis Archevêque de Paris. On ne lui avait presque rien appris. Il eût été à désirer, qu'au moins on l'eût instruit de l'histoire, & surtout de l'histoire moderne ; mais ce qu'on en avait alors était trop mal écrit. Il était triste, qu'on n'eût encor réussi que dans des romans inutiles, & que ce qui était nécessaire fût rebutant. On fit imprimer sous son nom une traduction des commentaires de *César*, & une de *Florus* sous le nom de son frère. Mais ces Princes n'y eurent d'autre part, que celle d'avoir eu inutilement pour leurs thèmes quelques endroits de ces auteurs.

(a) Cette anecdote est accréditée par les mémoires de *la Porte*, pag. 255. & suivantes. On y voit que le Roi avait de l'aversion pour le Cardinal, que ce Ministre son parrain & surintendant de son éducation l'avait très mal élevé, & qu'il le laissa souvent manquer du nécessaire. Il ajoute même des accusations beaucoup plus graves, & qui

Digitized by Google

Celui qui préſidait à l'éducation du Roi ſous le premier Maréchal de *Villeroi* ſon gouverneur, était tel qu'il le falait, ſavant & aimable. Mais les guerres civiles nuiſirent à cette éducation, & le Cardinal *Mazarin* ſouffrait volontiers qu'on donnât au Roi peu de lumières. Lorſqu'il s'attacha à *Marie Mancini*, il apprit aiſément l'italien pour elle; & dans le tems de ſon mariage il s'appliqua à l'eſpagnol moins heureuſement. L'étude qu'il avait trop négligée avec ſes précepteurs au ſortir de l'enfance, une timidité qui venait de la crainte de ſe compromettre, & l'ignorance où le tenait le Cardinal *Mazarin*, firent penſer à toute la Cour, qu'il ſerait toûjours gouverné comme *Louis XIII* ſon père.

Il n'y eut qu'une occaſion, où ceux qui ſavent juger de loin, prévirent ce qu'il devait être; ce fut lorſqu'en 1655, après l'extinction des guerres civiles, après ſa première campagne & ſon ſacre, le Parlement voulut encor s'aſſembler au ſujet de quelques édits; le Roi partit de Vincennes en habit de chaſſe, ſuivi de toute ſa Cour; entra au Parlement en groſſes bottes & le fouet à la main; & prononça ces propres mots: „ On ſait les malheurs qu'ont produit „ vos aſſemblées; j'ordonne qu'on ceſſe celles qui „ ſont commencées ſur mes édits. Monſieur le pre„ mier Préſident, je vous défends de ſouffrir des „ aſſemblées, & à pas un de vous de-les deman„ der. " (*b*)

Sa taille déja majeſtueuſe, la nobleſſe de ſes traits, le ton & l'air de maître dont il parla, impoſèrent

rendraient la mémoire du Cardinal bien infame: mais elles ne paraiſſent pas prouvées, & toute accuſation doit l'être.

(*b*) Ces paroles fidélement recueillies, ſont dans les mémoires autentiques de ce tems-là: il n'eſt permis ni de les omettre, ni d'y rien changer dans aucune hiſtoire de France.

Digitized by Google

plus que l'autorité de ſon rang, qu'on avait juſques-là peu reſpectée. Mais ces prémices de ſa grandeur ſemblèrent ſe perdre le moment d'après ; & les fruits n'en parurent qu'après la mort du Cardinal.

La Cour, depuis le retour triomphant de *Mazarin*, s'occupait de jeu, de ballets, de la comédie qui à peine née en France n'était pas encor un art, & de la tragédie qui était devenue un art ſublime entre les mains de *Pierre Corneille*. Un Curé de St. Germain-l'Auxerrois, qui penchait vers les idées rigoureuſes des Janſéniſtes, avait écrit ſouvent à la Reine contre ces ſpectacles, dès les premières années de la régence. Il prétendit que l'on était damné pour y aſſiſter ; il fit même ſigner cet anathême par ſept Docteurs de Sorbonne : mais l'Abbé de *Beaumont*, précepteur du Roi, ſe munit de plus d'approbations de Docteurs, que le rigoureux Curé n'avait apporté de condamnations. Il calma ainſi les ſcrupules de la Reine ; & quand il fut Archevêque de Paris, il autoriſa le ſentiment qu'il avait défendu étant Abbé. Vous trouverez ce fait dans les mémoires de la ſincère Madame de *Motteville*.

Il faut obſerver, que depuis que le Cardinal de *Richelieu* avait introduit à la Cour les ſpectacles réguliers, qui ont enfin rendu Paris la rivale d'Athènes, non-ſeulement il y eut toûjours un banc pour l'Académie, qui poſſédait pluſieurs eccléſiaſtiques dans ſon corps, mais qu'il y en eut un particulier pour les Evêques.

L'auteur des mémoires de *Maintenon* s'aviſe de dire au hazard dans ſa note : „ Son „ diſcours ne fut pas tout-„ à-fait ſi beau, & ſes yeux „ en dirent plus que ſa bou-„ che.“ Où a-t-il pris que le diſcours de *Louis XIV* ne fut pas tout-à-fait ſi beau, puiſque ce furent là ſes propres paroles ? Il ne fut ni plus ni moins beau : il fut tel qu'on le rapporte.

(e) Le Cardinal de *Riche-*

Digitized by Google

Le Cardinal *Mazarin*, en 1646 & en 1654, fit repréſenter ſur le théatre du palais royal & du petit Bourbon près du Louvre, des opéra italiens, exécutés par des voix qu'il fit venir d'Italie. Ce ſpectacle nouveau était né depuis peu à Florence, contrée alors favoriſée de la fortune comme de la nature, & à laquelle on doit la réproduction de pluſieurs arts anéantis pendant des ſiécles, & la création de quelques-uns. C'était en France un reſte de l'ancienne barbarie, de s'oppoſer à l'établiſſement de ces arts.

Les Janſéniſtes, que les Cardinaux de *Richelieu* & de *Mazarin* voulurent réprimer, s'en vengèrent contre les plaiſirs que ces deux Miniſtres procuraient à la nation. Les Luthériens & les Calviniſtes en avaient uſé ainſi du tems du Pape *Léon X.* Il ſuffit d'ailleurs d'être novateur, pour être auſtère. Les mêmes eſprits, qui bouleverſeraient un Etat pour établir une opinion ſouvent abſurde, anathématiſent les plaiſirs innocens néceſſaires à une grande ville, & des arts qui contribuent à la ſplendeur d'une nation. L'abolition des ſpectacles ſerait une idée plus digne du ſiécle d'*Attila*, que du ſiécle de *Louis XIV.*

La danſe qui peut encor ſe compter parmi les arts, (*c*) parce qu'elle eſt aſſervie à des règles & qu'elle donne de la grace au corps, était un des plus grands amuſemens de la Cour. *Louis XIII* n'avait danſé qu'une fois dans un ballet en 1625; & ce ballet était d'un goût groſſier, qui n'annonçait pas ce que les arts furent en France trente ans après. *Louis XIV* excellait dans les danſes graves, qui convenaient à

lieu avait déja donné des ballets, mais ils étaient ſans goût, comme tout ce qu'on avait eu de ſpectacles avant lui. Les Français qui ont aujourd'hui porté la danſe à la perfection, n'avaient dans la jeuneſſe de *Louis XIV* que des danſes eſpagnoles, comme la ſarabande, la pavane, &c.

la majesté de sa figure, & qui ne blessaient pas celle de son rang. Les courses de bagues, qu'on faisait quelquefois, & où l'on étalait déja une grande magnificence, faisaient paraître avec éclat son adresse à tous les exercices. Tout respirait les plaisirs & la magnificence qu'on connaissait alors. C'était peu de chose en comparaison de ce qu'on vit quand le Roi régna par lui-même; mais c'était de quoi étonner, après les horreurs d'une guerre civile, & après la tristesse de la vie sombre & retirée de *Louis XIII.* Ce Prince, malade & chagrin, n'avait été ni servi, ni logé, ni meublé en Roi. Il n'y avait pas pour cent mille écus de pierreries appartenantes à la Couronne. Le Cardinal *Mazarin* n'en laissa que pour douze cent mille; & aujourd'hui il y en a pour environ vingt millions de livres.

Tout prit, au mariage de *Louis XIV*, un caractère plus grand de magnificence & de goût, qui augmenta toûjours depuis. Quand il fit son entrée avec la Reine son épouse, Paris vit avec une admiration respectueuse & tendre, cette jeune Reine qui avait de la beauté, portée dans un char superbe d'une invention nouvelle; le Roi à cheval à côté d'elle, paré de tout ce que l'art avait pu ajouter à sa beauté mâle & héroïque, qui arrêtait tous les regards.

On prépara au bout des allées de Vincennes, un arc de triomphe dont la base était de pierre; mais le tems qui pressait, ne permit pas qu'on l'achevât d'une matière durable: il ne fut élevé qu'en plâtre; & il a été depuis totalement démoli. *Claude Perrault* en avait donné le dessein. La porte St. Antoine fut rebâtie pour la même cérémonie; monument d'un goût moins noble, mais orné d'assez beaux morceaux de sculpture. Tous ceux qui avaient vu, le jour de la bataille de St. Antoine, rapporter à Paris, par cette porte alors garnie d'une herse, les corps morts ou mourans de tant de citoyens, & qui voyaient cette entrée

Digitized by Google

si différente, bénissaient le ciel, & rendaient graces d'un si heureux changement.

Le Cardinal *Mazarin*, pour solemniser ce mariage, fit représenter au Louvre l'opéra italien, intitulé *Ercole amante*. Il ne plut pas aux Français. Ils n'y virent avec plaisir que le Roi & la Reine qui y dansèrent. Le Cardinal voulut se signaler par un spectacle plus au goût de la nation. Le Secrétaire d'Etat de *Lionne* se chargea de faire composer une espèce de tragédie allégorique, dans le goût de celle de *l'Europe*, à laquelle le Cardinal de *Richelieu* avait travaillé. Ce fut un bonheur pour le grand *Corneille*, qu'il ne fût pas choisi pour remplir ce mauvais canevas. Le sujet était *Lisis* & *Hespérie*. *Lisis* signifiait la France, & *Hespérie* l'Espagne. *Quinault* fut chargé d'y travailler. Il venait de se faire une grande réputation par la piéce du *Faux Tiberinus*, qui, quoique mauvaise, avait eu un prodigieux succès. Il n'en fut pas de même de *Lisis*. On l'exécuta au Louvre. Il n'y eut de beau que les machines. Le Marquis de *Sourdiac* du nom de *Rieux*, à qui l'on dut depuis l'établissement de l'opéra en France, fit exécuter dans ce tems-là même à ses dépens, dans son château de Neubourg, *la Toison d'or* de *Pierre Corneille*, avec des machines. *Quinault*, jeune & d'une figure agréable, avait pour lui la Cour: *Corneille* avait son nom & la France. Il en résulte que nous devons en France l'opéra & la comédie à deux Cardinaux.

Ce ne fut qu'un enchaînement de fêtes, de plaisirs, de galanterie depuis le mariage du Roi. Elles redoublèrent à celui de *Monsieur* frère du Roi, avec *Henriette d'Angleterre* sœur de *Charles II*; & elles n'avaient été interrompues qu'en 1661 par la mort du Cardinal *Mazarin*.

Quelques mois après la mort de ce Ministre, il arriva un événement qui n'a point d'exemple; & ce

Digitized by Google

qui eſt non moins étrange, c'eſt que tous les hiſtoriens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand ſecret au château de l'iſle Sainte-Marguerite dans la mer de Provence, un priſonnier inconnu, d'une taille au-deſſus de l'ordinaire, jeune & de la figure la plus belle & la plus noble. Ce priſonnier dans la route portait un maſque, dont la mentonnière avait des reſſorts d'acier, qui lui laiſſaient la liberté de manger avec le maſque ſur ſon viſage. On avait ordre de le tuer, s'il ſe découvrait. Il reſta dans l'iſle, juſqu'à-ce qu'un officier de confiance nommé *Saint-Mars*, Gouverneur de Pignerol, ayant été fait Gouverneur de la Baſtille l'an 1690, l'alla prendre à l'iſle Sainte-Marguerite, & le conduiſit à la Baſtille toûjours maſqué. Le Marquis de *Louvois* alla le voir dans cette iſle avant la tranſlation, & lui parla debout & avec une conſidération qui tenait du reſpect. Cet inconnu fut mené à la Baſtille, où il fut logé auſſi-bien qu'on peut l'être dans le château. On ne lui refuſait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une fineſſe extraordinaire, & pour les dentelles. Il jouait de la guitarre. On lui faiſait la plus grande chère, & le Gouverneur s'aſſéyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Baſtille, qui avait ſouvent traité cet homme ſingulier dans ſes maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu ſon viſage, quoiqu'il eût ſouvent examiné ſa langue & le reſte de ſon corps. Il était admirablement bien fait, diſait ce médecin; ſa peau était un peu brune; il intéreſſait par le ſeul ton de ſa voix, ne ſe plaignant jamais de ſon état, & ne laiſſant point entrevoir ce qu'il pouvait être. (*d*)

Cet inconnu mourut en 1704, & fut enterré la nuit à la paroiſſe de St. Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'eſt que quand on l'envoya aux iſles Sainte-Marguerite,

(*d*) Un fameux chirurgien, gendre du médecin dont je parle, & qui a appartenu au Maréchal de *Richelieu*, eſt témoin de ce que j'avance; & Mr. de *Bernaville*, ſucceſſeur de *Saint-Mars*, me l'a confirmé.

Digitized by Google

il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute ; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'isle. Le Gouverneur mettait lui-même les plats sur sa table, & ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, & jetta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette & la rapporta au Gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : „ Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette „ assiette, & quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur. „ Je viens „ de la trouver, personne ne l'a vue. " Ce payſan fut retenu jusqu'à ce que le Gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, & que l'assiette n'avait été vue de personne. Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire. Parmi les témoins de ce fait, il y en a un très digne de foi qui vit encore. Monsieur de *Chamillart* fut le dernier Ministre qui eût cet étrange secret. Le second Maréchal de *la Feuillade* son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père, il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de l'*homme au masque de fer*. *Chamillart* lui répondit, que c'était le secret de l'Etat, & qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encor beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité que j'avance, & je ne connais point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

Louis XIV cependant partageait son tems, entre les plaisirs qui étaient de son âge, & les affaires qui étaient de son devoir. Il tenait conseil tous les jours, & travaillait ensuite secrettement avec *Colbert*. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célèbre *Fouquet*, dans laquelle furent enveloppés le Secrétaire d'Etat *Guenegaud*, *Pélisson*, *Gourville*, & tant d'autres. La chûte de ce Ministre, à qui on avait bien

Digitized by Google

moins de reproches à faire qu'au Cardinal *Mazarin*, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte était déja réſolue, quand le Roi accepta la fête magnifique que ce Miniſtre lui donna dans ſa maiſon de Vaux. Ce palais & les jardins lui avaient coûté dix-huit millions, qui en valent aujourd'hui environ trente-cinq. (*e*) Il avait bâti le palais deux fois, & acheté trois hameaux, dont le terrain fut enfermé dans ces jardins immenſes, plantés en partie par *le Nôtre*, & regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jailliſſantes de Vaux, qui parurent depuis au-deſſous du médiocre après celles de Verſailles, de Marli & de St. Cloud, étaient alors des prodiges. Mais quelque belle que ſoit cette maiſon, cette dépenſe de dix-huit millions dont les comptes exiſtent encore, prouve qu'il avait été ſervi avec auſſi peu d'œconomie qu'il ſervait le Roi. Il eſt vrai qu'il s'en falait beaucoup que St. Germain & Fontainebleau, les ſeules maiſons de plaiſance habitées par le Roi, approchaſſent de la beauté de Vaux. *Louis XIV* le ſentit, & fut irrité. On voit partout dans cette maiſon les armes & la deviſe de *Fouquet*. C'eſt un écureuil avec ces paroles: *Quò non aſcendam? Où ne monterai-je point?* Le Roi ſe les fit expliquer. L'ambition de cette deviſe ne ſervit pas à appaiſer le Monarque. Les courtiſans remarquèrent que l'écureuil était peint partout pourſuivi par une couleuvre, qui était les armes de *Colbert*. La fête fut au-deſſus de celles que le Cardinal *Mazarin* avait données, non-ſeulement pour la magnificence, mais pour le goût. On y repréſenta, pour la première fois, *les Fâcheux* de *Molière*. *Péliſſon* avait fait le prologue qu'on admira. Les plai-

(*e*) Les comptes qui le prouvent étaient à Vaux, aujourd'hui Villars, en 1718, & doivent y être encore. Monſieur le Duc de *Villars*, fils du Maréchal, confirme ce fait. Il eſt moins ſingulier qu'on ne penſe. Vous voyez dans les mémoires de l'Abbé de *Choiſi* que le Marquis de *Louvois* lui diſait en lui parlant de *Meudon*; Je ſuis ſur le quatorziéme million.

Digitized by Google

sirs publics cachent ou préparent si souvent à la Cour des désastres particuliers, que, sans la Reine-mère, le Surintendant & *Pélisson* auraient été arrêtés dans Vaux le jour de la fête. Ce qui augmentait le ressentiment du maître, c'est que Mademoiselle de *la Valière*, pour qui le Roi commençait à sentir une vraie passion, avait été un des objets des goûts passagers du Surintendant, qui ne ménageait rien pour les satisfaire. Il avait offert à Mademoiselle de *la Valière* deux cent mille livres ; & cette offre avait été reçue avec indignation, avant qu'elle eût aucun dessein sur le cœur du Roi. Le Surintendant s'étant apperçu depuis quel puissant rival il avait, voulut être le confident de celle dont il n'avait pu être le possesseur ; & cela même irritait encore.

Le Roi, qui dans un premier mouvement d'indignation avait été tenté de faire arrêter le Surintendant au milieu même de la fête qu'il en recevait, usa ensuite d'une dissimulation peu nécessaire. On eût dit que le Monarque déja tout-puissant eût craint le parti que *Fouquet* s'était fait.

Il était Procureur-Général du Parlement ; & cette charge lui donnait le privilège d'être jugé par les Chambres assemblées. Mais après que tant de Princes, de Maréchaux & de Ducs avaient été jugés par des Commissaires, on eût pu traiter comme eux un Magistrat, puisqu'on voulait se servir de ces voies extraordinaires, qui sans être injustes laissent toûjours un soupçon d'injustice.

Colbert l'engagea par un artifice peu honorable, à vendre sa charge. On lui en offrit jusqu'à dix-huit cent mille livres, qui vaudraient trois millions & demi de nos jours, & par un mal-entendu il ne la vendit que quatorze cent mille francs. Le prix excessif des places au Parlement, si diminué depuis, prouve quel reste de considération ce corps avait conservé dans son abaisse-

Digitized by Google

ment même. Le Duc de *Guiſe*, Grand-Chambellan du Roi, n'avait vendu cette charge de la Couronne au Duc de *Bouillon*, que huit cent mille livres.

C'était la Fronde, c'était la guerre de Paris qui avait mis ce prix aux charges de judicature. Si c'était un des grands défauts & un des grands malheurs d'un gouvernement longtems obéré, que la France fût l'unique pays de la terre où les places de Juges fuſſent vénales; c'était une ſuite du levain de la ſédition, & c'était une eſpèce d'inſulte faite au Trône, qu'une place de Procureur du Roi coûtât plus que les premières dignités de la Couronne.

Fouquet, pour avoir diſſipé les finances de l'Etat, & pour en avoir uſé comme des ſiennes propres, n'en avait pas moins de grandeur dans l'ame. Ses dépréda-tions n'avaient été que des licences & des libéralités. Il fit porter à l'épargne le prix de ſa charge; & cette belle action ne le ſauva pas. On attira avec adreſſe à Nantes un homme, qu'un Exempt & deux gardes pouvaient arrêter à Paris. Le Roi lui fit des careſſes avant ſa diſgrace. Je ne ſais pourquoi la plûpart des Princes affectent d'ordinaire de tromper, par de fauſſes bontés, ceux de leurs ſujets qu'ils veulent perdre. La diſſimulation alors eſt l'oppoſé de la grandeur. Elle n'eſt jamais une vertu, & ne peut devenir un talent eſtimable, que quand elle eſt abſolument néceſſaire. *Louis XIV* parut ſortir de ſon caractère; mais on lui avait fait entendre, que *Fouquet* faiſait de grandes fortifications à Belle-Iſle, & qu'il pouvait avoir trop de liaiſons au dehors & au dedans du Royaume. Il parut bien, quand il fut arrêté & conduit à la Baſtille & à Vincennes, que ſon parti n'était autre choſe que l'avidité de quelques courtiſans & de quelques femmes, qui recevaient de lui des penſions, & qui l'oublièrent dès qu'il ne fut plus en état d'en donner. Il lui reſta d'autres amis, & cela prouve qu'il en méritait. L'illuſtre Madame de *Sévigné*, *Péliſſon*, *Gourville*, Mademoiſelle

Digitized by Google

Mademoiselle *Scudéri*, plusieurs gens de lettres se déclarèrent hautement pour lui, & le servirent avec tant de chaleur qu'ils lui sauvèrent la vie.

On connait ces vers de *Hainault* le traducteur de *Lucrèce* contre *Colbert* le persécuteur de *Fouquet* :

Ministre avare & lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux;

Voi combien des grandeurs le comble est dangereux;
Contemple de Fouquet les funestes reliques;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crain qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chûte quelque jour te peut être commune.
Crain ton poste, ton rang, la Cour & la fortune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton Prince à son supplice,
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fai pas user de toute sa justice.

Monsieur *Colbert*, à qui l'on parla de ce sonnet injurieux, demanda si le Roi y était offensé ? On lui dit que non : „ Je ne le suis donc pas, répon„ dit le Ministre.

Il ne faut jamais être la dupe de ces réponses méditées, de ces discours publics que le cœur désavoue. *Colbert* paraissait modéré, mais il poursuivait la mort de *Fouquet* avec acharnement. On peut être bon Ministre, & vindicatif. Il est triste qu'il n'ait pas su être aussi généreux que vigilant.

Un des plus implacables de ſes perſécuteurs était *François Le Tellier*, alors Secrétaire d'Etat & ſon rival en crédit. C'eſt celui-là même qui fut depuis Chancelier. Quand on lit ſon oraiſon funèbre, & qu'on la compare avec ſa conduite, que peut-on penſer, ſinon qu'une oraiſon funèbre n'eſt qu'une déclamation ? Mais *Seguier* le Chancelier d'alors, & le premier de ſes juges, fut celui qui pourſuivit ſa mort avec le plus d'acharnement, & qui le traita avec le plus de dureté.

Il eſt vrai que faire le procès au Surintendant, c'était accuſer la mémoire du Cardinal *Mazarin*. Les plus grandes déprédations dans les finances étaient ſon ouvrage. Il s'était approprié en Souverain pluſieurs branches des revenus de l'Etat. Il avait traité en ſon nom & à ſon profit des munitions des armées. „ Il impoſait (dit *Fouquet* dans ſes défenſes) „ par lettres de cachet, des ſommes extraordinaires ſur les Généralités ; ce qui ne s'était jamais fait que par lui & pour „ lui, & ce qui eſt puniſſable de mort par les ordonnances. " C'eſt ainſi que le Cardinal avait amaſſé des biens immenſes, que lui-même ne connaiſſait plus.

J'ai entendu conter à feu Monſieur de *Caumartin* Intendant des finances, que dans ſa jeuneſſe, quelques années après la mort du Cardinal, il avait été au palais *Mazarin*, où logeait le Duc ſon héritier & la Ducheſſe *Hortenſe ;* qu'il y vit une grande armoire de marqueterie, fort profonde, qui tenait du haut juſqu'en-bas tout le fond d'un cabinet. Les clefs en avaient été perdues depuis longtems, & l'on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. Monſieur de *Caumartin*, étonné de cette négligence, dit à la Ducheſſe de *Mazarin*, qu'on trouverait peut-être des curioſités dans cette armoire. On l'ouvrit : elle était toute remplie de quadruples, de jetons d'or, & de médailles d'or. Madame de *Mazarin*

(*f*) J'ai retrouvé depuis cette même particularité dans *St. Evremont.*

Digitized by Google

en jetta au peuple des poignées par les fenêtres, pendant plus de huit jours. (*f*)

L'abus que le Cardinal *Mazarin* avait fait de sa puissance despotique, ne justifiait pas le Surintendant; mais l'irrégularité des procédures faites contre lui, la longueur de son procès, l'acharnement odieux du Chancelier *Seguier* contre lui, le temps qui éteint l'envie publique & qui inspire la compassion pour les malheureux, enfin les sollicitations toûjours plus vives en faveur d'un infortuné, que les manœuvres pour le perdre ne sont pressantes; tout cela lui sauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de trois ans en 1664. De vingt-deux juges qui opinèrent, il n'y en eut que neuf qui conclurent à la mort; & les treize autres, (*g*) parmi lesquels il y en avait à qui *Gourville* avait fait accepter des présens, opinèrent à un bannissement perpétuel. Le Roi commua la peine en une plus dure. Cette sévérité n'était conforme ni aux anciennes loix du Royaume, ni à celles de l'humanité. Ce qui révolta le plus l'esprit des citoyens, c'est que le Chancelier fit exiler l'un des juges nommé *Roquesante* qui avait le plus déterminé la Chambre de justice à l'indulgence. (*h*) *Fouquet* fut enfermé au château de Pignerol. Tous les historiens disent qu'il y mourut en 1680, mais *Gourville* assure dans ses mémoires, qu'il sortit de prison quelque tems avant sa mort. La Comtesse de *Vaux* sa belle-fille m'avait déja confirmé ce fait; cependant on croit le contraire dans sa famille. Ainsi on ne sait pas où est mort cet infortuné, dont les moindres actions avaient de l'éclat quand il était puissant.

Le Secrétaire d'Etat *Guenegaud*, qui vendit sa charge à *Colbert*, n'en fut pas moins poursuivi par la

(*g*) Voyez les mémoires de *Gourville*.

(*h*) *Racine* assure dans ses fragmens historiques, que le Roi dit chez Mlle la Valière: *s'il avait été condamné à mort, je l'aurais laissé mourir.* S'il prononça ces paroles, on ne peut les excuser. Elles paraissent trop dures & trop ridicules.

Chambre de justice, qui lui ôta la plus grande partie de sa fortune. Ce qu'il y eut de plus singulier dans les arrêts de cette Chambre; c'est qu'un Evêque d'Avranches fut condamné à une amende de douze mille francs. Il s'appellait *Bolève*, c'était le frère d'un partisan dont il avait partagé les concussions. (*i*)

St. Evremont, attaché au Surintendant, fut enveloppé dans sa disgrace. *Colbert*, qui cherchait partout des preuves contre celui qu'il voulait perdre, fit saisir des papiers confiés à Madame *du Plessis-Bellièvre*; & dans ces papiers on trouva la lettre manuscrite de *St. Evremont* sur la paix des Pyrénées. On lut au Roi cette plaisanterie, qu'on fit passer pour un crime d'Etat. *Colbert*, qui dédaignait de se venger de *Hainault*, homme obscur, persécuta dans *St. Evremont* l'ami de *Fouquet* qu'il haïssait, & le bel esprit qu'il craignait. Le Roi eut l'extrême sévérité de punir une raillerie innocente, faite il y avait longtems contre le Cardinal *Mazarin* qu'il ne regrettait pas, & que toute la Cour avait outragé, calomnié & proscrit impunément pendant plusieurs années. De mille écrits faits contre ce Ministre, le moins mordant fut le seul puni, & le fut après sa mort.

St. Evremont, rétiré en Angleterre, vécut & mourut en homme libre & philosophe. Le Marquis de *Miremont*, son ami, me disait autrefois à Londres, qu'il y avait une autre cause de sa disgrace, & que *St. Evremont* n'avait jamais voulu s'en expliquer. Lorsque *Louis XIV* permit à *St. Evremont* de revenir dans sa patrie sur la fin de ses jours, ce philosophe dédaigna de regarder cette permission comme une grace; il prouva que la patrie est où l'on vit heureux, & il l'était à Londres.

Le nouveau Ministre des finances, sous le simple titre de Contrôleur-Général, justifia la sévérité de ses

(*i*) Voyez *Gui Patin* & les mémoires du tems.

Digitized by Google

poursuites, en rétablissant l'ordre que ses prédécesseurs avaient troublé, & en travaillant sans relâche à la grandeur de l'Etat.

La Cour devint le centre des plaisirs & le modèle des autres Cours. Le Roi se piqua de donner des fêtes qui fissent oublier celles de Vaux.

Il semblait que la nature prît plaisir alors à produire en France les plus grands hommes dans tous les arts; & à rassembler à la Cour ce qu'il y avait jamais eu de plus beau & de mieux en hommes & en femmes. Le Roi l'emportait sur tous ses courtisans, par la richesse de sa taille & par la beauté majestueuse de ses traits. Le son de sa voix, noble & touchant, gagnait les cœurs qu'intimidait sa présence. Il avait une démarche qui ne pouvait convenir qu'à lui & à son rang, & qui eût été ridicule en tout autre. L'embarras qu'il inspirait à ceux qui lui parlaient, flattait en secret la complaisance avec laquelle il sentait sa supériorité. Ce vieil Officier, qui se troublait, qui bégayait en lui demandant une grace, & qui ne pouvant achever son discours, lui dit: „ Sire, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis, “ n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait.

Le goût de la société n'avait pas encor reçu toute sa perfection à la Cour. La Reine-mère, *Anne d'Autriche*, commençait à aimer la retraite. La Reine régnante savait à peine le français, & la bonté faisait son seul mérite. La Princesse d'Angleterre belle-sœur du Roi, apporta à la Cour les agrémens d'une conversation douce & animée, soutenue bientôt par la lecture des bons ouvrages & par un goût sûr & délicat. Elle se perfectionna dans la connaissance de la langue, qu'elle écrivait mal encor au tems de son mariage. Elle inspira une émulation d'esprit nouvelle, & introduisit à la Cour une politesse & des graces, dont à peine le reste de l'Europe avait l'idée. Madame avait

Digitized by Google

tout l'esprit de *Charles II* son frère, embelli par les charmes de son sexe, par le don & par le désir de plaire. La Cour de *Louis XIV* respirait une galanterie que la décadence rendait plus piquante. Celle qui régnait à la Cour de *Charles II* était plus hardie, & trop de grossièreté en déshonorait les plaisirs.

Il y eut d'abord entre Madame & le Roi beaucoup de ces coquetteries d'esprit & de cette intelligence secrette, qui se remarquèrent dans de petites fêtes souvent répétées. Le Roi lui envoyait des vers; elle y répondait. Il arriva que le même homme fut à la fois le confident du Roi & de Madame dans ce commerce ingénieux. C'était le Marquis de *Dangeau*. Le Roi le chargeait d'écrire pour lui; & la Princesse l'engageait à répondre au Roi. Il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un, qu'il fût employé pour l'autre; & ce fut une des causes de sa fortune.

Cette intelligence jetta des allarmes dans la famille royale. Le Roi réduisit l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime & d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Lorsque Madame fit depuis travailler *Racine* & *Corneille* à la tragédie de *Bérénice*, elle avait en vue non-seulement la rupture du Roi avec la Connétable *Colonne*, mais le frein qu'elle-même avait mis à son propre penchant, de peur qu'il ne devînt dangereux. *Louis XIV* l'est assez désigné dans ces deux vers de la *Bérénice* de *Racine*:

Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Ces amusemens firent place à la passion plus sérieuse & plus suivie, qu'il eut pour Mademoiselle de *la Valière*, fille d'honneur de Madame. Il goûta avec elle le bonheur rare d'être aimé uniquement pour lui-même. Elle fut deux ans l'objet caché de tous les

Digitized by Google

amuſemens galans, & de toutes les fêtes que le Roi donnait. Un jeune valet de chambre du Roi nommé *Belloc*, compoſa pluſieurs récits, qu'on mêlait à des danſes, tantôt chez la Reine, tantôt chez Madame; & ces récits exprimaient avec myſtère le ſecret de leurs cœurs, qui ceſſa bientôt d'être un ſecret.

Tous les divertiſſemens publics, que le Roi donnait, étaient autant d'hommages à ſa maitreſſe. On fit en 1662 un carrouſel, vis-à-vis les Tuileries, (*k*) dans une vaſte enceinte, qui en a retenu le nom de la *place du carrouſel*. Il y eut cinq quadrilles. Le Roi était à la tête des Romains; ſon frère, des Perſans; le Prince de *Condé*, des Turcs; le Duc d'*Enghien* ſon fils, des Indiens; le Duc de *Guiſe*, des Américains. Ce Duc de *Guiſe* était petit-fils du *Balafré*. Il était célèbre dans le monde, par l'audace malheureuſe avec laquelle il avait entrepris de ſe rendre maitre de Naples. Sa priſon, ſes duels, ſes amours romaneſques, ſes profuſions, ſes avantures, le rendaient ſingulier en tout. Il ſemblait être d'un autre ſiécle. On diſait de lui, en le voyant courir avec le grand Condé: *Voilà les héros de l'hiſtoire & de la fable.*

La Reine-mère, la Reine régnante, la Reine d'Angleterre veuve de *Charles I*, oubliant alors ſes malheurs, étaient ſous un dais, à ce ſpectacle. Le Comte de *Sault*, fils du Duc de *Leſdiguières*, remporta le prix, & le reçut des mains de la Reine-mère. Ces fêtes ranimèrent plus que jamais le goût des deviſes & des emblêmes, que les tournois avaient mis autrefois à la mode, & qui avaient ſubſiſté après eux.

Un antiquaire, nommé *d'Ouvrier*, imagina alors pour *Louis XIV* l'emblême d'un ſoleil dardant ſes rayons ſur un globe, avec ces mots: *nec pluribus im-*

(*k*) Non dans la place royale, comme le dit l'hiſtoire de *la Hode*, ſous le nom de *la Martinière*.

par. L'idée était un peu imitée d'une devise espagnole, faite pour *Philippe II*, & plus convenable à ce Roi, qui possédait la plus belle partie du nouveau Monde & tant d'Etats dans l'ancien, qu'à un jeune Roi de France qui ne donnait encor que des espérances. Cette devise eut un succès prodigieux. Les armoiries du Roi, les meubles de la couronne, les tapisseries, les sculptures en furent ornées. Le Roi ne la porta jamais dans ses carrousels. On a reproché injustement à *Louis XIV* le faste de cette devise, comme s'il l'avait choisie lui-même; & elle a été peut-être plus justement critiquée pour le fond. Le corps ne représente pas ce que la légende signifie; & cette légende n'a pas un sens assez clair & assez déterminé. Ce qu'on peut expliquer de plusieurs manières, ne mérite d'être expliqué d'aucune. Les devises, ce reste de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément, quand les allusions sont justes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir que d'en souffrir de mauvaises & de basses, comme celle de *Louis XII*; c'était un porc-épic avec ces paroles: *Qui s'y frotte s'y pique*. Les devises sont par rapport aux inscriptions, ce que sont des mascarades en comparaison des cérémonies augustes.

La fête de Versailles en 1664 surpassa celle du carrousel, par sa singularité, par sa magnificence, & les plaisirs de l'esprit, qui se mêlant à la splendeur de ces divertissemens, y ajoutaient un goût & des graces dont aucune fête n'avait encor été embellie. Versailles commençait à être un séjour délicieux, sans approcher de la grandeur dont il fut depuis.

Le 5 Mai le Roi y vint avec une Cour composée de six cent personnes, qui furent défrayées avec leur suite, aussi-bien que tous ceux qui servirent aux apprêts de ces enchantemens. Il ne manqua jamais à ces fêtes que des monumens construits exprès pour les donner, tels qu'en élevèrent les Grecs & les Romains.

Digitized by Google

Mais la promtitude avec laquelle on conſtruiſit des théatres, des amphithéatres, des portiques, ornés avec autant de magnificence que de goût, était une merveille qui ajoutait à l'illuſion, & qui diverſifiée depuis en mille manières, augmentait encor le charme de ces ſpectacles.

Il y eut d'abord une eſpèce de carrouſel. Ceux qui devaient courir, parurent le premier jour comme dans une revue; ils étaient précédés de hérauts-d'armes, de pages, d'écuyers, qui portaient leurs deviſes & leurs boucliers; & ſur ces boucliers étaient écrits en lettres d'or des vers compoſés par *Périgni* & par *Benſerade*. Ce dernier ſurtout avait un talent ſingulier pour ces piéces galantes, dans leſquelles il faiſait toûjours des alluſions délicates & piquantes, aux caractères des perſonnes, aux perſonnages de l'antiquité ou de la fable qu'on repréſentait, & aux paſſions qui animaient la Cour. Le Roi repréſentait *Roger*: tous les diamans de la couronne brillaient ſur ſon habit, & ſur le cheval qu'il montait. Les Reines, & trois cent Dames, ſous des arcs de triomphe, voyaient cette entrée.

Le Roi, parmi tous les regards attachés ſur ſui, ne diſtinguait que ceux de Mademoiſelle de *la Valière*. La fête était pour elle ſeule; elle en jouiſſait confondue dans la foule.

La cavalcade était ſuivie d'un char doré de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, repréſentant le char du Soleil. Les quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer, les ſignes céleſtes, les ſaiſons, les heures ſuivaient à pied ce char. Tout était caractériſé. Des bergers portaient les piéces de la barrière, qu'on ajuſtait au ſon des trompettes, auxquelles ſuccédaient par intervalle les muſettes & les violons. Quelques perſonnages qui ſuivaient le char d'*Apollon*, vinrent d'abord réciter aux

Digitized by Google

Reines, des vers convenables au lieu, au tems, au Roi & aux Dames. Les courses finies, & la nuit venue, quatre mille gros flambeaux éclairèrent l'espace où se donnaient les fêtes. Des tables y furent servies par deux cent personnages, qui représentaient les saisons, les *Faunes*, les *Sylvains*, les *Dryades*, avec des pasteurs, des vendangeurs, des moissonneurs. *Pan & Diane* avançaient sur une montagne mouvante, & en descendirent pour faire poser sur les tables, ce que les campagnes & les forêts produisent de plus délicieux. Derrière les tables en demi-cercle, s'éleva tout-d'un-coup un théatre chargé de concertans. Les arcades qui entouraient la table & le théatre, étaient ornées de cinq cent girandoles vertes & argent, qui portaient des bougies; & une balustrade dorée fermait cette vaste enceinte.

Ces fêtes si supérieures à celles qu'on invente dans les romans, durèrent sept jours. Le Roi remporta quatre fois le prix des jeux, & laissa disputer ensuite aux autres chevaliers, les prix qu'il avait gagnés, & qu'il leur abandonnait.

La comédie de la *Princesse d'Elide*, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de *Molière*, fut un des plus agréables ornemens de ces jeux, par une infinité d'allégories fines sur les mœurs du tems, & par des à-propos qui font l'agrément de ces fêtes, mais qui sont perdus pour la postérité. On était encor très entêté à la Cour de l'astronomie judiciaire : plusieurs Princes pensaient, par une superstition orgueilleuse, que la nature les distinguait jusqu'à écrire leur destinée dans les astres. Le Duc de Savoie *Victor-Amédée*, père de la Duchesse de Bourgogne, eut un astrologue auprès de lui, même après son abdication. *Molière* osa attaquer cette illusion dans les *Amans magnifiques*.

On y voit aussi un fou de Cour. Ces misérables étaient encor fort à la mode. C'était un reste de bar-

Digitized by Google

barie, qui a duré plus longtems en Allemagne qu'ailleurs. Le besoin des amusemens, l'impuissance de s'en procurer d'agréables & d'honnêtes dans les tems d'ignorance & de mauvais goût, avaient fait imaginer ce triste plaisir, qui dégrade l'esprit humain. Le fou, qui était alors auprès de *Louis XIV*, avait appartenu au Prince de *Condé :* il s'appellait *l'Angeli.* Le Comte de *Grammont* disait, que de tous les fous qui avaient suivi Monsieur le Prince, il n'y avait que *l'Angeli* qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquait pas d'esprit. C'est lui qui dit, qu'*il n'allait pas au sermon, parce qu'il n'aimait pas le* brailler, *& qu'il n'entendait pas le* raisonner.

La farce du *Mariage forcé* fut aussi jouée à cette fête. Mais ce qu'il y eut de véritablement admirable, ce fut la première représentation des trois premiers actes du *Tartuffe.* Le Roi voulut voir ce chef-d'œuvre, avant même qu'il fût achevé. Il le protégea depuis contre les faux dévots, qui voulurent intéresser la terre & le ciel pour le supprimer ; & il subsistera, comme on l'a déja dit ailleurs, tant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

La plûpart de ces solemnités brillantes ne sont souvent que pour les yeux & les oreilles. Ce qui n'est que pompe & magnificence passe en un jour ; mais quand des chefs-d'œuvre de l'art, comme le *Tartuffe*, sont l'ornement de ces fêtes, elles laissent après elles une éternelle mémoire.

On se souvient encor de plusieurs traits de ces allégories de *Benserade*, qui ornaient les ballets de ce tems-là. Je ne citerai que ces vers pour le Roi représentant le Soleil.

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De *Daphné* ni de *Phaëton.*
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine :

Digitized by Google

Il n'eſt point là de piége, où vous puiſſiez donner;
Le moyen de s'imaginer,
Qu'une femme vous fuie, & qu'un homme vous mène?

La principale gloire de ces amuſemens, qui perfectionnaient en France le goût, la politeſſe & les talens, venait de ce qu'ils ne dérobaient rien aux travaux aſſidus du Monarque. Sans ces travaux, il n'aurait ſu que tenir une Cour, il n'aurait pas ſu régner; & ſi les plaiſirs magnifiques de cette Cour avaient inſulté à la miſère du peuple, ils n'euſſent été qu'odieux. Mais le même homme qui avait donné ces fêtes, avait donné du pain au peuple dans la diſette de 1662. Il avait fait venir des grains, que les riches achetèrent à vil prix, & dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du Louvre: il avait remis au peuple trois millions de tailles: nulle partie de l'adminiſtration intérieure n'était négligée; ſon gouvernement était reſpecté au-dehors. Le Roi d'Eſpagne obligé de lui céder la préſéance, le Pape forcé de lui faire ſatisfaction, Dunkerque ajouté à la France par un marché glorieux à l'acquéreur & honteux pour le vendeur; enfin toutes ſes démarches depuis qu'il tenait les rênes, avaient été ou nobles ou utiles: il était beau après cela de donner des fêtes.

Le Légat *à la latere*, *Chigi*, neveu du Pape *Alexandre VII*, venant au milieu de toutes les réjouiſſances de Verſailles faire ſatisfaction au Roi de l'attentat des Gardes du Pape, étala à la Cour un ſpectacle nouveau. Ces grandes cérémonies ſont des fêtes pour le public. Les honneurs qu'on lui fit, rendaient la ſatisfaction plus éclatante. Il reçut ſous un dais les reſpects des Cours ſupérieures, du Corps de ville, du Clergé. Il entra dans Paris au bruit du canon, ayant le grand *Condé* à ſa droite & le fils de ce Prince à ſa gauche, & vint dans cet appareil s'humilier, lui, Rome, & le Pape, devant un Roi qui n'avait pas encor tiré l'épée. Il dîna avec le Roi après l'audience;

Digitized by Google

& on ne fut occupé que de le traiter avec magnificence, & de lui procurer des plaiſirs. On traita depuis le Doge de Gènes avec moins d'honneurs, mais avec ce même empreſſement de plaire, que le Roi concilia toûjours avec ſes démarches altières.

Tout cela donnait à la Cour de *Louis XIV* un air de grandeur qui effaçait toutes les autres Cours de l'Europe. Il voulait que cet éclat, attaché à ſa perſonne, rejaillit ſur tout ce qui l'environnait; que tous les Grands fuſſent honorés, & qu'aucun ne fût puiſſant, à commencer par ſon frère & par Monſieur le Prince. C'eſt dans cette vue, qu'il jugea en faveur des Pairs leur ancienne querelle avec les Préſidens du Parlement. Ceux-ci prétendaient devoir opiner avant les Pairs, & s'étaient mis en poſſeſſion de ce droit. Il régla dans un conſeil extraordinaire, que les Pairs opineraient aux Lits de juſtice, en préſence du Roi, avant les Préſidens, comme s'ils ne devaient cette prérogative qu'à ſa préſence; & il laiſſa ſubſiſter l'ancien uſage dans les aſſemblées qui ne ſont pas des Lits de juſtice.

Pour diſtinguer ſes principaux courtiſans, il avait inventé des caſaques bleues, brodées d'or & d'argent. La permiſſion de les porter était une grande grace pour des hommes que la vanité mène. On les demandait preſque comme le collier de l'ordre. On peut remarquer, puiſqu'il eſt ici queſtion de petits détails, qu'on portait alors des caſaques par-deſſus un pourpoint orné de rubans, & ſur cette caſaque paſſait un baudrier, auquel pendait l'épée. On avait une eſpèce de rabat à dentelles, & un chapeau orné de deux rangs de plumes. Cette mode, qui dura juſqu'à l'année 1684, devint celle de toute l'Europe, excepté de l'Eſpagne & de la Pologne. On ſe piquait déja d'imiter preſque partout la Cour de *Louis XIV*.

Il établit dans ſa maiſon un ordre qui dure encore;

Digitized by Google

régla les rangs & les fonctions ; créa des charges nouvelles auprès de ſa perſonne, comme celle de Grand-Maître de ſa garderobe. Il rétablit les tables inſtituées par *François I*, & les augmenta. Il y en eut douze pour les Officiers commenſaux, ſervies avec autant de propreté & de profuſion que celles de beaucoup de Souverains : il voulait que les étrangers y fuſſent tous invités : cette attention dura pendant tout ſon règne. Il en eut une autre plus recherchée & plus polie encore. Lorſqu'il eut fait bâtir les pavillons de Marli en 1679, toutes les Dames trouvaient dans leur appartement une toilette complette ; rien de ce qui appartient à un luxe commode n'était oublié : quiconque était du voyage, pouvait donner des repas dans ſon appartement : on y était ſervi avec la même délicateſſe que le maître. Ces petites choſes n'acquièrent du prix, que quand elles ſont ſoutenues par les grandes. Dans tout ce qu'il faiſait, on voyait de la ſplendeur & de la généroſité. Il faiſait préſent de deux cent mille francs aux filles de ſes Miniſtres à leur mariage.

Ce qui lui donna dans l'Europe le plus d'éclat, ce fut une libéralité qui n'avait point d'exemple. L'idée lui en vint d'un diſcours du Duc de *Saint-Aignan*, qui lui conta que le Cardinal de *Richelieu* avait envoyé des préſens à quelques ſavans étrangers, qui avaient fait ſon éloge. Le Roi n'attendit pas qu'il fût loué ; mais ſûr de mériter de l'être, il recommanda à ſes Miniſtres, *Lionne* & *Colbert*, de choiſir un nombre de Français & d'étrangers diſtingués dans la littérature, auxquels il donnerait des marques de ſa généroſité. *Lionne* ayant écrit dans les pays étrangers, & s'étant fait inſtruire autant qu'on le peut dans cette matière ſi délicate, où il s'agit de donner des préférences aux contemporains, on fit d'abord une liſte de ſoixante perſonnes : les uns eurent des préſens, les autres des penſions, ſelon leur rang, leurs beſoins, & leur mérite. Le bibliothécaire du

Digitized by Google

Vatican, *Allati*, le Comte *Graziani* Secrétaire d'Etat du Duc de Modène, le célèbre *Viviani* mathématicien du Grand-Duc de Florence, *Voſſius* l'hiſtoriographe des Provinces-Unies, l'illuſtre mathématicien *Huyghens*, un Réſident Hollandais en Suède, enfin juſqu'à des profeſſeurs d'Altorf & de Helmſtadt, villes preſque inconnues des Français, furent étonnés de recevoir des lettres de Monſieur *Colbert*, par leſquelles il leur mandait, que ſi le Roi n'était pas leur Souverain, il les priait d'agréer qu'il fût leur bienfaicteur. Les expreſſions de ces lettres étaient meſurées ſur la dignité des perſonnes; & toutes étaient accompagnées, ou de gratifications conſidérables, ou de penſions.

Parmi les Français, on ſut diſtinguer *Racine*, *Quinault*, *Flechier* depuis Evêque de Nîmes, encor fort jeunes; ils eurent des préſens. Il eſt vrai que *Chapelain* & *Cotin* eurent des penſions; mais c'était principalement *Chapelain* que le Miniſtre *Colbert* avait conſulté. Ces deux hommes, d'ailleurs ſi décriés pour la poëſie, n'étaient pas ſans mérite. *Chapelain* avait une littérature immenſe; & ce qui peut ſurprendre, c'eſt qu'il avait du goût, & qu'il était un des critiques les plus éclairés. Il y a une grande diſtance de tout cela au génie. La ſcience & l'eſprit conduiſent un artiſte, mais ne le forment en aucun genre. Perſonne en France n'eut plus de réputation de ſon tems, que *Ronſard* & *Chapelain*. C'eſt qu'on était barbare dans le tems de *Ronſard*, & qu'à peine on ſortait de la barbarie dans celui de *Chapelain*. *Coſtar*, le compagnon d'étude de *Balzac* & de *Voiture*, appelle *Chapelain* le premier des poëtes héroïques.

Boileau n'eut point de part à ces libéralités; il n'avait encor fait que des ſatyres; & l'on ſait que ſes ſatyres attaquaient les mêmes ſavans que le Miniſtre avait conſultés. Le Roi le diſtingua quelques années après, ſans conſulter perſonne.

Digitized by Google

Les préſens, faits dans les pays étrangers, furent ſi conſidérables, que *Viviani* fit bâtir à Florence une maiſon, des libéralités de *Louis XIV*. Il mit en lettres d'or ſur le frontiſpice, *Ædes à Deo datæ* : alluſion au ſurnom de *Dieu-donné*, dont la voix publique avait nommé ce Prince à ſa naiſſance.

On ſe figure aiſément l'effet qu'eut dans l'Europe cette magnificence extraordinaire, & ſi l'on conſidère tout ce que le Roi fit bientôt après de mémorable, les eſprits les plus ſévères, & les plus difficiles doivent ſouffrir les éloges immodérés qu'on lui prodigua. Les Français ne furent pas les ſeuls qui le louèrent. On prononça douze panégyriques de *Louis XIV* en diverſes villes d'Italie ; hommage qui n'était rendu ni par la crainte ni par l'eſpérance, & que le Marquis *Zampieri* envoya au Roi.

Il continua toûjours à répandre ſes bienfaits ſur les lettres & ſur les arts. Des gratifications particulières d'environ quatre mille louis d'or à *Racine*, la fortune de *Deſpréaux*, celle de *Quinault*, ſurtout celle de *Lulli*, & de tous les artiſtes qui lui conſacrèrent leurs travaux, en ſont des preuves. Il donna même mille louis à *Benſerade*, pour faire graver les tailles-douces de ſes métamorphoſes d'*Ovide* en rondeaux : libéralité mal appliquée, qui prouve ſeulement la généroſité du Souverain. Il récompenſait, dans *Benſerade*, le petit mérite qu'il avait eu dans ſes ballets.

Pluſieurs écrivains ont attribué uniquement à *Colbert* cette protection donnée aux arts, & cette magnificence de *Louis XIV*. Mais il n'eut d'autre mérite en cela que de ſeconder la magnanimité & le goût de ſon maître. Ce Miniſtre qui avait un très grand génie pour les finances, le commerce, la navigation, la police générale, n'avait pas dans l'eſprit ce goût & cette élévation du Roi ; il s'y prêtait avec zèle,

Digitized by Google

zèle, & était loin de lui inſpirer ce que la nature donne.

On ne voit pas après cela, ſur quel fondement quelques écrivains ont reproché l'avarice à ce Monarque. Un Prince, qui a des domaines abſolument ſéparés des revenus de l'Etat, peut être avare comme un particulier; mais un Roi de France, qui n'eſt réellement que le diſpenſateur de l'argent de ſes ſujets, ne peut guère être atteint de ce vice. L'attention & la volonté de récompenſer peuvent lui manquer; mais c'eſt ce qu'on ne peut reprocher à *Louis XIV*.

Dans le tems même qu'il commençait à encourager les talens par tant de bienfaits, l'uſage que le Comte de *Buſſi* fit des ſiens, fut rigoureuſement puni. On le mit à la Baſtille en 1665. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de ſa priſon. La véritable cauſe était cette chanſon, où le Roi était trop compromis, & dont on renouvella alors le ſouvenir, pour perdre *Buſſi* à qui on l'imputait:

Que Déodatus eſt heureux,
De baiſer ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va! &c.

Ses ouvrages n'étaient pas aſſez bons, pour compenſer le mal qu'ils lui firent. Il parlait purement ſa langue: il avait du mérite, mais plus d'amour-propre encore; & il ne ſe ſervit guères de ce mérite, que pour ſe faire des ennemis. *Louis XIV* aurait agi généreuſement, s'il lui avait pardonné: il vengea ſon injure perſonnelle, en paraiſſant céder au cri public. Cependant le Comte de *Buſſi* fut relâché au bout de dix-huit mois; mais il fut dans la diſgrace tout le reſte de ſa vie, proteſtant en vain à *Louis XIV* une tendreſſe, que ni le Roi, ni perſonne ne croyait ſincère.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Suite des particularités & anecdotes.

A La gloire, aux plaisirs, à la grandeur, à la galanterie, qui occupaient les premières années de ce gouvernement, *Louis XIV* voulut joindre les douceurs de l'amitié; mais il est difficile à un Roi de faire des choix heureux. De deux hommes auxquels il marqua le plus de confiance, l'un le trahit indignement, l'autre abusa de sa faveur. Le premier était le Marquis de *Vardes*, confident du goût du Roi pour Madame de la *Valière*. On sait que des intrigues de Cour le firent chercher à perdre Madame de *la Valière*, qui par sa place devait avoir des jalousies, & qui par son caractère ne devait point avoir d'ennemis. On sait qu'il osa, de concert avec le Comte de *Guiche* & la Comtesse de *Soissons*, écrire à la Reine régnante une lettre contrefaite, au nom du Roi d'Espagne son père. Cette lettre apprenait à la Reine ce qu'elle devait ignorer, & ce qui ne pouvait que troubler la paix de la maison royale. Il ajouta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les soupçons sur les plus honnêtes gens de la Cour, le Duc & la Duchesse de *Navailles*. Ces deux personnes innocentes furent sacrifiées au ressentiment du Monarque trompé. L'atrocité de la conduite de *Vardes* fut trop tard connue, & *Vardes*, tout criminel qu'il était, ne fut guères plus puni que les innocens qu'il avait accusés, & qui furent obligés de se défaire de leurs charges, & de quitter la Cour.

L'autre favori était le Comte depuis Duc de *Lauzun*, tantôt rival du Roi dans ses amours passagers, tantôt son confident, & si connu depuis par ce mariage qu'il voulut contracter trop publiquement avec Mademoi-

Digitized by Google

ſelle, & qu'il fit enſuite ſecrettement malgré ſa parole donnée à ſon maître.

Le Roi, trompé dans ſes choix, dit qu'il avait cherché des amis, & qu'il n'avait trouvé que des intrigans. Cette connaiſſance malheureuſe des hommes, qu'on acquiert trop tard, lui faiſait dire auſſi : *Toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontens & un ingrat.*

Ni les plaiſirs, ni les embelliſſemens des maiſons royales & de Paris, ni les ſoins de la police du Royaume, ne diſcontinuèrent pendant la guerre de 1666.

Le Roi danſa dans les ballets juſqu'en 1670. Il avait alors trente-deux ans. On joua devant lui à St. Germain la tragédie de *Britannicus*; il fut frappé de ces vers.

Pour mérite premier, pour vertu ſingulière,
Il excelle à traîner un char dans la carrière,
A diſputer des prix indignes de ſes mains,
A ſe donner lui-même en ſpectacle aux Romains.

Dès-lors il ne danſa plus en public : & le poëte réforma le Monarque. Son union avec Madame la Ducheſſe de *la Valière* ſubſiſtait toûjours, malgré les infidélités fréquentes qu'il lui faiſait. Ces infidélités lui coûtaient peu de ſoins. Il ne trouvait guères de femmes qui lui réſiſtaſſent, & revenait toûjours à celle qui par la douceur & par la bonté de ſon caractère, par un amour vrai, & même par les chaînes de l'habitude, l'avait ſubjugué ſans art. Mais dès l'an 1669 elle s'aperçut que Madame de *Monteſpan* prenait de l'aſcendant; elle combattit avec ſa douceur ordinaire; elle ſupporta le chagrin d'être témoin longtems du triomphe de ſa rivale; & ſans preſque ſe plaindre, elle ſe crut

encor heureuſe dans ſa douleur, d'être conſidérée du Roi qu'elle aimait toûjours, & de le voir ſans en être aimée.

Enfin, en 1675, elle embraſſa la reſſource des ames tendres, auxquelles il faut des ſentimens profonds qui les ſubjuguent. Elle crut que DIEU ſeul pouvait ſuccéder dans ſon cœur à ſon amant. Sa converſion fut auſſi célèbre que ſa tendreſſe. Elle ſe fit carmélite à Paris, & perſévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeûner rigoureuſement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue; tout cela ne rebuta point la délicateſſe d'une femme accoutumée à tant de gloire, de molleſſe & de plaiſirs. Elle vécut dans ces auſtérités depuis 1675 juſqu'en 1710, ſous le nom ſeul de *Sœur de la Miſéricorde*. Un Roi, qui punirait ainſi une femme coupable, ſerait un tyran; & c'eſt ainſi que tant de femmes ſe ſont punies d'avoir aimé. Il n'y a preſque point d'exemples de politiques qui ayent pris ce parti rigoureux. Les crimes de la politique ſembleraient cependant exiger plus d'expiations que les faibleſſes de l'amour; mais ceux qui gouvernent les ames, n'ont guères d'empire que ſur les faibles.

On ſait que quand on annonça à *Sœur Louiſe de la Miſéricorde* la mort du Duc de *Vermandois* qu'elle avait eu du Roi, elle dit: *Je dois pleurer ſa naiſſance encor plus que ſa mort*. Il lui reſta une fille, qui fut de tous les enfans du Roi la plus reſſemblante à ſon père, & qui épouſa le Prince *Armand de Conti* couſin du grand *Condé*.

Cependant la Marquiſe de *Monteſpan* jouiſſait de ſa faveur, avec autant d'éclat & d'empire que Madame de *la Valière* avait eu de modeſtie.

Tandis que Madame de *la Valière* & Madame de *Monteſpan* ſe diſputaient encor la première place dans

Digitized by Google

le cœur du Roi, toute la Cour était occupée d'intrigues d'amour. *Louvois* même était ſenſible. Parmi pluſieurs maîtreſſes qu'eut ce Miniſtre, dont le caractère dur ſemblait ſi peu fait pour l'amour, il y eut une Madame du *Frénoi*, femme d'un de ſes commis, pour laquelle il eut depuis le crédit de faire ériger une charge chez la Reine; on la fit Dame du lit: elle eut les grandes entrées. Le Roi, en favoriſant ainſi juſqu'aux goûts de ſes Miniſtres, voulait juſtifier les ſiens.

C'eſt un grand exemple du pouvoir des préjugés & de la coutume, qu'il fût permis à toutes les femmes mariées d'avoir des amans, & qu'il ne le fût pas à la petite-fille de *Henri IV* d'avoir un mari. Mademoiſelle, après avoir refuſé tant de Souverains, après avoir eu l'eſpérance d'épouſer *Louis XIV*, voulut faire à quarante-trois ans la fortune d'un Gentilhomme. Elle obtint la permiſſion d'épouſer *Pégtuilin*, du nom de *Caumont*, Comte de *Lauſun*, le dernier qui fut Capitaine d'une compagnie des cent Gentilshommes au bec-de-corbin qui ne ſubſiſtent plus, & le premier pour qui le Roi avait créé la charge de Colonel-Général des Dragons. Il y avait cent exemples de Princeſſes, qui avaient épouſé des Gentilshommes: les Empereurs Romains donnaient leurs filles à des Sénateurs: les filles des Souverains de l'Aſie, plus puiſſans & plus deſpotiques qu'un Roi de France, n'épouſent jamais que des eſclaves de leurs pères.

Mademoiſelle donnait tous ſes biens, eſtimés vingt millions, au Comte de *Lauſun*; quatre Duchés, la Souveraineté de Dombes, le Comté d'Eu, le palais d'Orléans qu'on nomme le Luxembourg. Elle ne ſe réſervait rien, abandonnée toute entière à l'idée flatteuſe de faire à ce qu'elle aimait une plus grande fortune qu'aucun Roi n'en a fait à aucun ſujet. Le contrat était dreſſé. *Lauſun* fût un jour Duc de *Montpenſier*. Il ne manquait plus que la ſignature. Tout était prêt, lorſque le Roi aſſailli par les repréſentations des Prin-

Digitized by Google

ces, des Miniſtres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira ſa parole, & défendit cette alliance. Il avait écrit aux Cours étrangères pour annoncer le mariage; il écrivit la rupture. On le blâma de l'avoir permis; on le blâma de l'avoir défendu. Il pleura de rendre Mademoiſelle malheureuſe. Mais ce même Prince qui s'était attendri en lui manquant de parole, fit enfermer *Lauſun* en Novembre 1670, au château de Pignerol, pour avoir épouſé en ſecret la Princeſſe, qu'il lui avait permis quelques mois auparavant d'épouſer en public. Il fut enfermé dix années entières. Il y a plus d'un Royaume, où un Monarque n'a pas cette puiſſance; ceux qui l'ont, ſont plus chéris quand ils n'en font pas d'uſage. Le citoyen, qui n'offenſe point les loix de l'équité, doit-il être puni ſi ſévérement par celui qui repréſente l'Etat? N'y a-t-il pas une très grande différence entre déplaire à ſon Souverain, & trahir ſon Souverain? Un Roi doit-il traiter un homme plus durement que la loi ne le traiterait?

Ceux qui ont écrit (*a*) que Madame de *Monteſpan*, après avoir empêché le mariage, irritée contre le Comte de *Lauſun*, qui éclatait en reproches violens, exigea de *Louis XIV* cette vengeance, ont fait bien plus de tort à ce Monarque. Il y aurait eu à la fois de la tyrannie & de la puſillanimité, à ſacrifier à la colère d'une femme, un brave homme, un favori, qui privé par lui de la plus grande fortune, n'aurait fait d'autre faute que de s'être trop plaint de Madame de *Monteſpan*. Qu'on pardonne ces réflexions; les droits de l'humanité les arrachent. Mais en même tems l'équité veut que *Louis XIV* n'ayant fait dans tout ſon règne aucune action de cette nature, on ne l'accuſe pas d'une injuſtice ſi cruelle. C'eſt bien aſſez

(*a*) L'origine de cette imputation, qu'on trouve dans tant d'hiſtoriens, vient du *Segraiſiana*. C'eſt un recueil poſthume de quelques converſations de *Ségrais*, preſque toutes falſifiées. Il eſt plein de contradictions; & l'on ſait qu'aucun de ces *ana* ne mérite de créance.

qu'il ait puni avec tant de sévérité un mariage clandestin, une liaison innocente, qu'il eût mieux fait d'ignorer. Retirer sa faveur était très juste; la prison était trop dure.

Ceux qui ont douté de ce mariage secret, n'ont qu'à lire attentivement les mémoires de Mademoiselle. Ces mémoires apprennent ce qu'elle ne dit pas. On voit que cette même Princesse, qui s'était plainte si amérement au Roi de la rupture de son mariage, n'osa se plaindre de la prison de son mari. Elle avoue qu'on la croyait mariée; elle ne dit point qu'elle ne l'était pas: & quand il n'y aurait que ces paroles: *Je ne peux ni ne dois changer pour lui:* elles seraient décisives.

Lauzun & *Fouquet* furent étonnés de se rencontrer dans la même prison; mais *Fouquet* surtout, qui dans sa gloire & dans sa puissance avait vu de loin *Péguilin* dans la foule comme un Gentilhomme de province sans fortune, le crut fou, quand celui-ci lui conta qu'il avait été le favori du Roi, & qu'il avait eu la permission d'épouser la petite-fille de *Henri IV* avec tous les biens & les titres de la maison de *Montpensier*.

Après avoir langui dix ans en prison, il en sortit enfin; mais ce ne fut qu'après que Madame de *Montespan* eut engagé Mademoiselle à donner la Souveraineté de Dombes & le Comté d'Eu, au Duc du Maine encor enfant, qui les posséda après la mort de cette Princesse. Elle ne fit cette donation, que dans l'espérance que Monsieur de *Lauzun* serait reconnu pour son époux; elle se trompa: le Roi lui permit seulement de donner à ce mari secret & infortuné les terres de St. Fargeau & de Thiers, avec d'autres revenus considérables que *Lauzun* ne trouva pas suffisans. Elle fut réduite à être secrettement sa femme, & à n'en être pas bien traitée en public. Mal-

heureuſe à la Cour, malheureuſe chez elle, ordinaire effet des paſſions, elle mourut en 1693. (*b*)

Pour le Comte de *Lauſun*, il paſſa enſuite en Angleterre en 1688. Toûjours deſtiné aux avantures extraordinaires, il conduiſit en France la Reine épouſe de *Jacques II* & ſon fils au berceau. Il fut fait Duc. Il commanda en Irlande avec peu de ſuccès, & revint avec plus de réputation attachée à ſes avantures, que de conſidération perſonnelle. Nous l'avons vu mourir fort âgé, & oublié, comme il arrive à tous ceux qui n'ont eu que de grands événemens ſans avoir fait de grandes choſes.

Cependant Madame de *Monteſpan* était toute-puiſſante dès le commencement des intrigues dont on vient de parler.

Athenaïs de Mortemar, femme du Marquis de *Monteſpan*, ſa ſœur aînée la Marquiſe de *Thiange*, & ſa cadette pour qui elle obtint l'abbaye de Fontevrault, étaient les plus belles femmes de leur tems; & toutes trois joignaient à cet avantage des agrémens ſinguliers dans l'eſprit. Le Duc de *Vivonne* leur frère, Maréchal de France, était auſſi un des hommes de la Cour, qui avait le plus de goût & de lecture. C'était lui à qui le Roi diſait un jour : *Mais à quoi ſert de lire ?*

(*b*) On a imprimé à la fin de ſes mémoires une hiſtoire des amours de Mademoiſelle & de Monſieur de *Lauſun*. C'eſt l'ouvrage de quelque valet de chambre. On y a joint des vers dignes de l'hiſtoire & de toutes les inepties qu'on était en poſſeſſion d'imprimer en Hollande.

On doit mettre au même rang la plûpart des contes qui ſe trouvent dans les mémoires de Mad. de *Maintenon*, faits par le nommé *La Beaumelle* : il y eſt dit qu'en 1681 un des Miniſtres du Duc de Lorraine vint déguiſé en mendiant ſe préſenter dans une égliſe à Mademoiſelle, lui montra une paire d'heures, ſur leſquelles il était écrit : *De la part du Duc de Lorraine* : & qu'enſuite il négocia avec

Le Duc de *Vivonne*, qui avait de l'embonpoint & de belles couleurs, répondit: „ La lecture fait à l'eſprit, „ ce que vos perdrix font à mes joues. “

Ces quatre perſonnes plaiſaient univerſellement, par un tour ſingulier de converſation mêlé de plaiſanterie, de naïveté & de fineſſe, qu'on appellait l'eſprit des *Mortemar*. Elles écrivaient toutes avec une légéreté & une grace particulière. On voit par-là combien eſt ridicule ce conte que j'ai entendu encor renouveller, que Madame de *Monteſpan* était obligée de faire écrire ſes lettres au Roi par Madame *Scarron*; & que c'eſt là ce qui en fit ſa rivale, & ſa rivale heureuſe.

Madame *Scarron*, depuis Madame de *Maintenon*, avait à la vérité plus de lumières acquiſes par la lecture; ſa converſation était plus douce, plus inſinuante. Il y a des lettres d'elle, où l'art embellit le naturel, & dont le ſtile eſt très élégant. Mais Madame de *Monteſpan* n'avait beſoin d'emprunter l'eſprit de perſonne; & elle fut longtems favorite, avant que Madame de *Maintenon* lui fût préſentée.

Le triomphe de Madame de *Monteſpan* éclata au voyage que le Roi fit en Flandre en 1670. La ruine des Holkandais fut préparée dans ce voyage, au mi-

elle pour l'engager à déclarer le Duc ſon héritier. Tom. II. pag. 204. Cette fable eſt priſe de l'avanture vraie ou fauſſe de la Reine *Clotilde*. Mademoiſelle n'en parle point dans ſes mémoires, où elle n'omet pas les petits faits. Le Duc de Lorraine n'avait aucun droit à la ſucceſſion de Mademoiſelle: de plus elle avait fait en 1679 le Duc du Maine & le Comte de Toulouſe ſes héritiers.

L'auteur de ces miſérables mémoires dit pag. 207. que le Duc de *Lauſun* à ſon retour ne vit dans Mademoiſelle qu'*une fille brûlante d'un amour impur*: elle était ſa femme, & il l'avoue. Il eſt difficile d'écrire plus d'impoſtures dans un ſtile plus indécent.

Digitized by Google

lieu des plaisirs. Ce fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux.

Le Roi qui fit tous ses voyages de guerre à cheval, fit celui-ci pour la première fois dans un carrosse à glaces. Les chaises de poste n'étaient point encor inventées. La Reine, *Madame* sa belle-sœur, la Marquise de *Montespan*, étaient dans cet équipage superbe, suivi de beaucoup d'autres; & quand Madame de *Montespan* allait seule, elle avait quatre Gardes-du-corps aux portières de son carrosse. Le Dauphin arriva ensuite avec sa Cour, Mademoiselle avec la sienne; c'était avant la fatale avanture de son mariage: elle partageait en paix tous ces triomphes, & voyait avec complaisance son amant favori du Roi, à la tête de sa compagnie des Gardes. On faisait porter dans les villes où l'on couchait, les plus beaux meubles de la Couronne. On trouvait dans chaque ville un bal masqué ou paré, ou des feux d'artifice. Toute la maison de guerre accompagnait le Roi, & toute la maison de service précédait ou suivait. Les tables étaient tenues comme à St. Germain. La Cour visita dans cette pompe toutes les villes conquises. Les principales Dames de Bruxelles, de Gand, venaient voir cette magnificence. Le Roi les invitait à sa table; il leur faisait des présens pleins de galanterie. Tous les Officiers des troupes en garnison recevaient des gratifications. Il en coûta plusieurs fois quinze cent louis d'or par jour en libéralités.

Tous les honneurs, tous les hommages, étaient pour Madame de *Montespan*, excepté ce que le devoir donnait à la Reine. Cependant cette Dame n'était pas du secret. Le Roi savait distinguer les affaires d'Etat des plaisirs.

Madame, chargée seule de l'union des deux Rois & de la destruction de la Hollande, s'embarqua à Dunkerque sur la flotte du Roi d'Angleterre *Charles II*

Digitized by Google

ſon frère, avec une partie de la Cour de France. Elle menait avec elle Mademoiſelle de *Kéroual*, depuis Ducheſſe de Portſmouth, dont la beauté égalait celle de Madame de *Monteſpan*. Elle fut depuis en Angleterre, ce que Madame de *Monteſpan* était en France, mais avec plus de crédit. Le Roi *Charles* fut gouverné par elle, juſqu'au dernier moment de ſa vie; & quoique ſouvent infidelle, il fut toûjours maîtriſé. Jamais femme n'a conſervé plus longtems ſa beauté; nous lui avons vu à l'âge de près de ſoixante & dix ans, une figure encor noble & agréable, que les années n'avaient point flétrie.

Madame alla voir ſon frère à Cantorbéri, & revint avec la gloire du ſuccès. Elle en jouiſſait, lorſqu'une mort ſubite & douloureuſe l'enleva à l'âge de vingt-ſix ans, le 30 Juin 1670. La Cour fût dans une douleur & dans une conſternation que le genre de mort augmentait. Cette Princeſſe s'était crue empoiſonnée. L'Ambaſſadeur d'Angleterre, *Montaigu*, en était perſuadé; la Cour n'en doutait pas; & toute l'Europe le diſait. Un des anciens domeſtiques de la maiſon de ſon mari, m'a nommé celui qui (ſelon lui) donna le poiſon. „ Cet homme, me diſait-il, qui n'était „ pas riche, ſe retira immédiatement après en Nor„ mandie, où il acheta une terre, dans laquelle il „ vécut longtems avec opulence. Ce poiſon (ajoutait-il) „ était de la poudre de diamant miſe au-lieu „ de ſucre dans des fraiſes. " La Cour & la ville penſèrent que Madame avait été empoiſonnée dans un verre d'eau de chicorée, (*c*) après lequel elle éprouva d'horribles douleurs, & bientôt les convulſions de la mort. Mais la malignité humaine & l'amour de l'extraordinaire furent les ſeules raiſons de cette perſuaſion générale. Le verre d'eau ne pouvait être empoi-

(*c*) Voyez l'hiſtoire de Madame *Henriette d'Angleterre* par Mad. la Comteſſe de *la Fayette*, pag. 171, édition de 1742.

ſonné, puiſque Madame de *la Fayette* & une autre perſonne burent le reſte ſans reſſentir la plus légère incommodité. La poudre de diamant n'eſt pas plus un venin (*d*) que la poudre de corail. Il y avait longtems que Madame était malade d'un abcès qui ſe formait dans le foie. Elle était très mal-ſaine, & même avait accouché d'un enfant abſolument pourri. Son mari, trop ſoupçonné dans l'Europe, ne fut ni avant ni après cet événement accuſé d'aucune action qui eût de la noirceur; & on trouve rarement des criminels qui n'ayent fait qu'un grand crime. Le genre humain ſerait trop malheureux, s'il était auſſi commun de commettre des choſes atroces, que de les croire.

On prétendit, que le Chevalier de *Lorraine* favori de Monſieur, pour ſe venger d'un exil & d'une priſon que ſa conduite coupable auprès de Madame lui avait attiré, s'était porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention, que le Chevalier de *Lorraine* était alors à Rome, & qu'il eſt bien difficile à un Chevalier de Malthe de vingt ans, qui eſt à Rome, d'acheter à Paris la mort d'une grande Princeſſe.

Il n'eſt que trop vrai, qu'une faibleſſe & une indiſcrétion du Vicomte de *Turenne* avaient été la première cauſe de toutes ces rumeurs odieuſes, qu'on ſe plaît encor à réveiller. Il était à ſoixante ans l'amant de Madame de *Coatquen* & ſa dupe, comme il l'avait été de Madame de *Longueville*. Il révéla à cette

(*d*) Des fragmens de diamant & de verre pouraient par leurs pointes percer une tunique des entrailles & la déchirer: mais auſſi on ne pourait les avaler, & on ſerait averti tout-d'un-coup du danger par l'excoriation du palais & du goſier. La poudre impalpable ne peut nuire, & ſerait bien plutôt un remède, comme la limaille de fer. Les médecins qui ont rangé le diamant au nombre des poiſons, auraient dû diſtinguer le diamant réduit en poudre impalpable du diamant groſſiérement pilé.

Digitized by Google

Dame le ſecret de l'Etat qu'on cachait au frère du Roi. Madame de *Coatquen*, qui aimait le Chevalier de *Lorraine*, le dit à ſon amant : celui-ci en avertit Monſieur. L'intérieur de la maiſon de ce Prince fut en proie à tout ce qu'ont de plus amer les reproches & les jalouſies. Ces troubles éclatèrent avant le voyage de Madame. L'amertume redoubla à ſon retour. Les emportemens de Monſieur, les querelles de ſes favoris avec les amis de Madame, remplirent la maiſon de confuſion & de douleur. Madame, quelque tems avant ſa mort, reprochait avec des plaintes douces & attendriſſantes, à la Marquiſe de *Coatquen*, les malheurs dont elle était cauſe. Cette Dame, à genoux auprès de ſon lit, & arroſant ſes mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de *Venceslas :*

J'allais... j'étais... l'amour a ſur moi tant d'empire.
Je m'égare, Madame, & ne puis que vous dire...

Le Chevalier de *Lorraine*, auteur de ces diſſentions, fut d'abord envoyé par le Roi à Pierre-en-Ciſe ; le Comte de *Marſan* de la Maiſon de *Lorraine*, & le Marquis depuis Maréchal de *Villeroi*, furent exilés. Enfin on regarda comme la ſuite coupable de ces démêlés, la mort naturelle de cette malheureuſe Princeſſe.

Ce qui confirma le public dans le ſoupçon de poiſon, c'eſt que vers ce tems on commença à connaître ce crime en France. On n'avait point employé cette vengeance des lâches dans les horreurs de la guerre civile. Ce crime, par une fatalité ſingulière, infecta la France dans le tems de la gloire & des plaiſirs qui adouciſſaient les mœurs, ainſi qu'il ſe gliſſa dans l'ancienne Rome aux plus beaux jours de la République.

Deux Italiens, dont l'un s'appellait *Exili*, travaillèrent longtems avec un apoticaire Allemand nommé *Glaſer*, à chercher ce qu'on appelle *la pierre philoſo-*

Digitized by Google

phale. Les deux Italiens y perdirent le peu qu'ils avaient, & voulurent par le crime réparer le tort de leur folie. Ils vendirent ſecrettement des poiſons. La confeſſion, le plus grand frein de la méchanceté humaine, mais dont on abuſe en croyant pouvoir faire des crimes qu'on croit expier; la confeſſion, dis-je, fit connaître au Grand-pénitencier de Paris, que quelques perſonnes étaient mortes empoiſonnées. Il en donna avis au Gouvernement. Les deux Italiens ſoupçonnés furent mis à la Baſtille; l'un des deux y mourut. *Exili* y reſta ſans être convaincu; & du fond de ſa priſon, il répandit dans Paris ces funeſtes ſecrets, qui coûtèrent la vie au Lieutenant-Civil *d'Aubrai* & à ſa famille, & qui firent enfin ériger la Chambre des poiſons, qu'on nomme *la Chambre ardente.*

L'amour fut la première ſource de ces horribles avantures. Le Marquis de *Brinvilliers*, gendre du Lieutenant-Civil *d'Aubrai*, logea chez lui *Sainte-Croix* (*e*), Capitaine de ſon régiment, d'une trop belle figure. Sa femme lui en fit craindre les conſéquences. Le mari s'obſtina à faire demeurer ce jeune homme avec ſa femme, jeune, belle & ſenſible. Ce qui devait arriver, arriva: ils s'aimèrent. Le Lieutenant-Civil, père de la Marquiſe, fut aſſez ſévère & aſſez imprudent, pour ſolliciter une lettre de cachet, & pour faire envoyer à la Baſtille le Capitaine, qu'il ne falait envoyer qu'à ſon régiment. *Sainte-Croix* fut mis malheureuſement dans la chambre où était *Exili.* Cet Italien lui apprit à ſe venger: on en ſait les ſuites qui font frémir. La Marquiſe n'attenta point à la vie de ſon mari, qui avait eu de l'indulgence pour un amour dont lui-même était la cauſe; mais la fureur de la vengeance la porta à empoiſonner

(*e*) L'hiſtoire de *Louis XIV* ſous le nom de *la Martinière*, le nomme *l'Abbé de la Croix.* Cette hiſtoire, fautive en tout, confond les noms, les dates & les événemens.

(*f*) L'hiſtoire de *Reboulet* dit que la Ducheſſe de Bouil-

ſon père, ſes deux frères & ſa ſœur. Au milieu de tant de crimes, elle avait de la religion : elle allait ſouvent à confeſſe ; & même, lorſqu'on l'arrêta dans Liége, on trouva une confeſſion générale écrite de ſa main, qui ſervit non pas de preuve contr'elle, mais de préſomption. Il eſt faux, qu'elle eût eſſayé ſes poiſons dans les hôpitaux, comme le diſait le peuple, & comme il eſt écrit dans les *Cauſes célèbres*, ouvrage d'un avocat ſans cauſe, & fait pour le peuple. Mais il eſt vrai qu'elle eut, ainſi que *Sainte-Croix*, des liaiſons ſecrettes avec des perſonnes accuſées depuis des mêmes crimes. Elle fut brûlée en 1679 après avoir eu la tête tranchée. Mais depuis 1670 qu'*Exili* avait commencé à faire des poiſons, juſqu'en 1680, ce crime infecta Paris. On ne peut diſſimuler, que *Penautier* le receveur-général du Clergé, ami de cette femme, fut accuſé quelque tems après d'avoir mis ces ſecrets en uſage, & qu'il lui en coûta la moitié de ſon bien pour ſupprimer les accuſations.

La *Voiſin*, la *Vigoureux*, un prêtre nommé *le Sage*, & d'autres, trafiquèrent des ſecrets d'*Exili*, ſous prétexte d'amuſer les ames curieuſes & faibles par des apparitions d'eſprits. On crut le crime plus répandu qu'il n'était en effet. La Chambre ardente fut établie à l'arſenal, près de la Baſtille, en 1680. Les plus grands Seigneurs y furent cités : entr'autres, deux niéces du Cardinal *Mazarin*, la (*f*) Ducheſſe de *Bouillon*, & la Comteſſe de *Soiſſons* mère du Prince *Eugène*.

La Ducheſſe de *Bouillon* ne fut décrétée que d'ajournement perſonnel, & n'était accuſée que d'une

lon *fut décrétée de priſe de corps, & qu'elle parut devant les juges avec tant d'amis, qu'elle n'avait rien à craindre quand même elle eût été coupable.* Tout cela eſt très faux ; il n'y eut point de décret de priſe de corps contr'elle, & alors nuls amis n'auraient pu la ſouſtraire à la juſtice.

curiosité ridicule trop ordinaire alors, mais qui n'est pas du ressort de la justice. L'ancienne habitude de consulter des devins, de faire tirer son horoscope, de chercher des secrets pour se faire aimer, subsistait encor parmi le peuple, & même chez les premiers du Royaume.

Nous avons déja remarqué qu'à la naissance de *Louis XIV* on avait fait entrer l'astrologue *Morin* dans la chambre même de la Reine-mère, pour tirer l'horoscope de l'héritier de la couronne. Nous avons vu même le Duc d'Orléans régent du Royaume, curieux de cette charlatanerie qui séduisit toute l'antiquité; & toute la philosophie du célèbre Comte de *Boulainvilliers* ne put jamais le guérir de cette chimère. Elle était bien pardonnable à la Duchesse de *Bouillon*, & à toutes les Dames qui eurent les mêmes faiblesses. Le prêtre *le Sage*, la *Voisin* & la *Vigoureux* s'étaient fait un revenu de la curiosité des ignorans qui étaient en très grand nombre. Ils prédisaient l'avenir, ils faisaient voir le diable. S'ils s'en étaient tenus là, il n'y aurait eu que du ridicule dans eux & dans la Chambre ardente.

La Reynie, l'un des Présidens de cette Chambre, fut assez mal avisé pour demander à la Duchesse de *Bouillon* si elle avait vu le diable; elle répondit qu'elle le voyait dans ce moment, qu'il était fort laid & fort vilain, & qu'il était déguisé en Conseiller d'Etat. L'interrogatoire ne fut guères poussé plus loin.

L'affaire de la Comtesse de *Soissons* & du Maréchal de *Luxembourg* fut plus sérieuse. *Le Sage*, la *Voisin*, la *Vigoureux*, & d'autres complices encor étaient en prison, accusés d'avoir vendu des poisons qu'on appellait la poudre de succession; ils chargèrent tous ceux qui les étaient venus consulter. La Comtesse de *Soissons* fut du nombre. Le Roi eut la condescendance de dire à cette Princesse, que si elle se sentait coupable il lui conseillait de se retirer. Elle répondit

Digitized by Google

répondit qu'elle était très innocente, mais qu'elle n'aimait pas à être interrogée par la justice. Ensuite elle se retira à Bruxelles, où elle est morte sur la fin de 1708, lorsque le Prince *Eugène* son fils la vengeait par tant de victoires, & triomphait de *Louis XIV.*

François-Henri de Boutteville, Duc & Pair & Maréchal de France, qui unissait le grand nom de *Montmorenci* à celui de la Maison Impériale de *Luxembourg*, déja célèbre en Europe par des actions de grand capitaine, fut dénoncé à la Chambre ardente. Un de ses gens d'affaires nommé *Bonard* voulant recouvrer des papiers importans qui étaient perdus, s'adressa au prêtre *le Sage* pour les lui faire retrouver. *Le Sage* commença par exiger de lui qu'il se confessât, & qu'il allât ensuite pendant neuf jours en trois différentes églises, où il réciterait trois pseaumes.

Malgré la confession & les pseaumes les papiers ne se retrouvèrent point; ils étaient entre les mains d'une fille nommée *Dupin*. *Bonard* sous les yeux de *le Sage* fit au nom du Maréchal de *Luxembourg* une espèce de conjuration, par laquelle la *Dupin* devait devenir impuissante en cas qu'elle ne lui rendît pas les papiers. On ne sait pas trop ce que c'est qu'une fille impuissante. La *Dupin* ne rendit rien, & n'en eut pas moins d'amans.

Bonard désespéré se fit donner un nouveau plein-pouvoir par le Maréchal, & entre ce plein-pouvoir & la signature, il se trouva deux lignes d'une écriture différente, par lesquelles le Maréchal se donnait au diable.

Le Sage, *Bonard*, la *Voisin*, la *Vigoureux*, & plus de quarante accusés ayant été enfermés à la Bastille, *le Sage* déposa que le Maréchal s'était adressé au diable & à lui pour faire mourir cette *Dupin* qui n'avait

Digitized by Google

pas voulu rendre les papiers ; leurs complices ajoutaient qu'ils avaient assassiné la *Dupin* par son ordre, qu'ils l'avaient coupée en quartiers, & jettée dans la rivière.

Ces accusations étaient aussi improbables qu'atroces. Le Maréchal devait comparaître devant la Cour des Pairs ; le Parlement & les Pairs devaient revendiquer le droit de le juger ; ils ne le firent pas. L'accusé se rendit lui-même à la Bastille, démarche qui prouvait son innocence sur cet assassinat prétendu.

La Secrétaire d'Etat *Louvois* qui ne l'aimait pas, le fit enfermer dans une espèce de cachot de six pas & demi de long, où il tomba très malade. On l'interrogea le second jour, & on le laissa ensuite cinq semaines entières sans continuer son procès ; injustice cruelle envers tout particulier, & plus condamnable encor envers un Pair du Royaume. Il voulut écrire au Marquis de *Louvois* pour s'en plaindre, on ne le lui permit pas. Il fut enfin interrogé. On lui demanda s'il n'avait pas donné des bouteilles de vin empoisonnées pour faire mourir le frère de la *Dupin*, & une fille qu'il entretenait.

Il paraissait bien absurde qu'un Maréchal de France qui avait commandé des armées, eût voulu empoisonner un malheureux bourgeois & sa maîtresse sans pouvoir tirer aucun avantage d'un si grand crime.

Enfin, on lui confronta *le Sage* & un autre prêtre nommé *d'Avaux*, avec lesquels on l'accusait d'avoir fait des sortilèges pour faire périr plus d'une personne.

Tout son malheur venait d'avoir vu une fois *le Sage*, & de lui avoir demandé des horoscopes.

Parmi les imputations horribles qui faisaient la base du procès, *le Sage* dit que le Maréchal Duc de *Lu-*

Digitized by Google

xembourg avait fait un pacte avec le diable, afin de pouvoir marier son fils à la fille du Marquis de *Louvois*. L'accusé répondit, *quand Matthieu de Montmorenci épousa une Reine de France, il ne s'adressa point au diable, mais aux Etats généraux, qui déclarèrent que pour acquérir au Roi mineur l'appui des Montmorencis, il falait faire ce mariage.*

Cette réponse était fière, & n'était pas d'un coupable. Le procès dura quatorze mois. Il n'y eut de jugement ni pour, ni contre lui. La *Voisin*, la *Vigoureux* & son frère le prêtre, qui s'appellait aussi *Vigoureux*, furent brûlés avec *le Sage* à la Grève. Le Maréchal de *Luxembourg* alla quelques jours à la campagne, & revint ensuite a la Cour faire les fonctions de Capitaine des Gardes, sans voir *Louvois*, & sans que le Roi lui parlât de tout ce qui s'était passé.

Nous avons vu comment il eut depuis le commandement des armées qu'il ne demanda pas, & par combien de victoires il imposa silence à ses ennemis.

On peut juger quelles rumeurs affreuses toutes ces accusations excitaient dans Paris. Le supplice du feu, dont la *Voisin* & ses complices furent punis, mit fin aux recherches & aux crimes. Cette abomination ne fut que le partage de quelques particuliers, & ne corrompit point les mœurs douces de la nation : mais elle laissa dans les esprits un penchant funeste à soupçonner des morts naturelles, d'avoir été violentes.

Ce qu'on avait cru de la destinée malheureuse de Madame *Henriette d'Angleterre*, on le crut ensuite de sa fille *Marie-Louise*, qu'on maria en 1679 au Roi d'Espagne *Charles II*. Cette jeune Princesse partit à regret pour Madrid. Mademoiselle avait souvent dit à Monsieur, frère du Roi : *Ne menez pas si souvent votre fille à la Cour, elle sera trop malheureuse ailleurs.*

Digitized by Google

Cette jeune Princeſſe voulait épouſer Monſeigneur. *Je vous fais Reine d'Eſpagne*, lui dit le Roi, *que pourais-je de plus pour ma fille ?* „ Ah ! répondit-elle, vous „ pouriez plus pour votre niéce. " Elle fut enlevée au monde en 1689, au même âge que ſa mère. Il paſſa pour conſtant, que le Conſeil Autrichien de *Charles II* voulait ſe défaire d'elle, parce qu'elle aimait ſon pays, & qu'elle pouvait empêcher le Roi ſon mari de ſe déclarer pour les alliés contre la France. On lui envoya même de Verſailles de ce qu'on croit du contrepoiſon; précaution très incertaine, puiſque ce qui peut guérir une eſpèce de mal, peut envenimer l'autre, & qu'il n'y a point d'antidote général. Le contrepoiſon prétendu arriva après ſa mort. Ceux qui ont lu les mémoires compilés par le Marquis de *Dangeau*, trouveront que le Roi dit en ſoupant: „ La Reine d'Eſpagne „ eſt morte empoiſonnée dans une tourte d'anguille: „ la Comteſſe de *Pernits*, les Camériſtes *Zapata* & „ *Nina*, qui en ont mangé après elle, ſont mortes du „ même poiſon. "

Après avoir lu cette étrange anecdote dans ces mémoires manuſcrits, qu'on dit faits avec ſoin par un courtiſan, qui n'avait preſque point quitté *Louis XIV* pendant quarante ans, je ne laiſſai pas d'être encor en doute : je m'informai à d'anciens domeſtiques du Roi, s'il était vrai que ce Monarque, toûjours retenu dans ſes diſcours, eût jamais prononcé des paroles ſi imprudentes. Ils m'aſſurèrent tous, que rien n'était plus faux. Je demandai à Madame la Ducheſſe de *St. Pierre* qui arrivait d'Eſpagne, s'il était vrai que ces trois perſonnes fuſſent mortes avec la Reine; elle me donna des atteſtations, que toutes trois avaient ſurvécu longtems à leur maîtreſſe. Enfin je ſus que ces mémoires du Marquis de *Dangeau*, qu'on regarde comme un monument précieux, n'étaient que des *nouvelles à la main*, écrites quelquefois par un de ſes domeſtiques; & je puis répondre qu'on s'en apperçoit ſouvent au ſtile, aux inutilités & aux fauſſetés dont ce recueil eſt

Digitized by Google

rempli. Après toutes ces idées funeſtes, où la mort de *Henriette d'Angleterre* nous a conduits, il faut revenir aux événemens de la Cour qui ſuivirent ſa perte.

La Princeſſe Palatine lui ſuccéda un an après, & fut mère du Duc d'Orléans, Régent du Royaume. Il falut qu'elle renonçât au calviniſme pour épouſer Monſieur; mais elle conſerva toûjours pour ſon ancienne religion, un reſpect ſecret qu'il eſt difficile de ſecouer, quand l'enfance l'a imprimé dans le cœur.

L'avanture infortunée d'une fille d'honneur de la Reine, en 1673, donna lieu à un nouvel établiſſement. Ce malheur eſt connu par le ſonnet de l'*Avorton*, dont les vers ont été tant cités.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeſte victime. . . &c.

Les dangers attachés à l'état de fille dans une Cour galante & voluptueuſe, déterminèrent à ſubſtituer aux douze filles d'honneur qui embelliſſaient la Cour de la Reine, douze Dames du palais; & depuis, la maiſon des Reines fut ainſi compoſée. Cet établiſſement rendait la Cour plus nombreuſe & plus magnifique, en y fixant les maris & les parens de ces Dames, ce qui augmentait la ſociété & répandait plus d'opulence.

La Princeſſe de Bavière, épouſe de Monſeigneur, ajouta dans les commencemens, de l'éclat & de la vivacité à cette Cour. La Marquiſe de *Monteſpan* attirait toûjours l'attention principale: mais enfin elle ceſſait de plaire; & les emportemens altiers de ſa douleur ne ramenaient pas un cœur qui s'éloignait. Cependant elle tenait toûjours à la Cour par une grande charge, étant Surintendante de la maiſon de la Reine; & au

Roi, par ſes enfans, par l'habitude & par ſon aſcendant.

On lui conſervait tout l'extérieur de la conſidération & de l'amitié, qui ne la conſolait pas ; & le Roi, affligé de lui cauſer des chagrins violens, & entraîné par d'autres goûts, trouvait déja dans la converſation de Madame de *Maintenon*, une douceur qu'il ne goûtait plus auprès de ſon ancienne maitreſſe. Il ſe ſentait à la fois partagé entre Madame de *Monteſpan* qu'il ne pouvait quitter, Mademoiſelle de *Fontange* qu'il aimait, & Madame de *Maintenon* de qui l'entretien devenait néceſſaire à ſon ame tourmentée. Ces trois rivales de faveur tenaient toute la Cour en ſuſpens. Il paraît aſſez honorable pour *Louis XIV* qu'aucune de ces intrigues n'influât ſur les affaires générales, & que l'amour, qui troublait la Cour, n'ait jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement. Rien ne prouve mieux, ce me ſemble, que *Louis XIV* avait une ame auſſi grande que ſenſible.

Je croirais même que ces intrigues de Cour, étrangères à l'Etat, ne devraient point entrer dans l'hiſtoire, ſi le grand ſiécle de *Louis XIV* ne rendait tout intéreſſant, & ſi le voile de ces myſtères n'avait été levé par tant d'hiſtoriens, qui pour la plûpart les ont défigurés.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÉME.

Suite des particularités & anecdotes.

LA jeuneſſe, la beauté de Mademoiſelle de *Fontange*, un fils qu'elle donna au Roi en 1680, le titre de Ducheſſe dont elle fut décorée, écartaient Madame de *Maintenon* de la première place qu'elle

Digitized by Google

n'osait espérer, & qu'elle eut depuis : mais la Duchesse de *Fontange* & son fils moururent en 1681.

La Marquise de *Montespan* n'ayant plus de rivale déclarée, n'en posséda pas plus un cœur fatigué d'elle & de ses murmures. Quand les hommes ne sont plus dans leur jeunesse, ils ont presque tous besoin de la société d'une femme complaisante ; le poids des affaires rend surtout cette consolation nécessaire. La nouvelle favorite, Madame de *Maintenon*, qui sentait le pouvoir secret qu'elle acquérait tous les jours, se conduisait avec cet art, qui est si naturel aux femmes, & qui ne déplait pas aux hommes. Elle écrivait un jour à Madame de *Frontenac* sa cousine, en qui elle avait une entière confiance : „ Je le renvoye toûjours affligé, & „ jamais désespéré. " Dans ce tems, où sa faveur croissait, où Madame de *Montespan* touchait à sa chûte, ces deux rivales se voyaient tous les jours, tantôt avec une aigreur secrette, tantôt avec une confiance passagère, que la nécessité de se parler & la lassitude de la contrainte mettaient quelquefois dans leurs entretiens. (*a*) Elles convinrent de faire chacune de leur côté, des mémoires de tout ce qui se passait à la Cour. L'ouvrage ne fut pas poussé fort loin. Madame de *Montespan* se plaisait à lire quelque chose de ces mémoires à ses amis, dans les dernières années de sa vie. La dé-

(*a*) Les mémoires donnés sous le nom de Madame de *Maintenon* rapportent qu'elle dit à Madame de *Montespan*, en parlant de ses rêves : *J'ai rêvé que nous étions sur le grand escalier de Versailles : je montais : vous descendiez : je m'élevai jusqu'aux nues : vous allates à Fontevrault.* Ce conte est renouvellé d'après le fameux Duc d'*Epernon*, qui rencontra le Cardinal de *Richelieu* sur l'escalier du Louvre l'année 1624. Le Cardinal lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau ? *Non*, lui dit le Duc, *sinon que vous montez, & je descends.* Ce conte est gâté en ajoutant que d'un escalier on s'éleva jusqu'aux nues. Il faut remarquer que dans presque tous les livres d'anecdotes, dans les *ana*, on attribue presque toûjours à ceux qu'on fait parler des choses dites un siécle & même plusieurs siécles auparavant.

votion qui se mêlait à toutes ces intrigues secrettes, affermissait encor la faveur de Madame de *Maintenon*, & éloignait Madame de *Montespan*. Le Roi se reprochait son attachement pour une femme mariée, & sentait surtout ce scrupule depuis qu'il ne sentait plus d'amour. Cette situation embarrassante subsista jusqu'en 1685, année mémorable par la révocation de l'Edit de Nantes. On voyait alors des scènes bien différentes : d'un côté, le désespoir & la fuite d'une partie de la nation ; de l'autre, de nouvelles fêtes à Versailles ; Trianon & Marli bâtis, la nature forcée dans tous ces lieux de délices, & des jardins où l'art était épuisé. Le mariage du petit-fils du grand *Condé*, avec Mademoiselle de *Nantes* fille du Roi & de Madame de *Montespan*, fut le dernier triomphe de cette maîtresse, qui commençait à se retirer de la Cour.

Le Roi maria depuis deux enfans qu'il avait eus d'elle ; Mademoiselle de *Blois* avec le Duc de *Chartres* que nous avons vu depuis Régent du Royaume, & le Duc du Maine à *Louise-Bénédicte de Bourbon*, petite-fille du grand *Condé*, & sœur de Monsieur le Duc, Princesse célèbre par son esprit & par le goût des arts. Ceux qui ont seulement approché du palais royal & de Sceaux, savent combien sont faux tous les bruits populaires, recueillis dans tant d'histoires concernant ces mariages (*b*).

Avant la célébration du mariage de Monsieur le Duc avec Mademoiselle de *Nantes*, le Marquis de *Seignelai*, à cette occasion, donna au Roi une fête digne de ce Monarque, dans les jardins de Sceaux plantés par *le Nôtre* avec autant de goût que ceux de Versailles.

(*b*) Il y a plus de vingt volumes, dans lesquels vous verrez que la maison d'*Orléans* & la maison de *Condé* s'indignèrent de ces propositions ; vous lirez que la Princesse mère du Duc de Chartres menaça son fils ; vous lirez même qu'elle le frappa. Les anecdotes de la constitution

On y exécuta l'idylle de *la Paix*, compoſée par *Racine*. Il y eut dans Verſailles un nouveau carrouſel ; & après le mariage, le Roi étala une magnificence ſingulière, dont le Cardinal *Mazarin* avait donné la première idée en 1656. On établit dans le ſallon de Marli quatre boutiques, remplies de ce que l'induſtrie des ouvriers de Paris avait produit de plus riche & de plus recherché. Ces quatre boutiques étaient autant de décorations ſuperbes, qui repréſentaient les quatre ſaiſons de l'année. Madame de *Monteſpan* en tenait une avec Monſeigneur. Sa rivale Madame de *Maintenon* en tenait une autre avec le Duc du Maine. Les deux nouveaux mariés avaient chacun la leur ; Monſieur le Duc avec Madame de *Thiange* ; & Madame la Ducheſſe, à qui la bienſéance ne permettait pas d'en tenir une avec un homme à cauſe de ſa grande jeuneſſe, était avec la Ducheſſe de *Chevreuſe*. Les Dames & les hommes nommés du voyage tiraient au ſort les bijoux dont ces boutiques étaient garnies. Ainſi le Roi fit des préſens à toute la Cour, d'une manière digne d'un Roi. La loterie du Cardinal *Mazarin* fut moins ingénieuſe & moins brillante. Ces loteries avaient été miſes en uſage autrefois par les Empereurs Romains ; mais aucun d'eux n'en releva la magnificence par tant de galanterie.

Après le mariage de ſa fille, Madame de *Monteſpan* ne reparut plus à la Cour. Elle vécut à Paris avec beaucoup de dignité. Elle avait un grand revenu, mais viager ; & le Roi lui fit payer toûjours une penſion de mille louis d'or par mois. Elle allait prendre tous les ans les eaux à Bourbon, & y mariait des

rapportent ſérieuſement, que le Roi s'étant ſervi de l'Abbé *du Bois*, ſous-précepteur du Duc de Chartres, pour faire réuſſir la négociation, cet Abbé n'en vint à bout qu'avec peine, & qu'il demanda pour récompenſe le chapeau de Cardinal. Tout ce qui regarde la Cour eſt écrit ainſi dans beaucoup d'hiſtoires.

Digitized by Google

filles du voisinage qu'elle dotait. Elle n'était plus dans l'âge où l'imagination frappée par de vives impressions envoye aux carmélites. Elle mourut à Bourbon en 1707.

Un an après le mariage de Mademoiselle de *Nantes* avec Monsieur le Duc, mourut à Fontainebleau le Prince de *Condé* à l'âge de soixante-six ans, d'une maladie qui empira par l'effort qu'il fit d'aller voir Madame la Ducheſſe qui avait la petite vérole. On peut juger par cet empreſſement qui lui coûta la vie, s'il avait eu de la répugnance au mariage de son petit-fils avec cette fille du Roi & de Madame de *Montespan*, comme l'ont écrit tous ces gazetiers de mensonges, dont la Hollande était alors infectée. On trouve encor dans une hiſtoire du Prince de *Condé*, ſortie de ces mêmes bureaux d'ignorance & d'impoſture, que le Roi ſe plaiſait en toute occaſion à mortifier ce Prince, & qu'au mariage de la Princeſſe de *Conti*, fille de Madame de *la Valière*, le Secrétaire d'Etat lui refuſa le titre de *haut & puiſſant Seigneur*, comme ſi ce titre était celui qu'on donne aux Princes du Sang. L'écrivain, qui a compoſé l'hiſtoire de *Louis XIV* dans Avignon, en partie ſur ces malheureux mémoires, pouvait-il aſſez ignorer le monde & les uſages de notre Cour, pour rapporter des fauſſetés pareilles ?

Cependant après le mariage de Madame la Ducheſſe, après l'éclipſe totale de la mère, Madame de *Maintenon* victorieuſe prit un tel aſcendant, & inſpira à *Louis XIV* tant de tendreſſe & de ſcru-

(*c*) Et non pas le Chevalier de *Fourbin*, comme le diſent les mémoires de *Choiſi*. On ne prend pour confidens d'un tel ſecret que des domeſtiques affidés, & des attachés par leur ſervice à la perſonne du maître. Il n'y eut point d'acte de célébration : on n'en fait que pour conſtater un état ; & il ne s'agiſſait ici que de ce qu'on appelle un

pules, que le Roi, par le conseil du père *la Chaise*, l'épousa secrettement au mois de Janvier 1686, dans une petite chapelle qui était au bout de l'appartement occupé depuis par le Duc de Bourgogne. Il n'y eut aucun contrat, aucune stipulation. L'Archevêque de Paris, *Harlai de Chanvalon*, leur donna la bénédiction; le confesseur y assista; *Montchevreuil* (*c*) & *Bontems* premier valet de chambre y furent comme témoins. Il n'est plus permis de supprimer ce fait, rapporté dans tous les auteurs, qui d'ailleurs se sont trompés sur les noms, sur le lieu & sur les dates. *Louis XIV* était alors dans sa quarante-huitiéme année, & la personne qu'il épousait, dans sa cinquante-deuxiéme. Ce Prince, comblé de gloire, voulait mêler aux fatigues du gouvernement les douceurs innocentes d'une vie privée: ce mariage ne l'engageait à rien d'indigne de son rang: il fut toûjours problématique à la Cour, si Madame de *Maintenon* était mariée. On respectait en elle le choix du Roi, sans la traiter en Reine.

La destinée de cette Dame paraît parmi nous fort étrange, quoique l'histoire fournisse beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes & plus marquées, qui ont eu des commencemens plus petits. La Marquise de *Saint-Sebastien*, que le Roi de Sardaigne *Victor-Amédée* épousa, n'était pas au-dessus de Madame de *Maintenon*: l'Impératrice de Russie *Catherine* était fort au-dessous; & la première femme de *Jacques II* Roi d'Angleterre lui était bien inférieure, selon les préjugés de l'Europe, inconnus dans le reste du monde.

mariage de conscience. Comment peut-on rapporter qu'après la mort de l'Archevêque de Paris, *Harlai*, en 1695, près de dix ans après le mariage, *ses laquais trouvèrent dans ses vieilles culottes l'acte de célébration*? Ce conte, qui n'est pas même fait pour des laquais, ne se trouve que dans les mémoires de *Maintenon*.

Digitized by Google

Elle était d'une ancienne maiſon, petite-fille de *Théodore-Agrippa d'Aubigné*, Gentilhomme ordinaire de la chambre de *Henri IV*. Son père, *Conſtant d'Aubigné*, ayant voulu faire un établiſſement à la Caroline, & s'étant adreſſé aux Anglais, fut mis en priſon au château Trompette, & en fut délivré par la fille du Gouverneur nommé de *Cardillac*, Gentilhomme Bordelois. *Conſtant d'Aubigné* épouſa ſa bienfaictrice en 1627, & la mena à la Caroline. De retour en France avec elle au bout de quelques années, tous deux furent enfermés à Niort en Poitou par ordre de la Cour. Ce fut dans cette priſon de Niort, que naquit en 1635 *Françoiſe d'Aubigné*, deſtinée à éprouver toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, laiſſée par la négligence d'un domeſtique ſur le rivage, prête à y être dévorée d'un ſerpent, ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté chez Madame de *Neuillant*, mère de la Ducheſſe de *Navailles* ſa parente, elle fut trop heureuſe d'épouſer en 1651 *Paul Scarron*, qui logeait auprès d'elle dans la rue d'Enfer. *Scarron* était d'une ancienne famille du Parlement, illuſtrée par de grandes alliances; mais le burleſque, dont il faiſait profeſſion, l'aviliſſait en le faiſant aimer. Ce fut pourtant une fortune pour Mademoiſelle *d'Aubigné*, d'épouſer cet homme diſgracié de la nature, impotent, & qui n'avait qu'un bien très médiocre. Elle fit avant ce mariage abjuration de la religion calviniſte, qui était la ſienne comme celle de ſes ancêtres. Sa beauté & ſon eſprit la firent bientôt diſtinguer. Elle fut recherchée

(*d*) Il eſt dit dans les prétendus mémoires de *Maintenon*, Tom. I. pag. 216. qu'*elle n'eut longtems qu'un même lit avec la célèbre Ninon Lenclos, ſur les ouï-dire de l'Abbé de Châteauneuf & de l'auteur du Siècle de Louis XIV.* Mais il ne ſe trouve pas un mot de cette anecdote chez l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ni dans tout ce qui nous reſte de Mr. l'Abbé de *Châteauneuf*. L'auteur des mémoires de *Maintenon* ne cite jamais qu'au hazard. Ce fait n'eſt rapporté

avec empreſſement de la meilleure compagnie de Paris : & ce tems de ſa jeuneſſe fut ſans doute le plus heureux de ſa vie. (*d*) Après la mort de ſon mari arrivée en 1660, elle fit longtems ſolliciter auprès du Roi une petite penſion de quinze cent livres, dont *Scarron* avait joui. Enfin, au bout de quelques années le Roi lui en donna une de deux mille, en lui diſant ; „ Madame, je vous ai fait attendre longtems ; mais „ vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir ſeul ce „ mérite auprès de vous. “

Ce fait m'a été conté par le Cardinal de *Fleuri*, qui ſe plaiſait à le rapporter ſouvent, parce qu'il diſait que *Louis XIV* lui avait fait le même compliment, en lui donnant l'Evêché de Fréjus.

Cependant il eſt prouvé, par les lettres mêmes de Madame de *Maintenon*, qu'elle dut à Madame de *Monteſpan* ce léger ſecours qui la tira de la miſère. On ſe reſſouvint d'elle quelques années après, lorſqu'il falut élever en ſecret le Duc du Maine, que le Roi avait eu en 1670 de la Marquiſe de *Monteſpan*. Ce ne fut certainement qu'en 1672 qu'elle fut choiſie pour préſider à cette éducation ſecrette : elle dit dans une de ſes lettres : *Si les enfans ſont au Roi, je le veux bien ; car je ne me chargerais pas ſans ſcrupule de ceux de Madame de Monteſpan : ainſi il faut que le Roi me l'ordonne ; voilà mon dernier mot.* Madame de *Monteſpan* n'avait deux enfans qu'en 1672, le Duc du *Maine* & le Comte de *Vexin*. Les dates des lettres de Madame de *Maintenon* de 1670, dans leſ-

que dans les mémoires du Marquis de *la Fare*, pag. 190. édit. de Roterdam. C'était encor la mode de partager ſon lit avec ſes amis : & cette mode, qui ne ſubſiſte plus, était très ancienne, même à la Cour. On voit dans l'hiſtoire de France, que *Charles IX*, pour ſauver le Comte de *Briſſac* des maſſacres de la St. Barthelemi, lui propoſa de coucher au Louvre dans ſon lit ; & que le Duc de *Guiſe* & le Prince de *Condé* avaient longtems couché enſemble.

Digitized by Google

quelles elle parle de ces deux enfans, dont l'un n'était pas encor né, ſont donc évidemment fauſſes. Preſque toutes les dates de ces lettres imprimées ſont erronées. Cette infidélité pourait donner de violens ſoupçons ſur l'autenticité de ces lettres, ſi d'ailleurs on n'y reconnaiſſait pas un caractère de naturel & de vérité qu'il eſt preſque impoſſible de contrefaire.

Il n'eſt pas fort important de ſavoir en quelle année cette Dame fut chargée du ſoin des enfans naturels de *Louis XIV*; mais l'attention à ces petites vérités fait voir avec quel ſcrupule on a écrit les faits principaux de cette hiſtoire.

Le Duc du *Maine* était né avec un pied difforme. Le premier médecin *d'Aquin*, qui était dans la confidence, jugea qu'il falait envoyer l'enfant aux eaux de Barège. On chercha une perſonne de confiance, qui pût ſe charger de ce dépôt. (*e*) Le Roi ſe ſouvint de Madame *Scarron*. Monſieur de *Louvois* alla ſecrettement à Paris lui propoſer ce voyage. Elle eut ſoin depuis ce tems-là de l'éducation du Duc du *Maine*, nommée à cet emploi par le Roi, & non point par Madame de *Monteſpan*, comme on l'a dit. Elle écrivait au Roi directement; ſes lettres plûrent beaucoup. Voilà l'origine de ſa fortune: ſon mérite fit tout le reſte.

Le Roi qui ne pouvait d'abord s'accoutumer à elle, paſſa de l'averſion à la confiance, & de la confiance à l'amour. Les lettres que nous avons d'elle ſont un monument bien plus précieux qu'on ne penſe: elles découvrent ce mêlange de religion & de galanterie,

(*e*) L'auteur du roman des mémoires de Madame de *Maintenon*, lui fait dire, à la vue du château Trompette: *Voilà où j'ai été élevée*, &c. Cela eſt évidemment faux; elle avait été élevée à Niort.

Digitized by Google

de dignité & de faibleſſe, qui ſe trouve ſi ſouvent dans le cœur humain, & qui était dans celui de *Louis XIV*. Celui de Madame de *Maintenon* paraît à la fois plein d'une ambition & d'une dévotion qui ne ſe combattent jamais. Son confeſſeur *Gobelin* approuve également l'une & l'autre; il eſt directeur & courtiſan; ſa pénitente devenue ingrate envers Madame de *Monteſpan*, ſe diſſimule toûjours ſon tort. Le confeſſeur nourrit cette illuſion; elle fait venir de bonne foi la religion au ſecours de ſes charmes uſés, pour ſupplanter ſa bienfaictrice devenue ſa rivale.

Ce commerce étrange de tendreſſe & de ſcrupule de la part du Roi, d'ambition & de dévotion de la part de la nouvelle maîtreſſe, paraît durer depuis 1681 juſqu'à 1686 qui fut l'époque de leur mariage.

Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans ſon appartement qui était de plain-pied à celui du Roi, elle ſe bornait à une ſociété de deux ou trois Dames retirées comme elle; encor les voyait-elle rarement. Le Roi venait tous les jours chez elle après ſon dîner, avant & après le ſouper, & y demeurait juſqu'à minuit. Il y travaillait avec ſes Miniſtres, pendant que Madame de *Maintenon* s'occupait à la lecture, ou à quelque ouvrage des mains; ne s'empreſſant jamais de parler d'affaires d'Etat, paraiſſant ſouvent les ignorer, rejettant bien loin tout ce qui avait la plus légère apparence d'intrigue & de cabale, beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernait que de gouverner, & ménageant ſon crédit en ne l'employant qu'avec une circonſpection extrême. Elle ne profita point de ſa place, pour faire tomber toutes les dignités & tous les grands emplois dans ſa famille. Son frère, le Comte *d'Aubigné*, ancien Lieutenant-Général, ne fut pas même Maréchal de France. Un cordon bleu, & quelques parts ſecret-

Digitized by Google

tes (*f*) dans les fermes générales, furent sa seule fortune; aussi disait-il au Maréchal de *Vivonne*, frère de Madame de *Montespan*, qu'*il avait eu son bâton de Maréchal en argent comptant.*

Le Marquis de *Villette* son neveu, ou son cousin, ne fut que Chef-d'escadre. Madame de *Caylus*, fille de ce Marquis de *Villette*, n'eut en mariage qu'une pension modique donnée par *Louis XIV.* Madame de *Maintenon* en mariant sa nièce *d'Aubigné* au fils du premier Maréchal de *Noailles*, (*g*) ne lui donna que deux cent mille francs: le Roi fit le reste. Elle n'avait elle-même que la terre de Maintenon qu'elle avait achetée des bienfaits du Roi. Elle voulut que le public lui pardonnât son élévation en faveur de son désintéressement. La seconde femme du Marquis de *Villette*, depuis Madame de *Bolingbroke*, ne put jamais rien obtenir d'elle. Je lui ai souvent entendu dire qu'elle avait reproché à sa cousine le peu qu'elle faisait pour sa famille; & qu'elle lui avait dit en colère: „ Vous „ voulez jouir de votre modération, & que votre fa„ mille en soit la victime. " Madame de *Maintenon* oubliait tout, quand elle craignait de choquer les sentimens de *Louis XIV.* Elle n'osa pas même soutenir le Cardinal de *Noailles* contre le père *le Tellier*. Elle avait

(*f*) Voyez les lettres à son frère. „ Je vous conjure de „ vivre commodément, & de „ manger les dix-huit mille „ francs de l'affaire que nous „ avons faite: nous en ferons „ d'autres. "

(*g*) Le compilateur des mémoires de Madame de *Maintenon*, dit Tom. IV. pag. 200. *Rousseau, vipère acharnée contre ses bienfaiteurs, fit des couplets satyriques contre le Maréchal de Noailles.* Cela n'est pas vrai: il ne faut calomnier personne. *Rousseau*, très jeune alors, ne connaissait pas le premier Maréchal de *Noailles*. Les chansons satyriques dont il parle étaient d'un Gentilhomme nommé de *Cabanac*, qui les avouait hautement.

(*h*) Ce fait a été rapporté par le fils de l'illustre *Racine*, dans la vie de son père.

(*i*) Qui

avait beaucoup d'amitié pour *Racine ;* mais cette amitié ne fut pas assez courageuse, pour le protéger contre un léger ressentiment du Roi. Un jour, touchée de l'éloquence avec laquelle il lui avait parlé de la misère du peuple en 1698, misère toujours exagérée, mais qui fut portée réellement depuis jusqu'à une extrémité déplorable, elle engagea son ami à faire un mémoire, qui montrât le mal & le remède. Le Roi le lut ; & en ayant témoigné du chagrin, elle eut la faiblesse d'en nommer l'auteur, & celle de ne le pas défendre. *Racine*, plus faible encor, fut pénétré d'une douleur qui le mit depuis au tombeau. (*b*)

Du même fonds de caractère, dont elle était incapable de rendre service, elle l'était aussi de nuire. L'Abbé de *Choisi* rapporte, que le Ministre *Louvois* s'était jetté aux pieds de *Louis XIV* pour l'empêcher d'épouser la veuve *Scarron*. Si l'Abbé de *Choisi* savait ce fait, Madame de *Maintenon* en était instruite ; & non-seulement elle pardonna à ce Ministre, mais elle appaisa le Roi dans les mouvemens de colère que l'humeur brusque du Marquis de *Louvois* inspirait quelquefois à son Maître. (*i*)

Louis XIV, en épousant Madame de *Maintenon*, ne se donna donc qu'une compagnie agréable & sou-

(*i*) Qui croirait que dans les mémoires de Madame de *Maintenon*, Tom. III. pag. 273, il est dit que ce Ministre craignait que le Roi ne l'empoisonnât. Il est bien étrange qu'on débite à Paris des horreurs si insensées, à la suite de tant de contes ridicules.

Cette sottise atroce est fondée sur un bruit populaire qui courut à la mort du Marquis de *Louvois*. Ce Ministre prenait des eaux que *Séron* son médecin lui avait ordonnées, & que *la Ligerie* son chirurgien lui faisait boire. C'est ce même *la Ligerie* qui a donné au public le remède qu'on nomme aujourd'hui *la poudre des chartreux*. Ce *la Ligerie* m'a souvent dit qu'il avait averti Monsieur de *Louvois* qu'il risquait sa vie s'il travaillait en prenant des eaux. Le Ministre continua son travail : il mourut presque subitement le 16 Juillet 1691, &

miſe. La ſeule diſtinction publique qui faiſait ſentir ſon élévation ſecrette, c'eſt qu'à la Meſſe elle occupait une de ces petites tribunes ou lanternes dorées, qui ne ſemblaient faites que pour le Roi & la Reine. D'ailleurs, nul extérieur de grandeur. La dévotion qu'elle avait inſpirée au Roi, & qui avait ſervi à ſon mariage, devint peu-à-peu un ſentiment vrai & profond, que l'âge & l'ennui fortifièrent. Elle s'était déja donnée à la Cour & auprès du Roi la conſidération d'une fondatrice, en raſſemblant à Noiſi pluſieurs filles de qualité; & le Roi avait affecté déja les revenus de l'abbaye de St. Denis à cette communauté naiſſante. Saint-Cyr fut bâti au bout du parc de Verſailles en 1686. Elle donna alors à cet établiſſement toute ſa forme, en fit les réglemens avec *Godet Deſmarêts* Evêque de Chartres, & fut elle-même Supérieure de ce couvent. Elle y allait ſouvent paſſer quelques heures; & quand je dis que l'ennui la déterminait à ces occupations, je ne parle que d'après elle. Qu'on liſe ce qu'elle écrivait à Madame de *la Maiſonfort*, dont il eſt parlé dans le chapitre du Quiétiſme:

non pas en 1692, comme le dit l'auteur des faux mémoires. *La Ligerie* l'ouvrit, & ne trouva d'autre cauſe de ſa mort que celle qu'il avait prédite. On s'aviſa de ſoupçonner le médecin *Séron* d'avoir empoiſonné une bouteille de ces eaux. Nous avons vu combien ces funeſtes ſoupçons étaient alors communs. On prétendit qu'un Prince voiſin, que *Louvois* avait extrêmement irrité & maltraité, avait gagné le médecin *Séron*. On trouve une partie de ces anecdotes dans les mémoires du Marquis de *la Fare*, pag. 249. La famille même de *Louvois* fit mettre en priſon un Savoyard qui frottait dans la maiſon; mais ce pauvre homme très innocent fut bientôt relâché. Or ſi on ſoupçonna, quoique très mal-à-propos, un Prince ennemi de la France d'avoir voulu attenter à la vie d'un Miniſtre de *Louis XIV*, ce n'était pas certainement une raiſon pour en ſoupçonner *Louis XIV* lui-même.

Le même auteur qui dans les mémoires de *Maintenon* a raſſemblé tant de fauſſetés, prétend, au même endroit, que le Roi dit, qu'*il avait été défait la même année de trois hommes qu'il ne pouvait ſouf-*

„ Que ne puis-je vous donner mon expérience! „ que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les „ Grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! „ Ne voyez-vous pas que je meurs de triſteſſe, dans une „ fortune qu'on aurait peine à imaginer? J'ai été jeune „ & jolie; j'ai goûté les plaiſirs; j'ai été aimée partout. „ Dans un âge plus avancé, j'ai paſſé des années dans „ le commerce de l'eſprit; je ſuis venue à la faveur; „ & je vous proteſte, ma chère fille, que tous les états „ laiſſent un vuide affreux. (*k*)

Si quelque choſe pouvait détromper de l'ambition, ce ſerait aſſurément cette lettre. Madame de *Maintenon*, qui pourtant n'avait d'autre chagrin que l'uniformité de ſa vie auprès d'un grand Roi, diſait un jour au Comte *d'Aubigné* ſon frère: „ je n'y puis plus tenir, „ je voudrais être morte. " On ſait quelle réponſe il lui fit: *Vous avez donc parole d'épouſer Dieu le Père.*

A la mort du Roi, elle ſe retira entiérement à Saint-Cyr. Ce qui peut ſurprendre, c'eſt que le Roi ne lui

frère, *le Maréchal de la Feuillade*, *le Marquis de Seignelai*, *& le Marquis de Louvois*. Premiérement, Monſieur de *Seignelai* ne mourut point la même année 1691, mais en 1690. En ſecond lieu, à qui *Louis XIV*, qui s'exprimait toûjours avec circonſpection & en honnête homme, a-t-il dit des paroles ſi imprudentes & ſi odieuſes? à qui a-t-il développé une ame ſi ingrate & ſi dure? à qui a-t-il pu dire qu'il était bien aiſe d'être défait de trois hommes qui l'avaient ſervi avec le plus grand zèle? Eſt-il permis de calomnier ainſi, ſans la plus légère preuve, ſans la moindre vraiſemblance, la mémoire d'un Roi, connu pour avoir toûjours parlé ſagement? Tout lecteur ſenſé ne voit qu'avec indignation ces recueils d'impoſtures, dont le public eſt ſurchargé; & l'auteur des mémoires de *Maintenon* mériterait d'être châtié, ſi le mépris dont il abuſe ne le ſauvait de la punition.

(*k*) Cette lettre eſt autentique, & l'auteur l'avait déja vue en manuſcrit avant que le fils du grand *Racine* l'eût imprimée.

avait presque rien assuré. Il la recommanda seulement au Duc d'Orléans. Elle ne voulut qu'une pension de quatre-vingt mille livres, qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, arrivée en 1719 le 15 d'Avril. On a trop affecté d'oublier dans son épitaphe le nom de *Scarron:* ce nom n'est point avilissant, & l'omission ne sert qu'à faire penser qu'il peut l'être.

La Cour fut moins vive & plus sérieuse, depuis que le Roi commença à mener avec Madame de *Maintenon* une vie plus retirée; & la maladie considérable qu'il eut en 1686 contribua encor à lui ôter le goût de ces fêtes galantes, qui avaient jusques-là signalé presque toutes ses années. Il fut attaqué d'une fistule dans le dernier des intestins. L'art de la chirurgie, qui fit sous ce règne plus de progrès que dans tout le reste de l'Europe, n'était pas encor familiarisé avec cette maladie. Le Cardinal de *Richelieu* en était mort, faute d'avoir été bien traité. Le danger du Roi émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable, qui demandait la guérison de son Roi, les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un attendrissement général fut presque semblable à ce que nous avons vu, lorsque son successeur fut en danger de mort à Metz en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux Rois, ce qu'ils doivent à une nation qui sait aimer ainsi.

Dès que *Louis XIV* ressentit les premières atteintes de ce mal, son premier chirurgien *Félix* alla dans les hôpitaux chercher des malades qui fussent dans le même péril; il consulta les meilleurs chirurgiens; il inventa avec eux des instrumens qui abrégeaient l'opération, & qui la rendaient moins douloureuse. Le Roi la souffrit sans se plaindre. Il fit travailler ses Ministres auprès de son lit le jour même; & afin que la nouvelle de son danger ne fit aucun changement dans les Cours de l'Europe, il donna audience le lendemain aux Ambassadeurs. A ce courage d'esprit se joignait la magnanimité avec laquelle il récompensa *Félix*, il

Digitized by Google

lui donna une terre, qui valait alors plus de cinquante mille écus.

Depuis ce tems, le Roi n'alla plus aux ſpectacles. La Dauphine de Bavière, devenue mélancolique & attaquée d'une maladie de langueur qui la fit enfin mourir en 1690, ſe refuſa à tous les plaiſirs, & reſta obſtinément dans ſon appartement. Elle aimait les lettres; elle avait même fait des vers; mais dans ſa mélancolie, elle n'aimait plus que la ſolitude.

Ce fut le couvent de Saint-Cyr, qui ranima le goût des choſes d'eſprit. Madame de *Maintenon* pria *Racine*, qui avait renoncé au théatre pour le Janſéniſme & pour la Cour, de faire une tragédie qui pût être repréſentée par ſes élèves. Elle voulut un ſujet tiré de la Bible. *Racine* compoſa *Eſther*. Cette piéce, ayant d'abord été jouée dans la maiſon de Saint-Cyr, le fut enſuite pluſieurs fois à Verſailles devant le Roi dans l'hyver de 1689. Des prélats, des jéſuites, s'empreſſaient d'obtenir la permiſſion de voir ce ſingulier ſpectacle. Il paraît remarquable, que cette piéce eut alors un ſuccès univerſel; & que deux ans après, *Athalie* jouée par les mêmes perſonnes, n'en eut aucun. Ce fut tout le contraire, quand on joua ces piéces à Paris, longtems après la mort de l'auteur, & après le tems des partialités. *Athalie* repréſentée en 1717, fut reçue comme elle devait l'être, avec tranſport; & *Eſther* en 1721 n'inſpira que de la froideur, & ne reparut plus. Mais alors il n'y avait plus de courtiſans, qui reconnuſſent avec flatterie *Eſther* dans Madame de *Maintenon*, & avec malignité *Vaſthi* dans Madame de *Monteſpan*, *Aman* dans Monſieur de *Louvois*, & ſurtout les Huguenots perſécutés par ce Miniſtre, dans la proſcription des Hébreux. Le public impartial ne vit qu'une avanture ſans intérêt & ſans vraiſemblance; un Roi inſenſé, qui a paſſé ſix mois avec ſa femme ſans ſavoir, ſans s'informer même qui elle eſt; un Miniſtre aſſez ridiculement barbare pour demander au Roi qu'il extermine

toute une nation, vieillards, femmes, enfans, parce qu'on ne lui a pas fait la révérence : ce même Ministre assez bête pour signifier l'ordre de tuer tous les Juifs dans onze mois, afin de leur donner apparemment le tems de s'échapper ou de se défendre : un Roi imbécille qui sans prétexte signe cet ordre ridicule, & qui sans prétexte fait pendre subitement son favori ; tout cela, sans intrigue, sans action, sans intérêt, déplut beaucoup à quiconque avait du sens & du goût. (*l*) Mais malgré le vice du sujet, trente vers d'*Esther* valent mieux que beaucoup de tragédies qui ont eu de grands succès.

Ces amusemens ingénieux recommencèrent, pour l'éducation d'*Adélaïde de Savoie* Duchesse de Bourgogne, amenée en France à l'âge de onze ans.

C'est une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux spectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces repré-

(*l*) Il est dit dans les mémoires de *Maintenon*, que *Racine* voyant le mauvais succès d'*Esther* dans le public, s'écria, *pourquoi m'y suis-je exposé ? pourquoi n'a-t-on détourné de me faire chartreux ? Mille louis le consolèrent.*

1°. Il est faux qu'*Esther* fut alors mal reçue.

2°. Il est faux & impossible que *Racine* ait dit qu'on l'avait empêché alors de se faire chartreux, puisque sa femme vivait. L'auteur qui a tout écrit au hazard & tout confondu, devait consulter les mémoires sur la vie de *Jean Racine* par *Louis Racine* son fils. Il y aurait vu que *Jean Racine* voulait se faire chartreux avant son mariage.

3°. Il est faux que le Roi lui eût donné alors mille louis d'or. Cette fausseté est encor prouvée par les mêmes mémoires. Le Roi lui fit présent d'une charge de Gentilhomme ordinaire de sa chambre en 1690, après la représentation d'*Athalie* à Versailles. Ces minuties acquièrent quelque importance quand il s'agit d'un aussi grand-homme que *Racine*. Les fausses anecdotes sur ceux qui illustrèrent le beau siécle de *Louis XIV*, sont répétées dans tant de livres ridicules, & ces livres sont en si grand nombre,

Digitized by Google

ſentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des perſonnes royales. On éleva un petit théatre dans l'appartement de Madame de *Maintenon*. La Ducheſſe de Bourgogne, le Duc d'Orléans y jouaient avec les perſonnes de la Cour qui avaient le plus de talens. Le fameux acteur *Baron* leur donnait des leçons, & jouait avec eux. La plûpart des tragédies de *Duché*, valet de chambre du Roi, furent compoſées pour ce théatre ; & l'Abbé *Genêt*, aumônier de la Ducheſſe d'Orléans, en faiſait pour la Ducheſſe du Maine, que cette Princeſſe & ſa Cour repréſentaient.

Ces occupations formaient l'eſprit & animaient la ſociété. (*m*)

Aucun de ceux qui ont trop cenſuré *Louis XIV* ne peut diſconvenir, qu'il ne fût, juſqu'à la journée d'Hochſtet, le ſeul puiſſant, le ſeul magnifique, le ſeul grand preſque en tout genre. Car quoiqu'il y eût des héros, comme *Jean Sobieski* & des Rois de Suède, qui effaçaſſent en lui le guerrier, perſonne n'effaça le

tant de lecteurs oiſifs & mal inſtruits prennent ces contes pour des vérités, qu'on ne peut trop les prémunir contre tous ces menſonges. Et ſi on dément ſouvent l'auteur des mémoires de *Maintenon*, c'eſt que jamais auteur n'a plus menti que lui.

(*m*) Comment le Marquis de *la Fare* peut-il dire dans ſes mémoires, que *depuis la mort de Madame, ce ne fut que jeu, confuſion & impoliteſſe ?* On jouait beaucoup dans les voyages de Marli & de Fontainebleau, mais jamais chez Madame de *Maintenon* ; & la Cour fut en tout tems le modèle de la plus parfaite politeſſe. La Ducheſſe d'Orléans alors Ducheſſe de Chartres, la Ducheſſe du Maine, la Princeſſe de Conti, Madame la Ducheſſe, démentaient bien ce que le Marquis de *la Fare* avance. Cet homme, qui dans le commerce était de la plus grande indulgence, n'a preſque écrit qu'une ſatyre. Il était mécontent du gouvernement : il paſſait ſa vie dans une ſociété qui ſe faiſait un mérite de condamner la Cour ; & cette ſociété fit d'un homme très aimable, un hiſtorien quelquefois injuſte.

monarque. Il faut avouer encore, qu'il soutint ses malheurs & qu'il les répara. Il a eu des défauts; il a fait de grandes fautes : mais ceux qui le condamnent, l'auraient-ils égalé, s'ils avaient été à sa place ?

La Ducheſſe de Bourgogne croiſſait en graces & en mérite. Les éloges qu'on donnait à ſa ſœur en Eſpagne, lui inſpirèrent une émulation qui redoubla en elle le talent de plaire. Ce n'était pas une beauté parfaite ; mais elle avait le regard tel que ſon fils ; un grand air, une taille noble. Ces avantages étaient embellis par ſon eſprit, & plus encor par l'envie extrême de mériter les ſuffrages de tout le monde. Elle était, comme *Henriette d'Angleterre*, l'idole & le modèle de la Cour, avec un plus haut rang : elle touchait au trône : la France attendait du Duc de Bourgogne un gouvernement, tel que les ſages de l'antiquité en imaginèrent, mais dont l'auſtérité ſerait tempérée par les graces de cette Princeſſe, plus faites encor pour être ſenties que la philoſophie de ſon époux. Le monde ſait, comme toutes ces eſpérances furent trompées. Ce fut le ſort de *Louis XIV* de voir périr en France toute ſa famille par des morts prématurées, ſa femme à quarante-cinq ans, ſon fils unique à cinquante ; (*n*) & un an après que nous eûmes perdu ſon fils, nous vîmes ſon petit-fils le Dauphin Duc de Bourgogne, la Dauphine ſa femme, leur fils aîné le Duc de Bretagne, portés à St. Denis au même tombeau au mois d'Avril 1712 ; tandis que

(*n*) L'auteur des mémoires de Madame de *Maintenon*, Tom. IV. dans un chapitre intitulé *Mademoiſelle Choin*, dit que Monſeigneur fut amoureux d'une de ſes propres ſœurs, & qu'il épouſa enſuite Mademoiſelle *Choin*. Ces contes populaires ſont reconnus pour faux chez tous les honnêtes gens. Il faudrait être non-ſeulement contemporain, mais être muni de preuves, pour avancer de telles anecdotes. Il n'y a jamais eu le moindre indice que Monſeigneur eût épouſé Mlle *Choin*. Renouveller ainſi, au bout de ſoixante ans, des bruits de ville, ſi vagues, ſi peu vrai-

le dernier de leurs enfans, monté depuis sur le trône, était dans son berceau aux portes de la mort. Le Duc de Berri, frère du Duc de Bourgogne, les suivit deux ans après; & sa fille, dans le même tems, passa du berceau au cercueil.

Ce tems de désolation laissa dans les cœurs une impression si profonde, que dans la minorité de *Louis XV* j'ai vu plusieurs personnes, qui ne parlaient de ces pertes qu'en versant des larmes. Le plus à plaindre de tous les hommes, au milieu de tant de morts précipitées, était celui qui semblait devoir hériter bientôt du Royaume.

Ces mêmes soupçons, qu'on avait eus à la mort de Madame & à celle de *Marie-Louise* Reine d'Espagne, se réveillèrent avec une fureur singulière. L'excès de la douleur publique aurait presque excusé la calomnie, si elle avait été excusable. Il y avait du délire à penser, qu'on eût pu faire périr par un crime tant de personnes royales, en laissant vivre le seul qui pouvait les venger. La maladie, qui emporta le Dauphin Duc de Bourgogne, sa femme & son fils, était une rougeole pourprée épidémique. Ce mal fit périr à Paris en moins d'un mois plus de cinq cent personnes. Monsieur le Duc de *Bourbon*, petit-fils du Prince de *Condé*, le Duc de *la Trimouille*, Madame de *la Vrillière*, Madame de *Listenai*, en furent attaqués à la Cour. Le Marquis de *Gondrin*,

semblables, si décriés, ce n'est point écrire l'histoire; c'est compiler au hazard des scandales pour gagner de l'argent. Sur quel fondement cet écrivain a-t-il le front d'avancer pag. 244. que Madame la Duchesse de Bourgogne dit au Prince son époux, *Si j'étais morte, auriez-vous fait le troisiéme tome de votre famille?* Il fait parler *Louis XIV*, tous les Princes, tous les Ministres, comme s'il les avait écoutés. On trouve peu de pages dans ces mémoires qui ne soient remplies de ces mensonges hardis qui soulèvent tous les honnêtes gens.

Digitized by Google

fils du Duc d'*Antin*, en mourut en deux jours. Sa femme, depuis Comteſſe de Touloufe, fut à l'agonie. Cette maladie parcourut toute la France. Elle fit périr en Lorraine les aînés de ce Duc de Lorraine *François*, deſtiné à être un jour Empereur & à relever la Maiſon d'*Autriche*.

Cependant, ce fut aſſez qu'un médecin nommé *Boudin*, homme de plaiſir, hardi & ignorant, eût proféré ces paroles: „ Nous n'entendons rien à de pareilles maladies: " c'en fut aſſez, dis-je, pour que la calomnie n'eût point de frein.

Un Prince avait un laboratoire, & étudiait la chymie, ainſi que beaucoup d'autres arts: c'était une preuve ſans replique. Le cri public était affreux; il faut en avoir été témoin pour le croire. Pluſieurs écrits & quelques malheureuſes hiſtoires de *Louis XIV* éterniſeraient les ſoupçons, ſi des hommes inſtruits ne prenaient ſoin de les détruire. J'oſe dire, que frappé de tout tems de l'injuſtice des hommes, j'ai fait bien des recherches pour ſavoir la vérité. Voici

(o) L'auteur de la vie du Duc d'*Orléans* eſt le premier qui ait parlé de ces ſoupçons atroces: c'était un jéſuite nommé *La Motte*, le même qui prêcha à Rouen contre ce Prince pendant ſa régence, & qui ſe réfugia enſuite en Hollande ſous le nom de *la Hode*. Il était inſtruit de quelques faits publics. Il dit, Tom. I. pag. 112. que le Prince ſi injuſtement ſoupçonné demanda à ſe conſtituer priſonnier; & ce fait eſt très vrai. Ce jéſuite n'était pas à portée de ſavoir comment Mr. de *Canillac* s'oppoſa à cette démarche trop injurieuſe à l'innocence du Prince. Toutes les autres anecdotes qu'il rapporte ſont fauſſes. *Reboulet* qui l'a copié, dit d'après lui, pag. 143. Tom. VIII. que le dernier enfant du Duc & de la Ducheſſe de Bourgogne *fut ſauvé par du contrepoiſon de Veniſe*. Il n'y a point de contrepoiſon de Veniſe qu'on donne ainſi au hazard. La médecine ne connaît point d'antidotes généraux qui puiſſent guérir un mal dont on ne connaît point la ſource. Tous les contes qu'on a répandus dans le public en ces tems malheureux, ne ſont qu'un amas d'erreurs populaires.

C'eſt une fauſſeté de peu de

ce que m'a répété plusieurs fois le Marquis de *Canillac*, l'un des plus honnêtes hommes du Royaume, intimement attaché à ce Prince soupçonné, dont il eut depuis beaucoup à se plaindre. Le Marquis de *Canillac*, au milieu de cette clameur publique, va le voir dans son palais. Il le trouve étendu à terre, versant des larmes, aliéné par le désespoir. Son chymiste *Homberg* court se rendre à la Bastille, pour se constituer prisonnier : mais on n'avait point d'ordre de le recevoir ; on le refuse. Le Prince (qui le croirait ?) demande lui-même, dans l'excès de sa douleur, à être mis en prison ; il veut que des formes juridiques éclaircissent son innocence ; sa mère demande avec lui cette justification cruelle. La lettre de cachet s'expédie ; mais elle n'est point signée : & le Marquis de *Canillac*, dans cette émotion d'esprit, conserva seul assez de sang-froid pour sentir les conséquences d'une démarche si désespérée. Il fit que la mère du Prince s'opposa à cette lettre de cachet ignominieuse. Le Monarque qui l'accordait, & son neveu qui la demandait, étaient également malheureux. (o)

conséquence dans le compilateur des mémoires de Madame de *Maintenon*, de dire que le Duc du Maine fût alors à l'agonie ; c'est une calomnie puérile de dire, que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* accrédite ces bruits plus qu'il ne les détruit.

Jamais l'histoire n'a été deshonorée par des plus absurdes mensonges, que dans ces prétendus mémoires. L'auteur feint de les écrire en 1753. Il s'avise d'imaginer que le Duc & la Duchesse de Bourgogne, & leur fils aîné, moururent de la petite vérole ; il avance cette fausseté pour se donner un prétexte de parler de l'inoculation qu'on a faite au mois de Mai 1756. Ainsi dans la même page il se trouve qu'il parle en 1753 de ce qui est arrivé en 1756.

La littérature a été infectée de tant de sortes d'écrits calomnieux, on a débité en Hollande tant de faux mémoires, tant d'impostures sur le gouvernement & sur les citoyens, que c'est un devoir de précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGT-HUITIÉME.

Suite des anecdotes.

Louis XIV dévorait ſa douleur en public ; il ſe laiſſa voir à l'ordinaire ; mais en ſecret les reſſentimens de tant de malheurs le pénétraient & lui donnaient des convulſions. Il éprouvait toutes ces pertes domeſtiques à la ſuite d'une guerre malheureuſe, avant qu'il fût aſſuré de la paix, & dans un tems où la miſère déſolait le Royaume. On ne le vit pas ſuccomber un moment à ſes afflictions.

Le reſte de ſa vie fut triſte. Le dérangement des finances, auquel il ne pût remédier, aliéna les cœurs. Sa confiance entière pour le jéſuite *le Tellier*, homme trop violent, acheva de les révolter. C'eſt une choſe très remarquable, que le public, qui lui pardonna toutes ſes maîtreſſes, ne lui pardonna pas ſon confeſſeur. Il perdit, les trois dernières années de ſa vie, dans l'eſprit de la plûpart de ſes ſujets, tout ce qu'il avait fait de grand & de mémorable.

Privé de preſque tous ſes enfans, ſa tendreſſe, qui redoublait pour le Duc du Maine & pour le Comte de Toulouſe ſes fils légitimés, le porta à les déclarer héritiers de la couronne, eux & leurs deſcendans, au défaut des Princes du Sang, par un édit qui fut enrégiſtré ſans aucune remontrance en 1714. Il tempérait ainſi, par la loi naturelle, la ſévérité des loix de convention, qui privent les enfans nés hors du mariage, de tous droits à la ſucceſſion paternelle. Les Rois diſpenſent de cette loi. Il crut pouvoir faire pour ſon ſang, ce qu'il avait fait en faveur de pluſieurs de ſes ſujets. Il crut ſurtout pouvoir établir pour deux de ſes enfans, ce qu'il avait fait paſſer au Parlement ſans oppoſition, pour les Princes de la

Digitized by Google

Maiſon de *Lorraine*. Il égala enſuite leur rang à celui des Princes du Sang en 1715. Le procès, que les Princes du Sang intentèrent depuis aux Princes légitimés, eſt connu. Ceux-ci ont conſervé pour leurs perſonnes & pour leurs enfans les honneurs donnés par *Louis XIV*. Ce qui regarde leur poſtérité dépendra du tems, du mérite & de la fortune.

Louis XIV fut attaqué vers le milieu du mois d'Aouſt 1715, au retour de Marli, de la maladie qui termina ſes jours. Ses jambes s'enflèrent; la gangrène commença à ſe manifeſter. Le Comte de *Stair* Ambaſſadeur d'Angleterre paria, ſelon le génie de ſa nation, que le Roi ne paſſerait pas le mois de Septembre. Le Duc d'Orléans, qui au voyage de Marli avait été abſolument ſeul, eut alors toute la Cour auprès de ſa perſonne. Un empirique, dans les derniers jours de la maladie du Roi, lui donna un elixir qui ranima ſes forces. Il mangea, & l'empirique aſſura qu'il guérirait. La foule, qui entourait le Duc d'Orléans, diminua dans le moment. „ Si le Roi mange une ſeconde fois, dit le Duc d'Orléans, nous n'aurons „ plus perſonne. " Mais la maladie était mortelle. Les meſures étaient priſes, pour donner la régence abſolue au Duc d'Orléans. Le Roi ne la lui avait laiſſée que très limitée par ſon teſtament dépoſé au Parlement, ou plutôt il ne l'avait établi que chef d'un Conſeil de régence, dans lequel il n'aurait eu que la voix prépondérante. Cependant il lui dit: *Je vous ai conſervé tous les droits que vous donne votre naiſſance.* (a) C'eſt qu'il ne croyait pas qu'il y eût de loi

(a) Les mémoires de Madame de *Maintenon*, Tom. V. pag. 194. diſent que *Louis XIV* voulut faire le Duc du Maine Lieutenant-Général du Royaume. Il faut avoir des garans autentiques pour avancer une choſe auſſi extraordinaire & auſſi importante. Le Duc du Maine eût été au-deſſus du Duc d'Orléans: c'eût été tout bouleverſer: auſſi le fait eſt-il faux.

Digitized by Google

fondamentale qui donnât dans une minorité un pouvoir ſans bornes à l'héritier préſomptif du Royaume. Cette autorité ſuprême, dont on peut abuſer, eſt dangereuſe ; mais l'autorité partagée l'eſt encor davantage. Il crut qu'ayant été ſi bien obéi pendant ſa vie, il le ſerait après ſa mort, & ne ſe ſouvenait pas qu'on avait caſſé le teſtament de ſon père.

D'ailleurs perſonne n'ignore avec quelle grandeur d'ame il vit approcher la mort, diſant à Madame de Maintenon : *J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir ;* diſant à ſes domeſtiques : *Pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immortel ?* donnant tranquillement ſes ordres ſur beaucoup de choſes, & même ſur ſa pompe funèbre. Quiconque a beaucoup de témoins de ſa mort, meurt toûjours avec courage. *Louis XIII* dans ſa dernière maladie, avait mis en muſique le *De Profundis*, qu'on devait chanter pour lui. Le courage d'eſprit avec lequel *Louis XIV* vit ſa fin, fut dépouillé de cette oſtentation répandue ſur toute ſa vie. Ce courage alla juſqu'à avouer ſes fautes. Son ſucceſſeur a toûjours conſervé écrites au chevet de ſon lit, les paroles remarquables que ce Monarque lui dit, en le tenant ſur ſon lit entre ſes bras : ces paroles ne ſont point telles qu'elles ſont rapportées dans toutes les hiſtoires. Les voici fidélement copiées :

» Vous allez être bientôt Roi d'un grand Royaume. Ce que je vous recommande plus fortement, » eſt de n'oublier jamais les obligations que vous avez » à DIEU. Souvenez-vous que vous lui devez tout » ce que vous êtes. Tâchez de conſerver la paix avec

(*b*) J'ai vu de petites tentes dreſſées ſur le chemin de St. Denis. On y buvait, on y chantait, on riait. Les ſentimens des citoyens de Paris avaient paſſé juſqu'à la populace. Le jéſuite *le Tellier* était la principale cauſe de cette

» vos voisins. J'ai trop aimé la guerre ; ne m'imitez pas
» en cela, non plus que dans les trop grandes dépen-
» ses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses,
» & cherchez à connaître le meilleur pour le suivre
» toûjours Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le
» pourrez, & faites ce que j'ai eu le malheur de ne
» pouvoir faire moi-même, &c.

Ce discours est très éloigné de la petitesse d'esprit qu'on lui impute dans quelques mémoires. On lui a reproché d'avoir porté sur lui des reliques les dernières années de sa vie. Ses sentimens étaient grands, mais son confesseur qui ne l'était pas, l'avait assujetti à ces pratiques peu convenables, & aujourd'hui désusitées, pour l'assujettir plus pleinement à ses insinuations. Et d'ailleurs ces reliques qu'il avait la faiblesse de porter, lui avaient été données par Madame de *Maintenon.*

Quoique la vie & la mort de *Louis XIV* eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritait. L'amour de la nouveauté, l'approche d'un tems de minorité, où chacun se figurait une fortune, la querelle de la *Constitution* qui aigrissait les esprits ; tout fit recevoir la nouvelle de sa mort avec un sentiment qui allait plus loin que l'indifférence. Nous avons vu ce même peuple, qui en 1686 avait demandé au ciel avec larmes la guérison de son Roi malade, suivre son convoi funèbre avec des démonstrations bien différentes. On prétend que la Reine sa mère lui avait dit un jour dans sa grande jeunesse : *Mon fils, ressemblez à votre grand-père, & non pas à votre père.* Le Roi en ayant demandé la raison : *C'est*, dit-elle, *qu'à la mort de Henri IV on pleurait, & qu'on a ri à celle de Louis XIII.* (*b*)

joie universelle. J'entendis plusieurs spectateurs dire qu'il falait mettre le feu aux maisons des jésuites avec les flambeaux qui éclairaient la pompe funèbre.

Quoiqu'on lui ait reproché des petiteſſes, des duretés dans ſon zèle contre le Janſéniſme, trop de hauteur avec les étrangers dans ſes ſuccès, de la faibleſſe pour pluſieurs femmes, de trop grandes ſévérités dans des choſes perſonnelles, des guerres légérement entrepriſes, l'embraſement du Palatinat, les perſécutions contre les Réformés; cependant ſes grandes qualités & ſes actions miſes enfin dans la balance, l'ont emporté ſur ſes fautes. Le tems qui meurit les opinions des hommes a mis le ſceau à ſa réputation; & malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point ſon nom ſans reſpect, & ſans concevoir à ce nom l'idée d'un ſiécle éternellement mémorable. Si l'on conſidère ce Prince dans ſa vie privée, on le voit à la vérité trop plein de ſa grandeur, mais affable, ne donnant point à ſa mère de part au gouvernement, mais rempliſſant avec elle tous les devoirs d'un fils, & obſervant avec ſon épouſe tous les dehors de la bienſéance; bon père, bon maître, toûjours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, penſant juſte, parlant bien, & aimable avec dignité.

J'ai déja remarqué (*c*) ailleurs, qu'il ne prononça jamais les paroles qu'on lui fait dire, lorſque le premier Gentilhomme de la chambre & le Grand-Maître de la garderobe ſe diſputaient l'honneur de le ſervir: *Qu'importe lequel de mes valets me ſerve?* Un diſcours ſi groſſier ne pouvoit partir d'un homme auſſi poli & auſſi attentif qu'il l'était, & ne s'accordait guère avec ce qu'il dit un jour au Duc de *la Rochefoucault*, au ſujet de ſes dettes: *Que ne parlez-vous à vos amis?* Mot bien différent, qui par lui-même valait beaucoup,

(*c*) Tout cela eſt tiré des anecdotes imprimées parmi les mêlanges du même auteur, & fondues dans cette hiſtoire.

Digitized by Google

coup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus.

Il n'eſt pas même vrai, qu'il ait écrit au Duc de *la Rochefoucault* : „ Je vous fais mon compliment comme „ votre ami, ſur la charge de Grand-Maître de la gar- „ derobe, que je vous donne comme votre Roi. " Les hiſtoriens lui font honneur de cette lettre. C'eſt ne pas ſentir combien il eſt peu délicat, combien même il eſt dur de dire à celui dont on eſt le maître, qu'on eſt ſon maître. Cela ſerait à ſa place, ſi on écrivait à un ſujet qui aurait été rebelle : c'eſt ce que *Henri IV* aurait pu dire au Duc de *Mayenne* avant l'entière réconciliation. Le Secrétaire du cabinet *Roſe* écrivit cette lettre ; & le Roi avait trop de bon goût pour l'envoyer. C'eſt ce bon goût qui lui fit ſupprimer les inſcriptions faſtueuſes, dont *Charpentier* de l'Académie Françaiſe avait chargé les tableaux de *le Brun* dans la galerie de Verſailles ; *l'incroyable paſſage du Rhin ; la merveilleuſe priſe de Valenciennes*, &c. Le Roi ſentit que la priſe de Valenciennes, le paſſage du Rhin, diſaient davantage. *Charpentier* avait eu raiſon d'orner d'inſcriptions en notre langue les monumens de ſa patrie ; la flatterie ſeule avait nui à l'exécution.

On a recueilli quelques réponſes, quelques mots de ce Prince, qui ſe réduiſent à très peu de choſe. On prétend, que quand il réſolut d'abolir en France le Calviniſme, il dit : „ Mon grand-père aimait les Hu- „ guenots, & ne les craignait pas ; mon père ne les „ aimait point, & les craignait : moi, je ne les aime, „ ni ne les crains. "

Ayant donné en 1658 la place de premier Préſident du Parlement de Paris à Mr. de *Lamoignon* alors Maître des requêtes, il lui dit : „ Si j'avais connu un plus „ homme de bien & un plus digne ſujet, je l'aurais „ choiſi. " Il uſa à-peu-près des mêmes termes avec le Cardinal de *Noailles*, lorſqu'il lui donna l'Archevê-

ché de Paris. Ce qui fait le mérite de ces paroles, c'eſt qu'elles étaient vraies, & qu'elles inſpiraient la vertu.

On prétend qu'un prédicateur indiſcret le déſigna un jour à Verſailles : témérité qui n'eſt pas permiſe envers un particulier, encor moins envers un Roi. On aſſure que *Louis XIV* ſe contenta de lui dire : *Mon père, j'aime bien à prendre ma part d'un ſermon, mais je n'aime pas qu'on me le faſſe.* Que ce mot ait été dit ou non, il peut ſervir de leçon.

Il s'exprimait toûjours noblement & avec préciſion, s'étudiant en public à parler comme à agir en Souverain. Lorſque le Duc d'Anjou partit pour aller régner en Eſpagne, il lui dit, pour marquer l'union qui allait déſormais joindre les deux nations : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

Rien ne peut aſſurément faire mieux connaître ſon caractère que le mémoire ſuivant qu'on a tout entier écrit de ſa main. (*d*)

„ Les Rois ſont ſouvent obligés à faire des choſes
„ contre leur inclination, & qui bleſſent leur bon na-
„ turel. Ils doivent aimer à faire plaiſir, & il faut qu'ils
„ châtient ſouvent & perdent des gens à qui naturelle-
„ ment ils veulent du bien. L'intérêt de l'Etat doit mar-
„ cher le premier. On doit forcer ſon inclination, & ne
„ pas ſe mettre en état de ſe reprocher, dans quelque
„ choſe d'importance, qu'on pouvait faire mieux. Mais
„ quelques intérêts particuliers m'en ont empêché,
„ & ont déterminé les vues que je devais avoir pour

(*d*) Il eſt dépoſé à la bibliothèque du Roi depuis quelques années.

(*e*) L'abbé *Caſtel de St. Pierre*, connu par pluſieurs ouvrages ſinguliers, dans leſquels on trouve beaucoup de vues philoſophiques, & très peu de pratiquables, a laiſſé des *Annales politiques* depuis

Digitized by Google

„ la grandeur, le bien & la puiſſance de l'Etat. Souvent
„ il y a des endroits qui font peine ; il y en a de délicats
„ qu'il eſt difficile de démêler. On a des idées confuſes.
„ Tant que cela eſt, on peut demeurer ſans ſe déterminer ;
„ mais dès que l'on ſe fixe l'eſprit à quelque choſe,
„ & qu'on croit voir le meilleur parti, il le faut prendre.
„ C'eſt ce qui m'a fait réuſſir ſouvent dans ce que
„ j'ai entrepris. Les fautes que j'ai faites, & qui m'ont
„ donné des peines infinies, ont été par complaiſance,
„ & pour me laiſſer aller trop nonchalamment
„ aux avis des autres. Rien n'eſt ſi dangereux que la
„ faibleſſe de quelque nature qu'elle ſoit. Pour commander
„ aux autres, il faut s'élever au-deſſus d'eux ;
„ & après avoir entendu ce qui vient de tous les endroits,
„ on ſe doit déterminer par le jugement qu'on
„ doit faire ſans préoccupation, & penſant toûjours à
„ ne rien ordonner ni exécuter qui ſoit indigne de
„ ſoi, du caractère qu'on porte, ni de la grandeur de
„ l'Etat. Les Princes qui ont de bonnes intentions
„ & quelque connaiſſance de leurs affaires, ſoit par
„ expérience, ſoit par étude & une grande application
„ à ſe rendre capables, trouvent tant de différentes
„ choſes par leſquelles ils ſe peuvent faire connaître,
„ qu'ils doivent avoir un ſoin particulier & une application
„ univerſelle à tout. Il faut ſe garder contre
„ ſoi-même, prendre garde à ſon inclination, & être
„ toûjours en garde contre ſon naturel. Le métier de
„ Roi eſt grand, noble & flatteur, quand on ſe ſent
„ digne de bien s'acquitter de toutes les choſes auxquelles
„ il engage ; mais il n'eſt pas exempt de peines,
„ de fatigues, d'inquiétude. L'incertitude déſeſpère
„ quelquefois ; & quand on a paſſé un tems raiſonnable
„ à examiner une affaire, il faut ſe déterminer &
„ prendre le parti qu'on croit le meilleur. (e)

1658 juſqu'à 1739. Il condamne ſévérement, en pluſieurs endroits, l'adminiſtration de *Louis XIV.* Il ne veut pas ſurtout qu'on l'appelle *Louis le Grand.* Si *grand* ſignifie *parfait*, il eſt ſûr que ce titre ne lui convient pas : mais par ces mémoires écrits de la main de ce Monarque,

„ Quand on a l'Etat en vue, on travaille pour soi ; „ le bien de l'un fait la gloire de l'autre. Quand le premier est heureux, élevé & puissant, celui qui en est „ cause en est glorieux, & par conséquent doit plus „ goûter que ses sujets, par rapport à lui & à eux, tout „ ce qu'il y a de plus agréable dans la vie. Quand on „ s'est mépris, il faut réparer sa faute le plus tôt qu'il „ est possible, & que nulle considération n'en empêche, pas même la bonté.

„ En 1671 un homme mourut qui avait la charge „ de Secrétaire d'Etat, ayant le département des „ étrangers. Il était homme capable, mais non pas „ sans défauts. Il ne laissait pas de bien remplir ce „ poste, qui est très important.

„ Je fus quelque tems à penser à qui je ferais avoir „ cette charge ; & après avoir bien examiné, je trouvai qu'un homme qui avait longtems servi dans „ des ambassades, était celui qui la remplirait le „ mieux. (*f*)

„ Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé „ de tout le monde, ce qui n'arrive pas toûjours. Je „ le mis en possession de cette charge à son retour. Je „ ne le connaissais que de réputation & par les commissions dont je l'avais chargé, & qu'il avait bien „ exécutées ; mais l'emploi que je lui ai donné s'est „ trouvé trop grand & trop étendu pour lui. Je n'ai „ pas profité de tous les avantages que je pouvais „ avoir, & tout cela par complaisance & bonté. Enfin „ il a fallu que je lui ordonne de se retirer, parce que „ tout ce qui passait par lui, perdait de la grandeur „ & de la force qu'on doit avoir en exécutant les „ ordres d'un Roi de France. Si j'avais pris le parti

(*f*) Il paraît qu'il avait d'aussi bons principes de gouvernement, pour le moins, que l'Abbé de *St. Pierre*. Ces mémoires de l'Abbé de *St. Pierre* n'ont rien de curieux que

„ de l'éloigner plus tôt, j'aurais évité les inconvéniens „ qui me ſont arrivés, & je ne me reprocherais pas „ que ma complaiſance pour lui a pu nuire à l'Etat. „ J'ai fait ce détail pour faire voir un exemple de ce „ que j'ai dit ci-devant. "

Ce monument ſi précieux, & juſqu'à préſent inconnu, dépoſe à la poſtérité en faveur de la droiture & de la magnanimité de ſon ame. On peut même dire qu'il ſe juge trop ſévérement, qu'il n'avait nul reproche à ſe faire ſur Monſieur de *Pompone*, puiſque les ſervices de ce Miniſtre & ſa réputation avaient déterminé le choix du Prince confirmé par l'approbation univerſelle; & s'il ſe condamne ſur le choix de Monſieur de *Pompone*, qui eut au moins le bonheur de ſervir dans les tems les plus glorieux, que ne devait-il pas ſe dire ſur Monſieur de *Chamillart*, dont le miniſtère fut ſi infortuné & condamné ſi univerſellement ?

Il avait écrit pluſieurs mémoires dans ce goût, ſoit pour ſe rendre compte à lui-même, ſoit pour l'inſtruction du Dauphin Duc de Bourgogne. Ces réflexions vinrent après les événemens. Il eût approché davantage de la perfection où il avait le mérite d'aſpirer, s'il eût pu ſe former une philoſophie ſupérieure à la politique ordinaire & aux préjugés; philoſophie que dans le cours de tant de ſiécles on voit pratiquée par ſi peu de Souverains, & qu'il eſt bien pardonnable aux Rois de ne pas connaître, puiſque tant d'hommes privés l'ignorent.

Voici une partie des inſtructions qu'il donne à ſon petit-fils *Philippe V* partant pour l'Eſpagne. Il les écrivit à la hâte, avec une négligence qui découvre bien

la bonne foi groſſière avec laquelle cet homme ſe croit fait pour gouverner.

(*f*) Mr. de *Pompone*.

mieux l'ame, qu'un discours étudié. On y voit le père & le Roi.

„ Aimez les Espagnols & tous vos sujets attachés „ à vos couronnes & à votre personne. Ne préférez „ pas ceux qui vous flatteront le plus ; estimez ceux „ qui pour le bien hazarderont de vous déplaire. Ce „ sont là vos véritables amis.

„ Faites le bonheur de vos sujets ; & dans cette „ vue n'ayez de guerre que lorsque vous y serez for- „ cé, & que vous en aurez bien considéré & bien „ pesé les raisons dans votre Conseil.

„ Essayez de remettre vos finances ; veillez aux In- „ des & à vos flottes ; pensez au commerce ; vivez „ dans une grande union avec la France ; rien n'étant „ si bon pour nos deux puissances, que cette union „ à laquelle rien ne pourra résister. (g)

„ Si vous êtes contraint de faire la guerre, met- „ tez-vous à la tête de vos armées.

„ Songez à rétablir vos troupes partout, & com- „ mencez par celles de Flandre.

„ Ne quittez jamais vos affaires pour votre plaisir ; „ mais faites-vous une sorte de règle qui vous donne „ des tems de liberté & de divertissement.

„ Il n'y en a guères de plus innocens que la chasse „ & le goût de quelque maison de campagne, pour- „ vu que vous n'y fassiez pas trop de dépense.

„ Donnez une grande attention aux affaires quand „ on vous en parle ; écoutez beaucoup dans le com- „ mencement, sans rien décider.

(g) On voit qu'il se trompa dans cette conjecture.

Digitized by Google

„ Quand vous aurez plus de connaiſſance, ſouve-
„ nez-vous que c'eſt à vous à décider ; mais quelque
„ expérience que vous ayez, écoutez toûjours tous les
„ avis & tous les raiſonnemens de votre Conſeil, avant
„ que de faire cette déciſion.

„ Faites tout ce qui vous ſera poſſible pour bien
„ connaître les gens les plus importans, afin de vous
„ en ſervir à propos.

„ Tâchez que vos Vice-Rois & Gouverneurs ſoient
„ toûjours Eſpagnols.

„ Traitez bien tout le monde ; ne dites jamais rien
„ de fâcheux à perſonne ; mais diſtinguez les gens
„ de qualité & de mérite.

„ Témoignez de la reconnaiſſance pour le feu Roi,
„ & pour tous ceux qui ont été d'avis de vous choiſir
„ pour lui ſuccéder.

„ Ayez une grande confiance au Cardinal *Porto-*
„ *Carrero*, & lui marquez le gré que vous lui ſavez
„ de la conduite qu'il a tenue.

„ Je crois que vous devez faire quelque choſe de
„ conſidérable pour l'Ambaſſadeur qui a été aſſez heu-
„ reux pour vous demander & pour vous ſaluer le
„ premier en qualité de ſujet.

„ N'oubliez pas *Bedmar*, qui a du mérite, & qui
„ eſt capable de vous ſervir.

„ Ayez une entière créance au Duc d'*Harcourt* ; il
„ eſt habile homme, & honnête homme, & ne vous
„ donnera des conſeils que par rapport à vous.

„ Tenez tous les Français dans l'ordre.

„ Traitez bien vos domeſtiques, mais ne leur donnez pas trop de familiarité, & encor moins de „ créance. Servez-vous d'eux tant qu'ils ſeront ſages; „ renvoyez-les à la moindre faute qu'ils feront, & ne „ les ſoutenez jamais contre les Eſpagnols.

„ N'ayez de commerce avec la Reine douairière „ que celui dont vous ne pouvez vous diſpenſer. Faites enſorte qu'elle quitte Madrid, & qu'elle ne ſorte „ pas d'Eſpagne. En quelque lieu qu'elle ſoit, obſervez ſa conduite, & empêchez qu'elle ne ſe mêle „ d'aucune affaire. Ayez pour ſuſpects ceux qui auront „ trop de commerce avec elle.

„ Aimez toûjours vos parens. Souvenez-vous de la „ peine qu'ils ont eu à vous quitter. Conſervez un „ grand commerce avec eux dans les grandes choſes „ & dans les petites. Demandez-nous ce que vous „ auriez beſoin ou envie d'avoir qui ne ſe trouve pas „ chez vous; nous en uſerons de même avec vous.

„ N'oubliez jamais que vous êtes Français, & ce „ qui peut vous arriver. Quand vous aurez aſſuré la „ ſucceſſion d'Eſpagne par des enfans, viſitez vos „ royaumes, allez à Naples & en Sicile, paſſez à Milan & venez en Flandre; (*b*) ce ſera une occaſion „ de nous revoir: en attendant viſitez la Catalogne, „ l'Arragon, & autres lieux. Voyez ce qu'il y aura à „ faire pour Ceuta.

„ Jettez quelque argent au peuple quand vous ſerez „ en Eſpagne, & ſurtout en entrant à Madrid.

(*b*) Cela ſeul peut ſervir à confondre tant d'hiſtoriens qui ſur la foi des mémoires infidèles écrits en Hollande, ont rapporté un prétendu traité (ſigné par *Philippe V.* avant ſon départ) par lequel traité ce Prince cédait à ſon grand-père la Flandre & le Milanais.

(*i*) Le Roi d'Eſpagne profita de ces conſeils: c'était un Prince vertueux.

L'auteur des mémoires de *Maintenon*, Tom. V. pag. 200. & ſuiv. l'accuſe d'avoir

Digitized by Google

„ Ne paraiſſez pas choqué des figures extraordinaires que vous trouverez. Ne vous en moquez point. „ Chaque pays a ſes manières particulières ; & vous „ ſerez bientôt accoutumé à ce qui vous paraîtra d'abord le plus ſurprenant.

„ Evitez autant que vous pourez de faire des graces „ à ceux qui donnent de l'argent pour les obtenir. „ Donnez à propos & libéralement ; & ne recevez „ guères de préſens, à moins que ce ne ſoit des bagatelles. Si quelquefois vous ne pouvez éviter d'en „ recevoir, faites-en, à ceux qui vous en auront „ donné, de plus conſidérables, après avoir laiſſé „ paſſer quelques jours.

„ Ayez une caſſette pour mettre ce que vous aurez „ de particulier, dont vous aurez ſeul la clef.

„ Je finis par un des plus importans avis que je „ puiſſe vous donner. Ne vous laiſſez pas gouverner. „ Soyez le maître ; n'ayez jamais de favori ni de premier Miniſtre. Ecoutez, conſultez votre Conſeil, „ mais décidez. DIEU qui vous a fait Roi, vous donnera les lumières qui vous ſont néceſſaires, tant „ que vous aurez de bonnes intentions.“ (*i*)

Louis XIV avait dans l'eſprit plus de juſteſſe & de dignité, que de ſaillies ; & d'ailleurs on n'exige pas qu'un Roi diſe des choſes mémorables, mais qu'il

fait un *ſouper ſcandaleux avec la Princeſſe des Urſins le lendemain de la mort de ſa première femme*, & d'avoir voulu épouſer cette Dame, qu'il charge d'opprobres. Remarquez que.... de *la Trimouille* Princeſſe *des Urſins*, Dame d'honneur de la feue Reine, avait alors plus de ſoixante ans. Ces contes populaires, qui ne méritent que l'oubli, deviennent des calomnies puniſſables quand on les imprime, & qu'on veut flétrir les noms les plus reſpectés ſans apporter la plus légère preuve.

Digitized by Google

en faſſe. Ce qui eſt néceſſaire à tout homme en place, c'eſt de ne laiſſer ſortir perſonne mécontent de ſa préſence, & de ſe rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment; mais on peut toûjours dire des choſes qui plaiſent. Il s'en était fait une heureuſe habitude. C'était entre lui & ſa Cour un commerce continuel, de tout ce que la majeſté peut avoir de graces ſans jamais ſe dégrader, & de tout ce que l'empreſſement de ſervir & de plaire peut avoir de fineſſe, ſans l'air de la baſſeſſe. Il était, ſurtout avec les femmes, d'une attention & d'une politeſſe qui augmentait encor celle de ſes courtiſans; & il ne perdit jamais l'occaſion de dire aux hommes de ces choſes qui flattent l'amour-propre en excitant l'émulation, & qui laiſſent un long ſouvenir.

Un jour Madame la Ducheſſe de Bourgogne encor fort jeune, voyant à ſouper un Officier qui était très laid, plaiſanta beaucoup & très haut ſur ſa laideur; „ Je le trouve, Madame, dit le Roi encor plus haut, „ un des plus beaux hommes de mon Royaume; car „ c'eſt un des plus braves.“

Un Officier-Général, homme un peu bruſque, & qui n'avait pas adouci ſon caractère dans la Cour même de *Louis XIV*, avait perdu un bras dans une action, & ſe plaignait au Roi, qui l'avait pourtant récompenſé, autant qu'on le peut faire pour un bras caſſé: „ Je voudrais avoir perdu auſſi l'autre, dit-il, & ne „ plus ſervir Votre Majeſté: “ *J'en ſerais bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit le Roi: & ce diſcours fut ſuivi d'une grace qu'il lui accorda. Il était ſi éloigné de dire des choſes déſagréables, qui ſont des traits mortels dans la bouche d'un Prince, qu'il ne ſe permettait pas même les plus innocentes & les plus douces railleries; tandis que des particuliers en font tous les jours de ſi cruelles & de ſi funeſtes.

Il ſe plaiſait & ſe connaiſſait à ces choſes ingénieuſes, aux impromptus, aux chanſons agréables; & quel-

Digitized by Google

quefois même il faisait sur le champ de petites parodies sur les airs qui étaient en vogue, comme celle-ci:

Chez mon cadet de frère,
Le chancelier Serrant
N'est pas trop nécessaire;
Et le sage Boifranc
Est celui qui sait plaire.

& cet autre, qu'il fit en congédiant un jour le Conseil:

Le Conseil à ses yeux a beau se présenter;
Si-tôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle:
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la chasse l'appelle.

Ces bagatelles servent au moins à faire voir, que les agrémens de l'esprit faisaient un des plaisirs de sa Cour, qu'il entrait dans ces plaisirs, & qu'il savait dans le particulier vivre en homme, aussi-bien que représenter en monarque sur le théatre du monde.

Sa lettre à l'Archevêque de Rheims au sujet du Marquis de *Barbesieux*, quoiqu'écrite d'un stile extrêmement négligé, fait plus d'honneur à son caractère, que les pensées les plus ingénieuses n'en auraient fait à son esprit. Il avait donné à ce jeune homme la place de Secrétaire d'Etat de la guerre, qu'avait eu le Marquis de *Louvois* son père. Bientôt mécontent de la conduite de son nouveau Secrétaire d'Etat, il veut le corriger sans le trop mortifier. Dans cette vue il s'adresse à son oncle l'Archevêque de Rheims; il le prie d'avertir son neveu. C'est un maître instruit de tout, c'est un père qui parle.

„ Je sais, dit-il, ce que je dois à la mémoire de

„ Monſieur de *Louvois*; (*k*) mais ſi votre neveu ne change de conduite, je ſerai forcé de prendre un parti. „ J'en ſerai fâché; mais il en faudra prendre un. Il a des „ talens; mais il n'en fait pas un bon uſage. Il donne „ trop ſouvent à ſouper aux Princes, au-lieu de travailler; il néglige les affaires pour ſes plaiſirs; il „ fait attendre trop longtems les officiers dans ſon „ antichambre; il leur parle avec hauteur, & quelquefois avec dureté. "

Voilà ce que ma mémoire me fournit de cette lettre, que j'ai vue autrefois en original. Elle fait bien voir, que *Louis XIV* n'était pas gouverné par ſes Miniſtres comme on l'a cru, & qu'il ſavait gouverner ſes Miniſtres.

Il aimait les louanges; & il eſt à ſouhaiter qu'un Roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter. Mais *Louis XIV* ne les recevait pas toûjours, quand elles étaient trop fortes. Lorſque notre Académie, qui lui rendait toûjours compte des ſujets qu'elle propoſait pour ſes prix, lui fit voir celui-ci: *Quelle eſt, de toutes les vertus du Roi, celle qui mérite la préférence?* Le Roi rougit, & ne voulut pas qu'un tel ſujet fût traité. Il ſouffrit les prologues de *Quinault*; mais c'était dans les beaux jours de ſa gloire, dans le tems où l'yvreſſe de la nation excuſait la ſienne. *Virgile* & *Horace* par reconnaiſſance, & *Ovide* par une indigne faibleſſe, prodiguèrent à *Auguſte* des éloges plus forts, &, ſi on ſonge aux proſcriptions, bien moins mérités.

Si *Corneille* avait dit dans la chambre du Cardinal de *Richelieu* à quelqu'un des courtiſans: Dites à Mr.

(*k*) Ces mots démentent bien l'infame calomnie de *La Beaumelle*, qui oſe dire que le Marquis de *Louvois* avait craint que *Louis XIV* ne l'empoiſonnât.

Au reſte cette lettre doit être encor parmi les manuſcrits laiſſés par Mr. le Garde-des-Sceaux *Chauvelin*.

Digitized by Google

le Cardinal que je me connais mieux en vers que lui ; jamais ce Miniſtre ne lui eût pardonné ; c'eſt pourtant ce que *Deſpréaux* dit tout haut du Roi dans une diſpute qui s'éleva ſur quelques vers que le Roi trouvait bons, & que *Deſpréaux* condamnait. Il a raiſon, dit le Roi, il s'y connait mieux que moi.

Le Duc de *Vendôme* avait auprès de lui *Villiers*, un de ces hommes de plaiſir qui ſe font un mérite d'une liberté cynique. Il le logeait à Verſailles dans ſon appartement. On l'appellait communément *Villiers-Vendôme*. Cet homme condamnait hautement tous les goûts de *Louis XIV*, en muſique, en peinture, en architecture, en jardins. Le Roi plantait-il un boſquet, meublait-il un appartement, conſtruiſait-il une fontaine, *Villiers* trouvait tout mal entendu, & s'exprimait en termes peu meſurés. Il eſt étrange, diſait le Roi, que *Villiers* ait choiſi ma maiſon pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. L'ayant rencontré un jour dans les jardins, Eh bien, lui dit-il en lui montrant un de ſes nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire ? Non, répondit *Villiers*. Cependant, reprit le Roi, il y a bien des gens qui n'en ſont pas ſi mécontens. Cela peut être, repartit *Villiers*, chacun a ſon avis. Le Roi en riant répondit : On ne peut pas plaire à tout le monde.

Un jour *Louis XIV* jouant au tric-trac, il y eut un coup douteux. On diſputait ; les courtiſans demeuraient dans le ſilence. Le Comte de *Grammont* arrive. Jugez-nous, lui dit le Roi. Sire, c'eſt vous qui avez tort, dit le Comte. Et comment pouvez-vous me donner le tort avant de ſavoir ce dont il s'agit ? Eh ! Sire, ne voyez-vous pas que pour peu que la choſe eût été ſeulement douteuſe, tous ces Meſſieurs vous auraient donné gain de cauſe ?

Le Duc d'*Antin* ſe diſtingua dans ce ſiécle par un art ſingulier, non pas de dire des choſes flatteuſes,

Digitized by Google

mais d'en faire. Le Roi va coucher à Petit-bourg ; il y critique une grande allée d'arbres, qui cachait la vue de la rivière. Le Duc d'*Antin* la fait abattre pendant la nuit. Le Roi, à son réveil, est étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avait condamnés. *C'est parce que Votre Majesté les a condamnés, qu'elle ne les voit plus*, répond le Duc.

Nous avons aussi rapporté ailleurs, que le même homme ayant remarqué, qu'un bois assez grand au bout du canal de Fontainebleau déplaisait au Roi, il prit le moment d'une promenade, & tout étant préparé, il se fit donner un ordre de couper ce bois, & on le vit dans l'instant abattu tout entier. Ces traits sont d'un courtisan ingénieux, & non pas d'un flatteur.

On a accusé *Louis XIV* d'un orgueil insupportable, parce que la base de sa statue, à la place des Victoires, est entourée d'esclaves enchaînés. Mais ce n'est point lui qui fit ériger cette statue, ni celle qu'on voit à la place de Vendôme. Celle de la place des Victoires est le monument de la grandeur d'ame & de la reconnaissance du premier Maréchal de *la Feuillade* pour son maître. Il y dépensa cinq cent mille livres, qui font près d'un million aujourd'hui ; & la ville en ajouta autant pour rendre la place régulière. Il paraît qu'on a eu également tort d'imputer à *Louis XIV* le faste de cette statue, & de ne voir que de la vanité & de la flatterie dans la magnanimité du Maréchal.

On ne parlait que de ces quatre esclaves ; mais ils figurent des vices domtés, aussi-bien que des nations vaincues ; le duel aboli, l'hérésie détruite ; les inscriptions le témoignent assez. Elles célèbrent aussi la jonction des mers, la paix de Nimègue ; elles parlent de bienfaits, plus que d'exploits guerriers. D'ailleurs c'est un ancien usage des sculpteurs, de mettre

Digitized by Google

des eſclaves aux pieds des ſtatues des Rois. Il vaudrait mieux y repréſenter des citoyens libres & heureux. Mais enfin on voit des eſclaves aux pieds du clément *Henri IV* & de *Louis XIII* à Paris; on en voit à Livourne ſous la ſtatue de *Ferdinand de Médicis*, qui n'enchaîna aſſurément aucune nation; on en voit à Berlin ſous la ſtatue d'un Electeur, qui repouſſa les Suédois, mais qui ne fit point de conquêtes.

Les voiſins de la France, & les Français eux-mêmes, ont rendu très injuſtement *Louis XIV* reſponſable de cet uſage. *Viro immortali*, *A l'homme immortel*, a été traitée d'idolâtrie; comme ſi ce mot ſignifiait autre choſe, que l'immortalité de ſa gloire. L'inſcription de *Viviani*, à ſa maiſon de Florence, *Ædes à Deo data*, *Maiſon donnée par un Dieu*, ſerait bien plus idolâtre: elle n'eſt pourtant qu'une alluſion au ſurnom de *Dieu-donné*, & aux vers de Virgile, *Deus nobis hæc otia fecit.*

A l'égard de la ſtatue de la place Vendôme, c'eſt la ville qui l'a érigée. Les inſcriptions latines qui rempliſſent les quatre faces de la baſe, ſont des flatteries plus groſſières que celles de la place des Victoires. On y lit que *Louis XIV* ne prit jamais les armes que malgré lui. Il démentit bien ſolemnellement cette adulation au lit de la mort, par des paroles dont on ſe ſouviendra plus longtems que de ces inſcriptions ignorées de lui, & qui ne ſont que l'ouvrage de la baſſeſſe de quelques gens de lettres.

Le Roi avait deſtiné les bâtimens de cette place pour ſa bibliothèque publique. La place était plus vaſte; elle avait d'abord trois faces, qui étaient celles d'un palais immenſe, dont les murs étaient déja élevés, lorſque le malheur des tems en 1701, força la ville de bâtir des maiſons de particuliers ſur les ruines de ce palais commencé. Ainſi le Louvre n'a point été fini; ainſi la fontaine & l'obélifque, que *Colbert*

Digitized by Google

voulait faire élever vis-à-vis le portail de *Perrault*, n'ont paru que dans les deſſeins ; ainſi le beau portail de St. Gervais eſt demeuré offuſqué ; & la plûpart des monumens de Paris laiſſent des regrets.

La nation déſirait, que *Louis XIV* eût préféré ſon Louvre & ſa capitale au palais de Verſailles, que le Duc de *Créqui* appellait un favori ſans mérite. La poſtérité admire avec reconnaiſſance, ce qu'on a fait de grand pour le public ; mais la critique ſe joint à l'admiration, quand on voit ce que *Louis XIV* a fait de ſuperbe & de défectueux pour ſa maiſon de campagne.

Il réſulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que ce Monarque aimait en tout la grandeur & la gloire. Un Prince, qui ayant fait d'auſſi grandes choſes que lui, ſerait encor ſimple & modeſte, ſerait le premier des Rois, & *Louis XIV* le ſecond.

S'il ſe repentit en mourant, d'avoir entrepris légérement des guerres, il faut convenir, qu'il ne jugeait pas par les événemens : car de toutes ſes guerres, la plus juſte & la plus indiſpenſable, celle de 1701, fut la ſeule malheureuſe.

Il eut de ſon mariage, outre *Monſeigneur*, deux fils & trois filles morts dans l'enfance. Ses amours furent plus heureux : il n'y eut que deux de ſes enfans naturels qui moururent au berceau ; huit autres vécurent légitimés, & cinq eurent poſtérité. Il eut encor d'une Demoiſelle attachée à Madame de *Monteſpan*, une fille non reconnue, qu'il maria à un Gentilhomme d'auprès de Verſailles, nommé *de la Queue*.

On ſoupçonna, avec beaucoup de vraiſemblance, une religieuſe de l'abbaye de Moret, d'être ſa fille. Elle était extrêmement baſanée, & d'ailleurs lui reſſemblait.

Digitized by Google

ſemblait. (*m*) Le Roi lui donna vingt mille écus de dot, en la plaçant dans ce couvent. L'opinion qu'elle avait de ſa naiſſance, lui donnait un orgueil dont ſes ſupérieures ſe plaignirent. Madame de *Maintenon*, dans un voyage de Fontainebleau, alla au couvent de Moret; & voulant inſpirer plus de modeſtie à cette religieuſe, elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourriſſait ſa fierté. „ Madame, lui dit cette perſonne, „ la peine que prend une Dame de votre élé„ vation, de venir exprès ici me dire que je ne ſuis pas „ fille du Roi, me perſuade que je le ſuis. " Le couvent de Moret ſe ſouvient encor de cette anecdote.

Tant de détails pouraient rebuter un philoſophe. Mais la curioſité, cette faibleſſe ſi commune aux hommes, ceſſe preſque d'en être une, quand elle a pour objet des tems & des hommes qui attirent les regards de la poſtérité.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÉME.

Gouvernement intérieur : Juſtice : Commerce : Police : Loix : Diſcipline militaire : Marine, &c.

ON doit cette juſtice aux hommes publics qui ont fait du bien à leur ſiécle, de regarder le point dont ils ſont partis, pour mieux voir les changemens qu'ils ont faits dans leur patrie. La poſtérité leur doit une éternelle reconnaiſſance des exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils ſont ſurpaſſés. Cette juſte gloire eſt leur unique récompenſe. Il eſt certain que l'amour de cette gloire anima *Louis XIV*

(*m*) L'auteur l'a vue avec Monſieur de *Caumartin*, l'Intendant des finances, qui avait le droit d'entrer dans l'intérieur du couvent.

lorsque, commençant à gouverner par lui-même, il voulut réformer son Royaume, embellir sa Cour, & perfectionner les arts.

Non-seulement il s'imposa la loi de travailler régulièrement avec chacun de ses Ministres ; mais tout homme connu pouvait obtenir de lui une audience particulière, & tout citoyen avait la liberté de lui présenter des requêtes & des projets. Les placets étaient reçus d'abord par un Maître des requêtes, qui les rendait apostillés ; ils furent dans la suite renvoyés aux bureaux des Ministres. Les projets étaient examinés dans le Conseil, quand ils méritaient de l'être : & leurs auteurs furent admis plus d'une fois à discuter leurs propositions avec les Ministres, en présence du maître. Ainsi on vit entre le trône & la nation une correspondance qui subsista, malgré le pouvoir absolu.

Louis XIV se forma & s'accoutuma lui-même au travail ; & ce travail était d'autant plus pénible, qu'il était nouveau pour lui, & que la séduction des plaisirs pouvait aisément le distraire. Il écrivit les premières dépêches à ses ambassadeurs. Les lettres les plus importantes furent souvent depuis minutées de sa main : & il n'y en eut aucune écrite en son nom, qu'il ne se fit lire.

A peine *Colbert*, après la chûte de *Fouquet*, eut-il rétabli l'ordre dans les finances, que le Roi remit aux peuples tout ce qui était dû d'impôts, depuis 1647 jusqu'en 1656, & surtout trois millions de tailles. On abolit pour cinq cent mille écus par an de droits onéreux. Ainsi l'Abbé de *Choisi* paraît, ou bien mal instruit, ou bien injuste, quand il dit qu'on ne diminua point la recette. Il est certain, qu'elle fut diminuée par ces remises & augmentée par le bon ordre.

Les soins du premier Président de *Bellièvre*, aidés

des libéralités de la Ducheſſe d'*Aiguillon* & de pluſieurs citoyens, avaient établi l'hôpital général. Le Roi l'augmenta, & en fit élever dans toutes les villes principales du Royaume.

Les grands chemins, juſqu'alors impraticables, ne furent plus négligés, & peu-à-peu devinrent ce qu'ils ſont aujourd'hui ſous *Louis XV*, l'admiration des étrangers. De quelque côté qu'on ſorte de Paris, on voyage à préſent environ cinquante à ſoixante lieues, à quelques endroits près, dans des allées fermes, bordées d'arbres. Les chemins conſtruits par les anciens Romains étaient plus durables, mais non pas ſi ſpacieux & ſi beaux.

Le génie de *Colbert* ſe tourna principalement vers le commerce, qui était faiblement cultivé, & dont les grands principes n'étaient pas connus. Les Anglais, & encor plus les Hollandais, faiſaient par leurs vaiſſeaux preſque tout le commerce de la France. Les Hollandais ſurtout chargeaient dans nos ports nos denrées, & les diſtribuaient dans l'Europe. Le Roi commença, dès 1662 à exempter ſes ſujets d'une impoſition nommée *le droit de fret*, que payaient tous les vaiſſeaux étrangers; & il donna aux Français toutes les facilités de tranſporter eux-mêmes leurs marchandiſes à moins de frais. Alors le commerce maritime naquit. Le conſeil de commerce, qui ſubſiſte aujourd'hui, fut établi; & le Roi y préſidait tous les quinze jours.

Les ports de Dunkerque & de Marſeille furent déclarés francs; & bientôt cet avantage attira le commerce du Levant à Marſeille, & celui du Nord à Dunkerque.

On forma une compagnie des Indes occidentales en 1664, & celle des grandes Indes fut établie la même année. Avant ce tems, il falait que le luxe

Digitized by Google

de la France fût tributaire de l'induſtrie hollandaiſe. Les partiſans de l'ancienne œconomie, timide, ignorante & reſſerrée, déclamèrent en vain contre un commerce, dans lequel on échange ſans ceſſe de l'argent qui ne périrait pas, contre des effets qui ſe conſomment. Ils ne faiſaient pas réflexion, que ces marchandiſes de l'Inde devenues néceſſaires auraient été payées plus chérement à l'étranger. Il eſt vrai qu'on porte aux Indes orientales plus d'eſpèces qu'on n'en retire, & que par-là l'Europe s'appauvrit. Mais ces eſpèces viennent du Pérou & du Mexique; elles ſont le prix de nos denrées portées à Cadix; & il reſte plus de cet argent en France, que les Indes orientales n'en abſorbent.

Le Roi donna plus de ſix millions de notre monnoie d'aujourd'hui à la compagnie. Il invita les perſonnes riches à s'y intéreſſer. Les Reines, les Princes & toute la Cour fournirent deux millions numéraires de ce tems-là. Les Cours ſupérieures donnèrent douze cent mille livres, les financiers deux millions, le corps des marchands ſix cent cinquante mille livres. Toute la nation ſecondait ſon maître.

Cette compagnie a toûjours ſubſiſté. Car encor que les Hollandais euſſent pris Pondichéri en 1694, & que le commerce des Indes languit depuis ce tems, il reprit une force nouvelle ſous la régence du Duc d'Orléans. Pondichéri devint alors la rivale de Batavia; & cette compagnie des Indes, fondée avec des peines extrêmes par le grand *Colbert*, reproduite de nos jours par des ſecouſſes ſingulières, fut pendant quelques années une des plus grandes reſſources du

(a) L'Abbé *Caſtel de St. Pierre* s'exprime ainſi pag. 105 de ſon manuſcrit intitulé, Annales politiques; *Colbert grand travailleur, en négligeant les compagnies de commerce maritime, pour avoir plus de ſoin des ſciences curieuſes, & des beaux arts, prit l'ombre pour le corps.* Mais

Royaume. Le Roi forma encor une compagnie du Nord en 1669 : il y mit des fonds comme dans celle des Indes. Il parut bien alors que le commerce ne déroge pas, puiſque les plus grandes maiſons s'intéreſſaient à ces établiſſemens, à l'exemple du Monarque.

La compagnie des Indes occidentales ne fut pas moins encouragée que les autres : le Roi fournit le dixiéme de tous les fonds.

Il donna trente francs par tonneau d'exportation, & quarante d'importation. Tous ceux qui firent conſtruire des vaiſſeaux dans les ports du Royaume, reçurent cinq livres pour chaque tonneau que leur navire pouvait contenir.

On ne peut encor trop s'étonner, que l'Abbé de *Choiſi* ait cenſuré ces établiſſemens, dans ſes mémoires qu'il faut lire avec défiance. (*a*) Nous ſentons aujourd'hui tout ce que le Miniſtre *Colbert* fit pour le bien du Royaume ; mais alors on ne le ſentait pas : il travaillait pour des ingrats. On lui fut à Paris beaucoup plus mauvais gré de la ſuppreſſion de quelques rentes ſur l'Hôtel-de-Ville acquiſes à vil prix depuis 1656, & du décri où tombèrent les billets de l'épargne prodigués ſous le précédent miniſtère, qu'on ne fut ſenſible au bien général qu'il faiſait. Il y avait plus de bourgeois que de citoyens. Peu de perſonnes portaient leurs vues ſur l'avantage public. On ſait combien l'intérêt particulier faſcine les yeux, & rétrécit l'eſprit ; je ne dis pas ſeulement l'intérêt d'un commerçant, mais d'une compagnie, mais d'une ville. La réponſe groſſière d'un marchand nommé *Hazon*

(*a*) *Colbert* fut ſi loin de négliger le commerce maritime, que ce fut lui ſeul qui l'établit : jamais Miniſtre ne prit moins l'ombre pour le corps. C'eſt contredire une vérité reconnue de toute la France, & de l'Europe.

Cette note a été écrite au mois d'Aouſt 1756.

Digitized by Google

(qui consulté par ce Ministre, lui dit ; *Vous avez trouvé la voiture renversée d'un côté, & vous l'avez renversée de l'autre*,) était encor citée avec complaisance dans ma jeunesse ; & cette anecdote se retrouve dans *Moréri*. Il a falu que l'esprit philosophique introduit fort tard en France, ait réformé les préjugés du peuple, pour qu'on rendît enfin une justice entière à la mémoire de ce grand-homme. Il avait la même exactitude que le Duc de *Sulli*, & des vues beaucoup plus étendues. L'un ne savait que ménager ; l'autre savait faire de grands établissemens. *Sulli* depuis la paix de Vervins n'eut d'autre embarras que celui de maintenir une œconomie exacte & sévère, & il falut que *Colbert* trouvât des ressources promptes & immenses pour la guerre de 1667 & pour celle de 1672. *Henri IV* secondait l'œconomie de *Sulli*. Les magnificences de *Louis XIV* contrarièrent toûjours celle de *Colbert*.

Cependant presque tout fut réparé, ou créé de son tems. La réduction de l'intérêt au denier vingt, des emprunts du Roi & des particuliers, fut la preuve sensible en 1665 d'une abondante circulation. Il voulait enrichir la France & la peupler. Les mariages dans les campagnes furent encouragés, par une exemption de tailles pendant cinq années, pour ceux qui s'établiraient à l'âge de vingt ans ; & tout père de famille qui avait dix enfans, était exemt pour toute sa vie, parce qu'il donnait plus à l'Etat par le travail de ses enfans, qu'il n'eût pu donner en payant la taille. Ce réglement aurait dû demeurer à jamais sans atteinte.

Depuis l'an 1663, chaque année de ce ministère, jusqu'en 1672, fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. Les draps fins, qu'on tirait auparavant d'Angleterre, de Hollande, furent fabriqués dans Abbeville. Le Roi avançait au manufacturier deux mille livres par chaque métier battant, outre

Digitized by Google

des gratifications considérables. On compta dans l'année 1669 quarante-quatre mille deux cent métiers en laine dans le Royaume. Les manufactures de soie perfectionnées produisirent un commerce de plus de cinquante millions de ce tems-là ; & non-seulement l'avantage qu'on en tirait était beaucoup au-dessus de l'achat des soies nécessaires, mais la culture des meuriers mit les fabriquans en état de se passer des soies étrangères pour la chaîne des étoffes.

On commença dès 1666 à faire d'aussi belles glaces qu'à Venise, qui en avait toûjours fourni toute l'Europe ; & bientôt on en fit, dont la grandeur & la beauté n'ont pu jamais être imitées ailleurs. Les tapis de Turquie & de Perse furent surpassés à la Savonnerie. Les tapisseries de Flandre cédèrent à celles des *Gobelins*. Ce vaste enclos des *Gobelins* était rempli alors de plus de huit cent ouvriers ; il y en avait trois cent qu'on y logeait. Les meilleurs peintres dirigeaient l'ouvrage, ou sur leurs propres desseins, ou sur ceux des anciens maîtres d'Italie. C'est dans cette enceinte des Gobelins, qu'on fabriquait encor des ouvrages de rapport, espèce de mosaïque admirable ; & l'art de la marqueterie fut pousse à sa perfection.

Outre cette belle manufacture de tapisseries aux *Gobelins*, on en établit une autre à Beauvais. Le premier manufacturier eut six cent ouvriers dans cette ville ; & le Roi lui fit présent de soixante mille livres.

Seize cent filles furent occupées aux ouvrages de dentelles : on fit venir trente principales ouvrières de Venise, & deux cent de Flandre ; & on leur donna trente-six mille livres pour les encourager.

Les fabriques des draps de Sédan, celles des tapisseries d'Aubusson, dégénérées & tombées, furent rétablies. Les riches étoffes où la soie se mêle avec

l'or & l'argent, ſe fabriquèrent à Lyon, à Tours, avec une induſtrie nouvelle.

On ſait que le Miniſtère acheta en Angleterre le ſecret de cette machine ingénieuſe, avec laquelle on fait les bas dix fois plus promptement qu'à l'aiguille. Le fer-blanc, l'acier, la belle faïance, les cuirs maroquinés qu'on avait toûjours fait venir de loin, furent travaillés en France. Mais des Calviniſtes, qui avaient le ſecret du fer-blanc & de l'acier, emportèrent en 1686 ce ſecret avec eux, & firent partager cet avantage, & beaucoup d'autres, à des nations étrangères.

Le Roi achetait tous les ans pour environ huit cent mille de nos livres de tous les ouvrages de goût qu'on fabriquait dans ſon Royaume, & il en faiſait des préſens.

Il s'en falait beaucoup, que la ville de Paris fût ce qu'elle eſt aujourd'hui. Il n'y avait ni clarté, ni ſûreté, ni propreté. Il falut pourvoir à ce nettoyement continuel des rues, à cette illumination que cinq mille fanaux forment toutes les nuits, paver la ville toute entière, y conſtruire deux nouveaux ports, rétablir les anciens, faire veiller une garde continuelle à pied & à cheval pour la ſûreté des citoyens. Le Roi ſe chargea de tout, en affectant des fonds à ces dépeuſes néceſſaires. Il créa en 1667 un Magiſtrat, uniquement pour veiller à la police. La plûpart des grandes villes de l'Europe ont à peine imité ces exemples longtems après; mais aucune ne les a égalés. Il n'y a point de ville pavée comme Paris; & Rome même n'eſt pas éclairée.

Tout commençait à tendre tellement à la perfection, que le ſecond Lieutenant de police qu'eut Paris, ac-

quit dans cette place une réputation, qui le mit au rang de ceux qui ont fait honneur à ce siécle; auſſi était-ce un homme capable de tout. Il fut depuis dans le Miniſtère; & il eût été bon Général d'armée. La place de Lieutenant de police était au-deſſous de ſa naiſſance & de ſon mérite; & cependant cette place lui fit un bien plus grand nom, que le miniſtère géné & paſſager, qu'il obtint ſur la fin de ſa vie.

On doit obſerver ici, que Monſieur *d'Argenſon* ne fut pas le ſeul, à beaucoup près, de l'ancienne chevalerie, qui eût exercé la magiſtrature. La France eſt preſque l'unique pays de l'Europe, où l'ancienne nobleſſe ait pris ſouvent le parti de la robe. Preſque tous les autres Etats, par un reſte de barbarie gothique, ignorent encor qu'il y ait de la grandeur dans cette profeſſion.

Le Roi ne ceſſa de bâtir au Louvre, à St. Germain, à Verſailles depuis 1661. Les particuliers, à ſon exemple, élevèrent dans Paris mille édifices ſuperbes & commodes. Le nombre s'en eſt accru tellement que depuis les environs du Palais-royal & ceux de *St. Sulpice*, il ſe forma dans Paris deux villes nouvelles, fort ſupérieures à l'ancienne. Ce fut en ce tems-là qu'on inventa la commodité magnifique de ces carroſſes ornés de glaces & ſuſpendus par des reſſorts; de ſorte qu'un citoyen de Paris ſe promenait dans cette grande ville avec plus de luxe, que les premiers Triomphateurs Romains n'allaient autrefois au Capitole. Cet uſage, qui a commencé dans Paris, fut bientôt reçu dans toute l'Europe; & devenu commun, il n'eſt plus un luxe.

Louis XIV avait du goût pour l'architecture, pour les jardins, pour la ſculpture; & ce goût était en tout dans le grand & dans le noble. Dès que le Contrôleur-général *Colbert* eut en 1664 la direction des bâtimens,

Digitized by Google

qui-eſt proprement le miniſtère des arts, (*b*) il s'appliqua à ſeconder les projets de ſon maître. Il falut d'abord travailler à achever le Louvre. *François Manſard*, l'un des plus grands architectes qu'ait eu la France, fut choiſi pour conſtruire les vaſtes édifices qu'on projettait. Il ne voulut pas s'en charger, ſans avoir la liberté de refaire ce qui paraîtrait défectueux dans l'exécution. Cette défiance de lui-même, qui eût entraîné trop de dépenſes, le fit exclure. On appella de Rome le cavalier *Bernini*, dont le nom était célèbre par la colonnade qui entoure le parvis de Saint-Pierre, par la ſtatue équeſtre de *Conſtantin*, par la fontaine Navonne. Des équipages lui furent fournis pour ſon voyage. Il fut conduit à Paris en homme qui venait honorer la France. Il reçut, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y reſta, un préſent de cinquante mille écus, avec une penſion de deux mille écus, & une de cinq cent pour ſon fils. Cette généroſité de *Louis XIV* envers le *Bernin* fut encor plus grande que la magnificence de *François I* pour *Raphaël*. Le *Bernin* par reconnoiſſance fit depuis à Rome la ſtatue équeſtre du Roi, qu'on voit à Verſailles. Mais quand il arriva à Paris avec tant d'appareil, comme le ſeul homme digne de travailler pour *Louis XIV*, il fut bien ſurpris de voir le deſſein de la façade du Louvre, du côté de St. Germain-l'Auxerrois, qui devint bientôt après dans l'exécution un des plus auguſtes monumens d'architecture qui ſoient au monde. *Claude Perrault* avait donné ce deſſein, exécuté par *Louis le Vau* & *d'Orbay*. Il inventa les machines, avec leſquelles on tranſporta des pierres

(*b*) L'Abbé de *St. Pierre* dans ſes *Annales politiques*, pag. 104. de ſon manuſcrit, dit que *ces choſes prouvent le nombre des fainéans : leur goût pour la fainéantiſe, qui ſuffit à entretenir & à nourrir d'autres eſpèces de fainéans ; que c'eſt préſentement ce qu'eſt la nation Italienne où ces arts ſont portés à une haute perfection ; ils ſont gueux, fainéans, pareſſeux, vains, occupés de niaiſeries, &c.*

Ces réflexions groſſières, & écrites groſſiérement, n'en ſont pas plus juſtes. Lorſque les Italiens réuſſirent le plus

de cinquante-deux pieds de long, qui forment le fronton de ce majeſtueux édifice. On va chercher quelquefois bien loin ce qu'on a chez ſoi. Aucun palais de Rome n'a une entrée comparable à celle du Louvre, dont on eſt redevable à ce *Perrault*, que *Boileau* oſa vouloir rendre ridicule. Ces vignes ſi renommées ſont, de l'aveu des voyageurs, très inférieures au ſeul château de Maiſons, qu'avait bâti *François Manſard* à ſi peu de frais. *Bernini* fut magnifiquement récompenſé, & ne mérita pas ſes récompenſes : il donna ſeulement des deſſeins, qui ne furent pas exécutés.

Le Roi, en faiſant bâtir ce Louvre dont l'achévement eſt tant déſiré, en faiſant une ville à Verſailles près de ce château qui a coûté tant de millions, en bâtiſſant Trianon, Marli, & en faiſant embellir tant d'autres édifices, fit élever l'Obſervatoire, commencé en 1666 dès le tems qu'il établit l'Académie des Sciences. Mais le monument le plus glorieux par ſon utilité, par ſa grandeur & par ſes difficultés, fut ce canal de Languedoc, qui joint les deux mers, & qui tombe dans le port de *Cette*, conſtruit pour recevoir ſes eaux. Tout ce travail fut commencé dès 1664 ; & on le continua ſans interruption juſqu'en 1681. La fondation des Invalides & la chapelle de ce bâtiment la plus belle de Paris, l'établiſſement de Saint-Cyr le dernier de tant d'ouvrages conſtruits par ce Monarque, ſuffiraient ſeuls pour faire bénir ſa mémoire. (*c*) Quatre mille ſoldats & un grand nombre d'Officiers, qui trouvent dans l'un

dans ces arts, c'était ſous les *Médicis*, pendant que Veniſe était la plus guerrière, & la plus opulente. C'était le tems où l'Italie produiſit de grands-hommes de guerre, & des artiſtes illuſtres en tout genre ; & c'eſt de même dans les années floriſſantes de *Louis XIV* que les arts ont été le plus perfectionnés. L'Abbé de *St. Pierre* s'eſt trompé dans beaucoup de choſes, & a fait regretter que la raiſon n'ait pas ſecondé en lui les bonnes intentions.

(*c*) L'Abbé de *St. Pierre* critique cet établiſſement, que preſque toutes les nations ont imité.

Digitized by Google

de ces grands asyles une consolation dans leur vieillesse & des secours pour leurs blessures & pour leurs besoins, deux cent cinquante filles nobles, qui reçoivent dans l'autre une éducation digne d'elles, sont autant de voix qui célèbrent *Louis XIV*. L'établissement de Saint-Cyr sera surpassé par celui que *Louis XV* vient de former pour élever cinq cent Gentilshommes; mais loin de faire oublier Saint-Cyr, il en fait souvenir. C'est l'art de faire du bien, qui s'est perfectionné.

Louis XIV voulut en même tems faire des choses plus grandes & d'une utilité plus générale, mais d'une exécution plus difficile; c'était de réformer les loix. Il y fit travailler le Chancelier *Séguier*, les *Lamoignon*, les *Talon*, les *Bignon*, & surtout le Conseiller d'Etat *Pussort*. Il assistait quelquefois à leurs assemblées. L'année 1667 fut à la fois l'époque de ses premières loix & de ses conquêtes. L'ordonnance civile parut d'abord; ensuite le code des eaux & forêts: puis des statuts pour toutes les manufactures; l'ordonnance criminelle; le code du commerce; celui de la marine: tout cela suivit presque d'année en année. Il y eut même une jurisprudence nouvelle, établie en faveur des nègres de nos colonies; espèce d'hommes, qui n'avait pas encor joui des droits de l'humanité.

Une connaissance approfondie de la jurisprudence n'est pas le partage d'un Souverain. Mais le Roi était instruit des loix principales; il en possédait l'esprit, & savait ou les soutenir, ou les mitiger à propos. Il jugeait souvent les causes de ses sujets, non-seulement dans le conseil des Secrétaires d'Etat, mais dans celui qu'on appelle le *conseil des parties*. Il y a de lui deux jugemens célèbres, dans lesquels sa voix décida contre lui-même.

Dans le premier en 1680, il s'agissait d'un procès entre lui & des particuliers de Paris qui avaient bâti

Digitized by Google

sur son fonds. Il voulut que les maisons leur demeurassent, avec le fonds qui lui appartenait, & qu'il leur céda.

L'autre regardait un Persan nommé *Roupli*, dont les marchandises avaient été saisies par les commis de ses fermes en 1687. Il opina que tout lui fût rendu, & y ajouta un présent de trois mille écus. *Roupli* porta dans sa patrie son admiration & sa reconnaissance. Lorsque nous avons vu depuis à Paris l'ambassadeur Persan *Mebemet Rizabeg*, nous l'avons trouvé instruit dès longtems de ce fait par la renommée.

L'abolition des duels fut un des plus grands services rendus à la patrie. Ces combats avaient été autorisés autrefois par les Parlemens même & par l'Eglise; & quoiqu'ils fussent défendus depuis *Henri IV*, cette funeste coutume subsistait plus que jamais. Le fameux combat des *la Frette*, de quatre contre quatre en 1663, fut ce qui détermina *Louis XIV* à ne plus pardonner. Son heureuse sévérité corrigea peu-à-peu notre nation, & même les nations voisines, qui se conformèrent à nos sages coutumes, après avoir pris nos mauvaises. Il y a dans l'Europe cent fois moins de duels aujourd'hui que du tems de *Louis XIII*.

Législateur de ses peuples, il le fut de ses armées. Il est étrange qu'avant lui on ne connût point les habits uniformes dans les troupes. Ce fut lui, qui la première année de son administration, ordonna que chaque régiment fût distingué par la couleur des habits ou par différentes marques; réglement adopté bientôt par toutes les nations. Ce fut lui (*d*) qui institua les Brigadiers, & qui mit les corps dont la Maison du Roi est formée, sur le pied où ils sont aujourd'hui. Il fit une compa-

(*d*) L'Abbé de *St. Pierre* dans ses annales ne parle que de cette institution de Brigadiers, & oublie tout ce que *Louis XIV* fit pour la discipline militaire.

Digitized by Google

gnie de Mouſquetaires des gardes du Cardinal *Mazarin*, & fixa à cinq cent hommes le nombre des deux compagnies, auxquelles il donna l'habit qu'elles portent encore.

Sous lui plus de Connétable; & après la mort du Duc d'*Epernon*, plus de Colonel-Général de l'infanterie; ils étaient trop maîtres; il voulait l'être & le devait. Le Maréchal de *Grammont*, ſimple Meſtre-de-camp des Gardes-Françaiſes ſous le Duc d'*Epernon*, & prenant l'ordre de ce Colonel-Général, ne le prit plus que du Roi, & fut le premier qui eut le nom de Colonel des Gardes. Il inſtallait lui-même ces Colonels à la tête du régiment, en leur donnant de ſa main un hauſſecol doré avec une pique, & enſuite un eſponton quand l'uſage des piques fut aboli. Il inſtitua les grenadiers, d'abord au nombre de quatre par compagnie dans le régiment du Roi, qui eſt de ſa création; enſuite il forma une compagnie de grenadiers dans chaque régiment d'infanterie; il en donna deux aux Gardes-Françaiſes, qui maintenant en ont trois. Il augmenta beaucoup le corps des dragons, & leur donna un Colonel-Général. Il ne faut pas oublier l'établiſſement des haras en 1667. Ils étaient abſolument abandonnés auparavant; & ils furent d'une grande reſſource, pour remonter la cavalerie. Reſſource importante depuis trop négligée.

L'uſage de la bayonnette au bout du fuſil eſt de ſon inſtitution. Avant lui on s'en ſervait quelquefois, mais il n'y avait que quelques compagnies qui combattiſſent avec cette arme. Point d'uſage uniforme, point d'exercice: tout était abandonné à la volonté du Général. Les piques paſſaient pour l'arme la plus redoutable. Le premier régiment qui eut des bayonnettes, & qu'on forma à cet exercice, fut celui des Fuſiliers, établi en 1671.

La manière dont l'artillerie eſt ſervie aujourd'hui,

Digitized by Google

lui eſt due toute entière. Il en fonda des écoles à Douai, puis à Metz & à Strasbourg ; & le régiment d'Artillerie s'eſt vu enfin rempli d'Officiers, preſque tous capables de bien conduire un ſiége. Tous les magaſins du Royaume étaient pourvus, & on y diſtribuait tous les ans huit cent milliers de poudre. Il y forma un régiment de bombardiers & un de houſards : avant lui on ne connaiſſait les houſards que chez les ennemis.

Il établit en 1688 trente régimens de milice, fournis & équipés par les communautés. Ces milices s'exerçaient à la guerre, ſans abandonner la culture des campagnes.

Des compagnies de cadets furent entretenues dans la plûpart des places frontières : ils y apprenaient les mathématiques, le deſſein & tous les exercices, & faiſaient les fonctions de ſoldats. Cette inſtitution dura dix années. On ſe laſſa enfin de cette jeuneſſe, trop difficile à diſcipliner. Mais le corps des Ingénieurs, que le Roi forma, & auquel il donna les réglemens qu'il ſuit encore, eſt un établiſſement à jamais durable. Sous lui l'art de fortifier les places fut porté à la perfection, par le Maréchal de *Vauban* & ſes élèves, qui ſurpaſſèrent le Comte de *Pagan*. Il conſtruiſit ou répara cent cinquante places de guerre.

Pour ſoutenir la diſcipline militaire, il créa des Inſpecteurs-généraux, enſuite des Directeurs, qui rendirent compte de l'état des troupes ; & on voyait par leur rapport, ſi les Commiſſaires des guerres avaient fait leur devoir.

Il inſtitua l'ordre de *St. Louis*, récompenſe honorable, plus briguée ſouvent que la fortune. L'hôtel des Invalides mit le comble aux ſoins qu'il prit pour mériter d'être bien ſervi.

C'eſt par de tels ſoins, que dès l'an 1672 il eut cent

quatre-vingt mille hommes de troupes réglées, & qu'augmentant ſes forces à meſure que le nombre & la puiſſance de ſes ennemis augmentaient, il eut enfin juſqu'à quatre cent cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine.

Avant lui on n'avait point vu de ſi fortes armées. Ses ennemis lui en oppoſèrent à peine d'auſſi conſidérables: mais il falait qu'ils fuſſent réunis. Il montra ce que la France ſeule pouvait; & il eut toûjours, ou de grands ſuccès, ou de grandes reſſources.

Il fut le premier qui en tems de paix donna une image & une leçon complette de la guerre. Il aſſembla à Compiégne ſoixante & dix mille hommes en 1698. On y fit toutes les opérations d'une campagne. C'était pour l'inſtruction de ſes trois petits-fils. Le luxe fit une fête ſomptueuſe de cette école militaire.

Cette même attention qu'il eut à former des armées de terre nombreuſes & bien diſciplinées, même avant d'être en guerre, il l'eut à ſe donner l'empire de la mer. D'abord le peu de vaiſſeaux que le Cardinal *Mazarin* avait laiſſé pourrir dans les ports, ſont réparés. On en fait acheter en Hollande, en Suède; & dès la troiſiéme année de ſon gouvernement, il envoye ſes forces maritimes s'eſſayer à Gigeri ſur la côte d'Afrique. Le Duc de *Beaufort* purge les mers de pirates dès l'an 1665; & deux ans après, la France a dans ſes ports ſoixante vaiſſeaux de guerre. Ce n'eſt là qu'un commencement: mais tandis qu'on fait de nouveaux réglemens & de nouveaux efforts, il ſent déja toute ſa force. Il ne veut pas conſentir que ſes vaiſſeaux baiſſent leur pavillon devant celui d'Angleterre. En vain le Conſeil du Roi *Charles II* inſiſte ſur ce droit, que la force, l'induſtrie & le tems avaient donné aux Anglais. *Louis XIV* écrit au Comte d'*Eſtrade* ſon Ambaſſadeur: „ Le Roi d'Angleterre & ſon Chancelier „ peuvent voir quelles ſont mes forces; mais ils ne „ voyent

» voyent pas mon cœur. Tout ne m'eſt rien à l'égard » de l'honneur. «

Il ne diſait que ce qu'il était réſolu de ſoutenir ; & en effet l'uſurpation des Anglais céda au droit naturel & à la fermeté de *Louis XIV*. Tout fut égal entre les deux nations ſur la mer. Mais tandis qu'il veut l'égalité avec l'Angleterre, il ſoutient ſa ſupériorité avec l'Eſpagne. Il fait baiſſer le pavillon aux Amiraux Eſpagnols devant le ſien, en vertu de cette préſeance ſolemnelle accordée en 1662.

Cependant on travaille de tous côtés à l'établiſſement d'une marine, capable de juſtifier ces ſentimens de hauteur. On bâtit la ville & le port de Rochefort à l'embouchure de la Charente. On enrôle, on enclaſſe des matelots, qui doivent ſervir, tantôt ſur les vaiſſeaux marchands, tantôt ſur les flottes royales. Il s'en trouve bientôt ſoixante mille d'enclaſſés.

Des conſeils de conſtruction ſont établis dans les ports, pour donner aux vaiſſeaux la forme la plus avantageuſe. Cinq arſenaux de marine ſont bâtis à Breſt, à Rochefort, à Toulon, à Dunkerque, au Havre-de-Grace. Dans l'année 1672 on a ſoixante vaiſſeaux de ligne & quarante frégates. Dans l'année 1681 il ſe trouve cent quatre-vingt-dix-huit vaiſſeaux de guerre, en comptant les allèges ; & trente galères ſont dans le port de Toulon, ou armées, ou prêtes à l'être. Onze mille hommes de troupes réglées ſervent ſur les vaiſſeaux ; les galères en ont trois mille. Il y a cent ſoixante-ſix mille hommes d'enclaſſés, pour tous les ſervices divers de la marine. On compta les années ſuivantes dans ce ſervice, mille Gentilshommes, ou enfans de famille, faiſant la fonction de ſoldats ſur les vaiſſeaux, & apprenans dans les ports tout ce qui prépare à l'art de la navigation & à la manœuvre : ce ſont les Gardes-Marines : ils étaient ſur mer ce que les cadets étaient ſur terre. On les avait inſtitués en 1672,

31 MAR. 1960
Digitized by Google

mais en petit nombre. Ce corps a été l'école, d'où ſont ſortis les meilleurs officiers de vaiſſeaux.

Il n'y avait point eu encor de Maréchaux de France dans le corps de la marine ; & c'eſt une preuve, combien cette partie eſſentielle des forces de la France avait été négligée. *Jean d'Etrées* fut le premier Maréchal en 1681. Il paraît, qu'une des grandes attentions de *Louis XIV*, était d'animer dans tous les genres cette émulation ſans laquelle tout languit.

Dans toutes les batailles navales, que les flottes Françaiſes livrèrent, l'avantage leur demeura toûjours, juſqu'à la journée de la Hogue en 1692, lorſque le Comte de *Tourville*, ſuivant les ordres de la Cour, attaqua, avec quarante-quatre voiles, une flotte de quatre-vingt-dix vaiſſeaux Anglais & Hollandais : il falut céder au nombre : on perdit quatorze vaiſſeaux du premier rang, qui échouèrent & qu'on brûla pour ne les pas laiſſer au pouvoir des ennemis. Malgré cet échec, les forces maritimes ſe ſoutinrent toûjours dans la guerre de la ſucceſſion. Le Cardinal de *Fleuri* les négligea depuis dans le loiſir d'une heureuſe paix, ſeul tems propice à les rétablir.

Ces forces navales ſervaient à protéger le commerce. Les colonies de la Martinique, de St. Domingue, du Canada, auparavant languiſſantes, fleurirent ; mais avec un avantage qu'on n'avait point eſpéré juſqu'alors ; car depuis 1635, juſqu'à 1665, ces établiſſemens avaient été à charge.

En 1664, le Roi envoye une colonie à Cayenne ; bientôt après une autre à Madagaſcar. Il tente toutes les voies de réparer le tort & le malheur qu'avait eu ſi longtems la France, de négliger la mer, tandis que ſes voiſins s'étaient formé des empires aux extrémités du monde.

Digitized by Google

On voit par ce seul coup d'œil, quels changemens *Louis XIV* fit dans l'Etat; changemens utiles, puisqu'ils subsistent. Ses Ministres le secondèrent à l'envi. On leur doit sans doute tout le détail, toute l'exécution; mais on lui doit l'arrangement général. Il est certain, que les Magistrats n'eussent pas réformé les loix, que l'ordre n'eût pas été remis dans les finances, la discipline introduite dans les armées, la police générale dans le Royaume; qu'on n'eût point eu de flottes; que les arts n'eussent point été encouragés; & tout cela de concert, & en même tems, avec persévérance, & sous différens Ministres, s'il ne se fût trouvé un maître, qui eût en général toutes ces grandes vues, avec une volonté ferme de les remplir.

Il ne sépara point sa propre gloire de l'avantage de la France, & il ne regarda pas le Royaume du même œil dont un Seigneur regarde sa terre, de laquelle il tire tout ce qu'il peut, pour ne vivre que dans les plaisirs. Tout Roi qui aime la gloire, aime le bien public: il n'avait plus ni *Colbert* ni *Louvois*, lorsque vers l'an 1698 il ordonna pour l'instruction du Duc de Bourgogne, que chaque Intendant fît une description détaillée de sa province. Par-là on pouvait avoir une notice exacte du Royaume, & un dénombrement juste des peuples. L'ouvrage fut utile, quoique tous les Intendans n'eussent pas la capacité & l'attention de Monsieur de *Lamoignon de Bâville*. Si on avait rempli les vues du Roi sur chaque province, comme elles le furent par ce Magistrat dans le dénombrement du Languedoc, ce recueil de mémoires eût été un des plus beaux monumens du siécle. Il y en a quelques-uns de bien faits; mais on manqua le plan en n'assujettissant pas tous les Intendans au même ordre. Il eût été à désirer, que chacun eût donné par colonnes un état du nombre des habitans de chaque élection, des nobles, des citoyens, des laboureurs, des artisans, des manœuvres, des bestiaux de toute espèce, des bonnes,

des médiocres & des mauvaises terres, de tout le clergé régulier & séculier, de leurs revenus, de ceux des villes, de ceux des communautés.

Tous ces objets sont confondus dans la plûpart des mémoires qu'on a donnés : les matières y sont peu approfondies & peu exactes : il faut y chercher souvent avec peine les connaissances dont on a besoin, & qu'un Ministre doit trouver sous sa main & embrasser d'un coup d'œil, pour découvrir aisément les forces, les besoins, & les ressources. Le projet était excellent ; & une exécution uniforme serait de la plus grande utilité.

Voilà en général ce que *Louis XIV* fit & essaya, pour rendre sa nation plus florissante. Il me semble, qu'on ne peut guères voir tous ces travaux & tous ces efforts, sans quelque reconnaissance, & sans être animé du bien public, qui les inspira. Qu'on se représente ce qu'était le Royaume du tems de la Fronde, & ce qu'il est de nos jours. *Louis XIV* fit plus de bien à sa nation, que vingt de ses prédécesseurs ensemble ; & il s'en faut beaucoup, qu'il fit ce qu'il aurait pu. La guerre, qui finit par la paix de Risvick, commença la ruine de ce grand commerce, que son Ministre *Colbert* avait établi ; & la guerre de la succession l'acheva.

S'il avait employé à embellir Paris, à finir le Louvre, les sommes immenses que coûtèrent les aqueducs & les travaux de Maintenon, pour conduire des eaux à Versailles, travaux interrompus & devenus inutiles ; s'il avait dépensé à Paris la cinquiéme partie de ce qu'il en a coûté pour forcer la nature à Versailles ; Paris serait dans toute son étendue aussi beau qu'il l'est du côté des Tuileries & du pont-royal, & serait devenu la plus magnifique ville de l'univers.

Digitized by Google

C'eſt beaucoup d'avoir réformé les loix : mais la chicane n'a pu être écraſée par la juſtice. On penſa à rendre la juriſprudence uniforme ; elle l'eſt dans les affaires criminelles, dans celles du commerce, dans la procédure : elle pourait l'être dans les loix qui réglent les fortunes des citoyens. C'eſt un très grand inconvénient, qu'un même tribunal ait à prononcer ſur plus de cent coutumes différentes. Des droits de terres, ou équivoques, ou onéreux, ou qui gênent la ſociété, ſubſiſtent encore, comme des reſtes du gouvernement féodal, qui ne ſubſiſte plus. Ce ſont des décombres d'un bâtiment gothique ruiné.

Ce n'eſt pas qu'on prétende que les différens ordres de l'Etat doivent être aſſujettis à la même loi. On ſent bien que les uſages de la Nobleſſe, du Clergé, des Magiſtrats, des cultivateurs, doivent être différens ; mais il eſt à ſouhaiter ſans doute que chaque ordre ait ſa loi uniforme dans tout le Royaume, que ce qui eſt juſte ou vrai dans la Champagne, ne ſoit pas réputé faux ou injuſte en Normandie. L'uniformité en tout genre d'adminiſtration eſt une vertu ; mais les difficultés de ce grand ouvrage ont effrayé.

Louis XIV aurait pu ſe paſſer plus aiſément de la reſſource dangereuſe des traitans, où le réduiſit l'anticipation qu'il fit preſque toûjours ſur ſes revenus, comme on le verra dans le chapitre des finances.

S'il n'eût pas cru qu'il ſuffiſait de ſa volonté pour faire changer de religion à un million d'hommes, la France n'eût pas perdu tant de citoyens. (*e*) Ce pays cependant, malgré ſes ſecouſſes & ſes pertes, eſt encor un des plus floriſſans de la terre, parce que tout le bien qu'a fait *Louis XIV* ſubſiſte, & que le mal qu'il était difficile de ne pas faire dans des tems orageux, a été réparé. Enfin la poſtérité, qui juge les

(*e*) *Voyez* le chapitre du Calviniſme.

Digitized by Google

Rois, & dont ils doivent avoir toûjours le jugement devant les yeux, avouera, en peſant les vertus & les faibleſſes de ce Mònarque, que quoiqu'il eût été trop loué pendant ſa vie, il mérita de l'être à jamais; & qu'il fut digne de la ſtatue qu'on lui a érigée à Montpellier, avec une inſcription latine, dont le ſens eſt: *A Louis le grand après ſa mort. Don Uſtaris*, homme d'Etat, qui a écrit ſur les finances & le commerce d'Eſpagne, appelle *Louis XIV, un homme prodigieux.*

Tous les changemens, qu'on vient de voir dans le gouvernement & dans tous les ordres de l'Etat, en produiſirent néceſſairement un très grand dans les mœurs. L'eſprit de faction, de fureur & de rébellion, qui poſſédait les citoyens depuis le tems de *François II*, devint une émulation de ſervir le Prince. Les Seigneurs des grandes terres n'étant plus cantonnés chez eux, les Gouverneurs des provinces n'ayant plus de poſtes importans à donner, chacun ſongea à ne mériter de graces que celles du Souverain; & l'Etat devint un tout régulier, dont chaque ligne aboutit au centre.

C'eſt là ce qui délivra la Cour des factions & des conſpirations, qui avaient troublé l'Etat pendant tant d'années. Il n'y eut ſous l'adminiſtration de *Louis XIV* qu'une ſeule conjuration en 1674, imaginée par *la Truaumont*, Gentilhomme Normand perdu de débauches & de dettes, & embraſſée par un homme de la maiſon de *Rohan*, grand Veneur de France, qui avait beaucoup de courage & peu de prudence. La hauteur & la dureté du Marquis de *Louvois* l'avaient irrité au point qu'en ſortant de ſon audience il entra tout ému & hors de lui-même chez Monſieur de *Caumartin*, & ſe jettant ſur un lit de repos. Il faudra, dit-il, que ce... *Louvois* meure ou moi. *Caumartin* ne prit cet emportement que pour une colère paſſagère. Mais le lendemain ce même jeune homme lui ayant demandé s'il croyait les peuples de Nor-

Digitized by Google

mandie affectionnés au gouvernement, il entrevit des desseins dangereux. Les tems de la Fronde sont passés, lui dit-il; croyez-moi, vous vous perdrez, & vous ne serez regretté de personne. Le Chevalier ne le crut pas; il se jetta à corps perdu dans la conspiration de *la Truaumont*. Il n'entra dans ce complot qu'un Chevalier de *Préaux*, neveu de *la Truaumont*, qui séduit par son oncle, séduisit sa maîtresse la Marquise de *Villiers*. Leur but & leur espérance n'étaient pas & ne pouvaient être de se faire un parti dans le Royaume. Ils prétendaient seulement vendre & livrer Quillebeuf aux Hollandais, & introduire les ennemis en Normandie. Ce fut plutôt une lâche trahison mal ourdie, qu'une conspiration. Le supplice de tous les coupables fut le seul événement que produisit ce crime insensé & inutile, dont à peine on se souvient aujourd'hui.

S'il y eut quelques séditions dans les provinces, ce ne furent que de faibles émeutes populaires aisément réprimées. Les Huguenots même furent toûjours tranquilles, jusqu'au tems où l'on démolit leurs temples. Enfin le Roi parvint à faire, d'une nation jusques-là turbulente, un peuple paisible, qui ne fut dangereux qu'aux ennemis, après l'avoir été à lui-même pendant plus de cent années. Les mœurs s'adoucirent, sans faire tort au courage.

Les maisons, que tous les Seigneurs bâtirent ou achetèrent dans Paris, & leurs femmes qui y vécurent avec dignité, formèrent des écoles de politesse, qui retirèrent peu-à-peu les jeunes gens de cette vie de cabaret, qui fut encore longtems à la mode, & qui n'inspirait qu'une débauche hardie. Les mœurs tiennent à si peu de chose, que la coutume d'aller à cheval dans Paris entretenait une disposition aux querelles fréquentes, qui cessèrent quand cet usage fut aboli. La décence, dont on fut redevable principalement aux femmes qui rassemblèrent la société chez

Digitized by Google

elles, rendit les esprits plus agréables ; & la lecture les rendit à la longue plus solides. Les trahisons & les grands crimes, qui ne deshonorent point les hommes dans les tems de faction & de trouble, ne furent presque plus connus. Les horreurs des *Brinvilliers* & des *Voisins* ne furent que des orages passagers, sous un ciel d'ailleurs serein, & il serait aussi déraisonnable de condamner une nation sur les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser sur la réforme de la Trappe.

Tous les différens états de la vie étaient auparavant reconnaissables, par des défauts qui les caractérisaient. Les militaires & les jeunes gens qui se destinaient à la profession des armes, avaient une vivacité emportée ; les gens de justice une gravité rebutante, à quoi ne contribuait pas peu l'usage d'aller toûjours en robe, même à la Cour. Il en était de même des universités & des médecins. Les marchands portaient encor de petites robes, lorsqu'ils s'assemblaient & qu'ils allaient chez les Ministres ; & les plus grands commerçans étaient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques, où l'on commençait à se rassembler pour goûter une vie plus douce, rendirent peu-à-peu l'extérieur de tous les citoyens presque semblable. On s'apperçoit aujourd'hui jusques dans le fond d'une boutique, que la politesse a gagné toutes les conditions. Les provinces se sont ressenties avec le tems de tous les changemens.

On est parvenu enfin à ne plus mettre le luxe, que dans le goût & dans la commodité. La foule de pages & de domestiques de livrée a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe & le faste extérieur aux nations, chez lesquelles on ne sait encor que se montrer en public, & où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la simplicité, la culture de l'es-

Digitized by Google

prit, ont fait de Paris une ville, qui pour la douceur de la vie l'emporte probablement de beaucoup sur Rome & sur Athènes, dans le tems de leur splendeur.

Cette foule de secours toujours promts, toujours ouverts pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts & les besoins; tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables jointes à cette franchise particulière aux Parisiens; tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager ou à faire leur séjour dans cette patrie de la société. Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui appellés ailleurs par leurs talens sont un témoignage honorable à leur pays, ou c'est le rebut de la nation qui essaye de profiter de la considération qu'elle inspire, ou bien ce sont des émigrans qui préfèrent encor leur religion à leur patrie, & qui vont ailleurs chercher la misère ou la fortune, à l'exemple de leurs pères chassés de France par la fatale injure faite aux cendres du grand *Henri IV*, lorsqu'on anéantit sa loi perpétuelle appellée l'*Edit de Nantes:* ou enfin ce sont des officiers mécontens du Ministère, des accusés qui ont échappé aux formes rigoureuses d'une justice quelquefois mal administrée; & c'est ce qui arrive dans tous les pays de la terre.

On s'est plaint de ne plus voir à la Cour autant de hauteur dans les esprits qu'autrefois. Il n'y a plus en effet de petits tyrans, comme du tems de la Fronde & sous *Louis XIII*, & dans les siécles précédens. Mais la véritable grandeur s'est retrouvée dans cette foule de Noblesse, si longtems avilie à servir auparavant des sujets trop puissans. On voit des Gentilshommes, des citoyens, qui se seraient crus honorés autrefois d'être domestiques de ces Seigneurs, devenus leurs égaux & très souvent leurs supérieurs dans le service militaire; & plus le service en tout genre prévaut sur les titres, plus un Etat est florissant.

Digitized by Google

On a comparé le ſiécle de *Louis XIV* à celui d'*Auguſte*. Ce n'eſt pas que la puiſſance & les événemens perſonnels ſoient comparables. Rome & *Auguſte* étaient dix fois plus conſidérables dans le monde, que *Louis XIV* & Paris. Mais il faut ſe ſouvenir, qu'Athènes a été égale à l'Empire Romain, dans toutes les choſes qui ne tirent pas leur prix de la force & de la puiſſance. Il faut encor ſonger, que s'il n'y a rien aujourd'hui dans le monde tel que l'ancienne Rome & qu'*Auguſte*, cependant toute l'Europe enſemble eſt très ſupérieure à tout l'Empire Romain. Il n'y avait du tems d'*Auguſte* qu'une ſeule nation, & il y en a aujourd'hui pluſieurs, policées, guerrières, éclairées, qui poſſèdent des arts que les Grecs & les Romains ignorèrent; & de ces nations il n'y en a aucune, qui ait eu plus d'éclat en tout genre depuis environ un ſiécle, que la nation formée en quelque ſorte par *Louis XIV*.

CHAPITRE TRENTIÉME.

Finances & Réglemens.

SI on compare l'adminiſtration de *Colbert* à toutes les adminiſtrations précédentes, la poſtérité chérira cet homme, dont le peuple inſenſé voulut déchirer le corps après ſa mort. Les Français lui doivent certainement leur induſtrie & leur commerce, & par conſéquent cette opulence, dont les ſources diminuent quelquefois dans la guerre, mais qui ſe rouvrent toûjours avec abondance dans la paix. Cependant en 1672 on avait encor l'ingratitude de rejetter ſur *Colbert*, la langueur, qui commençait à ſe faire ſentir dans les nerfs de l'Etat. Un *Boiſguilbert*, Lieutenant-général au bailliage de Rouen, fit imprimer dans ce tems-là le détail de la France

Digitized by Google

en deux petits volumes, & prétendit que tout avait été en décadence depuis 1660. C'était préciſément le contraire. La France n'avait jamais été ſi floriſſante, que depuis la mort du Cardinal *Mazarin* juſqu'à la guerre de 1689; & même dans cette guerre le corps de l'Etat, commençant à être malade, ſe ſoutint par la vigueur que *Colbert* avait répandue dans tous ſes membres. L'auteur du *Détail* prétendit, que depuis 1660 les biens-fonds du Royaume avaient diminué de quinze cent millions. Rien n'était, ni plus faux, ni moins vraiſemblable. Cependant ſes argumens captieux perſuadèrent ce paradoxe ridicule, à ceux qui voulurent être perſuadés. C'eſt ainſi qu'en Angleterre, dans les tems les plus floriſſans, on voit cent papiers publics, qui démontrent que l'Etat eſt ruiné.

Il était plus aiſé en France qu'ailleurs, de décrier le miniſtère des finances dans l'eſprit des peuples. Ce miniſtère eſt le plus odieux, parce que les impôts le ſont toûjours: il régnait d'ailleurs en général dans la finance, autant de préjugés & d'ignorance, que dans la philoſophie.

On s'eſt inſtruit ſi tard, que de nos jours même, on a entendu en 1718 le Parlement en corps dire au Duc d'Orléans, que *la valeur intrinſèque du mark d'argent eſt de vingt-cinq livres*; comme s'il y avait une autre valeur réelle intrinſèque, que celle du poids & du titre; & le Duc d'Orléans, tout éclairé qu'il était, ne le fut pas aſſez, pour relever cette mépriſe du Parlement.

Colbert arriva au maniement des finances avec de la ſcience & du génie. Il commença comme le Duc de *Sulli* par arrêter les abus & les pillages qui étaient énormes. La recette fut ſimplifiée autant qu'il était poſſible; & par une œconomie qui tient du prodige, il augmenta le tréſor du Roi en diminuant les tail-

Digitized by Google

les. On voit par l'édit mémorable de 1664, qu'il y avait tous les ans un million de ce tems-là deſtiné à l'encouragement des manufactures & du commerce maritime. Il négligea ſi peu les campagnes abandonnées juſqu'à lui à la rapacité des traitans, que des négocians Anglais s'étant adreſſés à Mr. *Colbert de Croiſſi* ſon frère, ambaſſadeur à Londres, pour fournir en France des beſtiaux d'Irlande & des ſalaiſons pour les colonies en 1667, le Contrôleur-général répondit que depuis quatre ans on en avait à revendre aux étrangers.

Pour parvenir à cette heureuſe adminiſtration, il avait falu une Chambre de juſtice, & de grandes réformes. Il fut obligé de retrancher huit millions & plus de rentes ſur la ville, acquiſes à vil prix, que l'on rembourſa ſur le pied de l'achat. Ces divers changemens exigèrent des édits. Le Parlement était en poſſeſſion de les vérifier depuis *François I.* Il fut propoſé de les enrégiſtrer ſeulement à la Chambre des comptes, mais l'uſage ancien prévalut. Le Roi alla lui-même au Parlement faire vérifier ſes édits en 1664.

Il ſe ſouvenait toûjours de la Fronde, de l'arrêt de proſcription contre un Cardinal ſon premier Miniſtre, des autres arrêts par leſquels on avait ſaiſi les deniers royaux, pillé les meubles & l'argent des citoyens attachés à la Couronne. Tous ces excès ayant commencé par des remontrances ſur des édits concernant les revenus de l'Etat, il ordonna en 1667 que le Parlement ne fît jamais de repréſentation que dans la huitaine, après avoir enrégiſtré avec obéiſſance. Cet édit fut encor renouvellé en 1673. Auſſi dans tout le cours de ſon adminiſtration il n'eſſuia aucune remontrance d'aucune Cour de judicature, excepté dans la fatale année de 1709, où le Parlement de Paris repréſenta inutilement le tort que le Miniſtre des finances faiſait à l'Etat par la variation du prix de l'or & de l'argent.

Digitized by Google

Preſque tous les citoyens ont été perſuadés que ſi le Parlement s'était toûjours borné à faire ſentir au Souverain en connaiſſance de cauſe, les malheurs & les beſoins du peuple, les dangers des impôts, les périls encor plus grands de la vente de ces impôts à des traitans qui trompaient le Roi & opprimaient le peuple, cet uſage des remontrances aurait été une reſſource ſacrée de l'Etat, un frein à l'avidité des financiers, & une leçon continuelle aux Miniſtres. Mais les étranges abus d'un remède ſi ſalutaire avaient tellement irrité *Louis XIV*, qu'il ne vit que les abus, & proſcrivit le remède. L'indignation qu'il conſerva toûjours dans ſon cœur fut portée ſi loin, qu'en 1669 il alla encor lui-même au Parlement pour y révoquer les privilèges de nobleſſe qu'il avait accordés dans ſa minorité en 1644 à toutes les Cours ſupérieures.

Mais malgré cet édit enrégiſtré en préſence du Roi, l'uſage a ſubſiſté de laiſſer jouïr de la nobleſſe tous ceux dont les pères ont exercé vingt ans une charge de judicature dans une Cour ſupérieure, ou qui ſont morts dans leurs emplois.

En mortifiant ainſi une compagnie de Magiſtrats, il voulut encourager la Nobleſſe qui défend la patrie, & les agriculteurs qui la nourriſſent. Déja par ſon édit de 1666 il avait accordé deux mille francs de penſion, qui en font près de quatre aujourd'hui, à tout Gentilhomme qui aurait eu douze enfans, & mille à qui en aurait eu dix. La moitié de cette gratification était aſſurée à tous les habitans des villes exemptes de tailles; & parmi les taillables tout père de famille qui avait, ou qui avait eu dix enfans, était à l'abri de toute impoſition.

Il eſt vrai que le Miniſtre *Colbert* ne fit pas tout ce qu'il pouvait faire, encor moins ce qu'il voulait. Les hommes n'étaient pas alors aſſez éclairés; & dans un

Digitized by Google

grand Royaume il y a toûjours de grands abus. La taille arbitraire, la multiplicité des droits, les douanes de province à province qui rendent une partie de la France étrangère à l'autre & même ennemie, l'inégalité des meſures d'une ville à l'autre, vingt autres maladies du corps politique ne purent être guéries.

La plus grande faute qu'on reproche à ce Miniſtre eſt de n'avoir pas oſé encourager l'exportation des bleds. Il y avait longtems qu'on n'en portait plus à l'étranger. La culture avait été négligée dans les orages du miniſtère de *Richelieu*; elle le fut davantage dans les guerres civiles de la Fronde. Une famine en 1661 acheva la ruine des campagnes, ruine pourtant que la nature ſecondée du travail eſt toûjours prête à réparer. Le Parlement de Paris rendit dans cette année malheureuſe un arrêt qui paraiſſait juſte dans ſon principe, mais qui fut preſque auſſi funeſte dans les conſéquences que tous les arrêts arrachés à cette compagnie pendant la guerre civile. Il fut défendu aux marchands, ſous les peines les plus graves, de contracter aucune aſſociation pour ce commerce, & à tous particuliers de faire un amas de grains. Ce qui était bon dans une diſette paſſagère devenait pernicieux à la longue, & décourageait tous les agriculteurs. Caſſer un tel arrêt dans un tems de criſe & de préjugés, c'eût été ſoulever les peuples.

Le Miniſtre n'eut d'autre reſſource que d'acheter chérement chez les étrangers, les mêmes bleds que les Français leur avaient précédemment vendus dans les années d'abondance. Le peuple fut nourri, mais il en coûta beaucoup à l'Etat; & l'ordre que Monſieur *Colbert* avait déja remis dans les finances rendit cette perte légère.

La crainte de retomber dans la diſette ferma nos ports à l'expertation du bled. Chaque Intendant dans

Digitized by Google

ſa province ſe fit même un mérite de s'oppoſer au tranſport des grains dans la province voiſine. On ne put dans les bonnes années vendre ſes grains que par une requête au Conſeil. Cette fatale adminiſtration ſemblait excuſable par l'expérience du paſſé. Tout le Conſeil craignait que le commerce du bled ne le forçât de racheter encor à grands frais des autres nations une denrée ſi néceſſaire, que l'intérêt & l'imprévoyance des cultivateurs aurait vendu à vil prix.

Le laboureur alors plus timide que le Conſeil craignit de ſe ruiner à créer une denrée dont il ne pouvait eſpérer un grand profit; & les terres ne furent pas auſſi bien cultivées qu'elles auraient dû l'être. Toutes les autres branches de l'adminiſtration étant floriſſantes empêchèrent *Colbert* de remédier au défaut de la principale.

C'eſt la ſeule tache de ſon miniſtère; elle eſt grande; mais ce qui l'excuſe, ce qui prouve combien il eſt mal-aiſé de détruire les préjugés dans l'adminiſtration Françaiſe, & comme il eſt difficile de faire le bien, c'eſt que cette faute ſentie par tous les citoyens habiles, n'a été réparée par aucun Miniſtre pendant cent années entières, juſqu'à l'époque mémorable de 1764, où un Contrôleur-général plus éclairé a tiré la France d'une miſère profonde, en rendant le commerce des grains libre, avec des reſtrictions à-peu-près ſemblables à celles dont on uſe en Angleterre.

Colbert, pour fournir à la fois aux dépenſes des guerres, des bâtimens & des plaiſirs, fut obligé de rétablir vers l'an 1672 ce qu'il avait voulu d'abord abolir pour jamais; impôts en parti, rentes, charges nouvelles, augmentations de gages; enfin ce qui ſoutient l'Etat quelque tems, & l'obère pour des ſiécles.

Digitized by Google

Il fut emporté hors de ſes meſures ; car, par toutes les inſtructions qui reſtent de lui, on voit qu'il était perſuadé, que la richeſſe d'un pays ne conſiſte que dans le nombre des habitans, la culture des terres, le travail induſtrieux & le commerce : on voit, que le Roi poſſédant très peu de domaines particuliers, & n'étant que l'adminiſtrateur des biens de ſes ſujets, ne peut être véritablement riche, que par des impôts aiſés à percevoir & également répartis.

Il craignait tellement de livrer l'Etat aux traitans, que quelque tems après la diſſolution de la Chambre de juſtice, qu'il avait fait ériger contr'eux, il fit rendre un arrêt du Conſeil, qui établiſſait la peine de mort contre ceux qui avanceraient de l'argent ſur de nouveaux impôts. Il voulait par cet arrêt comminatoire, qui ne fut jamais imprimé, effrayer la cupidité des gens d'affaires. Mais bientôt après il fut obligé de ſe ſervir d'eux, ſans même révoquer l'arrêt : le Roi preſſait, & il falait des moyens promts.

Cette invention, apportée d'Italie en France par *Catherine de Médicis*, avait tellement corrompu le gouvernement, par la facilité funeſte qu'elle donne, qu'après avoir été ſupprimée dans les belles années de *Henri IV*, elle reparut dans tout le règne de *Louis XIII*, & infecta ſurtout les derniers tems de *Louis XIV*.

Enfin *Sulli* enrichit l'Etat par une œcocomie ſage que ſecondait un Roi auſſi parcimonieux que vaillant, un Roi ſoldat à la tête de ſon armée & père de famille avec ſon peuple. *Colbert* ſoutint l'Etat malgré le luxe d'un maître faſtueux, qui prodiguait tout pour rendre ſon règne éclatant.

On ſait qu'après la mort de *Colbert*, lorſque le Roi ſe propoſa de mettre *Pelletier* à la tête des finances, *le Tellier* lui dit, Sire, il n'eſt pas propre à cet emploi. Pour-

Digitized by Google

Pourquoi ? dit le Roi. Il n'a pas l'ame assez dure, dit *le Tellier*. Mais vraiment, reprit le Roi, je ne veux pas qu'on traite durement mon peuple. En effet ce nouveau Ministre était bon & juste ; mais lorsqu'en 1688 on fut replongé dans la guerre, & qu'il falut se soutenir contre la ligue d'Augsbourg, c'est-à-dire, contre presque toute l'Europe, il se vit chargé d'un fardeau que *Colbert* avait trouvé trop lourd : le facile & malheureux expédient d'emprunter & de créer des rentes fut sa première ressource. Ensuite on voulut diminuer le luxe ; ce qui dans un Royaume rempli de manufactures est diminuer l'industrie & la circulation, & ce qui n'est convenable qu'à une nation qui paye son luxe à l'étranger.

Il fut ordonné que tous les meubles d'argent massif, qu'on voyait alors en assez grand nombre chez les grands Seigneurs, & qui étaient une preuve de l'abondance, seraient portés à la monnoie. Le Roi donna l'exemple : il se priva de toutes ces tables d'argent, de ces candélabres, de ces grands canapés d'argent massif, & de tous ces autres meubles qui étaient des chefs-d'œuvre de ciselure des mains de *Balin* homme unique en son genre, & tous exécutés sur les desseins de *le Brun*. Ils avaient coûté dix millions ; on en retira trois. Les meubles d'argent orfévri des particuliers produisirent trois autres millions. La ressource était faible.

On fit ensuite une de ces énormes fautes, dont le Ministère ne s'est corrigé que dans nos derniers tems ; ce fut d'altérer les monnoies, de faire des refontes inégales, de donner aux écus une valeur non proportionnée à celle des quarts ; il arriva que les quarts étant plus forts & les écus plus faibles, tous les quarts furent portés dans le pays étranger ; ils y furent frappés en écus, sur lesquels il y avait à gagner en les reversant en France. Il faut qu'un pays soit bien bon par lui-même, pour subsister encor avec force après

Digitized by Google

avoir eſſuié ſi ſouvent de pareilles ſecouſſes : on n'était pas encor inſtruit : la finance était alors comme la phyſique, une ſcience de vaines conjectures. Les traitans étaient des charlatans qui trompaient le Miniſtère ; il en coûta quatre-vingt millions à l'Etat. Il faut vingt ans de peines pour réparer de pareilles brèches.

Vers les années 1691 & 1692, les finances de l'Etat parurent donc ſenſiblement dérangées. Ceux qui attribuaient l'affaibliſſement des ſources de l'abondance aux profuſions de *Louis XIV* dans ſes bâtimens, dans les arts & dans les plaiſirs, ne ſavaient pas, qu'au contraire les dépenſes qui encouragent l'induſtrie, enrichiſſent un Etat. C'eſt la guerre qui appauvrit néceſſairement le tréſor public, à moins que les dépouilles des vaincus ne le rempliſſent. Depuis les anciens Romains, je ne connais aucune nation qui ſe ſoit enrichie par des victoires. L'Italie au ſeiziéme ſiécle n'était riche que par le commerce. La Hollande n'eût pas ſubſiſté longtems, ſi elle ſe fût bornée à enlever la flotte d'argent des Eſpagnols, & ſi les grandes Indes n'avaient pas été l'aliment de ſa puiſſance. L'Angleterre s'eſt toûjours appauvrie par la guerre, même en détruiſant les flottes Françaiſes : & le commerce ſeul l'a enrichie. Les Algériens, qui n'ont guères que ce qu'ils gagnent par les pirateries, ſont un peuple très miſérable.

Parmi les nations de l'Europe, la guerre, au bout de quelques années, rend le vainqueur preſqu'auſſi malheureux que le vaincu. C'eſt un gouffre, où tous les canaux de l'abondance s'engloutiſſent. L'argent comptant, ce principe de tous les biens & de tous les maux, levé avec tant de peine dans les provinces, ſe

(*a*) Au Tom. IV. pag. 136. des mémoires de *Maintenon*, on trouve que la capitation *rendit au-delà des eſpérances des fermiers.* Jamais il n'y a eu de ferme de la capitation. Il eſt dit que *les laquais de Paris allèrent à l'Hôtel-de-Ville*

rend dans les coffres de cent entrepreneurs, dans ceux de cent partisans qui avancent les fonds, & qui achètent par ces avances le droit de dépouiller la nation au nom du Souverain. Les particuliers alors, regardant le gouvernement comme leur ennemi, enfouissent leur argent; & le défaut de circulation fait languir le Royaume.

Nul remède précipité ne peut suppléer à un arrangement fixe & stable, établi de longue main, & qui pourvoit de loin aux besoins imprévus. On établit la capitation en 1695. (*a*) Elle fut supprimée à la paix de Risvick, & rétablie ensuite. Le Contrôleur-général *Pontchartrain* vendit des lettres de noblesse pour deux mille écus en 1696: cinq cent particuliers en achetèrent: mais la ressource fut passagère, & la honte durable. On obligea tous les Nobles, anciens & nouveaux, de faire enrégistrer leurs armoiries, & de payer la permission de cacheter leurs lettres avec leurs armes. Des maltôtiers traitèrent de cette affaire, & avancèrent l'argent. Le Ministère n'eut presque jamais recours qu'à ces petites ressources, dans un pays qui en eût pu fournir de plus grandes.

On n'osa imposer le dixiéme, que dans l'année 1710. Mais ce dixiéme, levé à la suite de tant d'autres impôts onéreux, parut si dur, qu'on n'osa pas l'exiger avec rigueur. Le gouvernement n'en retira pas vingt-cinq millions annuels, à quarante francs le marc.

Colbert avait peu changé la valeur numéraire des monnoies. Il vaut mieux ne la point changer du tout. L'argent & l'or, ces gages d'échange, doivent être des mesures invariables. Il n'avait poussé la valeur numéraire

prier qu'on les imposât à la capitation. Ce conte ridicule se détruit de lui-même; les maîtres payèrent toûjours pour leurs domestiques.

du marc d'argent, de vingt-ſix francs où il l'avait trouvée, qu'à vingt-ſept & à vingt-huit ; & après lui, dans les dernières années de *Louis XIV* on étendit cette dénomination juſqu'à quarante livres idéales ; reſſource fatale, par laquelle le Roi était ſoulagé un moment, pour être ruiné enſuite : car au-lieu d'un marc d'argent, on ne lui en donnait preſque plus que la moitié. Celui qui devait vingt-ſix livres en 1668 donnait un marc ; & qui devait quarante livres ne donnait qu'à-peu-près ce même marc en 1710. Les diminutions qui ſuivirent, dérangèrent le peu qui reſtait du commerce, autant qu'avait fait l'augmentation.

On aurait trouvé une reſſource dans un papier de crédit ; mais ce papier doit être établi dans un tems de proſpérité, pour ſe ſoutenir dans un tems malheureux.

Le Miniſtre *Chamillart* commença en 1706 à payer en billets de monnoie, en billets de ſubſiſtance, d'uſtencile ; & comme cette monnoie de papier n'était pas reçue dans les coffres du Roi, elle fut décriée preſqu'auſſi-tôt qu'elle parut. On fut réduit à continuer de faire des emprunts onéreux, à conſommer d'avance quatre années des revenus de la Couronne. (*b*)

On fit toûjours ce qu'on appelle des affaires extraordinaires : on créa des charges ridicules, toûjours ache-

(*b*) Il eſt dit dans l'hiſtoire écrite par *la Hode*, & rédigée ſous le nom de *la Martinière*, qu'il en coûtait ſoixante & douze pour cent pour le change dans les guerres d'Italie. C'eſt une abſurdité. Le fait eſt que Monſieur de *Chamillart* pour payer les armées ſe ſervait du crédit du Chevalier *Bernard*. Ce Miniſtre croyait, par un ancien préjugé, qu'il ne falait pas que l'argent ſortît du Royaume, comme ſi on donnait cet argent pour rien, & comme s'il était poſſible qu'une nation débitrice à une autre, &

Digitized by Google

tées par ceux qui veulent se mettre à l'abri de la taille; car l'impôt de la taille étant aviliſſant en France, & les hommes étant nés vains, l'appas qui les décharge de cette honte fait toûjours des dupes, & les gages conſidérables attachés à ces nouvelles charges, invitent à les acheter dans des tems difficiles, parce qu'on ne fait pas réflexion qu'elles ſeront ſupprimées dans des tems moins fâcheux. Ainſi en 1707 on inventa la dignité des Conſeillers du Roi rouleurs & courtiers de vin; & cela produiſit cent quatre-vingt mille livres. On imagina des Greffiers royaux, des Subdélégués des Intendans des provinces. On inventa des Conſeillers du Roi contrôleurs aux empilemens des bois, des Conſeillers de police, des charges de barbiers-perruquiers, des contrôleurs-viſiteurs de beurre frais, des eſſayeurs de beurre ſalé. Ces extravagances font rire aujourd'hui, mais alors elles faiſaient pleurer.

Le Contrôleur-général *Deſmarêts*, neveu de l'illuſtre *Colbert*, ayant en 1709 ſuccédé à *Chamillart*, ne put guérir un mal que tout rendait incurable.

La nature conſpira avec la fortune, pour accabler l'Etat. Le cruel hyver de 1709 força le Roi de remettre aux peuples neuf millions de tailles, dans le tems qu'il n'avait pas de quoi payer ſes ſoldats. La diſette des denrées fut ſi exceſſive, qu'il en coûta quarante-cinq millions pour les vivres de l'armée. La dépenſe de cette année 1709 montait à deux cent vingt & un millions; & le revenu ordinaire du Roi n'en produiſit pas quarante-neuf. Il falut donc ruiner l'Etat, pour que

qui ne s'acquitte pas en effets commerçables, ne paye point en argent comptant: ce Miniſtre donnait au banquier huit pour cent de profit, à condition qu'on payât l'étranger ſans faire ſortir de l'argent de France. Il payait outre cela le change qui allait à cinq ou ſix pour cent de perte, & le banquier était obligé, malgré ſa promeſſe, de ſolder ſon compte en argent avec l'étranger, ce qui produiſait une perte conſidérable.

les ennemis ne s'en rendissent pas les maîtres. Le désordre s'accrut tellement & fut si peu réparé, que longtems après la paix, au commencement de l'année 1715, le Roi fut obligé de faire négocier trente-deux millions de billets, pour en avoir huit en espèces. Enfin il laissa à sa mort deux milliards six cent millions de dettes, à vingt-huit livres le marc, à quoi les espèces se trouvèrent alors réduites; ce qui fait environ quatre milliards cinq cent millions de notre monnoie courante en 1760.

Il est étonnant, mais il est vrai, que cette immense dette n'aurait point été un fardeau impossible à soutenir, s'il y avait eu alors un commerce florissant, un papier de crédit établi, & des compagnies solides qui eussent répondu de ce papier, comme en Suède, en Angleterre, à Venise & en Hollande. Car lorsqu'un Etat puissant ne doit qu'à lui-même, la confiance & la circulation suffisent pour payer. Mais il s'en falait beaucoup, que la France eût alors assez de ressorts, pour faire mouvoir une machine si vaste & si compliquée, dont le poids l'écrasait.

Louis XIV dans son règne, dépensa dix-huit milliards; ce qui revient, année commune, à trois cent trente millions d'aujourd'hui, en compensant, l'une par l'autre, les augmentations & les diminutions numéraires des monnoies.

Sous l'administration du grand *Colbert*, les revenus ordinaires de la Couronne n'allaient qu'à cent dix-sept millions, à vingt-sept livres, & puis à vingt-huit livres, le marc d'argent. Ainsi tout le surplus fut toûjours fourni en affaires extraordinaires. *Colbert*, le plus grand ennemi de cette funeste ressource, fut obligé d'y avoir recours pour servir promtement. Il emprunta huit cent millions valeur de nôtre tems dans la guerre de 1672. Il restait au Roi très peu d'anciens domaines de la Couronne. Ils sont déclarés inaliéna-

Digitized by Google

bles par tous les Parlemens du Royaume ; & cependant ils ſont preſque tous aliénés. Le revenu du Roi conſiſte aujourd'hui dans celui de ſes ſujets ; c'eſt une circulation perpétuelle de dettes & de payemens. Le Roi doit aux citoyens plus de millions numéraires par an, ſous le nom de rentes de l'Hôtel-de-Ville, qu'aucun Roi n'en a jamais retiré des domaines de la Couronne.

Pour ſe faire une idée de ce prodigieux accroiſſement de taxes, de dettes, de richeſſes, de circulation, & en même tems d'embarras & de peines, qu'on a éprouvé en France, & dans les autres pays, on peut conſidérer qu'à la mort de *François I* l'Etat devait environ trente mille livres de rentes perpétuelles ſur l'Hôtel-de-Ville, & qu'à préſent il en doit plus de quarante-cinq millions.

Ceux qui ont voulu comparer les revenus de *Louis XIV* avec ceux de *Louis XV*, ont trouvé, en ne s'arrêtant qu'au revenu fixe & courant, que *Louis XIV* était beaucoup plus riche en 1683, époque de la mort de *Colbert*, avec cent dix-ſept millions de revenu, que ſon ſucceſſeur ne l'était en 1730 avec près de deux cent millions : & cela eſt très vrai, en ne conſidérant que les rentes fixes & ordinaires de la Couronne. Car cent dix-ſept millions numéraires, au marc de vingt-huit livres, ſont une ſomme plus forte que deux cent millions, à quarante-neuf livres, à quoi ſe montait le revenu du Roi en 1730 : & de plus, il faut compter les charges augmentées par les emprunts de la Couronne. Mais auſſi les revenus du Roi ; c'eſt-à-dire, de l'Etat, ſont accrus depuis ; & l'intelligence des finances s'eſt perfectionnée au point, que dans la guerre ruineuſe de 1741, il n'y a pas eu un moment de diſcrédit. On a pris le parti de faire des fonds d'amortiſſement, comme chez les Anglais : il a fallu adopter une partie de leur ſyſtême de finance, ainſi que leur philoſophie ; & ſi, dans un

Digitized by Google

Etat purement monarchique, on pouvait introduire ces papiers circulans, qui doublent au moins la richeſſe de l'Angleterre, l'adminiſtration de la France acquerrait ſon dernier degré de perfection, mais perfection trop voiſine de l'abus dans une monarchie. (c)

Il y avait environ cinq cent millions numéraires d'argent monnoyé dans le Royaume en 1683; & il y en avait environ douze cent en 1730 de la manière dont on compte aujourd'hui. Mais le numéraire ſous le miniſtère du Cardinal de *Fleuri*, fut preſque le double du numéraire du tems de *Colbert*. Il paraît donc, que la France n'était environ que d'un ſixiéme plus riche en eſpèces circulantes, depuis la mort de *Colbert*. Elle l'eſt beaucoup davantage, en matières d'argent & d'or, travaillées & miſes en œuvre pour le ſervice & pour le luxe. Il n'y en avait pas pour quatre cent millions de notre monnoie d'aujourd'hui en 1690: & vers l'an 1730 on en poſſédait autant que d'eſpèces circulantes. Rien ne fait voir plus évidemment, combien le commerce, dont *Colbert* ouvrit les ſources, s'eſt accru, lorſque ſes canaux fermés par les guerres ont été débouchés. L'induſtrie s'eſt perfectionnée, malgré l'émigration de tant d'artiſtes, que diſperſa la révocation de l'édit de Nantes; & cette induſtrie augmente encor tous les jours. La nation eſt capable d'auſſi grandes choſes, & de plus grandes encor, que ſous *Louis XIV*, parce que le génie & le commerce ſe fortifient toûjours, quand on les encourage.

A voir l'aiſance des particuliers, ce nombre prodigieux de maiſons agréables bâties dans Paris & dans les provinces, cette quantité d'équipages, ces commodités, ces recherches qu'on nomme *luxe*, on croirait que l'opulence eſt vingt fois plus grande qu'autre fois. Tout cela eſt le fruit d'un travail ingénieux,

(c) L'Abbé de *St. Pierre* dans ſon *Journal politique*, à l'article du *Syſtême*, dit qu'en Angleterre & en Hollande, il

encor plus que de la richeſſe. Il n'en coûte guères plus aujourd'hui pour être agréablement logé, qu'il en coûtait pour l'être mal ſous *Henri IV*. Une belle glace de nos manufactures orne nos maiſons à bien moins de frais que les petites glaces qu'on tirait de Veniſe. Nos belles & parantes étoffes ſont moins chères que celles de l'étranger, qui ne les valaient pas.

Ce n'eſt point en effet l'argent & l'or qui procurent une vie commode, c'eſt le génie. Un peuple, qui n'aurait que ces métaux, ſerait très miſérable : un peuple, qui ſans ces métaux mettrait heureuſement en œuvre toutes les productions de la terre, ſerait véritablement le peuple riche. La France a cet avantage, avec beaucoup plus d'eſpèces qu'il n'en faut pour la circulation.

L'induſtrie s'étant perfectionnée dans les villes, s'eſt accrue dans les campagnes. Il s'élévera toûjours des plaintes ſur le ſort des cultivateurs. On les entend dans tous les pays du monde ; & ces murmures ſont preſque partout ceux des oiſifs opulens, qui condamnent le gouvernement beaucoup plus qu'ils ne plaignent les peuples. Il eſt vrai que preſqu'en tout pays, ſi ceux qui paſſent leurs jours dans les travaux ruſtiques avaient le loiſir de murmurer, ils s'éléveraient contre les exactions qui leur enlèvent une partie de leur ſubſtance. Ils déteſteraient la néceſſité de payer des taxes qu'ils ne ſe ſont point impoſées, & de porter le fardeau de l'Etat ſans participer aux avantages des autres citoyens. Il n'eſt pas du reſſort de l'hiſtoire d'examiner comment le peuple doit contribuer ſans être foulé, & de marquer le point précis ſi difficile à trouver, entre l'exécution des loix, & l'abus des loix, entre les impôts & les rapines ; mais

n'y a de papiers qu'autant qu'il y a d'eſpèce : mais il eſt avéré que le papier l'emporte beaucoup, & ne ſubſiſte que par la confiance.

l'hiſtoire doit faire voir qu'il eſt impoſſible qu'une ville ſoit floriſſante ſans que les campagnes d'alentour ſoient dans l'abondance ; car certainement ce ſont ces campagnes qui la nourriſſent. On entend à des jours réglés dans toutes les villes de France les reproches de ceux à qui leur profeſſion permet de déclamer en public contre toutes les différentes branches de conſommation, auxquelles on donne le nom de *luxe*. Il eſt évident que les alimens de ce luxe ne ſont fournis que par le travail induſtrieux des cultivateurs ; travail toûjours chérement payé.

On a planté plus de vignes, & on les a mieux travaillées. On a fait de nouveaux vins qu'on ne connaiſſait pas auparavant, tels que ceux de Champagne, auxquels on a ſu donner la couleur, la fêve, & la force de ceux de Bourgogne, & qu'on débite chez l'étranger avec un grand avantage. Cette augmentation des vins a produit celle des eaux-de-vie. La culture des jardins, des légumes, des fruits a reçu de prodigieux accroiſſemens, & le commerce des comeſtibles avec les colonies de l'Amérique en a été augmenté. Les plaintes qu'on a de tout-tems fait éclater, ſur la miſère de la campagne, ont ceſſé alors d'être fondées. D'ailleurs dans ces plaintes vagues on ne diſtingue pas les cultivateurs, les fermiers, d'avec les manœuvres. Ceux-ci ne vivent que du travail de leurs mains, & cela eſt ainſi dans tous les pays du monde où le grand nombre doit vivre de ſa peine. Mais il n'y a guères de Royaume dans l'Univers, où le cultivateur, le fermier, ſoit plus à ſon aiſe que dans quelques provinces de France, & l'Angleterre ſeule peut lui diſputer cet avantage. La taille proportionnelle ſubſtituée à l'arbitraire a contribué encor depuis environ trente années à rendre plus ſolides les fortunes des cultivateurs qui poſſèdent des charrues, des vignobles, des jardins. Le manœuvre, l'ouvrier, doit être réduit au néceſſaire pour travailler ; telle eſt la nature de l'homme. Il faut que ce grand nom-

Digitized by Google

bre d'hommes ſoit pauvre, mais il ne faut pas qu'il ſoit miſérable.

Le moyen ordre s'eſt enrichi par l'induſtrie. Les Miniſtres & les courtiſans ont été moins opulens, parce que l'argent ayant augmenté numériquement de près de moitié, les appointemens & les penſions ſont reſtés les mêmes; & le prix des denrées eſt monté à plus du double. C'eſt ce qui eſt arrivé dans tous les pays de l'Europe. Les droits, les honoraires ſont partout reſtés ſur l'ancien pied. Un Electeur qui reçoit l'inveſtiture de ſes Etats, ne paye que ce que ſes prédéceſſeurs payaient du tems de l'Empereur *Charles IV* au quatorziéme ſiécle, & il n'eſt dû qu'un écu au ſecrétaire de l'Empereur dans cette cérémonie.

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que tout ayant augmenté, valeur numéraire des monnoies, quantité des matières d'or & d'argent, prix des denrées, cependant la paye du ſoldat eſt reſtée au même taux qu'elle était il y a deux cent ans: on donne cinq ſous numéraires au fantaſſin, comme on le donnait du tems de *Henri IV*. Aucun de ce grand nombre d'hommes ignorans qui vendent leur vie à ſi bon marché, ne ſait, qu'attendu le ſurhauſſement des eſpèces & la cherté des denrées, il reçoit environ deux tiers moins que les ſoldats de *Henri IV*. S'il le ſavait, s'il demandait une paye de deux tiers plus haute, il faudrait bien la lui donner; il arriverait alors que chaque Puiſſance de l'Europe entretiendrait les deux tiers moins de troupes; les forces ſe balanceraient de même; la culture de la terre & les manufactures en profiteraient.

Il faut encor obſerver que les gains du commerce ayant augmenté, & les appointemens de toutes les grandes charges ayant diminué de valeur réelle, il s'eſt trouvé moins d'opulence qu'autrefois chez les grands, & plus dans le moyen ordre; & cela même

Digitized by Google

a mis moins de distance entre les hommes. Il n'y avait autrefois de ressource pour les petits que de servir les grands. Aujourd'hui l'industrie a ouvert mille chemins qu'on ne connaissait pas il y a cent ans. Enfin de quelque manière que les finances de l'Etat soient administrées, la France possède dans le travail d'environ vingt millions d'habitans un trésor inestimable.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

Des Sciences.

Ce siécle heureux, qui vit naître une révolution dans l'esprit humain, n'y semblait pas destiné; car, à commencer par la philosophie, il n'y avait pas d'apparence du tems de *Louis XIII* qu'elle se tirât du chaos où elle était plongée. L'Inquisition d'Italie, d'Espagne, de Portugal, avait lié les erreurs philosophiques aux dogmes de la Religion: les guerres civiles en France, & les querelles du Calvinisme, n'étaient pas plus propres à cultiver la raison humaine, que le fut le fanatisme du tems de *Cromwell* en Angleterre. Si un chanoine de Thorn avait renouvellé l'ancien système planétaire des Caldéens oublié depuis si longtems, cette vérité était condamnée à Rome: & la congrégation du St. Office, composée de sept Cardinaux, ayant déclaré non-seulement hérétique mais absurde le mouvement de la terre sans lequel il n'y a point de véritable astronomie, le grand *Galilée* ayant demandé pardon à l'âge de soixante & dix ans d'avoir eu raison, il n'y avait pas d'apparence que la vérité pût être reçue sur la terre.

Le Chancelier *Bacon* avait montré de loin la route qu'on pouvait tenir: *Galilée* avait fait quelques découvertes sur la chûte des corps: *Torricelli* commen-

Digitized by Google

çait à connaître la pesanteur de l'air qui nous environne : on avait fait quelques expériences à Magdebourg. Avec ces faibles essais, toutes les écoles restaient dans l'absurdité, & le monde dans l'ignorance. *Descartes* parut alors ; il fit le contraire de ce qu'on devait faire ; au-lieu d'étudier la nature, il voulut la deviner. Il était le plus grand géomètre de son siécle ; mais la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Celui de *Descartes* était trop porté à l'invention. Le premier des mathématiciens ne fit guères que des romans de philosophie. Un homme qui dédaigna les expériences, qui ne cita jamais *Galilée*, qui voulait bâtir sans matériaux, ne pouvait élever qu'un édifice imaginaire.

Ce qu'il y avait de romanesque réussit ; & le peu de vérités mêlé à ces chimères nouvelles, fut d'abord combattu. Mais enfin ce peu de vérités perça, à l'aide de la méthode qu'il avait introduite : car avant lui on n'avait point de fil dans ce labyrinthe ; & du moins il en donna un, dont on se servit après qu'il se fut égaré. C'était beaucoup, de détruire les chimères du péripatétisme, quoique par d'autres chimères. Ces deux fantômes se combattirent. Ils tombèrent l'un après l'autre ; & la raison s'éleva enfin sur leurs ruines. Il y avait à Florence une Académie d'expériences sous le nom *del Cimento*, établie par le Cardinal *Léopold de Médicis* vers l'an 1655. On sentait déja dans cette patrie des arts, qu'on ne pouvait comprendre quelque chose du grand édifice de la nature, qu'en l'examinant piéce à piéce. Cette académie, après les jours de *Galilée* & dès le tems de *Torricelli*, rendit de grands services.

Quelques philosophes en Angleterre, sous la sombre administration de *Cromwell*, s'assemblèrent pour chercher en paix des vérités, tandis que le fanatisme opprimait toute vérité. *Charles II* rappellé sur le trône de ses ancêtres par le repentir & par l'inconst-

tance de ſa nation, donna des lettres-patentes à cette académie naiſſante ; mais c'eſt tout ce que le gouvernement donna. La Société royale, ou plutôt la Société libre de Londres, travailla pour l'honneur de travailler. C'eſt de ſon ſein que ſortirent de nos jours les découvertes ſur la lumière, ſur le principe de la gravitation, ſur l'aberration des étoiles fixes, ſur la géométrie tranſcendante, & cent autres inventions, qui pouraient à cet égard faire appeller ce ſiécle, *le ſiécle des Anglais*, auſſi-bien que celui de *Louis XIV*.

En 1666, Monſieur *Colbert*, jaloux de cette nouvelle gloire, voulut que les Français la partageaſſent ; & à la prière de quelques ſavans, il fit agréer à *Louis XIV* l'établiſſement d'une Académie des ſciences. Elle fut libre juſqu'en 1699 comme celle d'Angleterre & comme l'Académie Françaiſe. *Colbert* attira d'Italie *Dominique Caſſini*, & *Huyghens* de Hollande par de fortes penſions. Ils découvrirent les ſatellites & l'anneau de *Saturne*. On eſt redevable à *Huyghens* des horloges à pendule. On acquit peu-à-peu des connaiſſances de toutes les parties de la vraie phyſique, en rejettant tout ſyſtême. Le public fut étonné de voir une chymie, dans laquelle on ne cherchait, ni le grand-œuvre, ni l'art de prolonger la vie au-delà des bornes de la nature ; une aſtronomie, qui ne prédiſait pas les événemens du monde, une médecine indépendante des phaſes de la Lune. La corruption ne fut plus la mère des animaux & des plantes. Il n'y eut plus de prodiges, dès que la nature fut mieux connue. On l'étudia dans toutes ſes productions.

La géographie reçut des accroiſſemens étonnans. A peine *Louis XIV* a-t-il fait bâtir l'Obſervatoire, qu'il fait commencer en 1669 une méridienne par *Dominique Caſſini* & par *Picart*. Elle eſt continuée vers le Nord en 1683 par *la Hire* ; & enfin *Caſſini* la prolonge en 1700 juſqu'à l'extrémité du Rouſſillon.

Digitized by Google

C'eſt le plus beau monument de l'aſtronomie, & il ſuffit pour éterniſer ce ſiécle.

On envoye en 1672 des phyſiciens à la Cayenne, faire des obſervations utiles. Ce voyage a été la première origine de la connaiſſance d'une nouvelle loi de la nature, que le grand *Newton* a démontrée; & il a préparé à ces voyages plus fameux, qui depuis ont illuſtré le règne de *Louis XV.*

On fait partir en 1700 *Tournefort* pour le Levant. Il y va recueillir des plantes, qui enrichiſſent le jardin royal, autrefois abandonné, remis alors en honneur, & aujourd'hui devenu digne de la curioſité de l'Europe. La bibliothèque royale, déja nombreuſe, s'enrichit ſous *Louis XIV* de plus de trente mille volumes; & cet exemple eſt ſi bien ſuivi de nos jours, qu'elle en contient déja plus de cent quatre-vingt mille. Il fait rouvrir l'école de droit, fermée depuis cent ans. Il établit dans toutes les univerſités de France un profeſſeur de droit Français. Il ſemble, qu'il ne devrait pas y en avoir d'autres, & que les bonnes loix Romaines, incorporées à celles du pays, devraient former un ſeul corps des loix de la nation.

Sous lui, les journaux s'établiſſent. On n'ignore pas que le *Journal des Savans*, qui commença en 1665, eſt le père de tous les ouvrages de ce genre, dont l'Europe eſt aujourd'hui remplie, & dans leſquels trop d'abus ſe ſont gliſſés, comme dans les choſes les plus utiles.

L'Académie des belles-lettres, formée d'abord en 1663 de quelques membres de l'Académie Françaiſe, pour tranſmettre à la poſtérité par des médailles les actions de *Louis XIV*, devint utile au public, dès qu'elle ne fut plus uniquement occupée du Monarque, & qu'elle s'appliqua aux recherches de l'antiquité, & à une critique judicieuſe des opinions & des faits. Elle

Digitized by Google

fit à-peu-près dans l'hiſtoire, ce que l'Académie des ſciences faiſait dans la phyſique; elle diſſipa des erreurs.

L'eſprit de ſageſſe & de critique, qui ſe communiquait de proche en proche, détruiſit inſenſiblement beaucoup de ſuperſtitions. C'eſt à cette raiſon naiſſante qu'on dut la déclaration du Roi de 1672, qui défendit aux tribunaux d'admettre les ſimples accuſations de ſorcellerie. On ne l'eût pas oſé ſous *Henri IV* & ſous *Louis XIII*; & ſi depuis 1672 il y a eu encor des accuſations de maléfices, les juges n'ont condamné d'ordinaire les accuſés, que comme des profanateurs, qui d'ailleurs employaient le poiſon. (*a*)

Il était très commun auparavant, d'éprouver les ſorciers en les plongeant dans l'eau, liés de cordes; s'ils ſurnageaient, ils étaient convaincus. Pluſieurs juges de province avaient ordonné ces épreuves; & elles continuèrent encor longtems parmi le peuple. Tout berger était ſorcier; & les amulètes, les anneaux conſtellés, étaient en uſage dans les villes. Les effets de la baguette de coudrier, avec laquelle on croit découvrir les ſources, les tréſors & les voleurs, paſſaient pour certains, & ont encor beaucoup de crédit dans plus d'une province d'Allemagne. Il n'y avait preſque perſonne qui ne ſe fît tirer ſon horoſcope. On n'entendait parler que de ſecrets magiques; preſque tout était illuſion. Des ſavans, des magiſtrats, avaient écrit ſérieuſement ſur ces matières. On diſtinguait parmi

(*a*) En 1609 ſix cent ſorciers furent condamnés, dans le reſſort du Parlement de Bordeaux, & la plûpart brûlés. *Nicolas Remi*, dans ſa Démonolatrie, rapporte neuf cent arrêts rendus en quinze ans contre des ſorciers dans la ſeule Lorraine. Le fameux curé *Louis Gauffredi* brûlé à Aix en 1611, avait avoué qu'il était ſorcier, & les juges l'avaient cru.

C'eſt une choſe honteuſe que le père *Le Brun*, dans ſon traité des *pratiques ſuperſtitieuſes*,

parmi les auteurs, une classe de démonographes. Il y avait des règles pour discerner les vrais magiciens, les vrais possédés d'avec les faux; enfin, jusques vers ces tems-là l'on n'avait guère adopté de l'antiquité que des erreurs en tout genre.

Les idées superstitieuses étaient tellement enracinées chez les hommes, que les comètes les effrayaient encor en 1680. On osait à peine combattre cette crainte populaire. *Jacques Bernoulli*, l'un des grands mathématiciens de l'Europe, en répondant à propos de cette comète aux partisans du préjugé, dit que la chevelure de la comète ne peut être un signe de la colère divine, parce que cette chevelure est éternelle: mais que la queue pourrait bien en être un. Cependant ni la tête, ni la queue, ne sont éternelles. Il falut que *Bayle* écrivît contre le préjugé vulgaire, un livre fameux, que les progrès de la raison ont rendu aujourd'hui moins piquant qu'il ne l'était alors.

On ne croirait pas que les Souverains eussent obligation aux philosophes. Cependant il est vrai, que cet esprit philosophique, qui a gagné presque toutes les conditions excepté le bas peuple, a beaucoup contribué à faire valoir les droits des Souverains. Des querelles, qui auraient produit autrefois des excommunications, des interdits, des schismes, n'en ont point causé. Si on a dit que les peuples seraient heureux quand ils auraient des philosophes pour Rois, il est très vrai de dire, que les Rois en sont plus heureux, quand il y a beaucoup de leurs sujets philosophes.

titieuses, admette encor de vrais sortilèges: il va même jusqu'à dire, pag. 524, que le Parlement de Paris reconnaît des sortilèges: il se trompe: le Parlement reconnaît des profanations, des maléfices, mais non des effets surnaturels opérés par le Diable. Le livre de *Dom Calmet* sur les vampires & sur les apparitions, a passé pour un délire; mais il fait voir combien l'esprit humain est porté à la superstition.

Il faut avouer, que cet esprit raisonnable, qui commence à présider à l'éducation dans les grandes villes, n'a pu empêcher les fureurs des fanatiques des Cevennes, ni prévenir la démence du petit peuple de Paris autour d'un tombeau à *St. Médard*, ni calmer des disputes aussi acharnées que frivoles, entre des hommes qui auraient dû être sages. Mais avant ce siécle, ces disputes eussent causé des troubles dans l'Etat; les miracles de *St. Médard* eussent été accrédités par les plus considérables citoyens; & le fanatisme, renfermé dans les montagnes des Cevennes, se fût répandu dans les villes.

Tous les genres de science & de littérature ont été épuisés dans ce siécle; & tant d'écrivains ont étendu les lumières de l'esprit humain, que ceux qui en d'autres tems auraient passé pour des prodiges, ont été confondus dans la foule. Leur gloire est peu de chose, à cause de leur nombre; & la gloire du siécle en est plus grande.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÉME.

Des beaux Arts.

LA saine philosophie ne fit pas en France d'aussi grands progrès qu'en Angleterre & à Florence; & si l'Académie des sciences rendit des services à l'esprit humain, elle ne mit pas la France au-dessus des autres nations. Toutes les grandes inventions & les grandes vérités vinrent d'ailleurs.

Mais dans l'éloquence, dans la poësie, dans la littérature, dans les livres de morale & d'agrément, les Français furent les législateurs de l'Europe. Il n'y avait

Digitized by Google

plus de goût en Italie. La véritable éloquence était partout ignorée, la Religion enseignée ridiculement en chaire, & les causes plaidées de même dans le barreau. Les prédicateurs citaient *Virgile* & *Ovide*; les avocats, *St. Auguſtin* & *St. Jérôme*. Il ne s'était point encor trouvé de génie, qui eût donné à la langue française le tour, le nombre, la propriété du ſtile & la dignité. Quelques vers de *Málherbe* faiſaient ſentir ſeulement, qu'elle était capable de grandeur & de force; mais c'était tout. Les mêmes génies, qui avaient écrit très bien en latin, comme un Préſident de *Thou*, un chancelier de *l'Hôpital*, n'étaient plus les mêmes, quand ils maniaient leur propre langage, rebelle entre leurs mains. Le français n'était encor recommandable, que par une certaine naïveté, qui avait fait le ſeul mérite de *Joinville*, d'*Amiot*, de *Marot*, de *Montagne*, de *Régnier*, de la *Satyre Ménippée*. Cette naïveté tenait beaucoup à l'irrégularité, à la groſſièreté.

Jean de Lingendes Evêque de Mâcon, aujourd'hui inconnu, parce qu'il ne fit point imprimer ſes ouvrages, fut le premier orateur qui parla dans le grand goût. Ses ſermons & ſes oraiſons funèbres, quoique mêlées encor de la rouille de ſon tems, furent le modèle des orateurs qui l'imitèrent & le ſurpaſſèrent. L'oraiſon funèbre de *Charles-Emanuel* Duc de Savoie, ſurnommé *le Grand* dans ſon pays, prononcée par *Lingendes* en 1630, était pleine de ſi grands traits d'éloquence, que *Fléchier* longtems après en prit l'exorde tout entier auſſi-bien que le texte & pluſieurs paſſages conſidérables, pour en orner ſa fameuſe oraiſon funèbre du Vicomte de *Turenne*.

Balzac en ce tems-là donnait du nombre & de l'harmonie à la proſe. Il eſt vrai que ſes lettres étaient des harangues ampoulées; il écrivait au premier Cardinal de *Retz*: „Vous venez de prendre le ſceptre des Rois & la livrée des roſes.“ Il écrivait de Rome à *Bois-Robert*;

en parlant des eaux de senteur : „ Je me sauve à la nage „ dans ma chambre au milieu des parfums. “ Avec tous ces défauts, il charmait l'oreille. L'éloquence a tant de pouvoir sur les hommes, qu'on admira *Balsac* dans son tems, pour avoir trouvé cette petite partie de l'art ignorée & nécessaire, qui consiste dans le choix harmonieux des paroles ; & même pour l'avoir employée souvent hors de sa place.

Voiture donna quelque idée des graces légères de ce stile épistolaire, qui n'est pas le meilleur, puisqu'il ne consiste que dans la plaisanterie. C'est un baladinage, que deux tomes de lettres dans lesquelles il n'y en a pas une seule instructive, pas une qui parle du cœur, qui peigne les mœurs du tems & les caractères des hommes ; c'est plutôt un abus qu'un usage de l'esprit.

La langue commençait à s'épurer, & à prendre une forme constante. On en était redevable à l'Académie Française, & surtout à *Vaugelas*. Sa traduction de *Quinte-Curce*, qui parut en 1646, fut le premier bon livre écrit purement ; & il s'y trouve peu d'expressions & de tours qui ayent vieilli.

Olivier Patru, qui le suivit de près, contribua beaucoup à régler, à épurer le langage ; & quoiqu'il ne passât pas pour un avocat profond, on lui dut néanmoins l'ordre, la clarté, la bienséance, l'élégance du discours ; mérites absolument inconnus avant lui au barreau.

Un des ouvrages, qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation & à lui donner un esprit de justesse & de précision, fut le petit recueil des *Maximes de François Duc de la Rochefoucault*. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité dans ce livre, qui est que l'*amour-propre est le mobile de tout* ; cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés, qu'elle est pres-

Digitized by Google

que toûjours piquante. C'eſt moins un livre, que des matériaux pour orner un livre. On lut avidement ce petit recueil ; il accoutuma à penſer & à renfermer ſes penſées dans un tour vif, précis & délicat. C'était un mérite que perſonne n'avait eu avant lui en Europe, depuis la renaiſſance des lettres. Mais le premier livre de génie, qu'on vit en proſe, fut le recueil des *Lettres provinciales* en 1654. Toutes les ſortes d'éloquence y ſont renfermées. Il n'y a pas un ſeul mot, qui depuis cent ans ſe ſoit reſſenti du changement qui altère ſouvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. L'Evêque de Luçon fils du célèbre *Buſſi* m'a dit, qu'ayant demandé à Monſieur de Meaux, quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les ſiens, *Boſſuet* lui répondit, *les Lettres provinciales*. Elles ont beaucoup perdu de leur piquant, lorſque les jéſuites ont été abolis & les objets de leurs diſputes mépriſés.

Le bon goût qui régne d'un bout à l'autre dans ce livre, & la vigueur des dernières lettres, ne corrigèrent pas d'abord le ſtile lâche, diffus, incorrect & découſu, qui depuis longtems était celui de preſque tous les écrivains, des prédicateurs & des avocats.

Un des premiers, qui étala dans la chaire une raiſon toûjours éloquente, fut le père *Bourdaloue* vers l'an 1668. Ce fut une lumière nouvelle. Il y a eu après lui d'autres orateurs de la chaire, comme le père *Maſſillon* Evêque de Clermont, qui ont répandu dans leurs diſcours plus de graces, des peintures plus fines & plus pénétrantes des mœurs du ſiécle ; mais aucun ne l'a fait oublier. Dans ſon ſtile plus nerveux que fleuri, ſans aucune imagination dans l'expreſſion, il paraît vouloir plutôt convaincre que toucher ; & jamais il ne ſonge à plaire.

Peut-être ſerait-il à ſouhaiter, qu'en banniſſant de la chaire le mauvais goût qui l'aviliſſait, il en eût banni

Digitized by Google

auſſi cette coutume de prêcher ſur un texte. En effet, parler longtems ſur une citation d'une ligne ou deux, ſe fatiguer à compaſſer tout ſon diſcours ſur cette ligne, un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce miniſtère. Le texte devient une eſpèce de deviſe, ou plutôt d'énigme, que le diſcours développe. Jamais les Grecs & les Romains ne connurent cet uſage. C'eſt dans la décadence des lettres qu'il commença, & le tems l'a conſacré.

L'habitude de diviſer toujours en deux ou trois points des choſes qui comme la morale n'exigent aucune diviſion, ou qui en demandetaient davantage comme la controverſe, eſt encor une coutume gênante, que le père *Bourdaloue* trouva introduite, & à laquelle il ſe conforma.

Il avait été précédé par *Boſſuet* depuis Evêque de Meaux. Celui-ci, qui devint un ſi grand-homme, s'était engagé dans ſa grande jeuneſſe, à épouſer Mademoiſelle *Des-Vieux*, fille d'un rare mérite. Ses talens pour la théologie & pour cette eſpèce d'éloquence qui le caractériſe, ſe montrèrent de ſi bonne heure, que ſes parens & ſes amis le déterminèrent à ne ſe donner qu'à l'Egliſe. Mademoiſelle *Des-Vieux* l'y engagea elle-même, préférant la gloire qu'il devait acquérir, au bonheur de vivre avec lui. (*a*) Il avait prêché aſſez jeune devant le Roi & la Reine-mère en 1662, longtems avant que le père *Bourdaloue* fût connu. Ses diſcours ſoutenus d'une action noble & touchante, les premiers qu'on eût encor entendus à la Cour qui approchaſſent du ſublime, eurent un ſi grand ſuccès, que le Roi fit écrire en ſon nom à ſon père Intendant de Soiſſons, pour le féliciter d'avoir un tel fils.

Cependant, quand *Bourdaloue* parut, *Boſſuet* ne paſſa plus pour le premier prédicateur. Il s'était déjà

(*a*) Voyez le catalogue des écrivains à l'article *Boſſuet*.

Digitized by Google

donné aux oraiſons funèbres, genre d'éloquence, qui demande de l'imagination & une grandeur majeſtueuſe qui tient un peu à la poëſie, dont il faut toûjours emprunter quelque choſe, quoiqu'avec diſcrétion, quand on tend au ſublime. L'oraiſon funèbre de la Reine-mère, qu'il prononça en 1667, lui valut l'évêché de Condom: mais ce diſcours n'était pas encor digne de lui; & il ne fut pas imprimé, non plus que ſes ſermons. L'éloge funèbre de la Reine d'Angleterre veuve de *Charles I*, qu'il fit en 1669, parut preſqu'en tout un chef-d'œuvre. Les ſujets de ces piéces d'éloquence ſont heureux, à proportion des malheurs que les morts ont éprouvés. C'eſt en quelque façon comme dans les tragédies, où les grandes infortunes des principaux perſonnages ſont ce qui intéreſſe davantage. L'éloge funèbre de Madame, enlevée à la fleur de ſon âge & morte entre ſes bras, eut le plus grand & le plus rare des ſuccès, celui de faire verſer des larmes à la Cour: il fut obligé de s'arrêter après ces paroles: *O nuit déſaſtreuſe! nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, Madame ſe meurt, Madame eſt morte, &c.* L'auditoire éclata en ſanglots; & la voix de l'orateur fut interrompue par ſes ſoupirs & par ſes pleurs.

Les Français furent les ſeuls qui réuſſirent dans ce genre d'éloquence. Le même homme quelque tems après en inventa un nouveau, qui ne pouvait guère avoir de ſuccès qu'entre ſes mains. Il appliqua l'art oratoire à l'hiſtoire même, qui ſemble l'exclure. Son *diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle*, compoſé pour l'éducation du Dauphin, n'a eu ni modèle ni imitateurs. Si le ſyſtême qu'il adopte, pour concilier la chronologie des Juifs avec celle des autres nations, a trouvé des contradicteurs chez les ſavans, ſon ſtile n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné de cette force majeſtueuſe, dont il décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroiſſement & la chûte des grands Empi-

Digitized by Google

res ; & de ces traits rapides d'une vérité énergique, dont il peint & dont il juge les nations.

Preſque tous les ouvrages qui honorèrent ce ſiécle, étoient dans un genre inconnu à l'antiquité. Le *Télémaque* eſt de ce nombre. *Fénélon*, le diſciple, l'ami de *Boſſuet*, & depuis devenu malgré lui ſon rival & ſon ennemi, compoſa ce livre ſingulier, qui tient à la fois du roman & du poëme, & qui ſubſtitue une proſe cadencée à la verſification. Il ſemble qu'il ait voulu traiter le roman, comme Monſieur de Meaux avait traité l'hiſtoire, en lui donnant une dignité & des charmes inconnus, & ſurtout en tirant de ces fictions une morale utile au genre-humain ; morale entiérement négligée dans preſque toutes les inventions fabuleuſes. On a cru, qu'il avait compoſé ce livre pour ſervir de thêmes & d'inſtruction au Duc de Bourgogne & aux autres enfans de France, dont il fut précepteur ; ainſi que *Boſſuet* avait fait ſon *Hiſtoire univerſelle*, pour l'éducation de Monſeigneur. Mais ſon neveu le Marquis de *Fénélon*, héritier de la vertu de cet homme célèbre, & qui a été tué à la bataille de Rocou, m'a aſſuré le contraire. En effet, il n'eût pas été convenable, que les amours de *Calypſo* & d'*Eucharis* euſſent été les premières leçons qu'un prêtre eût données aux enfans de France.

Il ne fit cet ouvrage, que lorſqu'il fut relégué dans ſon archevêché de Cambrai. Plein de la lecture des anciens, & né avec une imagination vive & tendre, il s'était fait un ſtile, qui n'était qu'à lui & qui coulait de ſource avec abondance. J'ai vu ſon manuſcrit original : il n'y a pas dix ratures. Il le compoſa en trois mois au milieu de ſes malheureuſes diſputes ſur le Quiétiſme ; ne ſe doutant pas combien ce délaſſement était ſupérieur à ſes occupations. On prétend, qu'un domeſtique lui en déroba une copie, qu'il fit imprimer. Si cela eſt, l'Archevêque de Cambrai dut à cette infidélité toute la réputation qu'il eut en Eu-

Digitized by Google

rope : mais il lui dut auſſi d'être perdu pour jamais à la Cour. On crut voir dans le *Télémaque*, une critique indirecte du gouvernement de *Louis XIV*. *Séſoſtris* qui triomphait avec trop de faſte, *Idoménée* qui établiſſait le luxe dans Salente & qui oubliait le néceſſaire, parurent des portraits du Roi : quoiqu'après tout il ſoit impoſſible d'avoir chez ſoi le ſuperflu que par la ſurabondance des arts de première néceſſité. Le Marquis de *Louvois* ſemblait, aux yeux des mécontens, repréſenté ſous le nom de *Protéſilas*, vain, dur, hautain, ennemi des grands Capitaines qui ſervaient l'Etat & non le Miniſtre.

Les alliés, qui dans la guerre de 1688 s'unirent contre *Louis XIV*, qui depuis ébranlèrent ſon trône dans la guerre de 1701, ſe firent une joie de le reconnaître dans ce même *Idoménée*, dont la hauteur révolte tous ſes voiſins. Ces alluſions firent des impreſſions profondes, à la faveur de ce ſtile harmonieux, qui inſinue d'une manière ſi tendre la modération & la concorde. Les étrangers & les Français mêmes, laſſés de tant de guerres, virent avec une conſolation maligne, une ſatyre dans un livre fait pour enſeigner la vertu. Les éditions en furent innombrables. J'en ai vu quatorze en langue anglaiſe. Il eſt vrai, qu'après la mort de ce Monarque, ſi craint, ſi envié, ſi reſpecté de tous, & ſi haï de quelques-uns, quand la malignité humaine a ceſſé de s'aſſouvir des alluſions prétendues qui cenſuraient ſa conduite, les juges d'un goût ſévère ont traité le *Télémaque* avec quelque rigueur. Ils ont blâmé les longueurs, les détails, les avantures trop peu liées, les deſcriptions trop répétées & trop uniformes de la vie champêtre ; mais le livre a toûjours été regardé comme un des beaux monumens d'un ſiécle floriſſant.

On peut compter parmi les productions d'un genre unique, les *Caractères* de *la Bruyère*. Il n'y avait pas chez les anciens plus d'exemples d'un tel ouvrage,

Digitized by Google

que du *Télémaque*. Un ſtile rapide, concis, nerveux, des expreſſions pittoreſques, un uſage tout nouveau de la langue, mais qui n'en bleſſe pas les règles, frappèrent le public; & les alluſions qu'on y trouvait en foule, achevèrent le ſuccès. Quand *la Bruyère* montra ſon ouvrage manuſcrit à Monſieur de *Malezieux*, celui-ci lui dit : *Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs & beaucoup d'ennemis.* Ce livre baiſſa dans l'eſprit des hommes, quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut paſſée. Cependant, comme il y a des choſes de tous les tems & de tous les lieux, il eſt à croire qu'il ne ſera jamais oublié. Le *Télémaque* a fait quelques imitateurs; les *Caractères* de *la Bruyère* en ont produit davantage. Il eſt plus aiſé de faire de courtes peintures des choſes qui nous frappent, que d'écrire un long ouvrage d'imagination, qui plaiſe & qui inſtruiſe à la fois.

L'art délicat de répandre des graces juſques ſur la philoſophie, fut encor une choſe nouvelle, dont le livre *des Mondes* fut le premier exemple, mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philoſophie eſt l'ordre, la clarté & ſurtout la vérité. Ce qui pourait empêcher cet ouvrage ingénieux d'être mis par la poſtérité au rang de nos livres claſſiques, c'eſt qu'il eſt fondé en partie ſur la chimère des tourbillons de *Deſcartes*.

Il faut ajouter à ces nouveautés, celles que produiſit *Bayle*, en donnant une eſpèce de dictionnaire de raiſonnement. C'eſt le premier ouvrage de ce genre, où l'on puiſſe apprendre à penſer. Il faut abandonner à la deſtinée des livres ordinaires, les articles de ce recueil, qui ne contiennent que de petits faits, indignes à la fois de *Bayle*, d'un lecteur grave & de la poſtérité. Au reſte, en plaçant ici *Bayle* parmi les auteurs qui ont honoré le ſiécle de *Louis XIV*, quoiqu'il fût réfugié en Hollande, je ne fais en cela que me conformer à l'arrêt du Parlement de Tou-

Digitized by Google

louse, qui, en déclarant son testament valide en France malgré la rigueur des loix, dit expressément, qu'*un tel homme ne peut être regardé comme un étranger.*

On ne s'appesantira point ici sur la foule des bons livres que ce siécle a fait naître; on ne s'arrête qu'aux productions de génie singulières ou neuves, qui le caractérisent & qui le distinguent des autres siécles. L'éloquence de *Bossuet* & de *Bourdaloue*, par exemple, n'était & ne pouvait être celle de *Cicéron*: c'était un genre & un mérite tout nouveau. Si quelque chose approche de l'orateur Romain, ce sont les trois mémoires que *Pélisson* composa pour *Fouquet*. Ils sont dans le même genre que plusieurs oraisons de *Cicéron*, un mélange d'affaires judiciaires & d'affaires d'Etat, traité solidement avec un art qui paraît peu, & orné d'une éloquence touchante.

Nous avons eu des historiens, mais point de *Tite-Live*. Le stile de la *Conspiration de Venise* est comparable à celui de *Salluste*. On voit que l'Abbé de *Saint-Réal* l'avait pris pour modèle; & peut être l'a-t-il surpassé. Tous les autres écrits dont on vient de parler, semblent être d'une création nouvelle. C'est là surtout ce qui distingue cet âge illustre; car pour des savans & des commentateurs, le seiziéme & le dix-septiéme siécle en avaient beaucoup produit; mais le vrai génie en aucun genre n'était encor développé.

Qui croirait, que tous ces bons ouvrages en prose n'auraient probablement jamais existé, s'ils n'avaient été précédés par la poësie? c'est pourtant la destinée de l'esprit humain dans toutes les nations: les vers furent partout les premiers enfans du génie & les premiers maîtres d'éloquence.

Les peuples sont ce qu'est chaque homme en particulier. *Platon* & *Cicéron* commencèrent par faire des vers. On ne pouvait encor citer un passage no-

Digitized by Google

ble & ſublime de proſe françaiſe, quand on ſavait par cœur le peu de belles ſtances que laiſſa *Malherbe*; & il y a grande apparence, que ſans *Pierre Corneille*, le génie des proſateurs ne ſe ſerait pas développé.

Cet homme eſt d'autant plus admirable, qu'il n'était environné que de très mauvais modèles, quand il commença à donner des tragédies. Ce qui devait encor lui fermer le bon chemin, c'eſt que ces mauvais modèles étaient eſtimés; & pour comble de découragement, ils étaient favoriſés par le Cardinal de *Richelieu*, le protecteur des gens de lettres & non pas du bon goût. Il récompenſait de mépriſables écrivains, qui d'ordinaire ſont rempans; & par une hauteur d'eſprit ſi bien placée ailleurs, il voulait abaiſſer ceux en qui il ſentait avec quelque dépit un vrai génie, qui rarement ſe plie à la dépendance. Il eſt bien rare qu'un homme puiſſant, quand il eſt lui-même artiſte, protège ſincérement les bons artiſtes.

Corneille eut à combattre ſon ſiécle, ſes rivaux & le Cardinal de *Richelieu*. Je ne répéterai point ici ce qui a été écrit ſur le *Cid*. Je remarquerai ſeulement, que l'Académie, dans ſes judicieuſes déciſions entre *Corneille* & *Scudéri*, eut trop de complaiſance pour le Cardinal de *Richelieu*, en condamnant l'amour de *Chimène*. Aimer le meurtrier de ſon père, & pourſuivre la vengeance de ce meurtre, était une choſe admirable. Vaincre ſon amour eût été un défaut capital dans l'art tragique, qui conſiſte principalement dans les combats du cœur. Mais l'art était inconnu alors à tout le monde, hors à l'auteur.

Le *Cid* ne fut pas le ſeul ouvrage de *Corneille* que le Cardinal de *Richelieu* voulut rabaiſſer. L'Abbé d'*Aubignac* nous apprend, que ce Miniſtre déſapprouva *Polyeucte*.

Digitized by Google

Le *Cid*, après tout, était une imitation très embellie de *Guillain de Castro*, (*b*) & en plusieurs endroits, une traduction. *Cinna* qui le suivit, était unique. J'ai connu un ancien domestique de la maison de *Condé*, qui disait, que le grand *Condé* à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de *Cinna*, versa des larmes à ces paroles d'*Auguste*.

Je suis maître de moi, comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siécles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous!
Soyons amis, *Cinna*; c'est moi qui t'en convie.

C'étaient là des larmes de héros. Le grand *Corneille* faisant pleurer le grand *Condé* d'admiration, est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain.

La quantité de pièces indignes de lui, qu'il fit plusieurs années après, n'empêcha pas la nation de le regarder comme un grand-homme; ainsi que les fautes considérables d'*Homère* n'ont jamais empêché qu'il ne fût sublime. C'est le privilège du vrai génie, & sur-tout du génie qui ouvre une carrière, de faire impunément de grandes fautes.

Corneille s'était formé tout seul; mais *Louis XIV*, *Colbert*, *Sophocle* & *Euripide* contribuèrent tous à former *Racine*. Une ode, qu'il composa à l'âge de dix-huit ans pour le mariage du Roi, lui attira un présent qu'il n'attendait pas, & le détermina à la poésie. Sa réputation s'est accrue de jour en jour, & celle

(*b*) Il y avait deux tragédies espagnoles sur ce sujet. *Le Cid* de *Guillain de Castro*; & *l'Honrador de su padre* de *Jean-Baptiste Dramante*. *Corneille* imita autant de scènes de *Dramante* que de *Castro*.

des ouvrages de *Corneille* a un peu diminué. La raison en eſt, que *Racine* dans tous ſes ouvrages depuis ſon *Alexandre*, eſt toûjours élégant, toûjours correct, toûjours vrai; qu'il parle au cœur, & que l'autre manque trop ſouvent à tous ces devoirs. *Racine* paſſa de bien loin & les Grecs & *Corneille* dans l'intelligence des paſſions, & porta la douce harmonie de la poëſie, ainſi que les graces de la parole, au plus haut point où elles puiſſent parvenir. Ces hommes enſeignèrent à la nation à penſer, à ſentir & à s'exprimer. Leurs auditeurs, inſtruits par eux ſeuls, devinrent enfin des juges ſévères pour ceux même qui les avaient éclairés.

Il y avait très peu de perſonnes en France, du tems du Cardinal de *Richelieu*, capables de diſcerner les défauts du *Cid*; & en 1702, quand *Athalie*, le chef-d'œuvre de la ſcène, fut repréſentée chez Madame la Ducheſſe de Bourgogne, les courtiſans ſe crurent aſſez habiles pour la condamner. Le tems a vengé l'auteur; mais ce grand-homme eſt mort, ſans jouir du ſuccès de ſon plus admirable ouvrage. Un nombreux parti ſe piqua toûjours de ne pas rendre juſtice à *Racine*. Madame de *Sévigné*, la première perſonne de ſon ſiécle pour le ſtile épiſtolaire, & ſurtout pour conter des bagatelles avec grace, croit toûjours que *Racine n'ira pas loin*. Elle en jugeait comme du caffé, dont elle dit *qu'on ſe déſabuſera bientôt*. Il faut du tems, pour que les réputations meuriſſent.

La ſingulière deſtinée de ce ſiécle rendit *Molière* contemporain de *Corneille* & de *Racine*. Il n'eſt pas vrai que *Molière*, quand il parut, eût trouvé le théatre abſolument dénué de bonnes comédies. *Corneille* lui-même avait donné le *Menteur*, pièce de caractère & d'intrigue, priſe du théatre eſpagnol comme le *Cid*; & *Molière* n'avait encor fait paraître que deux de ſes chefs-d'œuvre, lorſque le public avait la *Mere*

Digitized by Google

coquette de *Quinault*, piéce à la fois de caractère & d'intrigue, & même modèle d'intrigue. Elle eſt de 1664 ; c'eſt la première comédie, où l'on ait peint ceux que l'on a appellés depuis les *Marquis*. La plûpart des grands Seigneurs de la Cour de *Louis XIV* voulaient imiter cet air de grandeur, d'éclat & de dignité qu'avait leur maître. Ceux d'un ordre inférieur copiaient la hauteur des premiers ; & il y en avait enfin, & même en grand nombre, qui pouſſaient cet air avantageux, & cette envie dominante de ſe faire valoir, juſqu'au plus grand ridicule.

Ce défaut dura longtems. *Molière* l'attaqua ſouvent ; & il contribua à défaire le public de ces importans ſubalternes, ainſi que de l'affectation des *Précieuſes*, du pédantiſme des *Femmes ſavantes*, de la robe & du latin des médecins. *Molière* fut, ſi on oſe le dire, un légiſlateur des bienſéances du monde. Je ne parle ici que de ce ſervice rendu à ſon ſiécle ; on ſait aſſez ſes autres mérites.

C'était un tems digne de l'attention des tems à venir, que celui où les héros de *Corneille* & de *Racine*, les perſonnages de *Molière*, les ſymphonies de *Lulli* toutes nouvelles pour la nation, & (puiſqu'il ne s'agit ici que des arts) les voix des *Boſſuet* & des *Bourdaloue* ſe faiſaient entendre à *Louis XIV*, à *Madame* ſi célèbre par ſon goût, à un *Condé*, à un *Turenne*, à un *Colbert*, & à cette foule d'hommes ſupérieurs qui parurent en tout genre. Ce tems ne ſe retrouvera plus, où un Duc de *la Rochefoucault*, l'auteur des *Maximes*, au ſortir de la converſation d'un *Paſcal* & d'un *Arnauld*, allait au théatre de *Corneille*.

Deſpréaux s'élevait au niveau de tant de grands hommes, non point par ſes premières ſatyres, car les regards de la poſtérité ne s'arrêteront point ſur les *Embarras de Paris*, & ſur les noms des *Caſſaignes* & des

Digitized by Google

Cotins ; mais il inſtruiſait cette poſtérité, par ſes belles épitres, & ſurtout par ſon art poëtique, où *Corneille* eût trouvé beaucoup à apprendre.

La Fontaine, bien moins châtié dans ſon ſtile, bien moins correct dans ſon langage, mais unique dans ſa naïveté & dans les graces qui lui ſont propres, ſe mit, par les choſes les plus ſimples, preſqu'à côté de ces hommes ſublimes.

Quinault, dans un genre tout nouveau, & d'autant plus difficile qu'il paraît plus aiſé, fut digne d'être placé avec tous ces illuſtres contemporains. On ſait, avec quelle injuſtice *Boileau* voulut le décrier. Il manquait à *Boileau* d'avoir ſacrifié aux graces. Il chercha en vain toute ſa vie à humilier un homme, qui n'était connu que par elles. Le véritable éloge d'un poëte, c'eſt qu'on retienne ſes vers. On ſait par cœur des ſcènes entières de *Quinault ;* c'eſt un avantage qu'aucun opéra d'Italie ne pourrait obtenir. La muſique françaiſe eſt demeurée dans une ſimplicité qui n'eſt plus du goût d'aucune nation. Mais la ſimple & belle nature, qui ſe montre ſouvent dans *Quinault* avec tant de charmes, plaît encor dans toute l'Europe, à ceux qui poſſèdent notre langue & qui ont le goût cultivé. Si on trouvait dans l'antiquité un poëme comme *Armide*, ou comme *Atys*, avec quelle idolâtrie il ſerait reçu ! mais *Quinault* était moderne.

Tous ces grands-hommes furent connus & protégés de *Louis XIV*, excepté *la Fontaine*. Son extrême ſimplicité, pouſſée juſqu'à l'oubli de ſoi-même, l'écartait d'une Cour, qu'il ne cherchait pas. Mais le Duc de Bourgogne l'accueillit ; & il reçut dans ſa vieilleſſe quelques bienfaits de ce Prince. Il était, malgré ſon génie, preſque auſſi ſimple que les héros de ſes fables. Un prêtre de l'Oratoire nommé *Pouget*, ſe fit un grand mérite, d'avoir traité cet homme de mœurs ſi inno-

Digitized by Google

innocentes, comme s'il eût parlé à la *Brinvilliers* & à la *Voiſin*. Ses contes ne ſont que ceux du *Pogge*; de l'*Arioſte*, & de la Reine de Navarre. Si la volupté eſt dangereuſe, ce ne ſont pas des plaiſanteries qui inſpirent cette volupté. On pourrait appliquer à *la Fontaine* ſon aimable fable *des animaux malades de la peſte*, qui s'accuſent de leurs fautes: on y pardonne tout aux lions, aux loups & aux ours: & un animal innocent eſt dévoué pour avoir mangé un peu d'herbe.

Dans l'école de ces génies, qui feront les délices & l'inſtruction des ſiécles à venir, il ſe forma une foule d'eſprits agréables, dont on a une infinité de petits ouvrages délicats, qui font l'amuſement des honnêtes gens, ainſi que nous avons eu beaucoup de peintres gracieux, qu'on ne met pas à côté des *Pouſſin*, des *le Sueur*, des *le Brun*, des *le Moine*, & des *Vanlo*.

Cependant, vers la fin du règne de *Louis XIV*, deux hommes percèrent la foule des génies médiocres; & eurent beaucoup de réputation. L'un était *la Motte-Houdart*, (*c*) homme d'un eſprit plus ſage & plus étendu que ſublime, écrivain délicat & méthodique en proſe, mais manquant ſouvent de feu & d'élégance dans ſa poëſie, & même de cette exactitude qu'il n'eſt permis de négliger qu'en faveur du ſublime. Il donna d'abord de belles ſtances plutôt que de belles odes. Son talent déclina bientôt après; mais beaucoup de beaux morceaux qui nous reſtent de lui en plus d'un genre, empêcheront toûjours qu'on ne le mette au rang des auteurs mépriſables. Il prouva, que dans l'art d'écrire, on peut être encore quelque choſe au ſecond rang.

L'autre était *Rouſſeau*, qui avec moins d'eſprit, moins de fineſſe & de facilité que *la Motte*, eut beaucoup plus de talent pour l'art des vers. Il ne fit des

(*c*) Voyez le catalogue des écrivains à l'article *la Motte*.

Digitized by Google

odes qu'après *la Motte*; mais il les fit plus belles, plus variées, plus remplies d'images. Il égala dans ſes pſeaumes l'onction & l'harmonie qu'on remarque dans les cantiques de *Racine*. Ses épigrammes ſont mieux travaillées que celles de *Marot*. Il réuſſit bien moins dans les opéra qui demandent de la ſenſibilité, dans les comédies qui veulent de la gayeté, & dans les épitres morales qui veulent de la vérité; tout cela lui manquait. Ainſi il échoua dans ces genres, qui lui étaient étrangers.

Il aurait corrompu la langue françaiſe, ſi le ſtile marotique, qu'il employa dans des ouvrages ſérieux, avait été imité. Mais heureuſement ce mêlange de la pureté de notre langue avec la difformité de celle qu'on parlait il y a deux cent ans, n'a été qu'une mode paſſagère. Quelques-unes de ſes épitres ſont des imitations un peu forcées de *Deſpréaux*, & ne ſont pas fondées ſur des idées auſſi claires, & ſur des vérités reconnues : *le vrai ſeul eſt aimable*.

Il dégénéra beaucoup dans les pays étrangers; ſoit que l'âge & les malheurs euſſent affaibli ſon génie, ſoit que ſon principal mérite conſiſtant dans le choix des mots & dans les tours heureux, mérite plus néceſſaire & plus rare qu'on ne penſe, il ne fut plus à portée des mêmes ſecours. Il pouvait, loin de ſa patrie, compter parmi ſes malheurs, celui de n'avoir plus de critiques ſévères.

Ses longues infortunes eurent leur ſource dans un amour-propre indomtable, & trop mêlé de jalouſie & d'animoſité. Son exemple doit être une leçon frappante pour tout homme à talens; mais on ne le conſidère ici que comme un écrivain qui n'a pas peu contribué à l'honneur des lettres.

Il ne s'éleva guères de grands génies depuis les beaux jours de ces artiſtes illuſtres, & à-peu-près vers le

Digitized by Google

tems de la mort de *Louis XIV*, la nature ſembla ſe repoſer.

La route était difficile au commencement du ſiécle, parce que perſonne n'y avait marché : elle l'eſt aujourd'hui, parce qu'elle a été battue. Les grands-hommes du ſiécle paſſé ont enſeigné à penſer & à parler ; ils ont dit ce qu'on ne ſavait pas. Ceux qui leur ſuccèdent, ne peuvent guères dire que ce qu'on ſait. Enfin, une eſpèce de dégoût eſt venue de la multitude des chefs-d'œuvre.

Le ſiécle de *Louis XIV* a donc eu tout la deſtinée des ſiécles de *Léon X*, d'*Auguſte*, d'*Alexandre*. Les terres qui firent naître dans ces tems illuſtres tant de fruits du génie avaient été longtems préparées auparavant. On a cherché en vain dans les cauſes morales & dans les cauſes phyſiques la raiſon de cette tardive fécondité, ſuivie d'une longue ſtérilité. La véritable raiſon eſt que chez les peuples qui cultivent les beaux arts, il faut beaucoup d'années pour épurer la langue & le goût. Quand les premiers pas ſont faits, alors les génies ſe développent ; l'émulation, la faveur publique prodiguées à ces nouveaux efforts, excitent tous les talens. Chaque artiſte ſaiſit en ſon genre les beautés naturelles que ce genre comporte. Quiconque approfondit la théorie des arts purement de génie, doit, s'il a quelque génie lui-même, ſavoir que ces premières beautés, ces grands traits naturels qui appartiennent à ces arts, & qui conviennent à la nation pour laquelle on travaille, ſont en petit nombre. Les ſujets & les embelliſſemens propres aux ſujets ont des bornes bien plus reſſerrées qu'on ne penſe. L'Abbé *du Bos*, homme d'un très grand ſens, qui écrivait ſon traité ſur la poëſie & ſur la peinture vers l'an 1714, trouva que dans toute l'hiſtoire de France il n'y avait de vrai ſujet de poëme épique que la deſtruction de la ligue par *Henri le Grand*. Il devait ajouter que les embelliſſemens de l'épopée convenables aux Grecs, aux Romains, aux

Digitized by Google

Italiens du quinziéme & du ſeiziéme ſiécle, étant proſcrits parmi les Français, les Dieux de la fable, les oracles, les héros invulnérables, les monſtres, les ſortilèges, les métamorphoſes, les avantures romaneſques n'étant plus de ſaiſon, les beautés propres au poëme épique ſont renfermées dans un cercle très étroit. Si donc il ſe trouve jamais quelque artiſte qui s'empare des ſeuls ornemens convenables au tems, au ſujet, à la nation, & qui exécute ce qu'on a tenté, ceux qui viendront après lui, trouveront la carrière remplie.

Il en eſt de même dans l'art de la tragédie. Il ne faut pas croire que les grandes paſſions tragiques, & les grands ſentimens, puiſſent ſe varier à l'infini d'une manière neuve & frappante. Tout a ſes bornes.

La haute comédie a les ſiennes. Il n'y a dans la nature humaine qu'une douzaine tout au plus de caractères vraiment comiques & marqués de grands traits. L'Abbé *du Bos* faute de génie croit que les hommes de génie peuvent encor trouver une foule de nouveaux caractères; mais il faudrait que la nature en fit. Il s'imagine que ces petites différences, qui ſont dans les caractères des hommes, peuvent être maniées auſſi heureuſement que les grands ſujets. Les nuances à la vérité ſont innombrables, mais les couleurs éclatantes ſont en petit nombre; & ce ſont ces couleurs primitives qu'un grand artiſte ne manque pas d'employer.

L'éloquence de la chaire, & ſurtout celle des oraiſons funèbres, ſont dans ce cas. Les vérités morales une fois annoncées avec éloquence, les tableaux des miſères & des faibleſſes humaines, des vanités de la grandeur, des ravages de la mort, étant faits par des mains habiles, tout cela devient lieu commun. On eſt réduit ou à imiter ou à s'égarer. Un nombre ſuffiſant de fables étant compoſé par un *la Fontaine*, tout ce qu'on y ajoute rentre dans la même morale, & preſ-

Digitized by Google

que dans les mêmes avantures. Ainſi donc le génie n'a qu'un ſiécle, après quoi il faut qu'il dégénère.

Les genres dont les ſujets ſe renouvellent ſans ceſſe, comme l'hiſtoire, les obſervations phyſiques, & qui ne demandent que du travail, du jugement, & un eſprit commun, peuvent plus aiſément ſe ſoutenir; & les arts de la main, comme la peinture, la ſculpture, peuvent ne pas dégénérer, quand ceux qui gouvernent ont, à l'exemple de *Louis XIV*, l'attention de n'employer que les meilleurs artiſtes. Car on peut en peinture & en ſculpture traiter cent fois les mêmes ſujets: on peint encor la ſainte famille, quoique *Raphaël* ait déployé dans ce ſujet toute la ſupériorité de ſon art: mais on ne ſerait pas reçu à traiter *Cinna*, *Andromaque*, l'*Art Poëtique*, le *Tartuffe*.

Il faut encor obſerver que le ſiécle paſſé ayant inſtruit le préſent, il eſt devenu ſi facile d'écrire des choſes médiocres, qu'on a été inondé de livres frivoles, & ce qui eſt encor pis, de livres ſérieux inutiles: mais parmi cette multitude de médiocres écrits, mal devenu néceſſaire dans une ville immenſe, opulente, & oiſive, où une partie des citoyens s'occupe ſans ceſſe à amuſer l'autre; il ſe trouve de tems en tems d'excellens ouvrages, ou d'hiſtoire, ou de réflexions, ou de cette littérature légère qui délaſſe toutes ſortes d'eſprits.

La nation Françaiſe eſt de toutes les nations celle qui a produit le plus de ces ouvrages. Sa langue eſt devenue la langue de l'Europe; tout y a contribué; les grands auteurs du ſiécle de *Louis XIV*, ceux qui les ont ſuivis, les paſteurs calviniſtes réfugiés, qui ont porté l'éloquence, la méthode dans les pays étrangers; un *Bayle* ſurtout, qui écrivant en Hollande s'eſt fait lire de toutes les nations; un *Rapin de Thoiras*, qui a donné en françois la ſeule bonne hiſtoire d'Angleterre; un *Saint-Evremont*, dont toute la Cour

de Londres recherchait le commerce ; la Ducheſſe de *Mazarin*, à qui l'on ambitionnait de plaire ; Madame d'*Olbreuſe* devenue Ducheſſe de *Zell*, qui porta en Allemagne toutes les graces de ſa patrie. L'eſprit de ſociété eſt le partage naturel des Français : c'eſt un mérite & un plaiſir dont les autres peuples ont ſenti le beſoin. La langue françaiſe eſt de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté & de délicateſſe tous les objets de la converſation des honnêtes gens, & par-là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agrémens de la vie.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÉME.

Suite des Arts.

A L'égard des arts qui ne dépendent pas uniquement de l'eſprit, comme la muſique, la peinture, la ſculpture, l'architecture ; ils n'avaient fait que de faibles progrès en France, avant le tems qu'on nomme *le ſiécle de Louis XIV.* La muſique était au berceau : quelques chanſons languiſſantes, quelques airs de violon, de guitarre & de téorbe, la plûpart même compoſés en Eſpagne, étaient tout ce qu'on connaiſſait. *Lulli* étonna par ſon goût & par ſa ſcience. Il fut le premier en France qui fit des baſſes, des milieux & des fugues. On avait d'abord quelque peine à exécuter ſes compoſitions, qui paraiſſent aujourd'hui ſi ſimples & ſi aiſées. Il y a de nos jours mille perſonnes qui ſavent la muſique, pour une qui la ſavait du tems de *Louis XIII*, & l'art s'eſt perfectionné dans cette progreſſion. Il n'y a point de grande ville, qui n'ait des concerts publics ; & Paris même alors n'en avait pas. Vingt-quatre violons du Roi étaient toute la muſique de la France.

Digitized by Google

Les connaiſſances, qui appartiennent à la muſique & aux arts qui en dépendent, ont fait tant de progrès, que ſur la fin du règne de *Louis XIV* on a inventé l'art de noter la danſe ; de ſorte qu'aujourd'hui il eſt vrai de dire, qu'on danſe à livre ouvert.

Nous avions eu de très grands architectes, du tems de la régence de *Marie de Médicis*. Elle fit élever le palais du Luxembourg dans le goût toſcan, pour honorer ſa patrie, & pour embellir la nôtre. Le même *Desbroſſes*, dont nous avons le portail de St. Gervais, bâtit le palais de cette Reine, qui n'en jouit jamais. Il s'en falut beaucoup, que le Cardinal de *Richelieu*, avec autant de grandeur dans l'eſprit, eût autant de goût qu'elle. Le palais cardinal, qui eſt aujourd'hui le palais royal, en eſt la preuve. Nous conçumes les plus grandes eſpérances, quand nous vîmes élever cette belle façade du Louvre, qui fait tant déſirer l'achévement de ce palais. Beaucoup de citoyens ont conſtruit des édifices magnifiques, mais plus recherchés pour l'intérieur, que recommandables par des dehors dans le grand goût, & qui ſatisfont le luxe des particuliers, encor plus qu'ils n'embelliſſent la ville.

Colbert, le *Mécène* de tous les arts, forma une Académie d'architecture en 1671. C'eſt peu d'avoir des *Vitruves*, il faut que les *Auguſtes* les employent.

Il faut auſſi que les Magiſtrats municipaux ſoient animés par le zèle & éclairés par le goût. S'il y avait eu deux ou trois Prévôts des Marchands, comme le Préſident *Turgot*, on ne reprocherait pas à la ville de Paris cet hôtel-de-ville mal conſtruit & mal ſitué ; cette place ſi petite & ſi irrégulière, qui n'eſt célèbre que par des gibets & de petits feux de joie ; ces rues étroites dans les quartiers les plus fréquentés, & enfin un reſte de barbarie, au milieu de la grandeur & dans le ſein de tous les arts.

Digitized by Google

La peinture commença ſous *Louis XIII* avec *le Pouſſin*. Il ne faut point compter les peintres médiocres qui l'ont précédé. Nous avons eu toûjours depuis lui de grands peintres ; non pas dans cette profuſion qui fait une des richeſſes de l'Italie ; mais ſans nous arrêter à un *le Sueur* qui n'eut d'autre maître que lui-même, à un *le Brun* qui égala les Italiens dans le deſſein & dans la compoſition ; nous avons eu plus de trente peintres, qui ont laiſſé des morceaux très dignes de recherche. Les étrangers commencent à nous les enlever. J'ai vu chez un grand Roi des galeries & des appartemens, qui ne ſont ornés que de nos tableaux, dont peut-être nous ne voulions pas connaître aſſez le mérite. J'ai vu en France refuſer douze mille livres d'un tableau de *Santerre*. Il n'y a guères dans l'Europe de plus vaſte ouvrage de peinture, que le plafond de *le Moine* à Verſailles ; & je ne ſais s'il y en a de plus beaux.

Nous avons perdu *Vanlo*, qui chez les étrangers même paſſe pour le premier de ſon tems. Non-ſeulement *Colbert* donna à l'Académie de peinture la forme qu'elle a aujourd'hui ; mais en 1667 il engagea *Louis XIV* à en établir une à Rome. On acheta dans cette métropole un palais où loge le directeur. On y envoye les élèves, qui ont remporté des prix à l'Académie de Paris. Ils y ſont conduits & entretenus aux frais du Roi. Ils y deſſinent les antiques. Ils étudient *Raphaël* & *Michel Ange*. C'eſt un noble hommage que rendit à Rome ancienne & nouvelle le déſir de l'imiter ; & on n'a pas même ceſſé de rendre cet hommage, depuis que les immenſes collections de tableaux d'Italie amaſſées par le Roi & par le Duc d'Orléans, & les chefs-d'œuvre de ſculpture que la France a produits, nous ont mis en état de ne point chercher ailleurs des maîtres.

C'eſt principalement dans la ſculpture que nous

Digitized by Google

avons excellé, & dans l'art de jetter en fonte d'un seul jet des figures équestres colossales.

Si l'on trouvait un jour, sous des ruines, des morceaux tels que les bains d'*Apollon*, exposés aux injures de l'air dans les bosquets de Versailles, le tombeau du Cardinal de *Richelieu* trop peu montré au public dans la chapelle de Sorbonne, la statue équestre de *Louis XIV* faite à Paris pour décorer Bordeaux, le *Mercure* dont *Louis XV* a fait présent au Roi de Prusse, & tant d'autres ouvrages égaux à ceux que je cite; il est à croire que ces productions de nos jours seraient mises à côté de la plus belle antiquité grecque.

Nous avons égalé les anciens dans les médailles. *Varin* fut le premier, qui tira cet art de la médiocrité, sur la fin du règne de *Louis XIII.* C'est maintenant une chose admirable que ces poinçons & ces quarrés, qu'on voit rangés par ordre historique dans l'endroit de la galerie du Louvre occupé par les artistes. Il y en a pour deux millions, & dont la plûpart sont des chefs-d'œuvre.

On n'a pas moins réussi dans l'art de graver les pierres précieuses. Celui de multiplier les tableaux, de les éterniser par le moyen des planches en cuivre, de transmettre facilement à la postérité toutes les représentations de la nature & de l'art, était encor très informe en France avant ce siécle. C'est un des arts des plus agréables & des plus utiles. On le doit aux Florentins, qui l'inventèrent vers le milieu du quinziéme siécle; & il a été poussé plus loin en France, que dans le lieu même de sa naissance, parce qu'on y a fait un plus grand nombre d'ouvrages en ce genre. Les recueils des estampes du Roi ont été souvent un des plus magnifiques présens qu'il ait fait aux ambassadeurs. La ciselure en or & en argent, qui dépend du dessein & du goût, a été portée à la plus grande perfection, dont la main de l'homme soit capable.

Digitized by Google

Après avoir ainſi parcouru tous ces arts, qui contribuent aux délices des particuliers & à la gloire de l'Etat, ne paſſons pas ſous ſilence le plus utile de tous les arts, dans lequel les Français ſurpaſſent toutes les nations du monde : je veux parler de la chirurgie, dont les progrès furent ſi rapides & ſi célèbres dans ce ſiécle, qu'on venait à Paris des bouts de l'Europe, pour toutes les cures & pour toutes les opérations qui demandaient une dextérité non commune. Non-ſeulement il n'y avait guères d'excellens chirurgiens qu'en France ; mais c'était dans ce ſeul pays qu'on fabriquait parfaitement les inſtrumens néceſſaires : il en fourniſſait tous ſes voiſins ; & je tiens du célèbre *Cheſelden*, le plus grand chirurgien de Londres, que ce fut lui qui commença à faire fabriquer à Londres en 1715 les inſtrumens de ſon art. La médecine, qui ſervait à perfectionner la chirurgie, ne s'éleva pas en France au-deſſus de ce qu'elle était en Angleterre, & ſous le fameux *Boerhaave* (*a*) en Hollande ; mais il arriva à la médecine comme à la philoſophie, d'atteindre à la perfection dont elle eſt capable, en profitant des lumières de nos voiſins.

Voilà en général un tableau fidèle des progrès de l'eſprit humain chez les Français dans ce ſiécle, qui commença au tems du Cardinal de *Richelieu*, & qui finit de nos jours. Il ſera difficile qu'il ſoit ſurpaſſé ; & s'il l'eſt en quelques genres, il reſtera le modèle des âges encor plus fortunés, qu'il aura fait naître.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÉME.

Des beaux Arts en Europe du tems de LOUIS XIV.

NOus avons aſſez inſinué dans tout le cours de cette hiſtoire, que les déſaſtres publics dont elle eſt compoſée, & qui ſe ſuccèdent les uns aux autres preſ-

(*a*) Chez les Hollandais la diphtongue *oe* ſe prononce *ou*.

que ſans relâche, ſont à la longue effacés des régiſtres des tems. Les détails & les reſſorts de la politique tombent dans l'oubli. Les bonnes loix, les inſtituts, les monumens produits par les ſciences & par les arts, ſubſiſtent à jamais.

La foule des étrangers qui voyagent aujourd'hui à Rome, non en pélerins, mais en hommes de goût, s'informe peu de *Grégoire VII* & de *Boniface VIII*; ils admirent les temples, que les *Bramante* & les *Michel Ange* ont élevés, les tableaux de *Raphaël*, les ſculptures des *Bernini*; s'ils ont de l'eſprit, ils liſent l'*Arioſte* & le *Taſſe*; & ils reſpectent la cendre de *Galilée*. En Angleterre on parle un moment de *Cromwell*; on ne s'entretient plus des guerres de la *Roſe blanche*; mais on étudie *Newton* des années entières; on n'eſt point étonné de lire dans ſon épitaphe qu'*il a été la gloire du genre-humain*, & on le ſerait beaucoup ſi on voyait en ce pays les cendres d'aucun homme d'Etat honorées d'un pareil titre.

Je voudrais ici pouvoir rendre juſtice à tous les grands-hommes qui ont comme lui illuſtré leur patrie dans le dernier ſiécle. J'ai appellé ce ſiécle celui de *Louis XIV*, non-ſeulement parce que ce Monarque a protégé les arts beaucoup plus que tous les Rois ſes contemporains enſemble, mais encor parce qu'il a vu renouveller trois fois toutes les générations des Princes de l'Europe. J'ai fixé cette époque à quelques années avant *Louis XIV*, & à quelques années après lui; c'eſt en effet dans cet eſpace de tems que l'eſprit humain a fait les plus grands progrès.

Les Anglais ont plus avancé vers la perfection preſqu'en tous les genres depuis 1660 juſqu'à nos jours, que dans tous les ſiécles précédens. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs de *Milton*. Il eſt vrai que pluſieurs critiques lui reprochent la bizarrerie dans ſes peintures, ſon paradis des ſots, ſes murailles

Digitized by Google

d'albâtre qui entourent le paradis terreſtre ; ſes diables qui de géants qu'ils étaient ſe transforment en pygmées pour tenir moins de place au conſeil, dans une grande ſalle toute d'or bâtie en enfer : les canons qu'on tire dans le ciel, les montagnes qu'on s'y jette à la tête ; des anges à cheval, des anges qu'on coupe en deux, & dont les parties ſe rejoignent ſoudain. On ſe plaint de ſes longueurs, de ſes répétitions ; on dit qu'il n'a égalé ni *Ovide*, ni *Héſiode*, dans ſa longue deſcription de la manière dont la terre, les animaux & l'homme furent formés. On cenſure ſes diſſertations ſur l'aſtronomie qu'on croit trop ſéches, & ſes inventions qu'on croit plus extravagantes que merveilleuſes, plus dégoutantes que fortes ; telles ſont une longue chauſſée ſur le chaos ; le peché & la mort amoureux l'un de l'autre, qui ont des enfans de leur inceſte ; & la mort *qui lève le nez pour renifler, à travers l'immenſité du chaos ; le changement arrivé à la terre, comme un corbeau qui ſent les cadavres ;* cette mort qui flaire l'odeur du péché, qui frappe de ſa maſſue pétrifique ſur le froid & ſur le ſec ; ce froid & ce ſec, avec le chaud & l'humide, qui devenus quatre braves généraux d'armée, conduiſent en bataille des embrions d'atômes armés à la légère. Enfin on s'eſt épuiſé ſur les critiques, mais on ne s'épuiſe pas ſur les louanges. *Milton* reſte la gloire & l'admiration de l'Angleterre : on le compare à *Homère*, dont les défauts ſont auſſi grands ; & on le met au-deſſus du *Dante*, dont les imaginations ſont encor plus bizarres.

Dans le grand nombre des poëtes agréables qui décorèrent le règne de *Charles II*, comme les *Waller*, les Comtes de *Dorſet* & de *Rocheſter*, le Duc de *Buckingham*, &c. on diſtingue le célèbre *Dryden*, qui s'eſt ſignalé dans tous les genres de poëſie ; ſes ouvrages ſont pleins de détails naturels à la fois & brillans, animés, vigoureux, hardis, paſſionnés ; mérite qu'aucun poëte de ſa nation n'égale, & qu'aucun ancien n'a ſurpaſſé. Si *Pope*, qui eſt venu après lui, n'avait

Digitized by Google

pas sur la fin de sa vie fait son *Essai sur l'homme*, il ne serait pas comparable à *Dryden*.

Nulle nation n'a traité la morale en vers, avec plus d'énergie & de profondeur, que la nation Anglaise; c'est-là, ce me semble, le plus grand mérite de ses poëtes.

Il y a une autre sorte de littérature variée, qui demande un esprit plus cultivé & plus universel; c'est celle qu'*Adisson* a possédée; non-seulement il s'est immortalisé par son *Caton*, la seule tragédie anglaise écrite avec une élégance & une noblesse continue; mais ses autres ouvrages de morale & de critique respirent le goût; on y voit partout le bon sens paré des fleurs de l'imagination; sa manière d'écrire est un excellent modèle en tout pays. Il y a du doyen *Swift* plusieurs morceaux dont on ne trouve aucun exemple dans l'antiquité; c'est *Rabelais* perfectionné.

Les Anglais n'ont guères connu les oraisons funèbres; ce n'est pas la coutume chez eux de louer des Rois & des Reines dans les églises; mais l'éloquence de la chaire, qui était très grossière à Londres avant *Charles II*, se forma tout-d'un-coup. L'Evêque *Burnet* avoue dans ses mémoires, que ce fut en imitant les Français. Peut-être ont-ils surpassé leurs maîtres: leurs sermons sont moins compassés, moins affectés, moins déclamateurs qu'en France.

Il est encor remarquable, que ces insulaires séparés du reste du monde, & instruits si tard, ayent acquis pour le moins autant de connaissances de l'antiquité qu'on en a pu rassembler dans Rome, qui a été si longtems le centre des nations. *Marsham* a percé dans les ténèbres de l'ancienne Egypte; il n'y a point de Persan qui ait connu la religion de *Zoroastre* comme le savant *Hide*. L'histoire de *Mahomet* & des tems qui le précèdent, était ignorée des Turcs, & a été déve-

Digitized by Google

loppée par l'Anglais *Sale*, qui a voyagé ſi utilement en Arabie.

Il n'y a point de pays au monde où la Religion Chrétienne ait été ſi fortement combattue, & défendue ſi ſavamment, qu'en Angleterre. Depuis *Henri VIII* juſqu'à *Cromwell* on avait diſputé & combattu comme cette ancienne eſpèce de gladiateurs qui deſcendaient dans l'arène, un cimeterre à la main, & un bandeau ſur les yeux. Quelques légères différences dans le culte & dans le dogme avaient produit des guerres horribles; & quand depuis la reſtauration juſqu'à nos jours on a attaqué tout le Chriſtianiſme preſque chaque année, ces diſputes n'ont pas excité le moindre trouble; on n'a répondu qu'avec de la ſcience: autrefois c'était avec le fer & la flamme.

C'eſt ſurtout en philoſophie que les Anglais ont été les maîtres des autres nations. Il ne s'agiſſait plus de ſyſtêmes ingénieux. Les fables des Grecs devaient diſparaître depuis longtems, & les fables des modernes ne devaient jamais paraître. Le Chancelier *Bacon* avait commencé par dire qu'on devait interroger la nature d'une manière nouvelle, qu'il falait faire des expériences: *Boyle* paſſa ſa vie à en faire. Ce n'eſt pas ici le lieu d'une diſſertation phyſique; il ſuffit de dire qu'après trois mille ans de vaines recherches, *Newton* eſt le premier qui ait découvert & démontré la grande loi de la nature, par laquelle toute partie de la matière pèſe vers un centre, & tous les aſtres ſont retenus dans leur cours. Il eſt le premier qui ait vu en effet la lumière; avant lui on ne la connaiſſait pas.

Ses principes mathématiques, où règne une phyſique toute nouvelle & toute vraie, ſon fondés ſur la découverte du calcul qu'on appelle mal-à-propos de *l'infini*, dernier effort de la géométrie, & effort qu'il avait fait à vingt-quatre ans. C'eſt ce qui a fait dire

Digitized by Google

à un grand philoſophe, au ſavant Halley, qu'*il n'eſt pas permis à un mortel d'atteindre de plus près à la Divinité.*

Une foule de bons géomètres, de bons phyſiciens, fut éclairée par ſes découvertes, & animée par lui. *Bradley* trouva enfin l'aberration de la lumière des étoiles fixes placées à douze millions de millions de lieues loin de notre petit globe.

Ce même *Halley* que je viens de citer, eut, quoique ſimple aſtronome, le commandement d'un vaiſſeau du Roi en 1698. C'eſt ſur ce vaiſſeau qu'il détermina la poſition des étoiles du pole antarctique, & qu'il marqua toutes les variations de la bouſſole dans toutes les parties du globe connu. Le voyage des Argonautes n'était en comparaiſon que le paſſage d'une barque d'un bord de rivière à l'autre. A peine a-t-on parlé dans l'Europe du voyage de *Halley*.

Cette indifférence que nous avons pour les grandes choſes devenues trop familières, & cette admiration des anciens Grecs pour les petites, eſt encor une preuve de la prodigieuſe ſupériorité de notre ſiécle ſur les anciens. *Boileau* en France, le Chevalier *Temple* en Angleterre, s'obſtinaient à ne pas reconnaître cette ſupériorité : ils voulaient déprifer leur ſiécle, pour ſe mettre eux-mêmes au-deſſus de lui. Cette diſpute entre les anciens & les modernes, eſt enfin décidée, du moins en philoſophie. Il n'y a pas un ancien philoſophe qui ſerve aujourd'hui à l'inſtruction de la jeuneſſe chez les nations éclairées.

Locke ſeul ſerait un grand exemple de cet avantage que notre ſiécle a eu ſur les plus beaux âges de la Grèce. Depuis *Platon* juſqu'à lui, il n'y a rien : perſonne dans cet intervalle n'a développé les opérations de notre ame : & un homme qui ſaurait tout *Platon*, & qui ne ſaurait que *Platon*, ſaurait peu, & ſaurait mal.

Digitized by Google

C'était à la vérité un Grec éloquent ; ſon apologie de *Socrate* eſt un ſervice rendu aux ſages de toutes les nations ; il eſt juſte de le reſpecter, puiſqu'il a rendu ſi reſpectable la vertu malheureuſe, & les perſécuteurs ſi odieux. On crut longtems que ſa belle morale ne pouvait être accompagnée d'une mauvaiſe métaphyſique ; on en fit preſque un père de l'Egliſe, à cauſe de ſon *Ternaire* que perſonne n'a jamais compris. Mais que penſerait-on aujourd'hui d'un philoſophe qui nous dirait que la matière eſt *l'autre*, que le monde eſt une figure de douze pentagones ? que le feu qui eſt une pyramide, eſt lié à la terre par des nombres ? Serait-on bien reçu à prouver l'immortalité & les métempſycoſes de l'ame, en diſant que le ſommeil naît de la veille, la veille du ſommeil, le vivant du mort, & le mort du vivant ? Ce ſont là les raiſonnemens qu'on a admirés pendant tant de ſiécles ; & des idées plus extravagantes encor ont été employées depuis à l'éducation des hommes.

Locke ſeul a développé *l'entendement humain* dans un livre où il n'y a que des vérités ; & ce qui rend l'ouvrage parfait, toutes ces vérités ſont claires.

Si on veut achever de voir en quoi ce dernier ſiécle l'emporte ſur tous les autres, on peut jetter les yeux ſur l'Allemagne & ſur le Nord. Un *Hevelius* à Dantzick eſt le premier aſtronome qui ait bien connu la planète de la lune ; aucun homme avant lui n'avait mieux examiné le ciel. Parmi les grand-hommes que cet âge a produits, nul ne fait mieux voir que ce ſiécle peut être appellé celui de LOUIS XIV. *Hevelius* perdit par un incendie une immenſe bibliothèque : le Monarque de France gratifia l'aſtronome de Dantzick d'un préſent fort au-deſſus de ſa perte.

Mercator dans le Holſtein fut en géométrie le précurſeur de *Newton* ; les *Bernoulli* en Suiſſe ont été les

les dignes disciples de ce grand-homme. *Leibnitz* passa quelque tems pour son rival.

Ce fameux *Leibnitz* naquit à Leipsick : il mourut en sage à Hanovre, adorant un DIEU comme *Newton*, sans consulter les hommes. C'était peut-être le savant le plus universel de l'Europe : historien infatigable dans ses recherches, jurisconsulte profond, éclairant l'étude du droit par la philosophie, toute étrangère qu'elle paraît à cette étude : métaphysicien assez délié pour vouloir réconcilier la théologie avec la métaphysique ; poëte latin même, & enfin mathématicien assez bon pour disputer au grand *Newton* l'invention du calcul de *l'infini*, & pour faire douter quelque tems entre *Newton* & lui.

C'était alors le bel âge de la géométrie ; les mathématiciens s'envoyaient souvent des défis, c'est-à-dire des problêmes à résoudre, à-peu-près comme on dit que les anciens Rois de l'Egypte & de l'Asie s'envoyaient réciproquement des énigmes à deviner. Les problêmes que se proposaient les géomètres, étaient plus difficiles que ces énigmes ; il n'y en eut aucun qui demeurât sans solution en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en France. Jamais la correspondance entre les philosophes, ne fut plus universelle ; *Leibnitz* servait à l'animer. On a vu une république littéraire établie insensiblement dans l'Europe malgré les guerres, & malgré les religions différentes. Toutes les sciences, tous les arts ont reçu ainsi des secours mutuels ; les académies ont formé cette république. L'Italie & la Russie ont été unies par les lettres. L'Anglais, l'Allemand, le Français, allaient étudier à Leyde. Le célèbre médecin *Boerhaave* était consulté à la fois par le Pape & par le Czar. Ses plus grands élèves ont attiré ainsi les étrangers, & sont devenus en quelque sorte les médecins des nations ; les véritables savans dans chaque genre ont resserré les liens de cette grande société des esprits

Digitized by Google

répandue partout & partout indépendante. Cette correſpondance dure encore ; elle eſt une des conſolations des maux que l'ambition & la politique répandent ſur la terre.

L'Italie dans ce ſiécle a conſervé ſon ancienne gloire, quoiqu'elle n'ait eu ni de nouveaux *Taſſes*, ni de nouveaux *Raphaëls*. C'eſt aſſez de les avoir produits une fois. Les *Chiabrera*, & enſuite les *Zappi*, les *Félicaia*, ont fait voir que la délicateſſe eſt toûjours le partage de cette nation. La *Mérope* de *Maffei*, & les ouvrages dramatiques de *Metaſtaſio*, ſont de beaux monumens du ſiécle.

L'étude de la vraie phyſique établie par *Galilée*, s'eſt toûjours ſoutenue malgré les contradictions d'une ancienne philoſophie trop conſacrée. Les *Caſſini*, les *Viviani*, les *Manfredi*, les *Bianchini*, les *Zanotti* & tant d'autres ont répandu ſur l'Italie la même lumière qui éclairait les autres pays ; & quoique les principaux rayons de cette lumière vinſſent de l'Angleterre, les écoles Italiennes n'en ont point enfin détourné les yeux.

Tous les genres de littérature ont été cultivés dans cette ancienne patrie des arts, autant qu'ailleurs, excepté dans les matières où la liberté de penſer donne plus d'eſſor à l'eſprit chez d'autres nations. Ce ſiécle ſurtout a mieux connu l'antiquité que les précédens. L'Italie fournit plus de monumens que toute l'Europe enſemble ; & plus on a déterré de ces monumens, plus la ſcience s'eſt étendue.

On doit ces progrés à quelques ſages, à quelques génies répandus en petit nombre dans quelques parties de l'Europe, preſque tous longtems obſcurs & ſouvent perſécutés : ils ont éclairé & conſolé la terre, pendant que les guerres la déſolaient. On peut trouver ailleurs des liſtes de tous ceux qui ont illuſtré l'Alle-

Digitized by Google

magne, l'Angleterre, l'Italie. Un étranger ſerait peut-être trop peu propre à apprécier le mérite de tous ces hommes illuſtres. Il ſuffit ici d'avoir fait voir que dans le ſiécle paſſé les hommes ont acquis plus de lumières d'un bout de l'Europe à l'autre que dans tous les âges précédens.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

Affaires eccléſiaſtiques : Diſputes mémorables.

DEs trois ordres de l'Etat, le moins nombreux, qui eſt l'Egliſe, eſt celui qui a toûjours exigé du Souverain la conduite la plus delicate & la plus ménagée. Conſerver à la fois l'union avec le ſiége de Rome, & ſoutenir les libertés de l'Egliſe Gallicane, qui ſont les droits de l'ancienne Egliſe ; ſavoir faire obéir les Evêques comme ſujets, ſans toucher aux droits de l'Epiſcopat ; les ſoumettre en beaucoup de choſes à la juriſdiction ſéculière, & les laiſſer juges en d'autres ; les faire contribuer aux beſoins de l'Etat, & ne pas choquer leurs privilèges : tout cela demande un mêlange de dextérité & de fermeté, que *Louis XIV* eut preſque toûjours.

Le Clergé en France fut remis peu-à-peu dans un ordre & dans une décence, dont les guerres civiles & la licence des tems l'avaient écarté. Le Roi ne ſouffrit plus enfin, ni que les ſéculiers poſſédaſſent des bénéfices, ſous le nom de confidentiaires, ni que ceux qui n'étaient pas prêtres euſſent des évêchés, comme le Cardinal *Mazarin*, qui avait poſſédé l'évêché de Metz n'étant pas même ſous-diacre, & le Duc de *Verneuil* qui en avait auſſi joui étant ſéculier.

Ce que payait au Roi le Clergé de France & des villes conquiſes, allait année commune à environ

deux millions cinq cent mille livres ; & depuis, la valeur des eſpèces ayant augmenté numériquement, ils ont ſecouru l'Etat d'environ quatre millions par années, ſous le nom de décimes, de ſubvention extraordinaire, de don gratuit. Ce mot & ce privilège de *don gratuit* ſe ſont conſervés comme une trace de l'ancien uſage, où étaient tous les Seigneurs de fiefs, d'accorder des dons gratuits aux Rois dans les beſoins de l'Etat. Les Evêques & les Abbés, étant Seigneurs de fiefs, par un ancien abus ne devaient que des ſoldats, dans le tems de l'anarchie féodale. Les Rois alors n'avaient que leurs domaines, comme les autres Seigneurs. Lorſque tout changea depuis, le Clergé ne changea pas ; il conſerva l'uſage d'aider l'Etat par des dons gratuits.

A cette ancienne coutume, qu'un corps qui s'aſſemble ſouvent conſerve, & qu'un corps qui ne s'aſſemble point perd néceſſairement, ſe joint l'immunité toûjours réclamée par l'Egliſe ; & cette maxime, que *ſon bien eſt le bien des pauvres :* non qu'elle prétende ne devoir rien à l'Etat, dont elle tient tout ; car le Royaume, quand il a des beſoins, eſt le premier pauvre : mais elle allégue pour elle le droit de ne donner que des ſecours volontaires ; & *Louis XIV* exigea toûjours ces ſecours, de manière à n'être pas refuſé.

On s'étonne dans l'Europe & en France, que le Clergé paye ſi peu ; on ſe figure qu'il jouit du tiers du Royaume. S'il poſſédait ce tiers, il eſt indubitable qu'il devrait payer le tiers des charges, ce qui ſe monterait année commune à près de cinquante millions, indépendamment des droits ſur les conſommations, qu'il paye comme les autres ſujets ; mais on ſe fait des idées vagues & des préjugés ſur tout.

Il eſt inconteſtable que l'Egliſe de France eſt de toutes les Egliſes catholiques, celle qui a le moins accumulé de richeſſes. Non-ſeulement il n'y a point d'Evêque qui ſe ſoit emparé, comme celui de Rome,

Digitized by Google

d'une grande ſouveraineté ; mais il n'y a point d'Abbé qui jouiſſe des droits régaliens, comme l'Abbé du Mont-Caſſin, & les Abbés d'Allemagne. En général les évêchés de France ne ſont pas d'un revenu trop immenſe. Ceux de Strasbourg & de Cambrai ſont les plus forts ; mais c'eſt qu'ils appartenaient originairement à l'Allemagne, & que l'Egliſe d'Allemagne était beaucoup plus riche que l'Empire.

Giannone dans ſon hiſtoire (*a*) de Naples, aſſure que les Eccléſiaſtiques ont les deux tiers du revenu du pays. Cet abus énorme n'afflige point la France. On dit que l'Egliſe poſſède le tiers du Royaume, comme on dit au hazard qu'il y a un million d'habitans dans Paris. Si on ſe donnait ſeulement la peine de ſupputer le revenu des évêchés, on verrait par le prix des baux faits il y a environ cinquante ans, que tous les évêchés n'étaient évalués alors que ſur le pied d'un revenu annuel de quatre millions ; & les abbayes commendataires allaient à quatre millions cinq cent mille livres. Il eſt vrai, que l'énoncé de ce prix des baux fut un tiers au-deſſous de la valeur : & ſi on ajoute encor l'augmentation des revenus en terre, la ſomme totale des rentes de tous les bénéfices conſiſtoriaux ſera portée à environ ſeize millions ; & il ne faut pas oublier, que de cet argent il en va tous les ans à Rome une ſomme conſidérable, qui ne revient jamais, & qui eſt en pure perte. C'eſt une grande libéralité du Roi envers le St. Siége : elle dépouille l'Etat dans l'eſpace d'un ſiécle de plus de quatre cent mille marcs d'argent ; ce qui dans la ſuite des tems appauvrirait le Royaume, ſi le commerce ne réparait pas abondamment cette perte.

A ces bénéfices qui payent des annates à Rome, il faut joindre les cures, les couvens, les collégiales, les communautés & tous les autres bénéfices enſemble. Mais s'ils ſont évalués à cinquante millions par année

(*a*) Liv. II. ch. 6.

Digitized by Google

dans toute l'étendue actuelle du Royaume, on ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

Ceux qui ont examiné cette matière avec des yeux auſſi ſévères qu'attentifs, n'ont pu porter les revenus de toute l'Egliſe Gallicane ſéculière & régulière, au-delà de quatre-vingt-dix millions. Ce n'eſt pas une ſomme exorbitante, pour l'entretien de quatre-vingt-dix mille perſonnes religieuſes, & environ cent ſoixante mille eccléſiaſtiques, que l'on comptait en 1700. Et ſur ces quatre-vingt-dix mille moines, il y en a plus d'un tiers qui vivent de quêtes & de meſſes. Beaucoup de moines conventuels ne coûtent pas deux cent livres par an à leur monaſtère : il y a des moines Abbés réguliers, qui jouiſſent de deux cent mille livres de rentes. C'eſt cette énorme diſproportion, qui frappe & qui excite les murmures. On plaint un Curé de campagne, dont les travaux pénibles ne lui procurent que ſa portion congrue de trois cent livres de droit en rigueur, & de quatre à cinq cent livres par libéralité, tandis qu'un religieux oiſif, devenu Abbé & non moins oiſif, poſſède une ſomme immenſe, & qu'il reçoit des titres faſtueux de ceux qui lui ſont ſoumis. Ces abus vont beaucoup plus loin en Flandre, en Eſpagne, & ſurtout dans les Etats Catholiques d'Allemagne, où l'on voit des moines Princes.

Les abus ſervent de loix dans preſque toute la terre; & ſi les plus ſages des hommes s'aſſemblaient pour faire des loix, où eſt l'Etat dont la forme ſubſiſtât entière ?

Le Clergé de France obſerve toûjours un uſage onéreux pour lui, quand il paye au Roi un don gratuit de pluſieurs millions pour quelques années. Il emprunte; & après en avoir payé les intérêts, il rembourſe le capital aux créanciers : ainſi il paye deux fois. Il eût été plus avantageux pour l'Etat & pour

Digitized by Google

le Clergé en général, & plus conforme à la raiſon, que ce corps eût ſubvenu aux beſoins de la patrie, par des contributions proportionnées à la valeur de chaque bénéfice. Mais les hommes ſont toûjours attachés à leurs anciens uſages. C'eſt par le même eſprit, que le Clergé, en s'aſſemblant tous les cinq ans, n'a jamais eu, ni une ſalle d'aſſemblée, ni un meuble qui lui appartint. Il eſt clair, qu'il eût pu, en dépenſant moins, aider le Roi davantage, & ſe bâtir dans Paris un palais, qui eût été un nouvel ornement de cette capitale.

Les maximes du Clergé de France n'étaient pas encor entiérement épurées dans la minorité de *Louis XIV* du mélange que la Ligue y avait apporté. On avait vu, dans la jeuneſſe de *Louis XIII* & dans les derniers Etats tenus en 1614, la plus nombreuſe partie de la nation, qu'on appelle le Tiers-Etat, & qui eſt le fonds de l'Etat, demander en vain avec le Parlement, qu'on poſât pour loi fondamentale, „ qu'aucune puiſ„ ſance ſpirituelle ne peut priver les Rois de leurs droits „ ſacrés, qu'ils ne tiennent que de DIEU ſeul; & que „ c'eſt un crime de lèze-majeſté au premier chef, „ d'enſeigner qu'on peut dépoſer & tuer les Rois. " C'eſt la ſubſtance en propres paroles de la demande de la nation. Elle fut faite dans un tems, où le ſang de *Henri le Grand* fumait encore. Cependant un Evêque de France né en France, le Cardinal *Duperron*, s'oppoſa violemment à cette propoſition, ſous prétexte que ce n'était pas au Tiers-Etat à propoſer des loix ſur ce qui peut concerner l'Egliſe. Que ne faiſait-il donc, avec le Clergé, ce que le Tiers-Etat voulait faire? mais il en était ſi loin, qu'il s'emporta juſqu'à dire, „ que la puiſſance du Pape était pleine, pléniſſime, „ directe au ſpirituel, indirecte au temporel, & qu'il „ avait charge du Clergé de dire, qu'on excommu„ nierait ceux qui avanceraient que le Pape ne peut „ dépoſer les Rois. " On gagna la Nobleſſe, on fit taire le Tiers-Etat. Le Parlement renouvella ſes an-

ciens arrêts, pour déclarer la Couronne indépendante, & la perſonne des Rois ſacrée. La Chambre eccléſiaſtique, en avouant que la perſonne était ſacrée, perſiſta à ſoutenir que la Couronne était dépendante. C'était le même eſprit qui avait autrefois dépoſé *Louis le Débonnaire*. Cet eſprit prévalut au point, que la Cour ſubjuguée fut obligée de faire mettre en priſon l'Imprimeur qui avait publié l'arrêt du Parlement ſous le titre de *Loi fondamentale*. C'était, diſait-on, pour le bien de la paix ; mais c'était punir ceux qui fourniſſaient des armes défenſives à la Couronne. De telles ſcènes ne ſe paſſaient point à Vienne ; c'eſt qu'alors la France craignait Rome, & que Rome craignait la Maiſon d'*Autriche*.

La cauſe qui ſuccomba, était tellement la cauſe de tous les Rois, que *Jacques I* Roi d'Angleterre, écrivit contre le Cardinal *Duperron* ; & c'eſt le meilleur ouvrage de ce Monarque. C'était auſſi la cauſe des peuples, dont le repos exige que leurs Souverains ne dépendent pas d'une Puiſſance étrangère. Peu-à-peu la raiſon a prévalu ; & *Louis XIV* n'eut pas de peine à faire écouter cette raiſon, ſoutenue du poids de ſa puiſſance.

Antonio Pérès avait recommandé trois choſes à *Henri IV*, *Roma*, *Conſejo*, *Pielago*. *Louis XIV* eut les deux dernières avec tant de ſupériorité, qu'il n'eut pas beſoin de la première. Il fut attentif à conſerver l'uſage de l'appel comme d'abus au Parlement des ordonnances eccléſiaſtiques, dans tous les cas où ces ordonnances intéreſſent la juriſdiction royale. Le Clergé s'en plaignit ſouvent, & s'en loua quelquefois ; car ſi d'un côté ces appels ſoutiennent les droits de l'Etat contre l'autorité épiſcopale, elles aſſurent de l'autre cette autorité même, en maintenant les privilèges de l'Egliſe Gallicane contre les prétentions de la Cour de Rome : de ſorte que les Evêques ont regardé les Parlemens comme leurs adverſaires & comme leurs

Digitized by Google

défenſeurs ; & le Gouvernement eut ſoin que malgré les querelles de religion, les bornes aiſées à franchir ne fuſſent paſſées de part ni d'autre. Il en eſt de la puiſſance des corps & des compagnies comme des intérêts des villes commerçantes ; c'eſt au légiſlateur à les balancer.

DES LIBERTÉS DE L'EGLISE GALLICANE.

Ce mot de *libertés* ſuppoſe l'aſſujettiſſement. Des libertés, des privilèges ſont des exemptions de la ſervitude générale. Il falait dire les droits, & non les libertés de l'Egliſe Gallicane. Ces droits ſont ceux de toutes les anciennes Egliſes. Les Evêques de Rome n'ont jamais eu la moindre juriſdiction ſur les ſociétés chrétiennes de l'Empire d'Orient. Mais dans les ruines de l'Empire d'Occident tout fut envahi par eux. L'Egliſe de France fut longtems la ſeule qui diſputa contre le ſiége de Rome les anciens droits que chaque Evêque s'était donnés, lorſqu'après le premier Concile de Nicée l'adminiſtration eccléſiaſtique & purement ſpirituelle ſe modéla ſur le gouvernement civil, & que chaque Evêque eut ſon diocèſe, comme chaque diſtrict impérial avait le ſien. Certainement aucun Evangile n'a dit qu'un Evêque de la ville de Rome pourrait envoyer en France des Légats à *latere*, avec pouvoir de *juger*, *réformer*, *diſpenſer* & *lever de l'argent ſur les peuples.*

D'ordonner aux Prélats Français de venir plaider à Rome.

D'impoſer des taxes ſur les bénéfices du Royaume ſous les noms de vacances, dépouilles, ſucceſſions, déports, incompatibilités, commandes, neuviémes, décimes, annates.

D'excommunier les Officiers du Roi pour les empêcher d'exercer les fonctions de leurs charges.

De rendre les bâtards capables de ſuccéder.

Digitized by Google

De caſſer les teſtamens de ceux qui ſont morts ſans donner une partie de leur bien à l'Egliſe.

De permettre aux eccléſiaſtiques Français d'aliéner leurs biens immeubles.

De déléguer des juges pour connaître de la légitimité des mariages.

Enfin l'on compte plus de ſoixante & dix uſurpations contre leſquelles les Parlemens du Royaume ont toûjours maintenu la liberté naturelle de la nation, & la dignité de la Couronne.

Quelque crédit qu'ayent eu les Jéſuites ſous *Louis XIV*, & quelque frein que ce Monarque eût mis aux remontrances des Parlemens depuis qu'il régna par lui-même, cependant aucun de ces grands corps ne perdit jamais une occaſion de réprimer les prétentions de la Cour de Rome, & le Roi approuva toûjours cette vigilance, parce qu'en cela les droits eſſentiels de la nation étaient les droits du Prince.

L'affaire de ce genre la plus importante & la plus délicate, fut celle de la régale. C'eſt un droit qu'ont les Rois de France, de pourvoir à tous les bénéfices ſimples d'un diocèſe pendant la vacance du ſiége, & d'œconomiſer à leur gré les revenus de l'évêché. Cette prérogative eſt particulière aujourd'hui aux Rois de France, mais chaque Etat a les ſiennes. Les Rois de Portugal jouiſſent du tiers du revenu des évêchés de leur Royaume. L'Empereur a le droit des premières prières; il a toûjours conféré tous les premiers bénéfices qui vaquent. Les Rois de Naples & de Sicile ont de plus grands droits. Ceux de Rome ſont pour la plûpart fondés ſur l'uſage, plutôt que ſur des titres primitifs.

Les Rois de la race de *Mérovée* conféraient, de leur ſeule autorité, les évêchés & toutes les préla-

Digitized by Google

tures. On voit qu'en 742 *Carloman* créa Archevêque de Mayence ce même *Boniface* qui depuis sacra *Pepin* par reconnaissance. Il reste encor beaucoup de monumens du pouvoir qu'avaient les Rois de disposer de ces places importantes; plus elles le sont, plus elles doivent dépendre du chef de l'Etat. Le concours d'un Evêque étranger paraissait dangereux; & la nomination réservée à cet Evêque étranger, a souvent passé pour une usurpation plus dangereuse encore. Elle a plus d'une fois excité une guerre civile. Puisque les Rois conféraient les évêchés, il semblait juste qu'ils conservassent le faible privilège de disposer du revenu, & de nommer à quelques bénéfices simples, dans le court espace qui s'écoule entre la mort d'un Evêque & le serment de fidélité enregistré de son successeur. Plusieurs Evêques de villes réunies à la Couronne sous la troisiéme race, ne voulurent pas reconnaître ce droit, que des Seigneurs particuliers trop faibles n'avaient pu faire valoir. Les Papes se déclarèrent pour les Evêques; & ces prétentions restèrent toûjours enveloppées d'un nuage. Le Parlement en 1608, sous *Henri IV*, déclara que la régale avait lieu dans tout le Royaume; le Clergé se plaignit; & ce Prince, qui ménageait les Evêques & Rome, évoqua l'affaire à son Conseil, & se garda bien de la décider.

Les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin* firent rendre plusieurs arrêts du Conseil, par lesquels les Evêques, qui se disaient exemts, étaient tenus de montrer leurs titres. Tout resta indécis jusqu'en 1673; & le Roi n'osait pas alors donner un seul bénéfice, dans presque tous les diocèses situés au-delà de la Loire, pendant la vacance d'un siége.

Enfin, en 1673 le Chancelier *Michel le Tellier* scella un édit, par lequel tous les évêchés du Royaume étaient soumis à la régale. Deux Evêques, qui étaient malheureusement les deux plus vertueux hommes du

Digitized by Google

Royaume, refuſèrent opiniâtrément de ſe ſoumettre; c'était *Pavillon* Evêque d'Alet, & *Caulet* Evêque de Pamiers. Ils ſe défendirent d'abord par des raiſons plauſibles : on leur en oppoſa d'auſſi fortes. Quand des hommes éclairés diſputent longtems, il y a grande apparence que la queſtion n'eſt pas claire; elle était très obſcure; mais il était évident, que ni la Religion ni le bon ordre n'étaient intéreſſés à empêcher un Roi de faire dans deux diocèſes ce qu'il faiſait dans tous les autres. Cependant les deux Evêques furent inflexibles. Ni l'un ni l'autre n'avait fait enrégiſtrer ſon ſerment de fidélité; & le Roi ſe croyait en droit de pourvoir aux canonicats de leurs égliſes.

Les deux Prélats excommunièrent les pourvus en régale. Tous deux étaient ſuſpects de *Janſéniſme*. Ils avaient eu contr'eux le Pape *Innocent X*; mais quand ils ſe déclarèrent contre les prétentions du Roi, ils eurent pour eux *Innocent XI*, *Odeſcalchi*: ce Pape, vertueux & opiniâtre comme eux, prit entiérement leur parti.

Le Roi ſe contenta d'abord d'exiler les principaux officiers de ces Evêques. Il montra plus de modération que deux hommes qui ſe piquaient de ſainteté. On laiſſa mourir paiſiblement l'Evêque d'Alet, dont on reſpectait la grande vieilleſſe. L'Evêque de Pamiers reſtait ſeul, & n'était point ébranlé. Il redoubla ſes excommunications, & perſiſta de plus à ne point faire enrégiſtrer ſon ſerment de fidélité, perſuadé que dans ce ſerment on ſoumet trop l'Egliſe à la Monarchie. Le Roi ſaiſit ſon temporel. Le Pape & les *Janſéniſtes* le dédommagèrent. Il gagna à être privé de ſes revenus; & il mourut en 1680 convaincu qu'il avait ſoutenu la cauſe de DIEU contre le Roi. Sa mort n'éteignit pas la querelle : des chanoines nommés par le Roi viennent pour prendre poſſeſſion; des religieux, qui ſe prétendaient chanoines & grands vicaires, les font ſortir de l'égliſe & les excommu-

Digitized by Google

nient. Le Métropolitain *Montpéſat* Archevêque de Toulouſe, à qui cette affaire reſſortit de droit, donne en vain des ſentences contre ces prétendus grands vicaires. Ils en appellent à Rome, ſelon l'uſage de porter à la Cour de Rome les cauſes eccléſiaſtiques jugées par les Archevêques de France, uſage qui contredit les libertés Gallicanes: mais tous les gouvernemens des hommes ſont des contradictions. Le Parlement donne des arrêts. Un moine nommé *Cerle*, qui était l'un de ces grands vicaires, caſſe & les ſentences du Métropolitain & les arrêts du Parlement. Ce tribunal le condamne par contumace à perdre la tête & à être traîné ſur une claye. On l'exécute en effigie. Il inſulte du fond de ſa retraite, à l'Archevêque & au Roi; & le Pape le ſoutient. Ce Pontife fait plus: perſuadé, comme l'Evêque de Pamiers, que le droit de régale eſt un abus dans l'Egliſe, & que le Roi n'a aucun droit dans Pamiers, il caſſe les ordonnances de l'Archevêque de Toulouſe; il excommunie les nouveaux grands vicaires que ce Prélat a nommés, & les pourvus en régale, & leurs fauteurs.

Le Roi convoque une aſſemblée du Clergé, compoſée de trente-cinq Evêques, & d'autant de députés du ſecond ordre. Les Janſéniſtes prenaient pour la première fois le parti d'un Pape; & ce Pape, ennemi du Roi, les favoriſait ſans les aimer. Il ſe fit toûjours un honneur de réſiſter à ce Monarque, dans toutes les occaſions; & depuis même, en 1689, il s'unit avec les alliés contre le Roi *Jacques*, parce que *Louis XIV* protégeait ce Prince: de ſorte qu'alors on dit, que pour mettre fin aux troubles de l'Europe & de l'Egliſe, il falait que le Roi *Jacques* ſe fit huguenot & le Pape catholique.

Cependant l'aſſemblée du Clergé de 1681 & 1682, d'une voix unanime ſe déclare pour le Roi. Il s'agiſſait encor d'une autre petite querelle devenue importante: l'élection d'un prieuré dans un fauxbourg

Digitized by Google

de Paris, commettait enſemble le Roi & le Pape. Le Pontife Romain avait caſſé une ordonnance de l'Archevêque de Paris, & annullé ſa nomination à ce prieuré. Le Parlement avait jugé la procédure de Rome abuſive. Le Pape avait ordonné par une bulle, que l'Inquiſition fît brûler l'arrêt du Parlement; & le Parlement avait ordonné la ſuppreſſion de la bulle. Ces combats ſont, depuis longtems, les effets ordinaires & inévitables de cet ancien mêlange de la liberté naturelle de ſe gouverner ſoi-même dans ſon pays, & de la ſoumiſſion à une puiſſance étrangère.

L'aſſemblée du Clergé prit un parti, qui montre que des hommes ſages peuvent céder avec dignité à leur Souverain, ſans l'intervention d'un autre pouvoir. Elle conſentit à l'extenſion du droit de régale à tout le Royaume; mais ce fut autant une conceſſion de la part du Clergé, qui ſe relâchait de ſes prétentions par reconnaiſſance pour ſon protecteur, qu'un aveu formel du droit abſolu de la Couronne.

L'aſſemblée ſe juſtifia auprès du Pape, par une lettre dans laquelle on trouve un paſſage, qui ſeul devrait ſervir de règle éternelle dans toutes les diſputes: c'eſt, *qu'il vaut mieux ſacrifier quelque choſe de ſes droits, que de troubler la paix.* Le Roi, l'Egliſe Gallicane, les Parlemens, furent contens. Les Janſéniſtes écrivirent quelques libelles. Le Pape fut inflexible: il caſſa par un bref toutes les réſolutions de l'aſſemblée, & manda aux Evêques de ſe rétracter. Il y avait là de quoi ſéparer à jamais l'Egliſe de France de celle de Rome. On avait parlé, ſous le Cardinal de *Richelieu* & ſous *Mazarin*, de faire un Patriarche. Le vœu de tous les Magiſtrats était, qu'on ne payât plus à Rome le tribut des annates; que Rome ne nommât plus, pendant ſix mois de l'année, aux bénéfices de Bretagne; que les Evêques de France ne s'appellaſſent plus Evêques *par la permiſſion du St. Siége.* Si le Roi l'avait voulu, il n'avait qu'à dire

Digitized by Google

un mot ; il était maître de l'assemblée du Clergé, & il avait pour lui la nation. Rome eût tout perdu par l'inflexibilité d'un Pontife vertueux, qui seul de tous les Papes de ce siécle ne savait pas s'accommoder au tems. Mais il y a d'anciennes bornes, qu'on ne remue pas sans de violentes secousses. Il falait de plus grands intérêts, de plus grandes passions & plus d'effervescence dans les esprits, pour rompre tout-d'un-coup avec Rome ; & il était bien difficile de faire cette scission, tandis qu'on voulait extirper le Calvinisme. On crut même faire un coup hardi, lorsqu'on publia les quatre fameuses décisions de la même assemblée du Clergé en 1682, dont voici la substance :

1. DIEU n'a donné à *Pierre* & à ses successeurs, aucune puissance ni directe ni indirecte sur les choses temporelles.

2. L'Eglise Gallicane approuve le Concile de *Constance*, qui déclare les Conciles généraux supérieurs au Pape dans le spirituel.

3. Les règles, les usages, les pratiques reçues dans le Royaume & dans l'Eglise Gallicane, doivent demeurer inébranlables.

4. Les décisions du Pape, en matières de foi, ne sont sûres, qu'après que l'Eglise les a acceptées.

Tous les Tribunaux & toutes les Facultés de théologie enregistrèrent ces quatre propositions dans toute leur étendue : & il fut défendu par un édit, de rien enseigner jamais de contraire.

Cette fermeté fut regardée à Rome comme un attentat de rebelles ; & par tous les Protestans de l'Europe, comme un faible effort d'une Eglise née libre, qui ne rompait que quatre chaînons de ses fers.

Digitized by Google

Les quatre maximes furent d'abord soutenues avec entousiasme dans la nation, ensuite avec moins de vivacité. Sur la fin du règne de *Louis XIV* elles commencèrent à devenir problématiques; & le Cardinal de *Fleuri* les fit depuis désavouer en partie par une assemblée du Clergé, sans que ce désaveu causât le moindre bruit, parce que les esprits n'étaient pas alors échauffés, & que dans le ministère du Cardinal de *Fleuri* rien n'eut de l'éclat. Elles ont repris enfin une grande vigueur.

Cependant *Innocent XI* s'aigrit plus que jamais; il refusa des bulles à tous les Evêques & à tous les Abbés commendataires que le Roi nomma; de sorte qu'à la mort de ce Pape en 1689, il y avait vingt-neuf diocèses en France dépourvus d'Evêques. Ces Prélats n'en touchaient pas moins leurs revenus, mais ils n'osaient se faire sacrer, ni faire les fonctions épiscopales. L'idée de créer un Patriarche se renouvella. La querelle des franchises des ambassadeurs à Rome, qui acheva d'envenimer les plaies, fit penser qu'enfin le tems était venu, d'établir en France une Eglise *Catholique-Apostolique*, qui ne serait point *Romaine*. Le Procureur-Général de *Harlai*, & l'Avocat-Général *Talon*, le firent assez entendre, quand ils appellèrent comme d'abus en 1687 de la bulle contre les franchises, & qu'ils éclatèrent contre l'opiniâtreté du Pape, qui laissait tant d'Eglises sans pasteurs. Mais jamais le Roi ne voulut consentir à cette démarche, qui était plus aisée qu'elle ne paraissait hardie.

La cause d'*Innocent XI* devint cependant la cause du St. Siége. Les quatre propositions du Clergé de France attaquaient le fantôme de l'infaillibilité (qu'on ne croit pas à Rome, mais qu'on y soutient,) & le pouvoir réel attaché à ce fantôme. *Alexandre VIII* & *Innocent XII* suivirent les traces du fier *Odescalchi*, quoique d'une manière moins dure; ils confirmèrent la condamnation portée contre l'assemblée du Clergé:

Digitized by Google

Clergé : ils refusèrent les bulles aux Evêques ; enfin ils en firent trop, parce que *Louis XIV* n'en avait pas fait assez. Les Evêques, lassés de n'être que nommés par le Roi & de se voir sans fonctions, demandèrent à la Cour de France la permission d'apaiser la Cour de Rome.

Le Roi, dont la fermeté était fatiguée, le permit. Chacun d'eux écrivit séparément, qu'il était *douloureusement affligé des procédés de l'assemblée ;* chacun déclare dans sa lettre, qu'il ne reçoit point comme décidé, ce qu'on y a décidé, ni comme ordonné, ce qu'on y a ordonné. *Pignatelli* (*Innocent XII*) plus conciliant qu'*Odescalchi*, se contenta de cette démarche. Les quatre propositions n'en furent pas moins enseignées en France de tems en tems. Mais ces armes se rouillèrent, quand on ne combattit plus ; & la dispute resta couverte d'un voile, sans être décidée, comme il arrive presque toûjours, dans un Etat qui n'a pas sur ces matières des principes invariables & reconnus. Ainsi, tantôt on s'élève contre Rome, tantôt on lui cède, suivant les caractères de ceux qui gouvernent, & suivant les intérêts particuliers de ceux par qui les principaux de l'Etat sont gouvernés.

Louis XIV d'ailleurs n'eut point d'autre démêlé ecclésiastique avec Rome, & n'essuya aucune opposition du Clergé dans les affaires temporelles.

Sous lui, ce Clergé devint respectable, par une décence ignorée dans la barbarie des deux premières races, dans le tems encor plus barbare du gouvernement féodal ; absolument inconnue pendant les guerres civiles & dans les agitations du règne de *Louis XIII*, & surtout pendant la Fronde, à quelques exceptions près qu'il faut toûjours faire dans les vices comme dans les vertus qui dominent.

Digitized by Google

Ce fut alors seulement, que l'on commença à déciller les yeux du peuple sur les superstitions qu'il mêle toûjours à sa religion. Il fut permis, malgré le Parlement d'Aix & malgré les Carmes, de savoir que *Lazare* & *Magdeleine* n'étaient point venus en Provence. Les Bénédictins ne purent faire croire que *Denys l'Aréopagite* eût gouverné l'Eglise de Paris. Les Saints supposés, les faux miracles, les fausses reliques commencèrent à être décriés. La saine raison, qui éclairait les philosophes, pénétrait partout, mais lentement & avec difficulté.

L'Evêque de Châlons, *Gaston-Louis de Noailles* frère du Cardinal, eut une piété assez éclairée, pour enlever en 1702, & faire jetter une relique, conservée précieusement depuis plusieurs siécles dans l'Eglise de Notre-Dame, & adorée sous le nom du *nombril* de JESUS-CHRIST. Tout Châlons murmura contre l'Evêque. Présidens, Conseillers, Gens du Roi, Trésoriers de France, Marchands, Notables, Chanoines, Curés, protestèrent unanimement par un acte juridique contre l'entreprise de l'Evêque, réclamant le *saint nombril*, & alléguant la robe de JESUS-CHRIST conservée à Argenteuil, son mouchoir à Turin & à Laon, un des clous de la croix à St. Denis, son prépuce à Rome, & tant d'autres reliques que l'on conserve & que l'on mépriſe, & qui font tant de tort à une Religion qu'on révère. Mais la sage fermeté de l'Evêque l'emporta à la fin sur la crédulité du peuple.

Quelques autres superstitions, attachées à des usages respectables, ont subsisté. Les Protestans en ont triomphé. Mais ils sont obligés de convenir, qu'il n'y a point d'Eglise catholique, où ces abus soient moins communs & plus mépriſés qu'en France.

L'esprit vraiment philosophique, qui n'a pris racine que vers le milieu de ce siécle, n'éteignit point les anciennes & nouvelles querelles théologiques, qui

Digitized by Google

n'étaient pas de son ressort. On va parler de ces dissentions, qui font la honte de la raison humaine.

CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

Du Calvinisme, au tems de LOUIS XIV.

IL est affreux sans doute, que l'Eglise chrêtienne ait toûjours été déchirée par ses querelles, & que le sang ait coulé pendant tant de siécles par des mains qui portaient le DIEU de la paix. Cette fureur fut inconnue au Paganisme. Il couvrit la terre de ténèbres, mais il ne l'arrosa guères que du sang des animaux; & si quelquefois chez les Juifs & chez les Payens on dévoua des victimes humaines, ces dévouemens, tout horribles qu'ils étaient, ne causèrent point de guerres civiles. La religion des Payens ne consistait que dans la morale & dans les fêtes. La morale qui est commune aux hommes de tous les tems & de tous les lieux, & les fêtes qui n'étaient que des réjouissances, ne pouvaient troubler le genre humain.

L'esprit dogmatique apporta chez les hommes la fureur des guerres de religion. J'ai recherché longtems, comment & pourquoi cet esprit dogmatique, qui divisa les écoles de l'antiquité payenne sans causer le moindre trouble, en a produit parmi nous de si horribles. Ce n'est pas le seul fanatisme qui en est cause; car les Gymnosophistes & les Bramins, les plus fanatiques des hommes, ne firent jamais de mal qu'à eux-mêmes. Ne pourait-on pas trouver l'origine de cette nouvelle peste qui a ravagé la terre, dans ce combat naturel de l'esprit républicain qui anima les premières Eglises contre l'autorité qui hait la résistance en tout genre? Les assemblées secrettes, qui bravaient d'abord dans des caves & dans des grottes les loix de quelques

Digitized by Google

Empereurs Romains, formèrent peu-à-peu un Etat dans l'Etat. C'était une république cachée au milieu de l'Empire. *Conſtantin* la tira de deſſous terre, pour la mettre à côté du trône. Bientôt l'autorité attachée aux grands ſiéges ſe trouva en oppoſition avec l'eſprit populaire, qui avait inſpiré juſqu'alors toutes les aſſemblées des Chrétiens. Souvent dès que l'Evêque d'une métropole faiſait valoir un ſentiment, un Evêque ſuffragant, un prêtre, un diacre, en avaient un contraire. Toute autorité bleſſe en ſecret les hommes, d'autant plus que toute autorité veut toûjours s'accroître. Lorſqu'on trouve pour lui réſiſter un prétexte qu'on croit ſacré, on ſe fait bientôt un devoir de la révolte. Ainſi les uns deviennent perſécuteurs, les autres rebelles, en atteſtant DIEU des deux côtés.

Nous avons vu combien depuis les diſputes du prêtre *Arius* (*a*) contre un Evêque, la fureur de dominer ſur les ames a troublé la terre. Donner ſon ſentiment pour la volonté de DIEU, commander de croire ſous peine de la mort du corps & des tourmens éternels de l'ame, a été le dernier période du deſpotiſme de l'eſprit dans quelques hommes : & réſiſter à ces deux menaces, a été dans d'autres le dernier effort de la liberté naturelle. Cet *Eſſai ſur les mœurs* que vous avez parcouru, vous a fait voir depuis *Théodoſe* une lutte perpétuelle entre la juriſdiction ſéculière & l'eccléſiaſtique, & depuis *Charlemagne* les efforts réitérés des grands fiefs contre les Souverains, les Evêques élevés ſouvent contre les Rois, les Papes aux priſes avec les Rois & les Evêques.

On diſputait peu dans l'Egliſe Latine aux premiers ſiécles. Les invaſions continuelles des barbares permettaient à peine de penſer ; & il y avait peu de dogmes qu'on eût aſſez développés pour fixer la croyance univerſelle. Preſque tout l'Occident rejetta le culte des

(*a*) *Eſſai ſur les mœurs*, &c.

Digitized by Google

images au siécle de *Charlemagne*. Un Evêque de Turin nommé *Claude* les proscrivit avec chaleur, & retint plusieurs dogmes qui sont encor aujourd'hui le fondement de la Religion des Protestans. Ces opinions se perpétuèrent dans les vallées du Piémont, du Dauphiné, de la Provence, du Languedoc : elles éclatèrent au douziéme siécle : elles produisirent bientôt après la guerre des Albigeois ; & ayant passé ensuite dans l'Université de Prague, elles excitèrent la guerre des Hussites. Il n'y eut qu'environ cent ans d'intervalle entre la fin des troubles qui naquirent de la cendre de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague*, & ceux que la vente des indulgences fit renaître. Les anciens dogmes embrassés par les Vaudois, les Albigeois, les Hussites, renouvellés & différemment expliqués par *Luther* & *Zuingle*, furent reçus avec avidité dans l'Allemagne, comme un prétexte pour s'emparer de tant de terres, dont les Evêques & les Abbés s'étaient mis en possession, & pour résister aux Empereurs, qui alors marchaient à grands pas au pouvoir despotique. Ces dogmes triomphèrent en Suède & en Dannemarck, pays où les peuples étaient libres sous des Rois.

Les Anglais, dans qui la nature a mis l'esprit d'indépendance, les adoptèrent, les mitigèrent, & en composèrent une Religion pour eux seuls. Le Presbytérianisme établit en Ecosse, dans les tems malheureux, une espèce de république dont le pédantisme & la dureté étaient beaucoup plus intolérables que la rigueur du climat, & même que la tyrannie des Evêques qui avait excité tant de plaintes. Il n'a cessé d'être dangereux en Ecosse que quand la raison, les loix & la force l'ont réprimé. La Réforme pénétra en Pologne, & y fit beaucoup de progrès dans les seules villes où le peuple n'est point esclave. La plus grande & la plus riche partie de la République Helvétique n'eut pas de peine à la recevoir. Elle fut sur le point d'être établie à Venise par la même raison ; & elle y

Digitized by Google

eût pris racine, si Veniſe n'eût pas été voiſine de Rome, & peut-être ſi le gouvernement n'eût pas craint la démocratie, à laquelle le peuple aſpire naturellement dans toute république, & qui était alors le grand but de la plûpart des prédicans. Les Hollandais ne prirent cette Religion, que quand ils ſecouèrent le joug de l'Eſpagne. Genève devint un Etat entiérement républicain, en devenant calviniſte.

Toute la Maiſon d'*Autriche* écarta des Religions de ſes Etats, autant qu'il lui fut poſſible. Elles n'approchèrent preſque point de l'Eſpagne. Elles ont été extirpées par le fer & par le feu dans les Etats du Duc de Savoie, qui ont été leur berceau. Les habitans des vallées Piémontaiſes ont éprouvé en 1655 ce que les peuples de Mérindol & de Cabrière éprouvèrent en France ſous *François I.* Le Duc de Savoie abſolu a exterminé chez lui la ſecte dès qu'elle lui a paru dangereuſe : il n'en reſte que quelques faibles rejettons ignorés dans les rochers qui les renferment. On ne vit point les Luthériens & les Calviniſtes cauſer de grands troubles en France ſous le gouvernement ferme de *François I* & de *Henri II.* Mais dès que le gouvernement fut faible & partagé, les querelles de religion furent violentes. Les *Condé* & les *Coligni*, devenus calviniſtes parce que les *Guiſes* étaient catholiques, bouleverſérent l'Etat à l'envi. La légéreté & l'impétuoſité de la nation, la fureur de la nouveauté & l'enthouſiaſme, firent pendant quarante ans, du peuple le plus poli, un peuple de barbares.

Henri IV né dans cette ſecte, qu'il aimait ſans être entêté d'aucune, ne put, malgré ſes victoires & ſes vertus, régner ſans abandonner le calviniſme : devenu catholique, il ne fut pas aſſez ingrat pour vouloir détruire un parti ſi longtems ennemi des Rois, mais auquel il devait en partie ſa couronne ; & s'il avait voulu détruire cette faction, il ne l'aurait pas pu. Il la chérit, la protégea & la réprima.

Digitized by Google

Les Huguenots en France faiſaient alors à-peu-près la douziéme partie de la nation. Il y avait parmi eux des Seigneurs puiſſans : des villes entières étaient proteſtantes. Ils avaient fait la guerre aux Rois : on avait été contraint de leur donner des places de ſûreté : *Henri III* leur en avait accordé quatorze dans le ſeul Dauphiné ; Montauban, Nîmes, dans le Languedoc ; Saumur, & ſurtout la Rochelle, qui faiſait une république à part, & que le commerce & la faveur de l'Angleterre pouvaient rendre puiſſante. Enfin, *Henri IV* ſembla ſatisfaire ſon goût, ſa politique & même ſon devoir, en accordant au parti le célèbre Edit de Nantes en 1598. Cet Edit n'était au fonds que la confirmation des privilèges que les Proteſtans de France avaient obtenus des Rois précédens, les armes à la main, & que *Henri le Grand* affermi ſur le trône leur laiſſa par bonne volonté.

Par cet Edit de Nantes, que le nom de *Henri IV* rendit plus célèbre que tous les autres, tout Seigneur de fief haut-juſticier pouvait avoir dans ſon château plein exercice de la Religion prétendue réformée : tout Seigneur ſans haute-juſtice pouvait admettre trente perſonnes à ſon prêche. L'entier exercice de cette Religion était autoriſé dans tous les lieux qui reſſortiſſaient immédiatement à un Parlement.

Les Calviniſtes pouvaient faire imprimer, ſans s'adreſſer aux ſupérieurs, tous leurs livres, dans les villes où leur Religion était permiſe.

Ils étaient déclarés capables de toutes les charges & dignités de l'Etat ; & il y parut bien en effet, puiſque le Roi fit Ducs & Pairs les Seigneurs de la *Trimouille* & de *Rôni*.

On créa une Chambre exprès au Parlement de Paris, compoſée d'un Préſident & de ſeize Conſeillers, laquelle jugea tous les procès des Réformés, non-ſeule-

Digitized by Google

ment dans le diſtrict immenſe du reſſort de Paris, mais dans celui de Normandie & de Bretagne. Elle fut nommée *la Chambre de l'Edit*. Il n'y eut jamais à la vérité qu'un ſeul calviniſte admis de droit parmi les Conſeillers de cette juriſdiction. Cependant, comme elle était deſtinée à empêcher les vexations dont le parti ſe plaignait, & que les hommes ſe piquent toûjours de remplir un devoir qui les diſtingue ; cette Chambre compoſée de Catholiques rendit toûjours aux Huguenots, de leur aveu même, la juſtice la plus impartiale.

Ils avaient une eſpèce de petit Parlement à Caſtres, indépendant de celui de Toulouſe. Il y eut à Grenoble & à Bordeaux des chambres mi-parties, catholiques & calviniſtes. Leurs Egliſes s'aſſemblaient en ſynodes, comme l'Egliſe Gallicane. Ces privilèges & beaucoup d'autres incorporèrent ainſi les Calviniſtes au reſte de la nation. C'était à la vérité attacher des ennemis enſemble ; mais l'autorité, la bonté & l'adreſſe de ce grand Roi, les contînrent pendant ſa vie.

Après la mort à jamais effrayante & déplorable de *Henri IV*, dans la faibleſſe d'une minorité & ſous une Cour diviſée, il était bien difficile que l'eſprit républicain des Réformés, n'abuſât de ſes privilèges, & que la Cour, toute faible qu'elle était, ne voulût les reſtraindre. Les Huguenots avaient déja établi en France des *Cercles*, à l'imitation de l'Allemagne. Les députés de ces Cercles étaient ſouvent ſéditieux ; & il y avait dans le parti des Seigneurs pleins d'ambition. Le Duc de *Bouillon*, & ſurtout le Duc de *Roban*, le chef le plus accrédité des Huguenots, précipitèrent bientôt dans la révolte l'eſprit remuant des prédicans, & le zèle aveugle des peuples. L'aſſemblée générale du parti oſa dès 1615 préſenter à la Cour un cahier, par lequel, entr'autres articles injurieux, elle demandait qu'on réformât le Conſeil du Roi. Ils prirent les armes en quelques endroits dès l'an 1616 ; & l'audace

Digitized by Google

des Huguenots se joignant aux divisions de la Cour, à la haine contre les favoris, à l'inquiétude de la nation, tout fut longtems dans le trouble. C'était des séditions, des intrigues, des menaces, des prises d'armes, des paix faites à la hâte & rompues de même; c'est ce qui faisait dire au célèbre Cardinal *Bentivoglio* alors Nonce en France, qu'il n'y avait vu que des orages.

Dans l'année 1621, les Eglises Réformées de France offrirent à *Lesdiguières*, devenu depuis Connétable, le Généralat de leurs armées, & cent mille écus par mois. Mais *Lesdiguières*, plus éclairé dans son ambition qu'eux dans leurs factions, & qui les connaissait pour les avoir commandés, aima mieux alors les combattre que d'être à leur tête; & pour réponse à leurs offres, il se fit catholique. Les Huguenots s'adressèrent ensuite au Maréchal Duc de *Bouillon*, qui dit qu'il était trop vieux; enfin ils donnèrent cette malheureuse place au Duc de *Roban*, qui conjointement avec son frère *Soubise*, osa faire la guerre au Roi de France.

La même année, le Connétable de *Luines* mena *Louis XIII* de province en province. Il soumit plus de cinquante villes, presque sans résistance; mais il échoua devant Montauban: le Roi eut l'affront de décamper. On assiégea en vain la Rochelle: elle résistait par elle-même & par les secours de l'Angleterre; & le Duc de *Roban*, coupable du crime de lèze-majesté, traita de la paix avec son Roi, presque de couronne à couronne.

Après cette paix & après la mort du Connétable de *Luines*, il falut encor recommencer la guerre & assiéger de nouveau la Rochelle, toûjours liguée contre son Souverain avec l'Angleterre & avec les Calvinistes du Royaume. Une femme (c'était la mère du Duc de *Roban*) défendit cette ville pendant un an, contre l'armée royale, contre l'activité du Cardinal de *Richelieu*, & contre l'intrépidité de *Louis XIII* qui affronta

Digitized by Google

plus d'une fois la mort à ce ſiége. La ville ſouffrit toutes les extrémités de la faim ; & on ne dut la reddition de la place, qu'à cette digue de cinq cent pieds de long, que le Cardinal de *Richelieu* fit conſtruire, à l'exemple de celles qu'*Alexandre* fit autrefois élever devant Tyr. Elle domta la mer & les Rochellois. Le Maire *Guiton*, qui vouloit s'enſevelir ſous les ruines de la Rochelle, eut l'audace, après s'être rendu à diſcrétion, de paraître avec ſes gardes devant le Cardinal de *Richelieu*. Les Maires des principales villes des Huguenots en avaient. On ôta les ſiens à *Guiton*, & les privilèges à la ville. Le Duc de *Rohan*, chef des hérétiques rebelles, continuait toûjours la guerre pour ſon parti : & abandonné des Anglais quoique proteſtans, il ſe liguait avec les Eſpagnols quoique catholiques. Mais la conduite ferme du Cardinal de *Richelien* força les Huguenots, battus de tous côtés, à ſe ſoumettre.

Tous les Edits, qu'on leur avait accordés juſqu'alors, avaient été des traités avec les Rois. *Richelieu* voulut que celui qu'il fit rendre, fût appellé l'*Edit de grace*. Le Roi y parla en Souverain qui pardonne. On ôta l'exercice de la nouvelle Religion à la Rochelle, à l'iſle de Ré, à Oléron, à Privas, à Pamiers ; du reſte on laiſſa ſubſiſter l'Edit de Nantes, que les Calviniſtes regardèrent toûjours comme leur loi fondamentale.

Il paraît étrange que le Cardinal de *Richelieu*, ſi abſolu & ſi audacieux, n'abolit pas ce fameux édit ; il eut alors une autre vue, plus difficile peut-être à remplir, mais non moins conforme à l'étendue de ſon ambition & à la hauteur de ſes penſées. Il rechercha la gloire de ſubjuguer les eſprits ; il s'en croyait capable par ſes lumières, par ſa puiſſance & par ſa politique. Son projet était de gagner quelques prédicans que les Réformés appellaient alors *Miniſtres*, & qu'on nomme aujourd'hui *Paſteurs*, de leur faire d'abord avouer que le culte catholique n'était pas un

Digitized by Google

crime devant DIEU, de les mener enſuite par degrés, de leur accorder quelques points peu importans, & de paraître aux yeux de la Cour de Rome ne leur avoir rien accordé. Il comptait éblouir une partie des Réformés, ſéduire l'autre par les préſens & par les graces, & avoir enfin toutes les apparences de les avoir réunis à l'Egliſe; laiſſant au tems à faire le reſte, & n'enviſageant que la gloire d'avoir ou fait ou préparé ce grand ouvrage, & de paſſer pour l'avoir fait. Le fameux capucin *Joſeph* d'un côté, & deux miniſtres gagnés de l'autre, entamèrent cette négociation. Mais il parut que le Cardinal de *Richelieu* avait trop préſumé, & qu'il eſt plus difficile d'accorder des théologiens, que de faire des digues ſur l'Océan.

Richelieu rebuté ſe propoſa d'écraſer les Calviniſtes. D'autres ſoins l'en empêchèrent. Il avait à combattre à la fois les Grands du Royaume, la Maiſon Royale, toute la Maiſon d'*Autriche*, & ſouvent *Louis XIII* lui-même. Il mourut enfin au milieu de tous ces orages, d'une mort prématurée. Il laiſſa tous ſes deſſeins encor imparfaits, & un nom plus éclatant que cher & vénérable.

Cependant, après la priſe de la Rochelle & l'Edit de grace, les guerres ceſſèrent, & il n'y eut plus que des diſputes. On imprimait de part & d'autre de ces gros livres qu'on ne lit plus. Le Clergé, & ſurtout les Jéſuites, cherchaient à convertir des huguenots. Les miniſtres tâchaient d'attirer quelques catholiques à leurs opinions. Le Conſeil du Roi était occupé à rendre des arrêts, pour un cimetière que les deux Religions ſe diſputaient dans un village, pour un temple bâti ſur un fonds appartenant autrefois à l'Egliſe, pour des écoles, pour des droits de châteaux, pour des enterremens, pour des cloches; & rarement les Réformés gagnaient leurs procès. Il n'y eut plus, après tant de dévaſtations & de ſaccagemens, que ces petites épines. Les Huguenots n'eu-

Digitized by Google

rent plus de chef, depuis que le Duc de *Roban* ceſſa de l'être, & que la maiſon de *Bouillon* n'eut plus Sédan. Ils ſe firent même un mérite de reſter tranquilles, au milieu des factions de la Fronde & des guerres civiles, que des Princes, des Parlemens & des Evêques excitèrent, en prétendant ſervir le Roi contre le Cardinal *Mazarin*.

Il ne fut preſque point queſtion de religion pendant la vie de ce Miniſtre. Il ne fit nulle difficulté de donner la place de Contrôleur-Général des finances à un calviniſte étranger, nommé *Hervard*. Tous les Réformés entrèrent dans les fermes, dans les ſous-fermes, dans toutes les places qui en dépendent.

Colbert, qui ranima l'induſtrie de la nation, & qu'on peut regarder comme le fondateur du commerce, employa beaucoup d'huguenots dans les arts, dans les manufactures, dans la marine. Tous ces objets utiles, qui les occupaient, adoucirent peu-à-peu dans eux la fureur épidémique de la controverſe ; & la gloire qui environna cinquante ans *Louis XIV*, ſa puiſſance, ſon gouvernement ferme & vigoureux, ôtèrent au parti Réformé, comme à tous les ordres de l'Etat, toute idée de réſiſtance. Les fêtes magnifiques d'une Cour galante jettaient même du ridicule ſur le pédantiſme des Huguenots. A meſure que le bon goût ſe perfectionnait, les pſeaumes de *Marot* & de *Bèze* ne pouvaient plus inſenſiblement inſpirer que du dégoût. Ces pſeaumes, qui avaient charmé la Cour de *François II*, n'étaient plus faits que pour la populace ſous *Louis XIV*. La ſaine philoſophie, qui commença vers le milieu de ce ſiécle à percer un peu dans le monde, devait encor dégoûter à la longue les honnêtes-gens des diſputes de controverſe.

Mais, en attendant que la raiſon ſe fit peu-à-peu écouter des hommes, l'eſprit même de diſpute pouvait ſervir à entretenir la tranquillité de l'Etat. Car

Digitized by Google

les Janſéniſtes commençant alors à paraître avec quelque réputation, ils partageaient les ſuffrages de ceux qui ſe nourriſſent de ces ſubtilités : ils écrivaient contre les Jéſuites & contre les Huguenots : ceux-ci répondaient aux Janſéniſtes & aux Jéſuites : les Luthériens de la province d'Alſace écrivaient contr'eux tous. Une guerre de plume entre tant de partis, pendant que l'Etat était occupé de grandes choſes, & que le gouvernement était tout-puiſſant, ne pouvait devenir en peu d'années qu'une occupation de gens oiſifs, qui dégénère tôt ou tard en indifférence.

Louis XIV était animé contre les Réformés, par les remontrances continuelles de ſon Clergé, par les inſinuations des Jéſuites, par la Cour de Rome, & enfin par le Chancelier *le Tellier* & *Louvois* ſon fils, tous deux ennemis de *Colbert*, & qui voulaient perdre les Réformés comme rebelles, parce que *Colbert* les protégeait comme des ſujets utiles. *Louis XIV* nullement inſtruit d'ailleurs du fonds de leur doctrine, les regardait, non ſans quelque raiſon, comme d'anciens révoltés ſoumis avec peine. Il s'appliqua d'abord à miner par degrés de tous côtés l'édifice de leur Religion : on leur ôtait un temple ſur le moindre prétexte : on leur défendit d'épouſer des filles catholiques ; & en cela on ne fut pas peut-être aſſez politique : c'était ignorer le pouvoir d'un ſexe, que la Cour pourtant connaiſſait ſi bien. Les Intendans & les Evêques tâchaient, par les moyens les plus plauſibles, d'enlever aux Huguenots leurs enfans. *Colbert* eut ordre en 1681 de ne plus recevoir aucun homme de cette Religion dans les fermes. On les exclut, autant qu'on le put, des communautés des *arts & métiers*. Le Roi en les tenant ainſi ſous le joug, ne l'appeſantiſſait pas toûjours. On défendit par des arrêts toute violence contr'eux. On mêla les inſinuations aux ſévérités ; & il n'y eut alors de rigueur, qu'avec les formes de la juſtice.

Digitized by Google

On employa ſurtout un moyen ſouvent efficace de converſion : ce fut l'argent. Mais on ne fit pas aſſez d'uſage de ce reſſort. *Péliſſon* fut chargé de ce miniſtère ſecret. C'eſt ce même *Péliſſon* longtems calviniſte, ſi connu par ſes ouvrages, par une éloquence pleine d'abondance, par ſon attachement au Surintendant *Fouquet*, dont il avait été le premier commis, le favori & la victime. Il eut le bonheur d'être éclairé & de changer de religion dans un tems où ce changement pouvait le mener aux dignités & à la fortune. Il prit l'habit eccléſiaſtique, obtint des bénéfices, & une place de Maitre des requêtes. Le Roi lui confia le revenu des abbayes de St. Germain-des-Prés & de Cluni vers l'année 1677, avec les revenus du tiers des œconomats, pour être diſtribués à ceux qui voudraient ſe convertir. Le Cardinal *le Camus* Archevêque de Grenoble, s'était déja ſervi de cette méthode. *Péliſſon*, chargé de ce département, envoyait l'argent dans les provinces. On tâchait d'opérer beaucoup de converſions pour peu d'argent. De petites ſommes, diſtribuées à des indigens, enflaient la liſte que *Péliſſon* préſentait au Roi tous les trois mois, en lui perſuadant que tout cédait dans le monde à ſa puiſſance ou à ſes bienfaits.

Le Conſeil, encouragé par ces petits ſuccès que le tems eût rendus plus conſidérables, s'enhardit en 1681 à donner une déclaration, par laquelle les enfans étaient reçus à renoncer à leur Religion à l'âge de ſept ans ; & à l'appui de cette déclaration, on prit dans les provinces beaucoup d'enfans pour les faire abjurer, & on logea des gens de guerre chez les parens.

Ce fut cette précipitation du Chancelier *le Tellier* & de *Louvois* ſon fils, qui fit d'abord déſerter en 1681 beaucoup de familles du Poitou, de la Saintonge & des provinces voiſines. Les étrangers ſe hâtèrent d'en profiter.

Digitized by Google

Les Rois d'Angleterre & de Dannemarck, & surtout la ville d'Amsterdam, invitèrent les Calvinistes de France à se réfugier dans leurs Etats ; & leur assurèrent une subsistance. Amsterdam s'engagea même à bâtir mille maisons pour les fugitifs.

Le Conseil vit les suites dangereuses de l'usage trop promt de l'autorité, & crut y remédier par l'autorité même. On sentait combien nécessaires étaient les artisans dans un pays où le commerce fleurissait, & les gens de mer dans un tems où l'on établissait une puissante marine. On ordonna la peine des galères contre ceux de ces professions, qui tenteraient de s'échapper.

On remarqua, que plusieurs familles calvinistes vendaient leurs immeubles. Aussi-tôt parut une déclaration, qui confisqua tous ces immeubles, en cas que les vendeurs fortifient dans un an du Royaume. Alors la sévérité redoubla contre les ministres. On interdisait leurs temples sur la plus légère contravention. Toutes les rentes, laissées par testament aux consistoires, furent appliquées aux hôpitaux du Royaume.

On défendit aux maîtres d'école calvinistes, de recevoir des pensionnaires. On mit les ministres à la taille. On ôta la noblesse aux Maires protestans. Les Officiers de la Maison du Roi, les Secrétaires du Roi, qui étaient protestans, eurent ordre de se défaire de leurs charges. On n'admit plus ceux de cette Religion, ni parmi les notaires, les avocats, ni même dans la fonction de procureurs.

Il était enjoint à tout le Clergé de faire des prosélytes ; & il était défendu aux pasteurs réformés d'en faire, sous peine de bannissement perpétuel. Tous ces arrêts étaient publiquement sollicités par le Clergé de France. C'était après tout les enfans de la mai-

Digitized by Google

ſon, qui ne voulaient point de partage avec des étrangers introduits par force.

Péliſſon continuait d'acheter des convertis ; mais Madame *Hervard*, veuve du Contrôleur-Général des finances, animée de ce zèle de religion qu'on a remarqué de tout tems dans les femmes, envoyait autant d'argent pour empêcher les converſions, que *Péliſſon* pour en faire.

Enfin les Huguenots oſèrent déſobéir en quelques endroits. Ils s'aſſemblèrent dans le Vivarais & dans le Dauphiné, près des lieux où l'on avait démoli leurs temples. On les attaqua ; ils ſe défendirent. Ce n'était qu'une très légère étincelle du feu des anciennes guerres civiles. Deux ou trois cent malheureux, ſans chef, ſans places, & même ſans deſſeins, furent diſperſés en un quart-d'heure. Les ſupplices ſuivirent leur défaite. L'Intendant du Dauphiné fit rouer le petit-fils du paſteur *Chamier* qui avait dreſſé l'Edit de Nantes. Il eſt au rang des plus fameux martyrs de la ſecte, & ce nom de *Chamier* a été longtems en vénération chez les Proteſtans.

L'Intendant de Languedoc fit rouer vif le prédicant *Chomel*. On condamna trois autres au même ſupplice, & dix à être pendus : la fuite qu'ils avaient priſe les ſauva ; & ils ne furent exécutés qu'en effigie.

Tout cela inſpirait la terreur, & en même tems augmentait l'opiniâtreté. On ſait trop, que les hommes s'attachent à leur Religion à meſure qu'ils ſouffrent pour elle.

Ce fut alors qu'on perſuada au Roi, qu'après avoir envoyé des miſſionnaires dans toutes les provinces, il falait y envoyer des dragons. Ces violences parurent faites à contretems ; elles étaient les ſuites de l'eſprit

Digitized by Google

l'esprit qui régnait alors à la Cour, que tout devait fléchir au nom de *Louis XIV*. On ne songeait pas, que les Huguenots n'étaient plus ceux de Jarnac, de Moncontour & de Coutras; que la rage des guerres civiles était éteinte; que cette longue maladie était dégénérée en langueur; que tout n'a qu'un tems chez les hommes; que si les pères avaient été rebelles sous *Louis XIII*, les enfans étaient soumis sous *Louis XIV*. On voyait en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, plusieurs sectes, qui s'étaient mutuellement égorgées le siécle passé, vivre maintenant en paix dans les même villes. Tout prouvait, qu'un Roi absolu pouvait être également bien servi par des catholiques & par des protestans. Les Luthériens d'Alsace en étaient un témoignage autentique. Il parut enfin que la Reine *Christine* avait eu raison de dire dans une de ses lettres, à l'occasion de ces violences & de ces émigrations : *Je considère la France comme un malade à qui l'on coupe bras & jambes, pour le traiter d'un mal que la douceur & la patience auraient entiérement guéri.*

Louis XIV qui en se saisissant de Strasbourg en 1681, y protégeait le Luthéranisme, pouvait tolérer dans ses Etats le Calvinisme que le tems aurait pu abolir, comme il diminue un peu chaque jour le nombre des Luthériens en Alsace. Pouvait-on imaginer, qu'en forçant un grand nombre de sujets on n'en perdrait pas un plus grand nombre, qui malgré les édits & malgré les gardes, échapperait par la fuite à une violence regardée comme une horrible persécution ? pourquoi enfin vouloir faire haïr à plus d'un million d'hommes un nom cher & précieux, auquel & Protestans & Catholiques, & Français & étrangers avaient alors joint celui de *Grand* ? La politique même semblait pouvoir engager à conserver les Calvinistes, pour les opposer aux prétentions continuelles de la Cour de Rome. C'était en ce tems-là même que le Roi avait ouvertement rompu avec *Innocent*

XI ennemi de la France. Mais *Louis XIV* conciliant les intérêts de sa Religion & ceux de sa grandeur, voulut à la fois humilier le Pape d'une main, & écraser le Calvinisme de l'autre.

Il envisageait dans ces deux entreprises cet éclat de gloire, dont il était idolâtre en toutes choses. Les Evêques, plusieurs Intendans, tout le Conseil, lui persuadèrent que ses soldats, en se montrant seulement, achéveraient ce que ses bienfaits & les missions avaient commencé. Il crut n'user que d'autorité; mais ceux à qui cette autorité fut commise, usèrent d'une extrême rigueur.

Vers la fin de 1684, & au commencement de 1685, tandis que *Louis XIV* toûjours puissamment armé, ne craignait aucun de ses voisins, les troupes furent envoyées dans toutes les villes, & dans tous les châteaux, où il y avait le plus de Protestans; & comme les dragons, assez mal disciplinés dans ce tems-là, furent ceux qui commirent le plus d'excès, on appella cette exécution *la Dragonade.*

Les frontières étaient aussi soigneusement gardées qu'on le pouvait, pour prévenir la fuite de ceux qu'on voulait réunir à l'Eglise. C'était une espèce de chasse qu'on faisait dans une grande enceinte.

Un Evêque, un Intendant, un Subdélégué, ou un Curé, ou quelqu'un d'autorisé, marchait à la tête des soldats. On assemblait les principales familles calvinistes, surtout celles qu'on croyait les plus faciles. Elles renonçaient à leur Religion au nom des autres; & les obstinés étaient livrés aux soldats, qui eurent toute licence, excepté celle de tuer. Il y eut pourtant plusieurs personnes si cruellement maltraitées, qu'elles en moururent. Les enfans des réfugiés dans les pays étrangers jettent encor des cris sur cette persécution de leurs pères. Ils la comparent aux plus violentes, que souffrit l'Eglise dans les premiers tems.

Digitized by Google

C'était un étrange contraste, que du sein d'une Cour voluptueuse, où régnaient la douceur des mœurs, les graces, les charmes de la société, il partit des ordres si durs & si impitoyables. Le Marquis de *Louvois* porta dans cette affaire l'inflexibilité de son caractère; on y reconnut le même génie, qui avait voulu ensevelir la Hollande sous les eaux, & qui depuis mit le Palatinat en cendres. Il y a encor des lettres de sa main de cette année 1685, conçues en ces termes: „ Sa Ma„ jesté veut, qu'on fasse éprouver les dernières ri„ gueurs à ceux qui ne voudront pas se faire de sa „ Religion; & ceux qui auront la sotte gloire de vouloir „ demeurer les derniers, doivent être poussés jusqu'à „ la dernière extrémité. "

Paris ne fut point exposé à ces vexations, les cris se seraient fait entendre au Trône de trop près. On veut bien faire des malheureux, mais on souffre d'entendre leurs clameurs.

Tandis qu'on faisait ainsi tomber partout les temples, & qu'on demandait dans les provinces des abjurations à main armée, l'Edit de Nantes fut enfin cassé au mois d'Octobre 1685; & on acheva de ruiner l'édifice, qui était déja miné de toutes parts.

La Chambre de l'Edit avait déja été supprimée. Il fut ordonné aux Conseillers calvinistes du Parlement, de se défaire de leurs charges. Une foule d'arrêts du Conseil parut coup sur coup, pour extirper les restes de la Religion proscrite. Celui qui paraissait le plus fatal, fut l'ordre d'arracher les enfans aux prétendus réformés, pour les remettre entre les mains des plus proches parens catholiques; ordre, contre lequel la nature réclamait à si haute voix, qu'il ne fût pas exécuté.

Mais dans ce célèbre Edit qui révoqua celui de Nantes, il paraît qu'on prépara un événement tout con-

traire au but qu'on s'était proposé. On voulait la réunion des Calvinistes à l'Église, dans le Royaume. *Gourville* homme très judicieux, consulté par *Louvois*, lui avait proposé, comme on sait, de faire enfermer tous les ministres, & de ne relâcher que ceux qui gagnés par des pensions secrettes, abjureraient en public, & serviraient à la réunion plus que des missionnaires & des soldats. Au-lieu de suivre cet avis politique, il fut ordonné par l'Edit à tous les ministres qui ne voulaient pas se convertir, de sortir du Royaume dans quinze jours. C'était s'aveugler, que de penser qu'en chassant les pasteurs, une grande partie du troupeau ne suivrait pas. C'était bien présumer de sa puissance, & mal connaître les hommes, de croire que tant de cœurs ulcérés & tant d'imaginations échauffées par l'idée du martyre, surtout dans les pays méridionaux de la France, ne s'exposeraient pas à tout, pour aller chez les étrangers publier leur constance & la gloire de leur exil, parmi tant de nations envieuses de *Louis XIV*, qui tendaient les bras à ces troupes fugitives.

Le vieux Chancelier *le Tellier*, en signant l'Edit, s'écria plein de joie: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Il ne savait pas qu'il signait un des grands malheurs de la France. (*a*)

Louvois son fils se trompait encore, en croyant qu'il suffirait d'un ordre de sa main pour garder toutes les frontières & toutes les côtes, contre ceux qui se faisaient un devoir de la fuite. L'industrie occupée à

(*a*) Si vous lisez l'oraison funèbre de *le Tellier* par *Bossuet*, ce Chancelier est un juste, & un grand-homme. Si vous lisez les annales de l'Abbé de *St. Pierre*, c'est un lâche & dangereux courtisan, un calomniateur adroit, dont le Comte de *Grammont* disait en le voyant sortir d'un entretien particulier avec le Roi: „ Je crois voir une foui-

tromper la loi, eſt toûjours plus forte que l'autorité. Il ſuffiſait de quelques gardes gagnés, pour favoriſer la foule des réfugiés. Près de cinquante mille familles en trois ans de tems ſortirent du Royaume, & furent après ſuivies par d'autres. Elles allèrent porter chez les étrangers les arts, les manufactures, la richeſſe. Preſque tout le nord de l'Allemagne, pays encor agreſte & dénué d'induſtrie, reçut une nouvelle face de ces multitudes tranſplantées. Elles peuplèrent des villes entières. Les étoffes, les galons, les chapeaux, les bas, qu'on achetait auparavant de la France, furent fabriqués par eux. Un fauxbourg entier de Londres fut peuplé d'ouvriers Français en ſoie; d'autres y portèrent l'art de donner la perfection aux cryſtaux, qui fut alors perdu en France. On trouve encor très communément dans l'Allemagne l'or que les réfugiés y répandirent. (*b*) Ainſi la France perdit environ cinq cent mille habitans, une quantité prodigieuſe d'eſpèces, & ſurtout des arts dont ſes ennemis s'enrichirent. La Hollande y gagna d'excellens officiers & des ſoldats. Le Prince d'Orange & le Duc de Savoie eurent des régimens entiers de réfugiés. Ces mêmes Souverains de Savoie & de Piémont, qui avaient exercé tant de cruautés contre les réformés de leurs pays, ſoudoyaient ceux de France; & ce n'était pas aſſurément par zèle de religion, que le Prince d'Orange les enrôlait. Il y en eut qui s'établirent juſques vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Le neveu du célèbre *du Quêne*, Lieutenant-Général de la marine, fonda une petite colonie à cette extrémité de la terre; elle n'a pas proſpéré, ceux qui s'embarquèrent périrent pour la plûpart. Mais enfin il y a encor

„ ne qui vient d'égorger des „ poulets, en ſe léchant le „ muſeau plein de leur „ ſang. “

(*b*) Le Comte d'*Avaux* dans ſes lettres dit qu'on lui rapporta qu'à Londres on frappa ſoixante mille guinées de l'or que les réfugiés y avaient fait paſſer: on lui avait fait un rapport trop exagéré.

Digitized by Google

des restes de cette colonie voisine des Hottentots. Les Français ont été dispersés plus loin que les Juifs.

Ce fut en vain qu'on remplit les prisons & les galères de ceux qu'on arrêta dans leur fuite. Que faire de tant de malheureux, affermis dans leur créance par les tourmens? comment laisser aux galères des gens de loi, des vieillards infirmes? On en fit embarquer quelques centaines pour l'Amérique. Enfin le Conseil imagina, que quand la sortie du Royaume ne serait plus défendue, les esprits n'étant plus animés par le plaisir secret de désobéir, il y aurait moins de désertions. On se trompa encor; & après avoir ouvert les passages, on les referma inutilement une seconde fois.

On défendit aux Calvinistes en 1685, de se faire servir par des catholiques, de peur que les maîtres ne pervertissent les domestiques; & l'année d'après un autre Edit leur ordonna de n'être servis que par des huguenots. Il n'y avait rien de stable dans la manière de les persécuter, que le dessein de les opprimer pour les convertir.

Tous les temples détruits, tous les ministres bannis, il s'agissait de retenir dans la communion Romaine tous ceux qui avaient changé par persuasion ou par crainte. Il en restait plus (c) de quatre cent mille dans le Royaume. Ils étaient obligés d'aller à la messe & de communier. Quelques-uns, qui rejettèrent l'hostie après l'avoir reçue, furent condamnés à être brûlés vifs. Les corps de ceux qui ne voulaient pas recevoir les sacremens à la mort, étaient traînés sur la claye & jettés à la voirie.

(c) On a imprimé plusieurs fois qu'il y a encor en France trois millons de réformés. Cette exagération est intolérable. Mr. de *Baville* n'en comptait pas cent mille en Languedoc, & il était exact. Il n'y en a pas quinze mille dans Paris: beaucoup de villes, & des provinces entières n'en ont point.

Digitized by Google

Toute perſécution fait des proſélytes, quand elle frappe pendant la chaleur de l'entouſiaſme. Les Calviniſtes s'aſſemblèrent partout pour chanter leurs pſeaumes, malgré la peine de mort décernée contre ceux qui tiendraïent des aſſemblées. Il y avait auſſi peine de mort contre les miniſtres qui rentreraient dans le Royaume, & cinq mille cinq cent livres de récompenſe pour qui les dénoncerait. Il en revint pluſieurs, qu'on fit périr par la corde ou par la roue.

La ſecte ſubſiſta en paraiſſant écraſée. Elle eſpéra en vain dans la guerre de 1689 que le Roi *Guillaume*, qui avait détrôné ſon beau-père catholique, ſoutiendrait en France le Calviniſme. Mais dans la guerre de 1701 la rébellion & le fanatiſme éclatèrent en Languedoc & dans les contrées voiſines.

Cette rébellion fut excitée par des prophéties. Les prédictions ont été de tout tems un moyen dont on s'eſt ſervi pour ſéduire les ſimples, & pour enflammer les fanatiques. De cent événemens que la fourberie oſe prédire, ſi la fortune en amène un ſeul, les autres ſont oubliés, & celui-là reſte comme un gage de la faveur de DIEU, & comme la preuve d'un prodige. Si aucune prédiction ne s'accomplit, on les explique, on leur donne un nouveau ſens; les entouſiaſtes l'adoptent, & les imbécilles le croyent.

Le miniſtre *Jurieu* fut un des plus ardens prophètes. Il commença par ſe mettre au-deſſus d'un *Cotterus*, de je ne ſais quelle *Chriſtine*, d'un *Juſtus Velſius*, d'un *Drabitius*, qu'il regarde comme gens inſpirés de DIEU. Enſuite il ſe mit preſque à côté de l'auteur de l'Apocalypſe, & de *St. Paul*; ſes partiſans, ou plutôt ſes ennemis, firent frapper une médaille en Hollande avec cette exergue, *Jurius propheta*. Il promit la délivrance du peuple de DIEU pendant huit années. Son école de prophétie s'était établie dans les montagnes du Dauphiné, du Vivarais & des Cevennes, pays tout propre aux prédictions, peuplé d'ignorans, & de cervelles chau-

des, échauffées par la chaleur du climat, & plus encor par leurs prédicans.

La première école de prophétie fut établie dans une verrerie, sur une montagne du Dauphiné, appellée *Peira*; un vieil huguenot, nommé *De Serre*, y annonça la ruine de Babilone, & le rétablissement de Jérusalem. Il montrait aux enfans les paroles de l'Ecriture, qui disent: „ Quand trois ou quatre sont assem„ blés en mon nom, mon esprit est parmi eux; & „ avec un grain de foi on transportera des monta„ gnes. " Ensuite il recevait l'esprit: on le lui conférait en lui soufflant dans la bouche, parce qu'il est dit dans *St. Matthieu*, que JESUS souffla sur ses disciples avant sa mort: il était hors de lui-même: il avait des convulsions: il changeait de voix: il restait immobile, égaré, les cheveux hérissés, selon l'ancien usage de toutes les nations, & selon ces règles de démence transmises de siécle en siécle. Les enfans recevaient ainsi le don de prophétie; & s'ils ne transportaient pas des montagnes, c'est qu'ils avaient assez de foi pour recevoir l'esprit, & pas assez pour faire des miracles: ainsi ils redoublaient de ferveur pour obtenir ce dernier don.

Tandis que les Cevennes étaient ainsi l'école de l'entousiasme, des ministres qu'on appellait *apôtres*, revenaient en secret prêcher les peuples.

Claude Brousson, d'une famille de Nîmes considérée, homme éloquent & plein de zèle, très estimé chez les étrangers, retourna dans sa patrie en 1698, y fut convaincu, non-seulement d'avoir rempli son ministère malgré les Edits, mais d'avoir eu dix ans auparavant des correspondances avec les ennemis de l'Etat. En effet, il avait formé le projet d'introduire des troupes Anglaises & Savoyardes dans le Languedoc. Ce projet, écrit de sa main, & adressé au Duc de *Schomberg*, avait été intercepté depuis longtems, & était

entre les mains de l'Intendant de la province. *Brouſſon*, errant de ville en ville, fut ſaiſi enfin à Oléron, & transféré à la citadelle de Montpellier. L'Intendant & ſes juges l'interrogèrent ; il répondit qu'il était l'apôtre de JESUS-CHRIST, qu'il avait reçu le ST. ESPRIT, qu'il ne devait pas trahir le dépôt de la foi, que ſon devoir était de diſtribuer le pain de la parole à ſes frères. On lui demanda ſi les Apôtres avaient écrit des projets pour faire révolter des provinces ? On lui montra ſon fatal écrit, & les juges le condamnèrent tous d'une voix à être roué vif. Il mourut comme mouraient les premiers martyrs. Toute la ſecte, loin de le regarder comme un criminel d'Etat, ne vit en lui qu'un ſaint, qui avait ſcellé ſa foi de ſon ſang ; & on imprima le martyre de Mr. *de Brouſſon.*

Alors les prophètes ſe multiplient, & l'eſprit de fureur redouble. Il arrive malheureuſement qu'en 1703 un Abbé de la maiſon *du Chaila*, inſpecteur des miſſions, obtient un ordre de la Cour, de faire enfermer dans un couvent deux filles d'un Gentilhomme nouveau converti. Au-lieu de les conduire au couvent, il les mène d'abord dans ſon château. Les Calviniſtes s'attroupent : on enfonce les portes : on délivre les deux filles & quelques autres priſonniers. Les ſéditieux ſaiſiſſent l'Abbé *du Chaila* ; ils lui offrent la vie, s'il veut être de leur religion. Il la refuſe. Un prophète lui crie : *Meurs donc, l'eſprit te condamne, ton péché eſt contre toi :* & il eſt tué à coups de fuſil. Auſſi-tôt après ils ſaiſirent les receveurs de la capitation, & les pendent avec leur rôles au cou. De-là ils ſe jettent ſur les prêtres qu'ils rencontrent, & les maſſacrent. On les pourſuit : ils ſe retirent au milieu des bois & des rochers. Leur nombre s'accroit : leurs prophètes & leurs prophéteſſes leur annoncent de la part de DIEU le rétabliſſement de Jéruſalem & la chûte de Babilone. Un Abbé de *la Bourlie* paraît tout-à-coup au milieu d'eux dans leurs retraites ſauvages, & leur apporte de l'argent & des armes.

Digitized by Google

C'était le fils du Marquis de *Guiscard* sous-gouverneur du Roi, l'un des plus sages hommes du Royaume. Le fils était bien indigne d'un tel père. Réfugié en Hollande pour un crime, il va exciter les Cevennes à la révolte. On le vit quelque tems après passer à Londres, où il fut arrêté en 1711 pour avoir trahi le Ministère Anglais, après avoir trahi son pays. Amené devant le Conseil, il prit sur la table un de ces longs canifs, avec lesquels on peut commettre un meurtre; il en frappa le grand Tréforier *Harlay*, & on le conduisit en prison chargé de fers. Il prévint son supplice en se donnnant la mort lui-même. Ce fut donc cet homme, qui au nom des Anglais, des Hollandais & du Duc de Savoie, vint encourager les fanatiques, & leur promettre de puissans secours.

Une grande partie du pays les favorisait secrettement. Leur cri de guerre était: *Point d'impôts, & liberté de conscience.* Ce cri séduit partout la populace. Ces fureurs justifiaient le dessein qu'avait eu *Louis XIV* d'extirper le Calvinisme. Mais sans la révocation de l'Edit de Nantes, on n'aurait pas eu à combattre ces fureurs.

Le Roi envoye d'abord le Maréchal de *Mont-Revel* avec quelques troupes. Il fit la guerre à ces misérables comme ils méritaient qu'on la leur fit. On roue, on brûle les prisonniers. Mais aussi les soldats, qui tombent entre les mains des révoltés, périssent par des morts cruelles. Le Roi, obligé de soutenir la guerre partout, ne pouvait envoyer contr'eux que peu de troupes. Il était difficile de les surprendre, dans des rochers presque inaccessibles alors, dans des cavernes, dans des bois où ils se rendaient par des chemins non frayés, & dont ils descendaient tout-à-coup comme des bêtes féroces. Ils défirent même dans un combat réglé des troupes de la Marine. On employa contre eux successivement trois Maréchaux de France.

Digitized by Google

Au Maréchal de *Mont-Revel* succéda en 1704 le Maréchal de *Villars*. Comme il lui était plus difficile encor de les trouver que de les battre, le Maréchal de *Villars*, après s'être fait craindre, leur fit proposer une amnistie. Quelques-uns d'entr'eux y consentirent, détrompés des promesses d'être secourus par le Duc de Savoie, qui à l'exemple de tant de Souverains, les persécutait chez lui, & avait voulu les protéger chez ses ennemis.

Le plus accrédité de leurs chefs, & le seul qui mérite d'être nommé, était *Cavalier*. Je l'ai vu depuis en Hollande & en Angleterre. C'était un petit homme blond, d'une physionomie douce & agréable. On l'appellait *David* dans son parti. De garçon boulanger, il était devenu chef d'une assez grande multitude, à l'âge de vingt-trois ans, par son courage & à l'aide d'une prophétesse qui le fit reconnaître sur un ordre exprès du ST. ESPRIT. On le trouva à la tête de huit cent hommes qu'il enrégimentait, quand on lui proposa l'amnistie. Il demanda des ôtages : on lui en donna. Il vint suivi d'un des chefs à Nîmes, où il traita avec le Maréchal de *Villars*.

Il promit de former quatre régimens des révoltés, qui serviraient le Roi sous quatre Colonels, dont il serait le premier, & dont il nomma les trois autres. Ces régimens devaient avoir l'exercice libre de leur Religion, comme les troupes étrangères à la solde de France. Mais cet exercice ne devait point être permis ailleurs.

On acceptait ces conditions, quand des émissaires de Hollande vinrent en empêcher l'effet avec de l'argent & des promesses. Ils détachèrent de *Cavalier* les principaux fanatiques. Mais ayant donné sa parole au Maréchal de *Villars*, il la voulut tenir. Il accepta le brévet de Colonel, & commença à former son ré-

Digitized by Google

giment avec cent trente hommes qui lui étaient affectionnés.

J'ai entendu ſouvent de la bouche du Maréchal de *Villars*, qu'il avait demandé à ce jeune homme, comment il pouvait à ſon âge avoir eu tant d'autorité ſur des hommes ſi féroces & ſi indiſciplinables. Il répondit, que quand on lui déſobéiſſait, ſa prophéteſſe, qu'on appellait *la grande Marie*, était ſur le champ inſpirée, & condamnait à mort les réfractaires, qu'on tuait ſans raiſonner. (*d*) Ayant fait depuis la même queſtion à *Cavalier*, j'en eus la même réponſe.

Cette négociation ſingulière ſe faiſait après la bataille de Hochſtet. *Louis XIV* qui avait proſcrit le Calviniſme avec tant de hauteur, fit la paix, ſous le nom d'amniſtie, avec un garçon boulanger; & le Maréchal de *Villars* lui préſenta le brévet de Colonel & celui d'une penſion de douze cent livres.

Le nouveau Colonel alla à Verſailles; il y reçut les ordres du Miniſtre de la guerre. Le Roi le vit, & hauſſa les épaules. *Cavalier*, obſervé par le Miniſtère, craignit, & ſe retira en Piémont. De-là il paſſa en Hollande & en Angleterre. Il fit la guerre en Eſpagne, & y commanda un régiment de réfugiés Français à la bataille d'Almanza. Ce qui arriva à ce régiment ſert à prouver la rage des guerres civiles, & combien la Religion ajoute à cette fureur. La troupe de *Cavalier* ſe trouva oppoſée à un régiment Français. Dès qu'ils ſe reconnurent, ils fondirent l'un ſur l'autre avec la bayonnette, ſans tirer. On a déja remarqué que la bayonnette agit peu dans les combats. La contenance de la première ligne

(*d*) Ce trait doit ſe trouver dans les véritables mémoires du Maréchal de *Villars*. Le premier tome eſt certainement de lui: il eſt conforme au manuſcrit que j'ai vu: les deux autres ſont d'une main étrangère & bien différente.

compoſée de trois rangs, après avoir fait feu, décide du ſort de la journée; mais ici la fureur fit ce que ne fait preſque jamais la valeur. Il ne reſta pas trois cent hommes de ces régimens. Le Maréchal de *Barwick* contait ſouvent avec étonnement cette avanture.

Cavalier eſt mort Officier-Général & gouverneur de l'iſle de Jerſey, avec une grande réputation de valeur, n'ayant de ſes premières fureurs conſervé que le courage, & ayant peu-à-peu ſubſtitué la prudence à un fanatiſme qui n'était plus ſoutenu par l'exemple.

Le Maréchal de *Villars*, rappellé du Languedoc, fut remplacé par le Maréchal de *Barwick*. Les malheurs des armes du Roi enhardiſſaient alors les fanatiques du Languedoc, qui eſpéraient des ſecours du ciel & en recevaient des alliés. On leur faiſait toucher de l'argent par la voie de Genève. Ils attendaient des officiers, qui devaient leur être envoyés de Hollande & d'Angleterre. Ils avaient des intelligences dans toutes les villes de la province.

On peut mettre au rang des plus grandes conſpirations, celle qu'ils formèrent, de ſaiſir dans Nîmes le Duc de *Barwick* & l'Intendant *Bâville*, de faire révolter le Languedoc & le Dauphiné, & d'y introduire les ennemis. Le ſecret fut gardé par plus de mille conjurés. L'indiſcrétion d'un ſeul fit tout découvrir. Plus de deux cent perſonnes périrent dans les ſupplices. Le Maréchal de *Barwick* fit exterminer par le fer & par le feu tout ce qu'on rencontra de ces malheureux. Les uns moururent les armes à la main, les autres ſur les roues ou dans les flammes. Quelques-uns, plus adonnés à la prophétie qu'aux armes, trouvèrent moyen d'aller en Hollande. Les réfugiés Français les y reçurent comme des envoyés céleſtes. Ils marchèrent au-devant d'eux, chantant des pſeaumes, & jonchant leur chemin de branches d'arbres. Pluſieurs de ces prophètes allèrent en Angleterre: mais trouvant que

Digitized by Google

l'Eglise Episcopale tenait trop de l'Eglise Romaine, ils voulurent faire dominer la leur. Leur persuasion était si pleine, que ne doutant pas qu'avec beaucoup de foi on ne fît beaucoup de miracles, ils offrirent de ressusciter un mort, & même tel mort que l'on voudrait choisir. Partout le peuple est peuple; & les presbytériens pouvaient se joindre à ces fanatiques contre le Clergé Anglican. Qui croirait qu'un des plus grands géomètres de l'Europe, *Fatio de Duillier*, & un homme de lettres fort savant, nommé *Daudé*, fussent à la tête de ces énergumènes! Le fanatisme rend la science même sa complice, & étouffe la raison.

Le Ministère Anglais prit le parti qu'on aurait dû toûjours prendre avec les hommes à miracles. On leur permit de déterrer un mort dans le cimetière de l'église cathédrale. La place fut entourée de gardes. Tout se passa juridiquement. La scène finit par mettre au pilori les prophêtes.

Ces excès du fanatisme ne pouvaient guères réussir en Angleterre, où la philosophie commençait à dominer. Ils ne troublaient plus l'Allemagne, depuis que les trois Religions, la Catholique, l'Evangélique & la Réformée y étaient également protégées par les traités de Vestphalie. Les Provinces-Unies admettaient dans leur sein toutes les Religions par une tolérance politique. Enfin il n'y eut sur la fin de ce siécle que la France qui essuia de grandes querelles ecclésiastiques malgré les progrès de la raison. Cette raison si lente à s'introduire chez les doctes, pouvait à peine encor percer chez les docteurs, encor moins dans le commun des citoyens. Il faut d'abord qu'elle soit établie dans les principales têtes; elle descend aux autres de proche en proche, & gouverne enfin le peuple même qui ne la connait pas, mais qui voyant que ses supérieurs sont modérés, apprend aussi à l'être. C'est un des grands ouvrages du tems, & ce tems n'était pas encor venu.

Digitized by Google

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÉME.

Du Janſéniſme.

LE Calviniſme devait néceſſairement enfanter des guerres civiles, & ébranler les fondemens des Etats. Le Janſéniſme ne pouvait exciter que des querelles théologiques & des guerres de plume; car les réformateurs du ſeiziéme ſiécle ayant déchiré tous les liens par qui l'Egliſe Romaine tenait les hommes, ayant traité d'idolâtrie ce qu'elle avait de plus ſacré, ayant ouvert les portes de ſes cloîtres, & remis ſes tréſors dans les mains des ſéculiers, il falait qu'un des deux partis périt par l'autre. Il n'y a point de pays en effet, où la Religion de *Calvin* & de *Luther* ait paru, ſans exciter des perſécutions & des guerres.

Mais les Janſéniſtes n'attaquant point l'Egliſe, n'en voulant ni aux dogmes fondamentaux, ni aux biens, & écrivant ſur des queſtions abſtraites, tantôt contre les Réformés, tantôt contre les conſtitutions des Papes, n'eurent enfin de crédit nulle part; & ils ont fini par voir leur ſecte mépriſée dans preſque toute l'Europe, quoiqu'elle ait eu pluſieurs partiſans très reſpectables par leurs talens & par leurs mœurs.

Dans le tems même où les Huguenots attiraient une attention ſérieuſe, le Janſéniſme inquiéta la France plus qu'il ne la troubla. Ces diſputes étaient venues d'ailleurs comme bien d'autres. D'abord un certain docteur de Louvain nommé *Michel Bay*, qu'on appellait *Baïus* ſelon la coutume du pédantiſme de ces tems-là, s'aviſa de ſoutenir, vers l'an 1552, quelques propoſitions ſur la grace & ſur la prédeſtination. Cette queſtion, ainſi que preſque toute la métaphyſique, rentre pour le fonds dans le labyrinthe de la

Digitized by Google

fatalité & de la liberté, où toute l'antiquité s'eſt égarée, & où l'homme n'a guères de fil qui le conduiſe.

L'eſprit de curioſité donné de DIEU à l'homme, cette impulſion néceſſaire pour nous inſtruire, nous emporte ſans ceſſe au-delà du but, comme tous les autres reſſorts de notre ame, qui, s'ils ne pouvaient nous pouſſer trop loin, ne nous exciteraient peut-être jamais aſſez.

Ainſi, on a diſputé ſur tout ce qu'on connaît & ſur tout ce qu'on ne connaît pas. Mais les diſputes des anciens philoſophes furent toûjours paiſibles; & celles des théologiens, ſouvent ſanglantes, & toûjours turbulentes.

Des cordeliers, qui n'entendaient pas plus ces queſtions que *Michel Baius*, crurent le libre arbitre renverſé & la doctrine de *Scot* en danger. Fâchés d'ailleurs contre *Baïus* au ſujet d'une querelle à-peu-près dans le même goût, ils déférèrent ſoixante & ſeize propoſitions de *Baïus* au Pape *Pie V.* Ce fut *Sixte-Quint*, alors général des Cordeliers, qui dreſſa la bulle de condamnation en 1567.

Soit crainte de ſe compromettre, ſoit dégoût d'examiner de telles ſubtilités, ſoit indifférence & mépris pour des thèſes de Louvain, on condamna reſpectivement les ſoixante & ſeize propoſitions en gros, comme hérétiques, ſentant l'héréſie, malſonnantes, téméraires & ſuſpectes, ſans rien ſpécifier & ſans entrer dans aucun détail. Cette méthode tient de la ſuprême puiſſance, & laiſſe peu de priſe à la diſpute. Les docteurs de Louvain furent très empêchés en recevant la bulle; il y avait ſurtout une phraſe, dans laquelle une virgule, miſe à une place ou à une autre, condamnait ou tolérait quelques opinions de *Michel Baïus.* L'Univerſité députa à Rome, pour ſavoir du St. Père où il falait mettre la virgule. La Cour de Rome, qui avait d'autres affaires,

Digitized by Google

faires, envoya pour toute réponſe à ces Flamands un exemplaire de la bulle, dans lequel il n'y avait point de virgule du tout. On le dépoſa dans les archives. Le grand-vicaire nommé *Morillon* dit, qu'il falait recevoir la bulle du Pape, *quand même il y aurait des erreurs*. Ce *Morillon* avait raiſon en politique; car aſſurément il vaut mieux recevoir cent bulles erronées, que de mettre cent villes en cendres, comme ont fait les Huguenots & leurs adverſaires. *Baius* crut *Morillon* & ſe rétracta paiſiblement.

Quelques années après, l'Eſpagne auſſi fertile en auteurs ſcholaſtiques que ſtérile en philoſophes, produiſit *Molina* le jéſuite, qui crut avoir découvert préciſément, comment DIEU agit ſur les créatures, & comment les créatures lui réſiſtent. Il diſtingua l'ordre naturel & l'ordre ſurnaturel, la prédeſtination à la grace & la prédeſtination à la gloire, la grace prévenante & la coopérante. Il fut l'inventeur du concours concomitant, de la ſcience moyenne & du congruiſme. Cette ſcience moyenne & ce congruiſme étaient ſurtout des idées rares, DIEU par ſa ſcience moyenne conſulte habilement la volonté de l'homme, pour ſavoir ce que l'homme fera quand il aura eu ſa grace; & enſuite, ſelon l'uſage qu'il devine que fera le libre arbitre, il prend ſes arrangemens en conſéquence pour déterminer l'homme; & ces arrangemens ſont le *Congruiſme*.

Les Dominicains Eſpagnols, qui n'entendaient pas plus cette explication que les Jéſuites, mais qui étaient jaloux d'eux, écrivirent que le livre de *Molina était le précurſeur de l'Antechriſt*.

La Cour de Rome évoqua la diſpute, qui était déja entre les mains des grands-inquiſiteurs; & ordonna, avec beaucoup de ſageſſe, le ſilence aux deux partis, qui ne le gardèrent ni l'un ni l'autre.

Digitized by Google

Enfin on plaida sérieusement devant *Clément VIII*; & à la honte de l'esprit humain, tout Rome prit parti dans le procès. Un jésuite nommé *Achilles Gaillard*, assura le Pape, qu'il avait un moyen sûr de rendre la paix à l'Eglise; il proposa gravement d'accepter la prédestination gratuite, à condition que les Dominicains admettraient la science moyenne, & qu'on ajusterait ces deux systêmes comme on pourrait. Les Dominicains refusèrent l'accommodement d'*Achilles Gaillard*. Leur célèbre *Lemos* soutint le concours prévenant & le complément de la vertu active. Les congrégations se multiplièrent sans que personne s'entendît.

Clément VIII mourut avant d'avoir pu réduire les argumens pour & contre à un sens clair. *Paul V* reprit le procès. Mais comme lui-même en eut un plus important avec la République de Venise, il fit cesser toutes les congrégations, qu'on appella & qu'on appelle encor *de auxiliis*. On leur donnait ce nom, aussi peu clair par lui-même que les questions qu'on agitait, parce que ce mot signifie *secours*, & qu'il s'agissait, dans cette dispute, des secours que DIEU donne à la volonté faible des hommes. *Paul V* finit par ordonner aux deux partis de vivre en paix.

Pendant que les Jésuites établissaient leur science moyenne & leur congruisme, *Cornélius Jansénius*, Evêque d'Ypres, renouvellait quelques idées de *Baius* dans un gros livre sur *St. Augustin*, qui ne fut imprimé qu'après sa mort; de sorte qu'il devint chef de secte, sans jamais s'en douter. Presque personne ne lut ce livre, qui a causé tant de troubles. Mais *du Verger de Hauranne* Abbé de St. Cyran, ami de *Jansénius*, homme aussi ardent qu'écrivain diffus & obscur, vint à Paris, & persuada de jeunes docteurs & quelques vieilles femmes. Les Jésuites demandèrent à Rome la condamnation du livre de *Jansénius* comme une suite de celle de *Baius*, & l'obtinrent

Digitized by Google

en 1641. Mais à Paris la Faculté de théologie, & tout ce qui se mêlait de raisonner, fut partagé. Il ne paraît pas qu'il y ait beaucoup à gagner, à penser avec *Jansénius* que DIEU commande des choses impossibles. Cela n'est ni philosophique ni consolant. Mais le plaisir secret d'être d'un parti, la haine que s'attiraient les Jésuites, l'envie de se distinguer & l'inquiétude d'esprit, formèrent une secte.

La Faculté condamna cinq propositions de *Jansénius* à la pluralité des voix. Ces cinq propositions étaient extraites du livre très fidélement quant au sens, mais non pas quant aux propres paroles. Soixante docteurs appellèrent au Parlement comme d'abus; & la Chambre des vacations ordonna que les parties comparaîtraient.

Les parties ne comparurent point. Mais d'un côté, un docteur nommé *Habert* soulevait les esprits contre *Jansénius*; de l'autre, le fameux *Arnauld*, disciple de *St. Cyran*, défendait le Jansénisme avec l'impétuosité de son éloquence. Il haïssait les Jésuites encor plus qu'il n'aimait la grace efficace; & il était encor plus haï d'eux, comme né d'un père qui s'étant donné au barreau avait violemment plaidé pour l'Université contre leur établissement. Ses parens s'étaient acquis beaucoup de considération dans la robe & dans l'épée. Son génie, & les circonstances où il se trouva, le déterminèrent à la guerre de plume & à se faire chef de parti, espèce d'ambition devant qui, toutes les autres disparaissent. Il combattit contre les Jésuites & contre les Réformés, jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans. On a de lui cent-quatre volumes, dont presqu'aucun n'est aujourd'hui au rang de ces bons livres classiques, qui honorent le siécle de *Louis XIV*, & qui sont la bibliothèque des nations. Tous ses ouvrages eurent une grande vogue de son tems, & par la réputation de l'auteur, & par la chaleur des disputes. Cette chaleur s'est attiédie; les livres

Digitized by Google

ont été oubliés. Il n'eſt reſté que ce qui appartenait ſimplement à la raiſon, ſa géométrie, la grammaire raiſonnée, la logique, auxquelles il eut beaucoup de part. Perſonne n'était né avec un eſprit plus philoſophique; mais ſa philoſophie fut corrompue en lui par la faction qui l'entraîna, & qui plongea ſoixante ans dans de miſérables diſputes de l'école, & dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un eſprit fait pour éclairer les hommes.

L'Univerſité étant partagée ſur ces cinq fameuſes propoſitions, les Evêques le furent auſſi Quatre-vingt-huit Evêques de France écrivirent en corps à *Innocent X* pour le prier de décider, & onze autres écrivirent pour le prier de n'en rien faire. *Innocent X* jugea; il condamna chacune des cinq propoſitions à part, mais toûjours ſans citer les pages dont elles étaient tirées, ni ce qui les précédait & ce qui les ſuivait.

Cette omiſſion, qu'on n'aurait pas faite dans une affaire civile au moindre des tribunaux, fut faite & par la Sorbonne, & par les Janſéniſtes, & par les Jéſuites, & par le ſouverain Pontife. Le fonds des cinq propoſitions condamnées, eſt évidemment dans *Janſénius*. Il n'y a qu'à ouvrir le troiſiéme tome à la page 138, édition de Paris 1641, on y lira mot-à-mot: „ Tout cela démontre pleinement & évidemment, qu'il „ n'eſt rien de plus certain & de plus fondamental dans „ la doctrine de *St. Auguſtin*, qu'il y a certains commandemens impoſſibles, non-ſeulement aux infidèles, aux aveugles, aux endurcis; mais aux fidèles „ & aux juſtes, malgré leurs volontés & leurs efforts, „ ſelon les forces qu'ils ont; & que la grace, qui „ peut rendre ces commandemens poſſibles, leur „ manque. " On peut auſſi lire à la page 165, que „ JESUS-CHRIST n'eſt pas, ſelon *St. Auguſtin*, mort „ pour tous les hommes. "

Digitized by Google

Le Cardinal *Mazarin* fit recevoir unanimement la bulle du Pape par l'assemblée du Clergé. Il était bien alors avec le Pape ; il n'aimait pas les Jansénistes, & il haïssait avec raison les factions.

La paix semblait rendue à l'Eglise de France : mais les Jansénistes écrivirent tant de lettres, on cita tant *St. Augustin*, on fit agir tant de femmes, qu'après la bulle acceptée il y eut plus de Jansénistes que jamais.

Un prêtre de *St. Sulpice* s'avisa de refuser l'absolution à Mr. de *Liancourt*, parce qu'on disait qu'il ne croyait pas que les cinq propositions fussent dans *Jansénius*, & qu'il avait dans sa maison des hérétiques. Ce fut un nouveau scandale, un nouveau sujet d'écrits. Le docteur *Arnauld* se signala ; & dans une nouvelle lettre à un Duc & Pair ou réel ou imaginaire, il soutint que les propositions de *Jansénius* condamnées n'étaient pas dans *Jansénius*, mais qu'elles se trouvaient dans *St. Augustin* & dans plusieurs pères. Il ajouta, que *St. Pierre était un juste, à qui la grace, sans laquelle on ne peut rien, avait manqué.*

Il est vrai, que *St. Augustin* & *St. Chrysostome* avaient dit la même chose ; mais les conjonctures, qui changent tout, rendirent *Arnauld* coupable. On disait, qu'il falait mettre de l'eau dans le vin des saints Pères ; car ce qui est un objet si sérieux pour les uns, est toûjours pour les autres un sujet de plaisanterie. La Faculté s'assembla ; le Chancelier *Séguier* y vint même de la part du Roi. *Arnauld* fut condamné & exclus de la Sorbonne en 1654. La présence du Chancelier parmi des Théologiens eut un air de despotisme qui déplut au public ; & le soin qu'on eut de garnir la salle d'une foule de Docteurs moines mendians, qui n'étaient pas accoutumés de s'y trouver en si grand nombre, fit dire à *Pascal* dans ses provinciales, *qu'il était plus aisé de trouver des moines que des raisons.*

La plûpart de ces moines n'admettaient point le congruiſme, la ſcience moyenne, la grace verſatile de *Molina*: mais ils ſoutenaient une grace ſuffiſante à laquelle la volonté peut conſentir & ne conſent jamais, une grace efficace à laquelle on peut réſiſter, & à laquelle on ne réſiſte pas; & ils expliquaient cela clairement, en diſant qu'on pouvait réſiſter à cette grace dans le ſens diviſé, & non pas dans le ſens compoſé.

Si ces choſes ſublimes ne ſont pas trop d'accord avec la raiſon humaine, le ſentiment d'*Arnauld* & des Janſéniſtes ſemblait trop d'accord avec le pur Calviniſme. C'était préciſément le fonds de la querelle des Gomariſtes & des Arminiens. Elle diviſa la Hollande, comme le Janſéniſme diviſa la France; mais elle devint en Hollande une faction politique, plus qu'une diſpute de gens oiſifs; elle fit couler ſur un échaffaut le ſang du Penſionnaire *Barnevelt*: violence atroce que les Hollandais déteſtent aujourd'hui, après avoir ouvert les yeux ſur l'abſurdité de ces diſputes, ſur l'horreur de la perſécution, & ſur l'heureuſe néceſſité de la tolérance; reſſource des ſages qui gouvernent, contre l'entouſiaſme paſſager de ceux qui argumentent. Cette diſpute ne produiſit en France que des mandemens, des bulles, des lettres de cachet & des brochures; parce qu'il y avait alors des querelles plus importantes.

Arnauld fut donc ſeulement exclus de la Faculté. Cette petite perſécution lui attira une foule d'amis: mais lui & les Janſéniſtes eurent toûjours contr'eux l'Egliſe & le Pape. Une des premières démarches d'*Alexandre VII* ſucceſſeur d'*Innocent X*, fut de renouveller les cenſures contre les cinq propoſitions. Les Evêques de France, qui avaient déja dreſſé un formulaire, en firent encor un nouveau, dont la fin était conçue en ces termes: „ Je condamne de cœur „ & de bouche la doctrine des cinq propoſitions con-

Digitized by Google

» tenues dans le livre de *Cornélius Janſénius*, laquelle » doctrine n'eſt point celle de *St. Auguſtin*, que *Janſénius* a mal expliquée. "

Il falut depuis ſouſcrire cette formule ; & les Evêques la préſentèrent dans leurs diocèſes à tous ceux qui étaient ſuſpects. On la voulut faire ſigner aux Religieuſes de Port-royal de Paris & de Port-royal-des-champs. Ces deux maiſons étaient le ſanctuaire du Janſéniſme : *St. Cyran* & *Arnauld* les gouvernaient.

Ils avaient établi auprès du monaſtère de Port-royal-des-champs, une maiſon où s'étaient retirés pluſieurs ſavans vertueux, mais entêtés, liés enſemble par la conformité des ſentimens : ils y inſtruiſaient de jeunes gens choiſis. C'eſt de cette école qu'eſt ſorti *Racine*, le poëte de l'Univers qui a le mieux connu le cœur humain. *Paſcal* le premier des ſatyriques Français, car *Deſpréaux* ne fut que le ſecond, était intimement lié avec ces illuſtres & dangereux ſolitaires. On préſenta le formulaire à ſigner aux filles de Port-royal de Paris & de Port-royal-des-champs ; elles répondirent, qu'elles ne pouvaient en conſcience avouer après le Pape & les Evêques, que les cinq propoſitions fuſſent dans le livre de *Janſénius* qu'elles n'avaient pas lu ; qu'aſſurément on n'avait pas pris ſa penſée ; qu'il ſe pouvait faire que ces cinq propoſitions fuſſent erronées, mais que *Janſénius* n'avait pas tort.

Un tel entêtement irrita la Cour. Le Lieutenant-civil *d'Aubrai* (il n'y avait point encor de Lieutenant de police) alla à Port-royal-des-champs faire ſortir tous les ſolitaires qui s'y étaient retirés, & tous les jeunes gens qu'ils élevaient. On menaça de détruire les deux monaſtères : un miracle les ſauva.

Mlle. *Perrier* penſionnaire de Port-royal de Paris, niéce du célèbre *Paſcal*, avait mal à un œil ; on fit à Port-royal la cérémonie de baiſer une épine de la

couronne qu'on mit autrefois sur la tête de JESUS-CHRIST. Cette épine était depuis quelque tems à Port-royal. Il n'est pas trop aisé de prouver comment elle avait été conservée & transportée de Jérusalem au fauxbourg St. Jacques. La malade la baisa ; elle parut guérie plusieurs jours après. On ne manqua pas d'affirmer & d'attester, qu'elle avait été guérie en un clin d'œil d'une fistule lacrymale désespérée. Cette fille n'est morte qu'en 1728. Des personnes qui ont longtems vécu avec elle, m'ont assuré que sa guérison avait été fort longue ; & c'est ce qui est bien vraisemblable : mais ce qui ne l'est guères, c'est que DIEU, qui ne fait point de miracles pour amener à notre Religion les dix-neuf vingtièmes de la terre à qui cette Religion est ou inconnue ou en horreur, eût en effet interrompu l'ordre de la nature en faveur d'une petite fille, pour justifier une douzaine de religieuses, qui prétendaient que *Cornélius Janſénius* n'avait point écrit une douzaine de lignes qu'on lui attribue, ou qu'il les avait écrites dans une autre intention que celle qui lui est imputée.

Le miracle eut un si grand éclat, que les Jésuites écrivirent contre lui. Un père *Annat*, confesseur de *Louis XIV*, publia le *rabat-joie des Jansénistes à l'occasion du miracle qu'on dit être arrivé à Port-royal, par un docteur catholique.* Annat n'était ni docteur ni docte. Il crut démontrer que si une épine était venue de Judée à Paris guérir la petite *Perrier*, c'était pour lui prouver que JESUS est mort pour *tous*, & non pour *plusieurs :* tous sifflèrent le père *Annat.* Les Jésuites prirent alors le parti de faire aussi des miracles de leur côté ; mais ils n'eurent point la vogue : ceux des Jansénistes étaient les seuls à la mode alors. Ils firent encor quelques années après un autre miracle. Il y eut à Port-royal une sœur *Gertrude* guérie d'une enflure à la jambe. Ce prodige-là n'eut point de succès : le tems était passé ; & sœur *Gertrude* n'avait point un *Pascal* pour oncle.

Digitized by Google

Les Jéſuites, qui avaient pour eux les Papes & les Rois, étaient entiérement décriés dans l'eſprit des peuples. On renouvellait contr'eux les anciennes hiſtoires de l'aſſaſſinat de *Henri le Grand*, médité par *Barrière*, exécuté par *Châtel* leur écolier; le ſupplice du père *Guignard*, leur banniſſement de France & de Veniſe: la conjuration des poudres, la banqueroute de Seville. On tentait toutes les voies de les rendre odieux. *Paſcal* fit plus: il les rendit ridicules. Ses *Lettres provinciales*, qui paraiſſaient alors, étaient un modèle d'éloquence & de plaiſanterie. Les meilleures comédies de *Molière* n'ont pas plus de ſel que les premières lettres provinciales. *Boſſuet* n'a rien de plus ſublime que les dernières.

Il eſt vrai que tout le livre portait ſur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la ſociété des opinions extravagantes de pluſieurs jéſuites Eſpagnols & Flamands. On les aurait déterrées auſſi-bien chez des caſuiſtes dominicains & franciſcains; mais c'était aux ſeuls jéſuites qu'on en voulait. On tâchait dans ces lettres de prouver, qu'ils avaient un deſſein formé de corrompre les mœurs des hommes; deſſein qu'aucune ſecte, aucune ſociété, n'a jamais eu & ne peut avoir. Mais il ne s'agiſſait pas d'avoir raiſon, il s'agiſſait de divertir le public.

Les Jéſuites, qui n'avaient alors aucun bon écrivain, ne purent effacer l'opprobre dont les couvrit le livre le mieux écrit qui eût encor paru en France. Mais il leur arriva dans leurs querelles la même choſe à-peu-près qu'au Cardinal *Mazarin*. Les *Blots*, les *Mariani* & les *Barbançon* avaient fait rire toute la France à ſes dépens; & il fut le maître de la France. Ces pères eurent le crédit de faire brûler les *Lettres provinciales*, par un arrêt du Parlement de Provence; ils n'en furent pas moins ridicules, & en devinrent plus odieux à la nation.

Digitized by Google

On enleva les principales religieuſes de l'abbaye de Port-royal de Paris avec deux cent gardes, & on les diſperſa dans d'autres couvens : on ne laiſſa que celles qui voulurent ſigner le formulaire. La diſperſion de ces religieuſes intéreſſa tout Paris. Sœur *Perdreau* & ſœur *Paſſart*, qui ſignèrent & en firent ſigner d'autres, furent le ſujet des plaiſanteries & des chanſons, dont la ville fut inondée par cette eſpèce d'hommes oiſifs, qui ne voit jamais dans les choſes que le côté plaiſant, & qui ſe divertit toûjours, tandis que les perſuadés gémiſſent, que les frondeurs déclament, & que le gouvernement agit.

Les Janſéniſtes s'affermirent par la perſécution. Quatre Prélats, *Arnauld* Evêque d'Angers frère du docteur, *Buzenval* de Beauvais, *Pavillon* d'Alet, & *Caulet* de Pamiers, le même qui depuis reſiſta à *Louis XIV* ſur la régale, ſe déclarèrent contre le formulaire. C'était un nouveau formulaire compoſé par le Pape *Alexandre VII* lui-même, ſemblable en tout pour le fonds aux premiers, reçu en France par les Evêques & même par le Parlement. *Alexandre VII* indigné nomma neuf Evêques Français, pour faire le procès aux quatre prélats réfractaires. Alors les eſprits s'aigrirent plus que jamais.

Mais lorſque tout était en feu, pour ſavoir ſi les cinq propoſitions étaient ou n'étaient pas dans *Janſénius*; *Roſpiglioſi*, devenu Pape ſous le nom de *Clément IX*, pacifia tout pour quelque tems. Il engagea les quatre Evêques à ſigner *ſincérement* le formulaire, au-lieu de *purement & ſimplement*. Ainſi il ſembla permis de croire, en condamnant les cinq propoſitions, qu'elles n'étaient point extraites de *Janſénius*. Les quatre Evêques donnèrent quelques petites explications : l'accortiſe italienne calma la vivacité françaiſe. Un mot ſubſtitué à un autre opéra cette paix, qu'on appella *la paix de Clément IX* & même *la paix de l'Egliſe*, quoiqu'il ne s'agît que d'une diſpute ignorée ou mé-

Digitized by Google

prisée dans le reste du monde. Il paraît que depuis le tems de *Baïus* les Papes eurent toûjours pour but d'étouffer ces controverses dans lesquelles on ne s'entend point, & de réduire les deux partis à enseigner la même morale que tout le monde entend. Rien n'était plus raisonnable. Mais on avait à faire à des hommes.

Le Gouvernement mit en liberté les jansénistes qui étaient prisonniers à la Bastille, & entr'autres *Saci* auteur de la version du Testament. On fit revenir les religieuses exilées; elles signèrent *sincérement*, & crurent triompher par ce mot. *Arnauld* sortit de la retraite où il s'était caché, & fut présenté au Roi, accueilli du Nonce, regardé par le public comme un père de l'Eglise; & il s'engagea dès-lors à ne combattre que les Calvinistes, car il falait qu'il fit la guerre. Ce tems de tranquillité produisit son livre de *la perpétuité de la foi*, dans lequel il fut aidé par *Nicole*; & ce fut le sujet de la grande controverse entr'eux & *Claude* le ministre, controverse dans laquelle chaque parti se crut victorieux, selon l'usage.

La paix de *Clément IX* ayant été donnée à des esprits peu pacifiques qui étaient tous en mouvement, ne fut qu'une trêve passagère. Les cabales sourdes, les intrigues & les injures continuèrent des deux côtés.

La Duchesse de *Longueville* sœur du grand *Condé*, si connue par les guerres civiles & par ses amours, devenue vieille & sans occupation, se fit dévote; & comme elle haïssait la Cour, & qu'il lui falait de l'intrigue, elle se fit janséniste. Elle bâtit un corps de logis à Port-royal-des-champs, où elle se retirait quelquefois avec les solitaires. Ce fut leur tems le plus florissant. Les *Arnauld*, les *Nicole*, les *le Maître*, les *Herman*, les *Saci*, beaucoup d'hommes qui quoique moins célèbres avaient pourtant beaucoup moins de mérite & de ré-

Digitized by Google

putation, s'aſſemblaient chez elle. Ils ſubſtituaient au bel eſprit que la Ducheſſe de *Longueville* tenait de l'hôtel de *Rambouillet*, leurs converſations ſolides, & ce tour d'eſprit mâle, vigoreux & animé, qui faiſait le caractère de leurs livres & de leurs entretiens. Ils ne contribuèrent pas peu à répandre en France le bon goût & la vraie éloquence. Mais malheureuſement ils étaient encor plus jaloux d'y répandre leurs opinions. Ils ſemblaient être eux-mêmes une preuve de ce ſyſtême de la fatalité, qu'on leur reprochait. On eût dit qu'ils étaient entraînés par une détermination invincible à s'attirer des perſécutions ſur des chimères, tandis qu'ils pouvaient jouir de la plus grande conſidération & de la vie la plus heureuſe, en renonçant à ces vaines diſputes.

La faction des Jéſuites toûjours irritée des *Lettres provinciales*, remua tout contre le parti. Madame de *Longueville*, ne pouvant plus cabaler pour la Fronde, cabala pour le Janſéniſme. Il ſe tenait des aſſemblées à Paris, tantôt chez elle, tantôt chez *Arnauld*. Le Roi, qui avait réſolu d'extirper le Calviniſme, ne voulait point d'une nouvelle ſecte. Il menaça; & enfin *Arnauld*, craignant des ennemis armés de l'autorité ſouveraine, privé de l'appui de Madame de *Longueville* que la mort enleva, prit le parti de quitter pour jamais la France, & d'aller vivre dans les Pays-Bas, inconnu, ſans fortune, même ſans domeſtiques; lui, dont le neveu avait été Miniſtre d'Etat; lui, qui aurait pu être Cardinal. Le plaiſir d'écrire en liberté lui tint lieu de tout. Il vécut juſqu'en 1694 dans une retraite ignorée du monde & connue à ſes ſeuls amis, toûjours écrivant, toûjours philoſophe, ſupérieur à la mauvaiſe fortune, & donnant juſqu'au dernier moment l'exemple d'une ame pure, forte & inébranlable.

Son parti fut toûjours perſécuté dans les Pays-Bas catholiques, pays qu'on nomme *d'obédience*, & où les

Digitized by Google

bulles des Papes ſont des loix ſouveraines. Il le fut encor plus en France.

Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que la queſtion, *ſi les cinq propoſitions ſe trouvaient en effet dans Janſénius*, était toûjours le ſeul prétexte de cette petite guerre inteſtine. La diſtinction du *fait* & du *droit* occupait les eſprits. On propoſa enfin en 1701 un problême théologique, qu'on appella *le cas de conſcience par excellence :* „ Pouvait-on donner les ſacremens à un homme „ qui aurait ſigné le formulaire, en croyant dans le „ fond de ſon cœur, que le Pape & même l'Egliſe „ peut ſe tromper ſur les faits ? “ Quarante docteurs ſignèrent, qu'on pouvait donner l'abſolution à un tel homme.

Auſſi-tôt la guerre recommence. Le Pape & les Evêques voulaient qu'on les crût ſur les faits. L'Archevêque de Paris, *Noailles*, ordonna qu'on crût le *droit* d'une foi divine & le *fait* d'une foi humaine. Les autres, & même l'Archevêque de Cambrai *Fénélon*, qui n'était pas content de Monſieur de *Noailles*, exigèrent la foi divine pour le fait. Il eût mieux valu peut-être ſe donner la peine de citer les paſſages du livre ; c'eſt ce qu'on ne fit jamais.

Le Pape *Clément XI* donna une bulle en 1705, la bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, ſans expliquer ſi c'était d'une foi divine ou d'une foi humaine.

C'eſt une nouveauté introduite dans l'Egliſe, de faire ſigner des bulles à des filles. On fit encor cet honneur aux Religieuſes de Port-royal-des-champs. Le Cardinal de *Noailles* fut obligé de leur faire porter cette bulle, pour les éprouver. Elles ſignèrent, ſans déroger à la paix de *Clément IX*, & ſe retranchant dans le ſilence reſpectueux à l'égard du fait.

Digitized by Google

On ne ſait ce qui eſt plus ſingulier, ou l'aveu qu'on demandait à des filles que cinq propoſitions étaient dans un livre latin, ou le refus obſtiné de ces Religieuſes.

Le Roi demanda une bulle au Pape, pour la ſuppreſſion de leur monaſtère. Le Cardinal de *Noailles* les priva des ſacremens. Leur avocat fut mis à la Baſtille. Toutes les Religieuſes furent enlevées & miſes chacune dans un couvent moins déſobéiſſant. Le Lieutenant de police fit démolir en 1709 leur maiſon de fond en comble ; & enfin en 1711 on déterra les corps qui étaient dans l'égliſe & dans le cimetière, pour les tranſporter ailleurs.

Les troubles n'étaient pas détruits avec ce monaſtère. Les Janſéniſtes voulaient toûjours cabaler, & les Jéſuites ſe rendre néceſſaires. Le père *Queſnel* prêtre de l'Oratoire, ami du célèbre *Arnauld*, & qui fut compagnon de ſa retraite juſqu'au dernier moment, avait dès l'an 1671 compoſé un livre de réflexions pieuſes ſur le texte du Nouveau Teſtament. Ce livre contient quelques maximes, qui pouraient paraître favorables au Janſéniſme ; mais elles ſont confondues dans une ſi grande foule de maximes ſaintes & pleines de cette onction qui gagne le cœur, que l'ouvrage fut reçu avec un applaudiſſement univerſel. Le bien s'y montre de tous côtés, & le mal il faut le chercher. Pluſieurs Evêques lui donnèrent les plus grands éloges dans ſa naiſſance, & les confirmèrent quand le livre eut reçu encor par l'auteur ſa dernière perfection. Je ſais même que l'Abbé *Renaudot*, l'un des plus ſavans hommes de France, étant à Rome la première année du pontificat de *Clément XI*, allant un jour chez ce Pape qui aimait les ſavans & qui l'était lui-même, le trouva liſant le livre du père Queſnel. *Voilà*, lui dit le Pape, *un livre excellent. Nous n'avons perſonne à Rome, qui ſoit capable d'écrire ainſi. Je voudrais attirer l'auteur au-*

Digitized by Google

près de moi. C'eſt le même Pape qui depuis condamna le livre.

Il ne faut pourtant pas regarder ces éloges de *Clément XI* & les cenſures qui ſuivirent les éloges, comme une contradiction. On peut être très touché dans une lecture des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner enſuite les défauts cachés. Un des prélats, qui avaient donné en France l'approbation la plus ſincère au livre de *Queſnel*, était le Cardinal de *Noailles* Archevêque de Paris. Il s'en était déclaré le protecteur, lorſqu'il était Evêque de Châlons; & le livre lui était dédié. Ce Cardinal plein de vertus & de ſcience, le plus doux des hommes, le plus ami de la paix, protégeait quelques Janſéniſtes ſans l'être, & aimait peu les Jéſuites, ſans leur nuire & ſans les craindre.

Ces pères commençaient à jouir d'un grand crédit, depuis que le père de *la Chaiſe*, gouvernant la conſcience de *Louis XIV*, était en effet à la tête de l'Egliſe Gallicane. Le père *Queſnel*, qui les craignait, était retiré à Bruxelles avec le ſavant bénédictin *Gerberon*, un prêtre nommé *Brigode*, & pluſieurs autres du même parti. Il en était devenu chef après la mort du fameux *Arnauld*, & jouiſſait comme lui de cette gloire flatteuſe, de s'établir un empire ſecret indépendant des Souverains, de régner ſur des conſciences, & d'être l'ame d'une faction compoſée d'eſprits éclairés. Les Jéſuites, plus répandus que ſa faction & plus puiſſans, déterrèrent bientôt *Queſnel* dans ſa ſolitude. Ils le perſécutèrent auprès de *Philippe V* qui était encor maître des Pays-Bas, comme ils avaient pourſuivi *Arnauld* ſon maître auprès de *Louis XIV*. Ils obtinrent un ordre du Roi d'Eſpagne, de faire arrêter ces ſolitaires. *Queſnel* fut mis dans les priſons de l'archevêché de Malines. Un Gentilhomme, qui crut que le parti Janſéniſte ferait ſa fortune s'il délivrait le chef, perça les murs, & fit évader *Queſnel*, qui ſe retira à Amſterdam, où il eſt mort en 1719 dans une extrême vieilleſſe,

Digitized by Google

après avoir contribué à former en Hollande quelques égliſes de janſéniſtes ; troupeau faible qui dépérit tous les jours,

Lorſqu'on l'arrêta, on ſaiſit tous ſes papiers ; & on y trouva tout ce qui caractériſe un parti formé. Il y avait une copie d'un ancien contrat fait par les Janſéniſtes avec *Antoinette Bourignon*, célèbre viſionnaire, femme riche & qui avait acheté ſous le nom de ſon directeur, l'iſle de Nordſtrand près du Holſtein, pour y raſſembler ceux qu'elle prétendait aſſocier à une ſecte de myſtiques, qu'elle avait voulu établir.

Cette *Bourignon* avait imprimé à ſes frais dix-neuf gros volumes de pieuſes rêveries, & dépenſé la moitié de ſon bien à faire des proſélytes. Elle n'avait réuſſi qu'à ſe rendre ridicule, & même avait eſſuyé les perſécutions attachées à toute innovation. Enfin déſeſpérant de s'établir dans ſon iſle, elle l'avait revendue aux Janſéniſtes, qui ne s'y établirent pas plus qu'elle.

On trouva encor dans les manuſcrits de *Queſnel* un projet (plus coupable s'il n'avait été inſenſé). *Louis XIV* ayant envoyé en Hollande en 1684 le Comte d'*Avaux*, avec plein pouvoir d'admettre à une trêve de vingt années les Puiſſances qui voudraient y entrer, les Janſéniſtes, ſous le nom des *Diſciples de St. Auguſtin*, avaient imaginé de ſe faire comprendre dans cette trêve, comme s'ils avaient été en effet un parti formidable, tel que celui des Calviniſtes le fut ſi longtems. Cette idée chimérique était demeurée ſans exécution ; mais enfin les propoſitions de paix des Janſéniſtes avec le Roi de France, avaient été rédigées par écrit. Il y avait eu certainement dans ce projet une envie de ſe rendre trop conſidérables ; & c'en était aſſez pour être criminels. On fit aiſément croire à *Louis XIV* qu'ils étaient dangereux.

Il

Il n'était pas assez instruit, pour savoir que de vaines opinions de spéculation tomberaient d'elles-mêmes, si on les abandonnait à leur inutilité. C'était leur donner un poids qu'elles n'avaient point, que d'en faire des matières d'Etat. Il ne fut pas difficile de faire regarder le livre du père *Quesnel* comme coupable, après que l'auteur eut été traité en séditieux. Les Jésuites engagèrent le Roi lui-même à faire demander à Rome la condamnation du livre. C'était en effet faire condamner le Cardinal de *Noailles*, qui en avait été le protecteur le plus zélé. On se flattait avec raison, que le Pape *Clément XI* mortifierait l'Archevêque de Paris. Il faut savoir, que quand *Clément XI* était le Cardinal *Albani*, il avait fait imprimer un livre tout moliniste de son ami le Cardinal de *Sfondrate*; & que Monsieur de *Noailles* avait été le dénonciateur de ce livre. Il était naturel de penser, qu'*Albani* devenu Pape, ferait au moins contre les approbations données à *Quesnel*, ce qu'on avait fait contre les approbations données à *Sfondrate*.

On ne se trompa pas: le Pape *Clément XI* donna vers l'an 1708 un décret contre le livre de *Quesnel*. Mais alors les affaires temporelles empêchèrent que cette affaire spirituelle, qu'on avait sollicitée, ne réussit. La Cour était mécontente de *Clément XI* qui avait reconnu l'Archiduc *Charles* pour Roi d'Espagne, après avoir reconnu *Philippe V*. On trouva des nullités dans son décret: il ne fut point reçu en France; & les querelles furent assoupies jusqu'à la mort du père de *la Chaise* confesseur du Roi, homme doux, avec qui les voies de conciliation étaient toûjours ouvertes, & qui ménageait dans le Cardinal de *Noailles* l'allié de Madame de *Maintenon*.

Les Jésuites étaient en possession de donner un confesseur au Roi, comme à presque tous les Princes catholiques. Cette prérogative était le fruit de leur institut, par lequel ils renoncent aux dignités eccléi-

Digitized by Google

siastiques. Ce que leur fondateur établit par humilité, était devenu un principe de grandeur. Plus *Louis XIV* vieillissait, plus la place de confesseur devenait un ministère considérable. Ce poste fut donné à *le Tellier*, fils d'un procureur de Vire en basse Normandie, homme sombre, ardent, inflexible, cachant ses violences sous un flegme apparent; il fit tout le mal qu'il pouvait faire dans cette place, où il est trop aisé d'inspirer ce qu'on veut, & de perdre qui l'on hait: il avait à venger ses injures particulières. Les Jansénistes avaient fait condamner à Rome un de ses livres sur les cérémonies chinoises. Il était mal personnellement avec le Cardinal de *Noailles*; & il ne savait rien ménager. Il remua toute l'Eglise de France. Il dressa en 1711 des lettres & des mandemens, que des Evêques devaient signer. Il leur envoyait des accusations contre le Cardinal de *Noailles*, au bas desquelles ils n'avaient plus qu'à mettre leur nom. De telles manœuvres dans des affaires profanes sont punies; elles furent découvertes, & n'en réussirent pas moins. (*a*)

La conscience du Roi était allarmée par son confesseur, autant que son autorité était blessée par l'idée d'un parti rebelle. En vain le Cardinal de *Noailles* lui demanda justice de *ces mystères d'iniquité*. Le confesseur persuada qu'il s'était servi des voies humaines, pour faire réussir les choses divines; & comme en effet il défendait l'autorité du Pape, & celle de l'unité de l'Eglise, tout le fonds de l'affaire lui

(*a*) Il est dit dans la vie du Duc d'Orléans imprimée en 1737, que le Cardinal de *Noailles* accusa le père *le Tellier* de vendre les bénéfices, & que le jésuite dit au Roi: *Je consens à être brûlé vif, si on prouve cette accusation, pourvu que le Cardinal soit brûlé vif aussi en cas qu'il ne la prouve pas.*

Ce conte est tiré des piéces qui coururent sur l'affaire de la constitution; & ces piéces sont remplies d'autant d'absurdités que la vie du Duc

Digitized by Google

était favorable. Le Cardinal s'adreſſa au Dauphin Duc de Bourgogne; mais il le trouva prévenu par les lettres & par les amis de l'Archevêque de Cambrai. La faibleſſe humaine entre dans tous les cœurs. *Fénélon* n'était pas encor aſſez philoſophe, pour oublier que le Cardinal de *Noailles* avais contribué à le faire condamner; & *Queſnel* payait alors pour Madame *Guion*.

Le Cardinal n'obtint pas davantage du crédit de Madame de *Maintenon*. Cette ſeule affaire pourrait faire connaître le caractère de cette Dame, qui n'avait guères de ſentimens à elle, & qui n'était occupée que de ſe conformer à ceux du Roi. Trois lignes de ſa main au Cardinal de *Noailles* développent tout ce qu'il faut penſer & d'elle & de l'intrigue du père *le Tellier*, & des idées du Roi & de la conjoncture. „ Vous me connaiſſez aſſez, pour ſa-
„ voir ce que je penſe ſur la découverte nouvelle;
„ mais bien des raiſons doivent me retenir de parler.
„ Ce n'eſt point à moi à juger & à condamner; je
„ n'ai qu'à me taire & à prier pour l'Egliſe, pour le
„ Roi & pour vous. J'ai donné votre lettre au Roi:
„ elle a été lue: c'eſt tout ce que je puis vous en
„ dire, étant abattue de triſteſſe.

Le Cardinal Archevêque, opprimé par un jéſuite, ôta les pouvoirs de prêcher & de confeſſer à tous les Jéſuites, excepté à quelques-uns des plus ſages & des plus modérés. Sa place lui donnait le droit dangereux d'empêcher *le Tellier* de confeſſer le Roi. Mais

d'Orléans. La plûpart de ſes écrits ſont compoſés par des malheureux qui ne cherchent qu'à gagner de l'argent: ces gens-là ne ſavent pas qu'un homme qui doit ménager ſa conſidération auprès d'un Roi qu'il confeſſe, ne lui propoſe pas, pour ſe diſculper, de faire brûler vif ſon Archevêque.

Tous les petits contes de cette eſpèce ſe retrouvent dans les mémoires de *Maintenon*. Il faut ſoigneuſement diſtinguer entre les faits & les ouï-dire.

il n'osa pas irriter à ce point son ennemi. (*b*) „ Je „ crains, écrivit-il à Madame de *Maintenon*, de mar- „ quer au Roi trop de soumission en donnant les „ pouvoirs à celui qui les mérite le moins. Je prie „ DIEU de lui faire connaître le péril qu'il court, „ en confiant son ame à un homme de ce ca- „ ractère. (*c*)

On voit dans plusieurs mémoires, que le père *le Tellier* dit, qu'il falait qu'il perdît sa place ou le Cardinal la sienne. Il est très vraisemblable qu'il le pensa, & peu qu'il l'ai dit.

Quand les esprits sont aigris, les deux partis ne font plus que des démarches funestes. Des partisans du père *le Tellier*, des Evêques qui espéraient le chapeau, employèrent l'autorité royale pour enflammer ces étincelles qu'on pouvait éteindre. Au-lieu d'imiter Rome, qui avait plusieurs fois imposé silence aux deux partis; au-lieu de réprimer un religieux, & de conduire le Cardinal; au-lieu de défendre ces combats comme les duels, & de réduire tous les prêtres, comme tous les Seigneurs, à être utiles sans être dangereux; au-lieu d'accabler enfin les deux partis sous le poids de la puissance suprême, soutenue par la raison & par tous les magistrats: *Louis XIV* crut bien faire de solliciter lui-même à Rome une déclaration de guerre, & de faire venir la fameuse constitution *Unigenitus*, qui remplit le reste de sa vie d'amertume.

(*b*) Consultez les lettres de Mad. de *Maintenon*. On voit que ces lettres étaient connues de l'auteur avant qu'on les eût imprimées, & qu'il n'a rien hazardé.

(*c*) Quand on a des lettres aussi autentiques, on peut les citer: ce sont les plus précieux matériaux de l'histoire. Mais quel fonds faire sur une lettre qu'on suppose écrite au Roi par le Cardinal de Noailles... *J'ai travaillé le premier à la ruine du Clergé pour sauver votre Etat*, &

Le jésuite *le Tellier* & son parti envoyèrent à Rome cent-trois propositions à condamner. Le St. Office en proscrivit cent & une. La bulle fut donnée au mois de Septembre 1713. Elle vint & souleva contr'elle presque toute la France. Le Roi l'avait demandée, pour prévenir un schisme; & elle fut prête d'en causer un. La clameur fut générale, parce que parmi ces cent & une propositions il y en avait qui paraissaient à tout le monde contenir le sens le plus innocent, & la plus pure morale. Une nombreuse assemblée d'Evêques fut convoquée à Paris. Quarante acceptèrent la bulle pour le bien de la paix; mais ils en donnèrent en même tems des explications, pour calmer les scrupules du public. L'acceptation pure & simple fut envoyée au Pape, & les modifications furent pour les peuples. Ils prétendaient par-là satisfaire à la fois le Pontife, le Roi & la multitude. Mais le Cardinal de *Noailles*, & sept autres Evêques de l'assemblée qui se joignirent à lui, ne voulurent ni de la bulle ni de ses correctifs. Ils écrivirent au Pape, pour demander ces correctifs même à Sa Sainteté. C'était un affront qu'ils lui faisaient respectueusement. Le Roi ne le souffrit pas: il empêcha que la lettre ne parût, renvoya les Evêques dans leurs diocèses, défendit au Cardinal de paraître à la Cour. La persécution donna à cet Archevêque une nouvelle considération dans le public. Sept autres Evêques se joignirent encor à lui. C'était une véritable division dans l'épiscopat, dans tout le Clergé, dans les ordres religieux. Tout le monde avouait, qu'il ne s'agissait pas des points fondamentaux de la Religion; cepen-

pour soutenir votre trône... Il ne vous est pas permis de demander compte de ma conduite. Est-il vraisemblable qu'un sujet aussi sage & aussi modéré que le Cardinal de *Noailles* ait écrit à son Souverain une lettre si insolente & si outrée? Ce n'est qu'une imputation mal-adroite: elle se trouve page 141. tom. V. des mémoires de *Maintenon*; & comme elle n'a ni autenticité ni vraisemblance, on ne doit y ajouter aucune foi.

dant il y avait une guerre civile dans les esprits, comme s'il eût été question du renversement du Christianisme, & on fit agir des deux côtés tous les ressorts de la politique, comme dans l'affaire la plus profane.

Ces ressorts furent employés pour faire accepter la constitution par la Sorbonne. La pluralité des suffrages ne fut pas pour elle; & cependant elle y fut enrégistrée. Le Ministère avait peine à suffire aux lettres de cachet, qui envoyaient en prison ou en exil les opposans.

Cette bulle avait été enrégistrée au Parlement, avec la réserve des droits ordinaires de la Couronne, des libertés de l'Eglise Gallicane, du pouvoir & de la juridiction des Evêques; mais le cri public perçait toûjours à travers l'obéissance. Le Cardinal de *Bissi*, l'un des plus ardens défenseurs de la bulle, avoua dans une de ses lettres, qu'elle n'aurait pas été reçue avec plus d'indignité à Genève qu'à Paris.

Les esprits étaient surtout révoltés contre le jésuite *le Tellier*. Rien ne nous irrite plus qu'un religieux devenu puissant. Son pouvoir nous paraît une violation de ses vœux; mais s'il abuse de ce pouvoir, il est en horreur. Toutes les prisons étaient pleines depuis longtems de citoyens accusés de jansénisme. On faisait accroire à *Louis XIV*, trop ignorant dans ces matières, que c'était le devoir d'un Roi très chrétien, & qu'il ne pouvait expier ses péchés qu'en persécutant les hérétiques. Ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'on portait à ce jésuite *le Tellier* les copies des interrogatoires faits à ces infortunés. Jamais on ne trahit plus lâchement la justice; jamais la bassesse ne sacrifia plus indignement au pouvoir. On a retrouvé en 1768 à la maison professe des Jésuites, ces monumens de leur tyrannie, après qu'ils ont porté enfin la peine de leurs excès, & qu'ils ont

Digitized by Google

été chaſſés par tous les Parlemens du Royaume, par les vœux de la nation, & enfin par un Edit de *Louis XV*. *Le Telier* oſa préſumer de ſon crédit juſqu'à propoſer de faire dépoſer le Cardinal de *Noailles*, dans un concile national. Ainſi un religieux faiſait ſervir à ſa vengeance ſon Roi, ſon pénitent & ſa Religion.

Pour préparer ce concile, dans lequel il s'agiſſait de dépoſer un homme devenu l'idole de Paris & de la France, par la pureté de ſes mœurs, par la douceur de ſon caractère, & plus encor par la perſécution; on détermina *Louis XIV* à faire enrégiſtrer au Parlement une déclaration, par laquelle tout Evêque, qui n'aurait pas reçu la bulle *purement & ſimplement*, ſerait tenu d'y ſouſcrire, ou qu'il ſerait pourſuivi à la requête du Procureur-Général, comme rebelle. Le Chancelier *Voiſin*, Secrétaire d'Etat de la guerre, dur & deſpotique, avait dreſſé cet édit. Le Procureur-Général *d'Agueſſeau*, plus verſé que le Chancelier *Voiſin* dans les loix du Royaume, & ayant alors ce courage d'eſprit que donne la jeuneſſe, refuſa abſolument de ſe charger d'une telle piéce. Le premier Préſident *de Meſme* en remontra au Roi les conſéquences. On traîna l'affaire en longueur. Le Roi était mourant. Ces malheureuſes diſputes troublèrent & avancèrent ſes derniers momens. Son impitoyable confeſſeur fatiguait ſa faibleſſe par des exhortations continuelles à conſommer un ouvrage qui ne devait pas faire chérir ſa mémoire. Les domeſtiques du Roi indignés lui refuſèrent deux fois l'entrée de la chambre; & enfin ils le conjurèrent de ne point parler au Roi de conſtitution. Ce Prince mourut; & tout changea.

Le Duc d'Orléans régent du Royaume, ayant renverſé d'abord toute la forme du gouvernement de *Louis XIV*, & ayant ſubſtitué des conſeils aux bureaux des Secrétaires d'Etat, compoſa un conſeil de

Digitized by Google

conſcience, dont le Cardinal de *Noailles* fut le préſident. On exila le jéſuite *le Tellier*, chargé de la haine publique & peu aimé de ſes confrères.

Les Evêques oppoſés à la bulle appellèrent à un futur concile, dût-il ne ſe tenir jamais. La Sorbonne, les Curés du diocèſe de Paris, des corps entiers de religieux, firent le même appel; & enfin le Cardinal de *Noailles* fit le ſien en 1717, mais il ne voulut pas d'abord le rendre public. On l'imprima, dit-on, malgré lui. L'Egliſe de France reſta diviſée en deux factions, les *acceptans* & les *refuſans*. Les acceptans étaient les cent Evêques qui avaient adhéré ſous *Louis XIV* avec les Jeſuites & les Capucins. Les refuſans étaient quinze Evêques & toute la nation. Les acceptans ſe prévalaient de Rome; les autres, des Univerſités, des Parlemens & du peuple. On imprimait volume ſur volume, lettres ſur lettres. On ſe traitait réciproquement de ſchiſmatique & d'hérétique.

Un Archevêque de Rheims, du nom de *Mailly*, grand & heureux partiſan de Rome, avait mis ſon nom au bas de deux écrits que le Parlement fit brûler par le bourreau. L'Archevêque l'ayant ſu, fit chanter un *Te Deum*, pour remercier DIEU d'avoir été outragé par des ſchiſmatiques. DIEU le récompenſa; il fut Cardinal. Un Evêque de Soiſſons ayant eſſuyé le même traitement du Parlement, & ayant ſignifié à ce corps que *ce n'était pas à lui à le juger, même pour un crime de lèze-majeſté*, il fut condamné à dix mille livres d'amende. Mais le Régent ne voulut pas qu'il les payât, de peur, dit-il, qu'il ne devint Cardinal auſſi.

Rome éclatait en reproches: on ſe conſumait en négociations: on appellait, on réappellait: & tout cela pour quelques paſſages aujourd'hui oubliés du livre d'un prêtre octogénaire, qui vivait d'aumônes à Amſterdam.

Digitized by Google

La folie du syſtême des finances contribua, plus qu'on ne croit, à rendre la paix à l'Egliſe. Le public ſe jetta avec tant de fureur dans le commerce des actions; la cupidité des hommes, excitée par cette amorce, fut ſi générale, que ceux qui parlèrent enſuite de janſéniſme & de bulle, ne trouvèrent perſonne qui les écoutât. Paris n'y penſait pas plus qu'à la guerre qui ſe faiſait ſur les frontières d'Eſpagne. Les fortunes rapides & incroyables qu'on faiſait alors, le luxe & la volupté portés au dernier excès, impoſèrent ſilence aux diſputes eccléſiaſtiques; & le plaiſir fit ce que *Louis XIV* n'avait pu faire.

Le Duc d'Orléans ſaiſit ces conjonctures, pour réunir l'Egliſe de France. Sa politique y était intéreſſée. Il craignait des tems, où il aurait eu contre lui Rome, l'Eſpagne & cent Evêques.

Il falait engager le Cardinal de *Noailles*, non-ſeulement à recevoir cette conſtitution qu'il regardait comme ſcandaleuſe, mais à rétracter ſon appel qu'il regardait comme légitime. Il falait obtenir de lui plus que *Louis XIV* ſon bienfaiteur ne lui avait en vain demandé. Le Duc d'Orléans devait trouver les plus grandes oppoſitions dans le Parlement, qu'il avait exilé à Pontoiſe; cependant il vint à bout de tout. On compoſa *un corps de doctrine*, qui contenta preſque les deux partis. On tira parole du Cardinal, qu'enfin il accepterait. Le Duc d'Orléans alla lui-même au Grand-Conſeil, avec les Princes & les Pairs, faire enrégiſtrer un édit, qui ordonnait l'acceptation de la bulle, la ſuppreſſion des appels, l'humanité & la paix. Le Parlement, qu'on avait mortifié en portant au Grand-Conſeil des déclarations qu'il était en poſſeſſion de recevoir, menacé d'ailleurs d'être transféré de Pontoiſe à Blois, enrégiſtra ce que le Grand-Conſeil avait enrégiſtré; mais

(d) On verra dans le *Siècle de Louis XV* quelles furent les vues & la conduite du Régent.

toûjours avec les réſerves d'uſage, c'eſt-à-dire, le maintien des libertés de l'Egliſe Gallicane, & des loix du Royaume.

Le Cardinal Archevêque, qui avait promis de ſe rétracter quand le Parlement obéirait, ſe vit enfin obligé de tenir parole; & on afficha ſon mandement de rétractation le 20 Août 1720.

Le nouvel Archevêque de Cambrai *du Bois*, fils d'un apoticaire de Brive-la-gaillarde, depuis Cardinal & premier Miniſtre, fut celui qui eut le plus de part à cette affaire, dans laquelle la puiſſance de *Louis XIV* avait échoué. Perſonne n'ignore quelle était la conduite, la manière de penſer, les mœurs de ce Miniſtre. Le licencieux *du Bois* ſubjugua le pieux *Noailles*. On ſe ſouvient avec quel mépris le Duc d'Orléans & ſon Miniſtre parlaient des querelles qu'ils appaiſèrent, quel ridicule ils jettèrent ſur cette guerre de controverſe. Ce mépris & ce ridicule ne ſervirent pas peu à la paix. On ſe laſſe enfin de combattre, pour des querelles dont le monde rit.

Depuis ce tems, tout ce qu'on appellait en France Janſéniſme, Quiétiſme, bulles, querelles théologiques, baiſſa ſenſiblement. Quelques Evêques appellans reſtèrent opiniâtrément attachés à leurs ſentimens.

Sous le miniſtère du Cardinal de *Fleuri*, on voulut extirper les reſtes du parti, en dépoſant un des prélats les plus obſtinés. On choiſit, pour faire un exemple, le vieux *Soanin* Evêque de la petite ville de Sénès, homme également pieux, & inflexible, d'ailleurs ſans parens, ſans crédit.

Il fut condamné par le petit concile provincial d'Ambrun en 1728, ſuſpendu de ſes fonctions d'Evêque & de Prêtre, & exilé par la Cour en Auvergne à l'âge de plus de quatre-vingt ans. Cette rigueur excita

Digitized by Google

quelques vaines plaintes. Il n'y a point aujourd'hui de nation, qui murmure plus que la Françaiſe, qui obéiſſe mieux, & qui oublie plus vite.

Un reſte de fanatiſme ſubſiſta dans une petite partie du peuple de Paris. Des entouſiaſtes s'imaginèrent, qu'un diacre nommé *Pâris*, frère d'un Conſeiller au Parlement, appellant & réappellant, enterré dans le cimetière de *St. Médard*, devait faire des miracles. Quelques perſonnes du parti, qui allèrent prier ſur ſon tombeau, eurent l'imagination ſi frappée, que leurs organes ébranlés leur donnèrent de légères convulſions. Auſſi-tôt la tombe fut environnée de peuple: la foule s'y preſſait jour & nuit. Ceux qui montaient ſur la tombe donnaient à leurs corps des ſecouſſes, qu'ils prenaient eux-mêmes pour des prodiges. Les fauteurs ſecrets du parti encourageaient cette frénéſie. On priait en langue vulgaire autour du tombeau: on ne parlait que de ſourds qui avaient entendu quelques paroles, d'aveugles qui avaient entrevu, d'eſtropiés qui avaient marché droit quelques momens. Ces prodiges étaient même juridiquement atteſtés par une foule de témoins qui les avaient preſque vus, parce qu'ils étaient venus dans l'eſpérance de les voir. Le Gouvernement abandonna pendant un mois cette maladie épidémique à elle-même. Mais le concours augmentait; les miracles redoublaient; & il falut enfin fermer le cimetière, & y mettre une garde. Alors les mêmes entouſiaſtes allèrent faire leurs miracles dans les maiſons. Ce tombeau du diacre *Pâris* fut en effet le tombeau du Janſéniſme, dans l'eſprit de tous les honnêtes-gens. Ces farces auraient eu des ſuites ſérieuſes dans des tems moins éclairés. Il ſemblait que ceux qui les protégeaient, ignoraſſent à quel ſiécle ils avaient à faire.

La ſuperſtition alla ſi loin, qu'un Conſeiller du Parlement eut la démence de préſenter au Roi en 1736 un recueil de tous ces prodiges, munis d'un nombre conſidérable d'atteſtations. Cet homme inſenſé, organe &

Digitized by Google

victime d'insensés, dit dans son mémoire au Roi, qu'il *faut croire aux témoins qui se font égorger pour soutenir leurs témoignages.* Si son livre subsistait un jour, & que les autres fussent perdus, la postérité croirait que notre siécle a été un tems de barbarie.

Ces extravagances ont été en France les derniers soupirs d'une secte, qui n'étant plus soutenue par des *Arnauld*, des *Pascal* & des *Nicole*, & n'ayant plus que des convulsionnaires, est tombée dans l'avilissement; on n'entendrait plus parler de ces querelles qui deshonorent la raison & qui font tort à la Religion, s'il ne se trouvait de tems en tems quelques esprits remuans qui cherchent dans ces cendres éteintes quelques restes du feu dont ils essayent de faire un incendie. Si jamais ils y réussissent, la dispute du Molinisme & du Jansénisme ne sera plus l'objet des troubles. Ce qui est devenu ridicule ne peut plus être dangereux. La querelle changera de nature. Les hommes ne manquent pas de prétextes pour se nuire, quand ils n'en ont plus de cause.

La Religion peut encor aiguiser les poignards. Il y a toûjours dans la nation un peuple qui n'a nul commerce avec les honnêtes-gens, qui n'est pas de ce siécle, qui est inaccessible aux progrès de la raison, & sur qui l'atrocité du fanatisme conserve son empire comme certaines maladies qui n'attaquent que la plus vile populace.

Les Jésuites semblèrent entraînés dans la chûte du Jansénisme; leurs armes émoussées n'avaient plus d'adversaires à combattre; ils perdirent à la Cour le crédit dont *le Tellier* avait abusé; leur *journal de Trévoux* ne leur concilia ni l'estime, ni l'amitié des gens de lettres. Les Evêques sur lesquels ils avaient dominé, les confondirent avec les autres religieux; & ceux-ci ayant été abaissés par eux, les rabaissèrent à leur tour. Les Parlemens leur firent sentir plus d'une fois, ce

Digitized by Google

qu'ils penſaient d'eux en condamnant quelques-uns de leurs écrits qu'on aurait pu oublier. L'Univerſité, qui commençait alors à faire de bonnes études dans la littérature, & à donner une excellente éducation, leur enleva une grande partie de la jeuneſſe; & ils attendirent pour reprendre leur aſcendant, que le tems leur fournît des hommes de génie, & des conjonctures favorables; mais ils furent bien trompés dans leurs eſpérances: leur chûte, l'abolition de leur ordre en France, leur banniſſement d'Eſpagne, de Portugal, de Naples, a fait voir enfin combien *Louis XIV* avait eu tort de leur donner ſa confiance.

Il ſerait très utile à ceux qui ſont entêtés de toutes ces diſputes, de jetter les yeux ſur l'hiſtoire générale du monde; car en obſervant tant de nations, tant de mœurs, tant de Religions différentes, on voit le peu de figure que font ſur la terre un moliniſte & un janſéniſte. On rougit alors de ſa frénéſie pour un parti qui ſe perd dans la foule, & dans l'immenſité des choſes.

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

Du Quiétiſme.

AU milieu des factions du Calviniſme & des querelles du Janſéniſme, il y eut encor une diviſion en France ſur le Quiétiſme. C'était une ſuite malheureuſe des progrès de l'eſprit humain dans le ſiécle de *Louis XIV*, que l'on s'efforçât de paſſer preſque en tout les bornes preſcrites à nos connaiſſances; ou plutôt, c'était une preuve qu'on n'avait pas fait encor aſſez de progrès.

La diſpute du Quiétiſme eſt une de ces intempérances d'eſprit & de ces ſubtilités théologiques, qui n'au-

raient laiſſé aucune trace dans la mémoire des hommes, ſans les noms des deux illuſtres rivaux qui combattirent. Une femme, ſans crédit, ſans véritable eſprit, & qui n'avait qu'une imagination échauffée, mit aux mains les deux plus grands-hommes qui fuſſent alors dans l'Egliſe. Son nom était *Bouvières de la Motte.* Sa famille était originaire de Montargis. Elle avait épouſé le fils de *Guion* entrepreneur du canal de Briare. Devenue veuve dans une aſſez grande jeuneſſe, avec du bien, de la beauté & un eſprit fait pour le monde, elle s'entêta de ce qu'on appelle *la ſpiritualité.* Un barnabite du pays d'Anneci, près de Genève, nommé *La-Combe*, fut ſon directeur. Cet homme, connu par un mêlange aſſez ordinaire de paſſions & de religion, & qui eſt mort fou, plongea l'eſprit de ſa pénitente dans les rêveries myſtiques, dont elle était déja atteinte. L'envie d'être une *Ste. Thérèſe* en France, ne lui permit pas de voir combien le génie français eſt oppoſé au génie eſpagnol, & la fit aller beaucoup plus loin que *Ste. Thérèſe.* L'ambition d'avoir des diſciples, la plus forte peut-être de toutes les ambitions, s'empara toute entière de ſon cœur.

Son directeur *La-Combe* la conduiſit en Savoie dans ſon petit pays d'Anneci, où l'Evêque titulaire de Genève fait ſa réſidence. C'était déja une très grande indécence à un moine de conduire une jeune veuve hors de ſa patrie; mais c'eſt ainſi qu'en ont uſé preſque tous ceux qui ont voulu établir une ſecte; ils trainent preſque toûjours des femmes avec eux. La jeune veuve ſe donna d'abord quelque autorité dans Anneci par ſa profuſion en aumônes. Elle tint des conférences. Elle prêchait le renoncement entier à ſoi-même, le ſilence de l'ame, l'anéantiſſement de toutes ſes puiſſances, le culte intérieur, l'amour pur & déſintéreſſé, qui n'eſt ni avili par la crainte, ni animé de l'eſpoir des récompenſes.

Les imaginations tendres & flexibles, ſurtout celles

Digitized by Google

des femmes & de quelques jeunes religieux qui aimaient plus qu'ils ne croyaient la parole de DIEU dans la bouche d'une belle femme, furent aisément touchées de cette éloquence de paroles, la seule propre à persuader tout à des esprits préparés. Elle fit des prosélytes. L'Evêque d'Anneci obtint qu'on la fit sortir du pays, elle & son directeur. Ils s'en allèrent à Grenoble. Elle y répandit un petit livre intitulé *le Moyen court*, & un autre sous le nom des *Torrens*, écrits du stile dont elle parlait; & fut encor obligée de sortir de Grenoble.

Se flattant déja d'être au rang des confesseurs, elle eut une vision, & elle prophétisa; elle envoya sa prophétie au père La-Combe. *Tout l'enfer se bandera*, dit-elle, *pour empêcher le progrès de l'intérieur & la formation de* JESUS-CHRIST *dans les ames. La tempête sera telle, qu'il ne restera pas pierre sur pierre; & il me semble, que dans toute la terre il y aura trouble, guerre & renversement. La femme sera enceinte de l'esprit intérieur, & le dragon se tiendra debout devant elle.*

La prophétie se trouva vraie en partie: l'enfer ne se banda point: mais étant revenue à Paris conduite par son directeur, & l'un & l'autre ayant dogmatisé en 1687, l'Archevêque *de Harlai de Chanvalon* obtint un ordre du Roi, pour faire enfermer *La-Combe* comme un séducteur, & pour mettre dans un couvent Madame *Guion* comme un esprit aliéné qu'il falait guérir. Mais Madame *Guion*, avant ce coup, s'était fait des protections qui la servirent. Elle avait dans la maison de *St. Cyr* encor naissante, une cousine nommée Madame de *la Maison-Fort*, favorite de Madame de *Maintenon*. Elle s'était insinuée dans l'esprit des Duchesses de *Chevreuse* & de *Beauvilliers*. Toutes ses amies se plaignirent hautement, que l'Archevêque de *Harlai*, connu pour aimer trop les femmes, persécutât une femme, qui ne parlait que de l'amour de DIEU.

Digitized by Google

La protection toute-puiſſante de Madame de *Maintenon* impoſa ſilence à l'Archevêque de Paris, & rendit la liberté à Madame *Guion*. Elle alla à Verſailles, s'introduiſit dans St. Cyr, aſſiſta à des conférences dévotes que faiſait l'Abbé de *Fénélon* après avoir dîné en tiers avec Madame de *Maintenon*. La Princeſſe d'*Harcourt*, les Ducheſſes de *Chevreuſe*, de *Beauvilliers* & de *Charôt* étaient de ces myſtères.

L'Abbé de *Fénélon*, alors précepteur des Enfans de France, était l'homme de la Cour le plus ſéduiſant. Né avec un cœur tendre & une imagination douce & brillante, ſon eſprit était nourri de la fleur des belles-lettres. Plein de goût & de graces, il préférait dans la théologie tout ce qui a l'air touchant & ſublime, à ce qu'elle a de ſombre & d'épineux. Avec tout cela, il avait je ne ſ is quoi de romaneſque, qui lui inſpira, non pas les rêveries de Madame *Guion*, mais un goût de ſpiritualité, qui ne s'éloignait pas des idées de cette Dame.

Son imagination s'échauffait par la candeur & par la vertu, comme les autres s'enflamment par leurs paſſions. Sa paſſion était d'aimer DIEU pour lui-même. Il ne vit dans Madame *Guion*, qu'une ame pure épriſe du même goût que lui, & ſe lia ſans ſcrupule avec elle.

Il était étrange, qu'il fût ſéduit par une femme à révélations, à prophéties & à galimatias, qui ſuffoquait de la grace intérieure, qu'on était obligé de délacer, & qui ſe vuidait (à ce qu'elle diſait) de la ſurabondance de grace, pour en faire enfler le corps de l'élu qui était aſſis auprès d'elle. Mais *Fénélon*, dans l'amitié & dans ſes idées myſtiques, était ce qu'on eſt en amour : il excuſait les défauts, & ne s'attachait qu'à la conformité du fond des ſentimens qui l'avaient charmé.

Madame

Madame *Guion*, assurée & fière d'un tel disciple qu'elle appellait son fils, & comptant même sur Madame de *Maintenon*, répandit dans St. Cyr toutes ses idées. L'Evêque de Chartres *Godet*, dans le diocèse duquel est St. Cyr, s'en allarma, & s'en plaignit. L'Archevêque de Paris menaça encor de recommencer ses premières poursuites.

Madame de *Maintenon*, qui ne pensait qu'à faire de St. Cyr un séjour de paix, qui savait combien le Roi était ennemi de toute nouveauté, qui n'avait pas besoin pour se donner de la considération de se mettre à la tête d'une espèce de secte, & qui enfin n'avait en vue que son crédit & son repos, rompit tout commerce avec Madame *Guion*, & lui défendit le séjour de St. Cyr.

L'Abbé de *Fénélon* voyait un orage se former, & craignit de manquer les grands postes où il aspirait. Il conseilla à son amie de se mettre elle-même dans les mains du célèbre *Bossuet* Evêque de Meaux, regardé comme un père de l'Eglise. Elle se soumit aux décisions de ce prélat, communia de sa main, & lui donna tout ses écrits à examiner.

L'Evêque de Meaux, avec l'agrément du Roi, s'associa pour cet examen l'Evêque de Châlons, qui fut depuis le Cardinal de *Noailles*, & l'Abbé *Tronson* supérieur de St. Sulpice. Ils s'assemblèrent secrettement au village d'Issi, près de Paris. L'Archevêque de Paris *Chanvalon*, jaloux que d'autres que lui se portassent pour juges dans son diocèse, fit afficher une censure publique des livres qu'on examinait. Madame *Guion* se retira dans la ville de Meaux même; elle souscrivit à tout ce que l'Evêque *Bossuet* voulut, & promit de ne plus dogmatiser.

Cependant *Fénélon* fut élevé à l'archevêché de Cambrai en 1695, & sacré par l'Evêque de Meaux. Il sem-

blait qu'une affaire assoupie, dans laquelle il n'y avait eu jusques-là que du ridicule, ne devait jamais se réveiller. Mais Madame *Guion*, accusée de dogmatiser toûjours après avoir promis le silence, fut enlevée par ordre du Roi dans la même année 1695 & mise en prison à Vincennes, comme si elle eût été une personne dangereuse dans l'Etat. Elle ne pouvait l'être; & ses pieuses rêveries ne méritaient pas l'attention du Souverain. Elle composa à Vincennes un gros volume de vers mystiques, plus mauvais encor que sa prose; elle parodiait les vers des opéra. Elle chantait souvent:

L'amour pur & parfait va plus loin qu'on ne pense:
On ne sait pas, lorsqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour.
Mon cœur n'aurait connu Vincennes ni souffrance,
S'il n'eût connu le pur amour.

Les opinions des hommes dépendent des tems, des lieux & des circonstances. Tandis qu'on tenait en prison Madame *Guion*, qui avait épousé JESUS-CHRIST dans une de ses extases, & qui depuis ce tems-là ne priait plus les saints, disant que la maîtresse de la maison ne devait pas s'adresser aux domestiques; dans ce tems-là, dis-je, on sollicitait à Rome la canonisation de *Marie d'Agreda*, qui avait eu plus de visions & de révélations que tous les mystiques ensemble: & pour mettre le comble aux contradictions dont ce monde est plein, on poursuivait en Sorbonne cette même *d'Agreda* qu'on voulait faire sainte en Espagne. L'Université de Salamanque condamnait la Sorbonne & en était condamnée. Il était difficile de dire de quel côté il y avait le plus d'absurdité & de folie; mais c'en est sans doute une très grande d'a-

(*a*) Ce qu'on aurait dû remarquer, c'est que le Quiétisme est dans *Don-Quichotte*. Ce chevalier errant, dit qu'on doit servir *Dulcinée*, sans autre récompense, que celle d'être son chevalier. *Sancho* lui répond: *Con esta*

voir donné à toutes les extravagances de cette espèce le poids qu'elles ont encor quelquefois. (*a*)

Bossuet qui s'était longtems regardé comme le père & le maître de *Fénélon*, devenu jaloux de la réputation & du crédit de son disciple, & voulant toûjours conserver cet ascendant qu'il avait pris sur tous ses confrères, exigea que le nouvel Archevêque de Cambrai condamnât Madame *Guion* avec lui, & souscrivit à ses instructions pastorales. *Fénélon* ne voulut lui sacrifier ni ses sentimens ni son amie. On proposa des tempéramens; on donna des promesses: on se plaignit de part & d'autre, qu'on avait manqué de parole. L'Archevêque de Cambrai, en partant pour son diocèse, fit imprimer à Paris son livre *des Maximes des Saints*; ouvrage dans lequel il crut rectifier tout ce qu'on reprochait à son amie, & développer les idées orthodoxes des pieux contemplatifs, qui s'élèvent au-dessus des sens, & qui tendent à un état de perfection, où les ames ordinaires n'aspirent guères. L'Evêque de Meaux & ses amis se soulevèrent contre le livre. On le dénonça au Roi, comme s'il eût été aussi dangereux qu'il était peu intelligible. Le Roi en parla à *Bossuet*, dont il respectait la réputation & les lumières. Celui-ci, se jettant aux genoux de son Prince, lui demanda pardon de ne l'avoir pas averti plus tôt de la fatale hérésie de Monsieur de Cambrai.

Cet entousiasme ne parut pas sincère aux nombreux amis de *Fénélon*. Les courtisans pensèrent que c'était un tour de courtisan. Il était bien difficile qu'au fonds un homme comme *Bossuet* regardât comme une *hérésie* fatale la chimère pieuse d'aimer DIEU pour lui-même. Il se peut qu'il fût de bonne foi dans sa

manera de amor he oydo yo predicar que se ha de amar a nuestro señor por si solo, sin que nos mueva esperança de gloria o temor de pena: aunque yo le querria amar y servir por lo que puedo ser.

haine pour cette dévotion myſtique, & encor plus dans la haine ſecrette pour *Fénélon*, & que confondant l'une avec l'autre, il portât de bonne foi cette accuſation contre ſon confrère & ſon ancien ami, ſe figurant peut-être que des délations qui deshonoreraient un homme de guerre, honorent un eccléſiaſtique, & que le zèle de la Religion ſanctifie les mauvais procédés.

Le Roi & Madame de *Maintenon* conſultent auſſitôt le père de *la Chaiſe*; le confeſſeur répond, que le livre de l'Archevêque eſt fort bon, que tous les Jéſuites en ſont édifiés, & qu'il n'y a que les Janſéniſtes qui le déſapprouvent. L'Evêque de Meaux n'était pas janſéniſte; mais il s'était nourri de leurs bons écrits. Les Jéſuites ne l'aimaient pas, & n'en étaient pas aimés.

La Cour & la ville furent diviſées; & toute l'attention tournée de ce côté laiſſa reſpirer les Janſéniſtes. *Boſſuet* écrivit contre *Fénélon*. Tous deux envoyèrent leurs ouvrages au Pape *Innocent XII*, & s'en remirent à ſa déciſion. Les circonſtances ne paraiſſaient pas favorables à *Fénélon*: on avait depuis peu condamné violemment à Rome, dans la perſonne de l'Eſpagnol *Molinos*, le Quiétiſme dont on accuſait l'Archevêque de Cambrai. C'était le Cardinal *d'Etrées*, ambaſſadeur de France à Rome, qui avait pourſuivi *Molinos*. Ce Cardinal *d'Etrées*, que nous avons vu dans ſa vieilleſſe plus occupé des agrémens de la ſociété que de théologie, avait perſécuté *Molinos*, pour plaire aux ennemis de ce malheureux prêtre. Il avait même engagé le Roi à ſolliciter à Rome la condamnation, qu'il obtint aiſément. De ſorte que *Louis XIV* ſe trouvait, ſans le ſavoir, l'ennemi le plus redoutable de l'amour pur des myſtiques.

Rien n'eſt plus aiſé, dans ces matières délicates, que de trouver dans un livre qu'on juge, des paſſa-

Digitized by Google

ges reſſemblans à ceux d'un livre déja proſcrit. L'Archevêque de Cambrai avait pour lui les Jéſuites, le Duc de *Beauvilliers*, le Duc de *Chevreuſe*, & le Cardinal de *Bouillon* depuis peu ambaſſadeur de France à Rome. Monſieur de Meaux avait ſon grand nom & l'adhéſion des principaux prélats de France. Il porta au Roi les ſignatures de pluſieurs Evêques & d'un grand nombre de docteurs, qui tous s'élevaient contre le livre *des Maximes des Saints*.

Telle était l'autorité de *Boſſuet*, que le père de *la Chaiſe* n'oſa ſoutenir l'Archevêque de Cambrai auprès du Roi ſon pénitent, & que Madame de *Maintenon* abandonna abſolument ſon ami. Le Roi écrivit au Pape *Innocent XII* qu'on lui avait déféré le livre de l'Archevêque de Cambrai comme un ouvrage pernicieux, qu'il l'avait fait remettre aux mains du Nonce, & qu'il preſſait Sa Sainteté de juger.

On prétendait, & on diſait même publiquement à Rome, & c'eſt un bruit qui a encor des partiſans, que l'Archevêque de Cambrai n'était ainſi perſécuté, que parce qu'il s'était oppoſé à la déclaration du mariage ſecret du Roi & de Madame de *Maintenon*. Les inventeurs d'anecdotes prétendaient, que cette Dame avait engagé le père de *la Chaiſe* à preſſer le Roi de la reconnaître pour Reine; que le jéſuite avait adroitement remis cette commiſſion hazardeuſe à l'Abbé de *Fénélon*, & que ce précepteur des Enfans de France avait préféré l'honneur de la France & de ſes diſciples à ſa fortune; qu'il s'était jetté aux pieds de *Louis XIV* pour prévenir un éclat, dont la bizarrerie lui ferait plus de tort dans la poſtérité, qu'il n'en recueillerait de douceurs pendant ſa vie. (*b*)

(*b*) Ce conte ſe retrouve dans l'hiſtoire de *Louis XIV* imprimée à Avignon. Ceux qui ont approché de ce Monarque & de Madame de *Maintenon*, ſavent à quel point tout cela eſt éloigné de la vérité.

Digitized by Google

Il eſt très vrai, que *Fénélon* ayant continué l'éducation du Duc de Bourgogne depuis ſa nomination à l'archevêché de Cambrai, le Roi dans cet intervalle avait entendu parler confuſément de ſes liaiſons avec Madame *Guion* & avec Madame de *la Maiſon-Fort:* il crut d'ailleurs qu'il inſpirait au Duc de Bourgogne des maximes un peu auſtères, & des principes de gouvernement & de morale qui pouvaient peut-être devenir un jour une cenſure indirecte de cet air de grandeur, de cette avidité de gloire, de ces guerres légérement entrepriſes, de ce goût pour les fêtes & pour les plaiſirs, qui avaient caractériſé ſon règne.

Il voulut avoir une converſation avec le nouvel Archevêque ſur ſes principes de politique. *Fénélon*, plein de ſes idées, laiſſa entrevoir au Roi une partie des maximes, qu'il développa enſuite dans les endroits du *Télémaque* où il traite du gouvernement; maximes plus approchantes de la république de *Platon*, que de la manière dont il faut gouverner les hommes. Le Roi après la converſation dit, qu'il avait entretenu le plus bel eſprit & le plus chimérique de ſon Royaume. Le Duc de Bourgogne fut inſtruit de ces paroles du Roi. Il les redit quelque tems après à Monſieur de *Malezieux*, qui lui enſeignait la géométrie. C'eſt ce que je tiens de Monſieur de *Malezieux*, & ce que le Cardinal de *Fleuri* m'a confirmé.

Depuis cette converſation le Roi crut aiſément, que *Fénélon* était auſſi romaneſque en fait de Religion qu'en politique.

Il eſt très certain que le Roi était perſonnellement piqué contre l'Archevêque de Cambrai. *Godet Deſmarêts* Evêque de Chartres, qui gouvernait Madame de *Maintenon* & St. Cyr avec le deſpotiſme d'un directeur, envenima le cœur du Roi. Ce Monarque fit ſon affaire principale de toute cette diſpute ridicule dans laquelle il n'entendait rien. Il était ſans

Digitized by Google

doute très aisé de la laisser tomber, puisqu'en si peu de tems elle est tombée d'elle-même; mais elle faisait tant de bruit à la Cour qu'il craignit une cabale encor plus qu'une héréfie. Voilà la véritable origine de la persécution excitée contre *Fénélon*.

Le Roi ordonna au Cardinal de *Bouillon* alors son ambassadeur à Rome, par ses lettres du mois d'Auguste (que nous nommons si mal-à-propos *Aoust*) 1697, de poursuivre la condamnation d'un homme qu'on voulait absolument faire passer pour un hérétique. Il écrivit de sa propre main au Pape *Innocent XII*, pour le presser de décider.

La congrégation du St. Office nomma, pour instruire le procès, un dominicain, un jésuite, un bénédictin, deux cordeliers, un feuillant & un augustin. C'est ce qu'on appelle à Rome les consulteurs. Les Cardinaux & les Prélats laissent d'ordinaire à ces moines l'étude de la théologie, pour se livrer à la politique, à l'intrigue ou aux douceurs de l'oisiveté. (*c*)

Les consulteurs examinèrent pendant trente-sept conférences trente-sept propositions, les jugèrent erronées à la pluralité des voix; & le Pape, à la tête d'une congrégation de Cardinaux, les condamna par un bref, qui fut publié & affiché dans Rome le 13 Mars 1699.

L'Evêque de Meaux triompha; mais l'Archevêque de Cambrai tira un plus beau triomphe de sa défaite. Il se soumit sans restriction & sans réserve. Il monta lui-même en chaire à Cambrai, pour condamner son propre livre. Il empêcha ses amis de le défendre. Cet exemple unique de la docilité d'un savant qui pouvait se faire un grand parti par la persécution

(*c*) Le Nonce *Roberti* disait: *bisogna infurinarsi di teologia e fare un fondo di politica.*

Digitized by Google

même, cette candeur ou ce grand art, lui gagnèrent tous les cœurs, & firent presque haïr celui qui avait remporté la victoire. Il vécut toûjours depuis dans son diocèse en digne Archevêque, en homme de lettres. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, lui fit des amis tendres de tous ceux qui le virent. La persécution & son *Télémaque* lui attirèrent la vénération de l'Europe. Les Anglais surtout, qui firent la guerre dans son diocèse, s'empressaient à lui témoigner leur respect. Le Duc de *Marlborough* prenait soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toûjours cher au Duc de Bourgogne qu'il avait élevé; & il aurait eu part au gouvernement, si ce Prince eût vécu.

Dans sa retraite philosophique & honorable, on voyait combien il était difficile de se détacher d'une Cour telle que celle de *Louis XIV*; car il y en a d'autres que plusieurs hommes célèbres ont quittées sans les regretter. Il en parlait toûjours avec un goût & un intérêt, qui perçait au travers de sa résignation. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres furent le fruit de cette retraite. Le Duc d'Orléans, depuis régent du Royaume, le consulta sur des points épineux, qui intéressent tous les hommes, & auxquels peu d'hommes pensent. Il demandait, si l'on peut démontrer l'existence d'un DIEU, si ce DIEU veut un culte, quel est le culte qu'il approuve, si l'on peut l'offenser en choisissant mal? Il fait beaucoup de questions de cette nature, en phi-

(*d*) Ces vers se trouvent dans les poësies de Madame *Guion*: mais le neveu de Mr. l'Archevêque de Cambrai, m'ayant assuré plus d'une fois qu'ils étaient de son oncle, & qu'il les lui avait entendu réciter le jour même qu'il les avait faits, on a dû restituer ces vers à leur véritable auteur. Ils ont été imprimés dans cinquante exemplaires de l'édition du *Télémaque* faite par les soins du Marquis de *Fénélon* en Hollande, & supprimés dans les autres exemplaires.

Je suis obligé de réitérer ici

loſophe qui cherchait à s'inſtruire ; & l'Archevêque répondait en philoſophe & en théologien.

Après avoir été vaincu ſur des diſputes de l'école, il eût été peut-être plus convenable qu'il ne ſe mêlât point des querelles du Janſéniſme ; cependant il y entra. Le Cardinal de *Noailles* avait pris contre lui autrefois le parti du plus fort : l'Archevêque de Cambrai en uſa de même. Il eſpéra qu'il reviendrait à la Cour, & qu'il y ſerait conſulté ; tant l'eſprit humain a de peine à ſe détacher des affaires, quand une fois elles ont ſervi d'aliment à ſon inquiétude. Ses déſirs cependant étaient modérés comme ſes écrits ; & même ſur la fin de ſa vie il mépriſa enfin toutes les diſputes ; ſemblable en cela ſeul à l'Evêque d'Avranches *Huet*, l'un des plus ſavans hommes de l'Europe, qui ſur la fin de ſes jours reconnut la vanité de la plûpart des ſciences, & celle de l'eſprit humain. L'Archevêque de Cambrai (qui le croirait ?) parodia ainſi un air de *Lulli* :

Jeune, j'étais trop ſage,
Et voulais trop ſavoir :
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge,
Sans rien prévoir.

Il fit ces vers en préſence de ſon neveu le Marquis de *Fénélon*, depuis ambaſſadeur à la Haye. C'eſt de lui que je les tiens. (*d*) Je garantis la certitude de ce fait.

(*d*) J'ai en main la lettre de *Ramſay*, élève de Mr. de *Fénélon*, dans laquelle il me dit : S'il était né en Angleterre, il aurait développé ſon génie & donné l'eſſor à ſes principes qu'on n'a jamais bien connus.

L'auteur du *Dictionnaire hiſtorique, littéraire & critique à Avignon* 1759. dit à l'article *Fénélon*, qu'il était artificieux, ſouple, flatteur & diſſimulé. Il ſe fonde pour flétrir ainſi ſa mémoire, ſur un libelle de l'Abbé *Phelippeaux* ennemi de ce grand-homme. Enſuite il aſſure que l'Archevêque de

Il ſerait peu important par lui-même, s'il ne prouvait à quel point nous voyons ſouvent avec des regards différens, dans la triſte tranquillité de la vieilleſſe, ce qui nous a paru ſi grand & ſi intéreſſant dans l'âge où l'eſprit plus actif eſt le jouet de ſes déſirs & de ſes illuſions.

Ces diſputes longtems l'objet de l'attention de la France, ainſi que beaucoup d'autres nées de l'oiſiveté, ſe ſont évanouies. On s'étonne aujourd'hui qu'elles ayent produit tant d'animoſités. L'eſprit philoſophe qui gagne de jour en jour, ſemble aſſurer la tranquillité publique, & les fanatiques mêmes qui s'élèvent contre les philoſophes, leur doivent la paix dont ils jouiſſent & qu'ils cherchent à perdre.

L'affaire du Quiétiſme ſi malheureuſement importante ſous *Louis XIV*, aujourd'hui ſi mépriſée & ſi oubliée, perdit à la Cour le Cardinal de *Bouillon*. Il était neveu de ce célèbre *Turenne* à qui le Roi avait dû ſon ſalut dans la guerre civile, & depuis l'agrandiſſement de ſon Royaume.

Uni par l'amitié avec l'Archevêque de Cambrai, & chargé des ordres du Roi contre lui, il chercha à concilier ces deux devoirs. Il eſt conſtant par ſes lettres qu'il ne trahit jamais ſon miniſtère en étant fidèle à ſon ami. Il preſſait le jugement du Pape ſelon les ordres de la Cour; mais en même tems il tâchait d'amener les deux partis à une conciliation.

Un prêtre Italien nommé *Giori*, qui était auprès de lui l'eſpion de la faction contraire, s'introduiſit dans

Cambrai était *un pauvre théologien*, parce qu'il n'était pas janſéniſte. Nous ſommes inondés depuis peu de dictionnaires qui ſont des libelles diffamatoires. Jamais la littérature n'a été ſi deshonorée, ni la vérité ſi attaquée. Le même auteur nie que Mr. *Ramſay* m'ait écrit la lettre dont je parle, & il le nie avec une groſſiéreté inſultante, quoiqu'il ait tiré une grande partie de ſes articles du *Siécle de*

ſa confiance, & le calomnia dans ſes lettres ; & pouſſant la perfidie juſqu'au bout, il eut la baſſeſſe de lui demander un ſecours de mille écus, & après l'avoir obtenu il ne le revit jamais.

Ce furent les lettres de ce miſérable qui perdirent le Cardinal de *Bouillon* à la Cour. Le Roi l'accabla de reproches comme s'il avait trahi l'Etat. Il parait pourtant par toutes ſes dépêches qu'il s'était conduit avec autant de ſageſſe que de dignité.

Il obéiſſait aux ordres du Roi en demandant la condamnation de quelques maximes pieuſement ridicules des myſtiques, qui ſont les alchimiſtes de la Religion. Mais il était fidèle à l'amitié en éludant les coups que l'on voulait porter à la perſonne de *Fénélon*. Suppoſé qu'il importât à l'Egliſe qu'on n'aimât pas DIEU pour lui-même, il n'importait pas que l'Archevêque de Cambrai fût flétri. Mais le Roi malheureuſement voulut que *Fénélon* fût condamné, ſoit aigreur contre lui, ce qui ſemblait au-deſſous d'un grand Roi, ſoit aſſervîſſement au parti contraire, ce qui ſemble encor plus au-deſſous de la dignité du Trône. Quoi qu'il en ſoit, il écrivit au Cardinal de *Bouillon* le 16 Mars 1699 une lettre de reproches très mortifiante. Il déclare dans cette lettre qu'il veut la condamnation de l'Archevêque de Cambrai ; elle eſt d'un homme piqué. Le *Télémaque* faiſait alors un grand bruit dans toute l'Europe : & *les Maximes des Saints* que le Roi n'avait point lues étaient punies des maximes répandues dans le *Télémaque* qu'il avait lues.

On rappella auſſi-tôt le Cardinal de *Bouillon*. Il partit ; mais ayant appris à quelques milles de Rome que le

Louis XIV. Les plagiaires janſéniſtes ne ſont pas polis : moi qui ne ſuis ni quiétiſte, ni janſéniſte, ni moliniſte, je n'ai autre choſe à lui répondre, ſinon que j'ai la lettre.

Voici les propres paroles, *were he born in a free country he would have diſplay'd his whole genius and give a full carrier to his own principles never known.*

Digitized by Google

Cardinal doyen était mort, il fut obligé de revenir sur ses pas pour prendre possession de cette dignité qui lui appartenait de droit, étant, quoique jeune encor, le plus ancien des Cardinaux.

La place de doyen du sacré Collège donne à Rome de très grandes prérogatives; & selon la manière de penser de ce tems-là, c'était une chose agréable pour la France qu'elle fût occupée par un Français.

Ce n'était point d'ailleurs manquer au Roi que de se mettre en possession de son bien, & de partir ensuite. Cependant, cette démarche aigrit le Roi sans retour. Le Cardinal en arrivant en France fut exilé, & cet exil dura dix années entières.

Enfin, lassé d'une si longue disgrace, il prit le parti de sortir de France pour jamais en 1710, dans le tems que *Louis XIV* semblait accablé par les alliés, & que le Royaume était menacé de tous côtés.

Le Prince *Eugène*, & le Prince d'*Auvergne* ses parens, le reçurent sur les frontières de Flandres où ils étaient victorieux. Il envoya au Roi la croix de l'ordre du *St. Esprit*, & la démission de sa charge de grand-Aumônier de France, en lui écrivant ces propres paroles: „ Je reprends la liberté que me donnaient ma „ naissance de Prince étranger fils d'un Souverain ne „ dépendant que de DIEU, & ma dignité de Cardinal „ de la sainte Eglise Romaine & de doyen du sacré „ Collège .... Je tâcherai de travailler le reste de mes „ jours à servir DIEU & l'Eglise dans la première place „ après la suprême, &c.

Sa prétention de Prince indépendant lui paraissait fondée non-seulement sur l'axiome de plusieurs jurisconsultes, qui assurent que, *qui renonce à tout n'est plus tenu à rien*; & que tout homme est libre de choisir

Digitized by Google

ſon ſéjour ; mais ſur ce qu'en effet le Cardinal était né à Sédan dans le tems que ſon père était encor Souverain de Sédan, il regardait ſa qualité de Prince indépendant comme un caractère ineffaçable. Et quant au titre de Cardinal doyen, qu'il appelle la première place après la ſuprême, il ſe juſtifiait par l'exemple de tous ſes prédéceſſeurs, qui ont paſſé inconteſtablement avant les Rois à toutes les cérémonies de Rome.

La Cour de France & le Parlement de Paris avaient des maximes entiérement différentes. Le Procureur-Général *d'Agueſſeau*, depuis Chancelier, l'accuſa devant les Chambres aſſemblées, qui rendirent contre lui un décret de priſe de corps, & confiſquèrent tous ſes biens. Il vécut à Rome honoré quoique pauvre, & mourut victime du Quiétiſme qu'il mépriſait, & de l'amitié qu'il avait noblement conciliée avec ſon devoir.

Il ne faut pas omettre que lorſqu'il ſe retira des Pays-Bas à Rome, on ſembla craindre à la Cour qu'il ne devînt Pape. J'ai entre les mains la lettre du Roi au Cardinal de *la Trimouille* du 26 Mai 1710, dans laquelle il manifeſte cette crainte. „ On peut tout préſumer, dit-il, „ d'un ſujet prévenu de l'opinion qu'il ne dépend que de lui ſeul. Il ſuffira que la place dont „ le Cardinal de *Bouillon* eſt préſentement ébloui lui „ paraiſſe inférieure à ſa naiſſance & à ſes talens : il ſe „ croira toute voie permiſe pour parvenir à la première „ place de l'Egliſe, lorſqu'il en aura contemplé la „ ſplendeur de plus près.

Ainſi en décrétant le Cardinal de *Bouillon*, & en donnant ordre qu'on le *mît dans les priſons de la conciergerie ſi on pouvait ſe ſaiſir de lui*, on craignit qu'il ne montât ſur un trône qui eſt regardé comme le premier de la terre par tous ceux de la Religion Catholique, & qu'alors en s'uniſſant avec les ennemis de *Louis XIV*, il ne ſe vengéât encor plus que le Prince

Digitized by Google

Eugène; les armes de l'Eglise ne pouvant rien par elles-mêmes, mais pouvant alors beaucoup par celles d'Autriche.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÉME.

Disputes sur les cérémonies chinoises. Comment ces querelles contribuèrent à faire proscrire le Christianisme à la Chine.

CE n'était pas assez pour l'inquiétude de notre esprit, que nous disputassions au bout de dix-sept cent ans sur des points de notre Religion; il falut encor que celle des Chinois entrât dans nos querelles. Cette dispute ne produisit pas de grands mouvemens; mais elle caractérisa, plus qu'aucune autre, cet esprit actif, contentieux & querelleur qui régne dans nos climats.

Le jésuite *Matthieu Ricci*, sur la fin du dix-septiéme siécle, avait été un des premiers missionnaires de la Chine. Les Chinois étaient & sont encor, en philosophie & en littérature, à-peu-près ce que nous étions il y a deux cent ans. Le respect pour leurs anciens maîtres leur prescrit des bornes qu'ils n'osent passer. Le progrès dans les sciences est l'ouvrage du tems & de la hardiesse de l'esprit. Mais la morale & la police étant plus aisées à comprendre que les sciences, & s'étant perfectionnée chez eux quand les autres arts ne l'étaient pas encor, il est arrivé que les Chinois, demeurés depuis plus de deux mille ans à tous les termes où ils étaient parvenus, sont restés médiocres dans les sciences, & le premier peuple de la terre dans la morale & dans la police, comme le plus ancien.

Digitized by Google

Après *Ricci*, beaucoup d'autres Jéſuites pénétrèrent dans ce vaſte Empire ; & à la faveur des ſciences de l'Europe, ils parvinrent à jetter ſecrettement quelques ſemences de la Religion Chrêtienne, parmi les enfans du peuple, qu'ils inſtruiſirent comme ils purent. Des Dominicains, qui partageaient la miſſion, accuſèrent les Jéſuites de permettre l'idolâtrie en prêchant le Chriſtianiſme. La queſtion était délicate, ainſi que la conduite qu'il falait tenir à la Chine.

Les loix & la tranquillité de ce grand Empire ſont fondées ſur le droit le plus naturel enſemble & le plus ſacré, le reſpect des enfans pour les pères. A ce reſpect ils joignent celui qu'ils doivent à leurs premiers maîtres de morale, & ſurtout à *Confutzée*, nommé par nous *Confucius*, ancien ſage, qui près de ſix cent ans avant la fondation du Chriſtianiſme, leur enſeigna la vertu.

Les familles s'aſſemblent en particulier à certains jours, pour honorer leurs ancêtres ; les lettrés en public, pour honorer *Confutzée*. On ſe proſterne, ſuivant leur manière de ſaluer les ſupérieurs, ce qui dans toute l'Aſie s'appellait autrefois *adorer*. On brûle des bougies & des paſtilles. Des Colao, que les Eſpagnols ont nommé Mandarins, égorgent deux fois l'an, autour de la ſalle où l'on vénère *Confutzée*, des animaux dont on fait enſuite des repas. Ces cérémonies ſont-elles idolatriques ? ſont-elles purement civiles ? reconnait-on ſes pères & *Confutzée* pour des Dieux ? ſont-ils même invoqués ſeulement comme nos ſaints ? eſt-ce enfin un uſage politique, dont quelques Chinois ſuperſtitieux abuſent ? C'eſt ce que des étrangers ne pouvaient que difficilement démêler à la Chine, & ce qu'on ne pouvait décider en Europe.

Les Dominicains déférèrent les uſages de la Chine à l'Inquiſition de Rome en 1645. Le St. Office, ſur leur

exposé, défendit ces cérémonies chinoises, jusqu'à ce que le Pape en décidât.

Les Jésuites soutinrent la cause des Chinois & de leurs pratiques, qu'il semblait qu'on ne pouvait proscrire, sans fermer toute entrée à la Religion Chrétienne, dans un Empire si jaloux de ses usages. Ils représentèrent leurs raisons. L'Inquisition en 1656 permit aux lettrés de révérer *Confutzée*, & aux enfans Chinois d'honorer leurs pères, *en protestant contre la superstition, s'il y en avait.*

L'affaire étant indécise, & les missionnaires toûjours divisés, le procès fut sollicité à Rome de tems en tems; & cependant les jésuites qui étaient à Pékin, se rendirent si agréables à l'Empereur *Cam-hi* en qualité de mathématiciens, que ce Prince, célèbre par sa bonté & par ses vertus, leur permit enfin d'être missionnaires & d'enseigner publiquement le Christianisme. Il n'est pas inutile d'observer, que cet Empereur si despotique & petit-fils du conquérant de la Chine, était cependant soumis par l'usage aux loix de l'Empire, qu'il ne put de sa seule autorité permettre le Christianisme, qu'il falut s'adresser à un tribunal, & qu'il minuta lui-même deux requêtes au nom des Jésuites. Enfin en 1692 le Christianisme fut permis à la Chine, par les soins infatigables & par l'habileté des seuls Jésuites.

Il y a dans Paris une maison établie pour les missions étrangères. Quelques prêtres de cette maison étaient alors à la Chine. Le Pape, qui envoye des vicaires apostoliques dans tous les pays qu'on appelle *les parties des infidèles*, choisit un prêtre de cette maison de Paris, nommé *Maigrot*, pour aller préfider en qualité de Vicaire à la mission de la Chine, & lui donna l'évêché de Conon, petite province Chinoise dans le Fokien. Ce Français, Evêque à la Chine, déclara non-seulement les rites observés pour les morts, superstitieux & idolâtres, mais il déclara les lettrés athées. C'était

C'était le sentiment de tous les rigoristes de France. Ces mêmes hommes qui se sont tant récriés contre *Bayle*, qui l'ont tant blâmé d'avoir dit qu'une société d'athées pouvait subsister, qui ont tant écrit qu'un tel établissement est impossible, soutenaient froidement que cet établissement florissait à la Chine dans le plus sage des gouvernemens. Les Jésuites eurent plus alors à combattre les missionnaires leurs confrères, que les Mandarins & le peuple. Ils représentèrent à Rome, qu'il paraissait assez incompatible que les Chinois fussent à la fois athées & idolâtres. On reprochait aux lettrés de n'admettre que la matière; en ce cas il était difficile qu'ils invoquassent les ames de leurs pères & celle de *Confutzée*. Un de ces reproches semble détruire l'autre, à moins qu'on ne prétende qu'à la Chine on admet le contradictoire, comme il arrive souvent parmi nous. Mais il falait être bien au fait de leur langue & de leurs mœurs, pour démêler ce contradictoire. Le procès de l'Empire de la Chine dura longtems en Cour de Rome. Cependant on attaqua les Jésuites de tous côtés.

Un de leurs savans missionnaires, le père *le Comte*, avait écrit dans ses mémoires de la Chine, „ que ce „ peuple a conservé pendant deux mille ans la con„ naissance du vrai DIEU; qu'il a sacrifié au Créateur „ dans le plus ancien temple de l'univers; que la „ Chine a pratiqué les plus pures leçons de la morale, „ tandis que l'Europe était dans l'erreur & dans la cor„ ruption.

Nous avons vu que cette nation remonte, par une histoire autentique, & par une suite de trente-six éclipses de soleil calculées, jusqu'au-delà du tems où nous plaçons d'ordinaire le déluge universel. Jamais les lettrés n'ont eu d'autre Religion que l'adoration d'un Etre suprême. Leur culte fut la justice. Ils ne purent connaître les loix successives que DIEU donna à *Abraham*, à *Moïse*, & enfin la loi perfectionnée du Messie,

Digitized by Google

inconnue si longtems aux peuples de l'Occident & du Nord. Il est constant que les Gaules, la Germanie, l'Angleterre, tout le Septentrion, étaient plongés dans l'idolâtrie la plus barbare, quand les tribunaux du vaste Empire de la Chine cultivaient les mœurs & les loix, en reconnaissant un seul DIEU, dont le culte simple n'avait jamais changé parmi eux. Ces vérités évidentes devaient justifier les expressions du jésuite *le Comte*. Cependant, comme on pouvait trouver dans ces propositions quelque idée qui choque un peu les idées reçues, on les attaqua en Sorbonne.

L'Abbé *Boileau*, frère de *Despréaux*, non moins critique que son frère, & plus ennemi des Jésuites, dénonça en 1700 cet éloge des Chinois comme un blasphème. L'Abbé *Boileau* était un esprit vif & singulier, qui écrivait comiquement des choses sérieuses & hardies. Il est l'auteur du livre des *Flagellans*, & de quelques ouvrages de cette espèce. Il disait qu'il les écrivait en latin, de peur que les Evêques ne le censuraissent; & *Despréaux* son frère disait de lui, *S'il n'avait été docteur de Sorbonne, il aurait été docteur de la comédie Italienne.* Il déclama violemment contre les Jésuites & les Chinois, & commença par dire, que *l'éloge de ces peuples avait ébranlé son cerveau chrétien.* Les autres cerveaux de l'assemblée furent ébranlés aussi. Il y eut quelques débats. Un docteur nommé *le Sage* opina, qu'on envoyât sur les lieux douze de ses confrères des plus robustes, s'instruire à fond de la cause. La scène fut violente; mais enfin la Sorbonne déclara les louanges des Chinois, fausses, scandaleuses, téméraires, impies & hérétiques.

Cette querelle, qui fut vive, envenima celle des cérémonies; & enfin le Pape *Clément XI* envoya l'année d'après un Légat à la Chine. Il choisit *Thomas Maillard de Tournon*, patriarche titulaire d'Antioche. Le patriarche ne put arriver qu'en 1705. La Cour de Pékin avait ignoré jusques-là, qu'on la jugeait à Rome

Digitized by Google

& à Paris. L'Empereur *Cam-hi* reçut d'abord le patriarche *de Tournon* avec beaucoup de bonté. Mais on peut juger quelle fut sa surprise, quand les interprètes de ce légat lui apprirent que les chrétiens, qui prêchaient leur Religion dans son Empire, ne s'accordaient point entr'eux, & que ce légat venait pour terminer une querelle dont la Cour de Pékin n'avait jamais entendu parler. Le légat lui fit entendre que tous les missionnaires, excepté les Jésuites, condamnaient les anciens usages de l'Empire; & qu'on soupçonnait même sa Majesté Chinoise & les lettrés d'être des athées, qui n'admettaient que le ciel matériel. Il ajouta qu'il y avait un savant Evêque de Conon, qui expliquerait tout cela, si sa Majesté daignait l'entendre. La surprise du Monarque redoubla, en apprenant qu'il y avait des Evêques dans son Empire. Mais celle du lecteur ne doit pas être moindre, en voyant que ce Prince indulgent poussa la bonté jusqu'à permettre à l'Evêque de Conon de venir lui parler contre la Religion, contre les usages de son pays, & contre lui-même. L'Evêque de Conon fut admis à son audience. Il savait très peu de chinois. L'Empereur lui demanda d'abord l'explication de quatre caractères peints en or au-dessus de son trône. *Maigrot* n'en put lire que deux: mais il soutint que les mots *king-tien*, que l'Empereur avait écrits lui-même sur des tablettes, ne signifiaient pas *Adorez le Seigneur du Ciel*. L'Empereur eut la patience de lui expliquer, que c'était précisément le sens de ces mots. Il daigna entrer dans un long examen. Il justifia les honneurs qu'on rendait aux morts. L'Evêque fut inflexible. On peut croire, que les Jésuites avaient plus de crédit à la Cour que lui. L'Empereur, qui par les loix pouvait le faire punir de mort, se contenta de le bannir. Il ordonna, que tous les Européans, qui voudraient rester dans le sein de l'Empire, viendraient désormais prendre de lui des lettres-patentes, & subir un examen.

Pour le légat *de Tournon*, il eut ordre de sortir de

la capitale. Dès qu'il fut à Nanquin, il y donna un mandement, qui condamnait abſolument les rits de la Chine à l'égard des morts, & qui défendait qu'on ſe ſervit du mot dont s'était ſervi l'Empereur, pour ſignifier *le Dieu du Ciel.*

Alors le légat fut relégué à Macao, dont les Chinois ſont toûjours les maîtres, quoiqu'ils permettent aux Portugais d'y avoir un gouverneur. Tandis que le légat était confiné à Macao, le Pape lui envoyait la barrette; mais elle ne lui ſervit qu'à le faire mourir Cardinal. Il finit ſa vie en 1710. Les ennemis des Jéſuites leur imputèrent ſa mort. Ils pouvaient ſe contenter de leur imputer ſon exil.

Ces diviſions, parmi les étrangers qui venaient inſtruire l'Empire, décréditèrent la Religion qu'ils annonçaient. Elle fut encor plus décriée, lorſque la Cour, ayant apporté plus d'attention à connaître les Européans, ſut que non-ſeulement les miſſionnaires étaient ainſi diviſés, mais que parmi les négocians qui abordaient à Canton, il y avait pluſieurs ſectes ennemies jurées l'une de l'autre.

L'Empereur *Cam-hi* mourut en 1724. C'était un Prince amateur de tous les arts de l'Europe. On lui avait envoyé des jéſuites très éclairés, qui par leurs ſervices méritèrent ſon affection, & qui obtinrent de lui, comme on l'a déja dit, la permiſſion d'exercer & d'enſeigner publiquement le Chriſtianiſme.

Son quatriéme fils *Yontching*, nommé par lui à l'Empire au préjudice de ſes aînés, prit poſſeſſion du trône ſans que ces aînés murmuraſſent. La piété filiale, qui eſt la baſe de cet Empire, fait que dans toutes les conditions c'eſt un crime & un opprobre de ſe plaindre des dernières volontés d'un père.

Digitized by Google

Le nouvel Empereur *Yontching* surpassa son père dans l'amour des loix & du bien public. Aucun Empereur n'encouragea plus l'agriculture. Il porta son attention sur ce premier des arts nécessaires, jusqu'à élever au grade de Mandarin du huitiéme ordre, dans chaque province, celui des laboureurs qui serait jugé, par les Magistrats de son canton, le plus diligent, le plus industrieux & le plus honnête homme; non que ce laboureur dût abandonner un métier où il avait réussi, pour exercer les fonctions de la judicature qu'il n'aurait pas connues; il restait laboureur avec le titre de Mandarin; il avait le droit de s'asseoir chez le Vice-Roi de la province, & de manger avec lui. Son nom était écrit en lettres d'or dans une salle publique. On dit que ce réglement si éloigné de nos mœurs, & qui peut-être les condamne, subsiste encore.

Ce Prince ordonna que dans toute l'étendue de l'Empire on n'exécutât personne à mort avant que le procès criminel lui eût été envoyé, & même présenté trois fois. Deux raisons qui motivent cet édit sont aussi respectables que l'édit même. L'une est le cas qu'on doit faire de la vie de l'homme, l'autre la tendresse qu'un Roi doit à son peuple.

Il fit établir de grands magasins de riz dans chaque province avec une œconomie qui ne pouvait être à charge au peuple, & qui prévenait pour jamais les disettes. Toutes les provinces faisaient éclater leur joie par de nouveaux spectacles, & leur reconnaissance en lui érigeant des arcs de triomphe. Il exhorta par un édit à cesser ces spectacles qui ruinaient l'œconomie qu'il avait recommandée, & défendit qu'on lui élevât des monumens. *Quand j'ai accordé des graces*, dit-il dans son rescript aux Mandarins, *ce n'est pas pour avoir une vaine réputation; je veux que le peuple soit heureux, je veux qu'il soit meilleur, qu'il remplisse tous ses devoirs: voilà les seuls monumens que j'accepte.*

Tel était cet Empereur, & malheureusement ce fut lui qui proscrivit la Religion Chrétienne. Les Jésuites avaient déja plusieurs églises publiques, & même quelques Princes du Sang Impérial avaient reçu le baptême : on commençait à craindre des innovations funestes dans l'Empire. Les malheurs arrivés au Japon faisaient plus d'impression sur les esprits, que la pureté du Christianisme trop généralement méconnu n'en pouvait faire. On fut que précisément en ce temps-là les disputes qui aigrissaient les missionnaires de différens ordres les uns contre les autres avaient produit l'extirpation de la Religion Chrétienne dans le Tunquin ; & ces mêmes disputes qui éclataient encor plus à la Chine, indisposèrent tous les tribunaux contre ceux qui venant prêcher leur loi n'étaient pas d'accord entr'eux sur cette loi même. Enfin on apprit qu'à Canton il y avait des Hollandais, des Suédois, des Danois, des Anglais, qui quoique chrétiens ne passaient pas pour être de la Religion des chrétiens de Macao.

Toutes ces réflexions réunies déterminèrent enfin le suprême tribunal des rites à défendre l'exercice du Christianisme. L'arrêt fut porté le 10 Janvier 1724, mais sans aucune flétrissure, sans décerner de peines rigoureuses, sans le moindre mot offensant contre les missionnaires ; l'arrêt même invitait l'Empereur à conserver à Pékin ceux qui pouraient être utiles dans les mathématiques. L'Empereur confirma l'arrêt, & ordonna par son édit qu'on renvoyât les missionnaires à Macao, accompagnés d'un Mandarin, pour avoir soin d'eux dans le chemin, & pour les garantir de toute insulte. Ce sont les propres mots de l'édit.

Il en garda quelques-uns auprès de lui, entr'autres le jésuite nommé *Parennin*, dont j'ai déja fait l'éloge, homme célèbre par ses connaissances & par la sagesse de son caractère, qui parlait très bien le

chinois & le tartare. Il était nécessaire, non-seulement comme interprète, mais comme bon mathématicien. C'est lui qui est principalement connu parmi nous, par les réponses sages & instructives sur les sciences de la Chine, aux difficultés savantes d'un de nos meilleurs philosophes. Ce religieux avait eu la faveur de l'Empereur *Cam-hi*, & conservait encor celle d'*Yontching*. Si quelqu'un avait pu sauver la Religion Chrétienne, c'était lui. Il obtint avec deux autres jésuites audience du Prince frère de l'Empereur, chargé d'examiner l'arrêt & d'en faire le rapport. *Parennin* rapporte avec candeur ce qui leur fut répondu. Le Prince qui les protégeait leur dit: *Vos affaires m'embarrassent, j'ai lu les accusations portées contre vous: Vos querelles continuelles avec les autres Européens sur les rites de la Chine vous ont mal instruit: Que diriez-vous si nous transportant dans l'Europe nous y voulions la même conduite que vous tenez ici? en bonne foi le souffririez-vous?* Il était difficile de répliquer à ce discours. Cependant ils obtinrent que ce Prince parlât à l'Empereur en leur faveur; & lorsqu'ils furent admis aux pieds du trône, l'Empereur leur déclara qu'il renvoyait enfin tous ceux qui se disaient missionnaires.

Nous avons déja rapporté ces paroles, *Si vous avez su tromper mon père, n'espérez pas me tromper de même.* (*a*)

Malgré les ordres sages de l'Empereur, quelques Jésuites revinrent depuis secrettement dans les provinces sous le successeur du célèbre *Yontching*; ils furent condamnés à la mort, pour avoir violé manifestement les loix de l'Empire. C'est ainsi que nous faisons exécuter en France les prédicans huguenots qui viennent faire des attroupemens malgré les ordres du Roi. Cette fureur des prosélytes, est une ma.

(*a*) Voyez l'*Essai sur les mœurs.*

ladie particulière à nos climats, ainſi qu'on l'a déja remarqué ; elle a toûjours été inconnue dans la haute Aſie. Jamais ces peuples n'ont envoyé de miſſionnaires en Europe, & nos nations ſont les ſeules qui ayent voulu porter leurs opinions comme leur commerce aux deux extrémités du globe.

Les Jéſuites mêmes attirèrent la mort à pluſieurs Chinois, & ſurtout à deux Princes du Sang qui les favoriſaient. N'étaient-ils pas bien malheureux de venir du bout du monde mettre le trouble dans la famille Impériale, & faire périr deux Princes par le dernier ſupplice ? Ils crurent rendre leur miſſion reſpectable en Europe, en prétendant que DIEU ſe déclarait pour eux, & qu'il avait fait paraître quatre croix dans les nuées ſur l'horizon de la Chine. Ils firent graver les figures de ces croix dans leurs *Lettres édifiantes & curieuſes* ; mais ſi DIEU avait voulu que la Chine fût chrêtienne, ſe ſerait-il contenté de mettre des croix dans l'air, ne les aurait-il pas miſes dans le cœur des Chinois ?

Digitized by Google

PRÉCIS DU SIÉCLE DE LOUIS XV.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau de l'Europe, après la mort de LOUIS XIV.

NOus avons donné avec quelque étendue une idée du siécle de *Louis XIV*, siécle des grands hommes, des beaux arts & de la politesse : il fut marqué, il est vrai, comme tous les autres par des calamités publiques & particulières, inséparables de la nature humaine ; mais tout ce qui peut consoler les hommes dans la misère de leur condition faible & périssable, semble avoir été prodigué dans ce siécle. Il faut voir maintenant ce qui suivit ce règne, orageux dans son commencement, brillant du plus grand éclat pendant cinquante années, mêlé ensuite de grandes adversités & de quelque bonheur, & finissant dans une tristesse assez sombre, après avoir commencé dans des factions turbulentes.

Louis XV était un enfant orphelin. Il eût été trop long, trop difficile, & trop dangereux d'assembler les Etats-Généraux pour régler les prétentions à la

Digitized by Google

régence. Le Parlement de Paris l'avait déja donnée à deux Reines ; il la donna au Duc d'Orléans. Il avait cassé le testament de *Louis XIII* : il cassa celui de *Louis XIV*. *Philippe* Duc d'Orléans, petit-fils de France, fut déclaré maître absolu par ce même Parlement qu'il envoya bientôt après en exil. (*a*)

Pour mieux sentir par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées, il faut remarquer que l'Empire Ottoman, qui avait pu attaquer l'Empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre contre les Chrétiens. Les Turcs s'emparèrent aisément en 1715 du Péloponèse, que le célèbre *Morisini*, surnommé *le Péloponésiaque*, avait pris sur eux vers la fin du dix-septiéme siécle, & qui était resté aux Vénitiens par la paix de Carlovitz. L'Empereur garant de cette paix fut

(*a*) Après tous les absurdes mensonges qu'on a été forcé de relever dans les prétendus mémoires de Mad. de *Maintenon*, & dans les notes de *la Beaumelle* insérées dans son édition du *Siécle de Louis XIV*, à Francfort, le lecteur ne sera point surpris que cet auteur ait osé avancer que la grande salle était remplie d'officiers armés sous leurs habits. Cela n'est pas vrai ; j'y étais ; il y avait beaucoup plus de gens de robe & de simples citoyens que d'officiers. Nulle apparence d'aucun parti, encor moins de tumulte. Il eût été de la plus grande folie d'introduire des gens apostés avec des pistolets, & de révolter les esprits qui étaient tous disposés en faveur du Duc d'Orléans. Il n'y avait autour du palais où l'on rend la justice qu'un détachement des Gardes Françaises & Suisses. Cette fable que la grande salle était pleine d'officiers armés sous leurs habits, est tirée des mémoires de la régence & de la vie de *Philippe* Duc d'Orléans, ouvrages de ténébres imprimés en Hollande & remplis de fausletés.

L'auteur des mémoires de *Maintenon* avance que *le Président Lubert*, *le premier Président des Maisons*, & *plusieurs membres de l'assemblée étaient prêts de se déclarer contre le Duc d'Orléans*.

Il y avait en effet un Président de *Lubert*, mais qui n'était que Président aux en-

obligé de se déclarer contre les Turcs. Le Prince *Eugène* qui les avait déja battus autrefois à Zenta, passa le Danube, & livra bataille, près de Peterwaradin, au Grand-Visir *Ali*, favori du Sultan *Achmet III*, & remporta la victoire la plus signalée.

Quoique les détails n'entrent point dans un plan général, on ne peut s'empêcher de rapporter ici l'action d'un Français célèbre par ses avantures singulières. Un Comte de *Bonneval*, qui avait quitté le service de France sur quelques mécontentemens du Ministère, Major-Général alors sous le Prince *Eugène*, se trouva dans cette bataille entouré d'un corps nombreux de janissaires; il n'avait auprès de lui que deux cent soldats de son régiment; il résista une heure entière; & ayant été abattu d'un coup de lan-

quêtes & qui ne se mêlait de rien. Il n'y a jamais eu de premier Président de *Maisons*. C'était alors *Claude de Mesmes* du nom d'*Avaux* qui avait cette place. Mr. de *Maisons*, beau-frère du Maréchal de *Villars*, était Président à mortier, & très attaché au Duc d'Orléans. C'était chez lui que le Marquis de *Canillac* avait arrangé le plan de la régence avec quelques autres confidens du Prince. Il avait parole d'être Garde des Sceaux, & mourut quelque tems après. Ce sont des faits publics dont j'ai été témoin, & qui se trouvent dans les mémoires manuscrits du Maréchal de *Villars*.

Le compilateur des mémoires de *Maintenon* ajoute à cette occasion que dans le traité de Rastadt fait par le Maréchal de *Villars* & le Prince Eugène, *il y a des articles secrets qui excluent le Duc d'Orléans du trône*. Cela est faux & absurde. Il n'y eut aucun article secret dans le traité de Rastadt. C'était un traité de paix authentique. On n'insère des articles secrets qu'entre des confédérés qui veulent cacher leurs conventions au public. Exclure le Duc d'Orléans en cas de malheur, c'eût été donner la France à *Philippe V* Roi d'Espagne, compétiteur de l'Empereur *Charles VI* avec lequel on traitait; c'eût été détruire l'édifice de la paix d'Utrecht, auquel on donnait la dernière main, outrager l'Empereur, renverser l'équilibre de l'Europe. On n'a jamais rien écrit de plus absurde.

Digitized by Google

ce, dix soldats qui lui restaient le portèrent à l'armée victorieuse. Ce même homme proscrit en France, vint ensuite se marier publiquement à Paris; & quelques années après il alla prendre le turban à Constantinople, où il est mort Bacha.

Le Grand-Visir *Ali* fut blessé à mort dans la bataille. Les mœurs turques n'étaient pas encor adoucies; ce Visir avant d'expirer fit massacrer un Général de l'Empereur qui était son prisonnier. (*b*)

L'année d'après le Prince *Eugène* assiégea Belgrade, dans laquelle il y avait près de quinze mille hommes de garnison; il se vit lui-même assiégé par une armée innombrable de Turcs, qui avançaient contre son camp, & qui l'environnèrent de tranchées; il était précisément dans la situation où se trouva *César* en assiégeant Alexie; il s'en tira comme lui; il battit les ennemis, & prit la ville; toute son armée devait périr, mais la discipline militaire triompha de la force & du nombre.

Ce Prince mit le comble à sa gloire par la paix de Passarovitz, qui donna Belgrade & Témisvar à l'Empereur; mais les Vénitiens, pour qui on avait fait la guerre, furent abandonnés, & perdirent la Grèce sans retour.

La face des affaires ne changeait pas moins entre les Princes chrétiens. L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avait tant redoutée & qui avait allarmé tant d'Etats, fut rompue dès que *Louis XIV* eut les yeux fermés. Le Duc d'Orléans régent de France, quoiqu'irréprochable sur les soins de la conservation de son pupille, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec

(*b*) Il s'appellait *Bredner*.

Digitized by Google

l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France; & rompit ouvertement avec la branche de *Bourbon* qui régnait à Madrid : & *Philippe V* qui avait renoncé à la Couronne de France par la paix, excita, ou plutôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un pays où il ne pouvait régner. Ainsi, après la mort de *Louis XIV*, toutes les vues, toutes les négociations, toute la politique changèrent dans sa famille & chez tous les Princes.

Le Cardinal *Albéroni*, premier Ministre d'Espagne, se mit en tête de bouleverser l'Europe, & fut sur le point d'en venir à bout. Il avait en peu d'années rétabli les finances & les forces de la Monarchie Espagnole; il forma le projet d'y réunir la Sardaigne, qui était alors à l'Empereur, & la Sicile, dont les Ducs de Savoie étaient en possession depuis la paix d'Utrecht. Il allait changer la constitution de l'Angleterre, pour l'empêcher de s'opposer à ses desseins; & dans la même vue il était prêt d'exciter en France une guerre civile. Il négociait à la fois avec la Porte Ottomane, avec le Czar *Pierre le grand*, & avec *Charles XII*. Il était prêt d'engager les Turcs à renouveller la guerre contre l'Empereur : & *Charles XII* réuni avec le Czar devait mener lui-même le Prétendant en Angleterre, & le rétablir sur le trône de ses pères.

Ce Cardinal en même tems soulevait la Bretagne en France, & déja il faisait filer secrettement dans le Royaume quelques troupes déguisées en faux-sauniers, conduites par un nommé *Colineri*, qui devait se joindre aux révoltés. La conspiration de la Ducheſſe du Maine, du Cardinal de *Polignac*, & de tant d'autres, était prête d'éclater; le dessein était d'enlever, si on pouvait, le Duc d'Orléans, de lui ôter la régence, & de la donner au Roi d'Espagne *Philippe V*. Ainsi le Cardinal *Albéroni*, autrefois curé de village auprès de Parme, allait être à la fois premier

Digitized by Google

Miniſtre d'Eſpagne & de France, & donnait à l'Europe entière une face nouvelle.

La fortune fit évanouir tous ces vaſtes projets; une ſimple courtiſanne découvrit à Paris la conſpiration, qui devint inutile dès qu'elle fut connue. Cette affaire mérite un détail qui fera voir comment les plus faibles reſſorts font ſouvent les grandes deſtinées.

Le Prince de *Cellamare* Ambaſſadeur d'Eſpagne à Paris conduiſait toute cette intrigue. Il avait avec lui le jeune Abbé de *Porto-Carrero* qui faiſait ſon apprentiſſage de politique & de plaiſir. Une femme publique nommée *Fillon*, auparavant fille de joie du plus bas étage, devenue une entremetteuſe diſtinguée, fourniſſait des filles à ce jeune homme. Elle avait longtems ſervi l'Abbé *du Bois* alors Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, depuis Cardinal & premier Miniſtre. Il employa la *Fillon* dans ſon nouveau département. Celle-ci fit agir une fille fort adroite qui vola des papiers importans avec quelques billets de banque dans les poches de l'Abbé *Carrero*. Les billets de banque lui demeurèrent, les lettres furent portées au Duc d'Orléans; elles donnèrent aſſez de lumières pour faire connaître la conſpiration, mais non aſſez pour en découvrir tout le plan.

L'Abbé *Porto-Carrero* ayant vu ſes papiers diſparaître, & ne retrouvant plus la fille, partit ſur le champ pour l'Eſpagne, on courut après lui, on l'arrêta près de Poitiers. Le plan de la conſpiration fut trouvé dans ſa valiſe avec les lettres du Prince de *Cellamare*. Il s'agiſſait de faire révolter une partie du Royaume & d'exciter une guerre civile; & ce qui eſt très remarquable, l'Ambaſſadeur qui ne parle que de mettre le feu aux poudres, & de faire jouer les mines, parle auſſi de la *divine miſéricorde*. Et à qui en parlait-il? au Cardinal *Albéroni*, homme auſſi pé-

Digitized by Google

nétré de la miſéricorde divine que le Cardinal *du Bois* ſon émule.

Albéroni, dans le même tems qu'il voulait bouleverſer la France, voulait mettre le Prétendant fils du Roi *Jacques* ſur le trône d'Angleterre par les mains de *Charles XII*. *Charles XII* fut tué en Norwège, & *Albéroni* ne fut point découragé. Une partie des projets d'*Albéroni* commençait déja à s'effectuer, tant il avait préparé de reſſorts. La flotte qu'il avait armée deſcendit en Sardaigne dès l'année 1717, & la réduiſit en peu de jours ſous l'obéiſſance de l'Eſpagne : bientôt après elle s'empara de preſque toute la Sicile en 1718.

Mais *Albéroni* n'ayant pu réuſſir, ni à empêcher les Turcs de conſommer leur paix avec l'Empereur *Charles VI*, ni à ſuſciter des guerres civiles en France & en Angleterre, vit à la fois l'Empereur, le Régent de France & le Roi *George I* réunis contre lui.

Le Régent de France fit la guerre à l'Eſpagne de concert avec les Anglais, de ſorte que la première guerre entrepriſe par *Louis XV* fut contre ſon oncle, que *Louis XIV* avait établi au prix de tant de ſang; c'était en effet une guerre civile.

Le Roi d'Eſpagne avait eu ſoin de faire peindre les trois fleurs de lys ſur tous les drapeaux de ſon armée. Le même Maréchal de *Barwick* qui lui avait gagné des batailles pour affermir ſon trône, commandait l'armée Françaiſe. Le Duc de *Liria* ſon fils était Officier-Général dans l'armée Eſpagnole. Le père exhorta le fils par une lettre patétique à bien faire ſon devoir contre lui-même. L'Abbé *du Bois*, depuis Cardinal, enfant de la fortune comme *Albéroni*, & auſſi ſingulier que lui par ſon caractère, dirigea toute cette entrepriſe. Ce fut *la Motte-Houdart* qui compoſa le manifeſte qui ne fut ſigné de perſonne.

Digitized by Google

Une flotte Anglaiſe battit celle d'Eſpagne auprès de Meſſine, & alors tous les projets du Cardinal *Albéroni* étant déconcertés, ce Miniſtre regardé ſix mois auparavant comme le plus grand-homme d'Etat qui eût jamais été, ne paſſa plus alors que pour un téméraire & un brouillon. Le Duc d'Orléans ne voulut donner la paix à *Philippe V* qu'à condition qu'il renverrait ſon Miniſtre ; il fut livré par le Roi d'Eſpagne aux troupes Françaiſes, qui le conduiſirent ſur les frontières d'Italie. Ce même homme étant depuis Légat à Bologne, & ne pouvant plus entreprendre de bouleverſer des Royaumes, occupa ſon loiſir à tenter de détruire la Répuplique de Saint Marin. Cependant il réſulta de tous ſes grands deſſeins, qu'on s'accorda à donner la Sicile à l'Empereur *Charles VI*, & la Sardaigne aux Ducs de Savoie, qui l'ont toûjours poſſédée depuis ce tems, & qui prennent le titre de Rois de Sardaigne : mais la Maiſon d'*Autriche* a perdu depuis la Sicile.

Ces événemens publics ſont aſſez connus, mais ce qui ne l'eſt pas & qui eſt très vrai, c'eſt que quand le Régent voulut mettre pour condition de la paix qu'il marierait ſa fille Mademoiſelle de *Montpenſier* au Prince des Aſturies *Don Louis*, & qu'on donnerait l'Infante d'Eſpagne au Roi de France, il ne put y parvenir qu'en gagnant le jéſuite d'*Aubanton* confeſſeur de *Philippe V*. Ce jéſuite détermina le Roi d'Eſpagne à ce double mariage ; mais ce fût à condition que le Duc d'Orléans qui s'était déclaré contre les Jéſuites en deviendrait le protecteur, & qu'il ferait enrégiſtrer la conſtitution. Il le promit, & tint parole. Ce ſont là ſouvent les ſecrets reſſorts des grands changemens dans l'Etat & dans l'Egliſe. L'Abbé *du Bois* déſigné

(*c*) Ce fait ſe trouve atteſté dans l'hiſtoire civile d'Eſpagne écrite par *Bellando*, imprimée avec la permiſſion du Roi d'Eſpagne lui-même ; elle doit être dans la bibliothèque des Cordeliers à Paris. On peut la lire à

désigné Archevêque de Cambrai conduisit seul cette affaire, & ce fut ce qui lui valut le cardinalat. Il fit enrégistrer la bulle purement & simplement, comme on l'a déja dit, par le Grand-Conseil, ou plutôt malgré le Grand-Conseil, par les Princes du Sang, les Ducs & Pairs, les Maréchaux de France, les Conseillers d'Etat & les Maitres des requêtes, & surtout par le Chancelier *d'Agueſſeau* lui-même qui avait été si longtems contraire à cette acceptation. L'Abbé *du Bois* obtint même une rétractation du Cardinal de *Noailles*. Le Régent de France dans cette intrigue se trouva lié quelque tems par les mêmes intérêts avec le jésuite d'*Aubanton*.

Philippe V commençait à être attaqué d'une mélancolie, qui jointe à sa dévotion le portait à renoncer aux embarras du trône & à le résigner à son fils aîné *Don Louis*, projet qu'en effet il exécuta depuis en 1724. Il confia ce secret à d'*Aubanton*. Ce jésuite trembla de perdre tout son crédit quand son pénitent ne serait plus le maître, & d'être réduit à le suivre dans une solitude. Il révéla au Duc *d'Orléans* la confession de *Philippe V*, ne doutant pas que ce Prince ne fit tout son possible pour empêcher le Roi d'Espagne d'abdiquer. Le Régent avait des vues contraires: il eût été content que son gendre fût Roi, & qu'un jésuite qui avait tant gêné son goût dans l'affaire de la constitution, ne fût plus en état de lui prescrire des conditions. Il envoya la lettre de d'*Aubanton* au Roi d'Espagne. Ce Monarque montra froidement la lettre à son confesseur, qui tomba évanoui, & mourut peu de tems après. (c)

à la page 306 de la IVe partie. J'en ai la copie entre les mains. Cette perfidie de d'*Aubanton* plus commune qu'on ne croit, est connue de plus d'un Grand d'Espagne qui l'atteste.

CHAPITRE DEUXIÉME.

Suite du tableau de l'Europe. Régence du Duc d'Orléans. Syſtême de Law *ou* Laſs.

CE qui étonna le plus toutes les Cours de l'Europe, ce fut de voir quelque tems après en 1724 & 1725 *Philippe V* & *Charles VI*, autrefois ſi acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires, ſorties de leur route naturelle, au point que le Miniſtère de Madrid gouverna une année entière la Cour de Vienne. Cette Cour, qui n'avait jamais eu d'autre intention que de fermer à la Maiſon Françaiſe d'Eſpagne tout accès dans l'Italie, ſe laiſſa entraîner loin de ſes propres ſentimens, au point de recevoir un fils de *Philippe V* & d'*Elizabeth de Parme* ſa ſeconde femme, dans cette même Italie, dont on voulait exclure tout Français & tout Eſpagnol. L'Empereur donna à ce fils puîné de ſon concurrent, l'inveſtiture de Parme & de Plaiſance & du grand-Duché de Toſcane; quoique la ſucceſſion de ces Etats ne fût point ouverte, *Don Carlos* y fut introduit avec ſix mille Eſpagnols; & il n'en coûta à l'Eſpagne que deux cent mille piſtoles données à Vienne.

Cette faute du Conſeil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuſes; elle lui coûta plus cher dans la ſuite. Tout était étrange dans cet accord; c'était deux Maiſons ennemies, qui s'uniſſaient ſans ſe fier l'une à l'autre; c'était les Anglais, qui ayant tout fait pour détrôner *Philippe V*, & lui ayant arraché Minorque & Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité; c'était un Hollandais, *Ripperda*, devenu Duc & tout-puiſſant en Eſpagne, qui le ſignait, qui fut diſgracié après l'avoir ſigné, & qui alla mourir enſuite dans le Royaume de Maroc, où il tenta d'établir une Religion nouvelle.

Digitized by Google

Cependant en France, la régence du Duc d'Orléans, que ſes ennemis ſecrets & le bouleverſement général des finances devaient rendre la plus orageuſe des régences, avait été la plus paiſible & la plus fortunée. L'habitude, que les Français avaient priſe d'obéir ſous *Louis XIV*, fit la ſûreté du Régent & la tranquillité publique. La conſpiration, dirigée de loin par le Cardinal *Albéroni*, & mal tramée en France, fut diſſipée auſſi-tôt que formée. Le Parlement, qui dans la minorité de *Louis XIV* avait fait la guerre civile pour douze charges de Maitres des requêtes, & qui avait caſſé les teſtamens de *Louis XIII* & de *Louis XIV*, avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorſqu'on eut augmenté la valeur numéraire des eſpèces trois fois au-delà du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la grand'chambre au Louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuſte qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un Royaume d'avoir chez ſoi plus de cinq cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La diſette entière des eſpèces dans le public; tout un peuple en foule ſe preſſant pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie néceſſaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France était inondée; pluſieurs citoyens écraſés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais royal, ne produiſirent pas une apparence de ſédition. Enfin ce fameux ſyſtême de *Law*, qui ſemblait devoir ruiner la régence & l'Etat, ſoutint en effet l'un & l'autre par des conſéquences que perſonne n'avait prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple juſqu'aux Magiſtrats, aux Evêques & aux Princes, détourna tous les eſprits de toute attention au bien public & de toute vue politique & ambitieuſe, en les rempliſſant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoyens parjaient les uns contre les

autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le Gouvernement. Il arriva, par un preſtige dont les reſſorts ne purent être viſibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un ſyſtême tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des Indes, établie autrefois par le célèbre *Colbert*, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce ſyſtême éclaira les eſprits, comme les guerres civiles aiguiſent les courages.

Ce fut une maladie épidémique qui ſe répandit de France en Hollande & en Angleterre; elle mérite l'attention de la poſtérité; car ce n'était point l'intérêt politique de deux ou trois Princes qui bouleverſait des nations. Les peuples ſe précipitèrent d'eux-mêmes dans cette folie, qui enrichit quelques familles, & qui en réduiſit tant d'autres à la mendicité. Voici quelle fut l'origine de cette démence précédée & ſuivie de tant d'autres folies.

Un Ecoſſais nommé *Jean Law*, que nous nommons *Jean Laſs*, (*a*) qui n'avait d'autre métier que d'être grand joueur & grand calculateur, obligé de fuir de la Grande-Bretagne pour un meurtre, avait dès longtems rédigé le plan d'une compagnie, qui payerait en billets les dettes d'un Etat, & qui ſe rembourſerait par les profits. Ce ſyſtême était très compliqué; mais réduit à ſes juſtes bornes, il pouvait être très utile. C'était une imitation de la banque d'Angleterre, & de ſa compagnie des Indes. Il propoſa cet établiſſement au Duc de Savoie, depuis premier Roi de Sardaigne, *Victor-Amédée*, qui répondit qu'il n'était pas

(*a*) On le dit fils d'un orfèvre dans les mémoires infidèles de la régence. On appelle en anglais orfèvre *Gold ſmith*, un dépoſitaire d'argent, eſpèce d'agent de change.

Digitized by Google

assez puissant pour se ruiner. Il le vint proposer au Contrôleur-Général *Desmarets*; mais c'était dans le tems d'une guerre malheureuse où toute confiance était perdue; & la base de ce système était la confiance.

Enfin, il trouva tout favorable sous la régence du Duc d'Orléans; deux milliards de dettes à éteindre, une paix qui laissait du loisir au Gouvernement, un Prince & un peuple amoureux des nouveautés.

Il établit d'abord une banque en son propre nom en 1716. Elle devint bientôt un bureau général des recettes du Royaume. On y joignit une compagnie du Mississipi, compagnie dont on faisait espérer de grands avantages. Le public séduit par l'appas du gain s'empressa d'acheter avec fureur les actions de cette compagnie & de cette banque réunies. Les richesses auparavant resserrées par la défiance circulèrent avec profusion; les billets doublaient, quadruplaient ces richesses. La France fut très riche en effet par le crédit. Toutes les professions connurent le luxe; & il passa chez les voisins de la France, qui eurent part à ce commerce.

La banque fut déclarée banque du Roi en 1718. Elle se chargea du commerce du Sénégal. Elle acquit le privilège de l'ancienne compagnie des Indes fondée par le célèbre *Colbert*, tombée depuis en décadence, & qui avait abandonné son commerce aux négocians de St. Malo. Enfin elle se chargea des fermes générales du Royaume. Tout fut donc entre les mains de l'Ecossais *Law*, & toutes les finances du Royaume dépendirent d'une compagnie de commerce.

Cette compagnie paraissant établie sur de si vastes fondemens, ses actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur. Le Duc d'Orléans fit sans doute une grande faute d'abandonner le public à lui-

Digitized by Google

même. Il était aisé au Gouvernement de mettre un frein à cette frénésie; mais l'avidité des courtisans & l'espérance de profiter de ce désordre empêchèrent de l'arrêter. Les variations fréquentes dans le prix de ces effets produisirent à des hommes inconnus des biens immenses : plusieurs en moins de six mois devinrent beaucoup plus riches que beaucoup de Princes. *Law* séduit lui-même par son système, & yvre de l'yvresse publique & de la sienne, avait fabriqué tant de billets, que la valeur chimérique des actions valait en 1719 quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le Royaume. Le Gouvernement rembourſa en papiers tous les rentiers de l'Etat.

Le Régent ne pouvait plus gouverner une machine si immense, si compliquée, & dont le mouvement rapide l'entraînait malgré lui. Les anciens financiers & les gros banquiers réunis épuisèrent la banque royale, en tirant sur elle des sommes considérables. Chacun chercha à convertir ses billets en espèces : mais la disproportion était énorme. Le crédit tomba tout-d'un-coup : le Régent voulut le ranimer par des arrêts, qui l'anéantirent. On ne vit plus que du papier; une misère réelle commençait à succéder à tant de richesses fictices. Ce fut alors qu'on donna la place de Contrôleur-Général des finances à *Law*, précisément dans le tems qu'il était impossible qu'il la remplit; c'était en 1720, époque de la subversion de toutes les fortunes des particuliers, & des finances du Royaume. On le vit en peu de tems d'Ecossais devenir Français par la naturalisation; de protestant, catholique; d'avanturier, Seigneur des plus belles terres; & de banquier, Ministre d'Etat. Je l'ai vu arriver dans les salles du palais royal, suivi de Ducs & Pairs, de Maréchaux de France, & d'Evêques. Le désordre était au comble. Le Parlement de Paris s'opposa autant qu'il le put à ces innovations, & il fut exilé à Pontoise. Enfin dans la même année *Law* chargé de l'exécration publique, fut obligé de fuir du pays qu'il avait voulu

Digitized by Google

enrichir, & qu'il avait bouleverſé. Il partit dans une chaiſe de poſte que lui prêta le Duc de *Bourbon-Condé*, n'emportant avec lui que deux mille louis d'or, preſque le ſeul reſte de ſon opulence paſſagère.

Les libelles de ce tems-là accuſent le Régent de s'être emparé de tout l'argent du Royaume, pour les vues de ſon ambition; & il eſt certain qu'il eſt mort endetté de ſept millions exigibles. On accuſait *Laſs* d'avoir fait paſſer pour ſon profit les eſpèces de la France dans les pays étrangers. Il a vécu quelque tems à Londres des libéralités du Marquis de *Laſſay*, & eſt mort à Veniſe dans un état à peine au-deſſus de l'indigence. J'ai vu ſa veuve à Bruxelles auſſi humiliée qu'elle avait été fière & triomphante à Paris. De telles révolutions ne ſont pas les objets les moins utiles de l'hiſtoire.

Pendant ce tems la peſte déſolait la Provence. On avait la guerre avec l'Eſpagne. La Bretagne était prête à ſe ſoulever. Il s'était formé des conſpirations contre le Régent; & cependant il vint à bout preſque ſans peine de tout ce qu'il voulut au-dehors & au-dedans. Le Royaume était dans une confuſion qui faiſait tout craindre, & cependant ce fut le règne des plaiſirs & du luxe.

Il falut, après la ruine du ſyſtême de *Laſs*, réformer l'Etat; on fit un recenſement de toutes les fortunes des citoyens, ce qui était une entrepriſe non moins extraordinaire que le ſyſtême: ce fut l'opération de finance & de juſtice la plus grande, & la plus difficile qu'on ait jamais faite chez aucun peuple. On la commença vers la fin de 1721. Elle fut imaginée, rédigée & conduite par quatre (*b*) frères, qui juſques-là n'avaient point eu de part principale aux affaires publiques, & qui par leur génie & par leurs

(*b*) Les frères *Paris*.

travaux méritérent qu'on leur confiât la fortune de l'Etat. Ils établirent assez de bureaux de Maîtres des requêtes, & d'autres juges ; ils formèrent un ordre assez sûr, & assez net, pour que le chaos fût débrouillé ; cinq cent onze mille & neuf citoyens, la plûpart pères de famille, portèrent leur fortune en papier à ce tribunal. Toutes ces dettes innombrables furent liquidées à près de seize cent trente un millions numéraires effectifs en argent, dont l'Etat fut chargé. C'est ainsi que finit ce jeu prodigieux de la fortune, qu'un étranger inconnu avait fait jouer à toute une nation. (c)

Après la destruction de ce vaste édifice de *Law*, si hardiment conçu, & qui écrasa son architecte, il resta pourtant de ses débris une compagnie des Indes, qui devint quelque tems la rivale de celles de Londres & d'Amsterdam.

La fureur du jeu des actions qui avait saisi les Français, anima aussi les Hollandais & les Anglais. Ceux qui avaient observé en France les ressorts par lesquels tant de particuliers avaient élevé des fortunes si rapides & si immenses, sur la crédulité & sur la misère publiques, portèrent dans Amsterdam, dans Roterdam, dans Londres, le même artifice & la même folie. On parle encor avec étonnement de ces tems de démence & de ce fléau politique ; mais qu'il est peu considérable en comparaison des guerres civiles, & de celles de Religion qui ont si longtems ensanglanté l'Europe, & des guerres de peuple à peuple,

(c) L'historien de la régence & celui du Duc D'Orléans, parlent de cette grande affaire avec aussi peu de connaissance que toutes les autres : ils disent que le Contrôleur-Général Mr. de *la Houssaie*, était chambellan du Duc d'Orléans : ils prennent un écrivain obscur nommé *la Jonchère*, pour *la Jonchère* le Tréforier des guerres. Ce sont des livres de Hollande. Vous trouverez dans une conti-

ou plutôt de Prince à Prince, qui dévaſtent tant de contrées ! Il ſe trouva dans Londres & dans Roterdam des charlatans qui firent des dupes. On créa des compagnies & des commerces imaginaires. Amſterdam fut bientôt déſabuſé. Roterdam fut ruiné pour quelque tems. Londres fut bouleverſé pendant l'année 1720. Il réſulta de cette manie en France & en Angleterre, un nombre prodigieux de banqueroutes, de fraudes, de vols publics & particuliers, & toute la dépravation de mœurs que produit une cupidité effrénée.

CHAPITRE TROISIÉME.

Suite du tableau de l'Europe. Cardinaux du Bois, & Fleuri. *Abdication de* VICTOR-AMÉDÉE, *&c.*

IL ne faut pas paſſer ſous ſilence le miniſtère du Cardinal *du Bois*. C'était le fils d'un apoticaire de Brive-la-gaillarde, dans le fond du Limouſin. Il avait commencé par être inſtituteur du Duc d'Orléans, & enſuite en ſervant ſon élève dans ſes plaiſirs, il en acquit la confiance : un peu d'eſprit, beaucoup de débauche, de la ſoupleſſe, & ſurtout le goût de ſon maître pour la ſingularité, firent ſa prodigieuſe fortune : ſi ce Cardinal premier Miniſtre avait été un homme grave, cette fortune aurait excité l'indignation, mais elle ne fut qu'un ridicule. Le Duc d'Orléans ſe jouait de ſon premier Miniſtre, & reſſemblait à ce Pape qui

nuation de l'hiſtoire univerſelle de *Bénigne Boſſuet*, imprimée en 1738 chez l'*Honoré* à Amſterdam, que le Duc de *Bourbon-Condé*, premier Miniſtre après le Duc d'Orléans, *fit bâtir le château de Chantilli de fond en comble du produit des actions :* vous y verrez que *Laſs* avait vingt millions ſur la banque d'Angleterre : autant de lignes, autant de menſonges.

fit ſon porte-ſinge Cardinal. Tout ſe tournait en gayeté & en plaiſanterie dans la régence du Duc d'Orléans : c'était le même eſprit que du tems de la Fronde, à la guerre civile près ; c'était le véritable eſprit de la nation que le Régent avait fait renaître après la ſévère triſteſſe des dernières années de *Louis XIV*.

Le Cardinal *du Bois* mourut d'une ſuite de ſes débauches. Il trouva un expédient pour n'être pas fatigué dans ſes derniers momens par des pratiques de Religion, dont on ſait qu'il faiſait peu de cas. Il prétexta qu'il y avait pour les Cardinaux un cérémonial particulier, & qu'un Cardinal ne recevait pas l'extrême-onction & le viatique comme un autre homme. Le Curé de Verſailles alla aux informations, & pendant ce tems *du Bois* mourut. Nous rimes de ſa mort comme de ſon miniſtère : tel était le caractère de la nation.

Le Duc d'Orléans prit alors le titre de premier Miniſtre, parce que le Roi étant majeur il n'y avait plus de régence ; mais il ſuivit bientôt ſon Cardinal. C'était un Prince à qui on ne pouvait reprocher que ſon goût ardent pour les plaiſirs & pour les nouveautés.

De toute la race de *Henri IV*, *Philippe d'Orléans* fut celui qui lui reſſembla le plus ; il en avait la valeur, la bonté, l'indulgence, la gayeté, la facilité, la franchiſe, avec un eſprit plus cultivé. Sa phyſionomie incomparablement plus gracieuſe était cependant celle de *Henri IV*. Il ſe plaiſait quelquefois à mettre une fraiſe, & alors c'était *Henri IV* embelli.

(*a*) Le Régent en 1722 avait fait le Cardinal *du Bois* premier Miniſtre. Où le compilateur des mémoires de *Maintenon* a-t-il pris que *Louis XIV* ayant donné un petit bénéfice en 1692. à cet Abbé *du Bois*, alors obſcur, avait dit de lui : *Il ne s'attache point aux femmes qu'il ai-*

Digitized by Google

Le Duc de *Bourbon-Condé* lui succéda à l'instant même dans le Ministère. Sa seule intrigue fut d'en faire dresser sans délai la patente, & de la faire signer au Roi, en lui apprenant la mort du Duc d'Orléans. Mais ce fut toûjours le sort des *Condés* de céder à des prêtres. *Henri de Condé* avait été accablé par le Cardinal de *Richelieu*, le grand *Condé* emprisonné par le Cardinal *Mazarin*, & le Duc de *Bourbon* fut exilé par le Cardinal de *Fleuri*.

S'il y a jamais eu quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le Cardinal de *Fleuri*. (*a*) On le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742 tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires.

Quand on songe, que de mille contemporains il y en a très rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer, que le Cardinal de *Fleuri* eut une distinée unique. Si sa grandeur fut singulière, en ce qu'ayant commencé si tard, elle dura si longtems sans aucun nuage, sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On sait quelles étaient les richesses & la magnificence du Cardinal d'*Amboise*, qui aspirait à la tiare; & la simplicité arrogante de *Ximénès*, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vêtu en moine, disait qu'avec son cordon il conduisait les Grands d'Espagne: on connait le faste royal

me; s'il boit, il ne s'enyvre pas; & s'il joue, il ne perd jamais? Voilà de singulières raisons pour donner un bénéfice. Peut-on faire parler ainsi *Louis XIV?* & ce Monarque jettait-il la vue sur l'Abbé *du Bois?* D'ailleurs l'Abbé *du Bois* n'était ni joueur, ni buveur.

de *Richelieu*, les richeſſes prodigieuſes accumulées par *Mazarin*. Il reſtait au Cardinal de *Fleuri* la diſtinction de la modeſtie ; il fut ſimple & œconome en tout, ſans jamais ſe démentir. L'élévation manquait à ſon caractère. Ce défaut tenait à des vertus, qui ſont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix : il prouva, que les eſprits doux & concilians ſont faits pour gouverner les autres.

Il s'était démis le plus tôt qu'il avait pu de ſon évêché de Fréjus, après l'avoir libéré de dettes par ſon œconomie, & y avoir fait beaucoup de bien par ſon eſprit de conciliation. C'étaient-là les deux parties dominantes de ſon caractère. La raiſon qu'il allégua à ſes diocéſains était l'état de ſa ſanté qui *le mettait déſormais dans l'impuiſſance de veiller à ſon troupeau.* Mais heureuſement il n'avait jamais été malade.

Cet évêché de Fréjus loin de la Cour, dans un pays peu agréable, lui avait toûjours déplu. Il diſait que, dès qu'il avait vu ſa femme, il avait été dégoûté de ſon mariage, & il ſigna dans une lettre de plaiſanterie au Cardinal Quirini, *Fleuri évêque de Fréjus par l'indignation divine.*

Il ſe démit vers le commencement de 1715. Le Maréchal de *Villeroi*, après beaucoup de ſollicitations, obtint de *Louis XIV* qu'il nommât l'Evêque de Fréjus précepteur par ſon codicile. Cependant voici comme le nouveau précepteur s'en explique dans une lettre au Cardinal *Quirini*.

J'ai regretté plus d'une fois la ſolitude de Fréjus. En arrivant j'ai appris que le Roi était à l'extrémité,

(*b*) Dans quelques livres étrangers on a confondu ce Cardinal de *Fleuri* avec l'Abbé *Fleuri*, auteur de l'hiſtoire de l'Egliſe & des excellens diſcours qui ſont ſi au-deſſus de ſon hiſtoire. Cet Abbé *Fleuri* fut confeſſeur de

& qu'il m'avait fait l'honneur de me nommer précepteur de ſon petit-fils ; s'il avait été en état de m'entendre, je l'aurais ſupplié de me décharger d'un fardeau qui me fait trembler ; mais après ſa mort on n'a pas voulu m'écouter : j'en ai été malade, & je ne me conſole point de la perte de ma liberté.

Il s'en conſola en formant inſenſiblement ſon élève aux affaires, au ſecret, à la probité, & conſerva dans toutes les agitations de la Cour, pendant la minorité, la bienveillance du Régent, & l'eſtime générale ; ne cherchant point à ſe faire valoir, ne ſe plaignant de perſonne, ne s'attirant jamais de refus, n'entrant dans aucune intrigue ; mais il s'inſtruiſait en ſecret de l'adminiſtration intérieure du Royaume & de la politique étrangère. Il fit déſirer à la France, par la circonſpection de ſa conduite, par la ſéduction aimable de ſon eſprit, qu'on le vît à la tête des affaires. Ce fut le ſecond précepteur qui gouverna la France : il ne prit point le titre de premier Miniſtre, & ſe contenta d'être abſolu. Son adminiſtration fut moins conteſtée & moins enviée que celle de *Richelieu* & de *Mazarin* dans les tems les plus heureux de leurs miniſtères. Sa place ne changea rien dans ſes mœurs. On fut étonné que le premier Miniſtre fût le plus aimable des courtiſans & le plus déſintéreſſé. Le bien de l'Etat s'accorda longtems avec ſa modération. On avait beſoin de cette paix qu'il aimait, & tous les Miniſtres étrangers crurent qu'elle ne ſerait jamais rompue pendant ſa vie.

Il laiſſa tranquillement la France réparer ſes pertes & s'enrichir par un commerce immenſe, ſans faire aucune innovation, & traitant l'Etat comme un corps puiſſant & robuſte, qui ſe rétablit de lui-même. (*b*)

Louis XV. Mais il vécut à la Cour inconnu : il avait une modeſtie vraie, & l'autre *Fleuri* avait la modeſtie d'un ambitieux habile.

Digitized by Google

Les affaires politiques rentrèrent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier Ministre d'Angleterre, *Robert Walpole*, était d'un caractère aussi pacifique; & ces deux hommes continuèrent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733; repos qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagère de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublièrent toutes leurs calamités passées.

En ces tems-là se formaient deux Puissances, dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siécle. La première était la Russie, que le Czar *Pierre le Grand* avait tirée de la barbarie. Cette Puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connaissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il était si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1668 *Louis XIV* avait reçu une ambassade Moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des Siamois.

Cet Empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au Nord, après avoir abattu la Suède. La seconde Puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la Prusse. Ses forces se préparaient & ne se déployaient pas encore.

La Maison d'*Autriche* était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait mise. L'Angleterre conservait sa puissance sur mer, & la Hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit Etat, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. La Suède languissait. Le Dannemarck était florissant. L'Espagne &

Digitized by Google

le Portugal subsistaient par l'Amérique. L'Italie, toujours faible, était divisée en autant d'Etats qu'au commencement du siécle, si on excepte Mantoue, devenue patrimoine Autrichien.

La Savoie donna alors un grand spectacle au monde & une grande leçon aux Souverains. Le Roi de Sardaigne, Duc de Savoie, ce *Victor-Amédée*, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730 à l'âge de soixante-quatre ans la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice un an après. La société de sa maîtresse devenue sa femme, la dévotion & le repos, ne purent satisfaire une ame occupée, pendant cinquante ans, des affaires de l'Europe. Il fit voir quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre Souverains dans ce siécle renoncèrent à la couronne; *Christine*, *Casimir*, *Philippe V* & *Victor-Amédée*. *Philippe V* ne reprit le gouvernement que malgré lui. *Casimir* n'y pensa jamais. *Christine* en fut tentée quelque tems, par un dégoût qu'elle eut à Rome. *Amédée* seul voulut remonter par la force sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connue. Son fils, *Charles-Emanuel*, aurait acquis une gloire au-dessus des couronnes, en remettant à son père celle qu'il tenait de lui, si ce père seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût permis; mais c'était, dit-on, une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le Conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son Souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très faux, que la Cour de France voulût envoyer vingt mille hommes, pour défendre le père contre le fils, comme on l'a dit dans les mémoires de ce tems-là. Ni l'abdication de ce Roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causèrent le

Digitized by Google

moindre mouvement chez les nations voisines. Ce fut un terrible événement qui n'eut aucune suite.

Tout était paisible depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort d'*Auguste II* Roi de Pologne, Electeur de Saxe, replongea l'Europe dans les dissentions, & dans les malheurs, dont elle est si rarement exemte.

CHAPITRE QUATRIEME.

STANISLAS LESKSINSKI *deux fois Roi de Pologne, & deux fois dépossédé. Guerre de* 1734. *La Lorraine réunie à la France.*

LE Roi *Stanislas*, beau-père de *Louis XV*, déja nommé Roi de Pologne en 1704, fut élu Roi en 1733 de la manière la plus légitime & la plus solemnelle. Mais l'Empereur *Charles VI* fit procéder à une autre élection, appuyée par ses armes & par celles de la Russie. Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui avait épousé une niéce de *Charles VI*, l'emporta sur son concurrent. Ainsi la Maison d'*Autriche*, qui n'avait pas eu le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu même établir une compagnie de commerce à Ostende, eut le crédit d'ôter la couronne de Pologne au beau-père de *Louis XV*. La France vit renouveller ce qui était arrivé au Prince de *Conti*, qui solemnellement élu, mais n'ayant ni argent, ni troupes, & plus recommandé que soutenu, perdit le Royaume où il avait été appellé.

Le Roi *Stanislas* alla à Dantzick soutenir son élection. Le grand nombre, qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce pays, où le peuple est esclave, où la Noblesse vend ses suffrages,

Digitized by Google

ſuffrages, où il n'y a jamais dans le tréſor public de quoi entretenir les armées, où les loix ſont ſans vigueur, où la liberté ne produit que des diviſions; ce pays, dis-je, ſe vantait en vain d'une Nobleſſe belliqueuſe, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes. Dix mille Ruſſes firent d'abord diſparaître tout ce qui était aſſemblé en faveur de *Stanislas*. La nation Polonaiſe, qui un ſiécle auparavant regardait les Ruſſes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'Empire de Ruſſie était devenu formidable, depuis que *Pierre le Grand* l'avait formé. Dix mille eſclaves Ruſſes diſciplinés diſperſèrent toute la Nobleſſe de Pologne; & le Roi *Stanislas*, renfermé dans la ville de Dantzick, y fut bientôt aſſiégé par une armée de Ruſſes.

L'Empereur d'Allemagne, uni avec la Ruſſie, était ſûr du ſuccès. Il eût falu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuſe armée; mais l'Angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenſes, ſans ſe déclarer. Le Cardinal de *Fleuri*, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entiérement le Roi *Stanislas*, ni hazarder de grandes forces pour le ſecourir. Il fit partir une eſcadre avec quinze cent hommes, commandée par un Brigadier. Cet officier ne crut pas que ſa commiſſion fût ſérieuſe: il jugea, quand il fut près de Dantzick, qu'il ſacrifierait ſans fruit ſes ſoldats; & il alla relâcher en Dannemarck. Le Comte de *Plélo*, ambaſſadeur de France auprès du Roi de Dannemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraiſſait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des belles-lettres & de la philoſophie des ſentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il réſolut de ſecourir Dantzick contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des Secrétaires d'Etat, laquelle finiſſait par ces mots: „ je ſuis ſûr que je „ n'en reviendrai pas; je vous recommande ma fem-

» me & mes enfans. " Il arriva à la rade de Dantzick, débarqua & attaqua l'armée Ruſſe ; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévu. Sa lettre arriva avec la nouvelle de ſa mort. Dantzick fut pris ; l'Ambaſſadeur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut priſonnier de guerre, malgré les privilèges de ſon caractère. Le Roi *Stanislas* vit ſa tête miſe à prix par le Général des Ruſſes le Comte de *Munik*, dans la ville de Dantzick, dans un pays libre, dans ſa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu ſuivant toutes les loix. Il fut obligé de ſe déguiſer en matelot ; & n'échappa qu'à travers les plus grands dangers. Remarquons ici que ce Comte Maréchal de *Munik* qui le pourſuivait ſi cruellement, fut quelque tems après relégué en Sibérie, où il vécut vingt ans, dans une extrême miſère, pour reparaître enſuite avec éclat. Telle eſt la viciſſitude des grandeurs.

A l'égard des quinze cent Français qu'on avait ſi imprudemment envoyés contre une armée entière de Ruſſes, ils firent une capitulation honorable : mais un navire de Ruſſie ayant été pris dans ce tems-là même par un vaiſſeau du Roi de France, les quinze cent hommes furent tranſportés & retenus auprès de Pétersbourg : ils pouvaient s'attendre à être inhumainement traités dans un pays qu'on avait regardé comme barbare au commencement du ſiécle. L'Impératrice *Anne* régnait alors ; elle traita les officiers comme des ambaſſadeurs, & fit donner aux ſoldats des rafraîchiſſemens & des habits. Cette généroſité inouie juſqu'alors était en même tems l'effet du prodigieux changement que le Czar *Pierre* avait fait dans la Cour de Ruſſie, & une eſpèce de vengeance noble que cette Cour voulait prendre des idées déſavantageuſes ſous leſquelles l'ancien préjugé des nations l'enviſageait encore.

Le Miniſtère de France eût entiérement perdu cette réputation néceſſaire au maintien de la grandeur, ſi

elle n'eût tiré vengeance de l'outrage qu'on lui avait fait en Pologne ; mais cette vengeance n'était rien, si elle n'était pas utile. L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les Moscovites ; & la politique voulait que la vengeance tombât sur l'Empereur. On l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne. Ces trois Puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Autriche.

Les Ducs de Savoie avaient depuis longtems accru petit-à-petit leurs Etats, tantôt en donnant des secours aux Empereurs, tantôt en se déclarant contr'eux. Le Roi *Charles-Emanuel* espérait le Milanais ; & il lui fut promis par les Ministres de Versailles & de Madrid. Le Roi d'Espagne *Philippe V*, ou plutôt la Reine *Elizabeth de Parme* son épouse, espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que Parme & Plaisance. Le Roi de France n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoyait alors, que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre : on est presque toujours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée, que celle qui unissait ces trois Monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoutumées depuis longtems à se déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnèrent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la Cour de France avait acquise. L'idée de ses vues pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encor ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre ; & rien ne fit plus d'honneur au Ministère, que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puissances que la France pouvait faire la guerre à l'Empereur, sans allarmer la liberté de l'Europe. Tous les Potentats

regardèrent donc tranquillement ſes ſuccès rapides. Une armée de Français fut maîtreſſe de la campagne ſur le Rhin, & les troupes de France, d'Eſpagne & de Savoie jointes enſemble, furent les maîtreſſes de l'Italie. Le Maréchal de *Villars* déclaré Généraliſſime des armées Françaiſe, Eſpagnole & Piémontaiſe, finit ſa glorieuſe carrière à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le Maréchal de *Coigni*, ſon ſucceſſeur, gagna deux batailles, tandis que le Duc de *Montemar*, Général des Eſpagnols, remporta une victoire dans le Royaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le ſurnom. C'eſt une récompenſe que la Cour d'Eſpagne donne ſouvent, à l'exemple des anciens Romains. *Don Carlos*, qui avait été reconnu Prince héréditaire de Toſcane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile. Ainſi l'Empereur *Charles VI* perdit preſque toute l'Italie, pour avoir donné un Roi à la Pologne : & un fils du Roi d'Eſpagne eut en deux campagnes ces deux Siciles, priſes & repriſes tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la Maiſon d'*Autriche* pendant plus de deux ſiécles.

Cette guerre d'Italie eſt la ſeule qui ſe ſoit terminée avec un ſuccès ſolide pour les Français depuis *Charlemagne*. La raiſon en eſt qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puiſſant Prince de ces contrées ; qu'ils étaient ſécondés des meilleures troupes d'Eſpagne, & que les armées furent toûjours dans l'abondance.

L'Empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuſe. Le Cardinal de *Fleuri* Miniſtre de France, qui avait eu la ſageſſe d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut auſſi celle de la terminer heureuſement ſans leur intervention.

Par cette paix, *Don Carlos* fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. L'Europe était déja accoutumée

Digitized by Google

à voir donner & changer des Etats. On assigna à *François* Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur *Charles VI*, l'héritage des *Médicis* qu'on avait auparavant accordé à *Don Carlos*; & le dernier Grand-Duc de Toscane près de sa fin, demandait, *si on ne lui donnerait pas un troisième héritier, & quel enfant l'Empire & la France voulaient lui faire.* Ce n'est pas que le grand-Duché de Toscane se regardât comme un fief de l'Empire; mais l'Empereur le regardait comme tel, aussi-bien que Parme & Plaisance, revendiqué toûjours par le St. Siége, & dont le dernier Duc de Parme avait fait hommage au Pape : tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces Duchés de Parme & Plaisance, que les droits du sang donnaient à *Don Carlos* fils de *Philippe V* & d'une Princesse de Parme, furent cédés à l'Empereur *Charles VI* en propriété.

Le Roi de Sardaigne Duc de Savoie, qui avait compté sur le Milanais auquel sa Maison toûjours agrandie par degrés avait depuis longtems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les fiefs des Langhes. Il tirait ses droits sur le Milanais, d'une fille de *Philippe II* Roi d'Espagne, dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions, par *Louis XII* héritier naturel de ce Duché. *Philippe V* avait les siennes, par les inféodations renouvellées à quatre Rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédèrent à la convenance & au bien public. L'Empereur garda le Milanais : ce n'est pas un fief dont il doive toûjours donner l'investiture : c'était originairement le Royaume de Lombardie annexé à l'Empire, devenu ensuite un fief sous les *Viscontis* & sous les *Sforzes* : & aujourd'hui c'est un Etat appartenant à l'Empereur; Etat démembré à la vérité, mais qui avec la Toscane & Mantoue rend la Maison Impériale très puissante en Italie.

Par ce traité, le Roi *Stanislas* renonçait au Royau-

Digitized by Google

me qu'il avait eu deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver; il gardait le titre de Roi. Il lui falait un autre dédommagement; & ce dédommagement fut pour la France encor plus que pour lui. Le Cardinal de *Fleuri* se contenta d'abord du Barrois, que le Duc de Lorraine devait donner au Roi *Stanislas*, avec la reversion à la Couronne de France; & la Lorraine ne devait être cédée que lorsque son Duc serait en pleine possession de la Toscane. C'était faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hazards. C'était peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables. Le Garde des Sceaux *Chauvelin* encouragea le Cardinal de *Fleuri* à se servir de ses avantages: il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de trois millions cinq cent mille livres, faite au Duc *François*, jusqu'à ce que la Toscane lui fût échue.

Ainsi la Lorraine fut réunie à la Couronne irrévocablement: réunion tant de fois inutilement tentée. Par-là un Roi Polonais fut transplanté en Lorraine; & cette province eut pour la dernière fois un Souverain résidant chez elle, & il la rendit heureuse. La Maison régnante des Princes Lorrains devint Souveraine de la Toscane. Le second fils du Roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveller la médaille de Trajan, *regna assignata*, *les trônes donnés*.

Tout resta paisible entre les Princes chrétiens, si on en excepte les querelles naissantes de l'Espagne & de l'Angleterre pour le commerce de l'Amérique. La Cour de France continua d'être regardée comme l'arbitre de l'Europe.

L'Empereur faisait la guerre aux Turcs, sans con-

Digitized by Google

ſulter l'Empire; cette guerre fut malheureuſe: *Louis XV* le tira de ce précipice par ſa médiation; & Mr. de *Villeneuve*, ſon ambaſſadeur à la Porte Ottomane, alla en Hongrie, conclure en 1739 avec le Grand-Viſir la paix dont l'Empereur avait beſoin.

Preſque dans le même tems, il pacifiait l'Etat de Gènes menacé d'une guerre civile; il ſoumit & adoucit pour un tems les Corſes qui avaient ſecoué le joug de Gènes. Le même Miniſtère étendait ſes ſoins ſur Genève, & appaiſait une guerre civile élevée dans ſes murs.

Il interpoſait ſurtout ſes bons offices entre l'Eſpagne & l'Angleterre, qui commençaient à ſe faire ſur mer une guerre plus ruineuſe, que les droits qu'elles ſe diſputaient n'étaient avantageux. On avait vu le même gouvernement en 1735 employer ſa médiation entre l'Eſpagne & le Portugal: aucun voiſin n'avait à ſe plaindre de la France, & toutes les nations la regardaient comme leur médiatrice & leur mère commune. Cette gloire & cette félicité ne furent pas de longue durée.

CHAPITRE CINQUIÉME.

Mort de l'Empereur CHARLES VI. *La ſucceſſion de la Maiſon d'Autriche diſputée par quatre Puiſſances. La Reine d'Hongrie reconnue dans tous les Etats de ſon père. La Siléſie priſe par le Roi de Pruſſe.*

L'Empereur *Charles VI* mourut au mois d'Octobre 1740 à l'âge de cinquante-cinq ans. Si la mort du Roi de Pologne *Auguſte II* avait cauſé de grands mouvemens, celle de *Charles VI*, dernier prince de la Maiſon d'*Autriche*, devait entraîner bien

Digitized by Google

d'autres révolutions. L'héritage de cette Maiſon ſemblait ſurtout devoir être déchiré ; il s'agiſſait de la Hongrie & de la Bohême, Royaumes longtems électifs, que les Princes Autrichiens avaient rendus héréditaires ; de la Souabe-Autrichienne appellée *Autriche antérieure ;* de la haute & baſſe Autriche conquiſes au treiziéme ſiécle ; de la Stirie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Flandre, du Burgau, des quatre villes foreſtières, du Briſgau, du Frioul, du Tirol, du Milanais, du Mantouan, du Duché de Parme : à l'égard de Naples & de Sicile, ces deux Royaumes étaient entre les mains de *Don Carlos* fils du Roi d'Eſpagne *Philippe V.*

Marie-Thérèſe, fille aînée de *Charles VI*, ſe fondait ſur le droit naturel qui l'appellait à l'héritage de ſon père, ſur une pragmatique ſolemnelle qui confirmait ce droit, & ſur la garantie de preſque toutes les Puiſſances. *Charles-Albert* Electeur de Bavière demandait la ſucceſſion en vertu d'un teſtament de l'Empereur *Ferdinand I* frère de *Charles-Quint.*

Auguſte III Roi de Pologne, Electeur de Saxe, alléguait des droits plus récens, ceux de ſa femme même, fille aînée de l'Empereur *Joſeph*, frère aîné de *Charles VI.*

Le Roi d'Eſpagne étendait ſes prétentions ſur tous les Etats de la Maiſon d'*Autriche*, en remontant à la femme de *Philippe II*, fille de l'Empereur *Maximilien II. Philippe V* deſcendait de cette Princeſſe par les femmes. *Louis XV* aurait pu prétendre à cette ſucceſſion, à d'auſſi juſtes titres que perſonne, puiſqu'il deſcendait en droite ligne de la branche aînée maſculine d'*Autriche* par la femme de *Louis XIII* & par celle de *Louis XIV ;* mais il lui convenait plus d'être arbitre & protecteur que concurrent ; car il pouvait alors décider de cette ſucceſſion & de l'Empire, de concert avec la moitié de l'Europe ; mais s'il y

Digitized by Google

sût prétendu, il aurait eu l'Europe à combattre. Cette cause de tant de têtes couronnées fut plaidée dans tout le monde chrétien, par des mémoires publics; tous les Princes, tous les particuliers y prenaient intérêt; on s'attendait à une guerre universelle; mais ce qui confondit la politique humaine, c'est que l'orage commença d'un côté où personne n'avait tourné les yeux.

Un nouveau Royaume s'était élevé au commencement de ce siécle : l'Empereur *Léopold*, usant du droit que se sont toûjours attribué les Empereurs d'Allemagne de créer des Rois, avait érigé en 1701 la Prusse Ducale en Royaume en faveur de l'Electeur de Brandebourg *Fréderic-Guillaume*. La Prusse n'était encore qu'un vaste désert; mais *Fréderic-Guillaume II* son second Roi, qui avait une politique différente de celle des Princes de son tems, dépensa près de vingt-cinq millions de notre monnoie à faire défricher ces terres, à bâtir des villages, & à les peupler : il y fit venir des familles de Souabe & de Franconie; il y attira plus de seize mille émigrans de Saltzbourg, leur fournissant à tous de quoi s'établir & de quoi travailler. En se formant ainsi un nouvel Etat, il créait, par une œconomie singulière, une puissance d'une autre espèce : il mettait tous les mois environ quarante mille écus d'Allemagne en réserve, tantôt plus tantôt moins, ce qui lui composa un trésor immense en vingt-huit années de règne. Ce qu'il ne mettait pas dans ses coffres lui servait à former une armée d'environ soixante & dix mille hommes choisis, qu'il disciplina lui-même d'une manière nouvelle, sans néanmoins s'en servir. Mais son fils *Fréderic III* fit usage de tout ce que le père avait préparé. Il prévit la confusion générale, & ne perdit pas un moment pour en profiter. Il prétendait en Silésie quatre Duchés. Ses ayeux avaient renoncé à toutes leurs prétentions par des transactions réïtérées, parce qu'ils étaient faibles; il se trouva puissant, & il les réclama.

Digitized by Google

Déja la France, l'Eſpagne, la Bavière, la Saxe ſe remuaient pour faire un Empereur. La Bavière preſſait la France de lui procurer au moins un partage de la ſucceſſion Autrichienne. L'Electeur réclamait tous ces héritages par ſes écrits ; mais il n'oſait les demander tout entiers par ſes Miniſtres. Cependant *Marie-Thérèſe*, épouſe du Grand-Duc de Toſcane *François de Lorraine*, ſe mit d'abord en poſſeſſion de tous les domaines qu'avait laiſſés ſon père ; elle reçut les hommages des Etats d'Autriche à Vienne le 7 Novembre 1740. Les provinces d'Italie, la Bohême, lui firent leurs ſermens par leurs députés : elle gagna ſurtout l'eſprit des Hongrois en ſe ſoumettant à prêter l'ancien ſerment du Roi *André II*, fait l'an 1222. *Si moi ou quelques-uns de mes ſucceſſeurs en quelque tems que ce ſoit veut enfreindre vos privilèges, qu'il vous ſoit permis en vertu de cette promeſſe, à vous & à vos deſcendans, de vous défendre, ſans pouvoir être traités de rebelles.*

Plus les ayeux de l'Archiducheſſe-Reine avaient montré d'éloignement pour l'exécution de tels engagemens, plus auſſi la démarche prudente dont je viens de parler, rendit cette Princeſſe extrêmement chère aux Hongrois. Ce peuple, qui avait toûjours voulu ſecouer le joug de la Maiſon d'*Autriche*, embraſſa celui de *Marie-Thérèſe* ; & après deux cent ans de ſéditions, de haines & de guerres civiles, il paſſa tout-d'un-coup à l'adoration. La Reine ne fut couronnée à Presbourg que quelques mois après, le 24 Juin 1741. Elle n'en fut pas moins Souveraine ; elle l'était déja de tous les cœurs par une affabilité populaire que ſes ancêtres avaient rarement exercée ; elle bannit cette étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, ſans le rendre plus reſpectable. L'Archiducheſſe ſa tante, gouvernante des Pays-Bas, n'avait jamais mangé avec perſonne. *Marie-Thérèſe* admettait à ſa table toutes les Dames & tous les Officiers de diſtinction : les députés des Etats lui par-

Digitized by Google

laient librement; jamais elle ne refusa d'audience, & jamais on n'en sortit mécontent d'elle.

Son premier soin fut d'assurer au Grand-Duc de Toscane son époux, le partage de toutes ses couronnes sous le nom de *Co-Régent*, sans perdre en rien sa souveraineté, & sans enfreindre la pragmatique-sanction : elle se flattait dans ces premiers momens, que les dignités, dont elle ornait ce Prince, lui préparaient la couronne impériale ; mais cette Princesse n'avait point d'argent, & ses troupes très diminuées étaient dispersées dans ses vastes Etats.

Le Roi de Prusse lui fit proposer alors qu'elle lui cédât la basse Silésie, & lui offrit son crédit, ses secours, ses armes, avec cinq millions de nos livres, pour lui garantir tout le reste, & donner l'Empire à son époux. Des Ministres habiles prévirent que si la Reine de Hongrie refusait de telles offres, l'Allemagne serait bientôt bouleversée; mais le sang de tant d'Empereurs, qui coulait dans les veines de cette Princesse, ne lui laissa pas seulement l'idée de démembrer son patrimoine; elle était impuissante & intrépide. Le Roi de Prusse voyant qu'en effet cette puissance n'était alors qu'un grand nom, & que l'Etat où était l'Europe, lui donnerait infailliblement des alliés, marcha en Silésie au milieu du mois de Décembre 1740.

On voulut mettre sur ses drapeaux cette devise : *Pro Deo & patria :* il raya *pro Deo*, disant qu'il ne falait point ainsi mêler le nom de DIEU dans les querelles des hommes, & qu'il s'agissait d'une province, & non de religion. Il fit porter devant son régiment des Gardes l'aigle romaine éployée en relief au haut d'un bâton doré : cette nouveauté lui imposait la nécessité d'être invincible. Il harangua son armée pour ressembler en tout aux anciens Romains. Entrant ensuite en Silésie, il s'empara de presque toute cette

Digitized by Google

province, dont on lui avait refusé une partie; mais rien n'était encor décidé. Le Général *Neuperg* vint avec environ vingt-quatre mille Autrichiens au secours de cette province déja envahie: il mit le Roi de Prusse dans la nécessité de donner bataille à Molvitz, près de la rivière de Neiss. On vit alors ce que valait l'infanterie Prussienne: la cavalerie du Roi moins forte de près de moitié que l'Autrichienne, fut entiérement rompue: la première ligne de son infanterie fut prise en flanc; on crut la bataille perdue; tout le bagage du Roi fut pillé; & ce Prince, en danger d'être pris, fut entraîné loin du champ de bataille par tous ceux qui l'environnaient. La seconde ligne de l'infanterie rétablit tout par cette discipline inébranlable à laquelle les soldats Prussiens sont accoutumés, par ce feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant leurs fusils avec leurs baguettes de fer en un moment. La bataille fut gagnée: & cet événement devint le signal d'un embrasement universel.

CHAPITRE SIXIÉME.

Le Roi de France s'unit aux Rois de Prusse & de Pologne pour faire élire Empereur l'Electeur de Bavière, CHARLES-ALBERT. *Ce Prince est déclaré Lieutenant-Général du Roi de France. Son élection, ses succès, & ses pertes rapides.*

L'Europe crut que le Roi de Prusse était déja d'accord avec la France, quand il prit la Silésie; on se trompait, c'est ce qui arrive presque toûjours, lorsqu'on raisonne d'après ce qui n'est que vraisemblable. Le Roi de Prusse hazardait beaucoup, comme il l'avoua lui-même; mais il prévit que la France ne manquerait pas une si belle occasion de le seconder. L'intérêt de la France semblait être alors de favori-

Digitized by Google

ſer contre l'Autriche ſon ancien allié l'Electeur de Bavière, dont le père avait tout perdu autrefois pour elle après la bataille d'Hocſthet. Ce même Electeur de Bavière, *Charles-Albert*, avait été retenu priſonnier dans ſon enfance par les Autrichiens, qui lui avaient ravi juſqu'à ſon nom de *Bavière*. La France trouvait ſon avantage à le venger; il paraiſſait aiſé de lui procurer à la fois l'Empire & une partie de la ſucceſſion Autrichienne; par-là on enlevait à la nouvelle Maiſon d'*Autriche-Lorraine* cette ſupériorité que l'ancienne avait affecté ſur tous les autres Potentats de l'Europe: on anéantiſſait cette vieille rivalité entre les *Bourbons* & les *Autrichiens*; on faiſait plus que *Henri IV* & le Cardinal de *Richelieu* n'avaient pu eſpérer.

Fréderic III en partant pour la Siléſie, entrevit le premier cette révolution, dont aucun fondement n'était encore jetté: il eſt ſi vrai qu'il n'avait pris aucune meſure avec le Cardinal de *Fleuri*, que le Marquis de *Beauveau*, envoyé par le Roi de France à Berlin, pour complimenter le nouveau Monarque, ne ſut, quand il vit les premiers mouvemens des troupes de Pruſſe, ſi elles étaient deſtinées contre la France ou contre l'Autriche. Le Roi *Fréderic* lui dit en partant: *Je vais, je crois, jouer votre jeu; ſi les as me viennent, nous partagerons* (*a*).

Ce fut-là le ſeul commencement de la négociation encore éloignée. Le Miniſtère de France héſita longtems. Le Cardinal de *Fleuri*, âgé de quatre-vingt-cinq ans, ne voulait commettre, ni ſa réputation, ni ſa vieilleſſe, ni la France, à une guerre nouvelle. La pragmatique-ſanction, ſignée & autentiquement garantie, le retenait.

(*a*) L'auteur était en ce tems-là auprès du Roi de Pruſſe. Il peut aſſurer que le Cardinal de *Fleuri* ignorait abſolument à quel Prince il avait à faire.

Digitized by Google

Le Comte, depuis Maréchal de *Belle-Isle*, & ſon frère, petits-fils du fameux *Fouquet*, ſans avoir ni l'un ni l'autre aucune influence dans les affaires, ni encor aucun accès auprès du Roi, ni aucun pouvoir ſur l'eſprit du Cardinal de *Fleuri*, firent réſoudre cette entrepriſe.

Le Maréchal de *Belle-Isle*, ſans avoir fait de grandes choſes, avait une grande réputation. Il n'avait été ni Miniſtre ni Général, & paſſait pour l'homme le plus capable de conduire un Etat & une armée: mais une ſanté très faible détruiſait ſouvent en lui le fruit de tant de talens. Toûjours en action, toûjours plein de projets, ſon corps pliait ſous les efforts de ſon ame; on aimait en lui la politeſſe d'un courtiſan aimable, & la franchiſe apparente d'un ſoldat. Il perſuadait ſans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paraiſſait toûjours perſuadé.

Son frère le Chevalier de *Belle-Isle* avait la même ambition, les mêmes vues, mais encor plus approfondies, parce qu'une ſanté plus robuſte, lui permettait un travail plus infatigable. Son air plus ſombre était moins engageant; mais il ſubjuguait lorſque ſon frère inſinuait. Son éloquence reſſemblait à ſon courage; on y ſentait ſous un air froid & profondément occupé quelque choſe de violent; il était capable de tout imaginer, de tout arranger & de tout faire.

Ces deux hommes étroitement unis, plus encor par la conformité des idées que par le ſang, entreprirent donc de changer la face de l'Europe, aidés dans ce grand deſſein par une Dame d'un eſprit ſupérieur. Le Cardinal combattit, il donna même au Roi ſon avis par écrit; & cet avis était contre l'entrepriſe. On croyait qu'il ſe retirerait alors; ſa carrière entière eût été glorieuſe; mais il n'eut pas la force de renoncer au Miniſtère & de vivre avec lui-même ſur le bord de ſon tombeau.

Digitized by Google

Le Maréchal de *Belle-Isle* & ſon frère arrangèrent tout, & le vieux Cardinal préſida à une entrepriſe qu'il déſapprouvait.

Tout ſembla d'abord favorable. Le Maréchal de *Belle-Isle* fut envoyé à Francfort, au camp du Roi de Pruſſe, & à Dreſde pour concerter ces vaſtes projets que le concours de tant de Princes ſemblait rendre infaillibles. Il fut d'accord de tout avec le Roi de Pruſſe, & le Roi de Pologne Electeur de Saxe. Il négociait dans toute l'Allemagne : il était l'ame du parti qui devait procurer l'Empire & des couronnes héréditaires à un Prince qui pouvait peu par lui-même. La France donnait à la fois à l'Electeur de Bavière de l'argent, des alliés, des ſuffrages & des armées. Le Roi, en lui envoyant l'armée qu'il lui avait promiſe, créa par lettres-patentes (*b*) ſon Lieutenant-Général celui qu'il allait faire Empereur d'Allemagne.

L'Electeur de Bavière fort de tant de ſecours, entra facilement dans l'Autriche. Tandis que la Reine *Marie-Thérèſe* réſiſtait à peine au Roi de Pruſſe. Il ſe rend d'abord maître de Paſſau, ville impériale qui appartient à ſon Evêque & qui ſépare la haute Autriche de la Bavière. Il arrive à Lintz, capitale de cette haute Autriche. Des partis pouſſent juſqu'à trois lieues de Vienne ; l'allarme s'y répand ; on s'y prépare à la hâte à ſoutenir un ſiége : on détruit un fauxbourg preſque tout entier, & un palais qui touchait aux fortifications : on ne voit ſur le Danube que des bateaux chargés d'effets précieux qu'on cherche à mettre en ſûreté. L'Electeur de Bavière fit même faire une ſommation au Comte de *Kevenbuller* gouverneur de Vienne.

L'Angleterre & la Hollande étaient alors loin de tenir cette balance qu'elles avaient longtems prétendu avoir dans leurs mains ; les Etats Généraux reſtaient dans le

(*b*) Ces lettres ne furent ſcellées que le 20 Août 1741.

silence à la vue d'une armée du Maréchal de *Maillebois* qui était en Veſtphalie, & cette même armée en impoſait au Roi d'Angleterre qui craignait pour ſes Etats d'Hanovre où il était pour lors. Il avait levé vingt-cinq mille hommes pour ſecourir *Marie-Thérèſe*; mais il fut obligé de l'abandonner à la tête de cette armée levée pour elle & de ſigner un traité de neutralité.

Il n'y avait alors aucune Puiſſance ni dans l'Empire, ni hors de l'Empire qui ſoutînt cette pragmatique-ſanction, que tant d'Etats avaient garantie. Vienne mal fortifiée par le côté menacé, pouvait à peine réſiſter : ceux qui connaiſſaient le mieux l'Allemagne & les affaires publiques croyaient voir avec la priſe de Vienne, le chemin fermé aux Hongrois, tout le reſte ouvert aux armées victorieuſes, toutes les prétentions réglées & la paix rendue à l'Empire & à l'Europe.

Plus la ruine de *Marie-Thérèſe* paraiſſait inévitable, plus elle eut de courage ; elle était ſortie de Vienne, & elle s'était jettée entre les bras des Hongrois ſi ſévérement traités par ſon père & par ſes ayeux. Ayant aſſemblé les quatre ordres de l'Etat à Presbourg, elle y parut tenant entre ſes bras ſon fils aîné preſque encor au berceau ; & leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimait bien, elle leur dit à peu-près ces propres paroles : *Abandonnée de mes amis, perſécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de reſſource que dans votre fidélité, dans votre courage & dans ma conſtance ; je mets en vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous leur ſalut.* Tous les Palatins attendris & animés tirèrent leurs ſabres en s'écriant : *Moriamur pro Rege noſtro Maria-Thereſia*, mourons pour notre Roi *Marie-Thérèſe.* Ils donnent toûjours le titre de Roi à leur Reine. Jamais Princeſſe en effet n'avait mieux mérité ce titre. Ils verſaient des larmes en faiſant ſerment de la défendre, elle ſeule retint les ſiennes ; mais quand elle fut retirée

retirée avec ses filles d'honneur, elle laissa couler en abondance les pleurs que sa fermeté avait retenus. Elle était enceinte alors, & il n'y avait pas longtems qu'elle avait écrit à la Duchesse de Lorraine sa belle-mère : *J'ignore encor s'il me restera une ville pour y faire mes couches.*

Dans cet état elle excitait le zèle de ses Hongrois ; elle ranimait en sa faveur l'Angleterre & la Hollande, qui lui donnaient des secours d'argent : elle agissait dans l'Empire : elle négociait avec le Roi de Sardaigne, & ses provinces lui fournissaient des soldats.

Toute la nation Anglaise s'anima en sa faveur. Ce peuple n'est pas de ceux qui attendent l'opinion de leur maître pour en avoir une. Des particuliers proposèrent de faire un don gratuit à cette Princesse. La Duchesse de *Marlborough*, veuve de celui qui avait combattu pour *Charles VI*, assembla les principales Dames de Londres ; elles s'engagèrent à fournir cent mille livres sterling ; & la Duchesse en déposa quarante mille. La Reine de Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avait la générosité de lui offrir ; elle ne voulut que celui qu'elle attendait de la nation assemblée en Parlement.

On croyait que les armées de France & de Bavière victorieuses allaient assiéger Vienne. Il faut toûjours faire ce que l'ennemi craint. C'était un de ces coups décisifs, une de ces occasions que la fortune présente une fois, & qu'on ne retrouve plus. L'Electeur de Bavière avait osé concevoir l'espérance de prendre Vienne ; mais il ne s'était point préparé à ce siége ; il n'avait ni gros canons ni munitions. Le Cardinal de *Fleuri* n'avait point porté ses vues jusqu'à lui donner cette capitale : les partis mitoyens lui plaisaient : il aurait voulu diviser les dépouilles avant de les avoir ; & il ne prétendait pas que l'Empereur qu'il faisait eût toute la succession.

Digitized by Google

L'armée de France aux ordres de l'Electeur de Bavière marcha donc vers Prague, aidée de vingt mille Saxons, au mois de Novembre 1741. Le Comte *Maurice de Saxe*, frère naturel du Roi de Pologne, attaqua la ville. Ce Général qui avait la force du corps singulière du Roi son père, avec la douceur de son esprit & la même valeur, possédait de plus grands talens pour la guerre. Sa réputation l'avait fait élire d'une commune voix Duc de Courlande; mais la Russie qui donnait des loix au Nord lui avait enlevé ce que le suffrage de tout un peuple lui avait accordé: il s'en consolait dans le service des Français & dans les agrémens de la société de cette nation qui ne le connaissait pas encor assez.

Il falait ou prendre Prague en peu de jours ou abandonner l'entreprise. On manquait de vivres, on était dans une saison avancée; cette grande ville quoique mal fortifiée, pouvait aisément soutenir les premières attaques. Le Général *Ogilvi* Irlandais de naissance qui commandait dans la place, avait trois mille hommes de garnison; & le Grand-Duc marchait au secours avec une armée de trente mille hommes; il était déja arrivé à cinq lieues de Prague le 25 Novembre, mais la nuit même les Français & les Saxons donnèrent l'assaut.

Ils firent deux attaques avec un grand fracas d'artillerie qui attira toute la garnison de leur côté: pendant ce tems le Comte de *Saxe* en silence fait préparer une seule échelle vers les remparts de la ville neuve à un endroit très éloigné de l'attaque. Monsieur de *Chevert* alors Lieutenant-Colonel du régiment de Beausse monte le premier. Le fils aîné du Maréchal de *Broglie* le suit: on arrive au rempart, on ne trouve à quelques pas qu'une sentinelle; on monte en foule, & on se rend maître de la ville; toute la garnison met bas les armes. *Ogilvi* se rend prisonnier de guerre avec ses trois mille hommes. Le Comte

Digitized by Google

de *Saxe* préserva la ville du pillage ; & ce qu'il y eut d'étrange, c'est que les conquérans & le peuple conquis furent pêle-mêle ensemble pendant trois jours. Français, Saxons, Bavarois, Bohémiens, étaient confondus, ne pouvant se reconnaître, sans qu'il y eût une goutte de sang répandu.

L'Electeur de Bavière qui venait d'arriver au camp, rendit compte au Roi de ce succès, comme un Général qui écrit à celui dont il commande les armées : il fit son entrée dans la capitale de la Bohême le jour même de la prise, & s'y fit couronner au mois de Décembre. Cependant le Grand-Duc qui n'avait pu sauver cette capitale, & qui ne pouvait subsister dans les environs, se retira au sud-est de la province, & laissa à son frère le Prince *Charles de Lorraine* le commandement de son armée.

Dans le même tems le Roi de Prusse se rendait maître de la Moravie, province située entre la Bohême & la Silésie ; ainsi *Marie-Thérèse* semblait accablée de tous côtés. Déjà son compétiteur avait été couronné Archiduc d'Autriche à Lintz ; il venait de prendre la couronne de Bohême à Prague, & de là il alla à Francfort recevoir celle d'Empereur sous le nom de *Charles VII.*

Le Maréchal de *Belle-Isle* qui l'avait suivi de Prague à Francfort, semblait être plutôt un des premiers Electeurs qu'un ambassadeur de France. Il avait ménagé toutes les voix, & dirigé toutes les négociations ; il recevait les honneurs dus au représentant d'un Roi qui donnait la couronne impériale. L'Electeur de Mayence qui préside à l'élection lui donnait la main dans son palais, & l'ambassadeur ne donnait la main chez lui qu'aux seuls Electeurs, & prenait le pas sur tous les autres Princes. Ses pleins-pouvoirs furent remis en langue française : la chancellerie Allemande, jusques-là avait toûjours exigé que de telles pièces

Digitized by Google

fussent présentées en latin, comme étant la langue d'un gouvernement qui prend le titre d'Empire Romain. *Charles-Albert* fut élu le 4 Janvier 1741, de la manière la plus tranquille & la plus solemnelle : on l'aurait cru au comble de la gloire & du bonheur, mais la fortune changeait, & il devint un des plus infortunés Princes de la terre par son élévation même.

CHAPITRE SEPTIÉME.

Désastres rapides qui suivent les succès de l'Empereur CHARLES-ALBERT DE BAVIÈRE.

ON commençait à sentir la faute qu'on avait faite de n'avoir pas assez de cavalerie. Le Maréchal de *Belle-Isle* était malade à Francfort, & voulait à la fois conduire des négociations & commander de loin une armée. La mésintelligence se glissait entre les Puissances alliées ; les Saxons se plaignaient beaucoup des Prussiens, & ceux-ci des Français, qui à leur tour les accusaient. *Marie-Thérèse* était soutenue de sa fermeté, de l'argent de l'Angleterre, de celui de la Hollande & de Venise, d'emprunts en Flandre, mais surtout de l'ardeur désespérée de ses troupes rassemblées enfin de toutes parts. L'armée Française sous des chefs peu accrédités se détruisait par les fatigues, la maladie & la désertion : les recrues venaient difficilement. Il n'en était pas comme des armées de *Gustave-Adolphe*, qui, ayant commencé ses campagnes en Allemagne avec moins de dix mille hommes, se trouvait à la tête de trente mille, augmentant ses troupes dans le pays même à mesure qu'il y faisait des progrès. Chaque jour affaiblissait les Français vainqueurs, & fortifiait les Autrichiens. Le Prince *Charles de Lorraine* frère du Grand-Duc était dans le milieu de la Bohême avec trente-cinq mille hommes :

Digitized by Google

tous les habitans étaient pour lui ; il commençait à faire avec ſuccès une guerre défenſive, en tenant continuellement ſon ennemi en allarmes, en coupant ſes convois, en le harcelant ſans relâche de tous les côtés par des nuées de houzards, de croates, de pandours, & de talpaches. Les *Pandours* ſont des Sclavons qui habitent le bord de la Drave, & de la Save ; ils ont un habit long ; ils portent pluſieurs piſtolets à la ceinture, un ſabre & un poignard. Les *Talpaches* ſont une infanterie Hongroiſe armée d'un fuſil, de deux piſtolets, & d'un ſabre. Les *Croates* appellés en France *Cravates*, ſont des miliciens de Croatie. Les *Houzards* ſont des cavaliers Hongrois, montés ſur de petits chevaux légers & infatigables : ils déſolent des troupes diſperſées en trop de poſtes, & peu pourvues de cavalerie. Les troupes de France & de Bavière étaient partout dans ce cas. L'Empereur *Charles VII* avait voulu conſerver avec peu de monde une vaſte étendue de terrain, qu'on ne croyait pas la Reine de Hongrie en état de reprendre ; mais tout fut repris, & la guerre fut enfin reportée du Danube au Rhin.

Le Cardinal de *Fleuri* voyant tant d'eſpérances trompées, tant de déſaſtres qui ſuccédaient à de ſi heureux commencemens, écrivit au Général de *Kœnigſeck* une lettre qu'il lui fit rendre par le Maréchal de *Belle-Iſle* même ; il s'excuſait dans cette lettre de la guerre entrepriſe, & il avouait qu'il avait été entraîné au-delà de ſes meſures. *Bien des gens ſavent*, dit-il, *combien j'ai été oppoſé aux réſolutions que nous avons priſes, & que j'ai été en quelque façon forcé d'y conſentir. Votre Excellence eſt trop inſtruite de tout ce qui ſe paſſe pour ne pas deviner celui qui mit tout en œuvre pour déterminer le Roi à entrer dans une ligue qui était ſi contraire à mon goût & à mes principes.*

Pour toute réponſe la Reine de Hongrie fit impri-

mer la lettre du Cardinal de *Fleuri*. Il eſt aiſé de voir quels mauvais effets cette lettre devait produire ; en premier lieu elle rejettait évidemment tout le reproche de la guerre ſur le Général chargé de négocier avec le Comte de *Kœnigſeck*, & ce n'était pas rendre la négociation facile que de rendre ſa perſonne odieuſe : en ſecond lieu elle avouait de la faibleſſe dans le Miniſtère, & c'eût été bien mal connaître les hommes que de ne pas prévoir qu'on abuſerait de cette faibleſſe, que les alliés de la France ſe refroidiraient, & que ſes ennemis s'enhardiraient. Le Cardinal voyant la lettre imprimée, en écrivit une ſeconde, dans laquelle il ſe plaint au Général Autrichien de ce qu'on a publié ſa première lettre, & lui dit, *qu'il ne lui écrira plus déſormais ce qu'il penſe.* Cette ſeconde lettre lui fit encore plus de tort que la première. Il les fit déſavouer toutes deux dans quelques papiers publics, & ce déſaveu qui ne trompa perſonne, mit le comble à ſes fauſſes démarches, que les eſprits les moins critiques excuſèrent dans un homme de quatre-vingt-ſept ans fatigué des mauvais ſuccès. Enfin l'Empereur Bavarois fit propoſer à Londres des projets de paix ; & ſurtout des ſécularisations d'évêchés en faveur d'Hanovre. Le Miniſtère Anglais ne croyait pas avoir beſoin de l'Empereur pour les obtenir. On inſulta à ſes offres en les rendant publiques ; & l'Empereur fut réduit à déſavouer ſes offres de paix, comme le Cardinal de *Fleuri* avait déſavoué la guerre.

La querelle alors s'échauffa plus que jamais. La France d'un côté, l'Angleterre de l'autre, parties principales en effet ſous le nom d'auxiliaires, s'efforcèrent de tenir la balance à main armée. La Maiſon de *Bourbon* fut obligée pour la ſeconde fois de tenir tête à preſque toute l'Europe.

Le Cardinal de *Fleuri*, trop âgé pour ſoutenir un ſi peſant fardeau, prodigua à regret les tréſors de

Digitized by Google

la France dans cette guerre entrepriſe malgré lui, & ne vit que des malheurs cauſés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir beſoin d'une marine : ce qui reſtait à la France de forces maritimes, fut abſolûment détruit par les Anglais ; & les provinces de France furent expoſées. L'Empereur, que la France avait fait, fut chaſſé trois fois de ſes propres Etats.

Les armées Françaiſes furent détruites en Bavière & en Bohême, ſans qu'il ſe donnât une ſeule grande bataille ; & le déſaſtre fut au point qu'une retraite dont on avait beſoin, & qui paraiſſait impratiquable, fut regardée comme un bonheur ſignalé. Le Maréchal de *Belle-Isle* ſauva le reſte de l'armée Françaiſe aſſiégée dans Prague, & ramena environ treize mille hommes de Prague à Egra, par une route détournée de trente-huit lieues, au milieu des glaces & à la vue des ennemis. Enfin la guerre fut reportée du fond de l'Autriche au Rhin.

Le Cardinal de *Fleuri* mourut au village d'Iſſi, au milieu de tous ces déſaſtres, & laiſſa les affaires de la guerre, de la marine, de la finance & de la politique dans une criſe, qui altéra la gloire de ſon miniſtère, & non la tranquillité de ſon ame.

Louis XV prit dès-lors la réſolution de gouverner par lui-même, & de ſe mettre à la tête d'une armée. Il ſe trouvait dans la même ſituation où fut ſon biſayeul dans une guerre nommée, comme celle-ci, la guerre de la ſucceſſion.

Il avait à ſoutenir la France & l'Eſpagne, contre les mêmes ennemis, c'eſt-à-dire contre l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, & la Savoie. Pour ſe faire une idée juſte de l'embarras qu'éprouvait le Roi, des périls où l'on était expoſé, & des reſſources qu'il eut, il faut voir comment l'Angleterre donnait le mouvement à toutes ces ſecouſſes de l'Europe.

Digitized by Google

CHAPITRE HUITIÉME.

Conduite de l'Angleterre. Ce que fit le Prince de Conti *en Italie.*

ON ſait qu'après l'heureux tems de la paix d'Utrecht, les Anglais qui jouiſſaient de Minorque & de Gibraltar en Eſpagne, avaient encor obtenu de la Cour de Madrid des privilèges que les Français ſes défenſeurs n'avaient pas. Les commerçans Anglais allaient vendre aux colonies Eſpagnoles les nègres, qu'ils achetaient en Afrique pour être eſclaves dans le nouveau monde. Des hommes vendus par d'autres hommes, moyennant trente-trois piaſtres par tête qu'on payait au gouvernement Eſpagnol, étaient un objet de gain conſidérable; car la compagnie Anglaiſe en fourniſſant quatre mille huit cent nègres, avait obtenu encor de vendre les huit cent, ſans payer de droits; mais le plus grand avantage des Anglais à l'excluſion des autres nations, était la permiſſion dont cette compagnie jouit dès 1716 d'envoyer un vaiſſeau à Porto-Bello.

Ce vaiſſeau qui d'abord ne devait être que de cinq cent tonneaux, fut en 1717 de huit cent cinquante par convention, mais en effet de mille par abus; ce qui faiſait deux millions peſant de marchandiſes. Ces mille tonneaux étaient encor le moindre objet de ce commerce de la compagnie Anglaiſe; une patache qui ſuivait toûjours le vaiſſeau ſous prétexte de lui porter des vivres, allait & venait continuellement; elle ſe chargeait dans les colonies Anglaiſes des effets qu'elle apportait à ce vaiſſeau, lequel ne ſe deſempliſſant jamais par cette manœuvre, tenait lieu d'une flotte entière. Souvent même d'autres navires venaient remplir le vaiſſeau de permiſſion, & leurs barques allaient encor ſur les côtes de l'Amérique porter des marchandiſes

Digitized by Google

dont les peuples avaient beſoin, mais qui faiſaient tort au gouvernement Eſpagnol, & même à toutes les nations intéreſſées au commerce qui ſe fait des ports d'Eſpagne au golfe du Mexique. Les gouverneurs Eſpagnols traitèrent avec rigueur les marchands Anglais, & la rigueur ſe pouſſe toûjours trop loin.

Un patron de vaiſſeau nommé *Jenkins* vint en 1739 ſe préſenter à la Chambre des communes. C'était un homme franc & ſimple, qui n'avait point fait de commerce illicite, mais dont le vaiſſeau avait été rencontré par un garde-côtes Eſpagnol dans un parage de l'Amérique, où les Eſpagnols ne voulaient pas ſouffrir de navires Anglais. Le Capitaine Eſpagnol avait ſaiſi le vaiſſeau de *Jenkins*, mis l'équipage aux fers, fendu le nez & coupé les oreilles au patron. En cet état *Jenkins* ſe préſenta au Parlement; il raconta ſon avanture avec la naïveté de ſa profeſſion & de ſon caractère. *Meſſieurs*, dit-il, *quand on m'eut ainſi mutilé, on me menaça de la mort; je l'attendis; je recommandai mon ame à* DIEU *& ma vengeance à ma patrie.* Ces paroles prononcées naturellement excitèrent un cri de pitié & d'indignation dans l'aſſemblée. Le peuple de Londres criait à la porte du Parlement, *La mer libre ou la guerre.* On n'a peut-être jamais parlé avec plus de véritable éloquence qu'on parla ſur ce ſujet dans le Parlement d'Angleterre: & je ne ſais ſi les harangues méditées qu'on prononça autrefois dans Athènes & dans Rome, en des occaſions à-peu-près ſemblables, l'emportent ſur les diſcours non préparés du Chevalier *Windham*, du Lord *Carteret*, du Miniſtre *Robert Walpole*, du Comte de *Cheſterfield*, de Monſieur *Pultney* depuis Comte de *Bath.* Ces diſcours qui ſont l'effet naturel du gouvernement, & de l'eſprit Anglais, étonnent quelquefois les étrangers, comme les productions d'un pays qui ſont à vil prix ſur leur terrain ſont recherchées précieuſement ailleurs. Mais il faut lire avec précaution toutes ces harangues où

Digitized by Google

l'esprit de parti domine. Le véritable état de la nation y est presque toûjours déguisé. Le parti du Ministère y peint le gouvernement florissant ; la faction contraire assure que tout est en décadence. L'exagération règne partout. *Où est le tems*, s'écriait alors un membre du Parlement, *où est le tems où un Ministre de la guerre disait qu'il ne falait pas qu'on osât tirer un coup de canon en Europe sans la permission de l'Angleterre.*

Enfin le cri de la nation détermina le Parlement & le Roi. On déclara la guerre à l'Espagne dans les formes à la fin de l'année 1739.

La mer fut d'abord le théatre de cette guerre, dans laquelle les corsaires des deux nations pourvus de lettres-patentes allaient en Europe & en Amérique, attaquer tous les vaisseaux marchands, & ruiner réciproquement le commerce pour lequel ils combattaient. On en vint bientôt à des hostilités plus grandes.

L'Amiral *Vernon* l'an 1740 pénétra dans le golfe du Mexique, & y attaqua & prit la ville de Porto-Bello, l'entrepôt des trésors du nouveau monde, la rasa & en fit un chemin ouvert par lequel les Anglais purent exercer à main armée le commerce autrefois clandestin, qui avait été le sujet de la rupture. Cette expédition fut regardée par les Anglais comme un des plus grands services rendus à la nation. L'Amiral fut remercié par les deux Chambres du Parlement : elles lui écrivirent ainsi qu'elles en avaient usé avec le Duc de *Marlborough* après la journée d'Hochstet. Depuis ce tems les actions de leur compagnie du Sud augmentèrent malgré les dépenses immenses de la nation. Les Anglais espérèrent alors de conquérir l'Amérique Espagnole. Ils crurent que rien ne résisterait à l'Amiral *Vernon*, & lorsque quelque tems après cet Amiral alla mettre le siége devant Carthagène, ils se hâtèrent d'en célébrer la prise : de sorte que dans le

Digitized by Google

tems même que *Vernon* en levait le siége, ils firent frapper une médaille où l'on voyait le port & les environs de Carthagène avec cette légende, *il a pris Carthagène :* le revers représentait l'Amiral *Vernon*, & on y lisait ces mots, *au vengeur de sa patrie.* Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui tromperaient la postérité, si l'histoire plus fidelle & plus exacte ne prévenait pas de telles erreurs.

La France qui n'avait qu'une marine faible ne se déclarait pas alors ouvertement; mais le Ministère de France secourait les Espagnols autant qu'il était en son pouvoir.

On était en ces termes entre les Espagnols & les Anglais, quand la mort de l'Empereur *Charles VI* mit le trouble dans l'Europe. On a vu ce que produisait en Allemagne la querelle de l'Autriche & de la Bavière. L'Italie fut aussi bientôt désolée pour cette succession Autrichienne. Le Milanais était réclamé par la Maison d'*Espagne.* Parme & Plaisance devaient revenir par le droit de naissance à un des fils de la Reine née Princesse de Parme. Si *Philippe V* avait voulu avoir le Milanais pour lui, il eût trop allarmé l'Italie. Si on eût destiné Parme & Plaisance à *Don Carlos*, déja maître de Naples & de Sicile, trop d'Etats réunis sous un même Souverain eussent encor allarmé les esprits. *Don Philippe*, puiné de *Don Carlos*, fut le premier auquel on destina le Milanais & le Parmesan. La Reine de Hongrie maîtresse du Milanais, faisait ses efforts pour s'y maintenir. Le Roi de Sardaigne Duc de Savoie revendiquait ses droits sur cette province; il craignait de la voir dans les mains de la Maison de *Lorraine* entée sur la Maison d'*Autriche*, qui possédant à la fois le Milanais & la Toscane, pourait un jour lui ravir les terres qu'on lui avait cédées par les traités de 1737 & 1738 : mais il craignait encor davantage de se voir pressé par la France, & par un Prince de la Maison de *Bourbon*, tandis qu'il voyait

Digitized by Google

un autre Prince de cette Maiſon maître de Naples & de Sicile.

Il ſe réſolut dès le commencement de 1742 à s'unir avec la Reine de Hongrie ſans s'accorder dans le fond avec elle. Ils ſe réuniſſaient ſeulement contre le péril préſent ; ils ne ſe faiſaient point d'autres avantages : le Roi de Sardaigne ſe réſervait même de prendre quand il voudrait d'autres meſures. C'était un traité de deux ennemis qui ne ſongeaient qu'à ſe défendre d'un troiſiéme. La Cour d'Eſpagne envoyait l'Infant *Don Philippe*, attaquer le Duc-Roi de Sardaigne, qui n'avait voulu de lui ni pour ami, ni pour voiſin. Le Cardinal de *Fleuri* avait laiſſé paſſer *Don Philippe* & une partie de ſon armée par la France, mais il n'avait pas voulu lui donner de troupes.

On fait beaucoup dans un tems, on craint de faire même peu dans un autre. La raiſon de cette conduite était qu'on ſe flattait encor de regagner le Roi de Sardaigne qui laiſſait toûjours des eſpérances.

On ne voulait pas d'ailleurs alors de guerre directe avec les Anglais qui l'auraient infailliblement déclarée. Les révolutions des affaires de terre qui commençaient alors en Allemagne, ne permettaient pas de braver partout les Puiſſances maritimes. Les Anglais s'oppoſaient ouvertement à l'établiſſement de *Don Philippe* en Italie, ſous prétexte de maintenir l'équilibre de l'Europe.

Cette balance, bien ou mal entendue, était devenue la paſſion du peuple Anglais ; mais un intérêt plus couvert était le but du Miniſtère de Londres. Il voulait forcer l'Eſpagne à partager le commerce du nouveau monde : il eût à ce prix aidé *Don Philippe* à paſſer en Italie, ainſi qu'il avait aidé *Don Carlos* en 1731. Mais la Cour d'Eſpagne ne voulait

Digitized by Google

point enrichir ſes ennemis à ſes dépens, & comptait établir *Don Philippe* dans ſes Etats.

Dès le mois de Novembre & de Décembre 1741, la Cour d'Eſpagne avait envoyé par mer pluſieurs corps de troupes en Italie ſous la conduite du Duc de *Montemar*, célèbre par la victoire de Bitonto, & enſuite par ſa diſgrace. Ces troupes avaient débarqué ſucceſſivement ſur les côtes de la Toſcane & dans les ports qu'on appelle l'Etat *degli preſidii* appartenant à la Couronne des deux Siciles. Il falait paſſer ſur les terres de la Toſcane. Le Grand-Duc mari de la Reine de Hongrie fut obligé de leur accorder le paſſage & de déclarer ſon pays neutre. Le Duc de Modène marié à la fille du feu Duc d'Orléans, Régent de France, ſe déclara neutre auſſi. Le Pape *Benoit XIV* ſur les terres de qui l'armée Eſpagnole devait paſſer dans ces conjonctures, ainſi que celle des Autrichiens, embraſſa la même neutralité à meilleur titre que perſonne, en qualité de père commun des Princes & des peuples, tandis que ſes enfans vivaient à diſcrétion ſur ſon territoire.

De nouvelles troupes Eſpagnoles arrivèrent par la voie de Gènes. Cette République ſe dit encor neutre & les laiſſa paſſer. Vers ce tems-là même le Roi de Naples embraſſait la neutralité, quoiqu'il s'agît de la cauſe de ſon père & de ſon frère. Mais de tous ces Potentats neutres en apparence aucun ne l'était en effet.

A l'égard de la neutralité du Roi de Naples, voici quelle en fut la ſuite. On fut étonné le 18 Août de voir paraître à la vue du port de Naples une eſcadre Anglaiſe compoſée de ſix vaiſſeaux de ſoixante canons, de ſix frégates & de deux galiotes à bombes. Le Capitaine *Martin*, depuis Amiral, qui commandait cette eſcadre, envoya à terre un Officier avec une lettre au premier Miniſtre, qui portait en ſubſtance qu'il falait que le Roi rappellât ſes troupes de

Digitized by Google

l'armée Eſpagnole, ou que l'on allait dans l'inſtant bombarder la ville. On tint quelques conférences, le Capitaine Anglais dit enfin en mettant ſa montre ſur le tillac, qu'il ne donnait qu'une heure pour ſe déterminer. Le port était mal pourvu d'artillerie, on n'avait point pris les précautions néceſſaires contre une inſulte qu'on n'attendait pas. On vit alors que l'ancienne maxime, *qui eſt maître de la mer l'eſt de la terre*, eſt ſouvent vraie. On fut obligé de promettre tout ce que le Commandant Anglais voulait, & même il falut le tenir juſqu'à ce qu'on eût le tems de pourvoir à la défenſe du port & du Royaume.

Les Anglais eux-mêmes ſentaient bien que le Roi de Naples ne pouvait pas plus garder en Italie cette neutralité forcée, que le Roi d'Angleterre n'avait gardé la ſienne en Allemagne.

L'armée Eſpagnole commandée par le Duc de *Montemar*, venue en Italie pour ſoumettre la Lombardie, ſe retirait alors vers les frontières du Royaume de Naples, toûjours preſſée par les Autrichiens. Alors le Roi de Sardaigne retourna dans le Piémont, & dans ſon Duché de Savoie, où les viciſſitudes de la guerre demandaient ſa préſence. L'Infant *Don Philippe* avait en vain tenté de débarquer à Gènes avec de nouvelles troupes. Les eſcadres d'Angleterre l'en avaient empêché, mais il avait pénétré par terre dans le Duché de Savoie & s'en était rendu maître. C'eſt un pays preſque ouvert du côté du Dauphiné. Il eſt ſtérile & pauvre. Ses Souverains en retiraient alors à peine quinze cent mille livres de revenu. *Charles-Emanuel* Roi de Sardaigne, & Duc de Savoie, l'abandonna pour aller défendre le Piémont, pays plus important.

On voit par cet expoſé que tout était en allarmes & que toutes les provinces éprouvaient des revers du fond de la Siléſie au fond de l'Italie. L'Autriche

Digitized by Google

n'était alors en guerre ouverte qu'avec la Bavière. Et cependant on désolait l'Italie. Les peuples du Milanais, du Mantouan, de Parme, de Modène, de Guastalla regardaient avec une tristesse impuissante toutes ces irruptions & toutes ces secousses, accoutumés depuis longtems à être le prix du vainqueur, sans oser seulement donner leur exclusion & leur suffrage.

La Cour d'Espagne fit demander aux Suisses le passage par leur territoire pour porter de nouvelles troupes en Italie, elle fut refusée : la Suisse vend des soldats à tous les Princes & défend son pays contr'eux. Le gouvernement y est pacifique & les peuples guerriers. Une telle neutralité fut respectée. Venise de son côté leva vingt mille hommes pour donner du poids à la sienne.

Il y avait dans Toulon une flotte de seize vaisseaux Espagnols, destinée d'abord pour transporter *Don Philippe* en Italie ; mais il avait passé par terre comme on a vu. Elle devait apporter des provisions à ses troupes, & ne le pouvait, retenue continuellement dans le port par une flotte Anglaise qui dominait dans la Méditerranée, & insultait toutes les côtes de l'Italie, & de la Provence. Les canonniers Espagnols n'étaient pas experts dans leur art ; on les exerça dans le port de Toulon pendant quatre mois, en les faisant tirer au blanc, & en excitant leur émulation & leur industrie par des prix proposés.

Quand ils se furent rendus habiles, on fit sortir de la rade de Toulon l'escadre Espagnole, commandée par *Don Joseph Navarro*. Elle n'était que de douze vaisseaux. Les Espagnols n'ayant pas assez de matelots & de canonniers pour en manœuvrer seize, elle fut jointe aussi-tôt par quatorze vaisseaux Français, quatre frégates, & trois brûlots, sous les ordres de Mr. de *Court*, qui à l'âge de quatre-vingt ans avait

Digitized by Google

toute la vigueur de corps & d'eſprit qu'un tel commandement exige. Il y avait quarante années qu'il s'était trouvé au combat naval de Malaga, où il avait ſervi en qualité de Capitaine ſur le vaiſſeau amiral, & depuis ce tems il ne s'était donné de bataille ſur mer en aucune partie du monde que celle de Meſſine en 1718. L'Amiral Anglais *Mattheus* ſe préſenta devant les deux eſcadres combinées de France & d'Eſpagne. La flotte de *Mattheus* était de quarante-cinq vaiſſeaux, de cinq frégates, & de quatre brûlots : avec cet avantage du nombre il ſut auſſi ſe donner d'abord celui du vent, manœuvre dont dépend ſouvent la victoire dans les combats de mer, comme elle dépend ſur la terre d'un poſte avantageux. Ce ſont les Anglais qui les premiers ont rangé leurs forces navales en bataille dans l'ordre où l'on combat aujourd'hui, & c'eſt d'eux que les autres nations ont pris l'uſage de partager leurs flottes en avant-garde, arrière-garde & corps de bataille.

On combattit donc à la bataille de Toulon dans cet ordre. Les deux flottes furent également endommagées, & également diſperſées.

Cette journée navale de Toulon fut donc indéciſe comme preſque toutes les batailles navales (à l'exception de celle de la Hogue), dans leſquelles le fruit d'un grand appareil & d'une longue action eſt de tuer du monde de part & d'autre, & de démâter des vaiſſeaux. Chacun ſe plaignit ; les Eſpagnols crurent n'avoir pas été aſſez ſecourus ; les Français accuſèrent les Eſpagnols de peu de reconnaiſſance. Ces deux nations quoiqu'alliées n'étaient point toûjours unies. L'antipatie ancienne ſe réveillait quelquefois entre les peuples, quoique l'intelligence fût entre leurs Rois.

Au reſte le véritable avantage de cette bataille fut pour la France & l'Eſpagne : la mer Méditerranée fut libre au moins pendant quelque tems, & les proviſions dont

Digitized by Google

dont avait beſoin *Don Philippe* purent aiſément lui arriver des côtes de Provence ; mais ni les flottes Françaiſes, ni les eſcadres d'Eſpagne ne purent s'oppoſer à l'Amiral *Mattheus*, quand il revint dans ces parages. Ces deux nations obligées d'entretenir continuellement de nombreuſes armées de terre, n'avaient pas ce fond inépuiſable de marine, qui fait la reſſource de la puiſſance Anglaiſe.

CHAPITRE NEUVIÉME.

Le Prince de Conti *force les paſſages des Alpes. Situation des affaires d'Italie.*

LOuis XV, au milieu de tous ces efforts, déclara la guerre au Roi *George*, & bientôt à la Reine de Hongrie, qui la lui déclarèrent auſſi dans les formes. Ce ne fut de part & d'autre qu'une cérémonie de plus. Ni l'Eſpagne, ni Naples ne déclarèrent la guerre, mais ils la firent.

Don Philippe à la tête de vingt mille Eſpagnols dont le Marquis de *la Mina* était le Général, & le Prince de *Conti* ſuivi de vingt mille Français, inſpirèrent tous deux à leurs troupes cet eſprit de confiance & de courage opiniâtre dont on avait beſoin pour pénétrer dans le Piémont, où un bataillon peut à chaque pas arrêter une armée entière, où il faut à tout moment combattre entre des rochers, des précipices & des torrens, & où la difficulté des convois n'eſt pas un des moindres obſtacles. Le Prince de *Conti* qui avait ſervi en qualité de Lieutenant-Général dans la guerre malheureuſe de Bavière, avait de l'expérience dans ſa jeuneſſe.

Le premier d'Avril 1744, l'Infant *Don Philippe* & lui, paſſèrent le Varo, rivière qui tombe des Alpes, &

qui se jette dans la mer de Gènes, au-dessous de Nice. Tout le comté de Nice se rendit; mais pour avancer, il falait attaquer les retranchemens élevés près de Ville-Franche, & après eux, on trouvait ceux de la forteresse de Montalban, au milieu des rochers qui forment une longue suite de remparts presque inaccessibles. On ne pouvait marcher que par des gorges étroites, & par des abimes sur lesquels plongeait l'artillerie ennemie, & il falait sous ce feu gravir de rochers en rochers. On trouvait encor jusques dans les Alpes des Anglais à combattre: l'Amiral *Mattheus*, après avoir radoubé ses vaisseaux, etait venu reprendre l'empire de la mer. Il avait débarqué lui-même à Ville-Franche. Ses soldats etaient avec les Piémontais; & ses canonniers servaient l'artillerie. Malgre ces périls, le Prince de *Conti* se présente au pas de Ville-Franche, rempart du Piémont, haut de près de deux cent toises, que le Roi de Sardaigne croyait hors d'atteinte, & qui fut couvert de Français & d'Espagnols. L'Amiral Anglais & ses matelots, furent sur le point d'être faits prisonniers.

On avança, on pénétra enfin jusqu'à la vallée de Château-Dauphin. Le Comte de *Campo-Santo* suivait le Prince de *Conti*, à la tête des Espagnols, par une autre gorge. Le Comte de *Campo-Santo* portait ce nom & ce titre, depuis la bataille de Campo-Santo où il avait fait des actions étonnantes; ce nom était sa récompense, comme on avait donné le nom de *Bitonto* au Duc de *Montemar*, après la bataille de Bitonto. Il n'y a guères de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée.

Le Bailli de *Givri* escalade en plein jour un roc sur lequel deux mille Piémontais sont retranchés. Ce brave *Chevert*, qui avait monté le premier sur les remparts de Prague, monte à ce roc un des premiers; & cette entreprise était plus meurtrière que celle de Prague. On n'avait point de canon: les Piémontais foudroyaient

Digitized by Google

les assaillans avec le leur. Le Roi de Sardaigne placé lui-même derrière ces retranchemens, animait ses troupes. Le Bailli de *Givri* était blessé dès le commencement de l'action ; & le Marquis de *Villemur*, instruit qu'un passage non moins important venait d'être heureusement forcé par les Français, envoyait ordonner la retraite. *Givri* la fait battre ; mais les officiers & les soldats trop animés ne l'écoutent point. Le Lieutenant-Colonel de Poitou saute dans les premiers retranchemens, les grenadiers s'élancent les uns sur les autres ; & ce qui est à peine croyable, ils passent par les embrasures même du canon ennemi ; dans l'instant que les piéces ayant tiré, reculaient par leur mouvement ordinaire : on y perdit près de deux mille hommes ; mais il n'échappa aucun Piémontais. Le Roi de Sardaigne au désespoir, voulait se jetter lui-même au milieu des attaquans, & on eut beaucoup de peine à le retenir : il en coûta la vie au Bailli de *Givri* ; le Colonel *Salis*, le Marquis de *la Carte* y furent tués ; le Duc d'*Agénois* & beaucoup d'autres, blessés. Mais il en avait coûté encor moins qu'on ne devait s'attendre dans un tel terrain. Le Comte de *Campo-Santo* qui ne put arriver à ce défilé étroit & escarpé où ce furieux combat s'était donné, écrivit au Marquis de *la Mina*, Général de l'armée Espagnole sous Don Philippe : *Il se présentera quelques occasions où nous ferons aussi-bien que les Français, car il n'est pas possible de faire mieux.* Je rapporte toûjours les lettres des Généraux, lorsque j'y trouve des particularités intéressantes : ainsi je transcrirai encor ce que le Prince de *Conti* écrivit au Roi touchant cette journée : *C'est une des plus brillantes & des plus vives actions qui se soient jamais passées ; les troupes y ont montré une valeur au-dessus de l'humanité. La brigade de Poitou ayant Monsieur d'Agénois à sa tête, s'est couverte de gloire.*

La bravoure & la présence d'esprit de Monsieur de Chevert, ont principalement décidé l'avantage. Je vous recommande Monsieur de Solémi, & le Chevalier de

Modène. La Carte a été tué ; Votre Majeſté qui connait le prix de l'amitié ſent combien j'en ſuis touché. Ces expreſſions d'un Prince à un Roi, ſont des leçons de vertu pour le reſte des hommes, & l'hiſtoire doit les conſerver.

Pendant qu'on prenait Château-Dauphin, il falait emporter ce qu'on appellait *les barricades* ; c'était un paſſage de trois toiſes entre deux montagnes qui s'élèvent juſqu'aux nues. Le Roi de Sardaigne avait fait couler dans ce précipice la rivière de Sture qui baigne cette vallée. Trois retranchemens, & un chemin couvert par-delà la rivière, défendaient ce poſte, qu'on appellait les barricades ; il falait enſuite ſe rendre maître du château de Démont, bâti avec des frais immenſes ſur la tête d'un rocher iſolé, au milieu de la vallée de Sture ; après quoi les Français maîtres des Alpes voyaient les plaines du Piémont. Ces barricades furent tournées habilement par les Français & par les Eſpagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin. On les emporta preſque ſans coup férir, en mettant ceux qui les défendaient entre deux feux. Cet avantage fut un des chefs-d'œuvre de l'art de la guerre, car il fut glorieux, il remplit l'objet propoſé, & ne fut pas ſanglant.

CHAPITRE DIXIEME.

Nouvelles diſgraces de l'Empereur CHARLES VII. *Bataille de Dettingue.*

TAnt de belles actions ne ſervaient de rien au but principal, & c'eſt ce qui arrive dans preſque toutes les guerres. La cauſe de la Reine de Hongrie n'en était pas moins triomphante. L'Empereur *Charles VII* nommé en effet Empereur par le Roi de France,

Digitized by Google

n'en était pas moins chaſſé de ſes Etats héréditaires, & n'était pas moins errant dans l'Allemagne. Les Français n'étaient pas moins repouſſés au Rhin & au Mein. La France enfin n'en était pas moins épuiſée pour une cauſe qui lui était étrangère, & pour une guerre qu'elle aurait pu s'épargner, guerre entrepriſe par la ſeule ambition du Maréchal de *Belle-Isle*, dans laquelle on n'avait que peu de choſe à gagner & beaucoup à perdre.

L'Empereur *Charles VII* ſe réfugia d'abord dans Augsbourg, ville impériale & libre, qui ſe gouverne en république, fameuſe par le nom d'*Auguſte*, la ſeule qui ait conſervé les reſtes quoique défigurés de ce nom d'*Auguſte*, autrefois commun à tant de villes ſur les frontières de la Germanie & des Gaules. Il n'y demeura pas longtems, & en la quittant au mois de Juin 1743, il eut la douleur d'y voir entrer un Colonel de houzards nommé *Mentzel*, fameux par ſes férocités & ſes brigandages, qui le chargea d'injures dans les rues.

Il portait ſa malheureuſe deſtinée dans Francfort, ville encor plus privilégiée qu'Augsbourg, & dans laquelle s'était faite ſon élection à l'Empire; mais ce fut pour y voir accroître ſes infortunes. Il ſe donnait une bataille qui décidait de ſon ſort à quatre milles de ſon nouveau refuge.

Le Comte *Stair* Ecoſſais, l'un des élèves du Duc de *Marlborough*, autrefois ambaſſadeur en France, avait marché vers Francfort à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, compoſée d'Anglais, d'Hanovriens & d'Autrichiens. Le Roi d'Angleterre arriva avec ſon ſecond fils le Duc de *Cumberland*, après avoir paſſé à Francfort dans ce même aſyle de l'Empereur qu'il reconnaiſſait toûjours pour ſon Souverain, & auquel il faiſait la guerre dans l'eſpérance de le détrôner.

Digitized by Google

Le Maréchal Duc de *Noailles* qui commandait l'armée opposée au Roi d'Angleterre, avait porté les armes dès l'âge de quinze ans. Il avait commandé en Catalogne dans la guerre de 1701, & passa depuis par toutes les fonctions qu'on peut avoir dans le gouvernement : à la tête des finances au commencement de la régence, Général d'armée, & Ministre d'Etat, il ne cessa dans tous ces emplois de cultiver la littérature, exemple autrefois commun chez les Grecs, & chez les Romains, mais rare aujourd'hui dans l'Europe. Ce Général par une manœuvre supérieure fut d'abord le maître de la campagne. Il côtoya l'armée du Roi d'Angleterre qui avait le Mein entr'elle & les Français ; il lui coupa les vivres en se rendant maître des passages au-dessus & au-dessous de leur camp.

Le Roi d'Angleterre s'était posté dans Aschaffembourg, ville sur le Mein, qui appartient à l'Electeur de Mayence. Il avait fait cette démarche malgré le Comte *Stair* son Général, & commençait à s'en repentir. Il y voyait son armée bloquée & affamée par le Maréchal de *Noailles*. Le soldat fut réduit à la demi-ration par jour. On manquait de fourrages au point qu'on proposa de couper les jarrets aux chevaux, & on l'aurait fait si on était resté encor deux jours dans cette position. Le Roi d'Angleterre fut obligé enfin de se retirer pour aller chercher des vivres à Hanau sur le chemin de Francfort ; mais en se retirant il était exposé aux batteries du canon ennemi placé sur la rive du Mein. Il falait faire marcher en hâte une armée que la disette affaiblissait & dont l'arrière-garde pouvait être accablée par l'armée Française. Car le Maréchal de *Noailles* avait eu la précaution de jetter des ponts entre Dettingue & Aschaffembourg, sur le chemin de Hanau, & les Anglais avaient joint à leurs fautes celle de laisser établir ces ponts. Le 26 Juin au milieu de la nuit le Roi d'Angleterre fit décamper son armée dans le plus grand silence, & hazarda cette marche précipitée & dangereuse à laquelle il était réduit. Le Maréchal de

Digitized by Google

Noailles voit les Anglais qui semblent marcher à leur perte dans un chemin étroit entre une montagne & la rivière. Il ne manqua pas d'abord de faire avancer tous les escadrons composés de la Maison du Roi, de dragons & de houzards, vers le village de Dettingue, devant lequel les Anglais devaient passer. Il fait défiler sur deux ponts quatre brigades d'infanterie avec celles des Gardes-Françaises. Ces troupes avaient ordre de rester postées dans le village de Dettingue en-deçà d'un ravin profond. Elles n'étaient point apperçues des Anglais, & le Maréchal voyait tout ce que les Anglais faisaient. Monsieur de *Vallière* Lieutenant-Général, homme qui avait poussé le service de l'artillerie aussi loin qu'il peut aller, tenait ainsi dans un défilé les ennemis entre deux batteries qui plongeaient sur eux du rivage. Ils devaient passer par un chemin creux qui est entre Dettingue & un petit ruisseau. On ne devait fondre sur eux qu'avec un avantage certain qui devenait un piége inévitable. Le Roi d'Angleterre pouvait être pris lui-même : c'était enfin un de ces momens décisifs qui semblaient devoir mettre fin à la guerre.

Le Maréchal recommande au Duc de *Grammont* son neveu, Lieutenant-Général & Colonel des Gardes, d'attendre dans cette position que l'ennemi vînt lui-même se livrer. Il alla malheureusement reconnaître un gué pour faire encor avancer de la cavalerie. La plûpart des Officiers disaient qu'il eût mieux fait de rester à la tête de l'armée pour se faire obéir. Il envoya faire occuper le poste d'Aschaffembourg par cinq brigades, de sorte que les Anglais étaient pris de tous côtés. Un moment d'impatience dérangea toutes ces mesures.

Le Duc de *Grammont* crut que la première colonne ennemie était déja passée & qu'il n'y avait qu'à fondre sur une arrière-garde qui ne pouvait résister ; il fit passer le ravin à ses troupes. Quittant ainsi un terrain avantageux où il devait rester, il avance avec le régi-

Digitized by Google

ment des Gardes & celui de *Noailles* infanterie, dans une petite plaine qu'on appelle *champ des coqs*. Les Anglais qui défilaient en ordre de bataille, se formèrent bientôt. Par-là les Français qui avaient attiré les ennemis dans le piége y tombèrent eux-mêmes. Ils attaquèrent les ennemis en désordre & avec des forces inégales. Le canon que Monsieur de *Vallière* avait établi le long du Mein, & qui foudroyait les ennemis par le flanc, & surtout les Hanovriens, ne fut plus d'aucun usage, parce qu'il aurait tiré contre les Français même. Le Maréchal revient dans le moment qu'on venait de faire cette faute.

La Maison du Roi à cheval, les carabiniers enfoncèrent d'abord par leur impétuosité deux lignes entières d'infanterie; mais ces lignes se reformèrent dans le moment & enveloppèrent les Français. Les Officiers du régiment des Gardes marchèrent hardiment à la tête d'un corps assez faible d'infanterie; vingt & un de ces Officiers furent tués sur la place, autant furent dangereusement blessés. Le régiment des Gardes fut mis dans une déroute entière.

Le Duc de *Chartres* depuis Duc d'Orléans, le Prince de *Clermont*, le Comte d'*Eu*, le Duc de *Penthièvre* malgré sa grande jeunesse, faisaient des efforts pour arrêter le désordre. Le Comte de *Noailles* eut deux chevaux de tués sous lui. Son frère le Duc d'*Ayen* fut renversé.

Le Marquis de *Puiségur*, fils du Maréchal de ce nom, parlait aux soldats de son régiment, courait après eux, ralliait ce qu'il pouvait, & en tua de sa main quelques-uns qui ne voulaient plus suivre & qui criaient *sauve qui peut*. Les Princes & les Ducs de *Biron*, de *Luxembourg*, de *Richelieu*, de *Péquigni-Chevreuse*, se mettaient à la tête des brigades qu'ils rencontraient, & s'enfoncèrent dans les lignes des ennemis.

Digitized by Google

D'un autre côté la Maiſon du Roi, & les carabiniers ne ſe rebutaient point. On voyait ici une troupe de gendarmes, là une compagnie des gardes, cent mouſquetaires dans un autre endroit, des compagnies de cavalerie s'avançant avec des chevaux-légers; d'autres qui ſuivaient les carabiniers ou les grenadiers à cheval, & qui couraient aux Anglais le ſabre à la main avec plus de bravoure que d'ordre. Il y en avait ſi peu, qu'environ cinquante mouſquetaires emportés par leur courage, pénétrèrent dans le régiment de cavalerie de Mylord *Stair*. Vingt-ſept Officiers de la Maiſon du Roi à cheval périrent dans cette confuſion, & ſoixante & ſix furent bleſſés dangereuſement. Le Comte d'*Eu*, le Comte d'*Harcourt*, le Comte de *Beuvron*, le Duc de *Boufflers* furent bleſſés; le Comte de *la Motte-Houdancourt*, Chevalier d'honneur de la Reine, eut ſon cheval tué, fut foulé longtems aux pieds des chevaux, & remporté preſque mort. Le Marquis de *Gontaud* eut le bras caſſé; le Duc de *Rochechouart*, premier Gentilhomme de la chambre, ayant été bleſſé deux fois & combattant encore, fut tué ſur la place. Les Marquis de *Sabran*, de *Fleuri*, le Comte d'*Eſtrade*, le Comte de *Roſtaing* y laiſſèrent la vie. Parmi les ſingularités de cette triſte journée on ne doit pas omettre la mort d'un Comte de *Boufflers* de la branche de *Rémiancourt*. C'était un enfant de dix ans & demi: un coup de canon lui caſſa la jambe; il reçut le coup, ſe vit couper la jambe, & mourut avec un égal ſang-froid. Tant de jeuneſſe & tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de ſon malheur.

La perte n'était guères moins conſidérable parmi les Officiers Anglais. Le Roi d'Angleterre combattait à pied & à cheval, tantôt à la tête de la cavalerie, tantôt à celle de l'infanterie. Le Duc de *Cumberland* fut bleſſé à ſes côtés, le Duc d'*Aremberg* qui commandait les Autrichiens reçut une balle de fuſil au haut de la poitrine. Les Anglais perdirent pluſieurs Officiers-Généraux. Le combat dura trois heures. Mais

Digitized by Google

il était trop inégal ; le courage seul avait à combattre la valeur, le nombre & la discipline. Enfin le Maréchal de *Noailles* ordonna la retraite.

Le Roi d'Angleterre dina sur le champ de bataille, & se retira ensuite sans même se donner le tems d'enlever tous ses blessés, dont il laissa environ six cent que le Lord *Stair* recommanda à la générosité du Maréchal de *Noailles*. Les Français les recueillirent comme des compatriotes ; les Anglais & eux se traitaient en peuples qui se respectaient.

Les deux Généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse & l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

Cette grandeur d'ame n'était pas particulière au Comte *Stair*, & au Duc de *Noailles*. Le Duc de *Cumberland* surtout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un mousquetaire, nommé *Girardau*, blessé dangereusement, avait été porté près de sa tente. On manquait de chirurgiens, assez occupés ailleurs ; on allait panser le Prince à qui une balle avait percé les chairs de la jambe. *Commencez*, dit le Prince, *par soulager cet Officier Français, il est plus blessé que moi, il manquerait de secours & je n'en manquerai pas.*

Au reste la perte fut à-peu-près égale dans les deux armées. Il y eut du côté des alliés deux mille deux cent trente-un hommes, tant tués que blessés. On fut ce calcul par les Anglais qui rarement diminuent leur perte & n'augmentent guères celle de leurs ennemis.

Les Français souffrirent une grande perte en faisant avorter le fruit des plus belles dispositions par cette ardeur précipitée & cette indiscipline qui leur avait fait perdre autrefois les batailles de Poitiers, de Creci, d'Azincourt. Celui qui écrit cette histoire,

Digitized by Google

vit six semaines après le Comte *Stair* à la Haye ; il prit la liberté de lui demander ce qu'il pensait de cette bataille ? Ce Général lui répondit : Je pense que les Français ont fait une grande faute, & nous deux ; la vôtre a été de ne savoir pas attendre ; les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord dans un danger évident d'être perdus, & ensuite de n'avoir pas su profiter de la victoire.

Après cette action beaucoup d'Officiers Français & Anglais allèrent à Francfort, ville toûjours neutre où l'Empereur vit l'un après l'autre, le Comte *Stair*, & le Maréchal de *Noailles*, sans pouvoir leur marquer d'autres sentimens que ceux de la patience dans son infortune.

Le Maréchal de *Noailles* trouva l'Empereur accablé de chagrin, sans Etats, sans espérance, n'ayant pas de quoi faire subsister sa famille, dans cette ville impériale où personne ne voulait faire la moindre avance au Chef de l'Empire ; il lui donna une lettre de crédit de quarante mille écus, certain de n'être pas désavoué par le Roi son maître. Voilà où en était réduite la Majesté de l'Empire Romain.

CHAPITRE ONZIÉME.

Première campagne de LOUIS XV *en Flandre, ses succès. Il quitte la Flandre pour aller au secours de l'Alsace menacée, pendant que le Prince de* Conti *continue à s'ouvrir le passage des Alpes. Nouvelles ligues. Le Roi de Prusse prend encor les armes.*

CE fut dans ces circonstances dangereuses, dans ce choc de tant d'Etats, dans ce mêlange & ce chaos de guerre & de politique, que *Louis XV*

commença sa première campagne. On gardait à peine les frontières du côté de l'Allemagne. La Reine de Hongrie s'était fait prêter serment de fidélité par les habitans de la Bavière & du haut Palatinat. Elle fit présenter dans Francfort même, où *Charles VII* était retiré, un mémoire où l'élection de cet Empereur était qualifiée *nulle de toute nullité*. Il était obligé enfin de se déclarer neutre, tandis qu'on le dépouillait. On lui proposait de se démettre, & de résigner l'Empire à *François de Lorraine*, Grand-Duc de Toscane, époux de *Marie-Thérèse*.

Le Prince *Charles de Lorraine*, frère du Grand-Duc, commençait à s'établir dans une isle du Rhin auprès du vieux Brisac. Des partis Hongrois pénétraient jusques par-delà la Sarre & entamaient les frontières de la Lorraine. Ce fameux partisan *Mentzel* faisait répandre dans l'Alsace, dans les Trois-Evêchés, dans la Franche-Comté des manifestes par lesquels il invitait les peuples au nom de la Reine de Hongrie à retourner sous l'obéissance de la Maison d'*Autriche*; il menaçait les habitans qui prendraient les armes de les faire pendre *après les avoir forcés de se couper eux-mêmes le nez & les oreilles*. Cette insolence digne d'un soldat d'*Attila*, n'était que méprisable; mais elle était la preuve des succès. Les armées Autrichiennes menaçaient Naples, tandis que les armées Françaises & Espagnoles n'étaient encor que dans les Alpes. Les Anglais victorieux sur terre, dominaient sur les mers; les Hollandais allaient se déclarer & promettaient de se joindre en Flandres aux Autrichiens & aux Anglais. Tout était contraire. Le Roi de Prusse satisfait de s'être emparé de la Silésie, avait fait sa paix particulière avec la Reine de Hongrie.

Louis XV soutint tout ce grand fardeau. Non-seulement il assura les frontières sur les bords du Rhin & de la Moselle, par des corps d'armées; mais il prépara une descente en Angleterre même. Il fit venir

Digitized by Google

de Rome le jeune Prince *Charles-Edouard*, fils aîné du Prétendant, & petit-fils de l'infortuné Roi *Jacques II.* Une flotte de vingt-un vaiſſeaux chargée de vingt-quatre mille hommes de débarquement le porta dans le canal d'Angleterre. Ce Prince vit pour la première fois le rivage de ſa patrie. Mais une tempête, & ſurtout les vaiſſeaux Anglais, rendirent cette entrepriſe infructueuſe.

Ce fut dans ce tems-là que le Roi partit pour la Flandre. Il avait une armée floriſſante que le Comte d'*Argenſon* Secrétaire d'Etat de la guerre avait pourvue de tout ce qui pouvait faciliter la guerre de campagne & de ſiége.

Louis XV arrive en Flandre. A ſon approche les Hollandais qui avaient promis de ſe joindre aux troupes de la Reine de Hongrie & aux Anglais, commencent à craindre. Ils n'oſent remplir leur promeſſe : ils envoyent des députés au Roi au-lieu de troupes contre lui. Le Roi prend Courtrai & Menin, en préſence des députés.

Le lendemain même de la priſe de Menin il inveſtit Ypres. C'était le Prince de *Clermont*, Abbé de St. Germain-des-Prés, qui commandait les principales attaques au ſiége d'Ypres. On n'avait point vu en France depuis les Cardinaux de *la Valette* & de *Sourdis*, d'homme qui réunit la profeſſion des armes & celle de l'Egliſe. Le Prince de *Clermont* avait eu cette permiſſion du Pape *Clément XII*, qui avait jugé que l'état eccléſiaſtique devait être ſubordonné à celui de la guerre dans l'arrière-petit-fils du grand *Condé*. On inſulta le chemin couvert du front de la baſſe ville, quoique cette entrepriſe parût prématurée & hazardée ; le Marquis de *Beauveau* Maréchal de camp qui marchait à la tête des grenadiers de Bourbonnais & de Royal-Comtois, y reçut une bleſſure mortelle qui lui cauſa les douleurs les plus vives. Il mourut dans des

Digitized by Google

tourmens intolérables regretté des Officiers & des ſoldats comme capable de commander un jour les armées, & de tout Paris comme un homme de probité & d'eſprit. Il dit aux ſoldats qui le portaient : *Mes amis, laiſſez-moi mourir & allez combattre.*

Ypres capitula bientôt ; nul moment n'était perdu. Tandis qu'on entrait dans Ypres, le Duc de *Boufflers* prenait la Kenoque ; & pendant que le Roi allait après ces expéditions viſiter les places frontières, le Prince de *Clermont* faiſait le ſiége de Furnes, qui arbora le drapeau blanc au bout de cinq jours de tranchée ouverte. Les Généraux Anglais & Autrichiens qui commandaient vers Bruxelles, regardaient ces progrès & ne pouvaient les arrêter. Un corps que commandait le Maréchal de *Saxe* que le Roi leur oppoſait, était ſi bien poſté & couvrait les ſiéges ſi à propos, que les ſuccès étaient aſſurés. Les alliés n'avaient point de plan de campagne fixe & arrêté. Les opérations de l'armée Françaiſe étaient concertées. Le Maréchal de *Saxe* poſté à Courtrai, arrêtait tous les efforts des ennemis & facilitait toutes les opérations. Une artillerie nombreuſe qu'on tirait aiſément de Douai, un régiment d'Artillerie de près de cinq mille hommes plein d'Officiers capables de conduire des ſiéges & compoſé de ſoldats, qui ſont pour la plûpart des artiſtes habiles ; enfin le corps des Ingénieurs, étaient des avantages que ne peuvent avoir des nations réunies à la hâte pour faire enſemble la guerre quelques années. De pareils établiſſemens ne peuvent être que le fruit du tems & d'une attention ſuivie dans une Monarchie puiſſante. La guerre de ſiége devait donner à la France néceſſairement la ſupériorité.

Au milieu de ces progrès la nouvelle vient que les Autrichiens ont paſſé le Rhin du côté de Spire à la vue des Français & des Bavarois, que l'Alſace eſt entamée, que les frontières de la Lorraine ſont expoſées. On ne pouvait d'abord le croire, mais rien n'était plus

Digitized by Google

certain. Le Prince *Charles* en donnant de la jalousie en plusieurs endroits, & faisant à la fois plus d'une tentative, avait enfin réussi du côté où était posté le Comte de *Seckendorf* qui commandait les Bavarois, les Palatins & les Hessois, alliés, payés par la France.

L'armée Autrichienne au nombre d'environ soixante mille hommes, entre en Alsace sans résistance. Le Prince *Charles* s'empare en une heure de Lauterbourg, poste peu fortifié, mais de la plus grande importance. Il fait avancer le Général *Nadasti* jusqu'à Veissenbourg, ville ouverte dont la garnison est forcée de se rendre prisonnière de guerre. Il met un corps de dix mille hommes dans la ville & dans les lignes qui la bordent. Le Maréchal de *Coigni* qui commandait dans ces quartiers, Général hardi, sage & modeste, célèbre par deux victoires en Italie, dans la guerre de 1738, vit que sa communication avec la France était coupée, que le pays Messin, la Lorraine allait être en proie aux Autrichiens & aux Hongrois, il n'y avait d'autre ressource que de passer sur le corps de l'ennemi pour rentrer en Alsace & couvrir le pays. Il marche aussi-tôt avec la plus grande partie de son armée à Veissenbourg dans le tems que les ennemis venaient de s'en emparer. Il les attaque dans la ville & dans les lignes, les Autrichiens se défendent avec courage. On se battait dans les places & dans les rues, elles étaient couvertes de morts. La résistance dura six heures entières. Les Bavarois qui avaient mal gardé le Rhin réparèrent leur négligence par leur valeur. Ils étaient surtout encouragés par le Comte de *Mortagne*, alors Lieutenant-Général de l'Empereur, qui reçut dix coups de fusil dans ses habits. Le Marquis de *Montal* menait les Français.

Celui qui rendit les plus grands services dans cette journée & qui sauva en effet l'Alsace, fut le Marquis de *Clermont-Tonnerre*. Il était à la tête de la brigade *Montmorin*; tout plia devant lui. C'est le même qui l'année suivante commanda une aile de l'armée à la bataille de Fontenoi, & qui contribua plus que personne à la vic-

Digitized by Google

toire. On l'a vu depuis doyen des Maréchaux de France. Son fils fut l'héritier de sa valeur & de ses vertus.

On reprit enfin Veissenbourg & les lignes ; mais on fut bientôt obligé par l'arrivée de toute l'armée Autrichienne de se retirer vers Haguenau, qu'on fut même forcé d'abandonner. Des partis ennemis qui allèrent à quelques lieues au-delà de la Sarre, portèrent l'épouvante jusqu'à Luneville, dont le Roi *Stanislas Leskfinski* fut obligé de partir avec sa Cour.

A la nouvelle de ces revers que le Roi apprit à Dunkerque, il ne balança pas sur le parti qu'il devait prendre ; il se résolut à interrompre le cours de ses conquêtes en Flandres, à laisser le Maréchal de *Saxe* avec environ quarante mille hommes conserver ce qu'il avait pris, & à courir lui-même au secours de l'Alsace.

Il fait d'abord prendre les devans au Maréchal de *Noailles*. Il envoye le Duc d'*Harcourt* avec quelques troupes garder les gorges de Phalsbourg. Il se prépare à marcher à la tête de vingt-six bataillons & de trente-trois escadrons. Ce parti que prenait le Roi dès sa première campagne, transporta les cœurs des Français & rassura les provinces allarmées par le passage du Rhin, & surtout par les malheureuses campagnes précédentes en Allemagne.

Le Roi prit sa route par Saint-Quentin, la Fère, Laon, Rheims, faisant marcher ses troupes, dont il assigna le rendez-vous à Metz. Il augmenta pendant cette marche la paye & la nourriture du soldat, & cette attention redoubla encor l'affection de ses sujets. Il arriva dans Metz le 5 Août, & le 7 on apprit un événement qui changeait toute la face des affaires, qui forçait le Prince *Charles* à sortir de l'Alsace, qui rétablissait l'Empereur & mettait la Reine de Hongrie dans le plus grand danger où elle eût été encor.

Il semblait que cette Princesse n'eût alors rien à craindre du Roi de Prusse après la paix de Breslau, & surtout après une alliance défensive conclue la même année que la paix de Breslau, entre lui & le Roi d'Angleterre; mais il était visible que la Reine de Hongrie, l'Angleterre, la Sardaigne, la Saxe & la Hollande s'étant unies contre l'Empereur par un traité fait à Vorms, les

Digitized by Google

les Puiſſances du Nord, & ſurtout la Ruſſie, étant vivement ſollicitées, les progrès de la Reine de Hongrie augmentant en Allemagne, tout était à craindre tôt ou tard pour le Roi de Pruſſe; il avait enfin pris le parti de rentrer dans ſes engagemens avec la France. Le traité avait été ſigné ſecrettement le 5 Avril, & on avait fait depuis à Francfort une alliance étroite entre le Roi de France, l'Empereur, le Roi de Pruſſe, l'Electeur Palatin & le Roi de Suède, en qualité de Landgrave de Heſſe. Ainſi l'union de Francfort était un contrepoids aux projets de l'union de Vorms. Une moitié était ainſi animée contre l'autre, & de deux côtés on épuiſait toutes les reſſources de la politique & de la guerre.

Le Maréchal *Schmettau* vint de la part du Roi de Pruſſe annoncer au Roi que ſon nouvel allié marchait à Prague avec quatre-vingt mille hommes, & qu'il en faiſait avancer vingt-deux mille en Moravie. Cette puiſſante diverſion en Allemagne, les conquêtes du Roi en Flandres, ſa marche en Alſace diſſipaient toutes les allarmes, lorſqu'on en éprouva une d'une autre eſpèce, qui fit trembler & gémir toute la France.

CHAPITRE DOUZIEME.

Le Roi de France eſt à l'extrémité. Dès qu'il eſt guéri, il marche en Allemagne; il va aſſiéger Fribourg, tandis que l'armée Autrichienne qui avait pénétré en Alſace, va délivrer la Bohême, & que le Prince de Conti *gagne une bataille en Italie.*

LE jour qu'on chantait dans Metz un *Te Deum* pour la priſe de Château-Dauphin, le Roi reſſentit des mouvemens de fièvre; c'était le 8 d'Août. La maladie augmenta, elle prit le caractère d'une fièvre qu'on

Digitized by Google

appelle *maligne* ou *putride*, & dès la nuit du 14 il était à l'extrémité. Son tempérament était robuſte & fortifié par l'exercice ; mais les meilleures conſtitutions ſont celles qui ſuccombent le plus ſouvent à ces maladies, par cela même qu'elles ont la force d'en ſoutenir les premières atteintes, & d'accumuler pendant pluſieurs jours les principes d'un mal auquel elles réſiſtent dans les commencemens. Cet événement porta la crainte & la déſolation de ville en ville ; les peuples accouraient de tous les environs de Metz ; les chemins étaient remplis d'hommes de tous états & de tout âge, qui par leurs différens rapports augmentaient leur commune inquiétude.

Le danger du Roi ſe répand dans Paris au milieu de la nuit ; on ſe relève, tout le monde court au tumulte ſans ſavoir où l'on va. Les égliſes s'ouvrent en pleine nuit : on ne connait plus le tems ni du ſommeil, ni de la veille, ni du repas. Paris était hors de lui-même ; toutes les maiſons des hommes en place étaient aſſiégées d'une foule continuelle : on s'aſſemblait dans tous les carrefours. Le peuple s'écriait, „ s'il meurt c'eſt „ pour avoir marché à notre ſecours. " Tout le monde s'abordait, s'interrogeait dans les égliſes ſans ſe connaître. Il y eut pluſieurs égliſes où le prêtre qui prononçait la prière pour la ſanté du Roi, interrompit le chant par ſes pleurs ; & le peuple lui répondit par des cris. Le courier qui apporta le 19 à Paris la nouvelle de ſa convaleſcence, fut embraſſé & preſque étouffé par le peuple : on baiſait ſon cheval ; on le menait en triomphe. Toutes les rues retentiſſaient d'un cri de joie : „ Le Roi eſt guéri. " Quand on rendit compte à ce Monarque des tranſports inouis de joie qui avaient ſuccédé à ceux de la déſolation, il en fut attendri juſqu'aux larmes ; & en ſe ſoulevant par un mouvement de ſenſibilité qui lui rendait des forces, *Ah !* s'écria-t-il, *qu'il eſt doux d'être aimé ainſi ! & qu'ai-je fait pour le mériter ?*

Digitized by Google

Tel eſt le peuple de France ; ſenſible juſqu'à l'enthouſiaſme & capable de tous les excès dans ſes affections comme dans ſes murmures.

L'Archiducheſſe épouſe du Prince de *Lorraine* mourut à Bruxelles environ ce tems-là, d'une manière douloureuſe. Elle était chérie des Brabançons, & méritait de l'être ; mais ces peuples n'ont pas l'ame paſſionnée des Français.

Les courtiſans ne ſont pas comme le peuple. Le péril de *Louis XV* fit naître parmi eux plus d'intrigues & de cabales qu'on n'en vit autrefois, quand *Louis XIV* fut ſur le point de mourir à Calais : ſon petit-fils en éprouva les effets dans Metz. Les momens de criſe où il parut expirant, furent ceux qu'on choiſit pour l'accabler par les démarches les plus indiſcrettes, qu'on diſait inſpirées par des motifs religieux, mais que la raiſon réprouvait, & que l'humanité condamnait. Il échappa à la mort & à ces piéges.

Dès qu'il eut repris ſes ſens, il s'occupa, au milieu de ſon danger, de celui où le Prince *Charles* avait jetté la France par ſon paſſage du Rhin. Il n'avait marché que dans le deſſein de combattre le Prince *Charles* ; mais ayant envoyé le Maréchal de *Noailles* à ſa place, il dit au Comte d'Argenſon, *Ecrivez de ma part au Maréchal de Noailles, que pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le Prince de Condé gagna une bataille.* Cependant on put à peine entamer l'arrière-garde du Prince *Charles* qui ſe retirait en bon ordre. Ce Prince qui avait paſſé le Rhin malgré l'armée de France, la repaſſa preſque ſans perte vis-à-vis une armée ſupérieure. Le Roi de Pruſſe ſe plaignit qu'on eût ainſi laiſſé échapper un ennemi qui allait venir à lui. C'était encor une occaſion heureuſe manquée. La maladie du Roi de France, quelque retardement dans la marche de ſes troupes, un terrain marécageux & difficile par où il falait aller au Prince *Charles*, les

Digitized by Google

précautions qu'il avait prises, ses ponts assurés, tout lui facilita cette retraite; il ne perdit pas même un magasin.

Ayant donc repassé le Rhin avec cinquante mille hommes complets, il marche vers le Danube & l'Elbe avec une diligence incroyable; & après avoir pénétré en France aux portes de Strasbourg, il allait délivrer la Bohême une seconde fois. Mais le Roi de Prusse s'avançait vers Prague; il l'investit le 4 Septembre, & ce qui parut étrange, c'est que le Général *Ogilvi* qui la défendait avec quinze mille hommes, se rendit dix jours après prisonnier de guerre lui & sa garnison. C'était le même gouverneur qui en 1741 avait rendu la ville en moins de tems, quand les Français l'escaladèrent.

Une armée de quinze mille hommes prisonnière de guerre, la capitale de la Bohême prise, le reste du Royaume soumis peu de jours après, la Moravie envahie en même tems, l'armée de France rentrant enfin en Allemagne, les succès en Italie firent espérer qu'enfin la grande querelle de l'Europe allait être décidée en faveur de l'Empereur *Charles VII. Louis XV*, dans une convalescence encor faible, résout le siége de Fribourg au mois de Septembre, & y marche. Il va passer le Rhin à son tour. Et ce qui fortifia encor ses espérances, c'est qu'en arrivant à Strasbourg, il y reçut la nouvelle d'une victoire remportée par le Prince de *Conti*.

Digitized by Google

CHAPITRE TREIZIEME.

Bataille de Coni. Conduite du Roi de France. Le Roi de Naples ſurpris près de Rome.

POur deſcendre dans le Milanais, il falait prendre la ville de Coni. L'Infant *Don Philippe* & le Prince de *Conti* l'aſſiégeaient. Le Roi de Sardaigne les attaqua dans leurs lignes avec une armée ſupérieure. Rien n'était mieux concerté que l'entrepriſe de ce Monarque. C'était une de ces occaſions où il était de la politique de donner bataille. S'il était vainqueur, les Français avaient peu de reſſources, & la retraite était très difficile ; s'il était vaincu, la ville n'était pas moins en état de réſiſter dans cette ſaiſon avancée, & il avait des retraites ſûres. Sa diſpoſition paſſa pour une des plus ſavantes qu'on eût jamais vues ; cependant il fut vaincu. Les Français & les Eſpagnols combattirent comme des alliés qui ſe ſecourent, & comme des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le Roi de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille. Les Eſpagnols ne perdirent que neuf cent hommes, & les Français eurent mille deux cent hommes tués ou bleſſés. Le Prince de *Conti* qui était Général & ſoldat eut ſa cuiraſſe percée de deux coups & deux chevaux tués ſous lui : il n'en parla point dans ſa lettre au Roi, mais il s'étendait ſur les bleſſures de Meſſieurs de *la Force*, de *Senneterre*, de *Chauvelin*, ſur les ſervices ſignalés de Monſieur de *Courten*, ſur ceux de Meſſieurs de *Choiſeul*, du *Chaila*, de *Beauprau*, ſur tous ceux qui l'avaient ſecondé, & demandait pour eux des récompenſes. Cette hiſtoire ne ſerait qu'une liſte continuelle, ſi on pouvait citer toutes les belles actions, qui devenues ſimples & ordinaires ſe perdent continuellement dans la foule.

Mais cette nouvelle victoire fut encor au nombre de celles qui cauſent des pertes ſans produire d'avan-

Digitized by Google

tages réels aux vainqueurs. On a donné plus de cent vingt batailles en Europe depuis 1600 ; & de tous ces combats, il n'y en a pas eu dix de décisifs. C'est du sang inutilement répandu par des intérêts qui changent tous les jours. Cette victoire donna d'abord la plus grande confiance, qui se changea bientôt en tristesse : la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement de la Sture, & des torrens, furent plus utiles au Roi de Sardaigne que la victoire de Coni ne le fut à l'Infant & au Prince de *Conti*. Ils furent obligés de lever le siége & de repasser les monts avec une armée affaiblie. C'est presque toûjours le sort de ceux qui combattent vers les Alpes, & qui n'ont pas pour eux le maitre du Piémont, de perdre leur armée, même par des victoires.

Le Roi de France dans cette saison pluvieuse était devant Fribourg. On fut obligé de détourner la rivière de Treisan, & de lui ouvrir un canal de deux mille six cent toises ; mais à peine ce travail fut-il achevé, qu'une digue se rompit, & on recommença. On travaillait sous le feu des châteaux de Fribourg, il falait saigner à la fois deux bras de la rivière : les ponts construits sur le canal nouveau furent dérangés par les eaux ; on les rétablit dans une nuit, & le lendemain on marcha au chemin couvert sur un terrain miné & vis-à-vis d'une artillerie & d'une mousqueterie continuelle. Cinq cent grenadiers furent couchés par terre, tués ou blessés, deux compagnies entières périrent par l'effet des mines du chemin couvert : & le lendemain on acheva d'en chasser les ennemis malgré les bombes, les pierriers & les grenades, dont ils faisaient un usage continuel & terrible. Il y avait seize Ingénieurs à ces deux attaques, & tous les seize y furent blessés. Une pierre atteignit le Prince de *Soubise*, & lui cassa le bras. Dès que le Roi le sut, il alla le voir : il y retourna plusieurs fois ; il voyait mettre l'appareil à ses blessures. Cette sensibilité encourageait toutes ses troupes. Les soldats redoublaient d'ardeur en suivant le Duc de

Digitized by Google

Chartres, aujourd'hui Duc d'*Orléans*, premier Prince du Sang, à la tranchée & aux attaques.

Le Général *Damnitz*, gouverneur de Fribourg, n'arbora le drapeau blanc que le 6 Novembre, après deux mois de tranchée ouverte. Le siége des châteaux ne dura que sept jours. Le Roi était maître du Brisgau. Il dominait dans la Souabe. Le Prince de *Clermont* de son côté s'était avancé jusqu'à Constance. L'Empereur était retourné enfin dans Munich.

Les affaires prenaient en Italie un tour favorable quoiqu'avec lenteur. Le Roi de Naples poursuivait les Autrichiens conduits par le Prince de *Lobkovitz* sur le territoire de Rome. On devait tout attendre en Bohême de la diversion du Roi de Prusse : mais par un de ces revers si fréquens dans cette guerre, le Prince *Charles de Lorraine* chassait alors les Prussiens de la Bohême, comme il en avait fait retirer les Français en 1742 & en 1743, & les Prussiens faisaient les mêmes fautes & les mêmes retraites qu'ils avaient reprochées aux armées Françaises ; ils abandonnaient successivement tous les postes qui assurent Prague ; enfin ils furent obligés d'abandonner Prague même.

Le Prince *Charles* qui avait passé le Rhin à la vue de l'armée de France, passa l'Elbe la même année à la vue du Roi de Prusse : il le suivit jusqu'en Silésie. Ses partis allèrent aux portes de Breslau ; on doutait enfin si la Reine *Marie-Thérèse* qui paraissait perdue au mois Juin ne reprendrait pas jusqu'à la Silésie au mois de Décembre de la même année, & on craignait que l'Empereur qui venait de rentrer dans sa capitale désolée, ne fût obligé d'en sortir encore.

Tout était révolution en Allemagne, tout y était intrigue. Les Rois de France & d'Angleterre achetaient tour-à-tour des partisans dans l'Empire. Le Roi de Pologne *Auguste*, Electeur de Saxe, se donna

Digitized by Google

aux Anglais pour cent cinquante mille piéces par an. Si on s'étonnait que dans ces circonſtances un Roi de Pologne Electeur fût obligé de recevoir cet argent, on était encor plus ſurpris que l'Angleterre fût en état de le donner, lorſqu'il lui en coûtait cinq cent mille guinées cette année pour la Reine de Hongrie, deux cent mille pour le Roi de Sardaigne, & qu'elle donnait encor des ſubſides à l'Electeur de Mayence; elle ſoudoyait juſqu'à l'Electeur de Cologne, frère de l'Empereur, qui recevait vingt-deux mille piéces de la Cour de Londres, pour permettre que les ennemis de ſon frère levaſſent contre lui des troupes dans ſes évêchés de Cologne, de Munſter & d'Oſnabruck, d'Ildesheim, de Paderborn & de ſes abbayes; il avait accumulé ſur ſa tête tous ces biens eccléſiaſtiques, ſelon l'uſage d'Allemagne, & non ſuivant les règles de l'Egliſe. Se vendre aux Anglais n'était pas glorieux, mais il crut toûjours qu'un Empereur créé par la France en Allemagne, ne ſe ſoutiendrait pas, & il ſacrifia les intérêts de ſon frère aux ſiens propres.

Marie-Thérèſe avait en Flandre une armée formidable compoſée d'Allemands, d'Anglais, & enfin de Hollandais, qui ſe déclarèrent après tant d'indéciſion.

La Flandre Françaiſe était défendue par le Maréchal de *Saxe*, plus faible de vingt mille hommes que les alliés. Ce Général mit en œuvre ces reſſources de la guerre auxquelles ni la fortune, ni même la valeur du ſoldat ne peuvent avoir part. Camper & décamper à propos, couvrir ſon pays, faire ſubſiſter ſon armée aux dépens des ennemis, aller ſur leur terrain lors qu'ils s'avancent vers le pays qu'on défend, & les forcer à revenir ſur leurs pas, rendre par l'habileté la force inutile, c'eſt ce qui eſt regardé comme un des chefs-d'œuvre de l'art militaire, & c'eſt ce que fit le Maréchal de *Saxe* depuis le commencement d'Août juſqu'au mois de Novembre.

Digitized by Google

La querelle de la ſucceſſion Autrichienne était tous les jours plus vive, la deſtinée de l'Empereur plus incertaine, les intérêts plus compliqués, les ſuccès toûjours balancés.

Ce qui eſt très vrai, c'eſt que cette guerre enrichiſſait en ſecret l'Allemagne en la dévaſtant. L'argent de la France & de l'Angleterre répandu avec profuſion demeurait entre les mains des Allemands: & au fond le réſultat était de rendre ce vaſte pays plus opulent, & par conſéquent un jour plus puiſſant, ſi jamais il pouvait être réuni ſous un ſeul chef.

Il n'en eſt pas ainſi de l'Italie, qui d'ailleurs ne peut faire de longtems un corps formidable comme l'Allemagne. La France n'avait envoyé dans les Alpes que quarante-deux bataillons, & trente-trois eſcadrons, qui attendu l'incomplet ordinaire des troupes, ne compoſaient pas un corps de plus de vingt-ſix mille hommes. L'armée de l'Infant était à-peu-près de cette force au commencement de la campagne, & toutes deux loin d'enrichir un pays étranger, tiraient preſque toutes leurs ſubſiſtances des provinces de France. A l'égard des terres du Pape, ſur leſquelles le Prince de *Lobkovitz*, Général d'une armée de *Marie-Thérèſe*, était pour lors avec le fonds de trente mille hommes, ces terres étaient plutôt dévaſtées qu'enrichies. Cette partie de l'Italie devenait une ſcène ſanglante dans ce vaſte théatre de la guerre qui ſe faiſait du Danube au Tibre.

Les armées de *Marie-Thérèſe* avaient été ſur le point de conquérir le Royaume de Naples vers le mois de Mars, d'Avril & de Mai 1744.

Rome voyait depuis le mois de Juillet les armées Napolitaine & Autrichienne, combattre ſur ſon territoire. Le Roi de Naples, le Duc de Modène étaient dans Velletri autrefois capitale des Volſques, & au-

Digitized by Google

jourd'hui la demeure des doyens du ſacré Collège. Le Roi des deux Siciles y occupait le palais Ginetti, qui paſſe pour un ouvrage de magnificence & de goût. Le Prince de *Lobkovitz* fit ſur Vélétri la même entrepriſe que le Prince *Eugène* avait faite ſur Crémone en 1702 : car l'hiſtoire n'eſt qu'une ſuite des mêmes événemens renouvellés & variés. Six mille Autrichiens étaient entrés dans Vellétri au milieu de la nuit. La grande garde était égorgée ; on tuait ce qui ſe défendait, on faiſait priſonnier ce qui ne ſe défendait pas. L'allarme & la conſternation étaient partout. Le Roi de Naples, le Duc de Modène allaient être pris. Le Marquis de *l'Hôpital*, ambaſſadeur de France à Naples, qui avait accompagné le Roi, s'éveille au bruit, court au Roi & le ſauve. A peine le Marquis de *l'Hôpital* était-il ſorti de ſa maiſon pour aller au Roi, qu'elle eſt remplie d'ennemis, pillée & ſaccagée. Le Roi ſuivi du Duc de Modène, & de l'ambaſſadeur, va ſe mettre à la tête de ſes troupes hors de la ville. Les Autrichiens ſe répandent dans les maiſons. Le Général *Novati* entre dans celle du Duc de Modène.

Tandis que ceux qui pillaient les maiſons jouiſſaient avec ſûreté de la victoire, il arrivait la même choſe qu'à Crémone. Les Gardes-Vallonnes, un régiment Irlandais, des Suiſſes repouſſaient les Autrichiens, jonchaient les rues de morts, & reprenaient la ville. Peu de jours après le Prince de *Lobkovitz* eſt obligé de ſe retirer vers Rome. Le Roi de Naples le pourſuit ; le premier était vers une porte de la ville, le ſecond vers l'autre ; ils paſſent tous deux le Tibre ; & le peuple Romain du haut des remparts avait le ſpectacle des deux armées. Le Roi ſous le nom du Comte de *Pouzzoles* fut reçu dans Rome. Ses gardes avaient l'épée à la main dans les rues, tandis que leur maître baiſait les pieds du Pape ; & les deux armées continuèrent la guerre ſur le terri-

Digitized by Google

toire de Rome, qui remerciait le Ciel de ne voir le ravage que dans ſes campagnes.

On voit au reſte que d'abord l'Italie était le grand point de vue de la Cour d'Eſpagne, que l'Allemagne était l'objet le plus délicat de la conduite de la Cour de France, & que des deux côtés le ſuccès était encor très incertain.

CHAPITRE QUATORZIÉME.

Priſe du Maréchal de Belle-Iſle. *L'Empereur* CHARLES VII *meurt ; mais la guerre n'en eſt que plus vive.*

LE Roi de France immédiatement après la priſe de Fribourg, retourna à Paris, où il fut reçu comme le vengeur de ſa patrie, & comme un père qu'on avait craint de perdre. Il reſta trois jours dans Paris pour ſe faire voir aux habitans qui ne voulaient que ce prix de leur zèle.

Le Roi comptant toûjours de maintenir l'Empereur, avait envoyé à Munich, à Caſſel & en Siléſie, le Maréchal de *Belle-Isle* chargé de ſes pleins-pouvoirs, & de ceux de l'Empereur. Ce Général venait de Munich, réſidence impériale, avec le Comte ſon frère : ils avaient été à Caſſel, & ſuivaient leur route ſans défiance, dans des pays où le Roi de Pruſſe a partout des bureaux de poſte, qui par les conventions établies entre les Princes d'Allemagne ſont toûjours regardés comme neutres & inviolables. Le Maréchal & ſon frère en prenant des chevaux à un de ces bureaux, dans un bourg appellé *Elbingrode*, appartenant à l'Electeur d'Hanovre, furent arrêtés par le Bailli Hanovrien, maltraités, & bientôt après transférés en Angleterre. Le Duc de *Belle-Isle* était Prince

Digitized by Google

de l'Empire, & par cette qualité cet arrêt pouvait être regardé comme une violation des privilèges du collège des Princes. En d'autres tems un Empereur aurait vengé cet attentat; mais *Charles VII* régnait dans un tems où on pouvait tout oſer contre lui, & où il ne pouvait que ſe plaindre. Le Miniſtère de France réclama à la fois tous les privilèges des ambaſſadeurs, & les droits de la guerre. Si le Maréchal de *Belle-Isle* était regardé comme Prince de l'Empire, & Miniſtre du Roi de France, allant à la Cour Impériale & à celle de Pruſſe, ces deux Cours n'étant point en guerre avec Hanovre, il parait certain que ſa perſonne était inviolable. S'il était regardé comme Maréchal de France & Général, le Roi de France offrait de payer ſa rançon, & celle de ſon frère, ſelon le cartel établi à Francfort le 18 Juin 1743 entre la France & l'Angleterre. La rançon d'un Maréchal de France eſt de cinquante mille livres, celle d'un Lieutenant-Général de quinze mille. Le Miniſtre de *George II* éluda ces inſtances preſſantes par une défaite inouie. Il déclara qu'il regardait Meſſieurs de *Belle-Isle* comme priſonniers d'Etat; on les traita avec les attentions les plus diſtinguées ſuivant les maximes de la plûpart des Cours Européanes, qui adouciſſent ce que la politique a d'injuſte, & ce que la guerre a de cruel par tout ce que l'humanité a de dehors ſéduiſans.

L'Empereur *Charles VII*, ſi peu reſpecté dans l'Empire, & n'y ayant d'autre appui que le Roi de Pruſſe, qui alors était pourſuivi par le Prince *Charles*, craignant que la Reine de Hongrie ne le forçât encor de ſortir de Munich ſa capitale, ſe voyant toûjours le jouet de la fortune, accablé de maladies, que les chagrins redoublaient, ſuccomba enfin, & mourut à Munich à l'âge de quarante-ſept ans & demi, en laiſſant cette leçon au monde, que le plus haut degré de la grandeur humaine peut être le comble de la calamité. Il n'avait été malheureux que depuis qu'il

Digitized by Google

avait été Empereur. La nature dès-lors lui avait fait plus de mal encor que la fortune. Une complication de maladies douloureuſes rendit plus violens les chagrins de l'ame par les ſouffrances du corps, & le conduiſit au tombeau. Il avait la goutte & la pierre : on trouva ſes poumons, ſon foie & ſon eſtomac gangrenés, des pierres dans ſes reins, un polipe dans ſon cœur : on jugea qu'il n'avait pu dès longtems être un moment ſans ſouffrir. Peu de Princes ont eu de meilleures qualités. Elles ne ſervirent qu'à ſon malheur, & ce malheur vint d'avoir pris un fardeau qu'il ne pouvait ſoutenir.

Le corps de cet infortuné Prince fut expoſé, vêtu à l'ancienne mode Eſpagnole, étiquette établie par *Charles-Quint*, quoique depuis lui aucun Empereur n'ait été Eſpagnol, & que *Charles VII* n'eût rien de commun avec cette nation. Il fut enſeveli avec les cérémonies de l'Empire, & dans cet appareil de la vanité & de la miſère humaine, on porta le globe du monde devant celui qui pendant la courte durée de ſon empire, n'avait pas même poſſédé une petite & malheureuſe province ; on lui donna même dans quelques reſcrits le titre d'invincible, titre attaché par l'uſage à la dignité d'Empereur, & qui ne faiſait que mieux ſentir les malheurs de celui qui l'avait poſſédée.

On crut que la cauſe de la guerre ne ſubſiſtant plus, le calme pouvait être rendu à l'Europe. On ne pouvait offrir l'Empire au fils de *Charles VII* âgé de dix-ſept ans. On ſe flattait en Allemagne que la Reine de Hongrie rechercherait la paix comme un moyen ſûr de placer enfin ſon mari le *Grand-Duc* ſur le trône Impérial, mais elle voulut & ce trône & la guerre. Le Miniſtère Anglais qui donnait la loi à ſes alliés, puiſqu'il donnait l'argent, & qui payait à la fois la Reine de Hongrie, le Roi de Pologne & le

Digitized by Google

Roi de Sardaigne, crut qu'il y avait à perdre avec la France par un traité, & à gagner par les armes.

Cette guerre générale ſe continua parce qu'elle était commencée. L'objet n'en était pas le même que dans ſon principe. C'était une de ces maladies qui à la longue changent de caractère. La Flandre qui avait été reſpectée avant 1744, était devenue le principal théatre; & l'Allemagne fut plutôt pour la France un objet de politique que d'opérations militaires. Le Miniſtère de France qui voulait toûjours faire un Empereur, jetta les yeux ſur ce même *Auguſte II* Roi de Pologne Electeur de Saxe, qui était à la ſolde des Anglais. Mais la France n'était guères en état de faire de telles offres. Le trône de l'Empire n'était que dangereux, pour quiconque n'a pas l'Autriche & la Hongrie. La Cour de France fut refuſée: l'Electeur de Saxe n'oſa ni accepter cet honneur, ni ſe détacher des Anglais, ni déplaire à la Reine. Il fut le ſecond Electeur de Saxe qui refuſa d'être Empereur.

Il ne reſtait à la France d'autre parti que d'attendre du ſort des armes la déciſion de tant d'intérêts divers qui avaient changé tant de fois, & qui dans tous leurs changemens avaient tenu l'Europe en allarmes.

Le nouvel Electeur de Bavière *Maximilien-Joſeph* était le troiſiéme de père en fils, que la France ſoutenait. Elle avait fait rétablir l'ayeul dans ſes Etats; elle avait fait donner l'Empire au père; & le Roi fit un nouvel effort pour ſecourir encor le jeune Prince. Six mille Heſſois à ſa ſolde, trois mille Palatins & treize bataillons d'Allemands qui ſont depuis longtems dans les corps des troupes de France, s'étaient déja joints aux troupes Bavaroiſes toûjours ſoudoyées par le Roi.

Pour que tant de ſecours fuſſent efficaces, il falait que les Bavarois ſe ſecouruſſent eux-mêmes; mais

Digitized by Google

leur deſtinée était de ſuccomber ſous les Autrichiens : ils défendirent ſi malheureuſement l'entrée de leur pays, que dès le commencement d'Avril le nouvel Electeur de Bavière fut obligé de ſortir de cette même capitale, que ſon père avait été forcé de quitter tant de fois. Les malheurs de ſa Maiſon le forcèrent enfin d'avoir recours à *Marie-Thérèſe* elle-même, de renoncer à l'alliance de la France, & de recevoir l'argent des Anglais comme les autres.

Le Roi abandonné de ceux pour qui ſeuls il avait commencé la guerre, fut obligé de la continuer ſans avoir d'autre objet que de la faire ceſſer ; ſituation triſte qui expoſe des peuples & qui ne leur promet nul dédommagement.

Le parti qu'on prit fut de ſe défendre en Italie & en Allemagne, & d'agir toûjours offenſivement en Flandre ; c'était l'ancien théatre de la guerre, & il n'y a pas un ſeul champ dans cette province qui n'ait été arroſé de ſang. Une armée vers le Mein empêchait les Autrichiens de ſe porter contre le Roi de Pruſſe alors allié de la France, avec des forces trop ſupérieures. Le Maréchal de *Maillebois* était parti de l'Allemagne pour l'Italie, & le Prince de *Conti* fut chargé de la guerre vers le Mein, qui devenait d'une eſpèce toute contraire à celle qu'il avait faite dans les Alpes.

Le Roi voulut aller lui-même achever en Flandres les conquêtes qu'il avait interrompues l'année précédente. Il venait de marier le Dauphin avec la ſeconde Infante d'Eſpagne au mois de Février ; & ce jeune Prince qui n'avait pas ſeize ans accomplis, ſe prépara à partir au commencement de Mai avec ſon père.

Digitized by Google

CHAPITRE QUINZIÉME.

Siége de Tournai. Bataille de Fontenoi.

LE Maréchal de *Saxe* était déja en Flandre à la tête de l'armée compoſée de cent ſix bataillons complets, & de cent ſoixante & douze eſcadrons. Déja Tournai, cette ancienne capitale de la domination Françaiſe, était inveſti. C'était la plus forte place de la barrière. La ville & la citadelle étaient encor un des chefs-d'œuvre du Maréchal de *Vauban*; car il n'y avait guères de place en Flandre dont *Louis XIV* n'eût fait conſtruire les fortifications.

Dès que les Etats Généraux des ſept Provinces apprirent que Tournai était en danger, ils mandèrent, qu'il falait hazarder une bataille pour ſecourir la ville. Ces républicains malgré leur circonſpection furent alors les premiers à prendre des réſolutions hardies. Au 5 Mai les alliés avancèrent à Cambron, à ſept lieues de Tournai. Le Roi partit le 6 de Paris avec le Dauphin. Les Aides-de-camp du Roi, les Ménins du Dauphin les accompagnaient.

La principale force de l'armée ennemie conſiſtait en vingt bataillons, & vingt-ſix eſcadrons Anglais, ſous le jeune Duc de *Cumberland*, qui avait gagné avec le Roi ſon père la bataille de Dettingue: cinq bataillons & ſeize eſcadrons Hanovriens étaient joints aux Anglais. Le Prince de *Valdeck*, à-peu-près de l'âge du Duc de *Cumberland*, impatient de ſe ſignaler, était à la tête de quarante eſcadrons Hollandais, & de vingt-ſix bataillons. Les Autrichiens n'avaient dans cette armée que huit eſcadrons. On faiſait la guerre pour eux dans la Flandre, qui a été ſi longtems défendue par les armes & par l'argent de l'Angleterre & de la Hollande: mais à la tête de ce petit nombre d'Autrichiens

Digitized by Google

trichiens était le vieux Général *Kœnigſeck*, qui avait commandé contre les Turcs en Hongrie, & contre les Français en Italie & en Allemagne. Ses conſeils devaient aider l'ardeur du Duc de *Cumberland*, & du Prince de *Valdeck*. On comptait dans leur armée au-delà de cinquante-cinq mille combattans. Le Roi laiſſa devant Tournai environ dix-huit mille hommes, qui étaient poſtés en échelle juſqu'au champ de bataille; ſix mille pour garder les ponts ſur l'Eſcaut, & les communications.

L'armée était ſous les ordres d'un Général en qui on avait la plus juſte confiance. Le Comte de *Saxe* avait déja mérité ſa grande réputation, par de ſavantes retraites en Allemagne, & par ſa campagne de 1744; il joignait une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le ſecret, l'art de ſavoir différer à propos un projet & celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les reſſources, la prévoyance étaient ſes talens de l'aveu de tous les Officiers: mais alors ce Général conſumé d'une maladie de langueur était preſque mourant. Il était parti de Paris très malade pour l'armée. L'auteur de cette hiſtoire l'ayant même rencontré avant ſon départ, & n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourait faire dans cet état de faibleſſe, le Maréchal lui répondit: *il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le Roi étant arrivé le 6 à Douai, ſe rendit le lendemain à Pontachin auprès de l'Eſcaut, à portée des tranchées de Tournai. De-là il alla reconnaître le terrain qui devait ſervir de champ de bataille. Toute l'armée en voyant le Roi & le Dauphin fit entendre des acclamations de joie. Les alliés paſſèrent le 10, & la nuit du 11, à faire leurs dernières diſpoſitions. Jamais le Roi ne marqua plus de gayeté que la veille du combat. La converſation roula ſur les batailles où les Rois s'étaient trouvés en perſonne. Le Roi dit que depuis la bataille de Poitiers aucun Roi de France n'a

vait combattu avec ſon fils, & qu'aucun n'avait gagné de victoire ſignalée contre les Anglais : qu'il eſpérait être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de l'action ; il éveilla lui-même à quatre heures le Comte d'*Argenſon*, Miniſtre de la guerre, qui dans l'inſtant envoya demander au Maréchal de *Saxe* ſes derniers ordres. On trouva le Maréchal dans une voiture d'oſier, qui lui ſervait de lit, & dans laquelle il ſe faiſait traîner quand ſes forces épuiſées ne lui permettaient plus d'être à cheval. Le Roi & ſon fils avaient déja paſſé un pont ſur l'Eſcaut à Calonne ; ils allèrent prendre leur poſte par-delà la juſtice de Notre-Dame-aux-bois à mille toiſes de ce pont, & préciſément à l'entrée du champ de bataille.

La ſuite du Roi & du Dauphin qui compoſait une troupe nombreuſe, était ſuivie d'une foule de perſonnes de toute eſpèce qu'attirait cette journée, & dont quelques-uns même étaient montés ſur des arbres pour voir le ſpectacle d'une bataille.

En jettant les yeux ſur les cartes qui ſont fort communes, on voit d'un coup d'œil la diſpoſition des deux armées. On remarque Antoin aſſez près de l'Eſcaut à la droite de l'armée Françaiſe, à neuf cent toiſes de ce pont de Calonne, par où le Roi & le Dauphin s'étaient avancés. Le village de Fontenoi par-delà Antoin preſque ſur la même ligne, un eſpace étroit de quatre cent cinquante toiſes de large, entre Fontenoi & un petit bois qu'on appelle le *bois de Barri*. Ce bois, ces villages étaient garnis de canons comme un camp retranché. Le Maréchal de *Saxe* avait établi des redoutes entre Antoin & Fontenoi : d'autres redoutes aux extrémités du bois de Barri, fortifiaient cette enceinte. Le champ de bataille n'avait pas plus de cinq cent toiſes de longueur depuis l'endroit où était le Roi auprès de Fontenoi, juſqu'à ce bois de Barri, & n'avait guères plus de neuf cent toiſes de large ; de ſorte que l'on allait combattre en champ

Digitized by Google

clos comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le Général de l'armée Françaiſe avait pourvu à la victoire, & à la défaite. Le Pont de Calonne muni de canon, fortifié de retranchemens, & défendu par quelques bataillons, devait ſervir de retraite au Roi & au Dauphin en cas de malheur. Le reſte de l'armée aurait défilé alors par d'autres ponts ſur le bas-Eſcaut par-delà Tournai.

On prit toutes les meſures qui ſe prêtaient un ſecours mutuel ſans qu'elles puſſent ſe traverſer. L'armée de France ſemblait inabordable ; car le feu croiſé qui partait des redoutes du bois de Barri & du village de Fontenoi, défendait toute approche. Outre ces précautions on avait encor placé ſix canons de ſeize livres de balle au-deçà de l'Eſcaut pour foudroyer les troupes qui attaqueraient le village d'Antoin.

On commençait à ſe canonner de part & d'autre à ſix heures du matin. Le Maréchal de *Noailles* était alors auprès de Fontenoi, & rendait compte au Maréchal de *Saxe* d'un ouvrage qu'il avait fait à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoi à la première des trois redoutes, entre Fontenoi & Antoin : il lui ſervit de premier Aide-de-camp, ſacrifiant la jalouſie du commandement au bien de l'Etat, & s'oubliant ſoi-même pour un Général étranger & moins ancien. Le Maréchal de *Saxe* ſentait tout le prix de cette magnanimité, & jamais on ne vit une union ſi grande entre deux hommes que la faibleſſe ordinaire du cœur humain pouvait éloigner l'un de l'autre.

Le Maréchal de *Noailles* embraſſait le Duc de *Grammont* ſon neveu ; & ils ſe ſéparaient, l'un pour retourner auprès du Roi, l'autre pour aller à ſon poſte, lorſqu'un boulet de canon vint frapper le Duc de

Digitized by Google

Grammont à mort : il fut la première victime de cette journée.

Les Anglais attaquèrent trois fois Fontenoi, & les Hollandais se présentèrent à deux reprises devant Antoin. A leur seconde attaque, on vit un escadron Hollandais emporté presque tout entier par le canon d'Antoin : il n'en resta que quinze hommes, & les Hollandais ne se présentèrent plus dès ce moment.

Alors le Duc de *Cumberland* prit une résolution qui pouvait lui assurer le succès de cette journée. Il ordonna à un Major-Général, nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer jusqu'à la redoute de ce bois vis-à-vis Fontenoi, & de l'emporter. *Ingolsbi* marche avec les meilleures troupes pour exécuter cet ordre : il trouve dans le bois de Barri un bataillon du régiment d'un partisan : c'était ce qu'on appellait les *Grassins*, du nom de celui qui les avait formés. Ces soldats étaient en avant dans le bois par-delà de la redoute, couchés par terre. *Ingolsbi* crut que c'était un corps considérable : il retourne auprès du Duc de *Cumberland*, & demande du canon. Le tems se perdait. Le Prince était au désespoir d'une désobéissance qui dérangeait toutes ses mesures, & qu'il fit ensuite punir à Londres par un conseil de guerre, qu'on appelle *Cour martiale*.

Il se détermina sur le champ à passer entre cette redoute & Fontenoi. Le terrain était escarpé ; il fallait franchir un ravin profond, il falait essuyer tout le feu de Fontenoi & de la redoute. L'entreprise était audacieuse : mais il était réduit alors, ou à ne point combattre, ou à tenter ce passage.

Les Anglais & les Hanovriens s'avancent avec lui sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les sentiers : il les forme sur trois lignes assez pressées, & de quatre de hauteur chacune, avan-

Digitized by Google

çant entre les batteries de canon qui les foudroyaient dans un terrain d'environ quatre cent toiſes de large. Des rangs entiers tombaient morts à droite & à gauche; ils étaient remplacés auſſi-tôt; & les canons qu'ils amenaient à bras vis-à-vis Fontenoi, & devant les redoutes, répondaient à l'artillerie Françaiſe. En cet état ils marchaient fiérement précédés de ſix piéces d'artillerie, & en ayant encor ſix autres au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux ſe trouvèrent quatre bataillons des Gardes-Françaiſes, ayant deux bataillons de Gardes-Suiſſes à leur gauche, le régiment de *Courten* à leur droite, enſuite celui d'*Aubeterre*, & plus loin le régiment du Roi qui bordait Fontenoi le long d'un chemin creux.

Le terrain s'élevait à l'endroit où étaient les Gardes-Françaiſes juſqu'à celui où les Anglais ſe formaient.

Les Officiers des Gardes-Françaiſes ſe dirent alors les uns aux autres; il faut aller prendre le canon des Anglais. Ils y montèrent rapidement avec leurs grenadiers, mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie & la mouſqueterie en coucha par terre près de ſoixante, & le reſte fut obligé de revenir dans ſes rangs.

Cependant les Anglais avançaient; & cette ligne d'infanterie compoſée des Gardes-Françaiſe & Suiſſe, & de *Courten*, ayant encor ſur leur droite *Aubeterre* & un bataillon du régiment du Roi, s'approchait de l'ennemi. On était à cinquante pas de diſtance. Un régiment des Gardes-Anglaiſes, celui de *Cambel* & le Royal-Ecoſſais étaient les premiers: Monſieur de *Cambel* était leur Lieutenant-Général; le Comte de d'*Albermale* leur Général-Major, & Monſieur de *Churchil* petit-fils naturel du grand Duc de *Marlborough* leur Brigadier. Les Officiers Anglais ſaluèrent les Français en ôtant leurs chapeaux. Le Comte de *Chabanne*, le

Digitized by Google

Duc de *Biron* qui s'étaient avancés, & tous les Officiers des Gardes-Françaises leur rendirent le salut. Mylord *Charles Hai* Capitaine aux Gardes-Anglaises cria : *Messieurs des Gardes-Françaises, tirez.*

Le Comte d'*Anterochè* alors Lieutenant de Grenadiers & depuis Capitaine, leur dit à voix haute : *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.* Les Anglais firent un feu roulant, c'est-à-dire qu'ils tiraient par divisions ; de sorte que le front d'un bataillon fut quatre hommes de hauteur ayant tiré, un autre bataillon faisait sa décharge, & ensuite un troisième, tandis que les premiers rechargeaient. La ligne d'infanterie Française ne tira point ainsi : elle était seule sur quatre de hauteur, les rangs assez éloignés, & n'étant soutenue par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf Officiers des Gardes tombèrent blessés à cette seule charge. Messieurs de *Clisson*, de *Langey*, de *la Peyre* y perdirent la vie ; quatre-vingt-quinze soldats demeurèrent sur la place, deux cent quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ; onze Officiers Suisses tombèrent blessés, ainsi que deux cent neuf de leurs soldats, parmi lesquels soixante-quatre furent tués. Le Colonel de *Courten*, son Lieutenant-Colonel, quatre Officiers, soixante & quinze soldats tombèrent morts : quatorze Officiers & deux cent soldats blessés dangereusement. Le premier rang ainsi emporté, les trois autres regardèrent derrière eux, & ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cent toises, ils se dispersèrent. Le Duc de *Gramont* leur Colonel & premier Lieutenant-Général, qui aurait pu les faire soutenir, était tué. Monsieur de *Lutteaux*, second Lieutenant-Général ; n'arriva que dans leur déroute. Les Anglais avançaient à pas lents, comme faisant l'exercice. On voyait les Majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats pour les faire tirer bas & droit. Ils débordèrent Fontenoi & la redoute. Ce corps qui auparavant était en trois divisions ; se pressant par la nature du terrain, devint une colonne longue & épaisse presque inébran-

Digitized by Google

lable par ſa maſſe & plus encor par ſon courage ; elle s'avança vers le régiment d'*Aubeterre*. Monſieur de *Luttaux*, premier Lieutenant-Général de l'armée, à la nouvelle de ce danger accourut de Fontenoi où il venait d'être bleſſé dangereuſement. Son Aide-de-camp le ſuppliait de commencer par faire mettre le premier appareil à ſa bleſſure ; *le ſervice du Roi*, lui répondit Monſieur de Luttaux, *n'eſt plus cher que ma vie*. Il s'avançait avec le Duc de *Biron* à la tête du régiment d'*Aubeterre* que conduiſait ſon Colonel de ce nom. *Luttaux* reçoit en arrivant deux coups mortels. Le Duc de *Biron* a un cheval tué ſous lui. Le régiment d'*Aubeterre* perd beaucoup de ſoldats & d'officiers. Le Duc de *Biron* arrête alors avec le régiment du Roi qu'il commandait, la marche de la colonne par ſon flanc gauche. Un bataillon des Gardes-Anglaiſes ſe détache, avance quelques pas à lui, fait une décharge très meurtrière, & revient au petit pas ſe replacer à la tête de la colonne, qui avance toûjours lentement, ſans jamais ſe déranger, repouſſant tous les régimens qui viennent l'un après l'autre ſe préſenter devant elle.

Ce corps gagnait du terrain, toûjours ſerré, toûjours ferme. Le Maréchal de *Saxe* qui voyait de ſang-froid combien l'affaire était périlleuſe, fit dire au Roi par le Marquis de *Meuze*, qu'il le conjurait de repaſſer le pont avec le Dauphin, qu'il ferait ce qu'il pourrait pour remédier au déſordre. Oh je ſuis bien ſûr qu'il fera ce qu'il faudra, répondit le Roi, mais je reſterai où je ſuis.

Il y avait de l'étonnement & de la confuſion dans l'armée depuis le moment de la déroute des Gardes-Françaiſes & Suiſſes. Le Maréchal de *Saxe* veut que la cavalerie fonde ſur la colonne Anglaiſe. Le Comte d'*Etrées* y court. Mais les efforts de cette cavalerie étaient peu de choſe contre une maſſe d'infanterie ſi réunie, ſi diſciplinée & ſi intrépide, dont le feu toû-

jours roulant & soutenu écartait nécessairement des petits corps séparés. On sait d'ailleurs que la cavalerie ne peut guère entamer seule une infanterie serrée. Le Maréchal de *Saxe* était au milieu de ce feu : sa maladie ne lui laissait pas la force de porter une cuirasse ; il portait une espèce de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué qui reposait sur l'arçon de sa selle. Il jetta son bouclier, & courut faire avancer la seconde ligne de cavalerie contre la colonne.

Tout l'Etat-Major était en mouvement. Monsieur de *Vaudreuil*, Major-Général de l'armée, allait de la droite à la gauche. Monsieur de *Puisegur*, Messieurs de *Saint-Sauveur*, de *Saint-George*, de *Mezière* Aides-Maréchaux-des-logis sont tous blessés. Le Comte de *Longaunai* Aide-Major-Général est tué. Ce fut dans ces attaques que le Chevalier *d'Aché* Lieutenant-Général eut le pied fracassé. Il vint ensuite rendre compte au Roi ; & lui parla longtems sans donner le moindre signe des douleurs qu'il ressentait, jusqu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

Plus la colonne Anglaise avançait, plus elle devenait profonde & en état de réparer les pertes continuelles que lui causaient tant d'attaques réitérées. Elle marchait toûjours serrée au travers des morts & des blessés des deux partis, & paraissait former un seul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très grand nombre de cavaliers furent poussés en désordre jusqu'à l'endroit où était le Roi avec son fils. Ces deux Princes furent séparés par la foule des fuyards qui se précipitaient entr'eux. Pendant ce désordre les brigades des Gardes-du-corps qui étaient en réserve, s'avancèrent d'elles-mêmes aux ennemis. Les Chevaliers de *Suzi* & de *Saumeri* y furent blessés à mort. Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivaient presque en ce moment de Douai ; & malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux enne-

Digitized by Google

mis. Tous ces corps furent reçus comme les autres avec cette même intrépidité & ce même feu roulant. Le jeune Comte de *Chevrier* guidon fut tué. C'était le jour même qu'il avait été reçu à sa troupe. Le Chevalier de *Monaco*, fils du Duc de *Valentinois*, y eut la jambe percée. Monsieur du *Gueslin* reçut une blessure dangereuse. Les Carabiniers donnèrent; ils eurent six Officiers renversés morts, & vingt & un de blessés.

Le Maréchal de *Saxe* dans le dernier épuisement était toûjours à cheval, se promenant au pas au milieu du feu. Il passa sous le front de la colonne Anglaise pour voir tout de ses yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y faisait les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchait en vain d'ébranler cette colonne. Les régimens se présentaient les uns après les autres, & la masse Anglaise faisant face de tout côté, plaçant à propos son canon & tirant toûjours par division, nourrissait ce feu continu, quand elle était attaquée, & après l'attaque elle restait immobile & ne tirait plus. Quelques régimens d'infanterie vinrent encor affronter cette colonne par les ordres seuls de leurs Commandans. Le Maréchal de *Saxe* en vit un dont les rangs entiers tombaient & qui ne se dérangeait pas. On lui dit que c'était le régiment des Vaisseaux, que commandait Monsieur de Guerchi. *Comment se peut-il faire*, s'écria-t-il, *que de telles troupes ne soient pas victorieuses?*

Hainault ne souffrait pas moins; il avait pour Colonel le fils du Prince de *Craon* gouverneur de Toscane. Le père servait le Grand-Duc, les enfans servaient le Roi de France. Ce jeune homme d'une très grande espérance fut tué à la tête de sa troupe; son Lieutenant-Colonel blessé à mort auprès de lui. Normandie avança; il eut autant d'officiers & de soldats hors de combat, que celui de Hainault: il était mené par son Lieutenant-Colonel Monsieur de *Solenci*, dont le Roi loua la bravoure sur le champ de bataille, & qu'il ré-

Digitized by Google

compensa ensuite en le faisant Brigadier. Des bataillons Irlandais coururent au flanc de cette colonne : Le Colonel *Dillon* tombe mort : ainsi aucun corps, aucune attaque n'avait pu entamer la colonne, parce que rien ne s'était fait de concert & à la fois.

Le Maréchal de *Saxe* repasse par le front de la colonne qui s'était déja avancée plus de trois cent pas au-delà de la redoute d'Eu, & de Fontenoi. Il va voir si Fontenoi tenait encore : on n'y avait plus de boulets, on ne répondait à ceux des ennemis qu'avec de la poudre.

Monsieur *du Brocard*, Lieutenant-Général d'artillerie, & plusieurs Officiers d'artillerie étaient tués. Le Maréchal pria alors le Duc d'*Harcourt* qu'il rencontra d'aller conjurer le Roi de s'éloigner, & il envoya ordre au Comte de *la Mark* qui gardait Antoin d'en sortir avec le régiment de Piémont ; la bataille parut perdue sans ressource. On ramenait de tous côtés les canons de campagne ; on était prêt de faire partir celui du village de Fontenoi, quoique des boulets fussent arrivés. L'intention du Maréchal de *Saxe* était de faire si on pouvait un dernier effort mieux dirigé & plus plein contre la colonne Anglaise. Cette masse d'infanterie avait été endommagée, quoique sa profondeur parût toûjours égale ; elle-même était étonnée de se trouver au milieu des Français sans avoir de cavalerie ; la colonne était immobile & semblait ne recevoir plus d'ordre ; mais elle gardait une contenance fière & paraissait être maîtresse du champ de bataille. Si les Hollandais avaient passé entre les re-

(*a*) Les citoyens des villes, qui dans leur heureuse oisiveté lisent les anciennes histoires, les batailles d'Arbelles, de Zama, de Canne, de Pharsale, peuvent à peine comprendre les combats de nos jours. On s'approchait alors. Les flèches n'étaient que le prélude ; c'était à qui pénétrerait dans les rangs opposés : la force du corps, l'a-

doutes qui étaient vers Fontenoi & Antoin, s'ils étaient venus donner la main aux Anglais, il n'y avait plus de reſſources, plus de retraite même, ni pour l'armée Françaiſe ni probablement pour le Roi & ſon fils. Le ſuccès d'une dernière attaque était incertain. Le Maréchal de *Saxe* qui voyait la victoire ou l'entière défaite dépendre de cette dernière attaque, ſongeait à préparer une retraite ſûre; il envoya un ſecond ordre au Comte de *la Mark* d'évacuer Antoin & de venir vers le pont de Calonne pour favoriſer cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Il fait ſignifier un troiſiéme ordre au Comte depuis Duc de *Lorges*, en le rendant reſponſable de l'exécution; le Comte de *Lorges* obéit à regret. On déſeſpérait alors du ſuccès de la journée. (*a*)

Un conſeil aſſez tumultueux ſe tenait auprès du Roi; on le preſſait de la part du Général & au nom de la France de ne pas s'expoſer davantage.

Le Duc *Richelieu* Lieutenant-Général, & qui ſervait en qualité d'Aide-de-camp du Roi, arriva en ce moment. Il venait de reconnaître la colonne près de Fontenoi. Ayant ainſi couru de tous côtés ſans être bleſſé, il ſe préſente hors d'haleine l'épée à la main & couvert de pouſſière. Quelle nouvelle apportez-vous, lui dit le Maréchal? quel eſt votre avis? Ma nouvelle, dit le Duc de *Richelieu*, eſt que la bataille eſt gagnée ſi on le veut, & mon avis eſt qu'on faſſe avancer dans l'inſtant quatre canons contre le front de la colonne; pendant que cette artillerie l'ébranlera, la Maiſon du Roi & les autres troupes l'entoureront; *il faut tomber ſur*

dreſſe, la promptitude faiſaient tout. On ſe mêlait. Une bataille était une multitude de combats particuliers; il y avait moins de bruit & plus de carnage. La manière de combattre d'aujourd'hui eſt auſſi différente que celle de fortifier & d'attaquer les villes.

elle comme des fourrageurs. Le Roi se rendit le premier à cette idée.

Vingt personnes se détachent. Le Duc de *Péquigni*, appellé depuis le Duc de *Chaulnes*, va faire pointer ces quatre piéces; on les place vis-à-vis la colonne Anglaise. Le Duc de *Richelieu* court à bride abattue au nom du Roi faire marcher sa Maison; il annonce cette nouvelle à Monsieur de *Montesson* qui la commandait. Le Prince de *Soubise* rassemble ses gendarmes, le Duc de *Chaulnes* ses chevaux-légers, tout se forme & marche; quatre escadrons de la Gendarmerie avancent à la droite de la Maison du Roi, les grenadiers à cheval sont à la tête sous Monsieur de *Grille* leur Capitaine; les mousquetaires commandés par Monsieur de *Jumillac* se précipitent.

Dans ce même moment important le Comte d'*Eu* & le Duc de *Biron* à la droite voyaient avec douleur les troupes d'Antoin quitter leur poste, selon l'ordre positif du Maréchal de *Saxe*. Je prends sur moi la désobéissance, leur dit le Duc de *Biron*; je suis sûr que le Roi l'approuvera, dans un instant où tout va changer de face; je réponds que Monsieur le Maréchal de *Saxe* le trouvera bon. Le Maréchal qui arrivait dans cet endroit, informé de la résolution du Roi & de la bonne volonté des troupes, n'eut pas de peine à se rendre; il changea de sentiment lorsqu'il en falait changer, & fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin; il se porta rapidement malgré sa faiblesse de la droite à la gauche vers la brigade des Irlandais, recommandant à toutes les troupes qu'il rencontrait en chemin de ne plus faire de fausses charges & d'agir de concert.

Le Duc de *Biron*, le Comte d'*Etrées*, le Marquis de *Croissi*, le Comte de *Lovendhal*, Lieutenans-Généraux, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq escadrons de *Penthièvre* suivent Monsieur de *Croissi* &

Digitized by Google

ſes enfans. Les régimens de *Chabrillant*, de *Brancas*, de *Brionne*, *Aubeterre*, *Courten* accoururent guidés par leurs Colonels; le régiment de Normandie, les carabiniers entrent dans les premiers rangs de la colonne & vengent leurs camarades tués dans leur première charge. Les Irlandais les ſecondent. La colonne était attaquée à la fois de front, & par les deux flancs.

En ſept ou huit minutes tout ce corps formidable eſt ouvert de tous côtés; le Général *Poſomby*, le frère du Comte d'*Albermale*, cinq Capitaines aux Gardes, un nombre prodigieux d'Officiers étaient renverſés morts. Les Anglais ſe rallièrent, mais ils cédèrent; ils quittèrent le champ de bataille ſans tumulte, ſans confuſion, & furent vaincus avec honneur.

Le Roi de France allait de régiment en régiment; les cris de victoire & de vive le Roi, les chapeaux en l'air, les étendarts & les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des Officiers qui s'embraſſaient, formaient un ſpectacle dont tout le monde jouiſſait avec une joie tumultueuſe. Le Roi était tranquille, témoignant ſa ſatisfaction & ſa reconnaiſſance à tous les Officiers-Généraux & à tous les Commandans des corps; il ordonna qu'on eût ſoin des bleſſés & qu'on traitât les ennemis comme ſes propres ſujets.

Le Maréchal de *Saxe* au milieu de ce triomphe, ſe fit porter vers le Roi; il retrouva un reſte de force pour embraſſer ſes genoux & pour lui dire ces propres paroles, *Sire*, *j'ai aſſez vécu*, *je ne ſouhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majeſté victorieuſe. Vous voyez*, ajouta-t-il enſuite, *à quoi tiennent les batailles*. Le Roi le releva, & l'embraſſa tendrement.

Il dit au Duc de *Richelieu*, je n'oublirai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu; il parla de

même au Duc de *Biron*. Le Maréchal de *Saxe* dit au Roi, Sire, il faut que je me reproche une faute. J'aurais dû mettre une redoute de plus entre les bois de Barri & de Fontenoi ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût des Généraux assez hardis pour hazarder de passer en cet endroit.

Les alliés avaient perdu neuf mille hommes, parmi lesquels il y avait environ deux mille prisonniers. Ils n'en firent presque aucun sur les Français.

Par le compte exactement rendu au Major-Général de l'infanterie Française il ne se trouva que seize cent quatre-vingt-un soldats ou sergens d'infanterie tués sur la place, & trois mille deux cent quatre-vingt-deux blessés. Parmi les Officiers cinquante-trois seulement étaient morts sur le champ de bataille ; trois cent vingt-trois étaient en danger de mort par leurs blessures. La cavalerie perdit environ dix-huit cent hommes.

Jamais depuis qu'on fait la guerre on n'avait pourvu avec plus de soin à soulager les maux attachés à ce fléau. Il y avait des hôpitaux préparés dans toutes les villes voisines, & surtout à Lille ; les églises mêmes étaient employées à cet usage digne d'elles ; non-seulement aucun secours, mais encor aucune commodité ne manqua, ni aux Français, ni à leurs pri-

(*b*) On est obligé d'avertir que dans une histoire aussi ample qu'infidelle de cette guerre, imprimée à Londres en 4 volumes, on avance que les Français ne prirent aucun soin des prisonniers blessés, on ajoute que le Duc de *Cumberland* envoya au Roi de France un coffre rempli de balles mâchées & de morceaux de verre trouvés dans les plaies des Anglais.

Les auteurs de ces contes puériles pensent apparemment que les balles mâchées sont un poison. C'est un ancien préjugé aussi peu fondé que celui de la poudre blanche. Il est dit dans cette histoire que les Français perdirent dix-neuf mille hommes

Digitized by Google

ſonniers bleſſés. Le zèle même des citoyens alla trop loin ; on ne ceſſait d'apporter de tous côtés aux malades des alimens délicats ; & les médecins des hôpitaux furent obligés de mettre un frein à cet excès dangereux de bonne volonté. Enfin les hôpitaux étaient ſi bien ſervis, que preſque tous les Officiers aimaient mieux y être traités que chez des particuliers ; & c'eſt ce qu'on n'avait point vu encore.

On eſt entré dans les détails ſur cette ſeule bataille de Fontenoi. Son importance, le danger du Roi & du Dauphin l'exigeaient. Cette action décida du ſort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, & ſervit de contrepoids à tous les événemens malheureux. Ce qui rend encor cette bataille à jamais mémorable, c'eſt qu'elle fut gagnée lorſque le Général affaibli & preſque expirant ne pouvait plus agir. Le Maréchal de *Saxe* avait fait la diſpoſition, & les Officiers Francais remportèrent la victoire. (*b*)

CHAPITRE SEIZIÉME.

Suites de la journée de Fontenoi.

CE qui eſt auſſi remarquable que cette victoire, c'eſt que le premier ſoin du Roi de France fut de faire écrire le jour même à l'Abbé de *la Ville*,

dans la bataille, que leur Roi ne s'y trouva point, qu'il ne paſſa pas le pont de Calonne, qu'il reſta toûjours derrière l'Eſcaut ; il eſt dit enfin que le Parlement de Paris rendit un arrêt qui condamnait à la priſon, au banniſſement & au fouet, ceux qui publieraient des rélations de cette journée. On ſent bien que des impoſtures ſi extravagantes ne méritent pas d'être réfutées. Mais puis qu'il s'eſt trouvé en Angleterre un homme aſſez dépourvu de connaiſſances & de bon ſens pour écrire de ſi ſingulières abſurdités dont ſon hiſtoire eſt toute remplie, il peut ſe trouver un jour des lecteurs capables de les croire. Il eſt juſte qu'on préviene leur crédulité.

Digitized by Google

ſon Miniſtre à la Haye, qu'il ne demandait pour prix de ſes conquêtes que la pacification de l'Europe, & qu'il était prêt d'envoyer des plénipotentiaires à un congrès. Les Etats Généraux ſurpris ne crurent pas l'offre ſincère ; ce qui dut ſurprendre davantage, c'eſt que cette offre fut éludée par la Reine de Hongrie & par les Anglais. Cette Reine qui faiſait à la fois la guerre en Siléſie contre le Roi de Pruſſe, en Italie contre les Français, les Eſpagnols & les Napolitains, vers le Mein contre l'armée Françaiſe, ſemblait devoir demander elle-même une paix dont elle avait beſoin ; mais la Cour d'Angleterre qui dirigeait tout, ne voulait point cette paix ; la vengeance & les préjugés mènent les Cours comme les particuliers.

Cependant le Roi envoya un Aide-major de l'armée, nommé Mr. de *la Tour*, Officier très éclairé, porter au Roi de Pruſſe la nouvelle de la victoire ; cet Officier rencontra le Roi de Pruſſe au fond de la Baſſe-Siléſie, du côté de Ratisbor, dans une gorge de montagne, près d'un village nommé Friedberg. C'eſt là qu'il vit ce Monarque remporter une victoire ſignalée contre les Autrichiens. Il manda à ſon allié le Roi de France : „ J'ai acquitté à Fried„ berg la lettre de change que vous avez tirée ſur „ moi à Fontenoi.

Le Roi de France de ſon côté avait tous les avantages que la victoire de Fontenoi devait donner. Déja la ville & la citadelle de Tournai s'étaient rendues peu de jours après la bataille ; le Maréchal de *Saxe* avait ſecrétement concerté avec le Roi la priſe de Gand capitale de la Flandre Autrichienne, ville plus grande que peuplée, mais riche & floriſſante par les débris de ſon ancienne ſplendeur.

Une des opérations de campagne qui fit le plus d'honneur au Marquis de *Louvois* dans la guerre de 1689,

1689, avait été le siége de Gand : il s'était déterminé à ce siége parce que c'était le magasin des ennemis. *Louis XV* avait précisément la même raison pour s'en rendre maître. On fit selon l'usage tous les mouvemens qui devaient tromper l'armée ennemie retirée vers Bruxelles ; on prit tellement ses mesures que le Marquis du *Chaila* d'un côté, le Comte de *Lovendhal* de l'autre, devaient se trouver devant Gand à la même heure. La garnison n'était alors que de six cent hommes, les habitans étaient ennemis de la France, quoique de tout tems peu contens de la domination Autrichienne ; mais très différens de ce qu'ils etaient autrefois, quand eux-mêmes ils composaient une armée. Ces deux marches secrettes se faisaient selon les ordres du Général, lorsque cette entreprise fut prête d'échouer par un de ces événemens si communs à la guerre.

Les Anglais quoique vaincus à Fontenoi, n'avaient été ni dispersés, ni découragés. Ils virent des environs de Bruxelles, où ils étaient postés, le péril évident dont Gand était menacé ; ils firent marcher enfin un corps de six mille hommes pour défendre cette ville. Ce corps avançait à Gand sur la chaussée d'Aloft précisément dans le tems que Mr. du *Chaila* était environ à une lieue de lui, sur la même chaussée, marchant avec trois brigades de cavalerie, deux d'infanterie composées de Normandie, *Crillon* & *Laval*, vingt piéces de canon, & des pontons : l'artillerie était déja en avant, & au-delà de cette artillerie était Mr. de *Grassin*, avec une partie de sa troupe légère qu'il avait levée ; il était nuit & tout était tranquille, quand les six mille Anglais arrivent & attaquent les *Grassins*, qui n'ont que le tems de se jetter dans une ferme près de l'abbaye de la Mêle, dont cette journée a pris le nom. Les Anglais apprennent que les Français sont sur la chaussée loin de leur artillerie qui est en avant, gardée seulement par cinquante hommes ; ils y courent & s'en emparent. Tout était per-

du. Le Marquis de *Crillon* qui était déja arrivé à trois cent pas, voit les Anglais maîtres du canon qu'ils tournaient contre lui, & qui allaient y mettre le feu; il prend sa résolution dans l'instant sans se troubler; il ne perd pas un moment, il court avec son régiment aux ennemis par un côté; le jeune Marquis de *Laval* s'avance avec un autre bataillon; on reprend le canon: on fait ferme. Tandis que les Marquis de *Crillon* & de *Laval* arrêtaient ainsi les Anglais, une seule compagnie de Normandie qui s'était trouvée près de l'abbaye, se défendait contr'eux.

Deux bataillons de Normandie arrivent en hâte. Le jeune Comte de *Périgord* les commandait, il était fils du Marquis de *Talleirand* d'une maison qui a été souveraine, mort malheureusement devant Tournai, & venait d'obtenir à dix-sept ans ce régiment de Normandie, qu'avait eu son père; il s'avança le premier à la tête d'une compagnie de grenadiers. Le bataillon Anglais attaqué par lui, jette bas les armes.

Mrs. du *Chaila* & de *Souvré* paraissent bientôt avec la cavalerie sur cette chaussée. Les Anglais sont arrêtés de tous côtés; ils se défendirent encore. Le Marquis de *Graville* y fut blessé; mais enfin ils furent mis dans une entière déroute.

Mr. d'*Azincour* Capitaine de Normandie, avec quarante hommes seulement, fait prisonnier le Lieutenant-Colonel du régiment de *Rich*, huit Capitaines, deux cent quatre-vingt soldats qui jettèrent leurs armes & qui se rendirent à lui: rien ne fut égal à leur surprise quand ils virent qu'ils s'étaient rendus à quarante Français: Mr. d'*Azincour* conduisit ses prisonniers à Mr. de *Graville*, tenant la pointe de son épée sur la poitrine du Lieutenant-Colonel Anglais, & le menaçant de le tuer si ses gens faisaient la moindre résistance.

Digitized by Google

Un autre Capitaine de Normandie nommé Mr. de *Montalembert* prend cent cinquante Anglais, avec cinquante ſoldats de ſon régiment; Mr. de *St. Sauveur* Capitaine au régiment du Roi cavalerie, avec un pareil nombre, mit en fuite ſur la fin de l'action trois eſcadrons ennemis: enfin le ſuccès étrange de ce combat eſt peut-être ce qui fit le plus d'honneur aux Français dans cette campagne, & qui mit le plus de conſternation chez leurs ennemis. Ce qui caractériſe encor cette journée, c'eſt que tout y fut fait par la préſence d'eſprit & par la valeur des Officiers Français, ainſi que la bataille de Fontenoi fut gagnée.

On arriva devant Gand au moment déſigné par le Maréchal de *Saxe*; on entre dans la ville les armes à la main ſans la piller, on prend la garniſon de la citadelle priſonnière.

Un des grands avantages de la priſe de cette ville fut un magaſin immenſe de proviſions de guerre & de bouche, de fourrages, d'armes, d'habits que les alliés avaient en dépôt dans Gand; c'était un faible dédommagement des frais de la guerre, preſqu'auſſi malheureuſe ailleurs, qu'elle était glorieuſe ſous les yeux du Roi.

Tandis qu'on prenait la citadelle de Gand, on inveſtiſſait Oudenarde; & le même jour que Mr. de *Lovendhal* ouvrait la tranchée devant Oudenarde, le Marquis de *Souvré* prenait Bruges. Oudenarde ſe rendit après trois jours de tranchée.

A peine le Roi de France était-il maître d'une ville, qu'il en faiſait aſſiéger deux à la fois. Le Duc d'*Harcourt* prenait Dendermonde en deux jours de tranchée ouverte, malgré le jeu des écluſes, & au milieu des inondations; & le Comte de *Lovendhal* faiſait le ſiége d'Oſtende.

Ce siége d'Ostende était réputé le plus difficile. On se souvenait qu'elle avait tenu trois ans & trois mois au commencement du siécle passé. Par la comparaison du plan des fortifications de cette place, avec celles qu'elle avait quand elle fut prise par *Spinola*, il parait que c'était *Spinola* qui devait la prendre en quinze jours, & que c'était Mr. de *Lovendbal* qui devait s'y arrêter trois années. Elle était bien mieux fortifiée; Mr. de *Chanclos* Lieutenant-Général des armées d'Autriche, la défendait avec une garnison de quatre mille hommes, dont la moitié était composée d'Anglais; mais la terreur & le découragement était au point que le Gouverneur capitula dès que le Marquis d'*Hérouville*, homme digne d'être à la tête des Ingénieurs, & citoyen aussi utile que bon Officier, eut pris le chemin couvert du côté des dunes.

Une flotte d'Angleterre qui avait apporté du secours à la ville, & qui canonnait les assiégeans, ne vint là que pour être témoin de la prise. Cette perte consterna le Gouvernement d'Angleterre & celui des Provinces-Unies; il ne resta plus que Nieuport à prendre pour être maître de tout le Comté de la Flandre proprement dite, & le Roi en ordonna le siége.

Dans ces conjonctures le Ministère de Londres fit réflexion qu'on avait en France plus de prisonniers Anglais qu'il n'y avait de prisonniers Français en Angleterre. La détention du Maréchal de *Belle-Isle* & de son frère, avait suspendu tout cartel. On avait pris les deux Généraux contre le droit des gens, on les renvoya sans rançon. Il n'y avait pas moyen en effet d'exiger une rançon d'eux, après les avoir déclaré prisonniers d'Etat, & il était de l'intérêt de l'Angleterre de rétablir le cartel.

Cependant le Roi partit pour Paris, où il arriva le 7 Septembre 1745. On ne pouvait ajouter à la récep-

Digitized by Google

tion qu'on lui avait faite l'année précédente. Ce furent les même fêtes ; mais on avait de plus à célébrer la victoire de Fontenoi, celle de Méle & la conquête du Comté de Flandres.

CHAPITRE DIX-SEPTIÉME.

Affaires d'Allemagne. FRANÇOIS DE LORRAINE, *Grand-Duc de Toscane, élu Empereur. Armées Autrichiennes & Saxonnes, battues par* FRÉDERIC III *Roi de Prusse. Prise de Dresde.*

LEs prospérités de *Louis XV* s'accrurent toûjours dans les Pays-Bas ; la supériorité de ses armées, la facilité du service en tout genre, la dispersion & le découragement des alliés, leur peu de concert & surtout la capacité du Maréchal de *Saxe*, qui ayant recouvré sa santé agissait avec plus d'activité que jamais, tout cela formait une suite non interrompue de succès qui n'a point d'exemple, que les conquêtes de *Louis XIV :* tout était favorable en Italie pour *Don Philippe.* Une révolution étonnante en Angleterre menaçait déja le trône du Roi *George II*, comme on le verra dans la suite ; mais la Reine de Hongrie jouissait d'une autre gloire & d'un autre avantage, qui ne coûtait point de sang, & qui remplit la première & la plus chère de ses vues ; elle n'avait jamais perdu l'espérance du trône Impérial pour son mari, du vivant même de *Charles VII ;* & après la mort de cet Empereur, elle s'en crut assurée malgré le Roi de Prusse qui lui faisait la guerre, malgré l'Electeur Palatin qui lui refusait sa voix, & malgré une armée Française qui n'était pas loin de Francfort, & qui pouvait empêcher l'élection ; c'était cette même armée commandée d'abord par le Maréchal de *Maillebois*, & qui passa au commencement de Mai 1745 sous les ordres

Digitized by Google

du Prince de *Conti*. Mais on en avait tiré vingt mille hommes pour l'armée de Fontenoi. Le Prince ne put empêcher la jonction de toutes les troupes que la Reine de Hongrie avait dans cette partie de l'Allemagne, & qui vinrent couvrir Francfort, où l'élection ſe fit comme en pleine paix.

Ainſi la France manqua le grand objet de la guerre, qui était d'ôter le trône Impérial à la Maiſon d'*Autriche*. L'élection ſe fit le 13 Septembre 1745. Le Roi de Pruſſe fit proteſter de nullité par ſes Ambaſſadeurs; l'Electeur Palatin dont l'armée Autrichienne avait ravagé les terres, proteſta de même : les Ambaſſadeurs Electoraux de ces deux Princes, ſe retirèrent de Francfort; mais l'élection ne fut pas moins faite dans les formes. Car il eſt dit dans la bulle d'or, *que ſi des Electeurs ou leurs Ambaſſadeurs ſe retirent du lieu de l'élection avant que le Roi des Romains futur Empereur ſoit élu, ils ſeront privés cette fois de leurs droits de ſuffrage, comme étant cenſés l'avoir abandonné.*

La Reine de Hongrie déſormais Impératrice vint à Francfort jouir de ſon triomphe & du couronnement de ſon époux. Elle vit du haut d'un balcon la cérémonie de l'entrée, elle fut la première à crier *vivat*, & tout le peuple lui répondit par des acclamations de joie & de tendreſſe. Ce fut le plus beau jour de ſa vie. Elle alla voir enſuite ſon armée rangée en bataille auprès de Heidelberg au nombre de ſoixante mille hommes. L'Empereur ſon époux la reçut l'épée à la main à la tête de l'armée. Elle paſſa entre les lignes, ſaluant tout le monde, dina ſous une tente & fit diſtribuer un florin à chaque ſoldat.

C'était la deſtinée de cette Princeſſe, & des affaires qui troublaient ſon règne, que les événemens heureux fuſſent balancés de tous les côtés par des diſgraces. L'Empereur *Charles VII* avait perdu la Bavière pen-

Digitized by Google

dant qu'on le couronnait Empereur, & la Reine de Hongrie perdait une bataille pendant qu'elle préparait le couronnement de ſon époux *François I.* Le Roi de Pruſſe était encor vainqueur près de la ſource de l'Elbe à Sore.

Il y a des tems où une nation conſerve conſtamment ſa ſupériorité. C'eſt ce qu'on avait vu dans les Suédois ſous *Charles XII*, dans les Anglais ſous le Duc de *Marlborough*; c'eſt ce qu'on voyait dans les Français en Flandres ſous *Louis XV* & ſous le Maréchal de *Saxe*, & dans les Pruſſiens ſous *Fréderic III.* L'Impératrice perdait donc la Flandre, & avait beaucoup à craindre du Roi de Pruſſe en Allemagne, pendant qu'elle faiſait monter ſon mari ſur le trône de ſon père.

Dans ce tems-là même, lorſque le Roi de France vainqueur dans les Pays-Bas, & dans l'Italie, propoſait toûjours la paix, le Roi de Pruſſe victorieux de ſon côté demandait auſſi à l'Impératrice de Ruſſie *Elizabeth* ſa médiation. On n'avait point encor vu de vainqueurs faire tant d'avances, & on pourait s'en étonner: mais aujourd'hui il eſt dangereux d'être trop conquérant. Toutes les Puiſſances de l'Europe prennent les armes tôt ou tard, quand il y en a une qui remue: on ne voit que ligues, & contre-ligues ſoutenues de nombreuſes armées. C'eſt beaucoup de pouvoir garder par la conjoncture des tems, une province acquiſe.

Au milieu de ces grands embarras, on reçut l'offre inouie d'une médiation à laquelle on ne s'attendait pas; c'était celle du grand Turc. Son premier Viſir écrivit à toutes les Cours Chrêtiennes qui étaient en guerre, les exhortant à faire ceſſer l'effuſion du ſang humain, & leur offrant la médiation de ſon maître. Une telle offre n'eut aucune ſuite; mais elle devait ſervir au moins à faire rentrer en elles-mêmes tant de

Digitized by Google

Puiſſances Chrêtiennes, qui, ayant commencé la guerre par intérêt, la continuaient par obſtination, & ne la finirent que par néceſſité. Au reſte cette médiation du Sultan des Turcs, était le prix de la paix que le Roi de France avait ménagée, entre l'Empereur d'Allemagne *Charles VI*, & la Porte-Ottomane en 1739.

Le Roi de Pruſſe s'y prit autrement pour avoir la paix, & pour garder la Siléſie. Ses troupes battent complettement les Autrichiens & les Saxons aux portes de Dreſde; ce fut le vieux Prince d'*Anhalt* qui remporta cette victoire déciſive. Il avait fait la guerre cinquante ans. Il était entré le premier dans les lignes des Français au ſiége de Turin en 1707; on le regardait comme le premier Officier de l'Europe, pour conduire l'infanterie. Cette grande journée fut la dernière qui mit le comble à ſa gloire militaire, la ſeule qu'il eût jamais connue. Il ne ſavait que combattre.

Le Roi de Pruſſe habile en plus d'un genre, enferma de tous côtés la ville de Dreſde. Il y entre ſuivi de dix bataillons & de dix eſcadrons; déſarme trois régimens de milice qui compoſaient la garniſon, ſe rend au palais, où il va voir les deux Princes & les trois Princeſſes enfans du Roi de Pologne, qui y étaient demeurés; il les embraſſa, il eut pour eux les attentions qu'on devait attendre de l'homme le plus poli de ſon ſiécle. Il fit ouvrir toutes les boutiques qu'on avait fermées, donna à diner à tous les Miniſtres étrangers, fit jouer un opéra italien; on ne s'apperçut pas que la ville était au pouvoir du vainqueur; & la priſe de Dreſde ne fut ſignalée que par les fêtes qu'il y donna.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt qu'étant entré dans Dreſde le 18, il y fit la paix le 25 avec l'Autriche & la Saxe; & laiſſa tout le fardeau au Roi de France.

Digitized by Google

Marie-Thérèse renonça encor malgré elle à la Silésie, par cette seconde paix ; & *Fréderic* ne lui fit d'autre avantage que de reconnaître *François I* Empereur. L'Electeur Palatin, comme partie contractante dans le traité, le reconnut de même, & il n'en coûta au Roi de Pologne Electeur de Saxe, qu'un million d'écus d'Allemagne, qu'il falut donner au vainqueur avec les intérêts jusqu'au jour du payement.

Le Roi de Prusse retourna dans Berlin jouir paisiblement du fruit de sa victoire ; il fut reçu sous des arcs de triomphe : le peuple jettait sur ses pas des branches de sapin, faute de mieux, en criant, Vive *Fréderic le Grand*. Ce Prince heureux dans ses guerres & dans ses traités ne s'appliqua plus qu'à faire fleurir les loix & les arts dans ses Etats ; & il passa tout-d'un-coup du tumulte de la guerre à une vie retirée & philosophique, il s'adonna à la poësie, à l'éloquence, à l'histoire ; tout cela était également dans son caractère. C'est en quoi il était beaucoup plus singulier que *Charles XII.* Il ne le regardait pas comme un grand-homme, parce que *Charles* n'était que héros. On n'est entré ici dans aucun détail des victoires du Roi de Prusse. Il les a écrites lui-même. C'était à *César* à faire ses commentaires.

Le Roi de France privé une seconde fois de cet important secours, n'en continua pas moins ses conquêtes. L'objet de la guerre était alors du côté de la Maison de *France*, de forcer la Reine de Hongrie par ses pertes en Flandres, à céder ce qu'elle disputait en Italie, & de contraindre les Etats Généraux à rentrer au moins dans l'indifférence dont ils étaient sortis.

L'objet de la Reine de Hongrie était de se dédommager sur la France, de ce que le Roi de Prusse lui avait ravi ; ce projet reconnu depuis impraticable par la Cour d'Angleterre, était alors approuvé & embrassé par elle. Car il y a des tems où tout le monde s'aveu-

Digitized by Google

gle. L'Empire donné à *François I* fit eſpérer que les Cercles ſe détermineraient à prendre les armes contre la France. Et il n'eſt rien que la Cour de Vienne ne fit pour les y engager.

L'Empire reſta neutre conſtamment, comme toute l'Italie avait été neutre dans le commencement de ce chaos de guerre ; mais les cœurs des Allemands étaient tous à *Marie-Thérèſe*.

CHAPITRE DIX-HUITIÉME.

Suite de la conquête des Pays-Bas Autrichiens. Bataille de Liége.

LE Roi de France étant parti pour Paris après la priſe d'Oſtende, apprit en chemin que Nieuport s'était rendu, & que la garniſon était priſonnière de guerre. Bientôt après le Comte de *Clermont-Gallerande* avait pris la ville d'Ath. Le Maréchal de *Saxe* inveſtit Bruxelles au commencement de l'hyver. Cette ville eſt, comme on ſait, la capitale du Brabant, & le ſéjour des Gouverneurs des Pays-Bas Autrichiens. Le Comte de *Caunitz* alors premier Miniſtre commandant à la place du Prince *Charles*, Gouverneur-Général du pays, était dans la ville. Le Comte de *Lanoy*, Lieutenant-Général des armées en était le Gouverneur particulier : le Général *Vanderduin* de la part des Hollandais y commandait dix-huit bataillons & ſept eſcadrons : il n'y avait de troupes Autrichiennes que cent cinquante dragons, & autant de houzards. L'Impératrice-Reine s'était repoſée ſur les Hollandais & ſur les Anglais du ſoin de défendre ſon pays, & ils portaient toûjours en Flandre tout le poids de cette guerre. Le Felt-Maréchal *Los-rios*, deux Princes de *Ligne*, l'un Général d'infanterie, l'autre de cavalerie. Le Général *Chanclos*

Digitized by Google

qui avait rendu Oſtende, cinq Lieutenans-Généraux Autrichiens avec une foule de Nobleſſe, ſe trouvaient dans cette ville aſſiégée, où la Reine de Hongrie avait en effet beaucoup plus d'officiers que de ſoldats.

Les débris de l'armée ennemie étaient vers Malines ſous le Prince de *Valdeck*, & ne pouvaient s'oppoſer au ſiége. Le Maréchal de *Saxe* avait fait ſubitement marcher ſon armée ſur quatre colonnes par quatre chemins différens. On ne perdit à ce ſiége d'homme diſtingué que le Chevalier d'*Aubeterre*, Colonel du régiment des Vaiſſeaux. La garniſon avec tous les Officiers-Généraux fut faite priſonnière. On pouvait prendre le premier Miniſtre, & on en avait plus de droit que les Hanovriens n'en avaient eu de ſaiſir le Maréchal de *Belle-Isle* : on pouvait prendre auſſi le Réſident des Etats Généraux ; mais non-ſeulement on laiſſa en pleine liberté le Comte de *Caunitz* & le Miniſtre Hollandais, on eut encor un ſoin particulier de leurs effets & de leur ſuite ; on leur fournit des eſcortes ; on renvoya au Prince *Charles* les domeſtiques & les équipages qu'il avait dans la ville : on fit dépoſer dans les magaſins toutes les armes des ſoldats, pour être rendues lorſqu'ils pouraient être échangés.

Le Roi qui avait tant d'avantages ſur les Hollandais, & qui tenait alors plus de trente mille hommes de leurs troupes priſonniers de guerre, ménageait toûjours cette République. Les Etats Généraux ſe trouvaient dans une grande perplexité, l'orage approchait d'eux ; ils ſentaient leur faibleſſe. La Magiſtrature déſirait la paix ; mais le parti Anglais qui prenait déja toutes ſes meſures pour donner un Stadhouder à la nation, & qui était ſecondé du peuple, criait toûjours qu'il falait la guerre. Les Etats ainſi diviſés ſe conduiſaient ſans principes, & leur conduite annonçait leur trouble.

Cet eſprit de trouble & de diviſion redoubla dans les Provinces-Unies, quand on y apprit qu'à l'ouver-

Digitized by Google

ture de la campagne, le Roi marchait en perſonne à Anvers, ayant à ſes ordres cent vingt bataillons, & cent quatre-vingt-dix eſcadrons. Autrefois quand la République de Hollande s'établit par les armes, elle détruiſit toute la grandeur d'Anvers, la ville la plus commerçante de l'Europe; elle lui interdit la navigation de l'Eſcaut, & depuis elle continua d'aggraver ſa chûte, ſurtout depuis que les Etats Généraux étaient devenus alliés de la Maiſon d'*Autriche*. Ni l'Empereur *Léopold*, ni *Charles VI*, ni ſa fille l'Impératrice-Reine n'eurent jamais ſur l'Eſcaut d'autres vaiſſeaux qu'une patache, pour les droits d'entrée & de ſortie. Mais quoique les Etats Généraux euſſent humilié Anvers à ce point, & que les commerçans de cette ville en gémiſſent, la Hollande la regardait comme un des remparts de ſon pays. Ce rempart fut bientôt emporté.

Le Prince de *Conti* eut ſous ſes ordres un corps d'armée ſéparé, avec lequel il inveſtit Mons la capitale du Hainaut Autrichien; douze bataillons qui la défendaient augmentèrent le nombre des priſonniers de guerre. La moitié de cette garniſon était Hollandaiſe. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de ſoldats. St. Ghiſlain eut le même ſort. Charleroi ſuivit de près. On prend d'aſſaut la ville baſſe après deux jours ſeulement de tranchée ouverte. Le Marquis depuis Maréchal de *la Fare* entra dans Charleroi aux mêmes conditions qu'on avait pris toutes les villes qui avaient voulu réſiſter, c'eſt-à-dire que la garniſon fut priſonnière. Le grand projet était d'aller à Maſtricht; d'où l'on domine aiſément dans les Provinces-Unies; mais pour ne laiſſer rien derrière ſoi, il falait aſſiéger la ville importante de Namur. Le Prince *Charles* qui commandait alors l'armée, fit en vain ce qu'il put pour prévenir ce ſiége. Au confluent de la Sambre & de la Meuſe eſt ſituée Namur, dont la citadelle s'élève ſur un roc eſcarpé; & douze autres forts bâtis ſur la cime des rochers voiſins, ſem-

Digitized by Google

blent rendre Namur inacceſſible aux attaques ; c'eſt une des places de la barrière. Le Prince de *Gavres* en était gouverneur pour l'Impératrice-Reine : mais les Hollandais qui gardaient la ville, ne lui rendaient ni obéiſſance, ni honneurs. Les environs de cette ville ſont célèbres par les campemens & par les marches du Maréchal de *Luxembourg*, du Maréchal de *Bouffiers*, & du Roi *Guillaume*, & ne le ſont pas moins par les manœuvres du Maréchal de *Saxe*. Il força le Prince *Charles* à s'éloigner, & à le laiſſer aſſiéger Namur en liberté.

Le Prince de *Clermont* fut chargé du ſiége de Namur. C'était en effet douze places qu'il fallait prendre. On attaqua pluſieurs forts à la fois ; ils furent tous emportés. Monſieur de *Brulart* Aide-Major-Général, plaçant les travailleurs après les grenadiers dans un ouvrage qu'on avait pris, leur promit double paye s'ils avançaient le travail ; ils en firent plus qu'on ne leur demandait, & refuſèrent la double paye.

Je ne puis entrer dans le détail des actions ſinguliè-res qui ſe paſſèrent à ce ſiége & à tous les autres. Il y a peu d'événemens à la guerre, où des officiers & de ſimples ſoldats ne faſſent de ces prodiges de valeur qui étonnent ceux qui en ſont témoins, & qui enſuite reſtent pour jamais dans l'oubli. Si un Général, un Prince, un Monarque eût fait une de ces actions, elles ſeraient conſacrées à la poſtérité ; mais la multitude de ces faits militaires ſe nuit à elle-même ; & en tout genre il n'y a que les choſes principales qui reſtent dans la mémoire des hommes.

Cependant comment paſſer ſous ſilence le fort Ballard, pris en plein jour par trois Officiers ſeulement, Mr. de *Launai* Aide-major, Mr. d'*Amère* Capitaine dans Champagne, Mr. le Chevalier de *Fautras* alors Officier d'Artillerie, & Mr. de *Clamouze* jeune Por-

Digitized by Google

tugais du même régiment, qui ſautant ſeul dans les retranchemens fit mettre bas les armes à toute la garniſon ?

La tranchée avait été ouverte le 10 Septembre devant Namur, & la ville capitula le 19. La garniſon fut obligée de ſe retirer dans la citadelle & dans quelques autres châteaux par la capitulation, & au bout de onze jours elle en fit une nouvelle, par laquelle elle fut toute priſonnière de guerre. Elle conſiſtait en douze bataillons dont dix étaient Hollandais.

Après la priſe de Namur, il reſtait de diſſiper ou de battre l'armée des alliés. Elle campait alors en-deçà de la Meuſe, ayant Maſtricht à ſa droite & Liége à ſa gauche. On s'obſerva, on eſcarmoucha quelques jours; le Jar ſéparait les deux armées. Le Maréchal de *Saxe* avait deſſein de livrer bataille; il marcha aux ennemis le 11 Octobre à la pointe du jour ſur dix colonnes. On voyait du fauxbourg de Liége comme d'un amphithéatre les deux armées, celle des Français de cent vingt mille combattans, l'alliée de quatre-vingt mille. Les ennemis s'étendaient le long de la Meuſe de Liége, à Viſet, derrière cinq villages retranchés. On attaque aujourd'hui une armée comme une place, avec du canon. Les alliés avaient à craindre qu'après avoir été forcés dans ces villages, ils ne puſſent paſſer la rivière. Ils riſquaient d'être entiérement détruits, & le Maréchal de *Saxe* l'eſpérait.

Le ſeul Officier-Général que la France perdit en cette journée, fut le Marquis de *Fénélon*, neveu de l'immortel Archevêque de *Cambrai*. Il avait été élevé par lui, & en avait toute la vertu avec un caractère tout différent. Vingt années employées dans l'ambaſſade de Hollande n'avaient point éteint un feu & un emportement de valeur, qui lui coûta la vie. Bleſſé au pied depuis quarante ans, & pouvant marcher à peine, il alla ſur les retranchemens ennemis à cheval.

Digitized by Google

Il cherchait la mort, & il la trouva. Son extrême dévotion augmentait encor son intrépidité ; il pensait que l'action la plus agréable à DIEU était de mourir pour son Roi : il faut avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseraient ainsi, serait invincible. Les Français eurent peu de personnes de marque blessées dans cette journée. Le fils du Comte de *Ségur* eut la poitrine traversée d'une balle, qu'on lui arracha par l'épine du dos, & il échappa à une opération plus cruelle que la blessure même. Le Marquis de *Lujac* reçut un coup de feu qui lui fracassa la mâchoire, entama la langue, lui perça les deux joues. Le Marquis de *Laval* qui s'était distingué à Mêle, le Prince de *Monaco*, le Marquis de *Vaubecour*, le Comte *Barleroy* furent blessés dangereusement.

Cette bataille ne fut que du sang inutilement répandu, & une calamité de plus pour tous les partis. Aucun ne gagna, ni ne perdit de terrain. Chacun prit ses quartiers. L'armée battue avança même jusqu'à Tongres ; l'armée victorieuse s'étendit de Louvain dans ses conquêtes, & alla jouir du repos auquel la saison d'ordinaire force les hommes dans ces pays, en attendant que le printems ramène les cruautés & les malheurs que l'hyver a suspendus.

CHAPITRE DIX-NEUVIÉME.

Succès de l'Infant DON PHILIPPE *& du Maréchal de* Maillebois, *suivis des plus grands désastres.*

IL n'en est pas ainsi dans l'Italie & vers les Alpes. Il s'y passait alors une scène extraordinaire. Les plus tristes revers avaient succédé aux prospérités les plus rapides. La Maison de *France* perdait en Italie plus qu'elle ne gagnait en Flandre, & les pertes sem-

Digitized by Google

blaient même plus irréparables, que les succès de Flandres ne paraissaient utiles. Car alors le véritable objet de la guerre était l'établissement de *Don Philippe*. Si on était vaincu en Italie, il n'y avait plus de ressources pour cet établissement, & on avait beau être vainqueur en Flandres, on sentait bien que tôt ou tard il faudrait rendre les conquêtes, & qu'elles n'étaient que comme un gage, une sûreté passagère qui indemnisait des pertes qu'on faisait d'ailleurs. Les Cercles d'Allemagne ne prenaient part à rien, les bords du Rhin étaient tranquilles ; c'était en effet l'Espagne qui était devenue enfin la partie principale dans la guerre. On ne combattait presque plus sur terre & sur mer que pour elle. La Cour d'Espagne n'avait jamais perdu de vue Parme, Plaisance & le Milanais. De tant d'Etats disputés à l'héritière de la Maison d'*Autriche*, il ne restait plus que ces provinces d'Italie, sur lesquelles on pût faire valoir des droits.

Depuis la fondation de la Monarchie, cette guerre est la seule dans laquelle la France ait été simplement auxiliaire; elle le fut dans la cause de l'Empereur *Charles VII* jusqu'à la mort de ce Prince, & dans celle de l'Infant *Don Philippe* jusqu'à la paix.

Au commencement de la campagne de 1745 en Italie, les apparences furent aussi favorables à la Maison de *France* qu'elles l'avaient été en Autriche en 1741. Les chemins étaient ouverts aux armées Espagnoles & Françaises, par la voie de Gènes. Cette République forcée par la Reine de Hongrie & par le Roi de Sardaigne à se déclarer contr'eux, avait enfin fait son traité définitif; elle devait fournir environ dix-huit mille hommes. L'Espagne lui donnait trente mille piastres par mois, & cent mille une fois payées pour le train d'artillerie que Gènes fournissait à l'armée Espagnole ; car dans cette guerre si longue & si variée, les Etats puissans & riches soudoyèrent toûjours les autres. L'armée de *Don Philippe* qui descendait

cendait des Alpes avec la Françaiſe jointe au corps des Génois, était de quatre-vingt mille hommes. Celle du Comte de *Gages* qui avait pourſuivi les Allemands aux environs de Rome, s'avançait forte d'environ trente mille combattans, en comptant l'armée Napolitaine. C'était au tems même que le Roi de Pruſſe vers la Saxe, & le Prince de *Conti* vers le Rhin empêchaient que les forces Autrichiennes ne puſſent ſecourir l'Italie. Les Génois même eurent tant de confiance qu'ils déclarèrent la guerre dans les formes au Roi de Sardaigne. Le projet était que l'armée Eſpagnole & la Napolitaine viendraient joindre l'armée Françaiſe & Eſpagnole dans le Milanais.

Au mois de Mars 1745, le Duc de Modène, & le Comte de *Gages* à la tête de l'armée d'Eſpagne & de Naples, avaient pourſuivi les Autrichiens aux environs de Rome à Rimini, de Rimini à Céſène, à Imola, à Forli, à Bologne, & enfin juſques dans Modène.

Le Maréchal de *Maillebois*, élève du célèbre *Villars*, déclaré Capitaine-Général de l'armée de *Don Philippe*, arriva bientôt par Vintimille & Oneille, & deſcendit vers le Montferrat ſur la fin du mois de Juin à la tête des Eſpagnols & des Français.

De la petite Principauté d'Oneille, on deſcend dans le Marquiſat de Final, qui eſt à l'extrémité du territoire de Gènes, & de-là on entre dans le Montferrat-Mantouan, pays encore hériſſé de rochers qui ſont une ſuite des Alpes; après avoir marché dans des vallées entre ces rochers on trouve le terrain fertile d'Alexandrie; & pour aller droit à Milan, on va d'Alexandrie à Tortone; à quelques milles de-là vous paſſez le Pô; enſuite ſe préſente Pavie ſur le Téſin; & de Pavie il n'y a qu'une journée à la grande ville de Milan, qui n'eſt point fortifiée, & qui envoye toujours ſes clefs à quiconque a paſſé le Téſin, mais qui a un château très fort & capable de réſiſter longtems.

Pour s'emparer de ce pays il ne faut que marcher en force. Pour le garder, il faut veiller à droite & à gauche ſur une vaſte étendue de terrain, être maître du cours du Pô, depuis Caſal juſqu'à Crémone, & garder l'Oglio, rivière qui tombe des Alpes du Tirol, ou bien avoir au moins Lodi, Créme & Pizzighitoné pour fermer le chemin aux Allemands qui peuvent arriver du Trentin par ce côté. Il faut enfin ſurtout avoir la communication libre par les derrières avec la rivière de Gènes, c'eſt-à-dire avec ce chemin étroit qui conduit le long de la mer, depuis Antibes par Monaco, Vintimille, afin d'avoir une retraite en cas de malheur. Tous les poſtes de ce pays ſont connus & marqués par autant de combats que le territoire de Flandres.

Cette campagne d'Italie qui eut des ſuites ſi malheureuſes, commença par une des plus belles manœuvres qu'on ait jamais exécutées, & qui ſuffirait pour donner une gloire durable ſi les grandes actions n'étaient pas aujourd'hui enſevelies dans la multitude innombrable des combats, & ſurtout ſi cet événement heureux n'avait pas été ſuivi de déſaſtres.

Le Roi de Sardaigne à la tête de vingt-cinq mille ſoldats, & le Comte de *Schullembourg* avec un nombre preſqu'égal d'Autrichiens, étaient retranchés dans une anſe que forme le Tanaro vers ſon embouchure dans le Pô, entre Valence & Alexandrie.

Le Maréchal de *Maillebois* qui commandait l'armée Françaiſe, & le Comte de *Gages* Général des Eſpagnols ne pouvaient forcer le Roi de Sardaigne & le chaſſer de ſon poſte tant qu'il ſerait ſoutenu par les troupes Impériales. Un fils du Maréchal jeune encor imagine de les ſéparer, & pour y parvenir il falait tromper les Autrichiens. Il fait ſon plan, il combine tous les hazards calculés ſur la diſtance des lieux. Si on envoyé un gros détachement ſur le che-

Digitized by Google

min de Milan, *Schullembourg* ne voudra pas laiſſer prendre cette ville, il marchera à ſon ſecours, il dégarnira le Roi de Sardaigne. Sur le champ le gros détachement reviendra joindre l'armée avant que les Autrichiens ſoient revenus; on n'aura à combattre que la moitié des troupes ennemies. Cette bruſque attaque les déconcertera. Tout arriva comme le jeune Comte de *Maillebois* l'avait prévu & arrangé. Les armées Françaiſe & Eſpagnole traverſent le Tanaro ayant de l'eau juſqu'à la ceinture. On force le camp du Roi de Sardaigne, il eſt obligé de reculer juſqu'à Caſal dans le Piémont. On ſe rendit maître alors de tout le cours du Pô. C'était dans le tems même que le Roi de France conquérait la Flandre, que le Roi de Pruſſe ſon allié fortifiait ſa cauſe par de nouveaux ſuccès; tout était favorable alors dans tant de différentes ſcènes du théatre de la guerre. Les Français avec les Eſpagnols ſe trouvaient en Italie ſur la fin de l'an 1745 maîtres du Montferrat, de l'Alexandrin, du Tortonois, du pays derrière Gênes, qu'on nomme les fiefs impériaux de la Lomeline, du Paveſan, du Lodeſan, de Milan, de preſque tout le Milanais, de Parme & de Plaiſance. Tous ces ſuccès s'étaient ſuivis rapidement, comme ceux du Roi de France dans les Pays-Bas, & du Prince *Edouard* dans l'Ecoſſe, tandis que le Roi de Pruſſe de ſon côté battait au fond de l'Allemagne les troupes Autrichiennes. Mais il arriva en Italie préciſément la même choſe qu'on avait vu en Bohême au commencement de cette guerre. Les apparences les plus heureuſes couvraient les plus grandes calamités.

Le ſort du Roi de Pruſſe était en faiſant la guerre de nuire beaucoup à la Maiſon d'*Autriche*, & en faiſant la paix, de nuire tout autant à la Maiſon de *France*. Sa paix de Breſlau avait fait perdre la Bohême. Sa paix de Dreſde fit perdre l'Italie.

A peine l'Impératrice-Reine fut-elle délivrée pour

la seconde fois de cet ennemi, qu'elle fit passer de nouvelles troupes en Italie par le Tirol & le Trentin, pendant l'hyver de 1746. L'Infant *Don Philippe* possédait Milan, mais il n'avait pas le château. Sa mère la Reine d'Espagne lui ordonnait absolument de l'attaquer. Le Maréchal de *Maillebois* écrivit au mois de Décembre 1745. *Je prédis une destruction totale, si on s'obstine à rester dans le Milanais.* Le Conseil d'Espagne s'y obstina, & tout fut perdu.

Les troupes de l'Impératrice-Reine d'un côté, les Piémontaises de l'autre, gagnèrent du terrain partout. Des places perdues, des échecs redoublés diminuèrent l'armée Française & Espagnole, & enfin la fatale journée de Plaisance la réduisit à sortir avec peine de l'Italie dans un état déplorable.

Le Prince de *Lichtenstein* commandait l'armée de l'Impératrice-Reine. Il était encor à la fleur de son âge; on l'avait vu Ambassadeur du père de l'Impératrice à la Cour de France, dans une plus grande jeunesse, & il y avait acquis l'estime générale. Il la mérita encor davantage le jour de la bataille de Plaisance, par sa conduite & par son courage; car se trouvant dans le même état de maladie & de langueur où l'on avait vu le Maréchal de *Saxe* à la bataille de Fontenoi, il surmonta comme lui l'excès de son mal, pour accourir à cette bataille, & il la gagna d'une manière aussi complette. Ce fut la plus longue & une des plus sanglantes de toute la guerre. Le Maréchal de *Maillebois* attaqua trois heures avant le jour, & fut longtems vainqueur à son aile droite qu'il commandait: mais l'aile gauche de cette armée ayant été enveloppée par un nombre supérieur d'Autrichiens, & le Général d'*Arembourre* blessé & pris, cette aile gauche fut entiérement défaite; & on fut obligé après neuf heures de combat de se retirer sous Plaisance.

Digitized by Google

Si on combattait de près comme autrefois, une mêlée de neuf heures, de bataillon contre bataillon, d'eſcadron contre eſcadron, & d'homme contre homme, détruirait les armées entières, & l'Europe ſerait dépeuplée par le nombre prodigieux de combats qu'on a livrés de nos jours; mais dans ces batailles, comme je l'ai déja remarqué, on ne ſe mêle preſque jamais. Le fuſil & le canon ſont moins meurtriers que ne l'étaient autrefois la pique & l'épée. On eſt très longtems même ſans tirer, & dans le terrain coupé d'Italie, on tire entre des hayes. On conſume du tems à s'emparer d'une caſſine, à pointer ſon canon, à ſe former & à ſe reformer; ainſi neuf heures de combat ne ſont pas neuf heures de deſtruction.

La perte des Eſpagnols, des Français & de quelques régimens Napolitains, fut cependant de plus de huit mille hommes tués ou bleſſés, & on leur fit quatre mille priſonniers. Enfin l'armée du Roi de Sardaigne arriva, & alors le danger redoubla, toute l'armée des trois Couronnes de France, d'Eſpagne & de Naples, courait riſque d'être priſonnière.

Dans ces triſtes conjonctures l'Infant *Don Philippe* reçut une nouvelle, qui devait ſelon toutes les apparences, mettre le comble à tant d'infortunes. C'était la mort de *Philippe V* Roi d'Eſpagne ſon père. Ce Monarque après avoir autrefois eſſuyé beaucoup de revers, & s'être vu deux fois obligé d'abandonner ſa capitale, avait régné paiſiblement en Eſpagne; & s'il n'avait pu rendre à cette Monarchie la ſplendeur où elle fut ſous *Philippe II*, il l'avait miſe du moins dans un état plus floriſſant qu'elle n'avait été ſous *Philippe IV*, & ſous *Charles II.* Il n'y avait que la dure néceſſité de voir toûjours Gibraltar & Minorque, & le commerce de l'Amérique Eſpagnole, entre les mains des Anglais, qui eût continuellement traverſé le bonheur de ſon adminiſtration. La conquête d'Oran ſur les Maures en 1732, la couronne

Digitized by Google

de Naples & Sicile enlevée aux Autrichiens, & affermie sur la tête de son fils *Don Carlos*, avaient signalé son règne, & il se flattait avec apparence quelque tems avant sa mort de voir le Milanais, Parme & Plaisance soumis à l'Infant *Don Philippe* son autre fils de son second mariage avec la Princesse de Parme.

Précipité comme les autres Princes dans ces grands mouvemens qui agitent presque toute l'Europe, il avait senti plus que personne le néant de la grandeur & de la douloureuse nécessité de sacrifier tant de milliers d'hommes à des intérêts qui changent tous les jours. Dégoûté du trône, il l'avait abdiqué pour son premier fils *Don Louis*, & l'avait repris après la mort de ce Prince; toûjours prêt à le quitter, & n'ayant éprouvé par sa complexion mélancolique, que l'amertume attachée à la condition humaine, même dans la puissance absolue.

La nouvelle de sa mort arrivée à l'armée après sa défaite, augmenta l'embarras où l'on était. On ne savait pas encor si *Ferdinand VI* successeur de *Philippe V*, ferait pour un frère d'un second mariage, ce que *Philippe V* avait fait pour un fils. Ce qui restait de cette florissante armée des trois Couronnes courait risque plus que jamais d'être enfermé sans ressource. Elle était entre le Pô, le Lambro, le Tidone, & la Trébie. Se battre en rase campagne ou dans un poste contre une armée supérieure, est très ordinaire. Sauver des troupes vaincues, & enfermées, est très rare; c'est l'effort de l'art militaire.

Le Comte de *Maillebois* fils du Maréchal, osa proposer de se retirer en combattant. Il se chargea de l'entreprise, la dirigea sous les yeux de son père, & en vint à bout. L'armée des trois Couronnes passa toute entière en un jour & une nuit sur trois ponts, avec quatre mille mulets chargés, & mille chariots de vivres, & se forma le long du Tidone. Les mesu-

Digitized by Google

res étaient si bien prises que le Roi de Sardaigne & les Autrichiens ne purent l'attaquer que quand elle put se défendre. Les Français & les Espagnols soutinrent une bataille longue & opiniâtre, pendant laquelle ils ne furent point entamés.

Cette journée plus estimée des juges de l'art qu'éclatante aux yeux du vulgaire, fut comptée pour une journée heureuse, parce que l'on remplit l'objet proposé : cet objet était triste, c'était de se retirer par Tortone, & de laisser au pouvoir de l'ennemi Plaisance & tout le pays. En effet le lendemain de cette étrange bataille, Plaisance se rendit, & plus de trois mille malades y furent faits prisonniers de guerre.

De toute cette grande armée qui devait subjuguer l'Italie, il ne resta enfin que seize mille hommes effectifs à Tortone. La même chose était arrivée du tems de *Louis XIV* après la journée de Turin. *François I*, *Louis XII*, *Charles VIII* avaient essuyé les mêmes disgraces. Grandes leçons toûjours inutiles.

On se retira bientôt à Gavi vers les confins des Génois. L'Infant & le Duc de Modène allèrent dans Gènes ; mais au-lieu de la rassurer, ils en augmentèrent les allarmes. Gènes était bloquée par les escadres Anglaises. Il n'y avait pas de quoi nourrir le peu de cavalerie qui restait encore. Quarante mille Autrichiens & vingt mille Piémontais approchaient ; si on restait dans Gènes, on pouvait la défendre ; mais on abandonnait le Comté de Nice, la Savoie, la Provence. Un nouveau Général Espagnol, le Marquis de *la Mina*, était envoyé pour sauver les débris de l'armée. Les Génois le suppliaient, mais ils ne purent rien obtenir.

Gènes n'est pas une ville qui doive comme Milan porter ses clefs à quiconque approche d'elle avec une armée ; outre son enceinte, elle en a une seconde de

Digitized by Google

plus de deux lieues d'étendue, formée sur une chaine de rochers. Par de-là cette double enceinte l'Apennin lui sert partout de fortification. Le poste de la Bocchetta par où les ennemis s'avançaient, avait toujours été réputé imprenable. Cependant les troupes qui gardaient ce poste ne firent aucune résistance, & allèrent se rejoindre aux débris de l'armée Française & Espagnole, qui se retiraient par Vintimille. La consternation des Génois ne leur permit pas de tenter seulement de se défendre. Ils avaient une grosse artillerie, l'ennemi n'avait point de canon de siége; mais ils n'attendirent pas que ce canon arrivât, & la terreur les précipita dans toutes les extrémités qu'ils craignaient. Le Sénat envoya précipitamment quatre Sénateurs dans les défilés des montagnes, où campaient les Autrichiens, pour recevoir du Général *Brown* & du Marquis de *Botta*, d'*Adorno*, Milanais, Lieutenant-Général de l'Impératrice-Reine, les loix qu'ils voudraient bien donner. Ils se soumirent à remettre leur ville dans vingt-quatre heures; à rendre prisonniers leurs soldats, les Français & les Espagnols, à livrer tous les effets qui pouraient appartenir à des sujets de France, d'Espagne & de Naples. On stipula, que quatre Sénateurs se rendraient en ôtage à Milan; qu'on payerait sur le champ, cinquante mille genovines, qui font environ quatre cent mille livres de France, en attendant les taxes qu'il plairait au vainqueur d'imposer.

On se souvenait que *Louis XIV* avait exigé autrefois que le Doge de Gènes vînt lui faire des excuses à Versailles avec quatre Sénateurs. On en ajouta deux pour l'Impératrice-Reine; mais elle mit sa gloire à refuser ce que *Louis XIV* avait exigé. Elle crut qu'il y avait peu d'honneur à humilier les faibles; & ne songea qu'à tirer de Gènes de fortes contributions, dont elle avait plus de besoin que du vain honneur de voir le Doge de la petite République de Gènes avec six Génois aux pieds du trône Impérial.

Digitized by Google

Gènes fut taxée à vingt-quatre millions de livres. C'était la ruiner entiérement. Cette République ne s'était pas attendue quand la guerre commença pour la succeſſion de la Maiſon d'*Autriche*, qu'elle en ſerait la victime ; mais dès qu'on arme dans l'Europe, il n'y a point de petit Etat qui ne doive trembler.

La puiſſance Autrichienne accablée en Flandre, mais victorieuſe dans les Alpes, n'était plus embarraſſée que du choix des conquêtes qu'elle pouvait faire vers l'Italie. Il paraiſſait également aiſé d'entrer dans Naples, ou dans la Provence. Il lui eût été plus facile de garder Naples. Le Conſeil Autrichien crut qu'après avoir pris Toulon & Marſeille, il réduirait les deux Siciles facilement, & que les Français ne pouraient plus repaſſer les Alpes.

Le 28 Octobre 1746 le Maréchal de *Maillebois* était ſur le Var, qui ſépare la France du Piémont. Il n'avait pas onze mille hommes. Le Marquis de *la Mina* n'en ramenait pas neuf mille. Le Général Eſpagnol ſe ſépara alors des Français, tourna vers la Savoie par le Dauphiné ; car les Eſpagnols étaient toûjours maîtres de ce Duché, & ils voulaient le conſerver en abandonnant le reſte.

Les vainqueurs paſſèrent le Var, au nombre de près de quarante mille hommes. Les débris de l'armée Françaiſe ſe retiraient dans la Provence, manquant de tout, la moitié des Officiers à pied ; point d'approviſionnement, point d'outils pour rompre les ponts, peu de vivres. Le clergé, les notables, les peuples couraient au-devant des détachemens Autrichiens pour leur offrir des contributions & être préſervés du pillage.

Tel était l'effet des révolutions d'Italie, pendant que les armées Françaiſes conquéraient les Pays-Bas,

Digitized by Google

& que le Prince *Charles-Edouard*, dont nous parlerons, avait pris & perdu l'Ecoſſe.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Les Autrichiens & les Piémontais entrent en Provence. Les Anglais en Bretagne. Révolution dans Gênes, &c.

L'Incendie qui avait commencé vers le Danube, & preſque aux portes de Vienne, & qui d'abord avait ſemblé ne devoir durer que peu de mois, était parvenu après ſix ans ſur les côtes de France. Preſque toute la Provence était en proie aux Autrichiens. D'un côté leurs partis déſolaient le Dauphiné ; de l'autre ils paſſaient au-delà de la Durance. Vence & Grace furent abandonnées au pillage ; les Anglais faiſaient des deſcentes dans la Bretagne, & leurs eſcadres allaient devant Toulon & Marſeille aider leurs alliés à prendre ces deux villes ; tandis que d'autres eſcadres attaquaient les poſſeſſions Françaiſes en Aſie & en Amérique.

Il falait ſauver la Provence ; le Maréchal de *Belle-Isle* y fut envoyé, mais d'abord ſans argent & ſans armée. C'était à lui à réparer les maux d'une guerre univerſelle, que lui ſeul avait allumée. Il ne vit que de la déſolation, des miliciens effrayés, des débris de régimens ſans diſcipline, qui s'arrachaient le foin & la paille ; les mulets des vivres mouraient faute de nourriture ; les ennemis avaient tout rançonné du Var à la rivière d'Argents, & de la Durance. L'Infant *Don Philippe* & le Duc de Modène étaient dans la ville d'Aix en Provence, où ils attendaient les efforts que feraient la France & l'Eſpagne pour ſortir de cette ſituation cruelle.

Digitized by Google

Les reſſources étaient encor éloignées, les dangers & les beſoins preſſaient: le Maréchal eut beaucoup de peine à emprunter en ſon nom cinquante mille écus pour ſubvenir aux plus preſſans beſoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'Intendant & de munitionnaire. Enſuite à meſure que le Gouvernement lui envoyait quelques bataillons & quelques eſcadrons, il prenait des poſtes par leſquels il arrêtait les Autrichiens, & les Piémontais. D'un côté il couvrit Caſtellane, Draguignan & Brignoles, dont l'ennemi allait ſe rendre maître.

Enfin au commencement de Janvier 1747, ſe trouvant fort de ſoixante bataillons & de vingt-deux eſcadrons, & ſecondé du Marquis de *la Mina*, qui lui fournit quatre à cinq mille Eſpagnols, il ſe vit en état de pouſſer de poſte en poſte les ennemis hors de la Provence. Ils étaient encor plus embarraſſés que lui; car ils manquaient de ſubſiſtances. Ce point eſſentiel eſt ce qui rend la plûpart des invaſions infructueuſes. Ils avaient d'abord tiré toutes leurs proviſions de Gènes; mais la révolution inouie qui ſe faiſait pour lors dans Gènes, & dont il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire, les priva d'un ſecours néceſſaire, & les força de retourner en Italie.

CHAPITRE VINGT-UNIÉME.

Révolution de Gènes.

IL ſe faiſait alors dans Gènes un changement auſſi important qu'imprévu.

Les Autrichiens uſaient avec rigueur du droit de la victoire; les Génois ayant épuiſé leurs reſſources & donné tout l'argent de leur banque de St. George,

Digitized by Google

pour payer seize millions, demandèrent grace pour les huit autres ; mais on leur signifia le 30 Novembre 1746 de la part de l'Impératrice-Reine, que non-seulement il les falait donner, mais qu'il falait payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régimens répandus dans le fauxbourg de St. Pierre des Arènes, de Bisagno, & dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres le désespoir saisit tous les habitans ; leur commerce était miné, leur crédit perdu, leur banque épuisée, les magnifiques maisons de campagne qui embellissaient les dehors de Gènes pillées, les habitans traités en esclaves par le soldat ; ils n'avaient plus à perdre que la vie ; & il n'y avait point de Génois qui ne parût enfin résolu à la sacrifier plutôt que de souffrir plus longtems un traitement si honteux & si rude.

Gènes captive comptait encor parmi ses disgraces la perte du Royaume de Corse si longtems soulevé contre elle, & dont les mécontens seraient sans doute appuyés pour jamais par ses vainqueurs.

La Corse qui s'était plainte d'être opprimée par Gènes, comme Gènes l'était par les Autrichiens, jouissait dans ce chaos de révolutions de l'infortune de ses maîtres. Ce surcroit d'afflictions n'était que pour le Sénat ; en perdant la Corse, il ne perdait qu'un fantôme d'autorité, mais le reste des Génois était en proie aux afflictions cruelles qu'entraîne la misère. Quelques Sénateurs fomentaient sourdement & avec habileté les résolutions désespérées que les habitans semblaient disposés à prendre. Ils avaient besoin de la plus grande circonspection ; car il était vraisemblable qu'un soulévement téméraire & mal soutenu ne produirait que la destruction du Sénat & de la ville. Les émissaires des Sénateurs se contentaient de dire aux plus accrédités du peuple : „ Jusqu'à quand attendrez-vous „ que les Autrichiens viennent vous égorger entre les

Digitized by Google

„ bras de vos femmes & de vos enfans, pour vous „ arracher le peu de nourriture qui vous reste ? Leurs „ troupes sont dispersées hors de l'enceinte de vos „ murs ; il n'y a dans la ville que ceux qui veillent à „ la garde de vos portes ; vous êtes ici plus de trente „ mille hommes capables d'un coup de main ; ne vaut-„ il pas mieux mourir que d'être les spectateurs des „ ruines de votre patrie ? " Mille discours pareils animaient le peuple ; mais il n'osait encor remuer ; & personne n'osait arborer l'étendart de la liberté.

Les Autrichiens tiraient de l'arsenal de Gènes des canons & des mortiers pour l'expédition de Provence, & ils faisaient servir les habitans à ce travail. Le peuple murmurait, mais il obéissait. Un Capitaine Autrichien ayant rudement frappé un habitant qui ne s'empressait pas assez, ce moment fut un signal auquel le peuple s'assembla, s'émut, & s'arma de tout ce qu'il put trouver ; pierres, bâtons, épées, fusils, instrumens de toute espèce. Ce peuple qui n'avait pas eu seulement la pensée de défendre sa ville quand les ennemis en étaient encor éloignés, la défendit quand ils en étaient les maîtres. Le Marquis de *Botta* qui était à St. Pierre des Arènes, crut que cette émeute du peuple se ralentirait d'elle-même, & que la crainte reprendrait bientôt la place de cette fureur passagère. Le lendemain il se contenta de renforcer les gardes des portes & d'envoyer quelques détachemens dans les rues. Le peuple attroupé en plus grand nombre que la veille, courait au palais du Doge demander les armes qui sont dans ce palais ; le Doge ne répondit rien ; les domestiques indiquèrent un autre magasin ; on y court, on l'enfonce, on s'arme ; une centaine d'Officiers se distribuent dans la place ; on se barricade dans les rues ; & l'ordre qu'on tâche de mettre autant qu'on le peut dans ce bouleversement subit & furieux, n'en ralentit point l'ardeur.

Il semble que dans cette journée & dans les suivan-

Digitized by Google

tes la consternation qui avait si longtems atterré l'esprit des Génois, eût passé dans les Allemands. Ils ne tentèrent pas de combattre le peuple avec des troupes régulières; ils laissèrent les souleves se rendre maitres de la porte St. Thomas & de la porte St. Michel. Le Sénat qui ne savait encore si le peuple soutiendrait ce qu'il avait si bien commencé, envoya une députation au Général Autrichien dans St. Pierre des Arènes. Le Marquis de *Botta* négocia lorsqu'il falait combattre. Il dit aux Sénateurs qu'ils armassent les troupes Génoises laissées désarmées dans la ville, & qu'ils les joignissent aux Autrichiens, pour tomber sur les rebelles au signal qu'il ferait. Mais on ne devait pas s'attendre que le Sénat de Gènes se joignit aux oppresseurs de la patrie, pour accabler ses défenseurs & pour achever sa perte.

Les Allemands comptant sur les intelligences qu'ils avaient dans la ville, s'avancèrent à la porte de Bisagno par le fauxbourg qui porte ce nom, mais ils y furent reçus par des salves de canon & de mousqueterie. Le peuple de Gènes composait alors une armée. On battait la caisse dans la ville au nom du peuple, & on ordonnait, sous peine de la vie, à tous les citoyens de sortir en armes hors de leurs maisons, & de se ranger sous des drapeaux de leurs quartiers. Les Allemands furent attaqués à la fois dans le fauxbourg de Bisagno, & dans celui de St. Pierre des Arènes; le tocsin sonnait en même tems dans tous les villages des vallées; les paysans s'assemblèrent au nombre de vingt mille. Un Prince *Doria* à la tête du peuple, attaqua le Marquis de *Botta* dans St. Pierre des Arènes; le Général & ses neuf régimens se retirèrent en désordre. Ils laissèrent quatre mille prisonniers, & près de mille morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages; & allèrent au poste de la Bocchetta poursuivis sans cesse par de simples paysans, & forcés enfin d'abandonner ce poste & de fuir jusqu'à Gavi.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que les Autrichiens perdirent Gènes pour avoir trop mépriſé & accablé le peuple, & pour avoir eu la ſimplicité de croire que le Sénat ſe joindrait à eux contre les habitans qui ſecouraient le Sénat même. L'Europe vit avec ſurpriſe qu'un peuple faible nourri loin des armes, & que ni ſon enceinte de rochers, ni les Rois de France, d'Eſpagne, de Naples n'avaient pu ſauver du joug des Autrichiens, l'eût briſé ſans aucun ſecours & eût chaſſé ſes vainqueurs.

Il y eut dans ces tumultes beaucoup de brigandages; le peuple pilla pluſieurs maiſons appartenantes aux Sénateurs ſoupçonnés de favoriſer les Autrichiens. Mais ce qui fut le plus étonnant dans cette révolution, c'eſt que ce même peuple qui avait quatre mille de ſes vainqueurs dans ſes priſons ne tourna point ſes forces contre ſes maîtres. Il avait des chefs; mais ils étaient indiqués par le Sénat: & parmi eux, il ne s'en trouva point d'aſſez conſidérable pour uſurper longtems l'autorité. Le peuple choiſit trente-ſix citoyens pour le gouverner; mais il y ajouta quatre Sénateurs, *Grimaldi*, *Scaglia*, *Lomelini*, *Fornari*, & ces quatre Nobles rendaient ſecrettement compte au Sénat qui paraiſſait ne ſe mêler plus du gouvernement: mais il gouvernait en effet; il faiſait déſavouer à Vienne la révolution qu'il fomentait à Gènes, & dont il redoutait la plus terrible vengeance. Son Miniſtre dans cette Cour déclara que la Nobleſſe Génoiſe n'avait aucune part à ce changement qu'on appellait révolte. Le Conſeil de Vienne agiſſant encor en maître, & croyant être bientôt en état de reprendre Gènes, lui ſignifia que le Sénat eût à faire payer inceſſamment les huit millions reſtans de la ſomme à laquelle on l'avait condamné, à en donner trente pour les dommages cauſés à ſes troupes, à rendre tous les priſonniers, à faire juſtice des ſéditieux. Ces loix qu'un maître irrité aurait pu donner à des ſujets rebelles & impuiſſans, ne firent qu'affermir les Génois dans la réſolution de ſe défendre & dans l'eſpérance de repouſſer

Digitized by Google

de leur territoire ceux qu'ils avaient chaſſés de la capitale. Quatre mille Autrichiens dans les priſons de Gènes étaient encor des ôtages qui les raſſuraient.

Cependant les Autrichiens aidés des Piémontais en ſortant de Provence, menaçaient Gènes de rentrer dans ſes murs. Un des Généraux Autrichiens avait déja renforcé ſes troupes de ſoldats Albanois, accoutumés à combattre au milieu des rochers. Ce ſont les anciens Epirotes qui paſſent encor pour être auſſi bons guerriers que leurs ancêtres. Il eut ces Epirotes par le moyen de ſon oncle, ce fameux *Schullembourg*, qui après avoir réſiſté au Roi de Suède *Charles XII*, avait défendu Corfou contre l'Empire Ottoman. Les Autrichiens repaſſèrent donc la Bocchetta; ils reſſerraient Gènes d'aſſez près; la campagne à droite & à gauche était livrée à la fureur des troupes irrégulières, au ſaccagement & à la dévaſtation. Gènes était conſternée, & cette conſternation même y produiſait des intelligences avec ſes oppreſſeurs, & pour comble de malheur il y avait alors une grande diviſion entre le Sénat & le peuple. La ville avait des vivres; mais plus d'argent; & il falait dépenſer dix-huit mille florins par jour pour entretenir les milices qui combattaient dans la campagne, ou qui gardaient la ville. La République n'avait ni aucunes troupes régulières aguerries, ni aucun Officier expérimenté. Nul ſecours n'y pouvait arriver que par mer, & encor au hazard d'être pris par une flotte Anglaiſe, conduite par l'Amiral *Medley*, qui dominait ſur les côtes.

Le Roi de France fit d'abord tenir au Sénat un million, par un petit vaiſſeau, qui échappa aux Anglais. Les galères de Toulon & de Marſeille portent chargées d'environ ſix mille hommes. On relâcha en Corſe & à Monaco à cauſe d'une tempête, & ſurtout de la flotte Anglaiſe. Cette flotte prit ſix bâtimens qui portaient environ mille ſoldats. Mais enfin le reſte entra dans

dans Gènes au nombre d'environ quatre mille cinq cent Français qui firent renaître l'espérance.

Bientôt après le Duc de *Boufflers* arrive & vient commander les troupes qui défendent Gènes, & dont le nombre augmente de jour en jour. Il falut que ce Général passât dans une barque, & trompât la flotte de l'Amiral *Medley*.

Le Duc de *Boufflers* se trouvait à la tête d'environ huit mille hommes de troupes régulières, dans une ville bloquée, qui s'attendait à être bientôt assiégée; il y avait peu d'ordre, peu de provisions, point de poudre; les chefs du peuple étaient peu soumis au Sénat. Les Autrichiens conservaient toûjours quelques intelligences. Le Duc de *Boufflers* eut d'abord autant d'embarras avec ceux qu'il venait défendre qu'avec ceux qu'il venait combattre. Il mit l'ordre partout; des provisions de toute espèce abordèrent en sûreté, moyennant une rétribution qu'on donnait en secret à des Capitaines des vaisseaux Anglais, tant l'intérêt particulier sert toûjours à faire ou à réparer les malheurs publics. Les Autrichiens avaient quelques moines dans leur parti; on leur opposa les mêmes armes avec plus de force; on engagea les confesseurs à refuser l'absolution à quiconque balançait entre la patrie & les ennemis. Un hermite se mit à la tête des milices qu'il encourageait par son entousiasme en leur parlant, & par son exemple en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnaient tous les jours, & mourut en exhortant les Génois à se défendre. Les Dames Génoises mirent en gages leurs pierreries chez des Juifs, pour subvenir aux frais des ouvrages nécessaires.

Mais le plus puissant de ces encouragemens fut la valeur des troupes Françaises, que le Duc de *Boufflers* employait souvent à attaquer les ennemis dans leurs postes au-delà de la double enceinte de Gènes. On

réussit dans presque tous ces petits combats, dont le détail attirait alors l'attention, & qui se perdent ensuite parmi des événemens innombrables.

Le Cour de Vienne ordonna enfin qu'on levât le blocus. Le Duc de *Boufflers* ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire, il mourut de la petite vérole le jour même que les ennemis se retiraient. Il était fils du Maréchal de *Boufflers*, ce Général si estimé sous *Louis XIV*, homme vertueux, bon citoyen : & le Duc avait les qualités de son père.

Gènes n'était pas alors pressée, mais elle était toujours très menacée par les Piémontais maîtres de tous les environs, par la flotte Anglaise qui bouchait ses ports, par les Autrichiens qui revenaient des Alpes fondre sur elle. Il falait que le Maréchal de *Belle-Isle* descendit en Italie; & c'est ce qui était d'une extrême difficulté.

Gènes devait à la fin être accablée, le Royaume de Naples exposé; toute espérance ôtée à *Don Philippe*, de s'établir en Italie. Le Duc de Modène en ce cas paraissait sans ressource. *Louis XV* ne se rebuta pas.

Il envoya à Gènes le Duc de *Richelieu*, de nouvelles troupes, de l'argent. Le Duc de *Richelieu* arrive dans un petit bâtiment malgré la flotte Anglaise; ses troupes passent à la faveur de la même manœuvre. La Cour de Madrid seconde ces efforts; elle fait passer à Gènes environ trois mille hommes; elle promet deux cent cinquante mille livres par mois aux Génois, mais le Roi de France les donne; le Duc de *Richelieu* repousse les ennemis dans plusieurs combats, fait fortifier tous les postes, met les côtes en sûreté. Alors la Cour d'Angleterre s'épuisait pour faire tomber Gènes, comme celle de France pour la défendre. Le Ministère Anglais donne cent cinquante mille livres sterling à l'Impératrice-Reine & autant au Roi de Sardaigne pour

Digitized by Google

entreprendre le siége de Gènes. Les Anglais perdirent leurs avances. Le Maréchal de *Belle-Isle* après avoir pris le Comté de Nice, tenait les Autrichiens & les Piémontais en allarmes. S'ils faisaient le siége de Gènes, il tombait sur eux. Ainsi étant encor arrêté par eux, il les arrêtait.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Combat d'Exiles funeste aux Français.

POur pénétrer en Italie malgré les armées d'Autriche & de Piémont, quel chemin falait-il prendre ? Le Général Espagnol *la Mina* voulait qu'on tirât à Final, par ce chemin de la côte du Ponent où l'on ne peut aller qu'un à un ; mais il n'avait ni canons ni provisions : transporter l'artillerie Française, garder une communication de près de quarante marches par une route aussi serrée qu'escarpée, où tout doit être porté à dos de mulet ; être exposé sans cesse au canon des vaisseaux Anglais, de telles difficultés paraissaient insurmontables. On proposait la route de Démont & de Coni : mais assiéger Coni, était une entreprise dont tout le danger était connu. On se détermina pour la route du col d'Exiles, à près de vingt-cinq lieues de Nice, & on résolut d'emporter cette place.

Cette entreprise n'était pas moins hazardeuse, mais on ne pouvait choisir qu'entre des périls. Le Comte de *Belle-Isle* saisit avidement cette occasion de se signaler ; il avait autant d'audace pour exécuter un projet, que de dextérité pour le conduire ; homme infatigable dans le travail du cabinet, & dans celui de la campagne. Il part donc & prend son chemin en retournant vers le Dauphiné, & s'enfonçant ensuite vers le col de l'Assiette sur le chemin d'Exiles : c'est là que

Digitized by Google

vingt & un bataillons Piémontais l'attendaient derrière des retranchemens de pierre & de bois, haut de dix-huit pieds sur treize pieds de profondeur, & garnis d'artillerie.

Pour emporter ces retranchemens le Comte de *Belle-Isle* avait vingt-huit bataillons & sept canons de campagne, qu'on ne put guères placer d'une manière avantageuse. On s'enhardissait à cette entreprise par le souvenir des journées de Montalban & de Château-Dauphin, qui semblaient justifier tant d'audace. Il n'y a jamais d'attaques entiérement semblables, & il est plus difficile encor & plus meurtrier d'attaquer des palissades, qu'il faut arracher avec les mains sous un feu plongeant & continu, que de gravir & de combattre sur des rochers; & enfin ce qu'on doit compter pour beaucoup, les Piémontais étaient très aguerris, & on ne pouvait mépriser des troupes que le Roi de Sardaigne avait commandées. L'action dura deux heures; c'est-à-dire que les Piémontais tuèrent deux heures de suite sans peine & sans danger tous les Français qu'ils choisirent. Monsieur *d'Arnaud* Maréchal de camp qui menait une division, fut blessé à mort des premiers avec Mr. de *Grille*, Major-Général de l'armée.

Parmi tant d'actions sanglantes qui signalèrent cette guerre de tous côtés, ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeunesse florissante, inutilement sacrifiée. Le Comte de *Goas* Colonel de Bourbonnais y périt. Le Marquis de *Donge* Colonel de Soissonnais y reçut une blessure, dont il mourut six jours après. Le Marquis de *Brienne* Colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté retourna aux palissades, en disant, il m'en reste un autre pour le service du Roi; & il fut frappé à mort. On compta trois mille six cent quatre-vingt-quinze morts & mille six cent six blessés. Fatalité contraire à l'événement de toutes les autres batailles, où les blessés sont toûjours

Digitized by Google

le plus prand nombre. Celui des Officiers qui périt fut très grand, preſque tous ceux de Bourbonnais furent bleſſés ou moururent, & les Piémontais ne perdirent pas cent hommes.

Belle-Isle déſeſpéré, arrachait les paliſſades, & bleſſé aux deux mains il tirait des bois encor avec les dents, quand enfin il reçut le coup mortel. Il avait dit ſouvent qu'il ne falait pas qu'un Général ſurvécût à ſa défaite, & il ne prouva que trop que ce ſentiment était dans ſon cœur. Les bleſſés furent menés à Briançon, où l'on ne s'était pas attendu au déſaſtre de cette journée. Monſieur d'*Audifret* Lieutenant de Roi vendit ſa vaiſſelle d'argent, pour ſecourir les malades. Sa femme prête d'accoucher, prit elle-même le ſoin des hôpitaux, panſa de ſes mains les bleſſés, & mourut en s'acquittant de ce pieux office. Exemple auſſi triſte que noble & qui mérite d'être conſacré dans l'hiſtoire.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Le Roi de France maître de la Flandre & victorieux, propoſe en vain la paix. Priſe du Brabant Hollandais. Les conjonctures font un Stadhouder.

DAns ce fracas d'événemens, tantôt malheureux tantôt favorables, le Roi victorieux en Flandres était le ſeul Souverain qui voulût la paix. Toûjours en droit d'attaquer le territoire des Hollandais, & toûjours le menaçant, il crut les amener à ſon grand deſſein d'une pacification générale, en leur propoſant un congrès dans une de leurs villes. On choiſit Bréda. Le Marquis de *Puiſieux* y alla des premiers en qualité de plénipotentiaire. Les Hollandais envoyèrent à Bréda Mr. de *Vaſſenaer*, ſans avoir aucune vue déterminée. La Cour d'Angleterre qui ne penchait pas à la paix ne put paraître publiquement la refuſer. Le Comte de

Digitized by Google

Sandwich, petit-fils par sa mère du fameux *Vilmot*, Comte de *Rochester*, fut le plénipotentiaire Anglais. Mais tandis que les Puissances auxiliaires de l'Impératrice-Reine avaient des Ministres à ce congrès inutile, cette Princesse n'y en eut aucun.

Les Hollandais devaient plus que toute autre Puissance presser l'heureux effet de ces apparences pacifiques. Un peuple tout commerçant qui n'était plus guerrier, qui n'avait ni bons Généraux, ni bons soldats, & dont les meilleures troupes étaient prisonnières en France au nombre de plus de trente-cinq mille hommes, semblait n'avoir d'autre intérêt que de ne pas attirer sur son terrain l'orage qu'il avait vu fondre sur la Flandre. La Hollande n'était plus même une puissance maritime; ses amirautés ne pouvaient pas alors mettre en mer vingt vaisseaux de guerre. Les Régens sentaient tous que si la guerre entamait leurs provinces, ils seraient forcés de se donner un Stadhouder, & par conséquent un maître. Les Magistrats d'Utrecht, de Dordrecht, de la Brille, avaient toûjours insisté pour la neutralité; quelques membres de la République étaient ouvertement de cet avis. En un mot, il est certain que si les Etats Généraux avaient pris la ferme résolution de pacifier l'Europe, ils en seraient venus à bout; ils auraient joint cette gloire à celle d'avoir fait autrefois, d'un si petit pays, un Etat puissant & libre; & cette gloire a été longtems dans leurs mains; mais le parti Anglais & le préjugé général prévalurent. Je ne crois pas qu'il y ait un peuple qui revienne plus difficilement de ses anciennes impressions, que la nation Hollandaise. L'irruption de *Louis XIV*, & l'année 1672, étaient encor dans leurs cœurs. Et j'ose dire que je me suis apperçu plus d'une fois que leur esprit frappé de la hauteur ambitieuse de *Louis XIV*, ne pouvait concevoir la modération de *Louis XV*. Ils ne la crurent jamais sincère. On regardait toutes ses démarches pacifiques, & tous ses ménagemens,

Digitized by Google

tantôt comme des preuves de faibleſſe, tantôt comme des piéges.

Le Roi qui ne pouvait les perſuader, fut forcé de conquérir une partie de leur pays pendant la tenue d'un congrès inutile; il fit entrer ſes troupes dans la Flandre Hollandaiſe; c'eſt un démembrement des domaines de cette même Autriche, dont ils prenaient la défenſe; il commence une lieue au-deſſous de Gand, & s'étend à droite & à gauche, d'un côté à Midelbourg ſur la mer, de l'autre juſqu'au-deſſous d'Anvers ſur l'Eſcaut. Il eſt garni de petites places d'un difficile accès, & qui auraient pu ſe défendre. Le Roi avant de prendre cette province pouſſa encor les ménagemens juſqu'à déclarer aux Etats Généraux, qu'il ne regarderait ces places que comme un dépôt, qu'il s'engageait à reſtituer ſi-tôt que les Hollandais ceſſeraient de fomenter la guerre, en accordant des paſſages & des ſecours d'hommes & d'argent à ſes ennemis.

On ne ſentit point cette indulgence, on ne vit que l'irruption; & la marche des troupes Françaiſes fit un Stadhouder. Il arriva préciſément ce que l'Abbé de *la Ville*, dans le tems qu'il faiſait les fonctions d'Envoyé en Hollande, avait dit à pluſieurs Seigneurs des Etats qui refuſaient toute conciliation, & qui voulaient changer la forme du gouvernement, *ce ne ſera pas vous, ce ſera nous qui vous donnerons un maître.*

Tout le peuple au bruit de l'invaſion demanda pour Stadhouder le Prince d'*Orange*; la ville de Terver dont il était Seigneur commença, & le nomma; toutes les villes de la Zélande ſuivirent; Roterdam, Delft le proclamèrent; il n'eût pas été ſûr pour les Régens de s'oppoſer à la multitude, ce n'était partout qu'un avis unanime. Tout le peuple de la Haye entoura le palais où s'aſſemblent les députés de la

Digitized by Google

province de Hollande & de Veſtfriſe, la plus puiſſante des ſept, qui ſeule paye la moitié des charges de tout l'Etat, & dont le Penſionnaire eſt regardé comme le plus conſidérable perſonnage de la République. Il falut dans l'inſtant, pour appaiſer le peuple, arborer le drapeau d'Orange au palais & à l'hôtel-de-ville; & deux jours après le Prince fut élu. Le diplôme porta *qu'en conſidération des triſtes circonſtances où l'on était, on nommait Stadhouder, Capitaine & Amiral-Général, Guillaume-Charles-Henri Friſon, Prince d'Orange, de la branche de Naſſau-Dieſt*, qu'on prononce *Diſt*. Il fut bientôt reconnu par toutes les villes & reçu en cette qualité à l'aſſemblée des Etats Généraux. Les termes dans leſquels la province de Hollande avait conçu ſon élection montraient trop que les Magiſtrats l'avaient nommé malgré eux. On ſait aſſez que tout Prince veut être abſolu, & que toute République eſt ingrate. Les Provinces-Unies qui devaient à la Maiſon de *Naſſau* la plus grande puiſſance où jamais un petit Etat ſoit parvenu, purent rarement établir ce juſte milieu entre ce qu'ils devaient au ſang de leurs libérateurs, & ce qu'ils devaient à leur liberté.

Louis XIV en 1672, & *Louis XV* en 1747, ont créé deux Stadhouders par la terreur; & le peuple Hollandais a rétabli deux fois ce ſtadhouderat, que la magiſtrature voulait détruire.

Les Régens avaient laiſſé autant qu'ils l'avaient pu, le Prince *Henri Friſon d'Orange* dans l'éloignement des affaires, & même quand la province de Gueldre le choiſit pour ſon Stadhouder en 1722, quoique cette place ne fût qu'un titre honorable, quoiqu'il ne diſpoſât d'aucun emploi, quoiqu'il ne pût ni changer ſeulement une garniſon, ni donner l'ordre, les Etats de Hollande écrivirent fortement à ceux de Gueldre, pour les détourner d'une réſolution qu'ils appellaient funeſte. Un moment leur ôta ce pouvoir,

Digitized by Google

dont ils avaient joui pendant près de cinquante années.

Le nouveau Stadhouder commença par laiſſer d'abord la populace piller & démolir les maiſons des receveurs, tous parens & créatures des Bourguemaîtres; & quand on eut attaqué ainſi les Magiſtrats par le peuple, on contint le peuple par les ſoldats.

Le Prince tranquille dans ces mouvemens, ſe fit donner la même autorité qu'avait eu le Roi *Guillaume*, & aſſura mieux encor ſa puiſſance à ſa famille. Non-ſeulement le ſtadhouderat devint l'héritage de ſes enfans mâles, mais de ſes filles & de leur poſtérité; car quelque tems après on paſſa en loi qu'au défaut de la race maſculine une fille ſerait Stadhouder & Capitaine-Général, pourvu qu'elle fît exercer ces charges par ſon mari; & en cas de minorité la veuve d'un Stadhouder doit avoir le titre de Gouvernante, & nommer un Prince pour faire les fonctions du ſtadhouderat.

Par cette révolution les Provinces-Unies devinrent une eſpèce de monarchie mixte, moins reſtrainte à beaucoup d'égards que celles d'Angleterre, de Suède & de Pologne. Ainſi il n'arriva rien dans toute cette guerre de ce qu'on avait d'abord imaginé. Et tout le contraire de ce que les nations avaient attendu arriva. L'entrepriſe, les ſuccès & les malheurs du Prince *Charles-Edouard* en Angleterre, furent peut-être le plus ſingulier de ces événemens qui étonnèrent l'Europe.

Fin du tome ſecond.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

contenus dans ce volume.

CHAP. XX. *Pertes en Espagne. Perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs suites.* . . . Pag. 1.

CH. XXI. *Suite des disgraces de la France & de l'Espagne.* LOUIS XIV *envoye son principal Ministre demander en vain la paix. Bataille de Malplaquet perdue, &c.* . . . 13.

CH. XXII. LOUIS XIV *continue à demander la paix & à se défendre. Le Duc de* Vendôme *affermit le Roi d'Espagne sur le trône.* . . 37.

CH. XXIII. *Victoire du Maréchal de* Villars *à Dénain. Rétablissement des affaires. Paix générale.* . . . 48.

CH. XXIV. *Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la mort de* LOUIS XIV. . . . 63.

CH. XXV. *Particularités & anecdotes du règne de* LOUIS XIV. . . 67.

CH. XXVI. *Suite des particularités & anecdotes.* 98.

Digitized by Google

CHAP. XXVII. *Suite des mêmes.* . pag. 118.
CH. XXVIII. *Suite des anecdotes.* . 140.
CH. XXIX. *Gouvernement intérieur : Juſtice : Commerce : Police : Loix : Diſcipline militaire : Marine, &c.* . 161.
CH. XXX. *Finances & Réglemens.* . 186.
CH. XXXI. *Des Sciences.* . . . 204.
CH. XXXII. *Des beaux Arts.* . . 210.
CH. XXXIII. *Suite des Arts.* . . 230.
CH. XXXIV. *Des beaux Arts en Europe, du tems de* LOUIS XIV. . . 234.
CH. XXXV. *Affaires eccléſiaſtiques : Diſputes mémorables.* . . . 243.
CH. XXXVI. *Du Calviniſme, au tems de* LOUIS XIV. . . . 259.
CH. XXXVII. *Du Janſéniſme.* . . 287.
CH. XXXVIII. *Du Quiétiſme.* . . 317.
CH. XXXIX. *Diſputes ſur les cérémonies Chinoiſes. Comment ces querelles contribuèrent à faire proſcrire le Chriſtianiſme à la Chine.* . . . 334.

PRÉCIS DU SIÉCLE DE LOUIS XV.

CHAP. I. *Tableau de l'Europe, après la mort de* LOUIS XIV. . . 345.
CH. II. *Suite du tableau de l'Europe. Régence du Duc d'*Orléans. *Syſtême de* Law *ou* Laſs. . . . 354.

Digitized by Google

CHAP. III. *Suite du tableau de l'Europe. Cardinaux* Dubois, *&* Fleuri. *Abdication de* VICTOR-AMÉDÉE, *&c.* pag. 361.

CH. IV. STANISLAS LESKSINSKI *deux fois Roi de Pologne, & deux fois dépossédé. Guerre de* 1734. *La Lorraine réunie à la France.* . . . 368.

CH. V. *Mort de l'Empereur* CHARLES VI. *La succession de la Maison d'Autriche disputée par quatre Puissances. La Reine d'Hongrie reconnue dans tous les Etats de son père. La Silésie prise par le Roi de Prusse.* . 375.

CH. VI. *Le Roi de France s'unit aux Rois de Prusse & de Pologne pour faire élire Empereur l'Electeur de Bavière,* CHARLES-ALBERT. *Ce Prince est déclaré Lieutenant-Général du Roi de France. Son élection, ses succès, & ses pertes rapides.* . 380.

CH. VII. *Désastres rapides qui suivent les succès de l'Empereur* CHARLES-ALBERT DE BAVIÈRE. . . . 388.

CH. VIII. *Conduite de l'Angleterre. Ce que fit le Prince de* Conti *en Italie.* . . 392.

CH. IX. *Le Prince de* Conti *force les passages des Alpes. Situation des affaires d'Italie.* . . . . . 401.

CH. X. *Nouvelles disgraces de l'Empereur* CHARLES VII. *Bataille de Dettingue.* 404.

Digitized by Google

CHAP. XI. *Première campagne de* LOUIS XV *en Flandre, ſes ſuccès. Il quitte la Flandre pour aller au ſecours de l'Alſace menacée, pendant que le Prince de* Conti *continue à s'ouvrir le paſſage des Alpes. Nouvelles ligues. Le Roi de Pruſſe prend encor les armes.* pag. 411.

CH. XII. *Le Roi de France eſt à l'extrémité. Dès qu'il eſt guéri, il marche en Allemagne; il va aſſiéger Fribourg, tandis que l'armée Autrichienne, qui avait pénétré en Alſace, va délivrer la Bohême, & que le Prince de* Conti *gagne une bataille en Italie.* 417.

CH. XIII. *Bataille de Coni. Conduite du Roi de France. Le Roi de Naples ſurpris près de Rome.* . . . . 421.

CH. XIV. *Priſe du Maréchal de* Belle-Iſle. *L'Empereur* CHARLES VII *meurt; mais la guerre n'en eſt que plus vive.* 427.

CH. XV. *Siége de Tournai. Bataille de Fontenoi.* . . . . . 432.

CH. XVI. *Suites de la journée de Fontenoi.* 447.

CH. XVII. *Affaires d'Allemagne.* FRANÇOIS DE LORRAINE, *Grand-Duc de Toſcane, élu Empereur. Armées Autrichiennes & Saxonnes, battues par* FRÉDERIC III *Roi de Pruſſe. Priſe de Dreſde.* 453.

CH. XVIII. *Suite de la conquête des Pays-Bas Autrichiens. Bataille de Liége.* 458.

Digitized by Google

CHAP. XIX. *Succès de l'Infant* DON PHILIPPE *& du Maréchal de* Maillebois, *suivis des plus grands déſaſtres.* pag. 463.

CH. XX. *Les Autrichiens & les Piémontais entrent en Provence. Les Anglais en Bretagne. Révolution dans Gènes, &c.* . . . . 474.

CH. XXI. *Révolution de Gènes.* . 475.

CH. XXII. *Combat d'Exiles funeſte aux Français.* . . . . 483.

CH. XXIII. *Le Roi de France maître de la Flandre & victorieux, propoſe en vain la paix. Priſe du Brabant Hollandais. Les conjonctures font un Stadhouder.* . . . . . 485.

59603482

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google